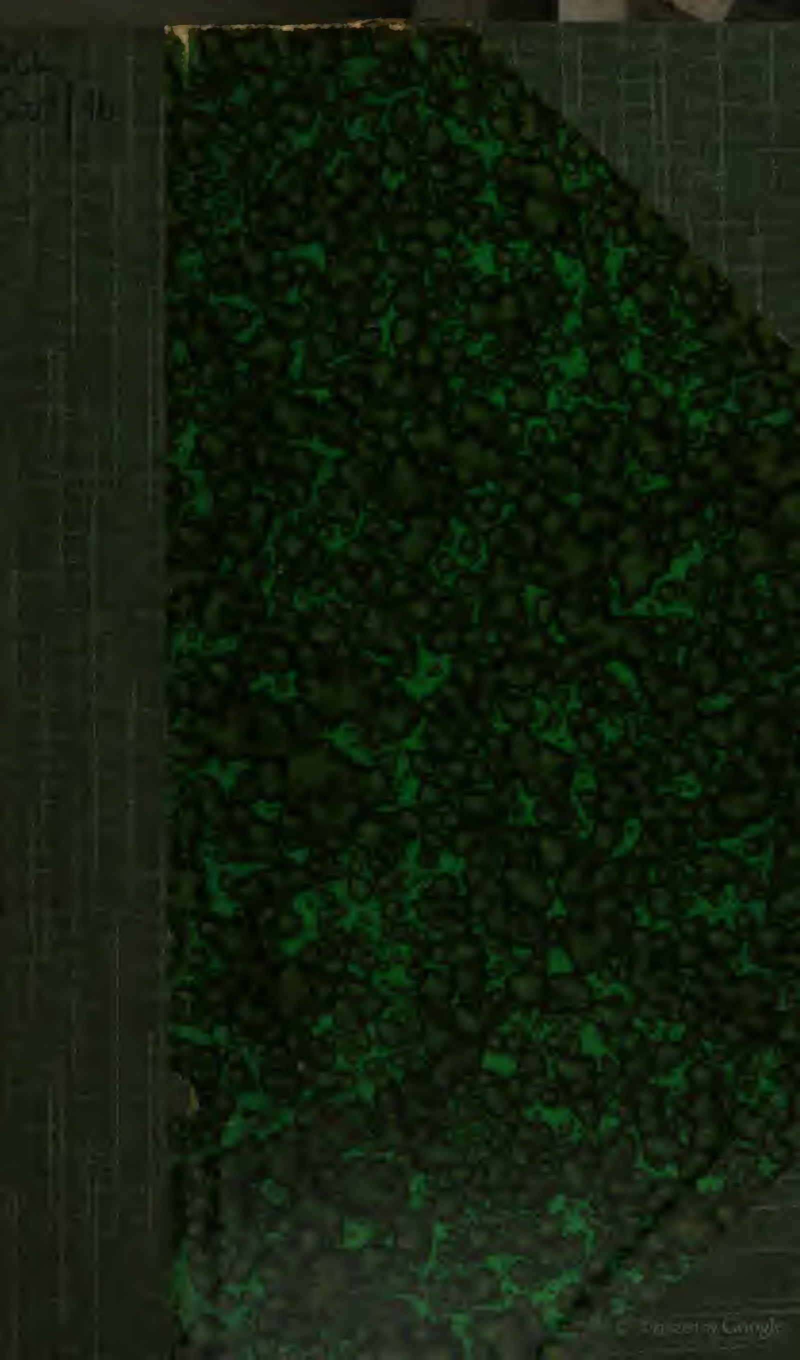
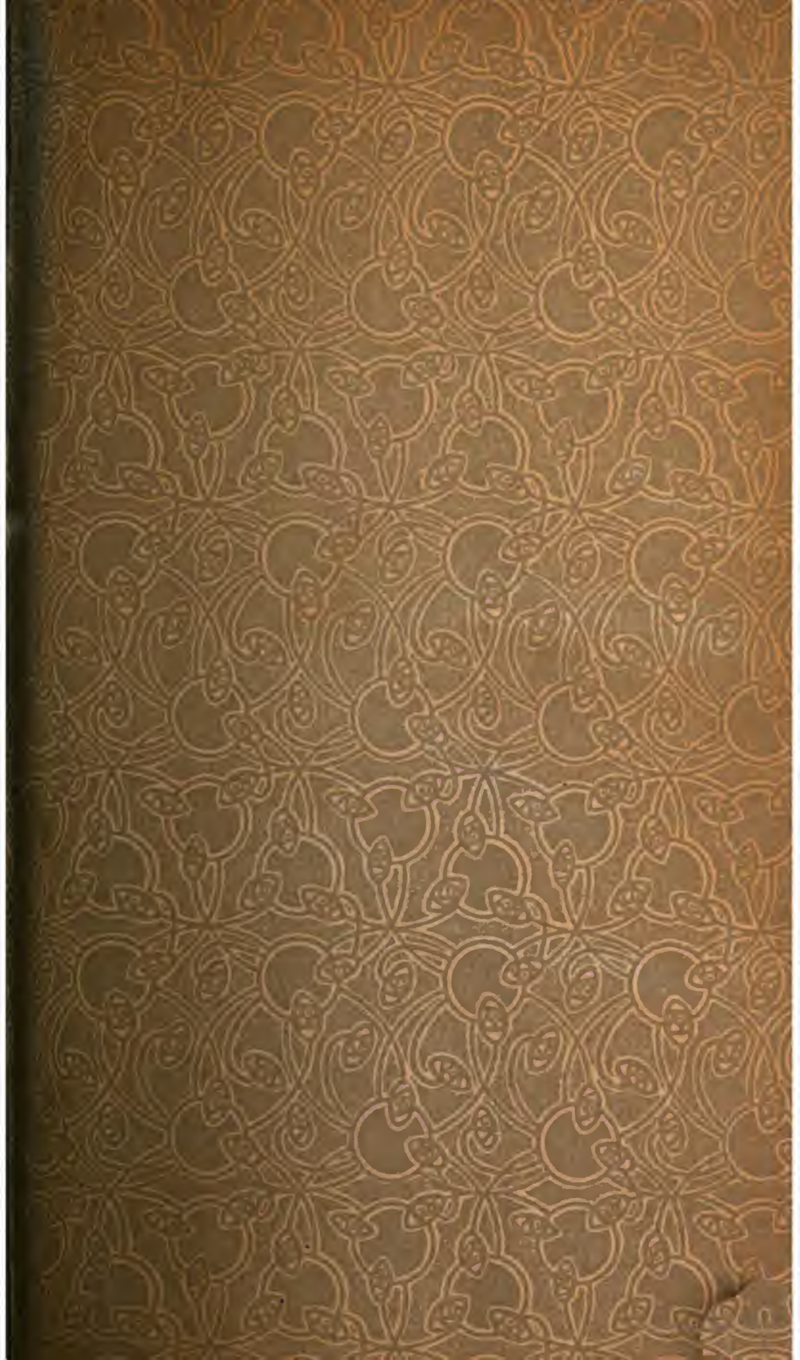




VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

TOME SEIZIÈME.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES

DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE ST. HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, DE CELUI DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS PAR LACTANCE, DU SUPPLÉMENT DE Mr CHARLES BUTLER, ET D'UN GRAND NOMBRE DE NOUVELLES NOTICES ET NOTES PAR MM. RASS, WEIS ET DE RAM.

TOME SEIZIÈME.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1832.

TABLE DES NOMS DES SAINTS

DU SEIZIÈME VOLUME.

SEIZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

DIX-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

DIX-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

VINGTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

VINGT-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

VINGT-TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE.

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE.

TRENTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

TRENTE-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE.

DEUXIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

TROISIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES SAINTS.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

16 Octobre.

S. GAL, ABBÉ EN SUISSE.

Tiré de sa vie, par Walafride Strabon. Cet auteur, successivement moine de Fulde et de Saint-Gal, mourut abbé du monastère de Richenow, au diocèse de Constance, lequel avait été fondé par Charles Martel, en 724. Il s'est rendu principalement célèbre par ses livres sur l'office divin. Il mourut vers l'an 849. Le B. Notker composa une vie de saint Gal, en vers, environ l'an 900 (1). Voyez Mabillon, *Act. Ben.* t. II, p. 230; *et Annal.*, l. 11 et 13.

L'AN 646.

SAINT GAL, un des plus célèbres disciples de saint Coloban, était d'Irlande, et naquit peu après le milieu du sixième siècle. Il sortait d'une famille où la vertu était jointe à la noblesse. Ses parens, qui l'avaient consacré à Dieu dès sa naissance, le mirent dans le monastère de Bencor, qui de son temps fut gouverné par les saints abbés Comgal et Colomban. Ce monastère était alors renommé pour son école. Saint Gal s'y rendit habile dans la grammaire,

(1) Voyez ci-dessus, tom. VII, p. 171.

la poésie, et sur-tout l'Ecriture sainte. Lorsque saint Colomban quitta l'Irlande, Gal fut un des douze qui le suivirent en Angleterre, et qui passèrent en France avec lui, vers l'an 585. Ils furent tous reçus avec bonté par le pieux Sigebert, Roi d'Austrasie et de Bourgogne. Les libéralités de ce prince mirent saint Colomban en état de fonder le monastère d'Anegray, dans une forêt au diocèse de Besançon, et celui de Luxeû, deux ans après.

Le saint abbé ayant été chassé de ce dernier monastère par le Roi Thierry, qu'il avait repris de ses désordres, saint Gal fut enveloppé dans cette persécution. Ils se retirèrent tous deux dans les états de Théodebert, qui était alors Roi d'Austrasie, et qui faisait sa résidence à Metz. Le pieux Villemar, prêtre d'Arbon, près du lac de Constance, leur procura une retraite.

Les serviteurs de Dieu se construisirent des cellules dans un désert, à peu de distance de Bregentz; ils y trouvèrent des païens dont ils entreprirent la conversion. Leurs discours furent si touchans et si persuasifs, qu'ils engagèrent ces infidèles à briser leurs idoles, et à les jeter dans le lac. Ceux qui restèrent opiniâtrément attachés à l'erreur, persécutèrent les moines, et en mirent deux à mort (2). Gunzon, gouverneur du pays, se déclara également leur ennemi.

Thierry étant devenu maître de l'Austrasie par la mort de Théodebert, qu'il tua dans un combat, saint Colomban se retira en Italie. Saint Gal voulait l'y suivre, mais il en fut empêché par une maladie dangereuse. Après le ré-

---

(2) Les corps de ces deux martyrs ont été placés sous un autel', dans l'église de l'abbaye d'*Augia-Major* ou *Bruganlina*, appelée Mererau. C'était une des grandes abbayes de Souabe. Ce sont les cellules bâties par saint Colomban et saint Gal, qui y ont donné naissance; et ces Saints en sont regardés comme les fondateurs.

tablissement de sa santé, il remonta le lac, et bâtit quelques cellules pour lui et pour ceux qui désiraient servir Dieu sous sa conduite. Ce sont ces cellules qui ont donné naissance au monastère, connu depuis sous le nom du Saint (3). Ayant appris la langue du pays, il travailla à la conversion des idolâtres, qui étaient encore en grand nombre, et il les convertit presque tous par ses discours, ses exemples et ses miracles; en sorte qu'il peut être regardé à juste titre comme l'apôtre du territoire de Constance. Il délivra du démon la fille de Gunza, et il lui fit si bien sentir l'excellence de la virginité, qu'elle aima mieux se retirer dans le monastère de Saint-Pierre à Metz, que d'épouser le fils du Roi d'Austrasie. On voulut le placer sur le siége épiscopal de Constance; mais son humilité l'empêcha d'accepter cette dignité. Pour se délivrer plus efficacement des instances du peuple et du clergé, il leur proposa le diacre Jean son disciple, qui fut élu d'une voix unanime. Le jour du sacre du nouvel évêque, notre Saint fit un discours (4) que nous avons avons encore; le style en est

---

(3) L'abbaye de Saint-Gal est à deux lieues du lac, et à sept lieues de la ville de Constance. C'est le principal monastère de la congrégation des Bénédictins de Suisse, qui fut formée en 1602, et qui consiste en neuf abbayes de moines, en trois prévôtés conventuelles et en cinq monastères de filles. L'abbé de Saint-Gal est prince de l'empire, et peut lever une armée de dix à douze mille hommes. L'abbaye est exempte de la juridiction de l'évêque de Constance. Voyez le recueil des historiens de cette maison, par Goldast, t. I. *Aleman. rerum;* et Félix Egger, *in Ideâ ord. S. Benedicti,* l. 2, p. 575. Mais particulièrement Ildefonse d'Arx, *Geschichte des Cantons St. Gallen,* et plusieurs autres. Les derniers événemens ont amené des changemens dans cette abbaye. Saint-Gal et Coire forment aujourd'hui un diocèse.

(*Note augmentée d'après l'édit. allem.*)

(4) On le trouve dans la Bibliothèque des Pères, t. XI, p. 1046, *ed. Ludg.* et dans les *Lectiones antiquæ de Canisius,* t. V, p. 896, *edit. vet.,*

simple, mais on y trouve beaucoup de pénétration, de force, de solidité et d'onction. L'auteur y parle de lui-même, comme d'un homme employé aux travaux de la vie apostolique. Le sermon est entièrement historique; il dépeint les voies de la miséricorde divine, depuis la création du monde visible jusqu'à celle du monde spirituel par Jésus-Christ notre Sauveur; après cela il arrive, avec une admirable précision, jusqu'au jour du jugement, où le Fils de Dieu viendra juger les vivans et les morts. Nous en transcrirons ici la fin, pour l'édification des lecteurs.

« Jésus ordonne à ses disciples d'attendre à Jérusalem la venue du Saint-Esprit, afin que, fortifiés par l'esprit, ils lui rendent témoignage, d'abord dans la ville, puis dans toute la Judée et la Samarie, et enfin jusqu'aux extrémités du monde. Après cela il leur imposa les mains, et à la vue de tout le monde, son corps immortel, comme s'il fût porté sur des aîles de colombe, s'élança vers les Cieux.... Alors, d'après l'ordre du souverain du monde, ils se rendirent à Jérusalem et attendirent avec ardeur la venue du Saint-Esprit. Il arriva le dixième jour, leur enseigna la perfection de la science, les munit du don des

---

t. I, p. 785, 792, *adit. Basnag.* Ce sermon est le seul écrit de saint Gal qui soit parvenu jusqu'à nous. La lettre qu'Ussérius a donnée sous son nom, *Syllog. Epist. Hibern.* p. 16, est de saint Gal, second évêque de Clermont en Auvergne. Voyez Cave, *Hist. lit.* D'Arx remarque (p. 18) que S. Gal fit ce sermon par l'entremise de Jean, qui *dit au peuple en allemand ce que Gal lui disait à l'oreille en latin.* C'est aussi à quoi Walafride fait allusion dans ce passage : « Post evangelii lectionem rogaverunt venerabilem Gallum, ut multitudini quæ aderat verbi officio sacræ instructionis paulum ministraret. Qui adsumpto Joanne episcopo, gradum adscendit, eo videlicet pacto, ut ipse quidem ædificationis instrumenta colligeret, episcopus vero ad utilitatem barbarorum bene prolata interpretando transfunderet. »

(*Note augmentée d'après l'édit. allem.*)

langues et les fortifia contre la rage des impies. De grands signes se passèrent sous leurs yeux ; un vent violent se fit entendre, des langues de feu descendirent ; revêtus de son pouvoir, ils annoncent la résurrection de notre Seigneur Jésus Christ, en l'appuyant des prédictions des prophètes, et en un jour ils convertissent à la foi dix mille Juifs, et quelques milliers encore le lendemain.

» Mais tandis que ces merveilles se passaient, Dieu permettait que les peuples suivissent chacun sa carrière, et courussent chacun après leurs diverses erreurs, de telle sorte, que quelques-uns adoraient le soleil, la lune et les étoiles, parce qu'ils sont utiles aux hommes, et que d'autres, s'égarant plus loin encore dans leurs ténèbres, rendirent les honneurs divins non-seulement à l'or et à l'argent, mais aussi au bois, aux pierres, aux serpens, aux oiseaux et même aux fruits de la terre. Mais le Père des hommes, dans sa bonté, envoya ses apôtres, pour nous ramener de ces folies au Dieu vivant et vrai : ils attendirent que son Fils descendît du ciel, et après avoir reçu le Saint-Esprit, auquel, par la grâce de Jésus-Christ, nous participâmes dans notre régénération, ils furent convaincus qu'ils obtiendraient la rémission de nos péchés.

» Comme c'est nous qui, malgré notre indignité, remplissons aujourd'hui ces fonctions auprès de vous, nous vous conjurons par Jésus-Christ de renoncer à présent, comme vous avez renoncé dans le baptême, et pour toujours à Satan, à ses œuvres et à toute sa gloire ; de confesser Dieu le Père et le Souverain du ciel, sa sagesse éternelle, qui pour nous s'est fait chair dans le temps, et le Saint-Esprit, qui nous fut donné, dans notre pélerinage terrestre, comme un gage de salut éternel, et de faire vos efforts pour vivre comme vous savez qu'il convient à des enfans de Dieu, en évitant les plaisirs de la table, l'extravagance de l'ivresse, les orgies de la débauche, l'idolâtrie

de l'avarice, les fureurs de la colère, la tristesse du chagrin, les murmures de la mauvaise humeur, le poison de l'envie. Qu'aucun de vous ne se permette envers un chrétien le vol, le meurtre, la calomnie, le faux témoignage; exercez au contraire l'un envers l'autre la complaisance et le pardon, de même que Dieu vous pardonne vos péchés. Rachetez les péchés que vous avez commis, par la pénitence ou l'aumône, et cherchez, avec la grâce de Dieu, à les éviter pour l'avenir. Sachez que le jour du jugement approche de plus en plus, et qu'aucun de vous ne connaît l'heure de sa mort. Tous nous avons à redouter le dernier jour du grand jugement, parce que tout, le bien comme le mal, aura sa récompense. »

Après cette cérémonie, le saint hermite retourna à sa cellule, où il travaillait avec ses disciples à défricher la solitude. Cependant, par les soins du duc Gorzo et de sa fille Friedeburge, ce pays lui avait été cédé en propriété par ses divers possesseurs (le prêtre Villemar, le chambellan du Roi Talton et le Roi lui-même). Le nombre de ses disciples s'étant accru jusqu'à onze, l'évêque Jean et le lieutenant criminel d'Arbon lui envoyèrent des ouvriers; ce qui le mit en état de pousser les travaux avec toute l'activité possible, et bientôt, à l'endroit qui naguère avait été la retraite de bêtes fauves, on vit s'élever un oratoire et plusieurs cabanes. On ouvrit aussi une route qui conduisait à Arbon, afin que les ouvriers apostoliques pussent aller annoncer la parole du Seigneur aux diverses localités des environs.

Saint Gal ne quitta jamais sa cellule que pour aller répandre les vérités de la foi; il s'attachait sur-tout à l'instruction des hommes les plus ignorans et les plus abandonnés. Il retournait ensuite dans son hermitage, où il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation.

En 625, les moines de Luxeû le choisirent pour succéder à saint Eustase, leur abbé, que la mort venait de leur

enlever. Mais il ne voulut point accepter cette dignité; le monastère de Luxeû était devenu riche, et il craignait de perdre le trésor inestimable de la pauvreté. Il était d'ailleurs alarmé à la vue des dangers que court le supérieur d'une communauté nombreuse. Il savait combien il est difficile d'y maintenir une régularité parfaite, et que l'exemple d'un mauvais religieux suffit pour troubler l'harmonie qui doit régner dans un monastère, et pour y introduire le relâchement avec les désordres qui en sont la suite. Il mourut vers l'an 646, le 16 d'Octobre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire (5).

Le monastère de Saint-Gal, qui suivait la règle de saint Colomban, embrassa celle de saint Benoît dans le huitième siècle. Il fut successivement enrichi par les libéralités de Charles-Martel, de Louis-le-Débonnaire et de Louis-le-Gros. Les biens et la juridiction civile de cette abbaye devinrent si considérables dans la suite, que Henri I l'érigea en principauté de l'empire. Mais quelque étendus qu'en fussent les domaines avant les guerres suscitées par les calvinistes, ils ne comprenaient point proprement la ville de Saint-Gal, qui, en embrassant le protestantisme, a privé l'abbé des droits qu'il y avait auparavant. L'abbaye de Saint-Gal est une de celles qui ont produit le plus de grands hommes. Elle était également célèbre par sa bibliothèque enrichie d'un grand nombre de livres imprimés et manuscrits, quoiqu'il s'en soit perdu une partie pendant les guerres civiles.

Quand on veut annoncer l'Evangile avec fruit, on doit commencer par soi-même, c'est-à-dire, que l'on doit rem-

---

(5) Walafride Strabon met la mort de saint Gal peu de temps après celle de saint Eustase. Mais Mabillon a prouvé, *Annal. Bened.* l. 3, n. 23, que notre Saint survécut plusieurs années au saint abbé de Luxeû, et qu'il mourut vers l'an 646.

plir son esprit des maximes de la vraie piété, les graver profondément dans son cœur, et pratiquer le premier ce que l'on se propose d'enseigner aux autres. La science seule ne produit que la présomption et l'orgueil; jamais elle ne réforme le cœur : elle n'apprend point ce langage qui produit toujours son effet. La connaissance des voies intérieures ne s'acquiert que par l'humilité. Elle suppose une âme détachée de toute affection terrestre, appliquée à la méditation de la loi divine, qui, pour me servir des expressions de Cassien (6), peut seule donner à l'âme une teinture et une forme céleste. Comme la nourriture que nous prenons devient, par la digestion, une même chose avec notre chair, de même les affections spirituelles passent, pour ainsi dire, dans la substance même de nos âmes par la méditation et par l'exercice des vertus intérieures; et lorsqu'on possédera soi-même ces vertus, on sera capable de les enseigner aux autres, et de leur en inspirer l'amour. (*Notice aug. d'après l'édit. allem.*)

S. ALOPH, MARTYR EN LORRAINE.

Vers l'an 362.

SAINT ELIPHE, vulgairement *saint Aloph* ou *Elof*, né en Lorraine, sortait d'une famille où l'on compte plusieurs Saints. Echaire, son frère, est honoré comme martyr, le 24 d'Octobre, et ses reliques se sont gardées à Liverdun jusqu'en 1587, que les Reîtres brûlèrent sa châsse. Il avait trois sœurs, Menne, Libaire et Susanne; les deux dernières furent martyrisées par les païens, et enterrées, l'une

(6) *Collat.* 14, c. 10.

à Grand en Basigny, et l'autre à quelque distance de là, vers les limites de la Champagne et de la Lorraine. Menne mourut paisiblement, et fut enterrée à Port-Sas, où il y a présentement un chapitre de chanoinesses, et où l'on célèbre sa fête le 3 d'Octobre.

Eliphe, par son zèle pour la religion chrétienne, s'attira la haine des Juifs et des païens, qui le firent arrêter sous le règne de Julien-l'Apostat. On le mit en prison à Toul, mais on l'élargit peu de temps après. On l'emprisonna depuis une seconde fois, et il souffrit diverses sortes de tortures. Son courage et ses discours touchèrent plusieurs idolâtres qui embrassèrent la vraie religion. Enfin on le condamna à perdre la tête, vers l'an 362. On l'enterra sur une montagne qui prit son nom dans la suite, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Son corps qui était dans l'église bâtie sur son tombeau, fut transporté à Cologne vers l'an 960, et déposé dans l'abbaye de Saint-Martin, où il est encore. Il se trouva tout entier, à la réserve de la mâchoire inférieure, lorsqu'on fit l'ouverture de sa châsse, à la fin du quinzième siècle; ce qui montre la fausseté de l'opinion de ceux qui ont cru que son chef était dans la cathédrale d'Utrecht. Saint Aloph est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie par Rupert, abbé de Duytz, près de Cologne. Cette vie n'est que du douzième siècle, et ne paraît pas avoir été écrite d'après des mémoires originaux. Voyez aussi Ussérius, *Antiq. brit.*, et Baillet, sous le 16 d'Octobre.

S. MAINBEUF, ÉVÊQUE D'ANGERS.

L'AN 654.

Saint Magnebode, vulgairement appelé *saint Mainbeuf*, naquit dans l'Anjou, de parens qui furent attachés au

service des Rois Chilpéric et Clotaire II. On le mit sous la conduite de saint Lezin, évêque d'Angers, qui lui conféra la tonsure cléricale. Ses vertus lui méritèrent l'honneur d'être élevé ensuite à la prêtrise. Son évêque l'envoya à Rome pour demander des reliques de saint Jean-Baptiste; il se proposait d'en enrichir la nouvelle église qu'il faisait bâtir sous l'invocation du saint précurseur. A son retour d'Italie, Mainbeuf fut chargé de la conduite du monastère de Colonet. Tous les suffrages s'étant réunis en sa faveur, après la mort de saint Lezin, il sut, par sa modestie et son éloquence, faire tomber le choix du clergé et du peuple sur le saint prêtre Cardulfe; mais le nouvel évêque ayant tenu peu de temps le siége d'Angers, on le força de lui succéder, l'an 606. Il se montra digne disciple de saint Lezin, par la pratique de toutes les vertus épiscopales. Il assista avec plusieurs autres saints prélats, au concile qui se tint à Reims en 625. On met sa mort au 16 Octobre 654. On l'enterra dans l'église de Saint-Saturnin de Toulouse, laquelle prit ensuite son nom, et devint collégiale. Il est nommé dans le martyrologe gallican de du Saussay, et dans les additions à celui d'Usuard par Molanus.

Voyez Bollandus, *ad diem* 13 *Febr.* Mabillon, *Prælimin. Sec.* 2, *Ben.*; et le P. Longueval, *Histoire de l'Eglise gallicane*, t. III, p. 472.

S. AMBROIS, ÉVÊQUE DE CAHORS.

Vers l'an 770.

Saint Ambrois fut placé sur le siége de Cahors vers l'an 752. Il trouva son église dans l'état le plus déplorable. Inutilement il employait tous les moyens que son zèle pouvait lui inspirer pour rétablir la discipline et pour bannir la corruption des mœurs; on ne suivait point ses exem-

ples, on n'écoutait point ses discours. Voyant l'inutilité de tous ses efforts, il alla se cacher dans une grotte qui était à quelque distance de la ville. Il s'y consacra aux exercices de la prière et de la pénitence, gémissant sans cesse sur l'endurcissement de son peuple. On le découvrit quelque temps après : mais il fut impossible de le faire remonter sur son siége. Pour se soustraire plus efficacement à toutes les sollicitations, il fit un pélerinage à Rome. A son retour, il alla visiter le tombeau de saint Martin à Tours, puis il se retira dans le Berri. Il s'y pratiqua un hermitage au bourg de Seris, sur la rivière d'Anon, environ à quatre lieues de la ville de Bourges. Il y mourut vers l'an 770, et y fut enterré. On bâtit dans la suite en ce lieu, une abbaye qui porte depuis long-temps le nom du Saint, et qui appartient aujourd'hui aux chanoines réguliers de saint Augustin. Les huguenots brisèrent la châsse de saint Ambrois au milieu du seizième siècle; mais les fidèles ramassèrent ses ossemens qu'ils renfermèrent dans une nouvelle châsse. Ce Saint est nommé dans les martyrologes sous le 16 d'Octobre.

Voyez le *Sanctorale Cadurcinum, ap. Guil. de la Croix, in Hist. episcop. Cadurcens.*; le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 125; le P. Longueval, *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. IV, p. 449; Baillet, etc.

S. ANASTASE DE DOYDES, HERMITE.

Vers l'an 1085.

Saint Anastase eut Venise pour patrie, et vint au monde au commencement du onzième siècle. Il fut élevé dans les sciences, et y fit de grands progrès. De sérieuses réflexions sur la vanité du monde lui inspirèrent le dessein de tendre à la perfection. Il quitta sa patrie, vint en France,

et alla prendre l'habit dans le monastère du Mont-Saint-Michel. Il s'attira une telle réputation de vertu, que saint Anselme, abbé du Bec, voulut faire connaissance avec lui (1). Il était encore dans ce monastère en 1038; mais son abbé ayant été convaincu de simonie, il se retira dans une petite île voisine de la mer pour y mener la vie hérémitique. Quelque temps après, il se rendit aux instances de Hugues, abbé de Cluny, qui le pressait de venir dans son monastère. Le Pape Grégoire VII le choisit depuis pour aller prêcher la foi à certains Musulmans d'Espagne. De retour à Cluny, Hugues le pria de l'accompagner dans la visite des maisons de sa congrégation, et il le chargeait de faire des instructions aux moines. Nous avons encore de lui une lettre *sur l'Eucharistie*, qui a été imprimée avec le traité de Lanfranc sur le même sujet (2). Il y réfute l'hérésie de ceux qui prétendaient que Jésus-Christ n'est qu'en figure dans l'Eucharistie, et il y prouve que ce même corps qui est né d'une Vierge, et qui a souffert pour nous, est réellement présent dans le Saint-Sacrement. Ayant obtenu la permission de se retirer dans un désert, il alla vivre sur les Pyrénées. Trois ans après, il ne put résister à la prière que lui faisait l'abbé de Cluny, de venir le rejoindre. Il quitta donc sa solitude, mais il mourut en chemin à Doydes, au diocèse de Rieux, vers l'an 1085. Il est honoré dans ce diocèse, et nommé dans le martyrologe gallican.

Voyez sa vie donnée par Mabillon, avec des notes, *Act. Ben.* t. IX, p. 488; et D. Ceillier, t. XX, p. 696.

---

(1) S. Anselm. l. 1, *ep.* 3.

(2) *In notis in Lanfr.* p. 21, et dans l'*Histoire de l'Université*, par du Boulay, t. I, p. 462.

☩ S. BERCAIRE, PREMIER ABBÉ DE HAUTVILLIERS EN CHAMPAGNE.

L'AN 696.

Bercaire (1) sortait d'une famille illustre de l'Aquitaine, et vint au monde vers l'an 636. Saint Nivard, archevêque de Reims, se chargea de son éducation, et le fit instruire dans les lettres et dans la piété. L'éducation que reçut Bercaire lui inspira du mépris pour le monde, et il se retira dans l'abbaye de Luxeû, alors gouvernée par saint Valbert. Son humilité et sa fidélité à remplir ses devoirs le firent bientôt distinguer des autres religieux. Etant revenu à Reims, il engagea saint Nivard à fonder le monastère de Hautvilliers (2), où il alla vivre avec quelques autres religieux. On l'obligea d'en prendre la conduite.

Animé d'un grand zèle pour la gloire de Dieu, il fonda lui-même deux monastères dans la forêt de Der, au diocèse de Châlons-sur-Marne, l'un appelé Puisye ou Montierender, pour des hommes, et l'autre nommé Pellemoutier (3), pour des filles. Il enrichit ces monastères de reliques qu'il avait apportées de Rome et Jérusalem, où il avait été en pélerinage. Il donna à celui de Montierender, où il fixa sa résidence, plusieurs terres qui lui étaient venues de sa fa-

(1) *Bercharius* ou *Bererus*.

(2) Hautvilliers (*Altum-villare*) était situé sur le Marne, à quatre lieues environ de Reims. Cette abbaye fut réformée en 1635 et réunie à la congrégation de S. Vanne

(3) Moutier-en-der (*Monasterium in Dervo*) se prononce communément *Montirendé*, il fut aussi réuni, en 1659, à la congrégation de S. Vanne. — Le couvent de femmes de Pellemoutier (Puellare monasterium) n'exista pas long-temps.

mille ; mais il devint la victime de son zèle pour le salut des âmes. Le moine Daguin, indigné d'une correction qu'il lui avait faite, alla pendant la nuit le percer d'un coup de couteau. Le coupable lui ayant été présenté, pour qu'il décidât lui-même de la punition, il se contenta de l'exhorter à la pénitence, et de lui conseiller de faire un pélerinage à Rome. Daguin sortit du cloître, et n'y revint plus. Le Saint languit deux jours, et mourut le 27 ou le 28 Mars 696. Sa sainteté fut bientôt confirmée par beaucoup de miracles, et l'Eglise l'a toujours honoré comme un martyr de charité et de justice. Ses restes mortels, après diverses translations, ont été apportés à Moutier-en-der, où ils furent soigneusement gardés jusqu'à la fin du dernier siècle. Sa fête est marquée dans les martyrologes au 16 Octobre, jour d'une translation de ses reliques.

Voyez sa vie, par Adson, abbé de Montierender; Mabillon, *Sæc.* 2, *Ben.;* Bulteau, *Hist. de l'Ord. de S. Benoît*, t. I, p. 438, et Baillet, sous le 16 d'Octobre ; et la *Gallia christiana nova*, t. IX, coll. 996.

---

† S. JUNIEN, CONFESSEUR.

On croit que Junien naquit à Cambrai. Quittant le monde, par amour pour le Ciel, il se rendit en Aquitaine, où il vécut sous la direction du saint reclus Amant. Il passa quarante ans dans sa cellule, et mourut, après s'être exercé continuellement dans les œuvres d'une austérité peu commune.

Il est à présumer que le S. Junien dont S. Grégoire de Tours parle dans son ouvrage *De gloria confess.* (cap. 103), n'est autre que celui-ci.

Voyez Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 227. Il y a encore d'autres Saints du même nom.

╤ S. GORDAIN, HERMITE.

Huitième siécle.

Gordain habitait un endroit où fut bâtie dans la suite l'abbaye d'Anchin. Long-temps avant la fondation de ce monastère, il vécut en hermite dans un lieu entouré d'eau et de marécages, et il y avait élevé une cellule et un oratoire. Il y avait autrefois à Montigny, à deux lieues d'Anchin, du côté de Douai, une célèbre fontaine, qui portait le nom de S. Gordain.

On a rapporté que Gautier, seigneur de Montigny et de Pequincourt, et Siger, seigneur de Los et de Courcelles, fondèrent, par le conseil de Gordain, l'abbaye d'Anchin dans l'île qu'il habitait, et qu'ils s'y offrirent à Dieu, eux et leurs biens. Mais on peut assurer avec une pleine confiance, que cette fondation eut lieu long-temps après la mort du saint hermite; car Gérard II, évêque de Cambrai, dit dans l'acte de la fondation, dressé en 1079, que Gautier et Siger, distingués tous deux par leurs richesses et leur naissance, choisirent par l'inspiration du Saint-Esprit, un lieu nommé Anchin (1), pour y restaurer une église, qu'ils avaient appris avoir été bâtie autrefois par S. Gordain, qui y avait vécu en hermite (2). Anselme de Ribo-

(1) Le nom latin d'Anchin indique son origine : *Aquicinctum* ou *Aquiscinctum*, est un endroit entouré d'eau.

(2) Duo milites parochiani nostri, genere et divitiis præclari, Walterus scilicet et Sicherus, spiritu divino afflati,..... seque et sua omnia Deo dedentes, ipsi solum in perpetuum deservire promiserunt, locumque qui Aquicinctus dicitur elegerunt; ecclesiam ibi volentes restaurare quam a S. Gordiano, in eodem loco eremiticam vitam ducente, audierant quondam ædificatam fuisse. — Miræi *Diplom. Belg.*, t. I, p. 163.

dimont leur avait cédé la propriété de cette île, pour y servir le Seigneur.

L'abbaye d'Anchin suivait la règle de S. Bénoît; elle faisait partie du diocèse d'Arras, et elle a eu plusieurs abbés célèbres. On y faisait la fête de S. Gordain le 16 Octobre.

Voyez Molani *Nat. SS. Belg.* p. 228; Miræi *Origines Cœnob. Benedict. in Belg.* p. 126; *Gallia christiana*, t. III, et Lamartinière, *Dict. géogr.*

⸸ S. GURDINEL, CONFESSEUR.

Le 16 Octobre, on célébrait ordinairement à Douai, dans l'église de S. Amé, la fête de ce saint confesseur. Quelques auteurs pensent qu'il est le même que S. Gordain, dont nous venons de parler, et que le corps de celui-ci fut transféré d'Anchin à Douai, par les soins de Siger. Mais les moines d'Anchin, se fondant sur d'anciennes traditions, soutinrent que le corps de S. Gordain ne quitta pas leur église, où il reposait dans un tombeau de marbre. Les chanoines du ci-devant chapitre de S. Amé à Douai croiaient que le corps de S. Gurdinel fut transféré de Soissons à Douai, avec ceux de S. Amé et de S. Onésime, vers l'an 896, lorsque les longues dévastations des Normands eurent pris fin. On représente S. Gurdinel comme un jeune homme, tenant à la main une branche de palmier, ce qui sans doute ne semble pas annoncer un hermite.

Voyez Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 229, et Raissii *Hierogazophylacium Belgicum*, p. 33, 34 et 56.

S. MUMMOLIN, ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAI.

L'AN 685.

S. MUMMOLIN ou MOMMOLEIN était de la ville de Constance, sur le lac de ce nom et de l'une des plus nobles familles du pays. Il méprisa tous les avantages qu'il pouvait tirer de sa naissance et des richesses de sa maison, pour suivre Jésus-Christ dans sa bassesse et sa pauvreté. Il se lia avec un jeune homme de son pays, et de son âge nommé Ebertram, qui n'aimait pas moins que lui la vertu et la piété. Après leurs études ils formèrent le dessein de quitter ensemble leur patrie, pour aller servir Dieu dans quelque solitude. Ils communiquèrent leur vue à Bertin (1), qui était aussi de leur âge, et tous trois, après s'être fortifiés dans leur sainte résolution, allèrent chercher une retraite dans les montagnes des Vosges. Bertin avait un parent, religieux de l'abbaye de Luxeû en Bourgogne : C'était saint Omer, qui fut depuis évêque de Térouenne (2). Il proposa à ses deux compagnons d'aller le trouver avec lui, espérant qu'il les ferait recevoir dans ce monastère, ou qu'il leur donnerait quelque avis salutaire pour régler leur conduite.

Saint Walbert, successeur de saint Eustase à Luxeû, s'étant convaincu des saintes dispositions des trois jeunes gens, les reçut d'une manière toute paternelle et leur fit donner l'habit monastique. Ils firent de si grands progrès dans la vertu, que leur supérieur, considérant d'ailleurs qu'ils avaient de l'étude et du talent, leur fit conférer la prêtrise,

(1) Voyez sa vie tom. XIII, p. 134, sous le 5 Septembre.
(2) Voyez sa vie, tom. XIII, p. 218, 9 Septembre.

afin de les employer dans le saint ministère. Depuis ce moment ils prêchèrent la pénitence et le royaume des cieux aux peuples des environs du Rhin. Lorsqu'ils apprirent que saint Omer, qui déjà depuis trois ans avait été appelé à l'évêché de Térouenne, avait besoin d'ouvriers évangéliques, ils partirent pour aller l'assister, après en avoir obtenu la permission de leur abbé. Ils travaillèrent sous la conduite de ce saint prélat avec un succès admirable. Huit ou neuf ans après, saint Omer ayant bâti un monastère à Sithiu, sur un terrain qui lui avait été donné par un riche gentilhomme du pays, nommé Adroald, le donna en 648 à nos trois saints prédicateurs, afin qu'ils pussent là, dans la retraite et dans la prière, se reposer de leurs fatigues (3). Il choisit Mummolin, qui était le plus âgé des trois, pour en être le premier abbé; il se distingua principalement par sa douceur pour ses religieux et son austérité pour sa propre personne; après de longues abstinences qui avaient épuisé son corps, il ne soulageait sa faim qu'avec de l'eau et du pain d'orge mêlé de cendres, qu'il arrosait de ses larmes. Il n'était pas seulement le père et le nourricier des pauvres, il s'était fait encore l'infirmier et le médecin des malades. Lorsqu'il entreprenait de les panser, il commençait par se mettre en prière pour recommander à Dieu la guérison de leur âme avec celle de leur corps : et il s'appliquait ensuite à soulager leurs maux avec une charité qui rarement était privée de son effet.

Il y avait neuf ans que saint Mommolin gouvernait le monastère de Sithiu, lorsqu'il fut appelé par tous les suffrages au siége de Noyon et de Tournai, à la place de

(3) Pour ne pas répéter ici ce qui a déjà été rapporté dans cet ouvrage, nous renverrons le lecteur à la notice de S. Bertin et de S. Omer, sous le 5 et le 9 Septembre.

S. Eloy (4), qui mourut l'an 659. Se voyant obligé de quitter ainsi le séjour de sa pénitence, il laissa l'administration de son monastère à S. Berlin, qui se montra digne de cette confiance, comme nous avons vu sous le 5 Septembre.

Notre Saint travailla pendant 26 ans avec un zèle infatigable dans l'un et l'autre diocèse dont il se trouvait chargé, et reçut le 16 Octobre 685 la récompense de ses travaux. — Il fut enterré, comme il l'avait prescrit, dans le cimetière commun, mais dans la chapelle de S. George qui touchait à l'église des Apôtres, laquelle porta depuis le nom de sainte Godeberte. Ses reliques furent divisées dans la suite : on en transporta une partie dans la cathédrale de Noyon, l'autre fut mise dans l'église abbatiale de saint Eloy. Le martyrologe romain ne fait point mention de lui : les autres marquent la plupart sa fête au 16 Octobre; mais dans le calendrier des Bénédictins elle se trouve au 18 Mai, qui est apparemment le jour de sa translation. Dans le dio-

---

(4) S. Achaire devint évêque de Noyon et de Tournai vers l'an 621. Il mourut en 639 et eut pour successeur S. Eloy. Celui-ci mourut le 1 Décembre 659, et fut remplacé par S. Mummolin. S. Omer, ami intime de S. Eloy, et qui fut sacré le même jour que lui, dit formellement dans la vie de son ami, qu'il fut le successeur immédiat de saint Achaire : « Elegerunt ex merito sanctitatis cunctis bonis operibus prædıtum ad sacerdotale (seu episcopale) officium sanctum Eligium..... » ut præësset ecclesiæ Noviomagensi : decesserat enim in ipso anni circulo Acharius, præfatæ urbis antistes. » Ceci prouve que S. Mummolin fut le successeur de S. Eloy, ce qui se trouve d'ailleurs en termes exprès dans sa vie : « Interea vir Dei Eligius.... migravit ad Dominum. » Cujus in loco, fama bonorum operum, quia prævalebat non tantum » in Teutonica sed etiam in Romana lingua, Lotharii regis (III) ad » aures perveniente, præfatus Mummolinus ad pastoralis regiminis curam subrogatus est episcopus. » — Plusieurs auteurs, se fondant sur la vie anonyme de S. Omer, se sont trompés dans la succession de ces trois évêques. — V. *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV, p. 403 et 404.

cèse de Tournai, sa fête se célèbre le 16 Octobre, *ritu duplici*, d'après le décret d'un synode diocésain de 1600, sous l'évêque Michel d'Esne.

La vie de S. Eloy, écrite par S. Ouen, nous apprend que S. Mummolin, vers la fin de la première année de son épiscopat, leva de terre avec la plus grande solennité le corps de S. Eloy, et qu'à la sollicitation et par la libéralité de la sainte Reine Bathilde, il fit élever à son vertueux prédécesseur un superbe et magnifique tombeau. Mummolin assista aussi, avec d'autres évêques et abbés, à la dédicace de l'église abbatiale d'Elnon, fondée par S. Amand, dont il signa aussi le testament (5).

Voyez Folcart, *Vit. S. Bertini;* dans Mabillon, *Acta Bened.*, t. III, sæcul. III, et *vita S. Audomari*, sæcul. II *ibid.*; Le Cointe, *ad an.* 633, n° 13, et 648, n° 31; Malbrancq, *De Morinis*, lib. II, c. 13; les Bollandistes, t. II, *Aprilis*, p. 32, n° 7 et p. 34, n° 11; t. IV, *Maji*, p. 136; Baillet sous le 16 Octobre. Voyez particulièrement dans les *Acta SS. Belgii selecta* une dissertation écrite avec beaucoup de soin par l'abbé Ghesquière, t. IV, p. 393-413.

---

(5) Voyez Miræi *Diplom. Belg.* tom. I, p. 8. — On trouve dans le même ouvrage (tom. II, p. 925) un diplôme de l'an 660, par lequel Clotaire approuve un échange de diverses localités, fait par S. Mummolin et S. Bertin.

+ S. LUL, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Voyez Mabillon, *Act. Bened.* t. IV, p. 392 *ed. vet.*; Serarius, *Rerum Moguntiacarum*, lib. IV, p. 371, t. I, *cum annot.* a Georgio Christiano Joannis, Francofurti ad Mœnum 1722; la *Collection des lettres de S. Boniface* par Würdtwein. Voyez aussi Guillaume de Malmesbury, *De reg. Angl.* lib. I; Jean de Leyde, *Chron. Belg.* lib. III, cap. 9; Gaspard Sagittarius, *Antiquit. gentilismi christianismi Thuringici*, Jéna 1685, qui se permet toutefois beaucoup d'insinuations haineuses etc. Simon Guillemot a écrit aussi la vie de S. Lul; mais elle ne contient que des lieux communs et peu de faits, qui ne sont pas même authentiques; ce qui nous a forcés de recourir à d'autres sources.

L'AN 787.

S. LUL était Anglais de naissance, et selon toutes les apparences du royaume des Saxons occidentaux. Il fut élevé dans le monastère de Malduby, qu'on croit être le même que celui qu'on appela depuis Malmesbury, et qui était dans le Wiltshire. Il alla depuis dans celui de Jarrow, et y acheva ses études sous le vénérable Bède.

En 732, il passa en Allemagne. S. Boniface, son parent, le vit arriver avec joie. Il lui donna l'habit monastique, l'ordonna diacre quelque temps après, et le chargea du soin de prêcher l'Evangile aux idolâtres (1). S. Lul ne s'occupa plus que des fonctions de l'apostolat, sans craindre les persécutions qui lui furent suscitées par les infidèles, les hérétiques et les schismatiques. S. Boniface l'ayant ordonné prêtre en 751, l'envoya à Rome pour consulter le Pape Zacharie sur plusieurs questions importantes. Lorsqu'il le vit de retour en Allemagne, il le désigna pour son suc-

(1) Il ne nous paraît nullement improbable, que S. Lul ait aussi annoncé la foi en Frise.

(*Note de la présente édition.*)

cesseur. Mais comme il était nécessaire d'obtenir le consentement du Roi Pepin, il pria Fulrad, abbé de Saint-Denis, de l'aider dans l'exécution de son projet. Dans une lettre adressée à Fulrad (2), l'apôtre de l'Allemagne rend le plus beau témoignage aux vertus de son compagnon. « Je vous prie instamment au nom de Dieu, » dit-il, « d'employer pour Lul, mon fils et mon collègue dans l'épiscopat, si la chose est agréable à Dieu et à vous, vos » bons offices, pour qu'il soit employé à la direction des » peuples et des églises, et nommé prédicateur et docteur » des prêtres et de toute la communauté. Et j'espère, si » telle est la volonté de Dieu, que les prêtres trouveront » en lui une lumière, les moines un guide sûr, et le peuple chrétien un pasteur fidèle. Ce qui rend ma prière » plus pressante, c'est que les prêtres, que l'on a fait partir pour la conversion des idolâtres, ont une existence » très-misérable; ils gagnent de quoi se nourrir, mais non » de quoi se vêtir; c'est pourquoi il est instant qu'ils obtiennent un conseiller et un aide, qui les seconde dans » leurs fonctions comme j'ai fait. »

---

(2) Voyez Serrarius, t. I, p. 372, n° 2. Cette lettre se trouve dans Serrarius, *Ep.* 92, et dans Würdtwein, *Ep.* 90. Elle nous offre la plus belle preuve de la tendre affection que l'apôtre de l'Allemagne portait à ses disciples. « Deprecor celsitudinem regis nostri, pro nomine Christi, » filii Dei, ut mihi nunc viventi indicare et mandare dignetur circa discipulos meos, qualem mercedem postea de illis facere voluerit. Sunt » enim pene omnes peregrini, quidam presbyteri, per multa loca ad » ministerium ecclesiæ et populorum constituti. Quidam sunt monachi » per cellulas nostras et infantes ad legentes litteras ordinati sunt. Et » aliqui seniores, qui longo tempore mecum viventes laboraverunt et » me adjuvabant. De his omnibus sollicitus sum, ut post obitum meum » non disperdantur : sed ut habeant mercedis vestræ consilium et patrocinium Celsitudinis Vestræ, et non dispersi, sicut oves non habentes pastorem, et populi prope marcam (limitem) paganorum non » perdant legem Christi. »

Le prince ayant accordé ce qu'on lui demandait, S. Lul fut sacré archevêque de Mayence; et le choix qu'on avait fait de lui eut l'approbation du clergé et de la noblesse de tout le pays (3). S. Boniface, étant retourné en Frise, souffrit le martyre environ deux ans après. S. Lul porta son corps à l'abbaye de Fulde, et l'enterra honorablement.

Durant l'espace de trente-quatre ans qu'il gouverna son diocèse, notre Saint se montra toujours digne du choix de son prédécesseur. Il assista à plusieurs conciles, tant en France qu'en Italie. Il se trouva l'an 765 au synode d'Attigny, en Champagne, à trois lieues de Rhetel, où les prélats et les abbés, avant de se séparer, firent une société de prières entre eux, et convinrent ensemble, que quand quelqu'un d'eux viendrait à mourir, ceux qui resteraient au monde réciteraient ou feraient réciter cent fois le psautier et célèbreraient ou feraient célébrer cent messes pour le repos de son âme. Lul se trouva quatre ans après au concile de Rome, assemblé par le Pape Etienne III (ou IV), pour maintenir l'usage et le culte des saintes images (4). Vers l'an 768, il tint un colloque à Saint-Goar avec les évêques Basin de Spire et Mégingod de Wurtzbourg, au sujet de la nouvelle église qu'il s'agissait de bâtir en l'honneur de saint Goar, et dans laquelle Charles avait résolu d'inhumer les reliques de ce Saint (5).

Il fut en très-grande considération auprès des Rois Pepin et Charlemagne et des autres princes de son temps. Aelred, Roi de Northumberland, et la Reine Osgéofe l'employèrent pour faire leur paix avec Charlemagne. Il fit divers régle-

---

(3) Mabillon, *Acta Bened.* t. IV, p. 83 et 394; *Annal.* lib. 22, nº 64; S. Bonif. *Ep.* 92 et 104.

(4) *Concil.*, t. VI, p. 1702, 1722.

(5) Wandelbert, *De miraculis S. Goaris*, cap. 1. Voyez Hartzheim, *Concil. Germ.*, t. I, p. 124.

mens de piété, pour orner le culte divin et maintenir la discipline de l'Eglise. Il fonda sur la rive gauche du Rhin, à deux milles de Mayence, le couvent de Bleidenstadt, de l'ordre de S. Benoît, et y transporta de Castel près de Mayence les reliques de S. Ferruce (6). Cette abbaye devint très-célèbre, et on la nommait communément l'abbaye royale. L'église fut dédiée en 812 par l'archevêque Riculphe. En 995, sous l'archevêque Berthold, comte princier d'Hermeberg, ce monastère fut converti en un collége de chanoines réguliers (7). Dans la suite cette maison fut consumée par les flammes, et les religieux, jusqu'à l'époque de la révolution française, firent leurs exercices spirituels dans l'abbaye de Saint-Alban à Mayence. Lul fonda aussi le couvent d'Hirschfeld, où S. Sturmius avait eu une cellule avant l'érection de l'abbaye de Fulde, et y transporta vers l'an 780 les reliques de S. Wigbert (8).

On consultait de toutes parts le saint archevêque de

---

(6) *Bleidenstadt* est synonyme de *Freudenstätte* (lieu de plaisir); *Blide* dans l'ancienne langue signifie *Freude* (joie.) On lit dans Otfried :

Sic habetur ther selben Christ,
Der alles *blides* furista ist;

C'est-à-dire : *Sie sollen dort haben den selben Christ, der aller Freude Anfang ist.* (Ils auront là le même Christ, qui est le commencement de toute joie.) *Bliden* signifie *sich freuen* (se réjouir.) « Si bliatum sih es gahun, » *Sie freueten sich plötzlich.* (Ils se réjouirent tout-à-coup). En Belgique il y a encore *bly, blie, bley* (joyeux) et *verblyden* (se réjouir). V. Paltenius, *Animad. in Fationi*, cap. 2, p. 283, et Leibnitz, *Collect. etymol.* part. I, *sect.* 3, p. 96.

(7) *Rerum Mogunt.* (t. I, p. 807, not. 9.)

(8) Voyez Servatus Lupus, *in vita S. Bonifacii*, cap. 24 et 25; Lambert d'Aschaffenbourg, *ad annum* 736; Bodon, *Chron. Clusin.* (p. 352); Brower etc. Quelques auteurs pensent que S. Boniface ou S. Sturmin fonda ledit couvent; il est certain du moins que si l'un de ces saints ou tous les deux l'ont commencé, ce fut S. Lul qui l'acheva.

Mayence ; et il paraît par les lettres qu'on lui adressait de Rome, de France et d'Angleterre, qu'on avait la plus haute idée de son savoir. Nous n'avons plus ses réponses ; mais il nous reste encore neuf de ses lettres, qui ont été publiées parmi celles de S. Boniface (9). Les ornemens du langage y sont négligés, suivant ce temps-là ; mais les matières qui en font le sujet sont intéressantes.

On voit par la quatrième (ou 101ᵉ), que le Saint faisait venir de bons livres des pays étrangers, et qu'il les répandit dans la France et dans l'Allemagne (10). Il était encore diacre, lorsqu'il adressa cette lettre à Dealunus (11). La plupart des autres présentent de grands exemples d'humilité, de sollicitude pastorale, de zèle pour l'observation des canons etc. La 62ᵉ (107ᵉ) est un mandement, pour ordonner des prières, des jeûnes et des messes. Il y est dit, « qu'on célèbrera les messes qui sont prescrites (dans » *le missel*) contre les tempêtes, afin d'obtenir de Dieu la » cessation des pluies qui faisaient craindre pour les fruits » de la terre (ut ab imminenti pluviarum flagello libere- » mur). » S. Lul, après y avoir annoncé la mort du Pape (Paul I ou Etienne III), ordonne de réciter pour lui les prières accoutumées. Cuthbert, abbé de Wiremouth, en Angleterre, suivait la même pratique. Il dit dans une lettre

(9) Inter *Ep.* S. Bonifacii 4, 5, 46, 47, 62, 100, 101, 111, *édit. Serrarii* ; 101, 35, 103, 102 *b.*, 113, 107, 112, 333, 13, *édit. Würdtweinii.*

(10) « Obsecro, ut mihi Aldhelmi episcopi aliqua opuscula seu prosa- » rum, seu metrorum aut rythmicorum dirigere digneris, ad consola- » tionem peregrinationis meæ, et ob memoriam ipsius beati antistitis. » Voici ce que Bède dit d'Aldhelme (lib. 5, cap. 19, *hist.*) : « Vir unde- » cunque doctissimus, sermone nitidus, scripturarum tam liberalium, » quam ecclesiasticarum eruditione mirandus. »

(11) La lettre porte pour suscription : « Reverendissimo fratri Dealuno » jam dudum magistro, Lul *indignus diaconus*, sine prærogativa me- » ritorum diaconatus officio fungens, optabilem in Domino salutem. »

à S. Lul qu'il avait ordonné quatre-vingt-dix messes pour les frères morts en Allemagne. Ces deux grands hommes étaient dans l'usage de s'envoyer mutuellement les noms de ceux qui mouraient parmi eux. Cette doctrine au reste ne leur était pas particulière, comme on le voit par plusieurs lettres de S. Boniface (12).

S. Lul, mal informé, prit parti contre S. Sturmius, abbé de Fulde, qu'on avait faussement accusé de trahison contre le Roi Pepin. Cette surprise nous apprend avec quelle précaution nous devons nous conduire dans nos jugemens. Mais le saint archevêque reconnut depuis sa faute, comme on le voit par sa charte de donation à l'abbaye de Fulde, qu'il signa l'an 785 en présence de l'Empereur Charlemagne (13). Il quitta son siége avant sa mort, et se retira dans le monastère d'Hirschfeld, qu'il avait fondé, pour y terminer saintement ses jours. Il y mourut le 1 Novembre 787. Plusieurs miracles attestèrent qu'il avait reçu la récompense de ses vertus. Son corps fut levé de terre l'an 852; en 1040 on dédia la grotte d'Hirschfeld, et l'on y transporta solennellement les reliques de S. Wigbert et de S. Lul. Son nom se trouve marqué en ce jour dans le martyrologe romain, et sa fête se célèbre le même jour à Mayence.

---

(12) Voyez surtout une de ses lettres à l'abbé du Mont-Cassin, *Ep.* 106 *ap. Serar.* 193 *ap. Würdtwein.*

(13) Mabillon l'a donnée dans sa *Vetus disciplina monastica*, imprimée à Paris en 1726. Il est prouvé par cette pièce, ainsi que par la lettre de S. Boniface au Pape Zacharie, que les moines de Fulde travaillaient alors des mains, et qu'ils s'interdisaient l'usage du vin et de la viande. Les lettres de S. Lul font voir aussi la sévérité des jeûnes dans ces temps-là.

17 Octobre.

Ste HEDWIGE, OU Ste HAVOIE, DUCHESSE DE POLOGNE, VEUVE.

Tiré de sa vie, qui est exacte, et que l'on trouve dans le recueil de Surius, ainsi que dans les Saints illustres d'Arnaud d'Andilly. Voyez encore Chromer, *Hist.* l. 7, 8; Dluglos, *Hist. Polon.* l. 6, 7, 8. et le P. Matthieu Raderus, *Bavaria Sancta*, t. I, p. 147; Christophe Manlius, *Scriptores Rerum Lusaticarum*, p. 174, note (g), édit. Christ. Godofredici Hoffanni, Lipsiæ et Budissæ 1719.

L'AN 1243.

HEDWIGE eut pour père, Bertold d'Andech, troisième du nom, marquis de Méran, comte de Tirol, prince ou duc de Carinthie et d'Istrie (1). Sa mère nommée Agnès,

---

(1) Tels sont les titres qui sont donnés à Bertold, dans la chronique d'Andech, et dans la vie de sainte Élisabeth. (Voyez Lazius et Raderus, t. III *passim.*)

Chromer l. 7, Baillet, et quelques autres auteurs se sont trompés, en donnant à Bertold le titre de marquis de Moravie, au lieu de celui de marquis de Méran. Nous apprenons de Bertius, *Rer. German.* que dans ce temps-là la Moravie était possédée par une autre famille.

La ville de Méran, située près du château de Tirol, qui dans la suite donna son nom au pays, était une principauté célèbre, qui existait avant le règne de Fréderic Barberousse. Les héritiers mâles ayant manqué, les domaines de cette principauté furent divisés entre les Vénitiens, les ducs de Bavière et d'Autriche, le seigneur de Nuremberg, et d'autres princes voisins.

Le château d'Andech, appelé aujourd'hui Montagne-Sainte, parce qu'on y a enterré un grand nombre de Saints, est vis-à-vis de Diessen, qu'on croit être la *Damasie* de Strabon. Il y a un fameux monastère de chanoines réguliers de saint Augustin; il est situé dans l'ancienne Vindélicie, présentement la Bavière.

L'illustre famillle des comtes d'Andech a produit un grand nombre de

était fille du comte de Rotletch. Hedwige avait trois sœurs et quatre frères. Agnès, l'aînée de ses sœurs, fut mariée à Philippe-Auguste, Roi de France; Gertrude, qui était la seconde, épousa André, Roi de Hongrie, dont elle eut Elisabeth; la troisième fut abbesse de Lutzingen, en Franconie. Les noms de ses quatre frères étaient Bertold, Elebert, Henri et Othon. Le premier mourut patriarche d'Aquilée, et le second, évêque de Bamberg; Henri et Othon partagèrent entre eux les états de leur père, et s'acquirent une grande réputation dans le métier de la guerre.

Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu, autant par les exemples que par les leçons de sa pieuse mère et des personnes qui étaient auprès d'elle. On ne voyait en elle aucune marque de légèreté dès l'enfance, et toutes ses inclinations étaient tournées vers la piété. On la mit, étant encore fort jeune, dans le monastère de Lutzingen, en Fran-

---

Saints, dont il est fait mention dans les martyrologes de Bavière et d'Autriche. Les principaux sont 1° le B. Ratard, prêtre, qui fit bâtir l'église de Saint-George à Diessen, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, en 850; 2° Bathon ou Rasson, comte ou gouverneur de la Bavière orientale, c'est-à-dire, de l'Autriche : il est sur-tout connu par sa piété extraordinaire, par un pélerinage à Jérusalem, par de pieuses fondations, et par diverses victoires qu'il remporta sur les Barbares qui étaient venus de la Pannonie, attaquer l'Orient et le midi de l'Allemagne. Il mourut le 17 Juin 954; 3° Othon, évêque de Bamberg, qui convertit une partie considérable de la Poméranie, et qui mourut le 5 juillet 1189. (On peut voir sa vie par un auteur contemporain, dans les *Lect. Antiq.* de Canisius, t. II; et dans Gretser, l. *de Sanctis Bambergens.*) Ce Saint était fils de Bertold II, comte d'Andech. Il eut pour sœur sainte Mechtilde, qui fut abbesse de Diessen. (Voyez sa vie par Engelhard, abbé de Lanchaim, *in Canis. Lect. antiq.*, le *Chronicon Andescense*, et le *Chronicon Hirsaug.*) Saint Hedwige et sainte Élisabeth de Hongrie, que l'on honore le 19 de Novembre, étaient de la même famille.

Bertold III est appelé tantôt marquis, tantôt comte de Méran. Dans ce temps-là, on donnait rarement le titre de margrave ou de marquis à un prince ou gouverneur des provinces frontières.

conie, et on ne l'en retira qu'à l'âge de douze ans, pour la marier à Henri, duc de Silésie, qui descendait des ducs de Glogaw, dans le même pays. Si elle consentit à ce mariage, ce ne fut que par obéissance à ses parens. Sa fidélité à remplir ses différens devoirs, la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit-Saint a tracé le portrait, et qu'il faudrait aller chercher aux extrémités de la terre (2). Toutes ses pensées et toutes ses actions n'avaient pour but que la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa famille. Elle passait dans la continence, du consentement de son mari, les fêtes, les jours de jeûne, et tout le temps qui est spécialement consacré aux exercices de la religion. Elle eut six enfans : trois garçons, Henri, Conrad, Boleslas; et trois filles, Agnès, Sophie, Gertrude. Elle s'engagea ensuite par vœu, avec son mari, à garder une continence perpétuelle; et ce vœu, ils le firent l'un et l'autre en présence de l'évêque diocésain. On ne les vit plus dans la suite paraître dans les lieux publics. Pendant les trente-trois ans que le duc de Silésie vécut encore, il s'interdit l'usage de l'or, de l'argent et de la pourpre. Il laissa même croître sa barbe, ce qui lui fit donner le surnom de *Barbu*.

Ladislas, duc de la Grande Pologne, ayant été chassé par la noblesse de ses états, on offrit à Henri cette principauté en 1233. Hedwige employa tous les moyens possibles pour le détourner d'accepter cette offre; mais elle ne put y réussir. Il se mit donc à la tête d'une armée, les princes voisins n'osèrent lui résister, il prit tranquillement possession de la principauté, et c'est depuis ce temps-là qu'on le trouve appelé duc de Pologne.

La prédilection du duc pour Conrad, son second fils, le lui faisait désirer pour successeur. Hedwige n'approuva

---

(2) Prov. XXX, 10, etc.

point sa conduite ; elle se déclara même pour Henri qui était l'aîné de ses enfans, en quoi elle suivait le parti de la justice. Les deux frères conçurent l'un pour l'autre une haine implacable. Leur mère voulut inutilement les reconcilier, ils en vinrent à une guerre ouverte : Conrad fut entièrement défait, et il mourut peu de temps après dans la retraite et dans la pénitence. Cet événement fut antérieur de plusieurs années à la mort du père des deux princes. Hedwige en prit occasion de déplorer, avec encore plus d'amertume, les misères et l'aveuglement du monde, et de détacher plus parfaitement son cœur des choses créées. Dans l'adversité comme dans la prospérité, Dieu était son unique consolation.

Elle engagea le duc à fonder un monastère de religieuses, sous la règle de Cîteaux, à Trebnitz, peu éloigné de Breslaw, capitale de la Silésie. Ce monastère fut richement doté. On y entretenait mille personnes. Il n'y eut d'abord que cent religieuses. Le reste de la communauté était composé de jeunes demoiselles, dont les familles étaient pauvres. On les élevait dans la piété, après quoi on les établissait avantageusement dans le monde, lorsqu'elles ne se sentaient point de vocation pour la vie religieuse. Le monastère de Trebnitz fut quinze ans à bâtir, et on n'en dédia l'église qu'en 1219 (3). On employa à la construction des bâtimens, les malfaiteurs de Silésie, au lieu de les con-

(3) L'abbaye de Trebnitz possédait des revenus très-considérables ; mais son plus précieux trésor était la châsse de Ste. Hedwige, dont le tombeau était visité par beaucoup de pélerins, sur-tout de la Pologne. La ville de Trebnitz a appartenu, jusqu'au moment de la suppression des couvens, à l'abbaye, dont les revenus furent donnés en 1815 par le Roi de Prusse au prince Blücher de Wahlstadt. — Dans le nord de l'Allemagne plusieurs églises portent le nom de notre Sainte. On connaît du reste la belle église de Sainte-Hedwige à Berlin.

(*Note de l'édit. allem.*)

damner aux supplices portés par les lois ; et la rigueur de leur servitude était proportionnée à l'énormité de leurs crimes.

La duchesse pratiquait dans son palais plus d'austérités que les moines les plus fervens. Elle avait toujours auprès d'elle treize pauvres qu'elle nourrissait, en l'honneur de Jésus-Christ et de ses apôtres. Elles les servait elle-même à table, et souvent à genoux, avant de prendre ses repas. Elle lavait et baisait les ulcères des lépreux. Enfin, elle employait tous ses revenus à soulager ceux qui se trouvaient dans le besoin. Jamais elle n'avait aimé les parures, qui fixent ordinairement toute l'attention des personnes de son sexe, et qui sont la source de tant de crimes. Mais lorsqu'elle eut une fois renoncé au monde, on ne lui vit plus porter que des habillemens grossiers. Animée d'un désir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais, du consentement de son mari, et alla se fixer près de Trebnitz. Elle se retirait quelquefois pendant plusieurs jours dans le monastère, où elle demeurait dans le dortoir des religieuses, et pratiquait toutes les observances de la communauté. Son habillement était le même en hiver et en été ; et elle portait sur sa chair un rude cilice. Elle jeûnait tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, où elle faisait deux repas fort légers. Quoique sa santé fût très-délicate, elle passa quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle ne s'écarta qu'une seule fois de cette règle qu'elle s'était faite à l'occasion d'une maladie qu'elle eut en Pologne ; et il fallut, pour l'y déterminer, un ordre du légat du Pape. Les Mercredis et les Vendredis, du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture ; quelque rigoureuse que fût la saison, elle allait ordinairement nu-pieds à l'église ; et on aurait pu quelquefois la suivre à la trace de son sang. Mais elle portait sous son bras des souliers, qu'elle mettait quand elle rencontrait quelqu'un. Jamais elle ne se servait du lit

qui était dans sa chambre ; elle prenait sur la terre nue le peu de repos qu'elle accordait à la nature. Elle passait une grande partie de la nuit en prières, et ne se recouchait point après matines. Pendant son travail, elle était toujours en la présence de Dieu ; plusieurs fois dans la journée elle allait à l'église, où elle se cachait dans un endroit retiré, pour donner un plus libre cours à ses larmes. La princesse Anne, sa belle-fille, qui l'accompagnait ordinairement, ne pouvait se lasser d'admirer sa ferveur; elle remarquait les consolations intérieures qu'elle goûtait dans ses communications avec Dieu, et les ravissemens dont elle était quelquefois favorisée. Lorsque la Sainte n'était point aperçue, elle priait prosternée sur la terre, qu'elle baignait de ses larmes. Sa ferveur redoublait encore aux approches de la communion. Elle entendait, autant qu'elle le pouvait, toutes les messes qui se disaient chaque jour dans le lieu où elle était (4).

Hedwige, qui savait que la piété est fausse sans l'humilité, se regardait comme la dernière des créatures. Elle était tellement maîtresse de son cœur, qu'il ne lui échappait jamais aucun signe de colère ni même d'émotion. Lorsqu'elle vivait dans le monde, la manière dont elle reprenait les personnes attachées à son service, annonçait la tranquillité de son âme. Mais cette tranquillité parut sur-tout dans les épreuves qu'elle eut à soutenir. Ayant appris que le duc de Pologne avait été blessé dans une bataille, et fait prisonnier par le duc de Kirne, elle dit sans émotion, qu'elle espérait le voir bientôt en liberté, et jouissant d'une santé parfaite. On fit au vainqueur différentes propositions pour obtenir la liberté de son prisonnier, mais elles furent tou-

---

(4) C'est ce qui a donné lieu à ce distique :

In solâ missâ non est contenta ducissa ;
Quot sunt presbyteri, tot missas optat haberi.

tes rejetées. Henri, fils aîné de la Sainte, crut alors devoir lever une armée puissante pour voler au secours de son père. Hedwige prévint l'effet de cette guerre; elle alla trouver en personne le duc de Kirne, et elle sut si bien le toucher, qu'elle obtint de lui tout ce qu'elle lui demanda.

Le duc de Pologne, frappé des exemples de vertu qu'il voyait dans son épouse, lui laissa une entière liberté par rapport à sa manière de vivre. Il devint lui-même insensiblement son imitateur. Il avait dans son palais la modestie et le recueillement d'un religieux; il était le père de son peuple; les pauvres et les malheureux trouvaient en lui un protecteur et un appui. Il ne s'occupait que des moyens de rendre une exacte justice à ses sujets, et de faire fleurir la piété dans ses états. Il mourut saintement en 1238. Les religieuses de Trebnitz donnèrent en cette occasion les marques d'une vive douleur. Hedwige, pleine de soumission aux décrets de la Providence, les consolait en leur disant : « Voudriez-vous vous opposer à la volonté » de Dieu? nos vies sont à lui. Nous devons trouver no- » tre consolation dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner, » et nous soumettre quand il juge à propos de nous enle- » ver de ce monde, ou de nous priver de nos amis. » La tranquillité de son âme et la sérénité de son visage montraient encore plus que ses paroles, combien elle avait fait de progrès dans les vertus qu'elle recommandait aux autres, et jusqu'à quel point la foi triomphait en elle des sentimens de la nature. Elle prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui était abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœux, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes. Les religieuses ne pouvaient penser sans admiration à son humilité et à sa douceur. Comme elle ne portait que des habits tout usés, une des sœurs lui dit un jour : « Pourquoi portez-vous ces

» haillons? il vaudrait mieux les donner aux pauvres. Si » cet habit vous offense, répondit la Sainte, je suis prête » à me corriger de ma faute. » Elle le quitta sur-le-champ, et en prit un autre.

Trois ans après la mort de son mari, elle eut la douleur de perdre son fils Henri le *Pieux*, duc de la grande et petite Pologne, et de la Silésie. Les Tartares venus du Nord de l'Asie ne se proposaient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout le pays qui s'était trouvé sur leur passage, en traversant la Russie et la Bulgarie, ils arrivèrent devant la ville de Cracovie en Pologne. Ils la trouvèrent abandonnée de ses habitans, qui s'étaient enfuis avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils y mirent le feu, et il n'en resta rien que l'église de Saint-André, qui était hors de l'enceinte des murailles. De là ils passèrent dans la Silésie, et vinrent se présenter devant Breslaw. Mais ils levèrent bientôt le siége, et se retirèrent du côté de Legnitz; on attribua leur fuite aux prières d'un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, nommé Celas ou Cieslas. Le duc Henri rassembla tout ce qu'il avait de troupes pour s'opposer à l'ennemi. Tous les soldats de son armée se confessèrent et communièrent (5). Après quoi, tout remplis de courage, ils marchèrent contre les Tartares, résolus de vaincre ou de mourir. Henri avait dans son armée Miceslas, duc d'Oppelen, dans la haute Silésie, Boleslas, marquis de Moravie, et plusieurs autres princes. Il donna dans le combat les plus grandes preuves de valeur et de prudence, et il eut quelque temps l'avantage: mais son cheval ayant été tué sous lui, il perdit lui-même la vie près de Legnitz (6). On porta son corps à la princesse

(5) Chronier, l. 6; Dlugoss, l. 7, *ad an.* 1241, 677.

(6) Voyez ci-dessus la notice du B. Jean Prandotha, sous le 21 Sept., t. XIV, p. 77.

Anne, sa femme, qui l'envoya à Bresláw où il fut enterré dans le couvent des Franciscains, que l'on bâtissait alors. Ses enfans que l'on avait renfermés dans la citadelle de Legnitz, échappèrent à la fureur des infidèles. Hedwige s'était retirée elle-même avec ses religieuses, et la princesse Anne sa belle-fille, dans la forteresse de Crosne. A la nouvelle du désastre dont nous venons de parler, la princesse Anne et l'abbesse de Trebnitz furent plongées dans la plus vive affliction. Hedwige, toujours maîtresse d'elle-même, les consolait. « Dieu, leur dit-elle, a disposé de mon fils » comme il lui a plu. Nous ne devons avoir d'autre vo- » lonté que la sienne. » Puis, levant les yeux au ciel, elle fit la prière suivante : « Je vous remercie, ô mon Dieu, » de m'avoir donné un tel fils, qui n'a cessé de m'aimer » et de m'honorer, et qui ne m'a jamais causé le moindre » déplaisir. Le voir vivre était pour moi un grand su- » jet de joie; mais j'en ressens une bien plus grande » de le voir mériter par sa mort, de vous être uni dans » votre royaume. O mon Dieu, je vous recommande de » tout mon cœur son âme qui m'est si chère. » Sa résignation et sa fermeté produisirent leur effet. C'était ainsi qu'elle faisait passer dans l'âme des autres, les sentimens dont elle était pénétrée elle-même.

Son humilité fut récompensée du don des miracles. Elle rendit la vue à une religieuse aveugle, en formant sur elle le signe de la croix. L'auteur de sa vie rapporte plusieurs autres guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument. Il ajoute qu'elle pénétrait aussi dans l'avenir, et qu'elle prédit sa propre mort. Se voyant attaquée de la maladie dont elle mourut, elle voulut recevoir l'Extrême-Onction, lorsqu'on ne la croyait point encore en danger. Elle ne cessa de méditer jusqu'à son dernier soupir, sur la passion de Jésus-Christ, afin de se préparer au passage de l'éternité. Dieu l'appela à lui le 15 d'Octobre 1243. On l'enterra dans

le monastère de Trebnitz. Elle fut canonisée par Clément IV, en 1266 ; et l'année suivante on renferma ses reliques dans une châsse (7). Le Pape Innocent XI a fixé sa fête au 17 d'Octobre (8).

La constance de sainte Hedwige à la perte de ce qu'elle avait de plus cher dans le monde, ne venait point d'insensibilité. Les entrailles des Saints sont d'autant plus tendres, que leur charité est plus compatissante et plus étendue. Mais le vif sentiment qu'ils ont de l'éternité et du néant des choses créées, leur fait regarder cette vie comme un moment, et les met dans la disposition de n'estimer que ce qui est dans l'ordre de la Providence, ou ce qui peut contribuer à leur salut éternel. Nous lisons dans la vie du vénérable Jean d'Avila, par Louis de Grenade, que le marquis de Pliego, voyant son fils aîné n'avoir de goût que pour la retraite et les exercices de la piété, avait coutume de dire que le plus grand plaisir d'une mère chrétienne, était d'avoir un fils très-vertueux. Une autre dame de qualité, selon le même auteur, ayant perdu un fils

---

(7) Dlugoss, *Hist. Polon.* l. 7, p. 781, 783, t. I.

(8) Il y a une autre sainte Hedwige, qui était fille de Louis, Roi de Hongrie, qu'on élut aussi Roi de Pologne. Cette princesse, devenue par élection Reine de Pologne, en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ces libéralités envers les églises, les monastères et les universités, par son humanité et son aversion pour le faste, par sa douceur inaltérable. Elle ne voulait lire que des livres de piété; ceux auxquels elle donnait la préférence, après l'Écriture sainte, étaient les homélies des Pères, les actes des martyrs et des autres Saints, les méditations de saint Bernard, etc. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême, et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie, en 1399. Dlugoss lui attribue des miracles, l. 10, p. 160. Chromer et les autres historiens polonais lui donnent le titre de *Sainte*, quoique son nom n'ait point été inséré dsns les martyrologes.

qu'elle aimait tendrement, et qui était fort pieux, s'écria qu'elle ne pouvait exprimer la joie qu'elle ressentait, en pensant qu'elle avait envoyé au ciel, avant elle, un Saint qui lui était si cher. Si dans de semblables occasions nous ne mettons point de bornes à notre douleur, nous ne devons nous en prendre qu'à la faiblesse de notre foi.

Ste AUSTRUDE, ABBESSE A LAON.

L'AN 688.

SAINTE AUSTRUDE, vulgairement appelée *sainte Austru*, était fille de Blandin Boson et de sainte Salaberge, qui fondèrent à Laon l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Salaberge se retira depuis dans un monastère, du consentement de son mari : elle y prit l'habit, et en devint abbesse. On l'honore parmi les Saints le 22 Septembre. Austrude, qui se fit religieuse dans la même maison, suivit fidèlement les traces de sa mère, et lui succéda après sa mort. Elle fut un modèle de sainteté, par son exactitude à remplir tous les points de la règle, par son zèle tendre et éclairé dans la conduite de ses sœurs, par sa charité sans bornes envers les pauvres, et par son application constante à la prière. Les occupations extérieures n'étaient point capables d'interrompre son recueillement. Excepté les dimanches et le jour de Noël, elle ne mangeait jamais qu'à trois heures après midi. Les jours de jeûne, elle ne prenait aucune nourriture qu'après le coucher du soleil. Souvent elle priait les nuits entières dans l'église, à l'exception de quelques instans qu'elle donnait au repos, sur un petit siége placé auprès de la porte. Il plut à Dieu de perfectionner sa vertu par de rudes épreuves : le pieux Baudoin, son frère, fut indignement assassiné, elle se vit elle-même sur le point

d'être la victime des fureurs d'Ebroïn. A la fin cependant Ebroïn, touché de sa constance, s'adoucit en sa faveur, il rendit même justice à son innocence, et devint son protecteur. Pepin, maire du palais, lui accorda aussi sa protection. Elle mourut en 688, et elle est nommée dans les calendriers de France et de l'ordre de Saint-Benoît. L'abbaye des Bénédictines de Saint-Jean-Baptiste de Laon, fut donnée aux religieux du même ordre, en 1229, et elle a continué de subsister dans un état florissant. Il y avait dans la même ville une seconde abbaye de Bénédictins, dite de Saint-Vincent, et une troisième de l'ordre de Prémontré, dédiée sous l'invocation de saint Martin.

Voyez la vie de sainte Austrude, écrite peu de temps après sa mort, *ap. Mabil. Sæc.* 2; Bulteau, etc.

S. ANDRÉ DE CRÈTE, MARTYR.

L'AN 761.

Il ne faut pas confondre ce Saint avec un autre Saint de même nom, qui fut métropolitain de Crète, qui est connu par ses écrits ainsi que par sa dévotion particulière envers la Sainte-Vierge, qui mourut sous le règne de Léon Isaurique, et que les Grecs honorent le 4 de Juillet (1). Celui dont

(1) Cet André, surnommé de Crète, parce qu'il a été archevêque de cette île, ou *de Jérusalem*, et qu'il s'était retiré dans un couvent de cette ville, était natif de Damas; il mourut en 720, selon d'autres en 725. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture et des Sermons. Combefis a donné une édition complète de ses œuvres, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des œuvres de S. Antiloque et de Méthodius, Paris 1644. Plusieurs petits ouvrages, attribués à S. André, sont peut-être d'une date plus récente.

(*Note de l'édition allemande.*)

il s'agit ici, et qu'on a surnommé le Calybite ou le Crétois, était un moine recommandable par ses vertus. Il se distingua sur-tout par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Eglise, et il eut assez de courage pour reprocher à l'Empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des iconoclastes et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. Le Saint consomma son sacrifice le 17 Octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Théophane, p. 363; Fleury, l. 43, n. 32; Baillet, etc.

---

† LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION.

Tiré de sa vie, écrite par M. Languet, archevêque de Sens de l'Académie Française, 1 vol. in-4°. Paris, 1729. Voyez aussi le livre qui a pour titre : *Excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par le P. de Gallifet, 2 vol. in-12. Paris, 1819.

L'AN 1690.

L'ECRITURE SAINTE nous assure que le Seigneur communique ses secrets aux âmes simples (1), et l'histoire de l'Eglise nous montre dans tous les siècles de pieux personnages, assez ignorans dans les sciences humaines, que l'Esprit de Dieu a éclairés des plus vives lumières, et auxquels il a donné des connaissances admirables touchant la

---

(1) Prov., chap. 3, v. 32.

vie spirituelle. Pourquoi donc voudrait-on qu'une vierge chrétienne, dont presque tous les jours se sont passés dans l'innocence, dont le cœur n'a jamais guère brûlé d'un autre feu que de celui de l'amour divin, n'eût pas été éclairée des mêmes lumières? Pourquoi serait-il impossible qu'elle eût reçu des grâces extraordinaires, et ces faveurs spéciales que le Seigneur réserve pour un petit nombre de ses serviteurs? Le savant et judicieux auteur qui a écrit la vie de la mère Marguerite-Marie fut un des prélats les plus distingués de l'Eglise de France dans le XVIIIe siècle; il connaissait très-bien la difficulté qu'il y aurait à faire croire les prodiges attribués à cette sainte fille; il dut donc prendre, et il prit en effet, toutes les précautions nécessaires pour s'assurer de la vérité des faits qu'il avait à rapporter. Aussi, c'est après avoir employé tous les moyens que dicte la prudence humaine pour démêler le vrai du faux, qu'il vient avec confiance raconter les merveilles que la grâce a opérées dans cette âme fidèle. D'où vient donc que cette histoire a trouvé tant de contradicteurs? Les motifs en sont assez connus (2); mais ces motifs ne doivent faire aucune impression sur un homme sage, ni contribuer en rien au jugement que l'on peut porter sur la servante de Dieu, dont nous allons retracer les actions en abrégé.

Cette sainte fille naquit le 22 Juillet 1647, à Lauthe-

---

(2) M. Jean-Baptiste-Josephe Languet, mort archevêque de Sens, en 1743, à l'âge de soixante-seize ans, consacra sa plume à défendre les vérités catholiques contre les jansénistes, et combattit ceux-ci dans de nombreux ouvrages; c'en était assez pour lui attirer leur haine, sentiment qu'ils écoutaient volontiers; aussi l'ont-ils souvent maltraité dans leurs écrits. D'ailleurs, la mère Marguerite-Marie avait un Jésuite pour directeur, elle cherchait à étendre la dévotion au Sacré-Cœur; il n'en fallait pas davantage pour qu'elle leur devînt odieuse, et ils ont fait tous leurs efforts pour la rendre ridicule.

court, paroisse de Veroude, dans le diocèse d'Autun. Son père nommé M. Claude Alacoque, juge de plusieurs seigneuries, était un homme d'une probité et d'une piété reconnues ; sa mère s'appelait Philiberte Lamyn. On lui donna au baptême le nom de Marguerite, et elle y ajouta celui de Marie lorsqu'elle entra en religion. Son enfance fut celle d'une âme privilégiée ; à peine sa raison commença-t-elle à se développer, qu'elle conçut la plus vive horreur du péché. Sa crainte d'offenser Dieu était si grande, qu'il suffisait de lui dire qu'elle commettait une faute, pour réprimer à l'instant les saillies et les petites vivacités de son âge. Elle n'avait que quatre ans, lorsqu'elle fut demandée à ses parens par madame de Fautrières, sa marraine. Le temps que Marguerite passa dans la maison de cette dame lui fut très-utile, parce qu'elle fut mise entre les mains d'une personne qui la formait à la vertu. C'était un travail facile, car le cœur de cette jeune enfant était déjà tout à Dieu. Son amour pour la pureté, son goût pour la prière, son attrait pour Jésus-Christ, qu'elle allait souvent visiter à l'église, où elle passait des heures entières, sa tendre dévotion envers la Sainte-Vierge, étaient dès-lors très-remarquables. A huit ans, elle perdit son père ; sa mère à cette époque la plaça dans le couvent des dames de Sainte-Claire de Charoles, en qualité de pensionnaire. Son entrée et son séjour dans ce monastère furent un moyen ménagé par la Providence pour l'entretenir et l'affermir dans la piété. Édifiée de la vertu des religieuses, aux soins desquelles on l'avait confiée, elle se sentait pressée de les imiter, et dès ce moment elle conçut le dessein d'entrer en religion. Les dames de Sainte-Claire, qui s'aperçurent promptement des heureuses dispositions de leur jeune élève et de son goût pour la piété, jugèrent à propos de la disposer de bonne heure à sa première communion. Marguerite la fit à l'âge de neuf ans, et la préparation qu'elle apporta à cette sainte

action, la ferveur qu'elle y montra, furent les préludes de l'ardeur qu'elle éprouva toute sa vie pour cette divine nourriture.

Dieu la visita bientôt par les afflictions. Elle eut peu de temps après sa première communion un rhumatisme et une paralyse qui la retinrent quatre ans sur un lit de douleur, et la réduisirent à l'extrémité. L'effet de cette maladie fut de détruire en elle, au moins pour un temps, l'amour du plaisir, car elle y était naturellement portée par son caractère gai et enjoué. Sa confiance en la Sainte-Vierge lui fit obtenir sa guérison. Elle profita de cette faveur pour avancer dans la vie spirituelle, et à treize ans elle donnait chaque jour deux heures le matin, autant le soir, à la méditation; elle jeûnait trois fois la semaine, portait le cilice et couchait sur la dure; bientôt il lui vint aux jambes des ulcères si fâcheux qu'elle ne put les cacher. Les remèdes qu'on employa furent inutiles; mais Marguerite ayant joint ses prières à celles de sa mère, en fut heureusement délivrée.

Le rétablissement de sa santé réveilla dans Marguerite l'attrait pour le plaisir. Ses confessions, qui jusqu'alors avaient été fréquentes, devinrent plus rares; l'affection que sa famille lui témoignait flatta sa vanité; elle voulut partager les divertissemens du monde, et une année, pendant le carnaval, elle alla au bal avec un déguisement. Ce relâchement, après tant de ferveur et tant d'austérités, ce relâchement qu'elle pleura si amèrement par la suite, et qui nous prouve si bien quelle est la faiblesse de l'homme, lorsqu'il néglige les puissans moyens de salut que le Seigneur lui offre dans les sacremens, ne fut pas de longue durée. Dieu la rappela bientôt à la piété par de nouvelles croix qu'il lui envoya. Ce ne furent plus cette fois les maladies; des peines aussi sensibles, les contradictions, la forcèrent à rentrer sérieusement en elle-même. Sa mère,

devenue âgée et incapable, fut obligée de se mettre à la discrétion de servantes qui s'emparèrent si bien de l'autorité, qu'elles devinrent maîtresses dans la maison, et ne le devinrent que pour rendre la vie extrêmement dure à Marguerite et à toute sa famille. Sous prétexte d'économie, elles lui refusaient les choses les plus nécessaires, et il lui fallut plus d'une fois emprunter à ses voisines des vêtemens un peu propres pour aller à l'église. Les manières les plus grossières, les paroles les plus rudes accompagnaient d'ordinaire ce refus; enfin, elle assura que la condition de mendier son pain lui eût paru moins pénible. Ce fut en Dieu qu'elle chercha son soutien et sa consolation; elle passait souvent un temps considérable à pleurer devant le crucifix et à prier la Sainte-Vierge. Dieu lui donna une patience si grande, qu'elle en vint à avoir le cœur rempli d'affection chrétienne pour les personnes qui la tourmentaient. Ce bon Maître accorda une autre grâce à la ferveur de ses prières; ce fut la guérison de sa mère, atteinte d'une infirmité qui lui causait de graves inquiétudes. La guérison fut entière, et d'autant plus remarquable qu'un chirurgien qui avait vu madame Alacoque, déclara qu'elle ne pouvait en être délivrée sans miracle.

La tendre sollicitude, les soins assidus de Marguerite pour sa mère, pendant que celle-ci fut dans cet état d'infirmité, relevèrent beaucoup son mérite aux yeux de ceux qui la connaissaient, et firent songer à lui procurer dans le monde un établissement avantageux. Plusieurs partis se présentèrent, et quoiqu'elle eût très-peu de bien, à cause de ses bonnes qualités, on la recherchait en mariage. Ces recherches attiraient assez fréquemment la société chez sa mère, et Marguerite ne se défendait pas toujours avec beaucoup de force du plaisir que cette fréquentation des compagnies lui causait; elle aurait même agréé assez volontiers les propositions de mariage, pour être plus utile à sa mère.

Deux obstacles cependant l'empêchaient d'y consentir : un vœu de chasteté qu'elle avait fait dans son enfance, et la persuasion intime qu'elle avait de sa vocation à la vie religieuse.

Ce fut pour Marguerite un rude combat que l'obligation qu'elle eut de prendre un parti. Sa piété filiale la retenait auprès de sa mère, dont elle était tendrement aimée. La crainte de résister à la volonté de Dieu, le trouble que lui causaient les divertissemens, la pressaient d'entrer en religion. Cet état pénible dura long-temps. Enfin la grâce triompha dans son âme des sentimens naturels et du penchant pour les créatures. Elle résolut de se consacrer au Seigneur, pria qu'on éloignât de la maison ceux qui la recherchaient, et ne songea plus qu'à se préparer par la pratique des œuvres de miséricorde à consommer son sacrifice. Elle n'obtint qu'avec peine le consentement de sa famille; mais elle y réussit enfin, et il ne fut plus question que du choix de la maison où elle devait se présenter.

Marguerite ayant fait un voyage à Mâcon, elle y vit une de ses cousines, religieuse dans le couvent des Ursulines de cette ville ; celle-ci fit tous ses efforts pour la décider en faveur de son monastère, et s'engagea à lui en faciliter les moyens; Marguerite ne voulut jamais y consentir. « Si » j'allais dans votre maison, lui dit-elle un jour, ce serait » pour l'amour de vous : je veux aller dans une maison » où je n'aie ni parens, ni connaissances, afin d'être reli- » gieuse sans autre motif que l'amour de Dieu. » Elle tint parole : sans connaître l'institut de la Visitation de Sainte-Marie, elle se sentait attirée de préférence vers cet ordre, parce qu'il portait le nom de la Sainte-Vierge. On lui apprit qu'il y avait une ville nommée Paray-le-Monial qui possédait un monastère de la Visitation ; elle alla le visiter, dans la compagnie de l'un de ses frères. Comme elle se présentait au parloir, une voix intérieure lui dit : « C'est

là que je te veux. » Cette parole la remplit de joie, et l'accueil favorable que lui fit la supérieure, qui consentit à la recevoir, mit le comble à ses désirs. Après avoir surmonté plusieurs nouvelles difficultés du côté de sa famille, Marguerite entra enfin dans cette maison, à l'âge de vingt-trois ans, le 25 mai 1671.

La simplicité, la candeur, la docilité et l'ardeur pour la vertu que la jeune postulante apportait en religion, la rendaient bien propre à recevoir les grâces extraordinaires que Dieu lui préparait. Aussi en fut-elle favorisée dès son entrée dans le monastère. Elle comprit qu'elle devait exprimer par ses actions la vie souffrante de Jésus-Christ, dont elle allait devenir l'épouse. Cette lumière lui fit concevoir une estime si grande et un amour si vif pour les croix, qu'elle était sans cesse occupée à chercher les moyens de se mortifier. C'est dans ces saintes dispositions qu'elle prit l'habit et qu'elle passa le temps de son noviciat. Elle eut pendant ce temps plus d'une occasion de satisfaire son attrait pour les souffrances; car la maîtresse des novices la réprimandait souvent, à cause de la voie sublime qu'elle suivait dans l'oraison, voie à laquelle le Sauveur, qui lui parlait intérieurement, l'avait dès-lors élevée. Ce ne fut que le prélude des peines qu'elle eut à endurer après sa profession. Ayant, le 6 Novembre 1672, prononcé les vœux qui l'attachaient irrévocablement à Dieu, elle devint le modèle de la communauté, par son humilité, son obéissance, son amour pour Jésus-Christ, par son constant attrait pour l'oraison et pour les austérités. Ces vertus étaient de nature à frapper tous les yeux et devaient édifier tout le monde; il n'en fut pas ainsi : avant qu'on les eût reconnues, le Seigneur permit que sa servante éprouvait mille contradictions. Le démon la tourmentait; les supérieures, qui se succédaient dans la maison, prévenues contre les voies extraordinaires par lesquelles sœur Marguerite-Marie

était conduite, se défiaient d'elle et la traitaient rudement. Pour tâcher de connaître s'il n'y avait point de supercherie ou d'illusion dans son état, on la chargeait d'emplois extérieurs qui demandaient mille soins et l'exposaient à la dissipation ; dans plusieurs rencontres on exerçait sa patience. De fréquentes et de douloureuses infirmités lui causaient des maux presque continuels ; le service de Dieu n'étaient pas même toujours également accompagné pour elle de consolations et de douceurs ; mais cette sainte âme, insatiable de souffrances, par le désir ardent qu'elle avait de se rendre conforme à Jésus-Christ, montrait dans ces différentes peines un courage héroïque et une soumission parfaite à la volonté du Seigneur. Elle puisait sa force dans la communion qu'elle recevait souvent et avec une grande ferveur, ainsi que dans ses visites au Saint-Sacrement. Elle passait dans ce pieux exercice tout le temps qu'elle pouvait, même celui de la nuit tout entière, lorsque l'obéissance le lui permettait. C'est alors sur-tout que Notre-Seigneur se communiquant à sa fidèle épouse, lui enseignait les secrets de la plus haute perfection et les mystères de sa divine charité. Un jour, entre autres, qu'elle était au pied de l'autel, tout absorbée dans la considération de la tendresse immense de Jésus-Christ pour nous, il lui apparut, et lui faisant comprendre quel était l'amour de son cœur pour les hommes, il lui annonça qu'il l'avait choisie pour propager le culte de ce cœur adorable ; mais qu'elle n'y réussirait que par les souffrances et les humiliations qu'elle aurait à supporter. Dans le moment il lui fit ressentir au côté et à l'endroit du cœur une douleur qu'elle conserva toute sa vie.

Les supérieures de la sœur Marguerite-Marie exigeaient qu'elle leur communiquât toutes les faveurs extraordinaires qu'elle recevait et l'obligeaient même à les écrire. Il lui fallut donc leur faire connaître cette révélation que nous

venons de rapporter ; mais son obéissance n'eut alors d'autres résultats que de lui procurer des contradictions. On la traita de visionnaire, et pendant quelque temps on refusa même de lui donner aucun soulagement pour le mal qu'elle ressentait. C'est ainsi que la supérieure agissait, et ses compagnes ne lui étaient pas plus favorables : elles étaient presque toutes prévenues contre elle ; car, quoiqu'en disent les incrédules, l'on n'est pas toujours très disposé dans les maisons religieuses à croire aux choses qui sortent des voies ordinaires de la piété. Il fallut plusieurs années pour dissiper les préventions des filles de la Visitation de Paray contre leur sainte sœur. Celle-ci attendit ce moment avec patience, et pendant ce temps elle s'appliqua sans relâche à s'avancer dans la perfection. Son attrait pour la vie intérieure ne l'empêchait pas d'être utile au monastère dans les différens emplois dont on la chargea. Elle remplit avec succès celui de maîtresse des pensionnaires. Son attention se portait sur-tout à inspirer la piété aux enfans dont elle était chargée. Elle mettait un zèle admirable à gagner à Dieu ces âmes encore innocentes, et à leur communiquer quelques-unes des étincelles du feu divin qui la dévorait. Toutes ses paroles ne respiraient que la ferveur ; elle savait parler de la religion sans se rendre importune, et sanctifier même les amusemens de ces enfans : aussi obtint-elle leur confiance, et bientôt elle fut autant leur amie que leur maîtresse. Les novices dont la sœur Marguerite-Marie fut ensuite chargée, en 1685, partagèrent pour elle les sentimens des pensionnaires. L'on peut dire aussi que cette sainte fille n'épargnait rien pour gagner leurs cœurs ; elle les conduisait à la perfection par la voie qui convenait à chacune, elle insistait sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et leur apprenait les moyens de se la rendre utile ; mais cette dévotion devint pour elle-même la source de nouvelles persécutions.

L'on sait qu'à l'époque où vivait la sœur Marguerite-Marie, ce divin Cœur ne recevait pas proprement de culte public dans l'Eglise. Quelques âmes fidèles lui rendaient seulement des honneurs particuliers; la sainte religieuse, chargée par le Sauveur d'étendre ce culte salutaire, le propageait de toutes les manières qui étaient en son pouvoir; mais il s'en fallait bien que ses compagnes suivissent sur ce point ses sentimens. Au contraire, on regarda comme des nouveautés les pratiques qu'elle inspirait à ses novices et qu'elle cherchait à introduire. On joignait les plaintes aux murmures, et l'on criait même au scandale. Marguerite-Marie soutint encore l'effort de cette tempête avec la même patience qu'elle avait montrée dans de semblables circonstances. Le Seigneur, dont elle remplissait les desseins, la fortifiait par sa grâce. Plusieurs années avant cette dernière contradiction, il lui avait donné, dans la personne du P. de la Colombière, de la compagnie de Jésus, un guide éclairé et un consolateur (3). Ce célèbre religieux, aussi remarquable par la sainteté de sa vie que par son talent comme orateur, vint à Paray, en 1675, pour y être supérieur d'une maison de sa société : il vit et comprit la servante de Dieu, qu'on avait obligée à le consulter. Loin de la croire dans l'illusion, comme tant d'autres l'assuraient si légèrement, il trouva en elle une âme d'élite, sur laquelle le Ciel avait, avec abondance, versé les dons les plus précieux. Il ne craignit pas de devenir son disciple et d'adopter lui-même la dévotion au Sacré-Cœur; il recommanda et étendit cette dévotion le reste de ses jours, qu'il finit à Paray, le 16 Février 1582. Il avait contribué à détruire les préventions que l'on avait

(3) Voyez l'*Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le dix-septième siècle*, par M. Picot, édition de la *Bibliothèque Catholique de la Belgique*, Louvain 1824, t. II, p. 300 sqq.

contre sœur Marguerite-Marie ; avec le temps, elles furent entièrement dissipées. La communauté des filles de la Visitation de Sémur s'unit à elle pour honorer le cœur de Jésus ; sa maison de Paray suivit cet exemple, le Vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, de l'année 1686. La supérieure avec toute la communauté se consacra ce jour-là d'une manière solennelle à ce cœur adorable. On résolut d'élever une chapelle en son honneur dans l'intérieur du couvent, et ce projet fut exécuté. La sainte religieuse, ravie de voir enfin ses désirs accomplis, écrivait avec transport : « Je mourrai maintenant contente, puisque le cœur » de mon Sauveur commence à être connu. » Elle vécut encore quatre ans après cet événement ; devenue désormais l'objet de la vénération de ses sœurs, elle fut choisie pour assistante, et l'on songeait à la nommer supérieure. Dieu ne le permit pas. Cette fervente religieuse, consumée par les austérités, les peines qu'elle avait éprouvées, et plus encore par son amour pour Jésus-Christ, mourut dans des sentimens admirables, à l'âge de quarante-trois ans, le 17 Octobre 1690. La réputation de sa sainteté était si bien établie que l'on se porta en foule à ses obsèques. On a réclamé plusieurs fois avec succès son intercession. La cause de sa canonisation se poursuit à Rome en ce moment, et le 28 Mars 1824, elle a été déclarée vénérable par la congrégation des Rites. Puissions-nous voir cette cause heureusement terminée pour la gloire du sacré Cœur de Jésus et celle de la France !

18 Octobre.

S. LUC, ÉVANGÉLISTE.

Voyez Tillemont, t. II, p. 148; Calmet, t. VII, p. 373. Nous avons six histoires différentes des actes de saint Luc, lesquelles sont écrites en grec; mais elles sont toutes modernes, et ne méritent aucune créance. Voyez M. Jos. Assémani, *in Calendr. univ.* t. V, p. 308.

Premier siècle.

Ce glorieux Evangeliste a eu pour panégyriste l'Apôtre des gentils, ou plutôt l'Esprit-Saint qui dirigeait sa plume. Ses propres écrits, qui font partie des livres inspirés, fournissent la preuve la plus évidente de sa sainteté et de ses vertus éminentes, que nous pouvons bien admirer, mais qu'il ne nous est pas possible de louer dignement.

Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, par son étendue ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitans, par son amour pour l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait des écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans tous les arts et toutes les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et on dit qu'il perfectionna encore les connaissances qu'il avait acquises, par divers voyages dans la Grèce et dans l'Egypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Ceux qui tirent de là des conséquences en faveur de son extraction et de sa fortune, ne font pas attention que la médecine était souvent exercée par des esclaves que l'on faisait élever dans cette science, comme l'a montré Grotius. Ce savant ajoute que saint Luc fut peut-être attaché à quelque

famille noble, en qualité de médecin; et qu'après son affranchissement, il resta toujours dans sa première profession. Mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au christianisme, et même sur la fin de sa vie, que la charité lui fit exercer un art qui n'était point incompatible avec les fonctions du ministère apostolique. Saint Jérôme assure qu'il y excellait; et saint Paul, en disant : *Luc, médecin, notre très-cher frère* (1), semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine; on ajoute qu'il excellait encore dans la peinture. Si l'on s'en rapporte au ménologe de l'Empereur Basile, compilé en 980, à Nicéphore (2), et à d'autres Grecs modernes que cite Gretzer dans une dissertation sur ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge. Mais ces auteurs ont bien peu de critique, quoiqu'on trouve cependant des choses curieuses dans leurs écrits. Quant au point dont il s'agit, ce qu'ils rapportent est appuyé de l'autorité de Théodore lecteur, qui vivait en 518. On lit dans cet écrivain (3), qu'on envoya de Jérusalem à l'Impératrice Pulchérie, un portrait de la Sainte-Vierge peint par saint Luc, et que cette princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome dans un souterrain, près de l'église de Sainte-Marie,

---

(1) Coloss. IV, 14. Quelques auteurs prétendent même trouver dans les écrits de S. Luc des traces de son état de médecin Dans l'Evangile, ch. IV, v. 38, il parle d'un *πυρετῷ μεγάλῳ*, comme Galène, *de Different. febr.* distingue, *τὸν μέγαν τε καὶ μικρὸν πυρετόν*. Voyez Wetsten. *Ad hunc locum*. Dans les Actes des apôtres, en parlant de la cécité, il se sert du terme *ἀχλύς*. Galen. *ap. Welsten*. Voyez Hug. *Einleitung in die Schriften des neuen Testaments*, t. II, p. 132.

(*Note de l'édit. allem.*)

(2) L. 2, c. 43.

(3) L. 1, p. 551, 552.

dite *in via lata*, une ancienne inscription, où il est dit d'un portrait de la Sainte-Vierge, que c'est *un des sept peints par saint Luc* (4). Il y a encore trois ou quatre autres portraits semblables dont le principal a été placé par le Pape Paul V, dans la chapelle Borghèse, dans l'église Sainte-Marie-Majeure.

Saint Luc embrassa le christianisme; mais on ignore s'il suivait auparavant les superstitions de l'idolâtrie, ou les observances de la loi mosaïque. On ne peut douter qu'il n'y eût alors un grand nombre de Juifs à Antioche, surtout de ceux qu'on appelait Hellénistes, et qui lisaient l'Écriture dans la traduction des Septante. Saint Jérôme observe, d'après les écrits de saint Luc, qu'il savait mieux le grec que l'hébreu; qu'il ne se contente pas de faire usage de la version des Septante, comme les autres auteurs du nouveau Testament qui ont écrit dans la même langue, et qu'il s'abstient de traduire certains mots qu'il ne pouvait bien rendre en grec. Les uns prétendent qu'il fût converti par saint Paul à Antioche; mais les autres le nient, en se fondant sur ce que l'Apôtre ne l'appelle nulle part *son fils*, nom qu'il donne ordinairement à ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ. « D'après le ton et le coloris du style de S. Luc, » dit Hug (5), « quoiqu'on y » remarque à un plus haut degré l'influence d'une édu- » cation grecque, on ne peut contester qu'il ait été Juif » ou Syrien. Quand on considère la connaissance du ju- » daïsme dont il fait preuve dans ses deux ouvrages, on » est forcé d'avouer que ce n'est pas seulement à moitié

(4) *Una ex septem à Luca depictis*, Bosius et Aringhi, *Roma subter.*, l. 3, c. 41. Voyez sur les portraits de la Sainte-Vierge par saint Luc, M. Jos. Assémani, *in Calend. Univ. ad* 18 *Oct.*, t. V, p. 306.

(5) *Einleitung* etc., t. II, p. 136, § 33.

(*Note de l'édit. allem.*)

» et superficiellement qu'il a apprécié les mœurs de ce » peuple, si obscures pour un étranger, et qu'il a compris » les cérémonies de son culte. Nulle part le commentateur » ne se trouve arrêté, nulle part il n'a lieu de regretter » que l'auteur n'ait pas mieux approfondi le judaïsme, » ses rits et ses cérémonies. Qu'on n'en exige pas la preuve » par des exemples ; le nombre en serait trop grand, et » nous serions forcés de faire remarquer trop de détails, » qui sont néanmoins les meilleures preuves d'une con- » naissance exacte des faits. Tant il y a, que nous pouvons » induire de son style et de ses connaissances, que par » le premier, il était de Syrie ou de Palestine, et par les » autres, Juif ou prosélyte bien instruit. Quant au premier » point, l'histoire nous fournit des renseignemens plus » positifs, d'après lesquels S. Luc est né à Antioche en » Syrie (6). Pour ce qui regarde sa religion, il résulte » de l'Epître aux Colossiens, qu'il professa le judaïsme par » choix et non à cause de sa naissance. S. Paul ajoute à » la fin des salutations des amis qui étaient alors avec » lui, et commence par ceux qui étaient Juifs d'origine » (IV, 10-12). Après avoir terminé la liste de ceux ἐκ » περιτομῆς, il parle des autres, et parmi eux de S. Luc » (IV, 14), qu'il faut par conséquent plutôt regarder » comme prosélyte. » Saint Epiphane le fait disciple du Sauveur, ce qui ne pourrait être arrivé que peu de temps avant sa passion, puisque le Saint dit dans la préface de son Evangile, qu'il écrit d'après le témoignage de ceux qui, dès le commencement, virent de leurs yeux les choses qu'il rapporte, et furent les ministres de la parole sainte (7).

(6) Eusèbe, *Hist.* lib. 3, cap. 4; Jérôme, *Script. eccles.* art. Lucas. (*Note de l'édit. allem.*)

(7) Luc I. 2.

Quelques auteurs cependant ont conclu de ce passage, que le saint Evangéliste ne se fit chrétien à Antioche qu'après l'ascension de Jésus-Christ ; et Tertullien assure formellement qu'il ne fut point du nombre de ceux qui s'attachèrent au Sauveur pendant qu'il était encore sur la terre (8).

Mais à peine eut-il été éclairé par la lumière de l'Esprit-Saint, qu'il travailla de toutes ses forces à mettre en pratique les maximes de l'Evangile. Il porta toujours sur son corps la mortification de la croix en l'honneur de son divin Maître. Il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il commence à parler de lui-même, en première personne, dans les Actes (9), au temps où l'Apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de saint Barnabé ; et saint Irénée

---

(8) Lib. IV *contra Marcion.*, cap. 2. Le savant Hug remarque au contraire, *loc. cit.* p. 132 : « A l'égard de ses relations avec l'école chrétienne naissante, la tradition nous apprend que S. Luc fut un des soixante-dix disciples, (Origène, *Dialog. contra Marcion.*, sect. 1, p. 8, *edit. Wetsten*, et tome I, *Opp.*, p. 806, *édit. de la Rue,* Epiphane adv. Haeres. 31 ou 51, § 12..... Theophylact. *Proœm. in comment. in Evang. S. Luc.* parait avoir puisé à une bonne source dont il a tiré ce Passage : *Λουκας ὁ θεῖος Ἀντιοχευς μεν ἦν, ἰατρὸς δὲ καὶ τὴν ἔξω σοφίαν πολὺς, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν ἑβραϊκὴν παίδειαν ἐξησκήσατο, τοῖς Ἱεροσολυμοῖς ἐπιφοίτησας, ὅτε ὁ κύριος. ἡμῶν ἐδίδασκεν ὥστε φασί τινες ἕνα καὶ αὐτῶν γένεσθαι τῶν ἑβδομήκοντα ἀποστόλων.*) Nous pourrions ajouter à ces renseignemens, que lui seul de tous les évangélistes a fait mention des Septante et a traité avec soin l'histoire de leur mission, de leur retour et des conversions qui s'y rapportent (X, 1-25), comme si un intérêt particulier l'y avait porté : il prouve, d'un autre côté, une connaissance de cet événement telle qu'on pourrait la supposer à un témoin oculaire. »

(*Note de l'édit. allem.*)

(9) XVI, 8, 9, 10.

date de la même époque les voyages que saint Luc fit avec saint Paul (10). Ces deux grands Saints ne se séparèrent plus que par intervalles, et lorsque le besoin des églises le demandait. Toute l'ambition de saint Luc était de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de l'Apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. Saint Paul nomme plusieurs fois saint Luc comme le compagnon de ses travaux, comme son coopérateur (11).

Les interprètes pensent que Lucius, que saint Paul appelle son parent (12), est le même que saint Luc; et ils se fondent sur ce que le même apôtre donne aussi une terminaison latine au nom de Silas, en l'appelant Sylvanus (13). Plusieurs auteurs prétendent, d'après Origène, Eusèbe et saint Jérôme, que quand saint Paul parle de son Evangile dans l'épître aux Romains (14), il entend celui de saint Luc; mais ce passage peut ne signifier autre chose que l'Evangile en général, qui était prêché par saint Paul. L'Epître aux Romains fut écrite en 57, quatre ans avant le premier voyage de l'Apôtre à Rome.

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité

---

(10) S. Iren. l. 3, c. 14.

(11) Philem. 24.

(12) Rom. XVI, 21.

(13) Hug réfute cette hypothèse : « Mais S. Luc, » dit-il, « ne se trouvait pas à Corinthe à l'époque où cette épître fut écrite. Il était alors » à Philippes, ou bien il était peut-être venu de la Troade, pour aller » à la rencontre de l'Apôtre, comme il traversait la Macédoine. Il importe peu de savoir laquelle de ces deux suppositions est fondée; il » suffit que son éloignement de S. Paul ne nous permette pas de confondre notre Saint avec ce Lucius. » (*Loc. cit.* p. 133.)

(*Note de l'édit. allem.*)

(14) II, 16.

par le mensonge dont il est le père, suscita quelques-uns de ses ministres pour répandre des histoires fabuleuses concernant Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet, que saint Luc écrivit son Evangile. On a dit qu'il s'était aussi proposé de suppléer aux omissions des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc, qui avaient déjà paru; mais nous n'avons point de preuves certaines qu'il ait eu ce dessein; il ne paraît pas même qu'il eût lu les deux évangélistes qui l'avaient précédé, comme l'ont observé de savans critiques (15). L'ouvrage de saint Luc est souvent attribué à saint Paul (16). Le maître sans doute aida son disciple, et approuva depuis son Evangile; mais saint Luc assure lui-même qu'il avait eu d'autres secours, et qu'il avait écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Ces témoins, qui d'ailleurs avaient eu part aux faits rapportés, donnent à son récit le plus haut degré d'autorité. Il fut encore dirigé par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et qui l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits événemens historiques. Les anciens, en prétendant que saint Paul avait concouru à l'Evangile de saint Luc, se sont apparemment fondés sur la conformité des expressions dont ils se sont servis l'un et l'autre, en rapportant l'institution de l'Eucharistie (17), et l'apparition de Jésus-Christ à saint Pierre (18).

Selon saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze (19),

---

(15) Voyez les argumens que le docteur Hug a fait valoir contre cette hypothèse, *Einleitung*, etc., p. 136 sq.

(*Note de l'édit. allem.*)

(16) Tertul. l. 4, *contra Marcion*. c. 5.

(17) Luc XXII, 17; 1 Cor. XI, 23, 24, 25.

(18) Luc XXIV, 34; 1 Cor. XV, 5.

(19) S. Hieron. *Proleg. in Matt.* S. Greg. Naz. *Carm.* 33.

saint Luc écrivit son Evangile dans le temps que saint Paul prêchait dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58. Il doit avoir écrit son Evangile en 63, s'il est vrai que saint Paul en parle dans son Epître aux Romains, comme l'assurent les anciens. Il l'aurait écrit à Rome, si l'on s'en rapportait aux titres de quelques manuscrits grecs, et pendant le premier emprisonnement de l'Apôtre; mais ces titres sont modernes, et paraissent confondre le livre dont il s'agit, avec les Actes des Apôtres.

Saint Luc insiste particulièrement dans son Evangile, sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ; et c'est pour cela que les anciens, en appliquant aux quatre évangélistes les représentations symboliques mentionnées dans Ezéchiël, assignent à notre Saint, le bœuf, comme un emblême des sacrifices. Ce n'est que dans cet Evangile que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'Annonciation de ce mystère à la Sainte-Vierge, sa visite à sainte Elisabeth, la parabole de l'Enfant prodigue, et plusieurs autres particularités importantes. Le style en est clair, élégant, varié. Les pensées et la diction ont une sublimité qui étonne. On y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec l'humilité et les autres dispositions convenables. La dignité avec laquelle sont présentés les mystères les plus sublimes, qui sont au-dessus de toute expression et de notre manière de concevoir les choses créées, cette dignité où l'on ne remarque aucune parole pompeuse, a quelque chose de divin. L'énergie avec laquelle l'évangéliste parle de la pa-

tience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur; son attention à éviter toute exclamation, et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui que l'on aime : tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornemens de langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent, pour ainsi dire, elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat. Il est vrai que les écrivains sacrés sont les instrumens ou les organes du Saint-Esprit; mais leur style seul fait voir que leur âme n'était point assujettie à l'empire des passions et qu'ils possédaient dans le plus haut degré toutes ces vertus célestes dont leurs écrits inspirent l'amour aux lecteurs attentifs et jaloux de s'instruire.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, saint Luc et saint Tite furent envoyés à Corinthe par saint Paul. Le premier est représenté par l'Apôtre, comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les églises (20). Il le suivit à Rome en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier, de Jérusalem. Saint Paul resta deux ans dans cette ville; mais il eut enfin la permission de vivre dans une maison qu'il avait louée; et les gardes auxquels on l'avait confié ne l'empêchaient point de prêcher l'Evangile à ceux qui venaient le trouver chaque jour. Il paraît par divers monumens anciens de l'église de Sainte-Marie de Rome, dite *in via lata*, et qui est un ancien titre de cardinal-diacre, qu'elle est bâtie à l'endroit où saint Paul logeait, et où saint Luc écrivit les Actes des Apôtres (21). C'est pour cela que Sixte-Quint fit

(20) 2 Cor. VIII, 18, 19.

(21) Baron. *Annal.*, t. I, *ad an.* 55. *ed. Nov. Lucens.*; Aringhi, *Rom. subter.* l. 5, c. 41; Lorinus, *in Acta Apost.*

mettre la statue de saint Paul, avec une nouvelle inscription, sur la fameuse colonne d'Antonin, qui est dans le voisinage.

Saint Luc ne quitta point saint Paul pendant son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva les Actes des Apôtres, histoire qu'il avait entreprise à Rome, par l'inspiration du Saint-Esprit (22). C'est comme la suite de son Evangile ; il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du christianisme, et de laisser une histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Eglise, et qui sont une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Evangile. Dans les douze premiers chapitres, il rapporte ce qu'avaient fait les principaux apôtres pour l'établissement de notre sainte Religion, depuis l'ascension du Sauveur. Dans

---

(22) S. Hieronymus, *Catal. viror. illustr.*, cap. 7. « Les Actes des Apôtres et l'évangile de S. Luc forment un seul tout, en deux parties. » La première contient l'histoire de Jésus-Christ jusqu'à son ascension ; » dans l'autre il reprend le fil de son récit, au point où il l'avait coupé, » en comparant le commencement des Actes et à la fin de l'Evangile, » on voit clairement, qu'il ajourne le récit détaillé de l'ascension, pour » le réserver à l'ouvrage qui doit suivre, et qu'en terminant l'Evangile, » il avait déjà formé le plan de le continuer dans les Actes des Apôtres.

» C'est ainsi que S. Luc lui-même a envisagé ces deux écrits. Dans » les actes (I, 1), il nomme l'Evangile πρῶτον λόγον, *le premier* » *Traité*, la première partie, qui doit nous faire connaître les gestes » et les doctrines de Jésus-Christ (ὧν ἤρξατο ποιεῖν τε καὶ διδάσκειν) » ce qui ne peut être une *première* partie que par rapport à une *se-* » *conde*. Les Actes des Apôtres sont donc le δεύτερος λογος, qui doit » nous instruire des suites et des effets qu'ont eus les entreprises de » ce Maitre après son départ, des actes de ses disciples, des progrès et » de l'accroissement de son école. »

(*Note de l'édit. allem.*)

le reste de son ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles de saint Paul, dont il avait été témoin oculaire et auxquels il avait eu beaucoup de part. Théophile, à qui il dédia son Evangile et les Actes des Apôtres, et auquel il donne le titre de *très-excellent*, devait être, autant qu'on en peut juger par le style de ce temps-là, un homme de la première distinction, et un magistrat public, probablement de la ville d'Antioche; peut-être aussi avait-il été converti par saint Luc. L'Evangile de ce Saint et ses Actes des Apôtres furent encore écrits pour l'instruction des diverses églises et de tous les siècles futurs. On remarque de la différence dans le style des auteurs inspirés. L'élégance et la politesse caractérisent celui d'Isaïe; il y a une certaine rudesse dans celui d'Amos, qui était berger. Le style de saint Luc est exact, pur, élégant; ce qui prouve qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'il avait étudié la littérature à Antioche; on y trouve cependant quelques hébraïsmes et quelques syriacismes. Il est en général facile, naturel, agréable, et tout-à-fait approprié au genre historique.

Le saint Evangéliste ne quitta point son Maître après son élargissement. L'Apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivait de Rome, que tous les autres l'avaient quitté, et que saint Luc était seul avec lui (23). Après le martyre de saint Paul, saint Epiphane dit que saint Luc prêcha dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie et la Macédoine (24). On n'est pas d'accord sur ce qu'on doit entendre par *Gaule*. Les uns pensent qu'il s'agit de la Gaule-Cisalpine, et les autres, de la Galatie. Selon Fortunat et Métaphraste, saint Luc passa en Egypte, et prêcha dans la Thébaïde. Ni-

(23) 2 Tim. IV, 11.
(24) S. Epiph. *hær.* 51.

céphore dit qu'il mourut à Thèbes, dans la Béotie, et que de son temps on montrait le tombeau de ce Saint près du lieu de sa mort. Mais cet auteur paraît confondre le saint Evangéliste avec saint Luc Stiriote, hermite de Béotie. On lit dans saint Hippolyte (25), que notre Saint fut crucifié à Elée, dans le Péloponèse. Il fut attaché à un olivier, si l'on s'en rapporte aux Grecs modernes. L'ancien martyrologe africain du cinquième siècle (26), lui donne les titres d'évangéliste et de martyr, saint Grégoire de Nazianze (27), saint Paulin (28), et saint Gaudence de Bresce (29), assurent aussi qu'il alla dans le ciel par la voie du martyre. Mais Bède, Adon, Usuard et Baronius disent seulement dans leurs martyrologes, qu'il souffrit beaucoup pour la foi, et qu'il mourut fort âgé dans la Bithynie. Il est très-probable qu'il passa dans cette contrée pour y annoncer l'Evangile. Il n'y resta cependant pas toujours. Il revint dans l'Achaïe, qui comprenait alors le Péloponèse, et il y finit sa course. Le sentiment des Grecs modernes est que saint Luc vécut quatre-vingt-quatre ans, et ce sentiment est fondé sur ce que saint Jérôme dit de ce Saint (30) : mais le dernier éditeur des œuvres de ce Père l'a réfuté, en montrant que le passage en question ne se trouve dans aucun ancien manuscrit.

En 357, l'Empereur Constance fit transférer les reliques de saint Luc, de Patras en Achaïe, à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres (31), avec celles de

---

(25) *In Ms. Bodleianæ Bib. ap. Milles in Præf. in Luc.* p. 120.
(26) *Ap. Mabil. Annal.* t. III, p. 414.
(27) *Or.* 3.
(28) *Ep.* 12. p. 155.
(29) *Serm.* 17.
(30) *De Viris illustr.* c. 7.
(31) Saint Jérôme, *ibid.* Philostorge, Idace, *in Chron.* Théod Lect. p. 567.

saint André et de saint Timothée. Il se fit alors quelques distributions des premières. Saint Gaudence de Bresce en procura à son église (32); saint Paulin en mit dans celle de saint Félix à Nole, et dans une autre église qu'il avait fait bâtir à Fondi (33).

L'église des Apôtres à Constantinople avait été bâtie par Constantin-le-Grand (34). Ce prince fut enterré dans le porche de cette église, et l'on renferma son corps dans un cercueil d'or. On représenta les douze apôtres autour de son tombeau (35). Lorsque l'Empereur Justinien fit réparer l'église, les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois, avec des inscriptions qui portaient que c'étaient les corps de saint Luc, de saint André et de saint Timothée (36). Baronius prétend que le chef de saint Luc fut porté à Rome par saint Grégoire, et déposé dans l'église du monastère de Saint-André (37). On garde une partie de ses reliques dans le monastère du mont Athos, en Grèce (38). Le P. de Montfaucon a fait graver, d'après un manuscrit de l'Evangile selon saint Luc, l'ancien portrait de ce Saint, avec tous les instrumens dont on se servait autrefois pour écrire (39).

Jésus-Christ est venu sur la terre non-seulement pour nous servir de modèle par ses exemples, et pour nous racheter par le sacrifice de son Sang adorable; mais il a voulu encore nous instruire par sa doctrine céleste. Ainsi, celui

---

(32) *Serm.* 17.

(33) S. Paulin, *ep.* 12, 24.

(34) Euseb. *Vit. Constant.* l. 4, c. 58.

(35) Socrate, *Hist. Eccl.*

(36) Procope, *de Ædif. Justiniani*; Ball, *Antiq. Const. ap. Gyllio*, p. 45.

(37) Baron. *ad an.* 586, n. 25.

(38) Montfaucon, *Palæogr.* l. 7, p. 456.

(39) *Ibid.* l. 1, p. 22, 23.

qui dès le commencement du monde avait parlé aux hommes par la bouche de tant de prophètes, a daigné leur apprendre lui-même ce qu'ils doivent faire, afin de les arracher aux flammes de l'enfer, et de leur assurer un bonheur éternel. Avec quelle ardeur, avec quel respect ne devons-nous pas écouter et méditer les divines leçons contenues dans son Evangile, ou qu'il nous fait annoncer par ses ministres qu'il a revêtus de son autorité? Revenons-y donc souvent par la méditation, pour qu'elles puissent se graver profondément et dans nos esprits et dans nos cœurs. Que de fatigues, que de souffrances n'en a-t-il pas coûté au Fils de Dieu pour nous instruire et nous sauver? Que de prophètes, que d'apôtres, que d'évangélistes, que de ministres ne nous a-t-il pas envoyés pour nous enseigner sa sainte Loi? Nous serions bien coupables si nous la méprisions, si nous la recevions avec négligence, et si nous n'en faisions pas la règle de notre conduite.

S. JULIEN SABAS, ANACHORÈTE EN MÉSOPOTAMIE.

Quatrième siècle.

SAINT JULIEN, qui florissait dans le quatrième siècle, reçut, à cause de sa sagesse et de sa prudence, le surnom de Sabas, qui en syriaque signifie *grison* ou *vieillard*. Après avoir passé plusieurs années dans une caverne sombre et humide près de la ville d'Edesse, il se retira sur le mont Sina, dans l'Arabie. Il joignait au travail des mains les pratiques d'une pénitence rigoureuse, et l'exercice continuel de la prière et de la méditation. Il vit en esprit Julien l'Apostat mourir en Perse, événement qui délivra l'Eglise des maux dont ce malheureux prince la menaçait (1).

(1) Théodoret, *Hist. eccl.* l. 3, c. 24, et *Philoth.* c. 2.

Les ariens abusant sous le règne de Valens de l'autorité que donnaient au Saint ses éminentes vertus, il quitta sa solitude, et vint à Antioche pour confondre publiquement ces hérétiques. Il opéra aussi plusieurs miracles dans cette ville. Lorsqu'il eut rendu un témoignage authentique à la vérité, il retourna dans sa cellule, et il continua d'instruire les disciples qui étaient venus se mettre sous sa conduite, et qui édifièrent l'Eglise long-temps encore après sa mort. Saint Chrysostôme dit, en parlant de lui, que c'était un homme de prodiges. Il s'étend sur les honneurs qu'on lui rendit, tant de son vivant, qu'après sa mort (2). Saint Julien Sabas est nommé dans le martyrologe romain, sous le 14 de Janvier; mais les Grecs l'honorent le 18 et le 24 d'Octobre.

Voyez Théodoret, *Hist. eccl.*, c. 2; Pallade, *Lausiac.* c. 102; *Sozomène*, l. 3, c. 14; Bulteau, *Hist. monast. d'Orient*; Tillemont, t. VII; Fleury, l. 16, n. 28, etc.

---

† LE VÉNÉRABLE PAUL DE LA CROIX, FONDATEUR DES CLERCS DÉCHAUSSÉS DE LA SAINTE CROIX ET DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Tiré de sa Vie, écrite en italien par le P. Vincent-Marie de Saint-Paul, prêtre de la même congrégation, et dédiée au Pape Pie VI, 1 vol. in-4°, Rome, 1786.

L'AN 1775.

Paul, surnommé de la Croix, fils de Luc Danei, d'une famille noble de Montferrat, et d'Anne-Marie Massari, naquit le 3 Janvier 1694 à Ovada, dans le diocèse d'Acqui en Piémont. Il reçut au baptême les noms de Paul-Fran-

---

(2) *Hom.* 21, *in Ephes.*

çois. Elevé par une mère très-pieuse, qui l'éloignait avec soin des dangers du monde, il se pénétra de bonne heure des maximes de la religion. La vie des saints anachorètes, ces parfaits modèles de pénitence, avait pour lui un charme particulier ; il trouvait un plaisir extrême à en entendre raconter les détails, et l'on était sûr de l'intéresser dès son enfance et d'obtenir de lui ce que l'on voulait, en l'entretenant de pareils sujets. Ses parens, qu'il perdit de bonne heure, lui avaient laissé de grands exemples de soumission à la volonté de Dieu, par la patience avec laquelle ils supportèrent la pauvreté que le malheur des guerres en Italie leur fit éprouver. Il conserva précieusement le souvenir de leurs vertus, et s'efforça dès sa première jeunesse de mettre à profit leurs sages leçons. Plein d'estime pour la mortification, il commença dès son jeune âge à la pratiquer, en y joignant l'exercice fréquent de la prière, dans la société de l'un de ses frères, nommé Jean-Baptiste, qui jusqu'à la mort fut son fidèle compagnon.

Paul s'était lié d'amitié avec plusieurs jeunes gens vertueux ; tous leurs entretiens roulaient sur des sujets de piété, mais celui sur lequel Paul insistait davantage était la passion de Jésus-Christ, ce mystère le touchait si sensiblement, que le Vendredi il ne mangeait qu'un morceau de pain, qu'il demandait à sa sœur en aumône, et ne buvait qu'une boisson qu'il composait secrètement de fiel et de vinaigre. Il fut d'abord traité durement par un confesseur qui, sans doute pour purifier de plus en plus la vertu de ce saint jeune homme, lui fit supporter de rudes épreuves. Ayant été mis ensuite sous la direction d'un religieux Capucin, excellent guide dans les voies spirituelles, il fit de grands progrès dans la vie intérieure. Le désir de combattre les ennemis de la foi porta Paul à s'engager comme volontaire dans une armée que formait la république de Venise pour faire la guerre aux Turcs; mais bientôt

il comprit que Dieu l'appelait à un autre état que celui de soldat. Il avait refusé un mariage honorable et tous les avantages que le monde lui offrait : une inspiration qu'il eut de fonder une congrégation établie sur l'entier détachement des choses de la terre le détermina, lorsqu'il fut de retour dans son pays, à en tracer le plan. Il soumit son dessein à l'évêque d'Alexandrie, dans le diocèse duquel il vivait; l'évêque l'ayant approuvé, le revêtit d'une tunique noire, le 22 Novembre 1720. Paul, à cette époque, était âgé de 26 ans; ce fut peut-être alors qu'il ajouta à son nom celui de la Croix.

Le nouveau religieux se retira dans une espèce de cellule près de l'église de Saint-Charles, à Castellazo, lieu que sa famille habitait. C'est là qu'il dressa la règle de l'institut qu'il voulait établir. Son nouveau genre de vie lui causa bien des répugnances et des combats intérieurs; mais il les surmonta par le secours de la grâce. Après avoir terminé cet ouvrage, il alla demeurer, avec son frère Jean-Baptiste, dans un hermitage près d'une église de campagne. De là il parcourait les pays d'alentour pour porter les peuples à la pénitence. Ayant passé quelque temps dans ce lieu, il crut devoir se rendre à Rome, afin d'obtenir du Saint-Siége une approbation qu'il regardait comme l'expression de la volonté de Dieu; mais il ne put avoir audience du Souverain-Pontife Innocent XIII, qui gouvernait alors l'Eglise. Trompé dans son espoir, Paul se retira sur le Mont-Argentaro, dans un hermitage qui portait le nom de l'Annonciation. Son frère l'y suivit bientôt; là ils se livrèrent aux exercices de la plus rude pénitence. Emile Cavalieri (1), pieux évêque de Troja, dans le royaume

(1) *Voyez* ce qui est dit de ce serviteur de Dieu dans la vie du B. Liguori, pag. 294.

de Naples, voulut les attirer dans son diocèse, pour y édifier son peuple : ils y allèrent, et remplirent les intentions du prélat. L'année sainte de 1725 les ayant rappelés à Rome, ils y virent Benoît XIII, qui approuva de vive voix le genre de vie des deux frères et leur permit de recevoir des novices. Deux ans après le même Pontife les ordonna prêtres, et leur témoigna dans cette circonstance un intérêt particulier. Après diverses courses ils retournèrent au Mont-Argentaro. C'est dans ce lieu qu'ils jetèrent les fondemens de la congrégation connue maintenant sous le nom de Société des *PP. Passionistes*. Trois sujets se présentèrent bientôt, un clerc et deux laïques, et devinrent leurs premiers compagnons. Alors Paul et son frère commencèrent à sortir de leur hermitage pour annoncer la parole de Dieu et donner des missions. Les succès les plus éclatans couronnèrent les efforts de Paul. Son air humble et mortifié touchait les cœurs, et ses discours convertissaient les âmes. Il acquit une telle considération dans l'esprit des habitans d'Orbitello, ville de Toscane, qu'ils lui firent bâtir une retraite en forme de communauté régulière. Le saint homme en prit possession le 14 Septembre 1737, avec neuf nouveaux compagnons, car les premiers l'avaient quitté. Il eut peu de temps après, le 15 Mai 1741, la consolation d'obtenir du Pape Benoît XIV un bref pour la confirmation de son institut.

Ainsi assuré de l'approbation de l'autorité ecclésiastique, à laquelle il était sincèrement soumis, Paul s'occupa de perfectionner le régime de sa congrégation. Il établit un noviciat et assembla un chapitre dans lequel il proposa l'élection d'un supérieur-général : l'on ne pouvait être embarrassé pour le choix; il avait trop de droits à cette charge pour n'être pas élu; aussi le fut-il par tous ses frères; mais se regardant indigne de cet honneur, il fit tous ses efforts pour en être exclu. Son humilité produisit un effet

tout contraire à celui qu'il attendait ; elle ne servit qu'à confirmer ses compagnons dans la haute idée qu'ils avaient de sa vertu. Voyant qu'il était impossible d'éviter le fardeau, il ne songea plus qu'à sanctifier ceux dont le soin lui était confié, et il y travailla avec une grande ardeur ; mais son zèle ne se borna pas aux membres de sa société ; les missions lui paraissant un des meilleurs moyens de gagner les âmes à Dieu, il s'y employait habituellement. La matière la plus ordinaire de ses discours était la passion de Jésus-Christ. Il convertit plusieurs officiers de troupes qui étaient en garnison à Orbitello, un grand nombre de soldats, et fit abjurer l'hérésie à soixante d'entre eux qui étaient protestans. Ce ne furent pas ses seuls succès ; il en obtint d'aussi consolans dans d'autres pays où il fut appelé. Le Seigneur, pour la gloire duquel Paul travaillait, bénissait d'une manière visible les efforts de son serviteur, et lui donna dans les dangers, des marques sensibles de sa protection. Son historien raconte plusieurs faits prodigieux arrivés pendant le cours de ses travaux apostoliques.

Cet homme de Dieu avait acquis sur l'esprit des peuples une si grande autorité par la sainteté de sa vie et la force de ses prédications, que les brigands eux-mêmes l'écoutaient et se convertissaient à sa voix. Une de ces conversions fut accompagnée de circonstances assez singulières. Paul voyageait à pied, suivant sa coutume, avec ses compagnons, dans un canton de la Toscane, appelé Montemarano ; il était un peu éloigné d'eux, lorsque passant par un bois, il en vit sortir un homme armé de toutes pièces, qui le prenant à part lui dit de venir avec lui dans l'intérieur du bois. Le saint missionnaire éprouva sans doute quelque frayeur ; il suivit néanmoins cet homme, et, après avoir fait quelques pas, il lui demanda ce qu'il voulait : « Allons plus avant » lui répondit l'autre, en le tirant par le bras. La frayeur de Paul augmenta, ne sachant com-

ment finirait cette aventure. Il reprit cependant courage et suivit le brigand. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit le plus épais du bois, cet homme change subitement de ton, et, tout humilié, le prie de le confesser. « Mon frère lui » dit Paul, vous eussiez pu me le dire d'abord. Demeurez » là jusqu'à ce que j'aie averti mes compagnons. » Il revint ensuite, et comme il n'était point approuvé pour ce lieu, il ne put entendre la confession du brigand; mais il donna les plus sages conseils à cette âme égarée; conseils qui durent sans doute achever de la ramener à Dieu par une conversion sincère.

Les hommes des classes les plus élevées de la société éprouvaient, comme les autres, le pouvoir de la sainte éloquence de Paul de la Croix. Un officier supérieur de troupes lui dit un jour, après s'être confessé : « Mon » père, je me suis trouvé à la guerre dans des actions assez » chaudes et j'ai été assez près du canon; mais jamais » je n'ai tremblé comme je le fais de la tête aux pieds, » maintenant que je suis devant vous. »

Le désir de conserver les fruits des travaux du P. Paul porta les habitans des divers pays qu'il avait évangélisés à établir de nouvelles maisons de son institut. Il eut la satisfaction d'en voir s'élever douze, et une communauté de femmes qui suivait la règle qu'il leur avait tracée : ce ne fut pas sans de grandes contradictions et sans beaucoup d'obstacles que le serviteur de Dieu parvint à former ces établissemens; l'on chercha même à détruire sa congrégation; mais sa prudence, sa douceur et sa patience assurèrent le succès de ses entreprises. Il entretenait l'esprit de ferveur dans ces maisons par les visites qu'il y faisait, et il assura leur existence par l'approbation de sa société, qu'il obtint successivement des Papes Clément XIII, Clément XIV et Pie VI. Dans sa vieillesse, il vint se fixer à Rome où il donna sa dernière mission, pendant le jubilé

de 1769. Accablé d'infirmités, il paraissait près de sa dernière heure, lorsqu'il revint subitement à la santé, après que le Pape Clément XIV lui eut fait dire qu'il ne voulait pas qu'il mourût alors. Ce fut le même Pape qui accorda à Paul et à ses religieux l'église de Saint-Jean-Saint-Paul ainsi que la maison qui y est jointe, et que venaient de quitter les Pères de la Mission. Cette maison fut la dernière demeure du serviteur de Dieu. Une incommodité, qui alla toujours en augmentant, lui annonça que sa fin était prochaine. Il s'y prépara par un redoublement de ferveur, par la réception des sacremens et par l'emploi de tous les secours que l'Eglise offre aux moribonds. Enfin, après avoir donné à ses frères les plus beaux exemples de vertu et les plus sages conseils, le saint vieillard expira tranquillement, le 18 Octobre 1775, pendant qu'on lui lisait la Passion selon saint Jean; il était âgé de quatre-vingt-un ans. Tous les assistans furent tellement pénétrés de la sainteté de Paul; qu'ils se disaient, après qu'il eut fermé les yeux : « Aujourd'hui nous avons vu comment meurent » les Saints. »

L'austérité de la pénitence du serviteur de Dieu et ses rudes travaux, étaient des titres suffisans pour faire désirer qu'il fût placé au nombre des héros de la religion que l'Eglise honore d'un culte public. Sa canonisation ne tarda pas à être demandée, et peu de temps après sa mort on commença les enquêtes nécessaires pour y parvenir. Le Pape Pie VI le déclara vénérable. Pie VII, le 18 Février 1821, proclama l'héroïsme des vertus de Paul de la Croix; la congrégation des Rites approuva, le 20 Avril 1822, la procédure faite à Fondi sur les miracles opérés par son intercession. Espérons que cette cause sera un jour heureusement terminée.

Le pieux personnage dont nous venons de retracer les vertus avait la plus tendre dévotion à la Passion du Sau-

veur ; il n'en parlait point sans répandre des larmes de tendresse et de compassion. Ce mystère, qui nous laisse si froids, si secs et si stériles produisait en lui les plus admirables sentimens de componction. D'où vient cette extrême différence entre lui et nous ? C'est que nous pensons à peine aux souffrances de Jésus-Christ, et que Paul de la Croix les avait méditées avec la foi la plus vive et la piété la plus sincère. Comme lui, nous en retirerons des fruits de salut abondans si nous suivons le conseil de saint Augustin : « Que celui, dit ce Père, qui a été pour vous » attaché tout entier à la croix soit tout entier fixé dans » votre cœur. »

S. MONON, HERMITE ET MARTYR.

Tiré de Barth. Fisen, *Flores eccl. Leod.*, p. 454 ; Bertholet, *Hist. de Luxembourg*, t. II, p. 149 ; Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 230 ; item *addit. ad Usuard* ; King, *in Calend.*, et sur-tout Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. II, p. 418-421.

Vers l'an 645.

S. Monon, dont le corps repose à Nassogne (1), près de Saint-Hubert, est très-célèbre dans le duché de Luxembourg. Par suite d'une inspiration divine, il quitta l'Ecosse sa patrie, entreprit un pélerinage à Rome, revint par la Gaule, et alla chercher une retraite au milieu des forêts des Ardennes, sur la petite rivière de Nassogne, appelée

(1) Autrement *Nassoin*, mais nullement *Nassaw* ou *Nassau*. Selon le P. Wastelain (*Descript. de la Gaule-Belgique*, p. 230, édit. 1788). C'est l'ancien *Nassonacum*, où l'Empereur Valentinien donna vers l'an 372 deux lois rapportées dans le Code Théodosien, tom. II *Gothofredi* p. 59 et 581.

par les habitans Fridier. Il bâtit un oratoire dans cette solitude, et y assembla les peuples voisins, pour les instruire dans les mystères de la foi. Son zèle fut couronné par de nombreuses conversions. Ces néophytes admiraient la sainteté de Monon ; cependant il rencontra aussi quelques cœurs vicieux et endurcis, auxquels la conduite vertueuse du fervent hermite, non-seulement n'était pas agréable, mais était devenu un objet de haine. Ils vinrent le surprendre dans sa cabane, et l'assassinèrent d'une manière atroce. Fisen place cet événement en 636, sous l'épiscopat de Jean l'Agneau, quoique d'autres écrivains le reculent jusqu'au temps de S. Remacle (2).

On bâtit une église en l'honneur de la Mère de Dieu à Nassogne, sur le tombeau de S. Monon, rendu célèbre par beaucoup de miracles ; on y exposa les reliques du saint hermite à la vénération des fidèles, et ensuite le Roi Pepin y établit une collégiale, composée d'un prévôt et de six chanoines (3). Une église voisine de la ville de Saint-André en Ecosse fut aussi dédiée sous l'invocation de ce Saint. Elle subsiste encore sous le nom de *Monon's kirk*.

---

(2) Nous préférons le sentiment de Ghesquière qui place sa mort entre l'année 642 et 645.

(3) On prétend que les biens que Pepin leur légua, consistaient dans toutes les dimes entre les rivières d'Ourt et de la Lesse ; mais ce legs n'est pas constaté d'une manière suffisante. — La seigneurie de Nassogne eut différentes vicissitudes et différens maitres : Gérard de Luxembourg, seigneur de Durbuy, donna l'affranchissement à ses habitans en 1274. Voyez le P. Bertholet, *Hist. de Luxembourg*, tom. VI, pag. 118, et tom. VII, pag. 48.

19 Octobre.

S. PIERRE D'ALCANTARA, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE S. FRANÇOIS.

Tiré de sa vie, écrite par le P. Jean de Sainte-Marie, en 1619, et par le P. Martin de Saint-Joseph, en 1644; de sainte Thérèse, dans le chapitre 27 de sa propre vie; de la vie du Saint, donnée en français par le P. Fr. Courtot, cordelier, Paris, 1670, in-12. Voyez Hélyot, *Hist. des ord. relig.*, t. I, p. 137, et la continuation des Annales des Franciscains, par Wadding, de l'édition de Rome, 1740, t. XVIII, *ad an.* 1542, n. 5-18, p. 41.

L'AN 1562.

Jésus-Christ nous déclare lui-même que l'esprit et la pratique constante de la pénitence sont le fondement de la vie spirituelle. Cette maxime importante, presque généralement inconnue dans ces derniers siècles, même parmi ceux qui se disent chrétiens, fut la règle à laquelle saint Pierre d'Alcantara conforma toujours sa conduite. Ainsi nous trouverons dans sa vie de quoi confondre notre lâcheté et les vains prétextes dont nous cherchons à la couvrir.

Il naquit en 1499 à Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne. Son père, nommé Alphonse Garavito, était magistrat et gouverneur de la ville. Sa mère sortait d'une famille noble, et elle se distinguait comme son mari par ses vertus et sa piété. A peine le jeune Pierre faisait-il usage de sa raison, qu'il paraissait déjà rempli d'amour pour Dieu. Sa fidélité à accomplir ses devoirs, sa ferveur et son application à la prière le faisaient regarder comme une espèce de prodige. La mort lui enleva son père lorsqu'il finissait son cours de philosophie à Alcantara; quelque temps après il fut envoyé à Salamanque pour y étudier le droit canonique. Pendant les deux ans qu'il passa dans l'université de cette ville, il partagea

régulièrement son temps entre l'étude, la prière et le service des pauvres dans les hôpitaux.

En 1513, il fut rappelé dans sa patrie. Son premier soin fut de délibérer sur le genre de vie qu'il embrasserait. D'un côté, la fortune qui l'attendait dans le monde se présentait à lui ; mais de l'autre, il considérait les dangers auxquels on est exposé dans le siècle, les avantages et le bonheur de la solitude. Enfin la grâce l'emporta, et il résolut d'embrasser l'état religieux. Il fixa son choix sur l'ordre de saint François, et il en prit l'habit à seize ans, dans le couvent de Manjarez, situé sur les montagnes qui séparent la Castille du Portugal. On le distingua des autres moines par son zèle pour les humiliations, pour les veilles, pour le jeûne, pour les autres pratiques de la pénitence. Sa ferveur était si grande, que les plus rigoureuses austérités n'avaient rien d'effrayant pour lui. Son détachement était si parfait et si entier, qu'il était véritablement crucifié au monde, et qu'il ne trouvait que peine et affliction dans tout ce qui flatte les sens et la vanité des hommes. Son union avec Dieu était si continuelle, que rien n'était capable de l'interrompre. On lui donna divers emplois dont il s'acquitta à la plus grande satisfaction de ses supérieurs. Il veillait si exactement sur ses sens, et sur-tout sur ses yeux, qu'il fut un temps considérable sans savoir comment l'église du couvent était faite. Le supérieur l'ayant repris de ce que depuis plusieurs mois qu'on lui avait confié le soin du réfectoire, il ne servait point aux frères le fruit qui était dans sa dépense, il répondit avec humilité qu'il n'avait point regardé le plancher où les fruits étaient suspendus, comme il se pratique dans le pays, sur-tout par rapport aux grappes de raisin que l'on garde après les avoir fait sécher. Il avoua depuis à sainte Thérèse, qu'il avait été trois ans dans une maison sans connaître les frères autrement que par leur voix. Depuis son entrée dans

l'état religieux jusqu'à sa mort, il ne regarda jamais aucune femme en face. Pendant plusieurs années, il ne vécut que de pain trempé dans de l'eau, et d'herbes insipides; et lorsqu'il menait la vie hérémitique, il en faisait bouillir une grande quantité à la fois, afin de donner moins de temps au soin de son corps. Il ne faisait alors qu'un repas léger par jour, et il lui arriva souvent de passer trois jours de suite sans prendre aucune nourriture. Les grandes fêtes, il ajoutait quelquefois à sa portion d'herbes une espèce de potage fait avec du sel et du vinaigre. Il ne buvait que de l'eau, encore n'en buvait-il qu'en petite quantité. A force de se mortifier, il en était venu au point de perdre presqu'entièrement le sens du goût; en sorte qu'il ne savait ordinairement ce qu'il mangeait. Un cilice étendu par terre lui servait de lit; il dormait peu; et le repos qu'il accordait à la nature, il le prenait communément assis et la tête appuyée contre la muraille. La longueur et la continuité de ses veilles étaient incroyables; il s'était accoutumé par degrés à ce genre de mortification, afin de ne point endommager sa santé; et comme il était d'une constitution robuste, il fut en état de la supporter. Il eut de violentes tentations : mais il en triompha par la prière et par l'humilité.

Quelques mois après sa profession, Pierre d'Alcantara fut envoyé dans un couvent situé près de Belviso, dans un lieu solitaire. Il s'y construisit, à quelque distance de la communauté, une cellule avec des branches d'arbre et de la terre : il y pratiqua des austérités extraordinaires qui ne furent connues que de Dieu. Trois ans après, on le fit supérieur d'un petit couvent qui venait d'être fondé à Badajoz, métropole de l'Estramadure, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Le temps de sa supériorité expiré, son provincial lui dit de se préparer à recevoir les saints ordres. Il demanda inutilement un plus long délai. Il fut ordonné

prêtre en 1524; et peu de temps après, on le chargea d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, il fut fait gardien du couvent de Placentia. Dans toutes les places de supériorité qui lui furent confiées, il se regarda toujours comme le serviteur de ses frères, et il se croyait obligé de les instruire sur-tout par ses exemples. De là cette ferveur qu'il inspirait à tous ceux qui vivaient sous sa conduite. Après son second gardiennat, il fut pendant six ans uniquement occupé du soin de prêcher l'Evangile aux peuples. Il paraissait dans les chaires sacrées comme un ange envoyé de Dieu pour inspirer l'esprit de pénitence aux pécheurs, et pour les embraser du feu de l'amour divin. Aussi opérait-il des conversions innombrables. Il joignait aux talens naturels, une connaissance parfaite des voies intérieures, et ce vif sentiment des choses de Dieu, qui ne s'acquiert point par l'étude, mais qui est le fruit de la grâce et de la prière. La vue seule du Saint instruisait, et l'on disait de lui, qu'il suffisait qu'il parût pour opérer des conversions, pour toucher et faire couler des larmes.

L'amour de la retraite étant toujours, pour ainsi dire, son inclination dominante, il pria ses supérieurs de lui permettre d'aller vivre dans quelque couvent solitaire, où il pût se livrer librement à l'exercice de la contemplation. Il obtint enfin ce qu'il demandait. On le mit dans le couvent de Saint-Onuphre à Lapa, près Soriana. Cette maison était dans une solitude affreuse. La permission de s'y retirer ne fut cependant accordée au Saint, qu'à condition qu'il en prendrait le gouvernement. Ce fut là qu'il composa son traité de l'*Oraison mentale*. Il l'écrivit à la prière d'un gentilhomme rempli de piété, qui l'avait souvent entendu parler sur cette matière. Ce traité a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales, par le Pape Grégoire XV, par Christine, Reine de Suède, etc. L'au-

teur y prouve la nécessité de l'oraison mentale; il en explique la méthode et les avantages. Il y donne quelques méditations courtes sur les fins dernières et sur la passion de Jésus-Christ, pour servir de modèles. C'est d'après le même plan, que Louis de Grenade et d'autres auteurs ascétiques ont tâché de faciliter aux chrétiens la pratique de l'oraison mentale qui est si négligée, et cependant si nécessaire pour entretenir la piété. Nous avons de notre Saint un autre traité qui n'est pas moins excellent que le premier, et qui est intitulé : *De la paix de l'âme* (1).

---

(1) Il établit cette maxime fondamentale, que la perfection de la vertu consistant dans la pureté et la ferveur de l'amour divin, nous devons tendre à ce but de toutes nos forces. La première chose que nous avons à faire, dit-il, c'est de crucifier tous nos désirs désordonnés, et de soumettre nos passions; ce qui réglera notre intérieur, établira la paix dans nos cœurs, et y excitera de vifs sentimens d'humilité, de douceur et des autres vertus chrétiennes. Nous devons avoir soin que tous nos exercices et toutes nos actions soient animées de l'esprit intérieur; les austérités même sont perdues et deviennent quelquefois pernicieuses, si elles ne sont fondées sur ce principe. A ce soin, qui a pour objet d'arracher la semence des inclinations terrestres et vicieuses, nous joindrons celui de remplir tous nos devoirs avec affection et avec suavité, aimant les devoirs eux-mêmes, et ne faisant rien par contrainte; car cette mauvaise disposition est principalement contraire à la paix intérieure. Rien de plus essentiel que d'éviter toutes les occasions de trouble. Il faut donc ne rien négliger pour conserver son âme en paix, pour ne jamais perdre Dieu de vue, et se proposer en tout le désir de ne plaire qu'à lui. Le trouble commence-t-il à naître en nous? Recourons à Dieu par la prière; tournons nos cœurs vers lui; imitons Jésus qui, dans le jardin des olives, pria trois fois prosterné devant son Père céleste. On ne bâtit point une ville en un jour. Pensons que c'est une entreprise aussi importante que de bâtir une maison à Dieu et un temple au Saint-Esprit, quoique le principal architecte soit dans le ciel. L'humilité doit être la pierre angulaire de notre édifice spirituel. « Désirons d'être méprisés aux yeux » du monde, et de ne jamais faire notre propre volonté. Mettons tous » nos désirs devant Dieu; demandons-lui l'accomplissement de sa volonté, » afin qu'il puisse régner seul en nous. Quiconque nous tire de l'humilité, » quelque spécieux prétexte qu'il apporte, est un faux prophète, un

Pierre d'Alcantara était lui-même un grand contemplatif ; son union avec Dieu était habituelle. Il célébrait la messe avec une dévotion extraordinaire , et souvent avec des torrens de larmes. On le vit rester en prières pendant une heure , les bras tendus et les yeux levés au ciel , sans mouvement. Il avait fréquemment des extases qui duraient long-temps. Il aimait sur-tout à méditer sur l'incarnation et sur le saint Sacrement de l'autel ; le nom seul de ces mystères d'amour suffisait quelquefois pour lui causer des ravissemens. Il ne serait pas possible d'exprimer les douceurs et les consolations qu'il recevait de Dieu dans l'oraison. Quelquefois il ne pouvait contenir les transports de l'amour divin, et on l'entendait chanter tout haut les louanges du Seigneur, d'une manière toute merveilleuse. De temps en temps il se retirait dans les bois pour avoir plus de liberté ; et les paysans qui l'entendaient le prenaient pour un homme qui n'était point en son bon sens.

Jean III , Roi de Portugal , étant informé de la réputation de sainteté dont jouissait le serviteur de Dieu , voulut le consulter sur quelques difficultés relatives à la conscience.

» loup ravissant qui se couvre de la peau d'une brebis , pour dévorer » ce que nous avons amassé avec beaucoup de temps et de peine. »

Le Saint veut que l'on joigne à l'humilité, le renoncement à soi-même et le recueillement. Il veut aussi que l'on se défie du zèle pour le salut des âmes , quand on néglige les moyens de procurer son propre salut. Il observe , pour la consolation de ceux qui sont tourmentés de scrupules et de peines intérieures , que Dieu permet souvent ces épreuves pour faire faire à une âme des progrès dans l'humilité et la pureté du cœur. La tranquillité qu'il recommande , comme la plus efficace des préparations pour faire d'une âme la demeure du Saint-Esprit , n'est rien moins qu'un état d'inaction. En effet , quoique l'âme ne soit point couverte de ténèbres , ni agitée par le souffle impétueux des passions , il n'est pas moins vrai qu'elle est tout action et tout feu , étant pénétrée du vif sentiment de toutes les vertus , et occupée à en produire les actes les plus fervens.

Il pria donc son provincial de le lui envoyer à Lisbonne. Le Saint refusa de se servir des voitures qu'on avait préparées pour lui ; il fit le voyage à pied et sans sandales, suivant sa coutume. Le Roi fut si satisfait de ses réponses et si édifié de toute sa conduite, qu'il le fit encore revenir quelque temps après. Dans ces deux visites, Pierre d'Alcantara convertit un grand nombre de seigneurs de la cour. L'infante Marie, sœur du Roi, renonça à toutes les pompes du monde, et fit en particulier les trois vœux de religion, se réservant néanmoins le droit de porter l'habit séculier et de vivre à la cour, parce que la conduite de quelques affaires importantes y rendait sa présence nécessaire. Cette princesse fonda à Lisbonne un monastère de Pauvres-Clarisses, pour des dames de qualité. Elle se joignit au Roi pour retenir le Saint; et pour l'y déterminer, on lui construisit une cellûle avec un oratoire, afin qu'il pût vaquer à ses exercices ordinaires. Mais Pierre d'Alcantara trouvait trop d'inconvéniens dans la proposition qu'on lui faisait, pour l'accepter.

Une grande division s'étant élevée parmi les habitans d'Alcantara, il se rendit dans cette ville pour y rétablir la paix. Sa présence et ses discours produisirent l'effet qu'on en avait attendu. Les troubles cessèrent, et les semences de discorde furent étouffées. A peine cette affaire était-elle terminée, qu'on l'élut, en 1538, provincial de la province de Saint-Gabriël ou d'Estramadure. Cette province, qui appartenait aux religieux dits *conventuels*, avait adopté depuis quelque temps certaines constitutions de réforme. Comme ce Saint n'avait point encore l'âge que l'on exigeait ordinairement pour le provincialat, il allégua cette raison pour se dispenser d'accepter ; mais on n'eut point égard à ses représentations, et l'on crut que ses vertus et sa prudence suppléeraient au défaut de l'âge. Il profita de l'autorité que lui donnait sa place pour établir une réforme

sévère; et les réglemens qu'il dressa relativement à ce projet, furent reçus de toute sa province, dans un chapitre qui se tint à Placentia, en 1540.

Le temps de son provincialat étant expiré, il retourna l'année suivante à Lisbonne pour joindre le père Martin de Sainte-Marie, qui jetait les fondemens d'une réforme austère, et qui était occupé à bâtir un hermitage sur des montagnes arides, appelées Arabida, et situées à l'embouchure du Tage, sur la rive opposée de Lisbonne. Le duc d'Aveiro donna le terrain, et fournit de plus ce qui était nécessaire pour construire les cellules. Saint Pierre anima la ferveur des religieux qui avaient embrassé la réforme, et leur proposa divers réglemens qu'ils adoptèrent. Les hermites d'Arabida marchaient nu-pieds, couchaient sur des paquets de sarmens ou sur la terre nue; ils s'interdisaient l'usage de la viande et du vin, et ne mangeaient de poisson que les jours de fête. Ils disaient matines à minuit, et le Saint se chargea du soin de les éveiller; matines finies, ils restaient à prier dans l'église jusqu'au point du jour. Ils récitaient alors prime, qui était suivie d'une messe, conformément à la règle primitive de S. François. Ensuite ils se retiraient dans leurs cellules, d'où ils ne sortaient que pour aller réciter ensemble tierce et les autres heures canoniales. Le temps qu'il y avait entre vêpres et complies était employé au travail des mains. Les cellules des frères étaient petites et basses; celle de notre Saint était si petite, qu'il ne pouvait s'y tenir debout ni s'y coucher sans avoir le corps plié. Le père Jean Calas, général de l'ordre, étant venu en Portugal, voulut voir Pierre d'Alcantara; il lui fit une visite dans son hermitage. Il fut si édifié de ce qu'il avait vu, qu'il permit au père Martin de Sainte-Marie de recevoir des novices. Il lui permit aussi d'établir sa réforme dans les couvens de Palhaës et de Santaren, et il y érigea une custodie. Son compagnon,

touché des exemples qu'il avait sous les yeux, le quitta pour embrasser la réforme. Le couvent de Palhaës fut désigné pour servir de noviciat ; on en donna la conduite au Saint, ainsi que celle des novices.

Pierre d'Alcantara fut chargé du noviciat pendant deux ans, c'est-à-dire, jusqu'en 1544, que ses supérieurs le rappelèrent en Espagne. Ses frères, de la province d'Estramadure, témoignèrent la plus grande joie en le revoyant. Il exerça les fonctions du ministère par obéissance; mais son attrait pour la contemplation, lui fit demander la permission de demeurer dans les couvens les plus solitaires de l'ordre; quatre ans se passèrent de la sorte. Il fut rappelé en Portugal par le prince Louis, frère du Roi, et par le duc d'Aveiro. Durant les trois ans qu'il passa dans ce royaume, il donna la dernière perfection à la réforme d'Arabida, et en 1550, il fonda un nouveau couvent près de Lisbonne. Dix ans après, la custodie fut érigée en province de l'ordre. Les vertus éminentes de Pierre d'Alcantara lui attirant beaucoup d'admirateurs, ce qui le troublait dans sa solitude, il se hâta de retourner en Espagne, où il espérait être moins connu. Il arriva à Placentia, en 1551, et les frères le prièrent d'accepter le provincialat, mais il demanda la liberté de vivre quelque temps pour lui-même, et elle lui fut enfin accordée. Deux ans après, il fut élu custode dans un chapitre général qui se tint à Salamanque.

En 1554, il forma le plan d'une congrégation qui suivrait une réforme encore plus austère que celle qui existait déjà. Mais il commença par se faire autoriser, en obtenant un bref du Pape Jules III. Son projet fut aussi approuvé par la province d'Estramadure et par l'évêque de Coria, dans le diocèse duquel il essaya, avec un autre religieux, le genre de vie qu'il se proposait d'introduire. Quelque temps après, il fit un voyage à Rome, et il ob-

tint un second bref, par lequel il lui était permis de bâtir un couvent conformément à son plan. Ce couvent fut bâti tel qu'il le désirait, près de Pedroso, dans le diocèse de Palencia. On en met la fondation en 1555 ; et c'est de là que l'on date la réforme des Franciscains déchaussés, ou de l'étroite observance de saint Pierre d'Alcantara. Le couvent dont il s'agit n'avait que trente-deux pieds de long, sur vingt-huit de large. Les cellules étaient extrêmement petites, et le lit du religieux, qui consistait en trois planches, en occupait la moitié. Celle du Saint était la plus petite et la plus incommode de toutes. L'église était comprise dans le bâtiment dont nous venons de parler, et elle en faisait partie. Il suffisait à chaque religieux, pour s'exciter à la pénitence, de considérer sa cellule, qui ressemblait à un vrai tombeau.

Le comte d'Oropeza fit bâtir au Saint deux nouveaux couvens sur ses terres ; la réforme y fut établie, ainsi que dans plusieurs autres maisons. En 1561, ces différens couvens furent érigés en province. Pierre d'Alcantara régla par des statuts particuliers, les dimensions que devaient avoir les cellules, l'infirmerie et l'église de chaque maison. La circonférence d'un couvent n'excédait point quarante ou cinquante pieds. Il ne devait y avoir que huit frères, qui étaient obligés d'être toujours nu-pieds. Ils couchaient sur des planches, ou sur des nattes étendues par terre. Leurs lits étaient élevés à un pied de terre, quand le lieu devenait malsain par l'humidité. L'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin n'était permis qu'aux malades. On employait chaque jour trois heures à l'oraison mentale, et on ne recevait rien pour la célébration de la messe.

Saint Pierre d'Alcantara était commissaire de l'ordre, lorsqu'on le fit provincial de sa réforme. Il se rendit à Rome peu de temps après, et il demanda la confirmation de son institut. Le Pape Paul IV, par une bulle du mois de Fé-

vrier 1562, affranchit la congrégation du Saint, de la juridiction des Franciscains conventuels, et la soumit au ministre général des Observantins, avec la clause qu'elle suivrait toujours les réglemens donnés par le saint réformateur. Elle s'est formé des établissemens en Italie et dans plusieurs provinces de l'Espagne. Chaque province de cette réforme est composée d'environ dix maisons.

L'Empereur Charles-Quint s'était retiré, après son abdication, dans la province d'Estramadure, et il avait choisi pour sa demeure le monastère de Saint-Just, de l'ordre des Hiéronymites. Ce prince crut devoir prendre Pierre d'Alcantara pour confesseur, dans la persuasion que personne n'était plus propre à le préparer à la mort. Mais le Saint, qui prévoyait que cette espèce de ministère ne s'accordait point avec ses exercices ni avec son genre de vie, allégua diverses raisons pour ne point accepter la place qui lui était offerte, et il vint à bout d'obtenir le désistement de l'Empereur.

Il faisait la visite de son ordre en qualité de commissaire général, lorsqu'il arriva à Avila, en 1559. Sainte Thérèse, qui demeurait dans cette ville, éprouvait alors une dure persécution de la part de ses amis et de ses propres confesseurs. Elle était aussi tourmentée par des scrupules et par d'autres peines intérieures. On lui disait qu'elle pouvait être séduite par les illusions du démon, et cette idée lui causait de temps en temps des troubles désolans. Guiomera d'Ulloa, veuve d'une piété éminente, qui lui était tendrement attachée et qui connaissait son état, lui fit passer huit jours dans sa maison, après en avoir obtenu la permission de ses supérieurs. Le but qu'elle se proposait, était de lui faciliter les moyens de s'entretenir à loisir avec Pierre d'Alcantara. Le Saint, qui avait été lui-même favorisé de grâces extraordinaires, eut bientôt connu son état; il dissipa ses inquiétudes, et l'assura que tout ce qui se passait en elle, venait de l'esprit de Dieu. Il se déclara

hautement contre ses calomniateurs, et parla en sa faveur à celui qui dirigeait sa conscience (2). Après lui avoir suggéré les plus puissans motifs de consolation, il l'exhorta fortement à établir sa réforme dans l'ordre des Carmes, et à la fonder principalement sur la pauvreté (3). Touché de compassion pour sainte Thérèse, et voulant augmenter la confiance qu'elle prenait en ses conseils, il lui fit diverses confidences sur le genre de vie qu'il menait depuis quarante-sept ans. Ecoutons la Sainte elle-même raconter ce qu'elle apprit de lui dans cette circonstance.

« Il me dit que durant l'espace de quarante ans, il n'a-
» vait dormi qu'une heure et demie par jour, et que cette
» mortification était celle qui lui avait fait le plus de peine
» dans les commencemens; que pour surmonter le som-
» meil, il se tenait toujours debout ou à genoux; qu'il dor-
» mait assis, et la tête appuyée sur un morceau de bois
» attaché à la muraille de sa cellule. Quand il aurait voulu
» se coucher de son long, il n'aurait pu le faire, parce
» que sa cellule n'avait que quatre pieds et demi de lon-
» gueur. Durant tout ce temps-là, jamais il ne se couvrit
» de son capuce, quelques chaleurs qu'il fît, et quelque
» pluie qu'il tombât. Il marcha toujours les pieds nus,
» sans aucune chaussure. Il ne porta que son seul habit
» qui était fort étroit, et son manteau qui était fort court,
» tous deux d'une étoffe très-vile. Pendant le plus grand
» froid, il ôtait son manteau, et laissait la porte et la fe-
» nêtre de sa cellule ouvertes, afin que reprenant ensuite
» son manteau et fermant sa porte, son corps sentît quel-
» que soulagement. Il ne mangeait qu'une fois en trois
» jours; et il assurait que cela était facile lorsqu'on s'y
» accoutumait. Un de ses compagnons me dit qu'il pas-

(2) Sainte Thérèse, dans sa propre Vie, c. 30.
(3) *Ibid.*, 35.

» sait quelquefois huit jours sans manger ; c'était sans doute
» durant ses extases et ses ravissemens, dont j'ai été une
» fois témoin. Sa pauvreté était extrême ; et il était si mor-
» tifié, même dans sa jeunesse, qu'il me dit qu'il avait
» demeuré trois ans dans un couvent de son ordre, sans
» connaître aucun religieux qu'à la parole ; il ne connais-
» sait point les lieux réguliers du couvent, et il n'y allait
» qu'en suivant les autres. Ceci lui arrivait aussi par les
» chemins... Il était déjà fort âgé lorsque je le connus.
» Son corps était si faible et si décharné, qu'il ressemblait
» à un tronc d'arbre, dont les racines desséchés s'éten-
» dent de côté et d'autre. Il était fort affable ; et quoiqu'il
» parlât peu, à moins qu'on ne l'interrogeât, il répon-
» dait agréablement ; car il avait un bon esprit. »

Tandis que ce Saint faisait la visite des maisons qui avaient embrassé la réforme, il tomba malade dans le couvent de Viciosa. Le comte d'Oropéza n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il le força de venir chez lui, afin de lui procurer les secours dont il avait besoin ; mais les remèdes et les adoucissemens qu'on s'empressait de lui procurer, ne servirent qu'à augmenter sa maladie ; la fièvre redoubla, et il se forma un ulcère à une de ses jambes. Le serviteur de Dieu s'apercevant que sa fin approchait, se fit porter au couvent d'Arenas, afin de mourir entre les bras de ses frères. A peine y fut-il arrivé, qu'il voulut qu'on lui administrât les sacremens de l'Eglise. Il ne cessa d'exhorter ses religieux à chérir les vertus de leur état, et surtout la pauvreté. Il expira tranquillement le 19 Oct. 1562, à la soixante-troisième année de son âge.

Sainte Thérèse, après avoir rapporté la bienheureuse fin de saint Pierre d'Alcantara, s'exprime de la sorte : « De-
» puis sa mort, j'ai eu l'avantage de jouir plus de lui, que
» je ne faisais de son vivant. Il m'a donné des conseils
» en plusieurs choses, et je l'ai vu souvent dans une grande

» gloire. La première fois qu'il m'apparut, il me dit entre » autres choses : *O heureuse pénitence, qui m'a obtenu » une telle récompense!* Un an avant sa mort, il m'apparut, quoique nous fussions éloignés l'un de l'autre. Je » compris qu'il devait mourir, et je l'en avertis.... Voilà » sa pénitence changée en une gloire ineffable, et il me » semble qu'il me console plus présentement que lorsqu'il » était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour, qu'on » obtiendrait tout ce qu'on demanderait par l'intercession » de son serviteur. Je me suis fréquemment adressée à » lui, et j'ai toujours été exaucée (4). »

Saint Pierre fut béatifié par Grégoire XV, en 1622, et canonisé par Clément IX, en 1669.

Nous admirons le bonheur dont jouissent les Saints dans la possession du trésor inestimable de l'amour divin. Ils ne l'ont obtenu et conservé, que par l'exercice de la prière et de la contemplation, que par la pratique de l'humilité et de la pénitence. Il n'en coûte rien de dire qu'on veut aimer Dieu; mais on se fait illusion, si l'on ne s'efforce pas de mourir à soi-même. Il faut réprimer ses sens, et purifier son cœur de tout attachement désordonné, si l'on veut en faire un cœur spirituel où le feu de l'amour divin puisse s'allumer. C'est la grâce qui opère cette transformation dans des créatures remplies de faiblesse et de misères. Il y a cependant des conditions à remplir de notre part, et ces conditions sont de préparer la voie par l'humilité et la pénitence, et de joindre toujours à l'amour la pratique de ces vertus. Que cet amour est imparfait dans nos âmes, si cependant nous le possédons! Quel mélange d'affections terrestres! Quels retours de l'amour-propre! et cela parce que nous négligeons de faire usage des moyens que la grâce nous procure. Ces choses ne peuvent être comprises que par celui qui a l'esprit de Dieu.

(4) Vie de sainte Thérèse, c. 27.

S. PTOLÉMÉE, S. LUCE ET UN TROISIÈME COMPAGNON, MARTYRS A ROME.

L'AN 166.

Ptolémée, chrétien rempli de zèle, convertit à la foi une femme romaine, qui avait un mari aussi brutal que débauché. Le changement de religion exposa cette femme aux plus barbares traitemens. Elle avait d'ailleurs la douleur d'entendre continuellement son mari blasphémer le divin Auteur du christianisme. Elle crut, dans ces tristes circonstances, devoir user du droit que lui donnaient les lois divines et humaines (1). Elle demanda une séparation légale. Le mari furieux s'en prit à Ptolémée; et pour le perdre plus sûrement, il l'accusa d'être chrétien. Ptolémée, après avoir passé un temps considérable dans un cachot infect, fut conduit devant Urbicius, préfet de Rome. Il confessa généreusement Jésus-Christ, et fut condamné à perdre la tête. Un autre chrétien nommé Luce, qui était présent, dit au juge: « Où est donc la justice, de punir » un homme qui n'a été convaincu d'aucun crime? Il me » paraît, répondit Urbicius, que vous êtes aussi chrétien. » Oui, je le suis, répliqua Luce. » Le préfet porta contre lui la même sentence. Un troisième chrétien, dont on ignore le nom, ayant également confessé la foi, fut décapité avec eux. Ils reçurent tous trois la couronne du martyre, en 166. sous le règne de Marc-Aurèle.

Voyez S. Justin, *Apol.* vol. I, *ed. Ben.*; Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 17.

---

(1) 1 Cor. VII. Saint August. l. *de fide et ap.* c. 16. Cap. *Si infidelis*, Causa 28, qu. 2, et Cap. *Quanta*, Ext. *de divortiis;* Nat. Alexand. *Théol. Dogm.* t. II, l. 2, reg. 4, 5, p. 153.

S. ETHBIN, ABBÉ.

Sixième siècle.

S. ETHBIN ou EGBIN, Breton de naissance, sortait d'une famille noble. Il paraît qu'il passa fort jeune en France, puisqu'il n'avait que quinze ans lorsque ses parens le mirent sous la conduite de saint Samson, son compatriote, qui était alors évêque de Dol. Il fit de grands progrès dans la vertu, et fut attaché pendant quelques années au service de l'église de Dol. Ayant entendu un jour lire à la messe ces paroles de l'évangile : *Celui qui ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple*, il prit la résolution de renoncer entièrement au monde. Il était alors diacre. Saint Samson, après avoir approuvé son dessein, le fit conduire à l'abbaye de Taurac, où il prononça le vœu de son engagement, en 554. Il choisit pour son guide un saint religieux de la communauté, nommé Guignolé ou Winwaloé, qu'on ne doit pas confondre avec le saint abbé de Landevenec qui portait le même nom. Il l'assistait à la messe qu'il allait célébrer trois fois la semaine dans une chapelle qui était à une demi-lieue du monastère. Les moines de Taurac furent dispersés vers l'an 560 par une irruption des Français. Ils se rassemblèrent quelque temps après, puisque saint Guignolé mourut à Taurac (1). Quant à saint Ethbin, il mena la vie hérémitique, et alla depuis en Irlande, où il passa vingt ans dans une cellule qu'il s'était construite au milieu d'un bois. L'austérité de ses jeûnes, et divers miracles rendirent son nom célèbre. Il mourut dans la quatre-vingt-troisième année de son âge,

(1) Bolland, t. IV, *Martii*, p. 248, n. 14.

sur la fin du sixième siècle, le 19 d'Octobre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie dans Capgrave, et les *Vies des Saints de Bretagne*, par Lobineau, p. 16.

S. AQUILIN, ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

Septième siècle.

Aquilin, naquit à Bayeux, vers l'an 620, de parens nobles qui lui donnèrent une excellente éducation. Lorsqu'il fut en âge d'être établi dans le monde, on lui fit épouser une femme digne de lui. Il alla servir dans les armées, pendant les guerres que Clovis II fit aux barbares qui menaçaient les frontières de ses états. La guerre finie, il revint dans sa patrie. Etant arrivé à Chartres, il y trouva sa femme qui était venue au-devant de lui. Ils remercièrent Dieu l'un et l'autre, de la grâce qu'il leur faisait de se revoir; ils résolurent de ne plus vivre que pour lui, et ils s'engagèrent par un vœu à passer le reste de leur vie dans la continence. Ils se retirèrent à Evreux, dont l'église était alors gouvernée par saint Eterne. Là, ils se consacrèrent uniquement aux bonnes œuvres; ils firent de leur maison une espèce d'hôpital, et employèrent leurs biens à soulager les malades, et tous ceux qui étaient dans le besoin.

Saint Eterne étant mort quelque temps après, Aquilin fut élu pour lui succéder, et l'on crut voir revivre en lui son prédécesseur, dont la mémoire était en bénédiction. Ce fut alors que l'on connut publiquement qu'il en agissait avec sa femme comme si elle eût été sa sœur. Il remplit avec fidélité tous les devoirs de l'épiscopat. Mais comme il craignait que les fonctions du ministère n'affaiblissent en

lui la ferveur, il se fit construire une petite cellule à quelque distance de son église, et il allait s'y renfermer de temps en temps pour ranimer sa piété, et s'entretenir dans le recueillement. Il priait sans cesse pour les péchés de son peuple; sa pénitence était fort austère; il affligeait son corps par de longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Son amour pour la pauvreté paraissait dans tout son extérieur. Il se proposait sur-tout pour modèles, saint Martin de Tours et saint Germain d'Auxerre. Ses éminentes vertus furent récompensées par le don des miracles. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avait été assemblé par saint Ansbert son métropolitain. Dans les dernières années de sa vie, il fut affligé de la perte de la vue. Il regarda cet accident comme une grâce de Dieu qui voulait le préserver de bien des dangers. On dit même qu'il l'avait souvent demandée au Ciel dans ses prières. Quoi qu'il en soit, il ne diminua rien de son zèle, et continua toujours d'exercer les fonctions épiscopales. Enfin, il mourut à la fin du septième siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat (1). On fait sa fête à Evreux le 19 Octobre.

Voyez dans Surius la vie du Saint par un anonyme, qui était probablement un moine bénédictin, et qui écrivait au plus tard dans le neuvième siècle; Baillet, sous le 19 d'Octobre; Le Brasseur, *Hist. d'Evreux*, p. 40; le *Gallia Chr. nova*, t. XI, p. 567; Trigan. *Hist. eccl. de Normandie*, t. I, p. 309; le nouveau bréviaire d'Evreux.

---

(1) Quelques auteurs ne lui donnent que trente-quatre, et même vingt-quatre ans d'épiscopat.

S. CHAFFRE, ABBÉ DE CARMERI, EN VÉLAI, MARTYR.

L'AN 728.

SAINT THÉOFROI ou THIÉFREY, vulgairement appelé *saint Chaffre*, eut pour patrie la ville d'Orange. Leufroi, son père, qui était gouverneur du pays, et qui occupait une place distinguée dans la province, prit un soin particulier de son éducation. Le goût que le jeune Chaffre faisait paraître pour les exercices de piété, montrait déjà qu'il était plein de mépris pour le monde. Il était neveu d'Eudes, premier abbé de Carméri, en Vélai; et toutes les fois qu'il entendait parler de ses vertus, il se sentait animé du désir de marcher sur ses traces.

Eudes devant passer quelques jours à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à son retour de Lérins où il avait fait un voyage, Leufroi se rendit dans cette ville pour le voir, et il mena son fils avec lui. Chaffre fit part à son oncle de ses dispositions, et il ne lui laissa point ignorer qu'il avait dessein d'embrasser la vie religieuse. Eudes examina sa vocation, et il reconnut qu'elle venait du Ciel. La difficulté était d'obtenir le consentement de Leufroi, qui regardait son fils comme le soutien et l'espérance de sa famille. Il le donna cependant à la fin, et Chaffre suivit son oncle à Carmeri. Il fit sa profession après les épreuves ordinaires, et conserva toujours depuis la ferveur qu'il avait montrée durant son noviciat. Bientôt après, on le chargea du soin des affaires du dehors. Il fut le principal instrument de la conversion de saint Ménelé, qui, de moine de Carmeri, devint abbé de Menat, en Auvergne. Eudes sentant approcher sa dernière heure, demanda son neveu pour son successeur, et toute sa communauté applaudit à ce choix

Sa conduite justifia la haute idée qu'on avait conçue de sa vertu. Il fut le père et le modèle de ses religieux. Comme les femmes ne pouvaient entrer dans l'église de son monastère, il leur permettait de venir auprès de la porte, et là elles recevaient des instructions sur les vérités du salut.

Les Sarrasins étant tombés sur le Vélai, il voulut que ses religieux allassent se cacher dans une forêt voisine. Lorsque les ennemis furent arrivés au monastère, il se prosterna dans son église, disposé à tout événement. Furieux de le trouver seul, ils le battirent cruellement, et le laissèrent à demi-mort. Le lendemain, qui était la grande fête de leur secte, ils préparèrent tout pour la célébrer. Alors le Saint ranima ses forces et son zèle, et il eut assez de courage pour aller les reprendre de leur impiété. Les Barbares, étonnés de le revoir, lui firent souffrir un traitement indigne, et le blessèrent mortellement. Un orage qui survint les fit fuir, et ils n'eurent point le temps de mettre le feu au monastère, comme ils se l'étaient proposé. Le Saint mourut quelques jours après, c'est-à-dire, le 19 Octobre 728, et il a été depuis honoré comme un martyr de la vérité et de la charité. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe bénédictin. Il s'est formé une petite ville auprès de son monastère, qui a pris le nom de *Monastier-Saint-Chaffre*.

Voyez la vie anonyme du Saint, écrite par un auteur grave dans le dixième ou le onzième siècle, *ap. Mabill. Sec.* 3, *Ben. part.* 1 ; Bulteau, *Hist. de l'ordre de S. Benoît*, t. II, p. 239 ; Baillet, etc.

Ste FRIDESWIDE ou FREWISSE, VIERGE, PATRONNE D'OXFORD.

Huitième siècle.

SAINTE FRIDESWIDE était fille de Didan, prince d'Oxford et du territoire de cette ville. Elle comprit de bonne heure cette importante maxime, que *tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien;* aussi s'appliqua-t-elle, dès son enfance, à ne vivre que pour lui. On confia le soin de son éducation à une gouvernante vertueuse, nommée Algive. Les richesses, la naissance, la beauté, et tous les avantages du monde ne lui parurent jamais dignes de ses soins; elle n'y voyait que des piéges qu'il était bien difficile d'éviter. Elle craignait de vivre dans le siècle, et les exercices de la vie contemplative lui paraissaient préférables aux fonctions de la vie active, qu'il est rare d'allier avec la ferveur et le recueillement. Elle résolut donc d'embrasser l'état religieux. Son père, qui était lui-même rempli de piété, approuva son choix. Il fonda, vers l'an 750, un monastère à Oxford, sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de tous les Saints, et le gouvernement en fut confié à sa fille (1). Frideswide,

(1) Le monastère de Sainte-Frideswide ayant été détruit pendant les guerres des Danois, on en fit une maison pour loger des prêtres séculiers. En 1111, Roger, évêque de Salisbury, y mit des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Le cardinal Volsey voulut, en 1505, y fonder un collége; mais son projet ne put avoir son exécution. En 1529, Henri VIII s'empara des revenus du monastère, et il y établit en 1532 une église collégiale, qui avait un doyen et douze chanoines. Cet établissement fut détruit en 1545. Le Roi érigea un nouvel évêché pour le comté d'Oxford, et il en fixa le siége à Osney, qui était un prieuré de chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il le transféra à Oxford en 1546. L'église de Sainte-Frideswide, appelée depuis ce temps-là *Christ-Church*, devint ca-

affranchie de l'esclavage du monde, fit tous ses efforts pour avancer dans la voie de la perfection, et pour y conduire ses sœurs. Mais tandis qu'elle goûtait les douceurs de la solitude, sa vertu fut assaillie par une rude épreuve. Algar, prince de Mercie, conçut pour elle une passion violente, et s'occupa des moyens de l'enlever. Frideswide, instruite du danger qu'elle courait, se cacha pour se soustraire aux poursuites d'Algar. On dit que le prince devint aveugle, en punition de son crime; mais qu'il recouvra la vue par les prières de la Sainte, et qu'il appaisa la justice de Dieu par une sincère pénitence.

Frideswide, après avoir échappé au danger dont nous venons de parler, se fit construire un petit oratoire à Thornbury, à quelque distance de la ville. Elle s'y renferma pour vaquer uniquement à la prière et à la contemplation. Elle mourut sur la fin du huitième siècle, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. L'église où elle avait été enterrée prit son nom dans la suite. On lit dans Wood et dans d'autres écrivains, que sous le règne d'Elisabeth, on enterra la femme de Martin Bucer à l'endroit où l'on avait profané les reliques de la Sainte, et que l'on y mit une inscription (2) qui donnait à entendre que les prétendus réformateurs avaient étouffé tout sentiment de religion. Sainte Frideswide était patronne de la ville et de l'université d'Oxford. Elle est aussi honorée avec la même qualité à Bommy, en Artois, et dans plusieurs maisons religieuses

---

thédale. Henri y fonda en même temps un collége composé de chanoines et d'étudians. Il y a un doyen, huit chanoines, cent étudians, outre les chapelains, les choristes, etc. (Voyez l'état présent de l'Angleterre, par Chamberlain; Tanner, *Notit. Mon. fundationis prioratiis S. Frideswidæ, Oxon. per Wil. Wirley*; *Ms. et registra, chartas originales, etc. in Thesaur. Ædis Christi Oxon.*)

(2) *Hic jacent religio et superstitio.*

des Pays-Bas. La fête de la translation de ses reliques est marquée au 12 de Février dans les martyrologes d'Angleterre, et dans un calendrier qui est à la tête de la chronique manuscrite intitulée *Scala mundi*, laquelle se garde dans la bibliothèque du collége anglais à Douai (3).

Voyez Guillaume de Malmesbury ; Brompton ; le *Monasticon. anglic.* vol. I, p. 173, 981 ; *Wood Hist. et Antiq. Acad. Oxon.* l. 2, p. 246 ; l'Itinéraire de Léland, publié par Héarne, vol. IV, *app.* p. 156 ; Mabillon, *Sec.* 3, *Ben. part.* 2, p. 561 ; Bulteau, c. 6, et le nouveau martyrologe d'Evreux.

---

† LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS, RELIGIEUSE DOMINICAINE.

Tiré de sa Vie, par M. Lantage, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, 1 vol. in-12, nouvelle édition, publiée par M. Emery, supérieur général de la même congrégation. Paris 1808 ; et de l'ouvrage du P. Giry, *Vies des Saints*, tom. II de l'édition de 1719. Voyez aussi la *Vie de M. Olier*, par M. Nagot, publiée à Paris en 1818, 1 vol. in-8°.

L'AN 1634.

Cette fille admirable, dont la vie est une nouvelle preuve de la générosité avec laquelle le Seigneur répand ses grâces sur les âmes innocentes, naquit au Puy, en Velai, le 17 Novembre 1603. Elle reçut au baptême le nom d'Agnès. Son père s'appelait Pierre Galand, et sa mère Guillemette Massiote. C'étaient d'honnêtes artisans, remplis de crainte de Dieu, et qui eurent soin d'inspirer de bonne heure à leur fille les sentimens dont ils étaient animés. Fidèle à leurs leçons, Agnès donna dès sa plus tendre enfance des marques de la vive piété qui l'accompagna pen-

(3) Cette chronique fut écrite en 1340.

dant toute sa carrière. Elle s'exerçait dès l'âge de cinq ans à la pratique de la vertu, et à cette époque elle montra, dans de mauvais traitemens qu'on lui faisait éprouver, une patience inaltérable. Douée d'un jugement très-sain, elle savait dès-lors tirer des événemens de salutaires conséquences. Ayant un jour vu exposé le corps d'un criminel qui venait d'être mis à mort, elle se mit à pleurer, en disant : « Voilà la monnaie dont le monde a payé ce pauvre homme, qui a été son esclave. » Puis elle ajouta : « Bienheureux sont ceux qui vous servent, ô mon Dieu! » Les sentimens de componction que ce triste spectacle excita en elle ne furent point passagers, elle en eut l'esprit occupé toute la nuit suivante, et l'un de ses premiers soins le lendemain fut d'aller à l'église se consacrer à la Sainte-Vierge, afin d'être préservée des dangers du monde.

Agnès fut mise de bonne heure à l'école chez un maître vertueux, qui lui donna de l'horreur pour les mauvaises compagnies et lui enseigna la manière d'approcher avec fruit du sacrement de Pénitence. Elle profita avec empressement de ce moyen de salut; ses confessions étaient fréquentes, et accompagnées d'une vive douleur de ses fautes. Son assiduité au catéchisme, qui se faisait tous les Dimanches dans l'église des Jésuites du Puy, lui fournissait un nouveau secours pour s'instruire de plus en plus des vérités de la religion. Son confesseur lui crut assez d'instruction, de discernement, et sur-tout de piété pour l'admettre dès l'âge de huit ans à la communion. Agnès s'en approcha avec ferveur; son amour pour Jésus-Christ, au Saint-Sacrement, prit alors une nouvelle force, et pour contenter son ardeur, il fallut lui permettre d'approcher tous les quinze jours de la Table sainte. Comprenant le prix de cette faveur, elle chercha à s'en rendre digne par le soin extrême qu'elle mit à conserver sa pureté; elle fuyait tout ce qui aurait pu affaiblir en elle cette vertu. Un jour qu'elle

passait sur une place où des jeunes gens des deux sexes dansaient ensemble, un jeune homme alla l'engager à partager leurs divertissemens. Agnès, qui dès-lors était consacrée au Seigneur par le vœu de chasteté, l'ayant refusé, en reçut un soufflet : elle supporta cet affront sans se plaindre, s'estimant heureuse d'éviter à ce prix une de ces occasions dangereuses dans lesquelles la modestie fait souvent le plus triste naufrage.

Ce n'était pas seulement par une exacte vigilance sur elle-même que cette sainte fille cherchait à plaire à Dieu. Elle employait également pour y réussir la prière et la mortification. L'oraison faisait ses délices, et l'on peut dire qu'elle était son occupation continuelle. Encore enfant, elle s'y exerçait, en essayant d'y passer un quart d'heure; lorsque ce temps était écoulé, elle s'excitait à y donner une demi-heure, et souvent elle y consacrait une heure entière. C'était sur-tout la passion de Jésus-Christ qui l'occupait et la touchait davantage; ces mystères lui inspiraient des sentimens admirables, et Dieu, qui l'appelait à une perfection très-élevée, lui fit sentir une partie des douleurs de cette passion sainte. Pour imiter la prière de Notre-Seigneur au jardin des Olives, et se rendre ainsi le Ciel plus favorable, elle se prosternait souvent elle-même le visage contre terre, sur-tout lorsqu'elle désirait vivement obtenir quelque grâce. Le temps de la nuit lui paraissant le plus commode pour méditer sans distraction, elle se levait, lorsque tout le monde était couché, et passait, même pendant les plus grands froids de l'hiver, jusqu'à trois et quatre heures en prières, ayant les pieds nus et une chaîne de fer au cou. Plus tard, elle fixa, de l'avis de son confesseur, le moment de son lever à minuit, et n'y manquait jamais.

Ce n'était pas la seule pratique de pénitence à laquelle Agnès se livra : avide de souffrances, elle était ingénieuse

à se mortifier. Le désir de satisfaire pour ses péchés, lui faisait inventer mille moyens d'affliger son corps; elle coucha pendant neuf ans sur une planche, n'ayant qu'une pièce de bois pour oreiller. Elle portait constamment une ceinture de fer, et prenait fréquemment la discipline. Enfin le récit de ses austérités suffit seul pour faire frémir la délicatesse. Quels péchés avait donc cette sainte fille à expier? un de ceux qu'elle se reprochait le plus, et qui lui causait le plus de remords, était d'avoir dans sa première enfance gardé quelques épingles à une femme qui lui en avait donné une certaine quantité à placer sur un papier; elle ne les avait pas retenues long-temps, et elle les avait rendues à cette femme, en lui disant : « Tenez, voilà les » épingles que je vous avais dérobées. » Que l'on juge par cette faute de la grièveté des autres qu'elle avait commises.

La prière et la pénitence détachent l'âme des choses de la terre et lui font chercher son bonheur en Dieu. Agnès fit la douce expérience de cette vérité : insensible au charme trompeur des objets périssables, son cœur s'embrasa d'un ardent amour pour Jésus-Christ; elle en était si pénétrée qu'elle ne semblait vivre que pour lui. « O ma sœur! di» sait-elle à une de ses compagnes, donnons tous nos » cœurs sans réserve et sans retour à l'amour : à quoi nous » amusons-nous, tandis que nos affections ne sont pas en» tièrement vouées à ce souverain bien. » Ce divin amour qui remplissait son âme la rendait éloquente lorsqu'elle parlait sur cette matière, et ses discours étaient alors, pour ceux qui avaient le bonheur de les entendre, un grand sujet d'édification. On la voyait quelquefois ravie hors d'elle-même. « Mon Dieu! s'écriait-elle souvent, en quittant son » travail, que vous êtes admirable! Mon Dieu, que vous » êtes bon! » puis elle se remettait à l'ouvrage avec un grand recueillement.

Le père d'Agnès n'était pas riche; ne pouvant donner

à sa fille une dot pour entrer en religion, il songea, lorsqu'elle eut atteint quinze ou seize ans, à lui trouver un parti pour l'établir dans le monde ; mais la jeune vierge avait d'autres desseins : non-seulement elle avait renoncé au mariage, mais elle désirait vivement embrasser l'état religieux. Elle le fit entendre à son père, qui lui objecta le peu de fortune qu'il possédait ; mais elle lui répondit : « Mon père, confiez-vous en Dieu, il y pourvoira. » Son père, par égard pour elle, ne lui parla plus de ses projets et la laissa suivre en liberté le goût qu'elle avait pour le célibat.

C'est aussi vers l'âge de seize ans qu'Agnès reçut de son confesseur la permission de communier plus fréquemment qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Elle commença d'approcher de la Table sainte tous les Dimanches, les Jeudis et les jours de fête. La ferveur qu'elle apportait à cette grande action était si remarquable, qu'elle inspirait de la dévotion à ceux qui en étaient les témoins.

La divine Eucharistie fortifie les âmes qui la reçoivent dignement. Agnès eut bientôt besoin de ce secours pour soutenir les attaques du démon. Jaloux de la perfection de cette sainte fille, cet esprit de ténèbres chercha sur-tout à la troubler pendant son oraison ; mais ses efforts furent inutiles, et ne diminuèrent en rien l'affection d'Agnès pour ce saint exercice.

Aux peines intérieures succédèrent les afflictions corporelles. Elle eut à l'âge de vingt ans à endurer pendant deux mois les douleurs d'une maladie qui commença à la Septuagésime, et dont la violence fut extraordinaire. Mais quelque grands que fussent ses maux, ils ne purent épuiser sa patience. On l'entendait dire souvent au milieu de ses souffrances : « O mon Dieu ! ô mon doux et aimable Jésus ! » soyez béni mille et mille fois ! » Elle recevait avec reconnaissance les services qu'on lui rendait, et prenait sans

répugnance tout ce qu'on lui présentait. Toujours fidèle à l'oraison, même dans son plus grand abattement, elle ne manqua pas, pendant qu'elle fut malade, d'y donner trois heures par jour : son confesseur l'ayant engagée à la diminuer, de crainte que cette application ne lui fatiguât trop l'esprit : « Hé! mon père, lui répondit-elle, que vou- » lez-vous que je fasse dans ce lit pendant ce temps de » ma pénitence? Avec qui pourrais-je m'entretenir, sinon » avec mon époux? » Le mal augmentant, Agnès reçut deux fois le saint Viatique. Enfin, après avoir cruellement souffert, sur-tout le Vendredi-saint, et avoir le même jour médité avec une dévotion extraordinaire sur toutes les circonstances de la passion du Sauveur, elle se trouva subitement guérie le Samedi-saint, et fut en état d'aller à l'église le jour de Pâques.

C'est à cette époque de sa vie qu'Agnès, pressée par le désir de se consacrer à Dieu dans l'état religieux, et ne pouvant alors être admise dans un monastère, reçut des mains de son confesseur l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique. Plus tard elle vit enfin ses vœux accomplis; mais avant de raconter son entrée en religion, nous devons parler de son amour pour les pauvres, de son zèle pour le salut des âmes et de son humilité, vertus qu'elle porta jusqu'à la perfection au milieu du monde.

L'on peut dire que la miséricorde étoit née avec elle. Dès son enfance elle se privait en faveur des pauvres du pain de son goûter. Plus âgée, le gain qu'elle retirait de son travail, et que son père laissait à sa disposition, elle l'employait à les secourir. Non-seulement elle les assistait de son argent, mais elle leur donnait aussi les soins les plus charitables; les malades et les infirmes excitaient surtout sa compassion; elle les assistait et les servait; elle cherchait pour eux des aumônes et surmontait pour leur être utile toutes les répugnances de la nature. On l'a vue

panser pendant plusieurs mois une pauvre femme affligée d'un cancer, et lui rendre toutes sortes d'autres bons offices, travaillant en même temps avec un grand zèle à assurer de tout son pouvoir le salut éternel de cette infortunée.

Ce ne fut pas seulement en faveur de cette pauvre femme qu'Agnès montra toute l'ardeur de son zèle ; elle était sans cesse occupée du salut du prochain. Elle gagnait à Dieu ses compagnes ; elle établit une piété solide dans sa famille ; elle convertit une malheureuse fille qui faisait le métier de voler, ramena par ses entretiens et sa douceur un hérétique à l'unité, et préserva du dernier malheur une autre fille qui, s'étant laissé séduire, se livrait à un si affreux désespoir, qu'elle voulait attenter à sa propre vie. Rien ne lui coûtait quand il s'agissait du bien des âmes.

Dieu donne sa grâce aux humbles, dit l'Ecriture. Si Agnès obtenait des succès aussi consolans dans ses entreprises pour l'avantage spirituel du prochain, l'on peut dire qu'elle les devait à son humilité. Elle avait d'elle-même les plus bas sentimens, et son confesseur lui ayant demandé un jour pourquoi elle tenait toujours les yeux baissés : « Mon père, lui répondit-elle, je crois que les » personnes à qui je parle sont saintes, et moi si misé» rable, que je n'ose ni ne dois lever les yeux sur elle. » Evitant avec soin de s'attirer les louanges, elle souffrait lorsqu'elle était exposée à en recevoir. Un religieux lui ayant dit une foi en la quittant : « Adieu, la Sainte ! » c'en fut assez pour la faire rougir de confusion.

Telle était Agnès au milieu du monde, servant à tous de modèle de perfection chrétienne, lorsque quatre demoiselles de Langeac formèrent le projet de fonder dans la ville qu'elles habitaient un monastère de religieuses de Saint-Dominique, dans lequel chacune d'elles voulait s'engager. Agnès, ayant connu l'établissement, sollicita et ob-

tint la grâce d'être admise dans cette nouvelle maison, en qualité de sœur converse. Mais avant d'y être reçue, Dieu permit qu'elle éprouvât de nombreuses difficultés et de grandes humiliations. On lui fit même perdre tout espoir d'entrer en religion. Enfin les obstacles furent levés, elle partit pour Langeac, avec les fondatrices, au mois de Septembre 1623, n'ayant encore que vingt ans. Son premier emploi fut celui de cuisinière, elle s'en acquittait avec zèle, mais sa santé déjà usée par ses pénitences ne lui permit pas de le remplir long-temps; elle devint si faible, qu'elle ne pouvait plus travailler. On jugea alors qu'il serait mieux de la placer au rang des sœurs de chœur. C'est en cette qualité qu'on l'admit à la profession. Avant de prononcer ses vœux, elle fit une confession générale; mais avec de si grands sentimens de contrition, qu'elle faillit expirer de douleur. Le 2 Février 1625, cette sainte fille se consacra au Seigneur, sous le nom de sœur Agnès de Jésus.

L'office de sous-portière fut celui dont on la chargea après sa profession. Elle y trouvait de la consolation, parce qu'elle pouvait traiter avec les pauvres, qu'elle avait toujours si tendrement aimés. Sa charité la portait à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir. Mais on la calomnia bientôt. Un homme du monde vint avertir la mère-prieure qu'Agnès faisait des aumônes avec profusion. Sans s'assurer de la vérité de l'accusation, la prieure lui fit une sévère réprimande, et la retira de cet office. L'humble religieuse souffrit en paix cet affront. Après quelque temps d'épreuve, cette même prieure revint de son erreur, et ayant reconnu la vertu éminente d'Agnès, elle la chargea du soin des novices. Dans cet important emploi, la servante de Dieu montra tant de sagesse et de zèle, qu'elle conduisit à une haute perfection plusieurs des filles qui lui furent confiées. Par ses exemples autant que par

ses discours, elle formait sur-tout ses élèves à la pratique du renoncement à elles-mêmes ; regardant avec raison ce point comme un des plus essentiels de la vie religieuse.

Les faveurs spirituelles extraordinaires que recevait Agnès donnèrent à plusieurs personnes la crainte qu'elle ne fût dans l'illusion. Ses compagnes semblaient partager ce sentiment ; mais l'examen sévère que l'on fit de sa conduite, au milieu des humiliations qu'elle recevait alors, eut bientôt rassuré sur son compte. Certaines de sa solide vertu, les religieuses de Langeac la choisirent pour leur supérieure, quoiqu'elle ne fût âgée que de vingt-trois ans. Cette charge, qui la mettait à la tête de la communauté, l'affligea vivement ; elle fit tous ses efforts pour être délivrée de ce fardeau, et sa modestie dans cette circonstance donna un nouveau lustre à son mérite.

En devenant supérieure, Agnès devint pour ses compagnes une véritable mère. Elle s'occupait de toutes avec la plus tendre sollicitude, leur témoignant un vif intérêt, cherchant à leur rendre la vie religieuse agréable, et ne négligeant aucun des moyens qui pouvaient les faire parvenir à la perfection de leur saint état. Douée d'une rare prudence, elle gouverna heureusement son monastère qui, nouvellement fondé, n'était pas riche et éprouvait quelquefois de grands besoins. Dans ces circonstances difficiles, Agnès montrait tant de confiance en Dieu, qu'elle en recevait des secours en quelque sorte inespérés. C'était cette confiance qui la soutenait également dans les peines qu'elle eut à souffrir par des calomnies que l'on répandit encore alors sur son compte, comme on l'avait fait à toutes les autres époques de sa vie.

En 1631, Agnès fut inspirée de prier pour un ecclésiastique qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'avait jamais vu. Cet ecclésiastique était le célèbre M. Olier, depuis curé de Saint-Sulpice, à Paris, si recommandable à toute la

France, et par le bien qu'il a opéré lui-même, et par celui que fait encore l'utile congrégation dont il est le fondateur. Ce saint prêtre, alors abbé de Prébac, près de Langeac, songeait à donner des missions dans les environs de son abbaye, lieux qui étaient dépourvus de presque tous les secours spirituels. Elle continua ainsi à prier pour lui, jusqu'au moment où elle le vit pour la première fois; c'était en 1634. Il s'établit bientôt entre ces deux âmes parfaites une union très-intime et très-sainte. M. Olier visitait souvent la mère Agnès au parloir, et retirait de ses entretiens de grands avantages spirituels. Elle, de son côté, le choisit pour son directeur et lui ouvrit son âme tout entière. Cette liaison dura huit mois; au bout de ce temps, M. Olier fut obligé de revenir à Paris. La mère Agnès en le quittant lui fit clairement connaître qu'ils ne se reverraient plus. En effet, elle tomba malade peu de temps après. On croit que la peine qu'elle éprouva d'être cette année élue supérieure pour la seconde fois, fut une des causes de sa maladie. Il semble aussi que son amour pour Dieu ne lui permettait plus de supporter son exil. Sur son lit de douleur, cette sainte fille donna des exemples admirables de patience, d'humilité, de charité et d'obéissance. Elle consolait ses sœurs qui connaissaient alors tout le prix du trésor qu'elles possédaient. Elle leur adressait des paroles pleines d'édification. « Vivre tant que Dieu voudra, leur » disait-elle, et mourir quand il lui plaira. » Sa dernière communion fut accompagnée d'une ferveur extraordinaire; elle reçut ensuite l'Extrême-Onction, après laquelle, étant tombée en agonie, elle rendit son âme pure à son Créateur, le 19 Octobre 1634; jeune encore, puisqu'elle n'avait que trente et un ans. La haute réputation de sainteté qu'elle avait acquise de son vivant se soutint après sa mort. Ses vertus furent publiées par ceux qui l'avaient connue. Plusieurs miracles lui furent attribués. On réclama son inter-

cession auprès de Dieu, et, en 1698, on commença le procès de sa canonisation, pour laquelle Louis XIV lui-même écrivit au Pape Clément XI, ainsi que le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, et d'autres cardinaux français. La cause fut interrompue et reprise plusieurs fois pendant le XVIIIe siècle. Elle fut encore poursuivie depuis 1805 jusqu'à 1808, époque à laquelle le Pape Pie VII rendit, le 19 Mars, un décret qui constatait l'héroïsme des vertus de la mère Agnès : puissions-nous la voir enfin terminée ! Le corps de cette vénérable servante de Dieu a été, dans la révolution, sauvé de la profanation, et repose maintenant sous le maître-autel de l'église paroissiale de Langeac.

---

20 Octobre.

S. ARTÈME, MARTYR.

Voyez Théodoret, *Hist.* l. 3, c. 18; la *Chronique pascale*, p. 297, édit. de du Cange; Julien l'Apostat, *ep.* 10; Ammien Marcellin, l. 15, c. 23; Fleury, l. 15, c. 23.

L'AN 362.

COMME l'Egypte était une contrée riche et puissante, et qu'elle fournissait en partie le blé dont la ville de Rome avait besoin, Auguste n'en confia point le gouvernement à un sénateur, comme il se pratiquait à l'égard des autres provinces considérables; mais il voulut qu'au lieu d'un proconsul, elle eût pour gouverneur un chevalier romain, qui avait le titre de préfet augustal (1). Le commande-

(1) Voyez Dion, l. 51; Tacite, *Annal.* l. 2; Baronius, *not. in martyrol.* 20 *Oct.* et la *Notitia dignit. Imper. Occid.* c. 128, *ap. Græv. Antiq. Rom.* t. VII, *col.* 1638. Il est dit dans ce dernier ouvrage, que l'Egypte nourrissait les habitans de Rome quatre mois de l'année et

ment des troupes fut confié à un officier, qu'on appelait duc ou général d'Egypte. Artème fut honoré de cette dernière place sous le règne de Constance. Avant lui, elle avait été successivement occupée par Lucius et par Sébastien.

Il est vrai qu'Artème se chargea sous Constance de commissions qui le firent soupçonner d'être ennemi de saint Athanase. Mais on a toujours pensé qu'il n'obéissait au prince que par faiblesse. Au reste, il n'approuva jamais l'hérésie. Son orthodoxie parut sur-tout avec éclat sous l'Empereur Julien. Théodoret, l'auteur de la Chronique pascale, et les anciens calendriers grecs ne permettent pas d'en douter.

Les païens d'Egypte l'ayant accusé d'avoir démoli leurs temples et brisé leurs idoles, Julien le fit comparaître devant lui à Antioche, en 362; et sur cette simple accusation, ce prince le condamna à perdre la tête, au mois de Juin de la même année. Les Grecs l'honorent parmi ceux qu'ils appellent *grands martyrs*.

Artème, engagé dans le service d'un prince arien, était exposé au danger d'être précipité dans les flammes éternelles; mais Dieu le sauva par sa main tout-puissante, et lui fit remporter la couronne glorieuse du martyre. N'avons-nous pas nous-mêmes été mille fois exposés au danger de périr éternellement? Quels doivent donc être nos sentimens pour la bonté infinie qui a veillé à notre conservation! Disons donc souvent avec le prophète : *Si le Seigneur n'eût secouru mon âme, il y a long-temps qu'elle serait précipitée dans l'enfer*. Livrons-nous aux transports de la reconnaissance la plus vive; implorons sans cesse la miséricorde divine; prenons la résolution de servir Dieu avec toute la fidélité dont nous serons capables, afin que sa grâce ne devienne point infructueuse par notre malice.

qu'elle fit passer dans cette ville, sous le règne d'Auguste, vingt millions de boisseaux romains de blé.

S. BARSABIAS, ABBÉ, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS EN PERSE.

L'AN 342.

Eugène, appelé *Abas* par les Orientaux, *Avas* par les Chaldéens (1), et que Sozomène appelle *Aones* par corruption, était disciple du grand saint Antoine. En parcourant l'Orient, il fonda près de Nisibe un monastère nombreux dont il prit la conduite. Il en sortit de saintes colonies, qui se répandirent dans la Perse, pays où il y avait plusieurs monastères au quatrième siècle, comme nous l'apprenons de Théodoret (2), de Bar-Ebræus, et des autres écrivains syriens (3). On lit dans Sozomène que les moines dont il s'agit étaient disciples d'Abas; qu'ils achevèrent de convertir la Syrie, et que par leurs prédications ils firent briller le flambeau de la vraie foi parmi les Perses et les Sarrasins (4).

Barsabias, un de ces prédicateurs zélés, était abbé en Perse, et il avait sous sa conduite dix moines qu'il conduisait avec soin dans les voies de la perfection. Il fut aisément remarqué par les ennemis de Jésus-Christ. Ayant été arrêté au commencement de la grande persécution de Sapor, il fut cité devant le gouverneur de la province, et accusé de vouloir abolir en Perse la religion des mages. On arrêta en même temps ses dix moines. Ils furent tous chargés de chaînes, et conduits dans la ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa

(1) C'est-à-dire, *notre père*.
(2) *Philoth*. c. 1.
(3) *Ap*. Jos. Assemani, *Bibl. Orient*. t. III, p. 2.
(4) Sozomène, l. 6, c. 34.

résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Il leur fit écraser les genoux, casser les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et sur le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. Les martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution, en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux. Une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

Le saint abbé demandait à Dieu de voir aller dans le ciel avant lui les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage qui passait avec sa femme, ses deux enfans et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse, et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint abbé qui paraissait rempli de joie, qui chantait les louanges de Dieu, et qui prenait chacun de ses moines par la main, comme pour le présenter au bourreau. On lit dans les actes de nos saints martyrs, que le mage vit une croix lumineuse sur les corps de ceux des moines qu'on avait déjà mis à mort. Mais quoiqu'il en soit des motifs de sa conversion, ce mage devint chrétien tout-à-coup, et il se sentit un désir ardent d'être réuni à ces généreux soldats de Jésus-Christ qu'il voyait faire le sacrifice de leur vie avec tant de courage. Il descend donc de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi; puis s'approchant de Barsabias, il le prie de l'admettre au nombre de ses disciples. L'abbé y consent, il le prend par la main après le neuvième, et le présente au bourreau qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces martyrs, fut décapité le dernier. Les corps de ces douze Saints furent abandonnés à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie. Mais

on porta leurs têtes dans la ville, et on les suspendit dans le temple de Nahitis ou de Vénus : car quoique les mages eussent en horreur toutes les idoles, il y avait cependant plusieurs sectes d'idolâtres en différentes contrées de la Perse (5). L'exemple du mage dont nous venons de parler toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne. Nos saints martyrs souffrirent le 3 de Juin, la troisième année de la grande persécution de Sapor, la trente-troisième du règne de ce prince, et la 342e de Jésus-Christ. Saint Barsabias est nommé dans les ménologes des Grecs, et dans le martyrologe romain.

Voyez les actes chaldaïques de ces martyrs, publiés par M. Etienne Assémani, *Act. Martyr. Orient.* t. I.

S. ZÉNOBE, ÉVÊQUE DE FLORENCE.

La ville de Florence fut la patrie de saint Zénobe, qu'elle honore comme son patron, son protecteur et son principal apôtre. Ce Saint naquit sur la fin du règne de Constantin-le-Grand. Il étudia sous d'excellens maîtres, et s'appliqua principalement à la philosophie. A force de chercher la sagesse, il découvrit l'extravagance et l'impiété de l'idolâtrie dans laquelle il avait été élevé; puis ouvrant les

---

(5) Le système du bon et du mauvais principe n'était point particulier aux mages; on le suivait dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique. Il avait principalement cours parmi quelques sectes de Chaldéens, d'Assyriens, de Syriens, d'Indiens et d'Egyptiens. Mais il y avait beaucoup de variété dans les idées que chaque secte s'en formait. On peut voir Christophe Wolfius, dans son *Manicheismus ante Manichœos,* Hamb. 1707, et Mosheim, dans ses *Observationes ad Cudworthi systema,* p. 328. Il y avait en Perse, comme dans les contrées dont nous venons de parler, des sectes nombreuses qui adoraient les idoles.

yeux à la lumière de l'Evangile, il embrassa le christianisme.

La foi avait été plantée à Florence sous Romulus, Paulin et Frontin, que quelques auteurs appellent disciples de saint Pierre (6). Mais Lami a montré (7) que leur mission était d'une date postérieure, et qu'on doit la mettre dans le second ou le troisième siècle. Selon Foggini (8), il n'est pas certain que saint Romulus, évêque de Fiesoli, à deux milles de Florence, ait fleuri avant le commencement du quatrième siècle. Mais il n'en est pas moins vrai que l'Evangile avait été prêché aux Florentins long-temps auparavant. On en trouve la preuve dans le martyre de saint Minias et de ses compagnons, des saints Crescius, Entius, etc., qui souffrirent durant les premières persécutions générales. Il est également certain que l'idolâtrie était encore la religion dominante de Florence, lorsque saint Zénobe se fit chrétien.

Il reçut secrètement le baptême dans le lieu de sa naissance. Ses parens en furent très-irrités, ils s'élevèrent et contre le néophyte et contre l'évêque qui l'avait baptisé; ils prétendirent même qu'on avait par-là lésé l'autorité paternelle. Zénobe leur répondit avec tant de douceur et de fermeté, il justifia si bien sa conduite et celle de l'évêque, que ses parens furent satisfaits. Quand il eut une fois mérité leur confiance, il ne lui fut pas difficile de les gagner à Jésus-Christ.

Désirant servir Dieu de la manière la plus parfaite, et se préparer à exercer la fonction d'apôtre parmi ses com-

---

(6) Baron, *ad an.* 46, n. 11.

(7) *Singulari de eruditione apostolor. libro*, c. 11, p. 190, *ed. an.* 1738. Foggini, *de romano S. Petri itinere et episcopatu, exercit.* 14, p. 289, *ad.* pag. 365.

(8) *Ibid.* p. 290, et la *vera historia di S. Romule Vescovo e protettore di Fiesole, liberata dal B. Foggini dalle calunnie. An.* 1742.

patriotes, il embrassa l'état ecclésiastique. N'étant encore que diacre, il prêcha l'Evangile avec autant de fruit que de réputation. Son mérite et ses vertus le firent connaître de saint Ambroise de Milan. Le Pape Damase, qui le connut aussi, le fit venir à Rome. Après la mort de ce Souverain-Pontife, il retourna à Florence, pour y cultiver une vigne qui demandait tous ses soins. Devenu évêque de cette ville, il se montra digne successeur des apôtres. Il instruisait son peuple avec un zèle infatigable; et Dieu se plaisait quelquefois à confirmer par des miracles la vérité de la doctrine qu'il prêchait. Il mourut sous le règne d'Honorius. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans la grande église de Florence. On lit son nom dans le martyrologe romain, sous le 25 de Mai.

Voyez l'abrégé de son ancienne vie, dans saint Antonin; Ughelli, *Ital. sacr.* Foggini, *loc. cit.*, et sur-tout le bon ouvrage du P. Joseph Richa, Jésuite, intitulé : *Notizie istoriche delle Chiese Fiorentine*, t. VI, in Fierenze, *an.* 1757.

S. SENDOU, PRÊTRE AU DIOCÈSE DE REIMS.

Septième siècle.

SAINT SINDULPHE, vulgairement appelé *Sendou* ou *Sandoux*, était né en Aquitaine. Animé du désir de parvenir à une plus haute perfection, il quitta sa patrie, où il vivait dans la pratique de toutes les vertus, et alla chercher une retraite dans le diocèse de Reims, vers le commencement du septième siècle. On pense communément qu'il était prêtre quand il sortit de l'Aquitaine. Il fixa sa demeure au village d'Aussonce, à quatre lieues de Reims, du côté de l'orient. Il joignait une prière continuelle aux mortifications de la plus austère pénitence. Il triompha par son humilité, des tentations par lesquelles il fut éprouvé.

Il donnait des instructions salutaires à ceux qui venaient le visiter. Comme il avait un don particulier pour entendre l'Ecriture, il en faisait les plus heureuses applications, tant pour son usage que pour celui des autres. Il mourut le 20 d'Octobre, avant le milieu du septième siècle. On l'enterra dans le lieu de sa pénitence; mais dans le neuvième siècle, on porta son corps à l'abbaye de Hautvilliers, qui est aussi à quatre lieues de Reims. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Mabillon, *Act. SS.* t. I, *et part.* 2, *Sæc.* 4, *Ben.*; Flodoard, *Hist. Rem.* l. 2, c. 9; Baillet, etc.

---

† SAINT JEAN DE KENTI, PRÊTRE.

Tiré de la bulle de sa canonisation et des leçons de son office dans le bréviaire romain.

L'AN 1473.

« Dieu n'a pas voulu que son Église fût laissée sans » défense, dit le Pape Clément XIII, dans le décret pour » la canonisation de ce Saint, et mille boucliers, l'armure » des vaillans, sont suspendus à ses murailles, comme » dans une forte citadelle. Ces boucliers sont les docteurs » de l'Eglise, qui enseignent la foi et sa morale avec zèle » et science dans la chaire de vérité, ou qui dans des » fonctions particulières inculquent leurs leçons dans les » âmes de ceux qu'ils instruisent, et les persuadent par » la pureté de leur conduite et par la sainteté de leur vie. » Pour défendre l'Eglise, pour empêcher les portes de l'en- » fer de prévaloir contre elle, la science est insuffisante, » si elle n'est accompagnée de la sainteté; leur union accroît » leur force et leur autorité. »

Cet heureux accord se trouva dans Jean de Kenti, un

des plus brillans ornemens de l'Eglise de Pologne. L'on fixe au xe siècle l'établissement du christianisme dans ce royaume, en Russie, en Norwège et en Hongrie; mais on peut croire que diverses circonstances, telles que la guerre et le commerce, y avaient donné quelques connaissances de la religion véritable long-temps avant cette époque. En 965, Micislas, éclairé par Dambrowska son épouse, fille de Boleslas, Roi de Bohême, reçut la lumière de l'Evangile. Ayant, par une lettre respectueuse, instruit le Pape de sa conversion, Jean XIII, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, envoya Egidius, évêque de Tusculum, et d'autres missionnaires, pour perfectionner cette grande œuvre. Leur défaut de connaissance de la langue du peuple qu'ils voulaient évangéliser, fut d'abord un empêchement au succès de leurs travaux; mais quand cet obstacle fut surmonté, ce peuple abandonna promptement ses superstitions et embrassa avec ardeur la religion catholique. Par une coutume très-ancienne en Pologne, tous ceux qui assistent au saint Sacrifice de la messe avec leurs épées, les tirent à moitié du fourreau, et les tiennent ainsi dans leurs mains pendant la lecture de l'Evangile, afin de témoigner leur zèle pour la religion. Cet usage subsiste encore. Dans le milieu du xve siècle, les sectateurs du fameux Jean Hus passèrent de la Bohême dans les contrées voisines et tentèrent de répandre leur doctrine dans tous les lieux où ils trouvèrent asile; mais ils firent peu de progrès en Pologne, et ils y tombèrent bientôt dans l'obscurité.

Saint Jean de Kenti y fut leur principal antagoniste. Né vers l'an 1403, dans le village dont il porte le nom, et qui est du diocèse de Cracovie, il dut au soin que prirent ses pieux parens de lui donner une bonne éducation, l'avantage précieux de passer sa jeunesse dans l'innocence. Les vertus que l'on remarqua dès-lors en lui firent comprendre à quel degré de perfection il parviendrait dans la

suite. Après avoir achevé ses premières études, il alla dans l'université de Cracovie faire sa philosophie, sa théologie, et y prendre les degrés. Dieu bénissant ses efforts, Jean devint docteur et professeur dans cette même université. C'est dans ce poste que, pendant plusieurs années, non-seulement il éclaira l'esprit de ses disciples, en leur enseignant une doctrine pure, mais il pénétra encore leur cœur des sentimens d'une piété sincère, qu'il leur inspirait par ses discours et ses exemples. Ayant été élevé au sacerdoce, il ne se relâcha en rien de son ardeur pour l'étude, seulement il y joignit un zèle plus vif pour sa perfection. Ce saint homme, profondément affligé de voir Dieu offensé si souvent et par un si grand nombre de pécheurs, tâchait d'appaiser sa justice, en offrant chaque jour pour lui et pour le peuple le saint Sacrifice de la messe, qu'il ne pouvait célébrer sans verser des larmes abondantes.

Après avoir enseigné avec succès, Jean fut appelé au gouvernement de la paroisse d'Ilkusi. Ce pénible emploi, en lui imposant de nouvelles obligations, fit aussi éclater en lui de nouvelles vertus. Véritable pasteur des âmes, il remplit avec le zèle le plus édifiant et une prudence consommée, tous les devoirs du saint ministère; sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il était le père de son troupeau, et tous étaient sûrs de trouver enfin un ami tendre et actif dans leurs peines temporelles ou spirituelles. Il se refusait toute superfluité pour secourir les indigens, et souvent même il se dépouilla pour eux de ses habits et de ses souliers; il laissait dans ces circonstances son manteau traîner le plus qu'il lui était possible, afin qu'on ne vît pas qu'il retournait nu-pieds à sa demeure. Un Dimanche matin, en se rendant à l'église, il trouva un pauvre homme étendu, presque sans vêtemens, sur la neige, mourant de faim et de froid; il ôta aussitôt sa soutane, en couvrit cet infortuné, le conduisit dans son presbytère et

le fit manger avec lui. En mémoire de cette charitable action, chaque professeur du collége de Varsovie était obligé un jour dans l'année de faire dîner un pauvre à sa table.

La charge des âmes a effrayé tous les Saints. Jean, pénétré de cette crainte, quitta, après quelques années d'exercice, la paroisse dont il était chargé, et, sur la demande de l'université, il vint reprendre sa place de professeur. Ce changement de situation et d'état n'influa en rien sur sa conduite. Tous les instans que son emploi lui laissait libres, il les employait ou à travailler au salut du prochain, sur-tout par la prédication, ou il les donnait à la prière, dans laquelle il recevait des faveurs extraordinaires. Le souvenir de la passion de Jésus-Christ le touchait tellement, qu'il passait quelquefois toute la nuit dans la contemplation de ce mystère. Pour le graver encore plus profondément dans son esprit, ce saint prêtre fit, sous l'habit de pélerin, le voyage de Jérusalem. Brûlant du désir de terminer ses jours par le martyre, il ne craignit pas de prêcher aux Turcs Jésus-Christ crucifié. Outre ce voyage de la Terre-Sainte, Jean fit quatre fois celui de Rome, pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, donner au Saint-Siége des marques publiques de son respect, et tâcher, ainsi qu'il le disait, de se préserver par ces voyages de piété, des peines du purgatoire. Il faisait ces pélerinages à pied, portant lui-même son bagage. Dans un de ses voyages, des voleurs l'ayant rencontré, lui prirent ce qu'il possédait et l'interrogèrent ensuite pour savoir s'il n'avait plus rien; le saint homme leur répondit que non : mais s'étant aperçu, lorsqu'ils l'eurent quitté, qu'il avait encore quelques pièces d'or cousues dans son manteau, il courut après eux, les appela à haute voix et leur présenta son or. Ceux-ci, étonnés d'une pareille conduite, refusèrent de le recevoir, et lui rendirent même ce qu'ils lui avaient pris. Trait admirable de candeur, d'amour de la vérité et de

désintéressement que la religion chrétienne peut seule inspirer.

Profondément pénétré de respect pour le précepte de l'Evangile qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, Jean de Kenti l'observait avec la plus grande exactitude. A l'exemple de saint Augustin, il avait inscrit sur les murs de sa demeure des vers qui montrait son horreur pour la médisance. Sa charité ne consistait pas seulement à éviter de faire du mal à ses frères, elle le portait à leur procurer tout le bien qu'il lui était possible. On l'a vu se priver de sa nourriture, pour la donner à ceux qui en avaient besoin. Autant animé d'une sainte haine contre lui-même, qu'il montrait d'affection pour le prochain, il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, ne s'habillait que pour se couvrir, et ne mangeait que pour s'empêcher de mourir de faim. Le désir qu'il avait de conserver sa pureté, le porta à la pratique des plus rudes mortifications. Il était couvert d'un cilice, jeûnait et prenait fréquemment la discipline. Trente ans avant sa mort, il s'abstint entièrement de l'usage de la viande. Telle fut la vie de ce saint prêtre, dont tous les jours furent donnés à la vertu. Uni à Dieu d'une manière intime, par le souvenir habituel de sa sainte présence, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait montrait son recueillement et son zèle pour la gloire du Seigneur et pour le salut du prochain. Il mourut le 24 Décembre 1473, dans la soixante-dixième année de son âge, aimé et respecté de tous. Plusieurs miracles furent opérés par son intercession. Cent trente ans après sa mort, on ouvrit son tombeau et il en sortit l'odeur la plus douce et la plus agréable. On conserva religieusement la robe de pourpre qu'il avait portée comme docteur; on en revêtait le doyen de l'école de philosophie le jour de son installation, et on lui faisait jurer d'imiter les exemples et les vertus de saint Jean de Kenti, comme il en portait le vêtement.

Il fut canonisé par le Pape Clément XIII, le 16 Juillet 1767; sa mémoire est en grande vénération en Pologne et en Lithuanie, et il est un des patrons de ces pays (1).

---

(1) Nous avons parlé de l'introduction du christianisme en Pologne : nous ajouterons qu'à l'époque du schisme des Grecs, plusieurs Églises de ce rit, qui étaient sous la domination polonaise, eurent le malheur de s'y laisser entrainer ; mais la plus grande partie resta dans la communion du Saint-Siége : ceux-ci furent appelés *les Grecs unis* et les autres, *dissidens.* Les deux communions vivaient en paix, et quelques tentatives furent même faites pour leur réunion. Dans le dix-septième siècle plusieurs évêques grecs rentrèrent avec leurs troupeaux dans le sein de l'Église catholique : ils reconnurent les conciles généraux, la double procession du Saint-Esprit, la suprématie du Pape, et les autres articles de foi de l'Église romaine ; il leur fut en général permis de conserver leurs usages et leurs rits particuliers. En 1720, les prélats *grecs unis* tinrent un concile à Zamoski : il fut présidé par Jérôme Grimaldi, archevêque d'Edesse, nonce du Pape en Pologne. Il s'ouvrit de nouveau, le 26 Août, à Léopold. Le métropolitain de Kiow, sept évêques grecs, huit archimandrites et plus de cent vingt membres du clergé grec séculier et régulier le composèrent ; plusieurs décrets concernant la foi et la discipline y furent faits : on y reconnut l'autorité du concile de Trente, et la bulle *Unigenitus* y fut expressément reçue. Benoit XIII ratifia les décrets de ce concile le 24 Juillet 1724.

La Pologne était renommée par les arts, la gloire militaire, les progrès de l'agriculture et les talens de ses habitans. Elle était le boulevard de la chrétienté contre les Turcs, et dans une circonstance mémorable, l'habileté de Jean Sobieski, Roi de Pologne, aidée de la valeur de ses troupes, préserva Vienne de l'invasion de ces barbares. Les belles-lettres ont été aussi cultivées avec succès dans cette contrée. Les élégies de Sidronius Hoschius, et les odes de Casimir Sarbiewki; tous deux Jésuites polonais, peuvent être comparées avec les meilleures productions de la latinité moderne.

Nous avons parlé de l'harmonie qui subsistait entre les Grecs *unis* et les *dissidens.* La religion catholique était la religion de l'État ; mais les *dissidens* jouissaient d'une entière tolérance. Ils en furent satisfaits jusqu'en 1772. qu'ils commencèrent à réclamer une égalité de droits et de priviléges. L'Impératrice de Russie, dont les vues ambitieuses se manifestèrent à cette époque funeste pour la Pologne, favorisa les schismatiques, persécuta les Grecs unis, et les força d'apostasier. Dès-lors des guerres civiles se succédèrent, et les résultats désastreux qui les suivirent sont universellement connus.

Il a laissé après lui une haute réputation de savoir; mais aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous; on lui en attribuait quelques-uns qui furent déclarés apocryphes par la congrégation des Rits pendant le procès pour sa canonisation.

+ S. VITAL, SECOND ÉVÊQUE DE SALTZBOURG.

Vers l'an 730.

Vital était disciple de S. Rupert, et selon toute apparence son compatriote. Les vertus dont il donna constamment des preuves, et qui le rendaient particulièrement propre à la prélature, engagèrent son maître à l'élever, encore de son vivant, à la dignité d'évêque. Après la mort de S. Rupert, il se plaça aussitôt à la tête du nouveau diocèse, et brilla comme un modèle de piété évangélique au milieu de son troupeau, qu'il sut gouverner en père tendre et en maître profond. Son affabilité, son éloquence et le charme de sa conduite lui eurent bientôt gagné tous les cœurs. Les habitans de Puizgau, longue vallée située au nord du mont Tauërn, dans le territoire de Saltzbourg, qui étaient encore idolâtres, furent convertis au christianisme par saint Vital, ce qui lui valut le surnom d'*apôtre du Puizgau*.

On élève non-seulement son zèle et sa charité, mais encore son esprit de paix. Il intervenait par sa médiation dans tous les différends, et ses prédications étaient celles d'un vrai serviteur du Dieu de miséricorde, de réconciliation et d'amour.

Nous ignorons les détails de sa mort. Une ancienne tradition la place au 20 Octobre, vers l'an 730, ou un siècle plus tôt, d'après l'opinion assez fondée de quelques auteurs.

Il ne fut question de la canonisation du bienheureux évêque qu'en 1489, sous le Pape Pie II, et l'archevêque Sigismond de Wolkenstorf; puis en 1519, sous Léon X, de la part de Simon III, abbé de Saint-Pierre, où le Saint commença à être honoré, et enfin en 1628, sous le Pape Urbain VIII, de la part de l'archevêque Paris, comte de Lodron. Depuis ce temps Vital est au nombre des Saints diocésains de Saltzbourg. — Ses reliques reposent dans l'église de Saint-Pierre de cette ville (1).

Voyez Hansiz, *Germ. sacr.* (t. II, p. 66); *Sancta et beata Austria*, p. 165; Canisius, Hund, Aventin, Velser, Rader etc., et les *Legenden Heiliger Gottes und verehrter Landespatronen von Oesterreich* etc. p. 241.

---

21 Octobre.

Ste URSULE ET SES COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES.

Au milieu du cinquième siècle.

PENDANT que les Saxons, encore païens, ravageaient l'Angleterre, un grand nombre d'anciens Bretons, qui habitaient cette île, s'enfuirent dans les Gaules, et s'établirent dans l'Armorique, qu'on a depuis appelée Bretagne; d'autres passèrent dans les Pays-Bas, et s'arrêtèrent au château de Brittembourg, près de l'embouchure du Rhin; c'est ce qui se prouve par d'anciens monumens et par le témoignage des historiens flamands cités par Ussérius.

Il paraît que nos saintes martyres quittèrent la Grande-

---

(1) On lit dans Hansiz une épitaphe du Saint, qui commence par ces vers :

Nunc non est talis, qualis fuit ille Vitalis,
In toto mundo, qui vixit corpore mundo.

Bretagne ou l'Angleterre, vers le temps dont nous parlons; c'est-à-dire, dans le cinquième siècle. Elles aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie, que de perdre leur virginité, et elles furent mises à mort par l'armée des Huns, qui ravagèrent alors le pays où elles s'étaient réfugiées, et qui portèrent le fer et la flamme dans tous les lieux où ils passèrent. On convient que ces Saintes étaient venues originairement de la Grande-Bretagne, et qu'Ursule était à leur tête pour les conduire et les encourager (1). Quoi-

---

(1) Les anciens calendriers, copiés par Usuard, nomment, sous le 20 d'Octobre, sainte Saule et sainte Marthe, compagnes, vierges et martyres à Cologne. Le P. Alexandre et les rédacteurs du nouveau bréviaire de Paris pensent que sainte Saule est la même que sainte Ursule. Il faut attendre les mémoires que les Bollandistes ont promis sur ces Saintes. Selon Baronius, on doit principalement s'en rapporter sur ce qui les concerne, à ce qu'on lit dans l'histoire manuscrite d'Angleterre, par Geoffroi de Montmouth, laquelle se garde dans la bibliothèque du Vatican. Ce dernier auteur rapporte qu'Ursule était fille de Dionoc, Roi ou prince de Cornouaille; que son père l'envoya à Conan, prince breton, qui avait suivi le parti du tyran Maxime, et que Maxime, qui avait commandé les troupes de l'empire dans la Bretagne, sous Gratien, passa dans les Gaules en 382, après avoir pris la pourpre. Mais diverses circonstances que l'on trouve dans le récit de Geoffroi de Montmouth, montrent qu'il n'est pas plus digne de foi que les rédacteurs des actes prétendus des saintes martyres.

Il paraît par les tombeaux des Saintes qu'on a découverts à Cologne, qu'elles étaient en fort grand nombre. Wandelbert, moine de Pruim en Ardennes, dans son martyrologe en vers qu'il compila en 850, les fait monter à mille; mais il n'écrivait que d'après de faux actes. Sigebert, qui florissait en 1111, compte onze mille vierges. C'est une méprise que quelques auteurs font venir de l'abréviation XI. M. V., qui ne voulait dire autre chose, *que onze martyres vierges*. Du moins la Chronique de saint Trond, *Spicil.* t. VII, p. 475, ne compte point un plus grand nombre de martyres. Le martyrologe romain se contente de nommer sainte Ursule et ses compagnes, dont il est effectivement impossible de déterminer le nombre.

Geoffroi de Montmouth met le martyre de ces Saintes sous le règne de Maxime, vers la fin du quatrième siècle; mais Othon de Frisingen, l. 4, c. 28, et Usserius le mettent au milieu du cinquième siècle.

qu'on les désigne en général sous le nom de vierges, il n'est pas hors de vraisemblance que quelques-unes aient été engagées dans l'état du mariage. La chronique de Sigebert de Gembloux (2) met leur martyre en 453. Elles souffrirent près du Bas-Rhin, et furent enterrées à Cologne. Suivant la coutume de ces temps-là, on bâtit sur leur tombeau une église, qui était fort célèbre en 643, lorsque saint Cunibert fut élu évêque de cette ville (3). Saint Annon, ar-

---

Quant à la conjecture, qu'une des saintes martyres pouvait porter le nom d'*Undecimilla*, elle est destituée de toute espèce de preuves, et rejetée unanimement par les bons critiques. On lit cependant dans un ancien missel de la Sorbonne : *Festum SS. Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum.*

Le *Calendarium ecclesiæ germanicæ Coloniensis*, publié par le docteur Binterim, Cologne 1824, in-4°, porte sous le 21 Octobre, p. 21 : *S. Hilarionis et scarum XI Virg. Ursul. Sencie Gregorie Pinose Marthe Saule Britule Satuine Rabacie Saturie Palladie.* Le savant auteur pense qu'il faut considérer ces onze vierges désignées comme à la tête de mille autres, afin de faire accorder cette donnée avec Wandelbert, qui dit :

Tum numero simul Rheni per littora fulgent
Christo virgineis erecta trophæa maniplis
Agrippinæ urbi, quarum furor impius olim
Millia mactavit, ductricibus inclyta sanctis.

D'après cela, les anciens manuscrits pourraient avoir porté : *Passio St. undecim et millium virginum Ursulæ et sociarum ejus.* Par l'omission du mot *et*, cette phrase aurait présenté *onze mille.* Ce qui combat cette opinion, c'est que dans les calendriers d'Essen et de St. Trond on ne lit que *onze.* Du reste, nous convenons que l'hypothèse de Binterim n'est pas sans fondement, et que parmi toutes les conjectures elle est peut-être une des plus probables.

Voyez sa *Commentatio historico-critica de numero et nominibus sanctarum Virginum, quæ cum S. Ursula Coloniæ martyrium passæ sunt*, à la fin dudit *Calendarium.*

(*Note aug. d'après l'allem.*)

(2) Voyez Ussérius, *Antiq. Britan.* c. 8, p. 108, et c. 12, p. 224.

(3) S. Cunibert était déjà évêque depuis l'an 623.

chevêque de Cologne dans le onzième siècle, avait une grande dévotion pour les saintes martyres, et il priait souvent les nuits entières devant leurs tombeaux, où il s'était opéré plusieurs miracles (4).

Sainte Ursule, qui conduisit au ciel tant de saintes âmes qu'elle avait formées à la vertu, est regardée comme le modèle des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Elle est patronne de l'église de la maison de Sorbonne, à Paris. Il s'est formé sous son invocation plusieurs établissemens religieux pour l'éducation des jeunes filles; tels sont les monastères des Ursulines, dont le nombre s'est si considérablement accru. Celles d'Italie furent établies, en 1537, par la B. Angèle de Bresce. Sept ans après, Paul III approuva leur institut. En 1572, Grégoire XIII les érigea en ordre religieux, sous la règle de saint Augustin, et les obligea à la clôture. Saint Charles Borromée les protégeait singulièrement, et il ne contribua pas peu à étendre leur institut. Le premier établissement qu'elles eurent en France, fut fondé à Paris, en 1611, par Magdeleine l'Huillier, dame de Sainte-Beuve. Cinq ans auparavant, la mère Anne de Saintonge, de Dijon, les avait établies en Franche-Comté; mais avec cette différence qu'elles n'étaient point obligées à une exacte clôture.

Rien de plus intéressant pour l'Etat et pour la Religion, que l'éducation de la jeunesse. Rien donc qui mérite plus

---

(4) Le P. Crombach a publié en 1647 à Cologne un gros volume in-folio, sous ce titre : *Ursula vindicata*, rapsodie de contes les plus bizarres. On lit à la page 743 les noms d'un grand nombre de ces vierges, comme aussi ceux de leurs pères et mères. On trouve p. 525 la table généalogique de Ste Ursule, dressée par elle-même, long-temps après sa mort. A côté des onze mille vierges martyres on cite encore onze mille Rois ou princes, dont les noms, l'origine etc. sont indiqués avec le même soin, comme si l'auteur eût été leur historiographe en titre.

(*Note de l'édit. allem.*)

d'être soutenu et encouragé que les établissemens qui se proposent une fin si noble et si importante. Comment donc se fait-il que l'éducation de la jeunesse soit la chose la plus négligée? Les parens commencent le mal, et on le continue en se servant de méthodes vicieuses, jusque dans des maisons d'ailleurs respectables. On ne peut bien élever la jeunesse, à moins qu'on ne joigne un grand fonds de vertu à plusieurs qualités qui supposent une attention suivie et beaucoup d'expérience (5). Or, ces qualités les trouve-t-on communément dans les parens, les maîtres ou maîtresses? Le comble du malheur, c'est qu'il n'y a personne qui ne se croie capable d'exercer une fonction aussi essentielle. Qu'arrive-t-il de là? La jeunesse étant confiée à des mains imprudentes, à des maîtres ou à des maîtresses qui ignorent l'étendue de leurs devoirs, qui ne connaissent point la nature humaine, qui n'observent point le développement successif de la raison, l'Etat et la Religion perdent des sujets que la Providence avait destinés à servir utilement la société, et à mettre la vertu en honneur par leurs exemples.

S. HILARION, ABBÉ.

Tiré de sa vie, écrite par saint Jérôme, avant l'an 392; *Op.* t. IV, part. 2, p. 74, *ed. Ben.* Voyez Pagi, *ad an.* 372; Fleury, t. II, etc.

L'AN 371 OU 372.

SAINT HILARION naquit dans la petite ville de Tabathe, à cinq milles de Gaze, du côté du midi. Ses parens étaient

---

(5) On peut voir sur ce sujet le traité *De l'éducation des Filles*, par Fénélon; l'*Éducation chrétienne des enfans*, et l'*Instruction de la Jeunesse*, par Gobinet, etc.

idolâtres. On l'envoya, étant encore fort jeune, à Alexandrie, pour y étudier la grammaire. La rapidité de ses progrès annonça l'excellence de son esprit ; ce qui, joint à la bonté de son caractère, le fit extrêmement aimer de tous ceux qui vivaient avec lui. Ayant eu le bonheur de connaître la religion chrétienne, il reçut le baptême. Devenu tout à coup un homme nouveau, il renonça à tous les divertissemens profanes, et ne se sentit plus de goût que pour les assemblées des fidèles.

Peu de temps après, il entendit parler de saint Antoine, dont le nom était célèbre en Egypte. Il conçut aussitôt le dessein de l'aller visiter dans son désert. Touché de ses exemples, il changea d'habit, et se mit à imiter son genre de vie, sa ferveur dans la prière, son humilité dans la réception des frères, sa persévérance dans les austérités, et ses autres vertus. Mais il ne tarda pas à s'ennuyer de ce concours de personnes de toute espèce, qui venaient trouver saint Antoine, soit pour être guéries de leurs maladies, soit pour être délivrées du démon. Désirant vivre dans une entière solitude, il prit quelques moines avec lui, et retourna dans son pays. Il y arriva vers l'an 307. Comme la mort lui avait enlevé son père et sa mère, il donna une partie de ses biens à ses frères, et l'autre aux pauvres. Il ne se réserva rien dans le partage qu'il en fit. Ensuite il se retira dans un désert qui était à sept milles de Majume, et situé entre la mer d'un côté et des marais de l'autre. On lui représenta inutilement que ce lieu était infesté de voleurs ; toute sa réponse fut qu'il ne craignait que la mort éternelle. Tout le monde admira sa ferveur et sa manière de vivre extraordinaire. Dans les commencemens de sa retraite, des brigands cachés dans son désert, lui demandèrent ce qu'il ferait s'il était attaqué par des voleurs et des assassins. « Un homme pauvre et nu, repondit-il, » ne craint point les voleurs. Mais, reprirent-ils, ils pour-

» raient vous ôter la vie. Cela est vrai, répliqua le Saint ; » et c'est même pour cette raison que je ne les crains point, » parce que je tâche d'être toujours prêt à mourir. » On était autant édifié que surpris de voir une telle ferveur et un tel courage dans un jeune homme de quinze ans. Sa santé était si faible et si délicate, que le moindre excès de froid ou de chaud faisait sur lui la plus vive impression. Il n'avait cependant d'autre vêtement qu'un sac, une tunique de peau que lui avait donnée saint Antoine, et un manteau fort court. Vivant dans la solitude, il s'assujettit à des mortifications que les égards dus au prochain ne lui auraient pas permis de pratiquer dans le monde. Il ne se coupait les cheveux qu'une fois par an, vers la fête de Pâques ; il ne quittait sa tunique que quand elle était usée, et jamais il ne lavait le sac dont il s'était revêtu, disant à ce sujet, que ce n'était pas la peine de chercher la propreté dans un cilice.

Dès qu'il eut une fois embrassé la pénitence, il s'interdit l'usage du pain. Pendant six ans, il n'eut chaque jour pour toute nourriture, que quinze figues, qu'il ne mangeait qu'au coucher du soleil. Lorsqu'il éprouvait quelque tentation de la chair, il entrait dans une sainte colère contre lui-même, il se frappait rudement la poitrine, et disait à son corps, qu'il traitait comme un animal : « Je t'empê» cherai bien de regimber ; je te nourrirai de paille, au » lieu de grain ; je te chargerai et te fatiguerai tellement, » que tu ne chercheras plus qu'à manger sans songer au » plaisir. » Il se retranchait alors une partie de sa nourriture ordinaire ; quelquefois même il était trois ou quatre jours sans manger ; et quand il sentait son corps tomber en défaillance, il le soutenait avec quelques figues sèches et un peu de jus d'herbes. Pour rendre sa pénitence encore plus austère, il travaillait rudement en priant et en chantant les louanges de Dieu. Il creusait ou labourait la

terre, ou bien, à l'exemple des moines d'Egypte, il faisait des corbeilles pour se procurer les choses qui lui étaient nécessaires. Lorsqu'il était épuisé de fatigue, il prenait son petit repas, et disait à son corps : « Si tu ne veux point » travailler, tu ne mangeras point; si tu manges présen- » tement, ce n'est que pour te mettre en état de travailler » de nouveau. »

Il savait par cœur une grande partie de l'Écriture sainte, et il en récitait quelques passages après ses prières ordinaires. Il priait avec beaucoup d'attention et de respect; on eût cru qu'il voyait de ses yeux le Seigneur avec lequel il s'entretenait. Durant les quatre premières années de sa retraite, il n'eut, pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air, qu'une petite hutte faite de joncs et de roseaux entrelacés ensemble; il se construisit depuis une cellule qu'on voyait encore du temps de saint Jérôme. Elle n'avait que quatre pieds de large, sur cinq de haut; elle était cependant un peu plus longue que son corps, et il pouvait s'y coucher. Mais dans la réalité, c'était plutôt un tombeau, que la demeure d'un homme vivant. S'il apporta quelque changement dans sa nourriture, ce ne fut jamais que pour se mortifier encore davantage. A l'âge de vingt-un ans, il se condamna à ne manger par jour qu'une poignée d'herbes trempées dans de l'eau froide. Les trois années suivantes, du pain desséché, du sel et de l'eau firent toute sa nourriture. Depuis vingt-sept ans jusqu'à trente-un, il ne mangea que des herbes sauvages et des racines crues: depuis trente-un jusqu'à trente-cinq, il ne prit par jour que six onces de pain d'orge, auxquelles il ajoutait un peu de légumes à moitié cuits et sans assaisonnement. Mais s'apercevant que sa vue baissait, qu'il éprouvait des démangeaisons inquiétantes, et que son corps se couvrait de pustules rouges, il ajouta un peu d'huile à ses légumes. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans. Alors

il se retrancha le pain, et il ne se permit plus par jour qu'une espèce de potage, qui n'excédait jamais cinq onces. A quatre-vingts ans, il se réduisit à quatre onces de nourriture; encore ne mangeait-il jamais qu'au coucher du soleil, même les jours de fêtes et en maladie. Saint Jérôme fait à ce sujet de sages observations sur la lâcheté des chrétiens, qui allèguent la vieillesse pour se dispenser de faire pénitence. Quant à saint Hilarion, il redoublait ses austérités, à mesure qu'il avançait en âge, afin de se mieux préparer à la mort. D'ailleurs, on attribue principalement sa longue vie, à son abstinence, à son travail et à sa régularité.

Pour peu qu'on connaisse la nature de l'homme et les artifices du démon, on conviendra facilement que le zèle de la perfection dut exposer notre Saint à de violentes tentations; mais il les surmonta toutes avec le secours de la grâce. Quelquefois son âme était couverte de ténèbres épaisses, et son cœur ressentait tout ce que les sécheresses ont de désolant. Alors, loin de se décourager, il priait avec plus d'ardeur et de persévérance. D'autres fois son imagination était remplie de fantômes impurs, ou de la vive représentation des vanités mondaines. L'oraison, la vigilance, de sévères mortifications, un travail pénible le délivraient de ces épreuves. Le démon avait beau prendre toutes sortes de formes pour le troubler ou l'effrayer, ses efforts étaient toujours inutiles. Le recueillement du Saint n'en souffrait aucune interruption; il s'entretenait toujours avec Dieu pendant le jour et une grande partie de la nuit. Quand l'ennemi s'était retiré, Hilarion éprouvait une joie ineffable; et, dans les transports de la plus vive reconnaissance, il s'écriait : *Le Seigneur a précipité dans la mer les ennemis avec leur cavalerie; c'est en vain qu'ils ont mis leur confiance dans leurs chevaux et leurs chariots*, etc. Il apprenait de ses victoires à devenir encore plus humble et plus vigilant.

Il y avait vingt ans que saint Hilarion était dans son désert, lorsqu'il opéra son premier miracle. Une femme d'Eleuthéropolis, que son mari maltraitait, parce qu'elle était stérile, obtint par ses prières, la grâce de devenir mère dans l'année. Ce miracle fut suivi d'un second. Elpidius, qui fut depuis préfet du prétoire, avait été, avec Aristénète sa femme, visiter saint Antoine pour recevoir sa bénédiction et ses instructions. Ils passèrent par Gaze à leur retour. Leurs trois enfans tombèrent malades dans cette ville. La fièvre fit de si rapides progrès, qu'ils furent bientôt à toute extrémité, et que les médecins désespérèrent de leur vie. Aristénète, accablée de douleur, alla trouver saint Hilarion, qui, touché de ses larmes, se rendit à Gaze. Il invoqua le nom de Jésus sur les trois malades; il se fit en eux une violente transpiration, et ils se sentirent tellement soulagés, qu'ils furent en état de manger, de connaître leur mère, et de baiser la main du saint abbé. Ce prodige augmenta de beaucoup la réputation d'Hilarion. Il se faisait un grand concours de peuple à son désert, et plusieurs demandaient à vivre sous sa conduite. Jusque-là on n'avait point connu la vie monastique en Syrie ni en Palestine; ainsi saint Hilarion en fut l'instituteur dans ces contrées, comme saint Antoine l'avait été en Egypte. Continuons l'histoire de ses miracles.

Il délivra plusieurs personnes du démon, entre autres Marasitas, jeune homme d'une force extraordinaire, lequel était né aux environs de Jérusalem, et Orion, l'un des plus riches habitans de la ville d'Aile. Ce dernier, après sa guérison, pria son bienfaiteur d'accepter quelques présens, au moins pour les pauvres. Mais Hilarion les refusa constamment, en lui disant de les distribuer lui-même. Il rendit la vue à une femme de la ville de Facidie près de Rinocorure en Egypte, laquelle était aveugle depuis dix ans.

Italique, chrétien de Majume, nourrissait des chevaux

pour courir dans le cirque contre un duumvir de Gaze qui adorait Marnas, la principale idole de la ville (1). Ayant appris que son adversaire avait recours aux charmes pour remporter la victoire, il pria le Saint de faire échouer le projet du duumvir. Hilarion, auquel on représenta que la religion était intéressée dans cette circonstance, bénit les chevaux d'Italique, qui parurent plutôt voler que courir dans le cirque, tandis que ceux du duumvir paraissaient avoir des entraves aux pieds. A ce spectacle, le peuple étonné s'écria que Marnas était vaincu par le Christ, et il y en eut plusieurs qui se convertirent.

Un jeune homme avait conçu une passion violente pour une vierge de Majume. Il se servit d'enchantemens pour l'obliger à satisfaire ses désirs ; et il mit sous le seuil de la porte de la maison qu'elle habitait, une plaque de cuivre chargée de figures et de caractères magiques. Le démon s'empara de cette vierge, et ses parens furent extrêmement affligés de voir que l'amour la transportait jusqu'à la frénésie. On prétendait qu'on ne pourrait la guérir qu'en ôtant le charme. Mais saint Hilarion ne voulut point qu'on se servît de ce moyen; il dit qu'on pouvait sans cela détruire la puissance du malin esprit, et qu'il fallait se donner de garde d'accréditer ses paroles, qui sont toujours pleines de mensonge. Il délivra la jeune vierge, quoiqu'on eût laissé le charme sur le seuil de la porte.

Le démon s'était aussi emparé d'un homme de Franconie, qui servait dans la compagnie des gardes de l'Empereur Constance, qu'on appelait *candidati*, à cause de leurs habits blancs. Il fit le voyage de la Palestine, dans le dessein d'aller voir saint Hilarion. Il était porteur de lettres

---

(1) Marnas, en syriaque, signifie, *seigneur des hommes.* Voyez Bochart, *Canaan*, l. 2, c. 12; Calmet, etc.

du prince au gouverneur de la province. Il se rendit de Gaze au désert du Saint, qu'il trouva en prières. Hilarion, qui comprit l'objet de son voyage, commanda au démon de sortir au nom de Jésus-Christ, et le Franc fut tout-à-coup délivré. Cet officier, agissant avec simplicité, crut devoir offrir dix livres d'or au serviteur de Dieu, en reconnaissance de la grâce qu'il avait obtenue par ses prières. Mais le Saint lui présenta un de ses pains d'orge, en lui disant : que quand on se contentait d'une semblable nourriture, on méprisait l'or comme la boue.

Cependant il se forma un grand nombre de monastères dans toute la Palestine. Saint Hilarion en faisait la visite à certains jours avant les vendanges. Ce fut dans une de ces visites, qu'ayant vu les Sarrasins assemblés à Eleuse en Idumée, pour adorer Vénus, il demanda leur conversion à Dieu avec beaucoup de larmes. Il fut reconnu par plusieurs de ceux qu'il avait guéris ou délivrés du démon. Ils s'approchèrent de lui, et lui demandèrent sa bénédiction. Il les reçut avec bonté, et les conjura d'adorer plutôt le vrai Dieu que des idoles de pierre. Ses paroles firent tant d'impression, que la plupart se convertirent, et l'obligèrent à leur tracer le plan d'une église. Le prêtre même qui était couronné de fleurs en l'honneur des idoles, se rangea parmi les catéchumènes.

Saint Hilarion apprit par révélation, en Palestine, la mort de saint Antoine. Il avait alors soixante-cinq ans. Le grand nombre de visites qu'il recevait depuis quelque temps lui était devenu insupportable. Il ne cessait de regretter les douceurs et la paix dont il avait joui dans l'obscurité. Enfin il résolut de quitter le pays. Comme le peuple assemblé ne voulait point consentir à son départ, il dit qu'il ne prendrait aucune nourriture jusqu'à ce qu'on lui laissât la liberté de s'en aller. On la lui accorda à la fin, parce qu'il ne mangeait point depuis sept jours. Il prit avec lui qua-

rante moines accoutumés à ne manger qu'après le coucher du soleil, et passa en Egypte. Il alla à Péluse, puis à Babylone. Deux jours après son arrivée en cette dernière ville, il se rendit à Aphrodite, où il joignit le diacre Baisanes, qui fournissait à ceux qui allaient visiter saint Antoine, des dromadaires pour porter l'eau dont ils avaient besoin dans le désert.

Le saint abbé avait envie de célébrer l'anniversaire de la mort de saint Antoine, en passant la nuit à l'endroit où Dieu l'avait appelé à lui. Après avoir marché trois jours dans un désert affreux, il arriva avec les moines qui l'accompagnaient, à la montagne qui portait son nom. Il y trouva deux solitaires, Isaac et Péluse, l'un et l'autre disciples de saint Antoine; le premier avait encore été son interprète. Cette montagne était un roc escarpé, qui avait un mille de circuit. Il y avait au pied un ruisseau ombragé d'un grand nombre de palmiers. Hilarion parcourut ce lieu avec les disciples de saint Antoine. C'était là, lui disaient ses guides, qu'Antoine priait et chantait les louanges du Seigneur; là, il travaillait; il se reposait en cet endroit lorsqu'il était fatigué; il a planté ces vignes et ces arbres; il cultivait cette pièce de terre de ses propres mains; il a creusé lui-même ce bassin pour fournir de l'eau à son jardin, et il lui en a coûté plusieurs années de travail. Hilarion se mit sur le lit du Saint, et le baisa par respect. Ce lit était dans une cellule qui ne contenait que l'espace nécessaire à un homme qui se couche pour se reposer. Sur le sommet de la montagne, où l'on ne pouvait monter qu'avec beaucoup de peine, étaient deux autres cellules toutes semblables. Saint Antoine avait coutume de s'y retirer, lorsqu'il voulait éviter les visites, et s'entretenir seul avec Dieu. Elles étaient taillées dans le roc, et on y avait seulement ajouté des portes. Lorsqu'on fut au jardin, Isaac dit : « Voyez-vous ce petit jardin

» planté d'arbres et d'herbes? Il y a trois ans qu'il vint
» un troupeau d'ânes sauvages qui allaient le détruire.
» Antoine arrêta le premier de ces animaux, et l'écarta
» avec son bâton, en lui disant : Pourquoi mangez-vous
» ce que vous n'avez point planté? Depuis ce temps-là
» les ânes sauvages ne vinrent plus que pour boire, et
» ne touchèrent jamais ni aux arbres ni aux herbes de
» ce jardin. »

Saint Hilarion pria qu'on lui fît voir le lieu où saint Antoine avait été enterré. Ses guides le tirèrent à l'écart : mais on ne sait s'ils lui accordèrent la satisfaction qu'il désirait; du moins ne lui montrèrent-ils pas de tombeau. Ils lui dirent même que saint Antoine avait expressément recommandé qu'on cachât le lieu où il serait enterré, de peur que Pamphile, homme riche du pays, n'emportât son corps, et ne bâtit une église pour l'y déposer.

Notre Saint, après avoir visité le désert de saint Antoine, revint à Aphrodite. Il se retira ensuite avec deux de ses disciples dans une solitude du voisinage, où il observa plus rigoureusement que jamais le silence et l'abstinence. Il y avait trois ans qu'il n'avait point plu dans le pays. Le peuple consterné, qui le regardait comme un autre Antoine, vint implorer le secours de ses prières. Touché de compassion, il leva les mains et les yeux au ciel, et il tomba tout à coup une pluie abondante. La terre produisit une grande quantité de serpens et d'autres bêtes venimeuses. Ceux qui en furent piqués trouvèrent leur guérison dans l'huile que le Saint avait bénite.

Hilarion, voyant les honneurs qu'on lui rendait dans ce pays, s'avança du côté d'Alexandrie, dans le dessein de gagner le désert d'Oasis. Mais comme ce n'était point sa coutume de s'arrêter dans les grandes villes, il resta dans un faubourg écarté, où il y avait plusieurs moines. Il en partit le soir même. Les moines firent des efforts inutiles

pour le retenir ; il leur dit qu'il était nécessaire pour son intérêt qu'il se séparât d'eux. L'événement prouva qu'il avait l'esprit de prophétie. En effet, il vint pendant la nuit des gens armés, qui avaient ordre de le mettre à mort. Les habitans de Gaze avaient obtenu cet ordre de Julien l'Apostat, pour venger l'outrage prétendu fait à leur dieu Marnas. Ils étaient les auteurs du complot formé pour ôter la vie au Saint. Les soldats, trompés dans leur attente, dirent qu'ils voyaent bien qu'il était magicien, et que c'était à juste titre qu'on l'avait regardé comme tel dans la ville de Gaze.

Le serviteur de Dieu se fixa dans le désert d'Oasis, comme il se l'était proposé. Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne lui serait pas possible d'y vivre inconnu. Il résolut donc au bout d'un an de se retirer dans quelque île écartée. Il prit le chemin de la Lybie, et s'embarqua pour la Sicile avec un de ses disciples. Le vaisseau aborda au promontoire de cette île, appelé présentement *Capo di Passaro*. Lorsqu'il fut débarqué, il offrit, pour payer son passage et celui de son compagnon, un exemplaire de l'Evangile qu'il avait autrefois copié de sa propre main. Mais le maître du vaisseau, qui savait que les deux moines ne possédaient autre chose que ce manuscrit et les habits dont ils étaient couverts, ne voulut point accepter ce qui lui était offert; il s'estima même heureux d'avoir pu rendre service à deux hommes, qui dans le trajet avaient délivré son fils possédé du démon.

Hilarion, craignant que quelque marchand de l'Orient ne le reconnût, s'il restait dans le voisinage de la mer, s'avança dans les terres à vingt milles, et s'arrêta dans un lieu très-solitaire. Il y faisait chaque jour un fagot avec les branches qu'il ramassait, et son disciple allait le vendre dans quelque village. La petite somme qu'il en retirait était employée à acheter un peu de pain. Le disciple qu'il

avait avec lui se nommait Zanan. Diverses guérisons miraculeuses qu'il opéra trahirent encore son humilité. On lui offrit en vain des présens ; il les refusait en disant qu'il devait donner gratuitement ce qu'il avait gratuitement reçu. Hésychius, un de ses plus chers disciples, le chercha longtemps dans l'Orient, et parcourut ensuite la Grèce, espérant toujours qu'il le découvrirait à la fin. Quand il fut à Méthone, aujourd'hui Modon, dans le Péloponèse, il apprit qu'il y avait en Sicile un prophète qui opérait des miracles. Il s'embarqua pour cette île. Quand il y fut arrivé, il chercha le serviteur de Dieu. Il vit avec plaisir que dans le premier village où il commença ses informations, il n'y avait personne qui ne le connût. Son désintéressement l'avait rendu aussi célèbre que ses miracles. Il n'avait jamais été possible de lui faire rien accepter, en reconnaissance des faveurs obtenues par ses prières. Cette grande réputation qu'il s'était acquise, le détermina encore à changer de demeure. Il voulait se retirer dans un lieu où l'on n'entendît pas même la langue qu'il parlait.

Hésychius le conduisit à Epidaure en Dalmatie. C'est l'ancienne Raguse, dont on voit encore les ruines près de la capitale de la république de ce nom (2). Les miracles qu'il y opéra le firent encore reconnaître pour un grand serviteur de Dieu. On lit dans saint Jérôme, qu'il délivra le pays d'un énorme serpent, qui dévorait les hommes et les bestiaux. Le même Père rapporte encore le trait suivant.

---

(2) Epidaure, dont il s'agit ici, ne doit point être confondu avec deux autres villes de même nom qui étaient en Péloponèse, et dont l'une était fameuse par le culte d'Esculape. Cette dernière porte aujourd'hui le nom de Napoli di Malvasia, et est située vis-à-vis de l'île d'Egine. L'autre se trouvait dans la Laconie, et s'appelait ordinairement Epidaurus Limera.

(*Note augm. d'après l'édit. allem.*)

Durant le fameux tremblement de terre qui arriva en 365, sous le premier consulat de Valentinien et de Valens, et dont il est fait mention dans les historiens, tant ecclésiastiques que profanes, la mer s'éleva si haut sur les côtes de Dalmatie, qu'elle se répandit dans les terres, et que la ville d'Epidaure fut menacée d'être engloutie. Les habitans de cette ville, effrayés, conduisirent Hilarion sur le rivage, comme pour l'opposer à la fureur des vagues. Le Saint fit trois croix sur le sable; puis il étendit les bras vers la mer. Les flots, au grand étonnement des spectateurs, s'arrêtèrent tout à coup; et s'élevant en forme de montagne, ils rentrèrent dans leur lit ordinaire (3).

Hilarion espérant toujours qu'il parviendrait à vivre inconnu, s'embarqua pendant la nuit pour l'île de Chypre. Lorsqu'il y fut arrivé, il se retira à deux milles de Paphos. Trois semaines s'étaient à peine écoulées, que ceux qui étaient possédés du démon dans toute l'île, se mirent à crier que Hilarion, le serviteur de Jésus-Christ, était venu dans leur pays. Le Saint délivra les possédés. Il chercha en même temps le moyen de s'échapper, pour aller dans

---

(3) S. Jérôme s'exprime à ce sujet en ces termes : « Hoc Epidaurus » et omnis illa regio usque hodie prædicat, matresque docent liberos » suos ad memoriam in posteros transmittendam. Verum illud quod ad » apostolos dictum est : *Si credideritis, dicetis huic monti : transi in* » *mare, et fiet,* etiam juxta litteram impleri potest, si tamen quis » habuerit apostolorum fidem, et talem qualem illis habendam Dominus » imperavit. Quid enim interest utrum mons descendat in mare, an » immensi undarum montes repente obriguerint, et ante senis tantum » pedes saxei ex aliâ parte molliter fluxerint. » *Vita S. Hilar.* — Voyez sur le tremblement de terre dont nous parlons, saint Jérôme, *in Chron.*; Eusèbe, *an.* 2, *Valentiani*; Orose, l. 7, c. 32; Socrate, l. 4, c. 3; Idace, *in fastis*; la Chron. pascale; Ammien-Marcellin, l. 26.

(*Note augm. d'après l'édit. allem.*)

quelque autre pays. Mais on l'observa si exactement, qu'il ne put exécuter son projet. Deux ans s'étant passés de la sorte, Hésychius lui persuada de se retirer dans un lieu solitaire de l'île qu'il lui indiqua. Il était situé à douze milles de la mer, parmi des montagnes stériles et escarpées. Il y avait cependant de l'eau et quelques arbres fruitiers. Hilarion y resta cinq ans, et il continua d'y être favorisé du don des miracles. Il y retraça, autant que le peut un homme mortel, la vie des bienheureux dans le ciel. Son détachement sur-tout avait quelque chose d'admirable. Quoiqu'il eût demeuré long-temps en Palestine, dit saint Jérôme, il n'alla cependant qu'une fois visiter les lieux saints à Jérusalem, et il ne passa qu'un jour dans cette ville. Il y alla une fois pour ne point paraître mépriser une dévotion autorisée dans l'Eglise; mais il s'abstint de réitérer cette visite, pour que son exemple ne fît pas croire que le culte de Dieu est borné à certains lieux particuliers (4). Son principal motif était d'éviter les distractions que l'on trouve dans les lieux fréquentés.

A l'âge de quatre-vingts ans, il écrivit de sa propre main son testament, dans lequel il léguait à Hésychius, qui était pour lors absent, son livre des Evangiles, son cilice et son manteau. Plusieurs personnes pieuses de Paphos vinrent le visiter dans sa dernière maladie. Il leur fit promettre qu'aussitôt qu'il serait expiré, on enterrerait son corps avec les vêtemens dont il se trouverait revêtu. Son mal allant toujours en augmentant, on ne s'apercevait qu'il vivait encore, que parce qu'il conservait une connaissance entière. Il était vivement frappé de la crainte des jugemens célestes; mais cette crainte était balancée par une grande confiance en la miséricorde de Jésus-Christ. Il parlait ainsi

---

(4) Saint Jérôme, *ep.* 49, *fol.* 13, *ad Paulin,* t. IV, part. 2, p. 564, *ed. Ben.*

à son âme : « Pourquoi trembles-tu ? Il y a près de soixante-» dix ans que tu sers le Seigneur ; peux-tu encore redou-» ter la mort ? » A peine avait-il achevé ces paroles, qu'il rendit l'esprit. On l'enterra de la manière qu'il l'avait recommandé. Il mourut en 371 ou 372, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, puisqu'il en avait soixante-cinq lorsque saint Antoine mourut.

Hésychius, qui était en Palestine, n'eût pas plus tôt appris la mort d'Hilarion, qu'il partit pour l'île de Chypre. Il resta dix mois dans la demeure du Saint ; après quoi il enleva secrètement son corps, revint en Palestine, et enterra son bienheureux maître dans son monastère, à peu de distance de Majume. Saint Jérôme assure qu'il s'opéra plusieurs miracles par son intercession, tant en Palestine que dans l'île de Chypre. Nous apprenons de Sozomène (5), que sa fête se célébrait avec beaucoup de solennité dans le cinquième siècle.

Ste CÉLINE, VIERGE A MEAUX.

Cinquième siècle.

SAINTE CÉLINIE ou CÉLINE eut la ville de Meaux pour patrie. On ne peut douter qu'elle n'eût été élevée dans les maximes de la piété chrétienne. Elle était déjà nubile, et même fiancée à un jeune homme du lieu, lorsque sainte Geneviève vint à Meaux. Céline ne fut pas plus tôt instruite de l'arrivée de cette Sainte, qu'elle alla la prier de lui donner l'habit dont elle avait coutume de revêtir celles qui voulaient vivre sous sa conduite. Dieu montra qu'il ap-

---

(5) L. 3, c. 14 ; l. 5, c. 9, 19.

prouvait son dessein, en la dérobant miraculeusement à la vengeance et aux poursuites de celui qu'elle devait épouser. Elle avait une servante attaquée d'une maladie dangereuse, et qui fut guérie par les prières de sainte Geneviève. Nous ne savons rien autre chose de cette Sainte, sinon qu'elle passa le reste de ses jours dans la chasteté et dans la pratique de toutes les vertus. Elle florissait vers la fin du cinquième siècle. Sa fête est marquée au 21 d'Octobre. Il y a à Meaux un prieuré de son nom, lequel dépend de l'abbaye de Marmoutier.

Voyez Baillet et Toussaint Duplessis, *Hist. de l'Église de Meaux*, t. I, p. 9, etc.

S. FINTAN, SURNOMMÉ MUNNU, ABBÉ EN IRLANDE.

L'AN 634.

SAINT FINTAN descendait de l'illustre famille de Neil. Il quitta le monde dans sa jeunesse, et forma la résolution de se consacrer à Dieu dans le monastère de Hy, sous la conduite de saint Colomb. Mais Dieu, qui avait sur lui de plus grands desseins, ne permit pas qu'il exécutât son projet. Saint Colomb étant mort, Fintan revint en Irlande, et fonda au midi de la province de Leinster, un monastère qui fut appelé de son nom *Teach-Munnu*. Ses vertus et ses miracles, le nombre et la ferveur de ses disciples rendirent son nom célèbre. Les annales de Tigernake mettent sa mort au 21 d'Octobre 634. Il est fait mention de lui dans l'ancien bréviaire des Scots, sous le nom de saint Mund, abbé.

Voyez Ussérius, *Antiq.* c. 17, p. 485; S. Adamnan, *in Vit. S. Columbæ;* les actes des Saints d'Irlande, par Colgan; la *Britannia sancta*.

☩ S. OUFLAY, DIACRE ET SOLITAIRE DANS LE DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Tiré de S. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VIII, cap. 15. — Voyez Bertholet, *Histoire du duché de Luxembourg*, tom. II, p. 64-70; Baillet, sous le 21 Octobre, et les *Acta SS. Belgii selecta*, tom. II, pag. 178-186.

Vers l'an 594.

S. Ouflay (1) florissait vers l'an 585. Il avait bâti une église et un monastère, à trois lieues d'Ivoix, où il habita long-temps sur une colonne comme Siméon-le-Stylite, dans la pratique des vertus les plus austères (2). Il y était presque entièrement inconnu des hommes; mais la Providence, qui voulait manifester le mérite du serviteur de Dieu, ménagea l'occasion de le faire connaître.

S. Grégoire de Tours, accompagné de Félix, ambassadeur de Gontran, Roi de Bourgogne, fit en 585 un voyage à Coblence, où Childebert, Roi d'Austrasie, tenait sa cour. Il passa par Ivoix, et y vit S. Ouflay. C'est de la bouche de ce Saint même qu'il apprit les circonstances de sa vie, et nous allons rapporter presque textuellement son récit.

---

(1) Autrement Wulfilaïc, Valfray, Valfroye, Walfroy, Walfraye.

(2) Les solitaires qui habitaient sur des colonnes s'appelaient *stylites*. Leur colonne, haute d'environ 50 à 60 pieds, était surmontée d'une petite cellule d'osier, large et haute de trois pieds. Ils y demeuraient nuit et jour, et n'en descendaient que dans les besoins d'une grande nécessité. Les stylites étaient autrefois nombreux en Orient, et on les honorait de certaines cérémonies religieuses, quand ils embrassaient ce genre de vie. Majelli, archevêque d'Emèse, a écrit sur les stylites un savant traité, qui se trouve dans les *Acta SS. Martyrum orientalium et occidentalium* d'Assemani. Voyez aussi *Acta SS. Belgii selecta*, t. II, p. 174.

« Lorsque nous arrivâmes, dit S. Grégoire de Tours, près du château d'Ivoix (*Iposium castrum*), nous y rencontrâmes le diacre Ouflay. Il nous conduisit à son monastère, où il avait bâti une grande église, enrichie des reliques de S. Martin, et il nous reçut avec beaucoup de charité (3). Dans le séjour que nous y fîmes, nous le priâmes de raconter, comment il s'était converti à Dieu, de quelle manière il était entré dans la cléricature, et pourquoi il avait quitté son pays, lui qui était Lombard d'origine? Il résista long-temps, et s'en défendit le plus qu'il lui fut possible, parce qu'il craignait les mouvemens de la vaine gloire. Mais je le conjurai avec tant d'instances de nous donner cette satisfaction, que se rendant à mes prières, il parla de la sorte :

« Etant encore enfant, à la seule prononciation du nom » de S. Martin, sans savoir s'il était martyr ou confesseur, » ni ce qu'il avait fait dans le monde, ni où reposait son » corps, je célébrais des veilles en son honneur, et si » j'avais quelque argent, j'en faisais des aumônes. Dans » un âge plus avancé, je m'appliquai à l'étude des belles- » lettres, et je me mis sous la discipline de l'abbé Yriez (4). » Un jour qu'il me mena à l'église de Saint-Martin, il prit » un peu de poussière du tombeau, et l'enferma dans un » reliquaire qu'il pendit à mon cou. Lorsque nous fûmes » de retour à son monastère, il voulut placer le reliquaire

---

(3) Le monastère et l'église dont parle Grégoire de Tours, avaient été bâtis par Childebert, Roi d'Austrasie, à la prière de S. Magnéric et de S. Ouflay. Ils étaient situés sur une montagne, où il y avait eu autrefois une forteresse des Romains. Après la ruine de ce monastère qui a fleuri pendant plusieurs siècles et dans lequel on suivait la règle de S. Benoît, le bourg de la Ferté s'est formé au pied de la montagne.

(4) S. Yriez (*Aredius*) était fondateur du couvent d'Atane, près de Limoges, sa ville natale. On l'honore le 25 Août. Voir ci-dessus, tom. XIII, pag. 358.

» dans son oratoire; mais quel fut son étonnement de » trouver la poussière accrue d'une manière merveilleuse! » Ce miracle fit beaucoup d'impression sur mon esprit, » et me détermina à me consacrer au service de S. Martin. » C'est pourquoi je quittai le Limousin et je vins dans le » pays de Trèves. Sur cette montagne, je bâtis de mes » propres mains, la demeure où nous nous trouvons.

» J'y trouvai néanmoins une idole de Diane (5), que » le peuple adorait. J'élevai auprès de cette idole une co- » lonne, sur laquelle je demeurais debout et nu-pieds, » souffrant de grandes douleurs. Car pendant l'hiver j'étais » saisi d'un tel froid, que les ongles de mes pieds se fen- » daient et tombaient d'eux-mêmes, et que l'eau qui cou- » lait sur ma barbe s'y gelait par la rigueur de la saison » et en pendait comme des glaçons. »

« Surpris, continue S. Grégoire, de ce genre de vie, nous lui demandâmes quelle était sa nourriture sur cette colonne, et comment il avait renversé l'idole de Diane? »

« Ma nourriture, » dit-il, « était un peu de pain avec » des légumes, et ma boisson de l'eau. Cependant, je vis » avec satisfaction les peuples des environs venir à ma » colonne, et bientôt je leur annonçai que Diane était » une divinité impuissante; que le culte qu'ils lui rendaient » était vain; que les cantiques dont ils l'honoraient dans » leurs festins blessaient la majesté du vrai Dieu, Créateur » du ciel et de la terre, qui méritait seul les hommages

(5) Les anciens habitans des Ardennes adoraient Diane, c'est-à-dire la lune. Bertholet, dans son *Histoire de Luxembourg*, t. I, p. 21, cite plusieurs endroits du duché de Luxembourg, où se trouvaient de ces idoles, et il ajoute, qu'il y avait à Rome, au Panthéon, une statue de Diane, avec cette inscription : *Deanæ Arduinnæ*. — Un siècle environ après S. Ouflay, lorsque S. Kilien vint prêcher la foi dans la Franconie et l'Austrasie, les Ardennais s'écrièrent encore : « Nous voulons » servir la grande Diane à l'exemple de nos ancêtres. »

» et les louanges de toutes les créatures (6). Plus d'une » fois je priai Dieu d'éclairer ce peuple ignorant. Mes » prières furent enfin exaucées et je fus témoin de la con- » version de ces idolâtres. Alors j'appelai quelques-uns » d'entre eux, pour m'aider à renverser le colosse de » Diane (7). J'avais déjà eu soin de briser les petites mé- » dailles gravées sur la base et les côtés; mais il m'avait » été impossible de renverser seul la statue. Nous y at- » tachâmes des cordes et nous tirâmes à toute force; voyant » que nos peines étaient inutiles, je courus à l'église, et » je m'y prosternai la face contre terre, conjurant le Sei- » gneur de vouloir détruire par sa vertu divine ce que » les forces humaines ne pouvaient abattre. Après ma prière » je vins rejoindre mes ouvriers, et au premier coup l'idole » tomba par terre, et elle fut aussitôt réduite en poudre, » à grands coups de marteau.

» Après cette heureuse expédition, je remontai sur ma » colonne, pour y continuer ma solitude; mais il ne me » fut pas permis d'y demeurer long-temps. Les évêques » vinrent m'y visiter, et me dirent : *La voie que vous* » *suivez n'est pas bonne; vous n'êtes ni comparable à* » *Siméon d'Antioche, qui a vécu sur une colonne, ni* » *capable de mener une vie si austère, à cause de la ri-*

(6) Les cantiques que les anciens idolâtres chantaient à l'honneur de leurs dieux se nommaient *liedi*, du mot allemand *lied.* Fortunat en parle dans ce vers :

Hos tibi versiculos dent barbara carmina liedos.

On voit qu'Ouflay, à l'exemple des stylites, prêchait les peuples du haut de sa colonne, et extirpa ainsi du canton d'Ivoix les derniers restes du paganisme.

(7) *Simulacrum hoc immensum*, dit St. Grégoire de Tours; d'où il faut conclure, comme aussi des efforts employés pour l'abattre, que c'était une statue colossale.

» *gueur du climat ; descendez donc, et demeurez avec vos*
» *frères, que vous avez rassemblés ici* (8). Je descendis,
» et je partageai le genre de vie de mes frères, parce que
» c'est un crime de ne point obéir aux prêtres du Seigneur.
» Un jour que l'évêque me conduisit à un village, il en-
» voya pendant mon absence des ouvriers, qui renversè-
» rent ma colonne. Le lendemain je trouvai tout détruit,
» et je me mis à pleurer ; mais je ne voulus pas réparer ce
» qui était abattu, de peur d'être noté de désobéissance.
» Depuis ce temps j'ai quitté ma chère solitude, et je
» demeure avec mes frères dans ce monastère. »

Il semble que saint Ouflay n'était rentré que depuis peu au couvent, lorsqu'il y reçut S. Grégoire de Tours et Félix, ambassadeur du Roi Gontran, puisqu'il finit là le récit de sa vie. Saint Grégoire, avant de le quitter, le pria de lui raconter encore quelques miracles que S. Martin avait faits dans l'église qu'il avait bâtie sous son nom. C'est en quoi le Saint le satisfit plus volontiers que sur ce qui le regardait personnellement.

Ebervin, abbé de Saint-Martin à Trèves, qui a écrit la vie de S. Magnéric, dit que S. Ouflay termina saintement sa carrière, après avoir long-temps édifié ses frères par l'exemple de ses vertus et de sa pénitence. L'année de sa naissance aussi bien que celle de sa mort ne sont pas connues avec certitude. Il mourut dans un âge fort avancé, le 21 Octobre, selon quelques-uns en 594, selon d'autres en 600. Les anciens martyrologes, tels que ceux d'Usuard et d'Adon, n'en font aucune mention.

Le corps du Saint fut enterré dans l'église qu'il avait bâtie, et où il s'opéra, pendant près de quatre siècles, beaucoup de miracles par son intercession. Mais les guerres

---

(8) Ce fut St. Magnéric, évêque de Trèves, qui donna cet ordre à St. Ouflay.

survenues entre les Empereurs et les Rois de France, désolèrent la partie méridionale du Luxembourg, et le dixième siècle, si funeste en révolutions, occasionna la ruine totale du monastère de S. Ouflay. Il resta désert, et le feu consuma l'église et la réduisit en cendres (9). Les reliques du Saint furent trouvées entières sous les ruines, et solennellement transférées en 980 dans la ville d'Ivoix, par les soins d'Egbert, archevêque de Trèves. Cette translation, à laquelle Ebervin était présent et qu'il décrivit, eut lieu le 7 Juillet. Depuis les fréquens ravages de la ville d'Ivoix, on ne sait ce que sont devenues ces saintes reliques.

22 Octobre.

S. PHILIPPE, ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Mabillon, *Vel. analect.* t. IV, p. 134, et réimprimés plus correctement dans le recueil de Ruinart, p. 409. Voyez Tillemont, t. V.

L'AN 304.

PHILIPPE, attaché depuis long-temps à l'église d'Héraclée, métropole de la Thrace, lui avait rendu de grands services en exerçant successivement avec zèle les fonctions de diacre et de prêtre. Ses vertus l'ayant fait élire unani-

(9) Depuis ce temps le monastère de S. Ouflay ne s'est plus relevé; il n'en reste que le lieu de la sépulture du Saint, sur la montagne près de la Ferté. En 1240, une église nouvellement érigée en titre paroissial, fut unie avec ses annexes et ses dépendances à l'abbaye d'Orval. Il s'y est fait plusieurs miracles tant par l'intercession de S. Martin que de S. Ouflay : c'est ce qui a rendu ce pélerinage célèbre, et l'on y voit encore aujourd'hui un grand concours de fidèles.

mement pour en être le pasteur, on vit en lui un évêque digne des temps apostoliques. Il se distingua sur-tout par la prudence avec laquelle il gouverna son église au milieu des tempêtes violentes dont elle fut assaillie durant la persécution de Dioclétien. Pour étendre et perpétuer l'œuvre de Dieu, il forma plusieurs disciples dans la connaissance des vérités de la religion, et dans la pratique d'une piété solide. Deux eurent le bonheur d'être les compagnons de son martyre, le prêtre Sévère et le diacre Hermès. Celui-ci avait été le premier magistrat de la ville, et il avait rempli cette charge avec tant de zèle et de charité, qu'il s'était fait universellement aimer et estimer. Lorsqu'il eut pris la résolution de se consacrer au service de l'Eglise, il ne voulut plus vivre que du travail de ses mains, et il éleva son fils dans les mêmes principes.

Les premiers édits de Dioclétien contre la religion chrétienne ayant été publiés, plusieurs fidèles conseillèrent au saint évêque de sortir de la ville; mais il ne voulut pas même cesser d'aller à l'église. Il y exhortait son peuple à s'armer de courage et de patience, et à se préparer à la célébration de la fête de l'Epiphanie qui approchait. Tandis qu'il prêchait la parole de Dieu, Aristomaque, stationnaire ou commandant de la garnison, vint de la part du gouverneur pour sceller la porte de l'église. « Pensez-vous, » lui dit l'évêque, que notre Dieu soit renfermé dans des » murailles? Vous ne savez donc pas que c'est sur-tout » dans le cœur de ses serviteurs qu'il fait sa demeure? » Il continua d'assembler les fidèles devant la porte de l'église.

Le lendemain, il vint des officiers qui mirent le scellé sur les livres saints et sur les vases sacrés. Les fidèles, témoins de ce qui se passait, en ressentirent une vive douleur; mais l'évêque, qui était à la porte de l'église, les encourageait par ses discours. Le gouverneur Bassus fit arrêter Philippe avec plusieurs chrétiens, et ordonna qu'on

les fit paraître devant lui ; et lorsqu'il fut assis sur son tribunal, il leur dit : « Lequel d'entre vous est le docteur » des chrétiens ? C'est moi, répondit Philippe. Bassus. » Vous ne pouvez ignorer que l'Empereur a défendu vos » assemblées. Livrez-moi les vases d'or et d'argent dont » vous vous servez, ainsi que les livres que vous lisez. Philippe. Nous remettrons entre vos mains les vases et le » trésor de l'église ; car c'est par la charité, et non par » des métaux précieux, que l'on honore notre Dieu. Mais » quant à nos livres saints, vous n'avez pas droit de me » les demander, et il ne m'est pas permis de vous les » livrer. » Le gouverneur fit appeler les bourreaux ; et Muccapor, le plus cruel d'entre eux, eut ordre de tourmenter le saint évêque, qui souffrit sans se plaindre, et sans faire paraître la moindre faiblesse. Sur ces entrefaites, Hermès représenta à Bassus, qu'il cherchait inutilement à détruire les livres où la vraie religion était contenue ; et que quand même il en viendrait à bout, jamais il n'anéantirait la parole de Dieu. Son zèle irrita le juge, qui le fit battre de verges. Hermès se rendit ensuite avec Publius, dans le lieu où l'on gardait les livres saints et les vases sacrés. S'étant aperçu que Publius détournait quelques vases pour se les approprier, il lui en fit des reproches. Le ministre infidèle du gouverneur donna un soufflet à Hermès, et il le frappa avec tant de violence, que son visage fut tout en sang. Bassus condamna hautement cette action, et ordonna de panser la plaie d'Hermès. Il distribua les vases et les livres à ses officiers. Ensuite, pour faire sa cour aux idolâtres et pour effrayer les chrétiens, il fit conduire Philippe et les autres prisonniers dans la place publique par une troupe de soldats, et commanda qu'on fît découvrir le toit de l'église. En même temps, les soldats brûlèrent les livres saints. Les flammes montèrent si haut, que les spectateurs en furent effrayés.

Philippe, étant informé de ce qui se passait, prit occasion du feu matériel, pour parler des supplices dont Dieu menace les pécheurs. Il représenta au peuple que leurs idoles et leurs temples avaient été souvent brûlés; et dans l'énumération qu'il en fit, il commença par le temple d'Hercule, protecteur de la ville. Pendant son discours, on vit paraître Caliphronius, prêtre païen, avec ses ministres. Il venait avec tout ce qui était nécessaire pour offrir un sacrifice. Il fut immédiatement suivi du gouverneur, qu'environnait une grande multitude de peuple. Quelques-uns étaient touchés de compassion à la vue des souffrances des chrétiens. D'autres, parmi lesquels se distinguaient les Juifs, poussaient contre eux des cris confus, et les chargeaient d'imprécations. Bassus pressa le saint évêque de sacrifier aux dieux, aux Empereurs, et à la fortune de la ville; puis, lui montrant une statue d'Hercule, qui était d'un beau travail, il lui demanda si un tel dieu n'était pas digne de la plus grande vénération. Philippe ne lui répondit qu'en lui montrant l'absurdité d'un pareil culte, et en lui faisant sentir combien il était contraire à la raison d'adorer un vil métal, et l'ouvrage d'un statuaire, qui était peut-être souillé des vices les plus honteux. « Pour vous, dit Bassus, en adressant la parole à » Hermès, je suis persuadé que vous sacrifierez. HERMÈS. » Non, je ne sacrifierai pas; je suis chrétien. BASSUS. Si » nous pouvons persuader Philippe, vous suivrez au moins » son exemple. HERMÈS. Vous ne le persuaderez pas; mais » en supposant même qu'il vous obéît, je ne l'imiterai » pas. » Toutes les menaces étant inutiles, le gouverneur envoya les confesseurs en prison. Pendant qu'on les y conduisait, la populace animée poussait Philippe avec insolence, et on le fit même tomber plusieurs fois dans la boue. Mais il se relevait tranquillement, et sans témoigner la moindre émotion. Tous les spectateurs admiraient sa

patience. Les martyrs entrèrent dans la prison, en chantant des psaumes en actions de grâces de ce qu'ils souffraient pour Jésus-Christ. Quelques jours après, ils eurent la permission de se retirer dans la maison d'un nommé Pancrace, laquelle était voisine de la prison. Les chrétiens et les nouveaux convertis s'y rendaient en foule pour entendre la parole de Dieu. Mais on le priva bientôt de cette consolation. On remit les martyrs en prison. Comme ils avaient une issue secrète sur le théâtre qui était contigu, ils en profitèrent pour l'instruction des frères; ils sortaient pendant la nuit, et les chrétiens venaient les visiter.

Sur ces entrefaites, le temps du gouvernement de Bassus expira, et Justin fut nommé pour le remplacer. Ce changement causa beaucoup d'affliction aux chrétiens. Si Bassus les avait persécutés, il s'était au moins rendu quelquefois aux représentations qu'on lui avait faites. Mais Justin était d'un caractère violent et cruel.

Zoïle, magistrat de la ville, ayant fait venir Philippe, Justin lui intima les ordres de l'Empereur, et le pressa de sacrifier. « Je ne puis vous obéir, répondit Philippe, » parce que je suis chrétien. Au reste, votre commission » se borne à nous punir de notre refus; et vous n'avez » aucun droit sur notre volonté. Justin. Vous ignorez sans » doute quels tourmens vous attendent? Philippe. Vous » pouvez me tourmenter, mais vous ne me vaincrez pas; » rien ne sera capable de me faire sacrifier. » Justin ayant ordonné aux soldats de le lier par les pieds, on le traîna dans les rues de la ville. Son corps ne fut bientôt plus qu'une plaie. Les chrétiens le prirent dans leurs bras pour le reporter dans sa prison.

On fit aussi paraître devant Justin le prêtre Sévère, qui s'était d'abord caché, mais qui, par une inspiration de l'Esprit-Saint, s'était livré lui-même aux idolâtres. Après l'interrogatoire, on le mit en prison. Hermès fut également interrogé, et traité de la même manière que Philippe.

Les trois martyrs souffrirent pendant sept mois les horreurs d'un cachot obscur et malsain. On les en tira ensuite pour les conduire à Andrinople. On les enferma dans une maison à la campagne, jusqu'à l'arrivée du gouverneur. Justin, dès le lendemain de son arrivée, tint sa cour aux *Thermes*. Il envoya chercher Philippe, et le fit battre de verges si cruellement, que tout son corps en fut déchiré, et qu'on lui voyait même les entrailles. Les bourreaux, et Justin lui-même, furent étonnés de son courage. On le renvoya en prison. Hermès parut ensuite, et déclara qu'il était chrétien dès l'enfance. Les officiers de la cour demandèrent grâce pour lui, parce qu'ils le connaissaient, et qu'ayant été décurion ou principal magistrat d'Héraclée, il les avait obligés tous en différentes occasions. On le reconduisit aussi en prison. Les saints martyrs remercièrent Jésus-Christ de ce qu'ils avaient déjà commencé à se montrer dignes de lui. Philippe, quoique d'une complexion faible et délicate, ne se ressentit point de ses tourmens.

Trois jours après, Justin les fit comparaître de nouveau devant son tribunal. Ayant inutilement pressé Philippe d'obéir aux Empereurs, il dit à Hermès qu'il espérait qu'il se montrerait plus sage; qu'il estimerait davantage les douceurs de la vie, et qu'il ne refuserait pas plus long-temps de sacrifier. Hermès, pour toute réponse, se contenta de montrer l'extravagance et l'impiété de l'idolâtrie. Justin, transporté de fureur, s'écria : « Quoi, malheureux, tu » parles comme si tu voulais me rendre chrétien ! » Il délibéra ensuite avec son conseil, et prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons que Philippe et Hermès, qui, » pour avoir désobéi aux Empereurs, se sont rendus in- » dignes du nom de Romains, soient brûlés, afin de ser- » vir d'exemple aux autres. » Les deux Saints entendirent cette sentence avec joie. On fut obligé de porter Philippe au supplice, parce qu'il n'avait pas la force de marcher;

Hermès le suivit, mais avec beaucoup de peine, parce qu'il avait aussi mal aux pieds. « Maître, disait-il à Philippe, hâtons-nous d'aller au Seigneur. Pourquoi nous » inquiéter de nos pieds, puisque nous n'aurons plus d'occasion de nous en servir ? » Puis, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : « Le Seigneur m'a révélé » que je dois souffrir. M'étant endormi, il y a quelques » jours, il me sembla voir une colombe aussi blanche que » la neige, qui, entrant dans ma chambre, vint se reposer sur ma tête; elle descendit ensuite sur ma poitrine, » et me présenta un mets d'un goût délicieux (1). Je connus que c'était le Seigneur qui m'appelait, et qu'il daignait m'accorder la gloire du martyre. »

Lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, les bourreaux, selon la coutume, mirent Philippe dans une fosse, et lui couvrirent de terre les pieds et les jambes jusqu'aux genoux. Ils lui lièrent ensuite les mains derrière le dos, et les attachèrent à un pieu. On fit ensuite descendre Hermès dans une autre fosse. Comme il se soutenait à l'aide d'un bâton, à cause de la faiblesse de ses pieds, il dit avec une douce sécurité : « Malheureux démon, tu ne peux pas même » souffrir que je sois ici ! » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on lui couvrit les pieds de terre. Le feu n'étant point encore au bûcher, il appela un chrétien, nommé Velogus, et lui dit : « Je vous conjure par notre Seigneur » Jésus-Christ, de dire de ma part à Philippe mon fils, » de rendre tous les dépôts dont j'étais chargé, pour que » l'on ne puisse me faire aucun reproche; les lois civiles » même l'ordonnent. Dites-lui qu'il est jeune, qu'il doit » travailler pour fournir à sa subsistance, comme je l'ai

(1) Fleury pense que par ce mets délicieux, on doit entendre l'Eucharistie que les martyrs recevaient avant le combat.

» fait, et se bien conduire envers tout le monde. » On lui lia les mains derrière le dos, quand il eût fini de parler, et on mit le feu au bûcher. Les saints martyrs ne cessèrent de louer Dieu, qu'en cessant de vivre. Leurs corps furent trouvés entiers. Philippe avait les bras étendus comme quelqu'un qui est en prières; Hermès avait le visage frais, et le feu n'y avait point laissé de traces. Justin ordonna de jeter leurs corps dans l'Hèbre; mais quelques chrétiens d'Andrinople les retirèrent du fleuve, et les cachèrent dans un lieu appelé Ogestiron, et qui était à deux milles de la ville.

Le prêtre Sévère, qui était toujours en prison, apprit le martyre de Philippe et d'Hermès. Il se réjouit de leur triomphe, et demanda la grâce de le partager, puisqu'il avait aussi confessé le nom de Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée, et il souffrit trois jours après.

L'ordre de brûler les saintes Ecritures et de détruire les églises, montre que les trois martyrs souffrirent après les premiers édits de l'Empereur Dioclétien. Ils sont nommés dans les martyrologes, sous le 22 d'Octobre.

Qui prépara les martyrs au combat? Qui leur inspira ce courage invincible? Qui leur fit remporter la victoire? La crainte de Dieu, la pratique de l'humilité, l'exercice de la mortification, l'usage saint et fréquent des sacremens, la prière et la méditation de la loi du Seigneur, le mépris du monde, le désir du ciel. Les persécutions spirituelles sont souvent plus dangereuses que celles qui s'exercent contre les corps, et elles ont des suites infiniment plus funestes. La volupté, les richesses, l'orgueil et l'ambition font périr plus d'âmes, que les Néron et les Dioclétien ne firent périr de corps. C'est courir à une perte certaine, que de s'exposer sans armes aux attaques de tant d'ennemis. Employons donc celles qu'employèrent les martyrs : nous serons invulnérables, et nous remporterons la victoire.

S. MARC, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

L'AN 156.

L'Apôtre saint Jacques, et saint Siméon, son frère, furent les deux premiers évêques de Jérusalem. Les treize évêques suivans étaient aussi Juifs de naissance. Il paraît que le dernier d'entre eux, nommé Jude, fut mis à mort avec les chrétiens massacrés en 134, par Barcoquébas. Il est nommé dans les martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, sous le 1 de Mai, et dans celui d'Usuard, sous le 4 du même mois (1).

Les Juifs ayant reconnu Barcoquébas pour leur Roi et leur Messie, se révoltèrent de nouveau. L'Empereur Adrien marcha contre eux et les vainquit. Il fit même raser tout ce qu'on avait construit de bâtimens à Jérusalem depuis Titus. Il jeta les fondemens d'une nouvelle ville, non à l'endroit où avait été l'ancienne Jérusalem, mais un peu plus loin, et il voulut qu'elle se nommât *Ælia Capitolina*. Elle porta ce nom jusqu'au règne de Constantin-le-Grand, qu'elle reprit celui de Jérusalem. Adrien défendit aux Juifs d'en approcher ; ainsi tous les chrétiens qui s'y retirèrent, étaient gentils. Ceux-ci, qui formaient une église assez nombreuse, choisirent Marc, l'un d'entre eux, pour leur évêque. C'était un homme également recommandable par son savoir et par sa sainteté. On dit qu'il gouverna vingt ans l'église de Jérusalem, et qu'il termina sa vie par le martyre en 156.

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 6 ; l. 5, c. 12 ; Sulpice Sévère, l. 2 ; le P. Le Quien, *Or. Chr.* t. III. p. 346 ; le martyrologe romain et celui d'Usuard.

(1) Voyez les Bollandistes, t. III, *Maii*, *in Tr. prælim.* p. 9, n. 34.

S. MELLON, ÉVÊQUE DE ROUEN.

Quatrième siècle.

On lit dans les actes de saint Mellon, qu'il naquit dans la Grande-Bretagne; qu'ayant fait un voyage à Rome, il y fut converti et baptisé par le Pape Etienne, et que ce Souverain-Pontife l'envoya prêcher la foi dans les Gaules vers l'an 257. Ceux qui pensent que saint Nicaise, premier apôtre de la Neustrie, ne fut que prêtre, font saint Mellon premier évêque de Rouen. Ils le placent sur le siége de cette ville en 260, et lui donnent cinquante ans d'épiscopat. On lui attribue la fondation de la cathédrale, et celle de plusieurs autres églises. Ses travaux et ses miracles gagnèrent à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Il mourut en paix au commencement du quatrième siècle, puisque Avicien, son successeur immédiat, assista au concile d'Arles qui se tint en 314. Il fut enterré dans l'église de Saint-Gervais, hors des murs de la ville de Rouen. La crainte des Normands fit transporter ses reliques à Pontoise en 880. Elles y sont toujours restées depuis, et elles se gardent dans l'église collégiale, dont le saint évêque est patron.

Voyez le P. Pommeraye, *Hist. des archevêques de Rouen*, p. 44; Usérius, *Antiq. britan.*; le *Gallia Christ. nova*. t. XI, et Trigan, *Hist. eccl. de Norm.* t. I, p. 11.

S. LOUVENT (1), ABBÉ DE SAINT-PRIVAT DE GABALES, OU DE JAVOULS, EN GÉVAUDAN.

Ce fut par les persécutions que Dieu conduisit à lui ce saint abbé. Ayant été accusé par Innocent, comte de Gabales ou de Javouls (2), d'avoir tenu des discours injurieux contre la Reine Brunehaut, il fut obligé d'aller à la cour d'Austrasie, pour confondre ses accusateurs. Il ne lui fut pas difficile de prouver son innocence; mais ses ennemis ne lui pardonnèrent point. Le comte Innocent l'attendit en chemin à son retour, et le mena à Ponthion, dans le Pertois, où il lui fit souffrir les plus indignes traitemens. Il le relâcha ensuite, mais ses satellites le suivirent, et le mirent à mort sur les bords de l'Aisne, où ils jetèrent son corps. Des bergers l'y découvrirent miraculeusement. Divers prodiges attestèrent la sainteté du serviteur de Dieu. On l'honore comme martyr en ce jour à Châlons-sur-Marne, où l'on conserve une partie de ses reliques. Le reste fut brûlé dans l'incendie de la cathédrale, arrivé par la foudre le 19 Janvier 1668. M. de Choiseul-Beaupré, évêque de Châlons-sur-Marne, mort en 1763, donna quelques ossemens de saint Louvent à la cathédrale de Mende.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist. Fr.* l. 6, c. 37. Baillet, sous le 22 d'Octobre, et le P. Longueval, *Hist. de l'Église Gallicane*, t. III, p. 176.

---

(1) En latin, *Lupentius*.

(2) Le siége épiscopal de Javouls a été transféré à Mende.

S. MORAN, ÉVÊQUE DE RENNES, PUIS ABBÉ EN ITALIE.

Huitième siècle.

S. MORAN (1), issu d'une famille noble, naquit vers le milieu du septième siècle. Ses vertus le firent admettre dans le clergé de l'église de Rennes. Devenu évêque de cette ville vers l'an 703, il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de prudence pendant l'espace d'environ quatorze ans. Le désir qu'il avait de visiter le tombeau des apôtres, lui inspira le dessein de faire un pélerinage à Rome. Mais il voulut, avant de partir, aller prier sur le tombeau de saint Remi de Reims. On le reçut avec honneur dans le monastère qui portait le nom de ce Saint. Il partit de Reims avec des reliques du saint évêque, dont on lui avait fait présent. Il en laissa une partie dans le monastère de Berzetto, situé dans le territoire de Parme. Luitprand, Roi des Lombards, touché de sa vertu et des miracles opérés par les reliques de saint Remi, lui donna le monastère avec toutes ses dépendances. Moran, de retour en France, soumit l'abbaye de Berzetto à celle de Saint-Remi de Reims. Arrivé dans son diocèse, il se fit donner un successeur, et se retira en Italie, pour y prendre le gouvernement du monastère qui lui avait été donné par le Roi des Lombards. Il y finit saintement ses jours en 719 ou 730. On fait sa fête à Reims, en ce jour.

Voyez Flodoard, *Hist. rem.* l. 1, c. 20; Baillet et D. Lobineau, *Vies des SS. de Bretag.* p. 174.

---

(1) En latin, *Modéramnus.*

Ste NUNILLON ET Ste ALODIE, VIERGES ET MARTYRES EN ESPAGNE.

L'AN 851.

RODERIC ayant détrôné Vitiza, Roi des Goths d'Espagne, s'empara de la souveraine puissance en 711. Le comte Julien, dont il avait déshonoré la fille, résolut de s'en venger en invitant les Maures ou Sarrasins d'Afrique à passer en Espagne. Mousa, gouverneur de ces infidèles, envoya, du consentement du calife Miramolin, douze mille hommes qui, sous la conduite du général Tarif, s'emparèrent du Mont-Calpé et de la ville d'Héraclée, qu'on appela depuis Gibraltar ou Mont de Tarif, du nom de leur général. Ils se maintinrent dans cette forteresse; et avec les nouveaux secours qu'ils reçurent d'Afrique, ils défirent les Espagnols dans l'Andalousie. On n'entendit plus parler du Roi Roderic après cette bataille. Mais deux cents ans après, on découvrit son corps dans une église de campagne en Portugal; ce qui a fait conjecturer qu'il s'était enfui dans ce pays, et qu'il y était mort.

Tarif se rendit maître de différentes places, entre autres de Tolède, capitale de l'empire des Goths. Mousa, jaloux de ses succès, passa le détroit, et réduisit sous sa puissance Séville, Mérida, et plusieurs autres villes. Enfin les Sarrasins se virent maîtres de toute l'Espagne au bout de trois ans. La mésintelligence s'étant mise entre Tarif et Mousa, Miramolin les rappela l'un et l'autre, donna le gouvernement de l'Espagne à Abdalasisa, fils de Mousa, et fit de Séville la capitale de ses nouveaux états.

En 716, les Goths d'Espagne placèrent sur le trône, Pélage, le seul prince du sang royal qui leur restât. Celui-

ci rassembla une armée sur les montagnes des Asturies, reprit ce pays, avec la Galice et la Biscaye, et jeta les fondemens d'un royaume chrétien, dit des Asturies, puis d'Oviédo, enfin de Léon. Sa valeur et sa piété lui méritèrent de grands succès. Alphonse, son successeur, surnommé le *Catholique*, marcha sur ses traces, et eut le même bonheur.

Les gouverneurs sarrasins, et sur-tout le troisième, nommé Abdéramène, se conduisirent avec beaucoup de cruauté. Ils portèrent souvent leurs armes dans le midi de la France. Mais ils furent vigoureusement repoussés par Charles-Martel. En 759, Abdéramène, surnommé Adahil, s'affranchit de la dépendance des sultans d'Egypte, prit le titre de Roi, et fixa sa cour à Cordoue. Les autres gouverneurs sarrasins suivirent son exemple. Lorsque le feu de la guerre eut été amorti, ces princes infidèles tolérèrent les chrétiens dans leurs états; ils leur permirent même, à certaines conditions, de bâtir des églises et des monastères; mais dans le neuvième siècle, la persécution contre le christianisme recommença à Cordoue, et continua sous les règnes d'Abdéramène II, et de son fils Mahomet.

Une multitude innombrable de martyrs scellèrent leur foi par l'effusion de leur sang. On compte parmi les plus célèbres, Nunillon et Alodie. C'étaient deux sœurs d'une extraction noble. Leur père était mahométan, et leur mère chrétienne. Celle-ci, devenue veuve, se remaria à un autre mahométan. Nunillon et Alodie, qui avaient été élevées dans la religion chrétienne, eurent beaucoup à souffrir de la brutalité de leur beau-père, qui occupait un rang distingué dans la Castille. On voulut inutilement engager les deux Saintes dans le mariage; elles avaient résolu de servir Dieu dans la virginité. Enfin elles obtinrent la permission de se retirer chez une tante, qui était une chrétienne pleine de ferveur. Elles eurent alors une entière liberté de vaquer

aux exercices de leur religion, qu'elles n'interrompaient qu'autant qu'elles y étaient forcées par d'autres devoirs.

La ville où elles vivaient se nommait Barbite ou Vervète. On croit que c'est Castro-Viejo, près de Najare en Castille, sur les frontières de la Navarre. Cette ville était soumise aux Sarrasins, lorsqu'Abdéramène fit publier ses édits contre les chrétiens. Nunillon et Alodie étaient trop connues par leur naissance, leur ferveur et leur zèle, pour qu'on ne les arrêtât pas des premières. Ayant été conduites devant le juge, elles montrèrent une constance inébranlable. On voulut inutilement les intimider par des menaces et les séduire par des caresses. Tous les moyens qu'on avait employés étant inutiles, on les livra à des femmes impies, dans l'espérance qu'elles viendraient à bout de les gagner ou de les corrompre. Mais Jésus-Christ protégea ses épouses par les lumières et la force de sa grâce. Enfin les femmes, à la méchanceté desquelles on les avait abandonnées, déclarèrent aux juges que rien n'était capable de les faire renoncer au christianisme. On les condamna donc à être décapitées dans la prison où elles avaient été renfermées. La sentence fut exécutée le 22 Octobre 851 (1). On les enterra dans le même lieu. On garde la plus grande partie de leurs reliques dans l'abbaye de Saint-Sauveur de Lejer en Navarre. Leur fête se célèbre avec un concours prodigieux de peuple, à Bosca et à Huesca en Aragon.

Voyez S. Euloge, *Memorial* l. 2, c. 7; Moralès *in Schol. ad. Eulog.* p. 286; Mariana, etc.

---

(1) Moralès met leur martyre en 840.

╤ S. OELBERT, MARTYR A OOSTERHOUT.

On célèbre à Oosterhout, endroit très-peuplé et ancienne seigneurie aux environs de Bréda, la mémoire du saint martyr Oelbert ou Odelbert. On rapporte que quelques assassins fugitifs, vinrent à passer par le champ où Oelbert, fatigué des travaux de la campagne, s'était endormi. Ils jetèrent à côté de lui leur couteau encore couvert de sang, et se hâtèrent de chercher un lieu de sûreté. Lorsque ceux qui étaient à la poursuite des assassins arrivèrent à cet endroit, et y trouvèrent l'instrument du crime à côté d'Oelbert, qui dormait et qui leur était inconnu, ils le prirent pour l'un des criminels, et le mirent à mort sur-le-champ. Son innocence fut proclamée par un miracle, et par le témoignage de ceux qui avaient connu cet homme vertueux. Son corps reposa pendant quelque temps à Oosterhout, où il est le patron secondaire de l'église; mais on dit qu'il fut transféré par les Français à *Thoulose* (1). On ignore et l'époque où ceci est arrivé, et le temps où le Saint a vécu.

Voyez Molani *Nat. SS. Belgii*, pag. 231.

+ S. WENDELIN, ABBÉ DE THOLEY, AU DIOCÈSE DE TRÈVES.

L'AN 1015.

Saint Wendelin ou Wendalin, appelé communément S. Wendel, était, dit-on, natif d'Ecosse, et issu de sang royal. Aspirant dans l'humilité et l'abnégation de soi-même

(1) On ne sait pas s'il faut entendre par là la ville de Toulouse, en France.

à la perfection évangélique, il quitta encore jeune sa patrie, et parcourut inconnu plusieurs pays, jusqu'à ce qu'il vînt s'établir comme pélerin dans le diocèse de Trèves, où il embrassa la vie solitaire dans un bois. Un gentilhomme qui résidait dans cette contrée, et à qui il demanda l'aumône, lui reprocha son genre de vie, et lui offrit la garde de ses troupeaux. L'humble serviteur de Dieu s'acquitta de cette charge avec zèle et fidélité. Il garda d'abord les pourceaux, ensuite d'autre bétail, et enfin les moutons. Au milieu de ces occupations, qui semblaient devoir distraire son esprit, il était toujours recueilli en Dieu ; étranger à tous les désirs de la terre, il pouvait nuit et jour servir Dieu par ses ferventes prières. Afin de pouvoir, dans les épanchemens de son cœur, s'abandonner sans contrainte aux inspirations d'en haut, il cherchait les endroits les plus écartés pour y faire paître son troupeau, et il ne désirait rien tant que de pouvoir marcher librement devant le Seigneur. Malgré ces efforts pour s'unir de l'union la plus intime avec la source de toute félicité, il eut à subir plus d'un combat difficile. Les hommes avec qui il était en contact ne comprenaient pas la piété de Wendelin, et comme ils ne savaient pas, aussi bien que le pieux berger, gagner les bonnes grâces de leur maître, en travaillant avec zèle et avec succès, ils portèrent envie à ce fidèle serviteur, et employèrent même plusieurs moyens pour le calomnier. Mais le gentilhomme sut apprécier le trésor que la Providence lui avait donné, et il s'efforça de le conserver soigneusement. Outre les épreuves du dehors, le serviteur de Dieu eut à supporter de rudes attaques intérieures. La vie pleine d'espérances qu'il avait abandonnée, se présenta à son esprit ; c'était pour lui une source de tourmens que de penser au profond chagrin que son départ avait causé à ses parens, et des sentimens dont il ne pouvait se rendre compte le rappelaient souvent dans sa patrie. Dans ces

momens difficiles il recourut à Dieu, en lui adressant d'ardentes prières, en pratiquant des mortifications sévères, et en élevant son cœur vers sa patrie véritable, dont il approchait d'un pas ferme dans son pélerinage terrestre.

Wendelin, qui s'était acquis par sa sainteté toute l'affection et l'estime de son maître, fut invité par celui-ci à quitter le genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors, afin de pouvoir librement servir Dieu. Le Saint se retira donc dans une cellule non loin du couvent de Tholey (1), et se fit recevoir dans l'ordre de S. Benoît. Le zélé religieux acheva ici, par la plus sévère obéissance et par toutes sortes d'œuvres de piété, l'édifice de sa sanctification qu'il avait commencé ailleurs. Lorsqu'au bout de quelque temps le bienheureux abbé Primin passa du temps à l'éternité, la communauté choisit pour supérieur l'hermite Wendelin (2), et elle parvint sous sa direction à une grande réputation de perfection chrétienne. Quoique d'une santé faible et accablé de plusieurs maladies, il donna toujours à ses frères l'exemple de tous les exercices de la vie monastique, et mourut en 1015. Avant sa mort le Saint révéla sa naissance à son confesseur. Dieu glorifia son serviteur par plusieurs miracles. Le corps du Saint fut enterré dans sa première cellule, où l'on bâtit une chapelle et plus tard une église. La petite ville de Saint-Wendel s'éleva peu à peu autour du tombeau (3) du serviteur de Dieu, dont

(1) Le couvent de Tholey fut fondé par le Roi Dagobert, vers l'an 627, et richement doté par son fils Sigebert, Roi d'Austrasie. S. Moduald, archevêque de Trèves, avait élevé cette communauté au rang d'abbaye, sous la règle de S. Benoît.

(2) D'autres font de S. Wendelin le premier abbé de Tholey.

(3) En 1699, le tombeau de S. Wendelin et ses reliques furent examinés par Pierre Verhorst, évêque suffragant de Trèves, et trouvés conformes à la description qu'on en avait de l'an 1320, où Baudouin, élec-

on honore encore les reliques dans l'église dite *Wallfahrts-Kirche*.

Voyez Mabillon, *Annales Benedict.* liv. XI ; Hontheim, *Historia Trevenensis diplomatica*, tom. I, pag. 74, et les autres historiens de Trèves.

---

23 Octobre.

S. THÉODORET, PRÊTRE, MARTYR.

Tiré de ses actes authentiques, dont il est fait mention dans Sozomène, l. 5, c. 8, et dans Théodoret, l. 3, c. 13. Ils ont été publiés par Mabillon, *Analect.* t. IV, p. 127, et par Ruinart, *Act. sinc.* p. 592. Voyez Baillet, etc.

L'AN 362.

Julien, oncle de l'Empereur de ce nom, et apostat comme lui, était devenu comte ou gouverneur de l'Orient, dont Antioche était la capitale. Ayant appris qu'il y avait une grande quantité de vases d'or et d'argent dans le trésor des principales églises des catholiques, il résolut de s'en emparer ; et pour y parvenir plus facilement, il publia un édit qui bannissait tous les ecclésiastiques de la ville. Le saint prêtre Théodoret qui, durant le règne de l'Empereur Constance, avait montré beaucoup de zèle pour la destruction des idoles, et qui avait bâti des églises et des oratoires sur le tombeau des martyrs, était chargé de la garde des vases sacrés qui appartenaient aux catholiques (1).

---

teur de Trèves, avait levé de terre le corps du Saint, et fait bâtir une belle église sur son tombeau.

(1) La grande église était alors entre les mains des ariens. Ainsi, Théodoret n'était le garde que du trésor de quelques églises des catholiques. Voyez Théodoret, l. 3, c. 8, et les Bollandistes, t. III, *Maii, in Tr. prælim.*, p. 9, n. 34.

Il ne voulut point abandonner ceux qu'on lui avait confiés; et il continua d'assembler les fidèles pour les instruire et pour offrir le sacrifice. Le comte Julien le fit arrêter, et on le lui amena les mains liées derrière le dos. Lorsqu'il le vit devant lui, il lui fit des reproches sur ce qu'il avait renversé les statues des dieux, et bâti des églises sous le règne précédent. Théodoret avoua tout; mais en même temps il dit à Julien qu'il avait autrefois adoré le Dieu des chrétiens, et qu'en abandonnant son culte, il s'était rendu coupable de la plus criminelle apostasie. Le comte ordonna qu'on le battît sous la plante des pieds, et qu'on le frappât au visage. Ensuite il le fit attacher à quatre pieux, et on lui tira les jambes et les bras avec des cordes et des poulies. Ses os furent tellement disloqués et ses nerfs si allongés, que son corps paraissait avoir huit pieds de long. Julien le raillait pendant tout ce temps-là. Mais le martyr l'exhortait à rentrer en lui-même, et à rendre gloire au vrai Dieu et à Jésus-Christ son fils, par qui toutes choses ont été faites. On l'étendit sur le chevalet; et tandis que son sang ruisselait de toutes parts, Julien lui disait: « Je » vois que vous ne sentez point assez vos tourmens. Je » ne les sens point, répondit le martyr, parce que Dieu » est avec moi. » Le comte lui fit appliquer des torches ardentes sur les côtés. Durant cette horrible torture, le Saint levait les yeux au ciel, et priait Dieu de glorifier son nom dans tous les siècles. A ce moment les bourreaux tombèrent le visage contre terre. Le comte lui-même fut d'abord effrayé; mais reprenant son caractère cruel, il ordonna aux bourreaux d'appliquer de nouveau leurs torches contre le corps du martyr. Ceux-ci refusèrent d'obéir, en disant qu'ils avaient vu des anges s'entretenir avec Théodoret. Julien, furieux, commanda qu'on allât les précipiter dans la mer. « Devancez-moi, mes frères, leur dit Théodoret; » je vous suivrai en vainquant l'ennemi; » et comme Julien

demandait quel était cet ennemi : « C'est, reprit le martyr, » le démon pour lequel vous combattez. Jésus-Christ le » Sauveur du monde, est celui qui donne la victoire. » Il expliqua ensuite comment Dieu avait envoyé son Verbe dans le monde ; de quelle manière le Verbe s'était revêtu de la nature humaine dans le sein d'une vierge, pour sauver les hommes par ses souffrances et sa mort. Julien, qui ne pouvait plus contenir sa fureur, menaça Théodoret de lui ôter la vie sur-le-champ. « C'est tout mon désir, » lui dit le Saint. Pour vous, vous mourrez dans votre » lit, en souffrant d'horribles tourmens. Votre maître, » qui se flatte de vaincre les Perses, sera lui-même vaincu ; » une main inconnue lui ôtera la vie, et il ne verra plus » les terres des Romains. » Le comte condamna le Saint à être décapité, et la sentence fut exécutée en 362. Notre Saint est nommé Théodore ou Théodoric en quelques endroits ; mais son vrai nom est Théodoret.

Le jour même du martyre de ce Saint, Julien, conformément à l'ordre que lui avait donné l'Empereur, se transporta dans la grande église d'Antioche, pour en enlever les effets. Il était accompagné de deux autres apostats, Félix et Elpidius, qui occupaient l'un et l'autre des places distinguées à la cour. Les vases sacrés furent profanés de la manière la plus indigne (2). Mais les impiétés de ces apostats ne restèrent pas long-temps impunies. Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'Empereur un inventaire de tous les effets qu'il avait enlevés aux chrétiens ; et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret. Il s'imaginait faire par-là sa cour à l'Empereur. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point que l'on

---

(2) Voyez Tillemont, *Hist. Eccl.* t. VII, p. 395, et les Remarques de Jortin sur l'*Hist. Eccl.* vol. III, p. 277.

mît les chrétiens à mort pour cause de religion ; c'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens contre nous, et ils ne manqueront pas de faire de Théodoret un Saint et un martyr. Le comte, qui ne s'attendait point à ce reproche, resta confondu. Saisi de crainte, il ne mangea presque rien des viandes du sacrifice, auquel il avait assisté avec l'Empereur. Il se retira dans sa maison, tellement troublé, qu'il ne put prendre aucune nourriture. Le soir, il ressentit une violente douleur d'entrailles ; ses intestins se corrompirent, et il vomissait les excrémens par la bouche. Il se forma dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Quand on appliquait des remèdes pour faire périr les vers, ils s'enfonçaient plus avant et pénétraient jusqu'à la chair vive ; ils allaient dans l'estomac, et sortaient de temps en temps par la bouche. On lit dans Philostorge que le comte Julien fut quarante jours sans parole et sans connaissance. Il revint ensuite à lui-même, reconnut son impiété dont il recevait le châtiment, conjura sa femme, qui était chrétienne, de prier et de faire prier pour lui. Il conjura aussi l'Empereur de rendre aux chrétiens leurs églises, et de leur permettre de les ouvrir. Mais le prince ne voulut point lui accorder ce qu'il demandait ; et comme le malheureux comte insistait, se fondant sur ce qu'il n'avait quitté le christianisme que par complaisance, l'Empereur ne lui fit que cette réponse : « Vous n'avez point été fidèle aux dieux, » et voilà pourquoi vous souffrez de si grandes douleurs. » Enfin le comte se vit bientôt à l'extrémité. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala de son corps une puanteur qu'il ne pouvait supporter lui-même. L'Empereur le regretta peu, et continua de dire que le malheur dont son oncle avait été affligé, venait de ce qu'il n'avait point servi les dieux avec assez de fidélité. Félix et Elpidius eurent également une fin malheureuse. L'Empereur lui-

même ayant été blessé en Perse d'un trait lancé par une main inconnue, prit de son sang et le jeta vers le ciel, en disant : « Tu me poursuis donc encore, Galiléen? Rassasie-toi de mon sang, et glorifie-toi de m'avoir vaincu. » On le porta dans un village voisin, où il expira quelques heures après, le 26 Juin 363, selon l'auteur des actes de nos saints martyrs, lequel ajoute : Nous étions avec lui dans le palais à Antioche et en Perse. Théodoret et Sozomène sont du même sentiment. Mais on lit dans Philostorge, que Julien adressa les paroles que nous avons rapportées, au soleil, le dieu des Perses, et qu'il mourut en blasphémant ses propres dieux.

Le comte de Stolberg, qui est en général trop indulgent envers Julien l'Apostat, dit que ceci est un conte, que les auteurs ont copié l'un de l'autre (3). Mais tout en accordant que nous ne possédons pas une entière certitude historique à cet égard, nous hésiterons cependant de le rejeter, pour cette raison seule, comme un conte.

De quelle horreur le pécheur n'est-il pas saisi, quand la vengeance divine éclate sur lui, ou qu'il se trouve dans les angoisses de la mort! Enivré par la prospérité, il semble n'être occupé sur la terre qu'à s'oublier lui-même. S'il est assez malheureux que de tomber dans l'insensibilité, ses frayeurs n'en sont que plus vives, lorsqu'il est réveillé de sa léthargie, et que le prestige qui l'éblouissait a disparu. Meurt-il dans cette insensibilité, son désespoir n'en sera que plus affreux dans l'éternité. Pour le vrai chrétien, il trouve en Dieu une consolation solide dans tous les événemens; il met en lui sa confiance, que rien ne peut ébranler; il ne voit en tout que l'accomplissement de la volonté divine qu'il chérit, et à laquelle il s'abandonne sans craindre d'être confondu. Il a sans cesse devant les yeux

(3) *Geschichte der Religion Jesu*, XI, § CIV.
(*Note de l'édit. allem.*)

la toute-puissance, la bonté et la miséricorde du Seigneur; aussi son âme est toujours pénétrée de joie et d'amour. Il n'a pas à lutter dans la mort avec une séparation douloureuse, car son cœur n'a jamais appartenu à la vanité et aux plaisirs mondains. Les châtimens de l'éternité ne le troublent pas, car il a mis son espoir dans le Seigneur, et n'a soupiré qu'après lui ; et s'il a eu le malheur de se tromper quelquefois, sa contrition lui est un garant de la miséricorde du Sauveur, qui est venu pour racheter les pécheurs et pour sauver ce qui était perdu. La destruction n'a rien qui l'effraie ; car on sème ce qui est périssable pour recueillir ce qui ne périt pas. Sa vie ici-bas était une vie de purification et d'épreuve, d'espérance et de peine. *Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort.* (Eccles. I, 13.)

(*Notice augm. d'après l'édit. allem.*)

S. JEAN DE CAPISTRAN, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE S. FRANÇOIS.

Tiré de la vie du Saint, écrite par deux de ses disciples, Christophe de Variso et Gabriël de Vérone; d'une lettre de ses compagnons, laquelle contient la relation de sa mort, et est adressée au cardinal Æneas Sylvius. Voyez Bonfinius, *Déc.* 3, l. 7 ; Æneas Sylvius, *Hist. Boeh.* c. 65, *et Descript. Europæ*, c. 8 ; Gonzaga, *in Austriaca et Argentina provincia*, p. 451; le P. Henri Sédulius, *Hist. Seraphica*, *seu S. Fran. et aliorum SS. hujus ordinis*, 1611, in-fol.; les Annales de Wadding, en 8 vol. Lenglet du Fresnoy se trompe en disant que le Catalogue des écrivains de l'ordre de saint François, par Wadding, fait son huitième volume. Indépendamment de ce Catalogue, il y a un huitième volume des Annales, qui fut imprimé à Rome en 1654, et qui est devenu fort rare. On trouvera aussi beaucoup de renseignemens sur ce Saint dans un ouvrage moderne, écrit avec beaucoup de soin et intitulé : *Historische und topographische Darstellung der Pfarren, Stifte, Klöster etc. im Erzherzogthume Oesterreich,* Vienne, 1824, sqq.

L'AN 1456.

S. JEAN DE CAPISTRAN naquit dans la ville de ce nom, en 1385. Son père était un gentilhomme d'Anjou, qui, ayant été servir dans le royaume de Naples, s'établit à Aquila, puis dans la petite ville de Capistran, qui en est peu éloignée. Après avoir appris la langue latine dans sa patrie, le Saint alla étudier à Pérouse le droit civil et canonique, et fut reçu docteur avec beaucoup d'applaudissement dans ces deux facultés. Ses talens, joints à une fortune considérable, le mirent en état de jouer un grand rôle; et un des principaux habitans de cette ville lui donna sa fille en mariage.

Les brouilleries survenues en 1413, entre la ville de Pérouse et Ladislas, Roi de Naples, lui fournirent l'occasion de rendre service à ses compatriotes. On le chargea de négocier la paix, et il eut lieu pendant quelque temps de se flatter de l'espérance du succès. Cette négociation lui fit faire plusieurs voyages, qui cependant ne produisirent pas l'effet qu'on s'en était d'abord promis. Ceux des habitans de la ville qui avaient pris parti dans la querelle avec le plus d'ardeur, s'imaginèrent que Jean trahissait ses concitoyens, et qu'il favorisait sourdement le Roi de Naples, son premier maître. On se saisit de sa personne, et on le renferma dans le château de Bruffa, à cinq milles de Pérouse. Il souffrit beaucoup dans sa prison; on le chargea de chaînes pesantes, et on lui donna pour toute nourriture du pain et de l'eau. Se voyant abandonné du Roi Ladislas lui-même, et connaissant par sa propre expérience l'instabilité des choses humaines, il fit de sérieuses réflexions sur la nécessité de se donner à Dieu, et en peu de temps il devint un homme nouveau. Comme la mort venait de lui enlever sa femme, il résolut de se consacrer à la pénitence dans l'ordre de saint François. Il demanda

sur-le-champ à y être admis; mais on refusa de lui donner l'habit, tant qu'il resterait en prison. Impatient du moindre délai, il se coupa les cheveux, et fit donner à son vêtement la forme d'un habit religieux. Lorsqu'il eut obtenu sa liberté, il se rendit à Capistran, pour vendre ses biens. La moitié du prix de cette vente fut employée à payer sa rançon, et l'autre fut donnée aux pauvres. De retour à Pérouse, il se retira chez les Franciscains de Monte dans cette ville, en 1415. Il avait alors trente ans. Le gardien le fit passer par les plus rudes épreuves pour s'assurer de sa vocation. Il exigea même qu'il traversât les rues de Pérouse monté sur un âne, avec un habit ridicule, et un écriteau sur lequel on lisait les noms de plusieurs péchés griefs. C'était quelque chose de bien humiliant pour un homme qui avait de la naissance et de la réputation. Mais la ferveur du Saint était si grande, que cette humiliation ne lui coûta rien. On le renvoya deux fois du couvent, et on ne l'y reçut qu'aux conditions les plus dures. La manière dont il supporta ces différentes épreuves, lui fit bientôt remporter sur lui-même une victoire complète. Il n'y eut plus rien dans la suite qui lui parût difficile. Une confession générale précéda la première communion qu'il fit après sa prise d'habit. Il passa encore, pour s'y préparer, trois jours dans la prière et les larmes.

Après sa profession, il se fit une loi de ne plus faire qu'un repas par jour : seulement dans les voyages longs et pénibles, il se permettait le soir une légère collation. Il ne mangea point de viande pendant trente-six ans, à moins qu'il ne fût malade. Le Pape Eugène IV lui ayant ordonné d'en manger un peu dans sa vieillesse, il le fit par obéissance; mais il en prenait en si petite quantité, qu'on lui laissa une pleine liberté sur cet objet. Il couchait sur des planches, et ne donnait au sommeil que trois ou quatre heures de la nuit; le reste était employé à la prière

et à la contemplation. Pendant plusieurs années, il n'interrompait ce double exercice que par la prédication, et par la nécessité de réparer ses forces par quelques momens de repos. Il serait trop long de rapporter ici les exemples de vertu qu'il pratiqua, sur-tout de sa pénitence, de son humilité et de son obéissance. Il possédait l'esprit de componction et le don des larmes dans un si haut degré, que tous ceux qui conversaient avec lui, en étaient dans l'admiration. Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes était extraordinaire; aussi croyait-on retrouver un autre saint Paul dans ses prédications et ses actions. Il touchait les pécheurs les plus endurcis. Il les pénétrait de la crainte des jugemens de Dieu, et il leur inspirait de vifs sentimens de componction. A la fin d'un sermon qu'il fit à Aquila, sur la vanité et les dangers du monde, les femmes apportèrent leurs ajustemens avec les autres objets qui avaient été si souvent des occasions de péché pour elles et pour les autres, et les jetèrent au feu. On vit arriver la même chose à Nuremberg, à Leipsig, et en plusieurs autres endroits. Le Saint avait un talent singulier pour étouffer les haines et rapprocher les cœurs désunis. Il rétablit la paix entre la ville d'Aquila et Alphonse d'Aragon; il réconcilia les familles d'Oronesi et de Lanzieni; il appaisa les querelles qui divisaient plusieurs villes, et il calma souvent de violentes séditions.

Il fut élu deux fois vicaire-général des Observantins, ou Franciscains réformés d'Italie. Il exerça cette charge pendant six ans, et il contribua beaucoup à affermir la réforme qui avait été établie par saint Bernardin de Sienne. Il n'en était pas moins exact à prêcher l'Evangile. A la suite d'un sermon qu'il avait fait en Bohême, sur le jugement dernier, plus de cent jeunes gens embrassèrent la vie religieuse, et sur-tout dans l'ordre de saint François. Il retraçait dans sa personne les vertus de saint Bernardin de Sienne, avec

sa dévotion pour le nom de Jésus et de la Sainte-Vierge. La Marche d'Ancône, la Pouille, la Calabre et le royaume de Naples furent les premiers théâtres de son zèle; il parcourut ensuite la Lombardie, l'état de Venise, la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Pologne et la Hongrie.

Les Papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Calixte III l'employèrent souvent dans des affaires importantes. Ce fut sous Eugène que se fit l'ouverture du concile de Bâle, en Juillet 1431. Les premières sessions de cette assemblée furent approuvées par ce Pape. Mais il transféra le concile à Ferrare, en 1437, alléguant pour raison que la ville de Bâle était trop éloignée, pour que l'Empereur des Grecs et les évêques d'Orient pussent s'y rendre (1). Cette trans-

(1) La durée du concile de Bâle fut de 18 ans, tant à Bâle qu'à Lausane. Le Pape Eugène IV approuva et confirma ce qui s'y fit en 1433, concernant les hussites et quelques points de discipline. On convient, dit Bellarmin, que ce concile fut œcuménique dans son commencement; la plupart des théologiens et des canonistes pensent qu'il le fut jusqu'à la dixième session. Le Pape, durant cette session, fit annoncer la translation du concile; et depuis ce temps-là, on ne voulut plus y admettre ses légats. Quelques théologiens en ont soutenu l'œcuménicité jusqu'à la vingt-sixième session, tenue en 1437, temps auquel il fut solennellement dissous par une bulle d'Eugène IV. Le concile général tint alors ses séances à Ferrare. Une partie considérable des Pères de Bâle s'y rendirent. Quelques-uns cependant restèrent à Bâle, et continuèrent d'y tenir leurs sessions; mais on les regarda comme schismatiques. Dans la trente-sixième session (en 1439) il fut décidé que l'opinion de ceux qui assurent que la Sainte-Vierge a été exempte du péché originel, était conforme à la foi, et qu'elle devait être tenue par tous les catholiques. L'année précédente, les Pères de Bâle avaient approuvé la pragmatique sanction, rédigée par ordre de Charles VII, Roi de France, et qui avait pour objet principal le rétablissement de l'ancienne discipline par rapport aux élections aux bénéfices. Dans la trente-neuvième session, tenue en 1439, on élut un antipape, qui prit le nom de Félix V. C'était Amédée VIII, qui avait renoncé au duché de Savoie. Ce prince avait gouverné ses états avec beaucoup de prudence et de vertu. En 1416, il avait érigé le comté de

lation éprouva de grandes difficultés ; les Pères du concile ne voulurent point y consentir, et leur opposition finit par le schisme.

Eugène se servit utilement du Saint pour en prévenir

Savoie en duché. Il embrassa la vie hérémitique en 1434, et se retira dans une agréable solitude, appelée Ripailles, près du lac de Genève. Il accepta le prétendu pontificat auquel les Pères de Bâle l'élevèrent; il y renonça en 1449. Il fut fait cardinal par le Pape Nicolas V, successeur d'Eugène IV, et mourut à Genève dans de grands sentimens de piété.

Nous observerons que pour rendre un concile œcuménique, il faut la présence des principaux prélats, au moins par leurs députés, et celle des évêques des différens royaumes, lesquels représentent le corps des premiers pasteurs de toute l'Église catholique. Or, ces conditions ne se trouvent plus dans le concile de Bâle après la dixième session. Des canonistes et des théologiens exigent aussi qu'un concile, pour devenir œcuménique, soit confirmé par le Pape. Quand il y a du doute sur l'œcuménicité d'un concile, il faut considérer quelle idée en a l'Église, s'il l'a représentée véritablement, et si elle en a reçu les décisions. Par là on tranche toutes les difficultés, et on est sûr de parvenir à la connaissance de la vérité, et de percer l'obscurité dont elle peut être enveloppée quelquefois (*).

Jean Paléologue, Empereur des Grecs, vint à Ferrare avec les évêques de ses états. Mais une maladie contagieuse obligea les Pères du concile de quitter cette ville, après la seizième session. Le Pape Eugène IV les transféra à Florence en 1439. Dans la vingt-cinquième session, tenue le 6 Juillet de la même année, les Grecs, excepté Marc d'Ephèse, renoncèrent à leur schisme et à leurs erreurs. Après leur départ, les Arméniens rentrèrent aussi dans le sein de l'Eglise catholique, en abjurant leur hérésie, et en souscrivant un décret d'union proposé par Eugène IV. Le concile de Florence tint ses dernières séances dans le palais de Latran à Rome, et finit en 1442. Voyez le P. Alexandre, *sec.* 15; le continuateur de Fleury, t. XXII, l. 3; Graverson; Leo Allatius, *de consens. Eccles. Occid. et Orient.*; le P. Berthier, *Hist. de l'Eglise Gallicane*, t. XVI, *etc.* Berrault-Bercastel, *Histoire ecclésiastique*; Lumper, *Hist. Ecclés.*; Bergier, *Dict. théolog.*, etc.

(*) Voyez *Devoti Instit. com.* § *XXXVIII prol.*

(*Note de la prés. édit.*)

les suites. Ce fut par son moyen qu'il détacha des Pères de Bâle, Philippe, duc de Bourgogne, et plusieurs autres personnes de grande qualité. Il l'envoya en qualité de nonce au duc de Milan, à Charles VII, Roi de France, et en Sicile; et par-tout il eut lieu de s'applaudir de lui avoir donné sa confiance. Il voulut qu'il fût du nombre des théologiens chargés par le concile de Florence de travailler à la réunion des Grecs. Le zèle et la sagesse de Jean de Capistran, délivrèrent la Marche d'Ancône, des troubles occasionnés par les Frérots et les Béroches, qui étaient un reste de Fratricelles, condamnés par Boniface VIII et par Jean XII, au commencement du quatorzième siècle.

Diverses contrées de l'Allemagne étant alors agitées par des divisions intestines, l'Empereur Fréderic III, Ænéas Sylvius, évêque de Sienne, et depuis Pape sous le nom de Pie II, et Albert, duc d'Autriche, frère de l'Empereur, prièrent Eugène d'y envoyer notre Saint. Ils étaient persuadés avec raison, que ses discours et ses exemples rétabliraient les mœurs et la saine doctrine. Jean de Capistran partit pour cette expédition apostolique, muni de tous les pouvoirs dont il avait besoin, revêtu même de l'autorité que donne la qualité de légat. Après avoir traversé les terres de Venise et le Frioul, il parcourut la Carinthie, la Carniole, le Tirol, la Bavière et l'Autriche. Il prêchait dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, et il y faisait les plus grands fruits. Il parlait latin, et ses sermons étaient ensuite expliqués aux personnes qui n'entendaient point cette langue. Ses travaux furent suivis du même succès dans la Bohême, la Pologne et la Hongrie (2). Il convertit quatre mille hussites dans

---

(2) La Bohême était alors remplie de hussites; depuis l'an 1415, de violens tumultes l'agitaient, et elle avait été souvent baignée de sang. Ziska, dont le vrai nom était Jean de Trocznow, assembla pour venger

la Moravie. Rockysana, le chef de ces hérétiqnes en Bohême, lui proposa une conférence; mais le Roi Pogebrack ne voulut point la permettre, parce qu'il en craignait les suites. Le Saint fut affligé de cette défense, il composa du moins un ouvrage contre Rockysana (3). Il serait trop long de le suivre dans toutes les courses que lui inspira son zèle. Il reçut les plus grandes marques de vénération de la part des électeurs, des princes, sur-tout des ducs

---

la mort de Jean Hus, les soldats qui avaient précédemment servi sous ses ordres, et dévasta le pays avec une cruauté dont il y a peu d'exemples. Le Roi Wenceslas étant mort en 1417, il s'opposa à l'élection de Sigismond, qui était Empereur d'Allemagne. Il battit huit fois ce prince, et fit construire une forteresse à laquelle il donna le nom de Thabor, au milieu des eaux et des montagnes. Les malheurs dont il était le principal auteur, ne finirent qu'avec sa vie, c'est-à-dire, en 1424. Quelque temps auparavant, Sigismond avait fait la paix avec lui. Il promit aussi l'archevêché de Prague à Rockysana. Celui-ci était un ecclésiastique que les hussites députèrent au concile de Bâle. Il abjura l'hérésie, à condition qu'on accorderait l'usage du calice aux laïcs de Bohême. Les députés du concile de Bâle, et les catholiques assemblés à Iglaw, diocèse d'Olmutz, en 1436, acceptèrent la condition. Mais ils exigèrent que dans ce cas-là le prêtre déclarât, avant de donner la communion, que c'est une erreur de croire qu'il n'y a sous chacune des espèces que le corps ou le sang de Jésus-Christ. Rockysana, embarrassé, ne sut que répondre. Au reste, le Pape ne voulut point lui accorder de bulles. Ses partisans ne lui en donnèrent pas moins le titre d'archevêque, qu'il porta jusqu'à sa mort, arrivée quelque temps avant celle de George Pogebrack, qui fut Roi de Bohême, depuis 1458 jusqu'en 1471, et qui, quoique hussite dans le cœur, fit démolir la forteresse de Thabor, de peur qu'elle ne servît de retraite aux rebelles.

(3) Les principaux ouvrages de saint Jean de Capistran sont, 1° Un traité *de l'autorité du Pape contre le concile de Bâle*; 2° *Le miroir des prêtres*; 3° Un *pénitentiel*; 4° Le traité *du jugement dernier*; 5° Le traité *de l'antéchrist et de la guerre spirituelle*; 6° Quelques traités sur divers points de droit civil et canonique. Ses livres *de la conception de la Sainte-Vierge*, *et de la passion de Jésus-Christ* (sur lesquels on peut consulter Benoit XIV, *de Canoniz. Sanct*). Enfin ses ouvrages contre Bockysana et les hussites, lesquels n'ont jamais été imprimés.

de Bavière et de Saxe, du marquis de Brandebourg, et de l'Empereur lui-même, qui assista plusieurs fois à ses sermons.

Mahomet II ayant pris Constantinople d'assaut, le 26 Mai 1453, le Pape Nicolas V chargea Jean de Capistran d'exhorter les princes chrétiens à prendre les armes pour arrêter les progrès de l'ennemi commun. Le Saint s'acquitta de cette commission avec beaucoup de succès dans plusieurs assemblées des princes de l'empire. Il reçut les mêmes pouvoirs de Calixte II, qui succéda à Nicolas V en 1455. Ce Pape parut encore plus ardent que son prédécesseur contre les infidèles, qui étaient prêts à pénétrer dans le cœur de l'Europe (4). Il mit tout en œuvre pour

---

(4) Les victoires de Tamerlan sur Bajazet, en 1399, n'avaient point tellement affaibli les Turcs, qu'ils ne reparussent avec avantage sous Mahomet I. Ce prince enleva aux Vénitiens plusieurs places qu'ils possédaient sur les côtes de l'Asie-Mineure et en Europe. Leurs domaines s'étendaient alors depuis le cap d'Istrie jusqu'aux murs de Constantinople. En 1420, Mahomet I prit sur eux Salonique, capitale de la Macédoine, que l'Empereur des Grecs leur avait cédée, parce qu'il n'était point en état de la défendre. Les deux successeurs immédiats de Mahomet, savoir, Amurat II et Mahomet II, furent les plus fameux conquérans que la nation des Turcs eût jamais produits. Le premier fut cependant battu par Huniade et Scanderberg. Huniade défit deux armées qu'il envoya dans la Hongrie en 1442, et fit faire une paix avantageuse au Roi Ladislas IV. Mais ce prince, comptant sur la croisade, viola le traité, de l'avis du cardinal Julien, sous le faux prétexte que les infidèles ne gardaient les traités qu'autant que leur intérêt s'y trouvait; comme si l'injustice des autres pouvait être jamais une excuse légitime. Au reste, cette perfidie ne fut point impunie : car, tandis que le brave Huniade mettait en déroute l'aile gauche des Turcs dans les plaines de Varne en Bulgaire, en 1444, le Roi par sa témérité perdit la bataille et la vie. Il eut pour successeur Ladislas V, fils d'Albert d'Autriche, lequel n'avait encore que cinq ans. On confia le gouvernement du royaume à Huniade, et il sut le défendre par sa valeur.

Dans le même temps régnait en Epire le fameux George Castriot, appelé par les Turcs Scanderberg, c'est-à-dire, *seigneur Alexandre*. Il était

engager les princes catholiques à réunir leurs forces, et il envoya Jean de Capistran prêcher une croisade dans l'Allemagne et la Hongrie. Mahomet, après la prise de Constantinople, comptait que la conquête de l'empire d'Occident lui coûterait peu, et il se regardait déjà comme maître de toute la chrétienté. Ainsi, ne doutant point qu'il ne dût bientôt arborer le croissant ottoman dans les villes de Vienne et de Rome, il fit avancer son armée dans la Hongrie, et mit le siége devant Belgrade, le 3 Juin 1456. Le Roi Ladislas s'enfuit de Vienne. Mais le brave Jean Corvin, communément appelé Huniade, vaivode de Transylvanie et gouverneur de Hongrie, lequel avait si souvent battu les Turcs sous Amurat, rassembla toutes ses forces le plus promptement qu'il lui fut possible. En même temps, il envoya prier Jean de Capistran de faire presser la marche des croisés qu'il avait engagés à prendre les armes. Cependant les Turcs couvrirent le Danube de vaisseaux d'une construction particulière et adaptée à ce fleuve, sur lesquels ils embarquèrent de vieilles troupes accoutumées à vaincre. Huniade, à la tête d'une flotte composée de vaisseaux plus légers, et conséquemment en état de mieux manœuvrer, attaqua les infidèles et les vainquit, puis entra dans la petite ville située au confluent du Danube et de la Save. Jean de Capistran, qui était avec lui, animait les soldats au milieu des dangers, tenant à la main

---

fort connu de ces peuples, chez lesquels il avait été en ôtage pendant sa jeunesse. Ses exploits et ses victoires sur Amurat et Mahomet sont très-célèbres. Étant au lit de la mort, il mit ses enfans sous la protection des Vénitiens; mais ses états furent envahis par les Turcs peu de temps après. On peut voir sa vie, par Marin Barlet, prêtre d'Epire, lequel était contemporain. Le père Poncet, Jésuite français, a donné aussi la vie de Scanderberg, en 1609.

Matthias Corvin, fils du brave Huniade, fut élu Roi de Hongrie en 1458. Tant qu'il vécut, il garantit ses états des insultes des infidèles.

une croix qu'il avait reçue du Pape. Les Turcs revinrent à la charge, et résolurent d'emporter la ville. Quoique repoussés avec de grandes pertes, ils ne reculaient point, et passaient sur les cadavres de leurs compatriotes étendus çà et là. Une telle opiniâtreté ramenait la victoire sous leurs étendards, et déjà les chrétiens prenaient la fuite. Lorsque tout paraissait désespéré, le Saint se montra dans les premiers rangs, avec sa croix à la main. Il exhorta les soldats à vaincre ou mourir, en répétant ces paroles : *Victoire, Jésus, victoire.* Les chrétiens animés fondent sur les infidèles, les précipitent des remparts de la ville, et les taillent en pièces. Mahomet veut inutilement rallier ses troupes qui fuient de toutes parts : elles sont insensibles aux promesses et aux menaces. Il est blessé lui-même, et obligé de lever honteusement le siége. La précipitation avec laquelle il se retira, ne lui permit point d'emporter son artillerie, ni ses bagages. Les historiens attribuèrent cette victoire autant au zèle et à l'activité de Jean de Capistran, qu'à la conduite de Huniade.

Ce prince tomba malade des fatigues de cette pénible campagne, et mourut à Zemplin, le 10 Septembre de la même année. Il voulut aller recevoir le saint Viatique à l'église, disant qu'il ne méritait pas que le Roi des Rois vînt dans sa maison. Jean de Capistran, qui l'avait assisté dans sa maladie, prononça son éloge funèbre. Le Pape Calixte III fut très-affligé de la mort de ce héros, et tous les chrétiens la pleurèrent. Mahomet lui-même le regretta, et dit qu'il ne restait plus sur la terre de prince digne de lui.

Saint Jean de Capistran survécut peu de temps à Huniade. Il fut attaqué d'une complication de maux qui terminèrent sa vie dans le couvent de Willech ou Willack, près de Sirmich. Le Roi, la Reine, et un grand nombre de princes et de princesses vinrent le visiter dans sa dernière maladie. Sa patience et sa résignation édifiaient tout

le monde. Son humilité lui faisait confesser publiquement ses fautes. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec la plus grande ferveur. Sans cesse il répétait que Dieu ne le traitait pas comme il le méritait. Il expira tranquillement le 23 Octobre 1456, à l'âge de soixante-onze ans. Les Turcs s'étant emparés de Willech, on porta son corps dans une autre ville. Les luthériens pillèrent depuis sa châsse, et jetèrent ses reliques dans le Danube. Mais on les en retira, et on les garde encore aujourd'hui. Le Pape Léon X approuva un office en l'honneur du serviteur de Dieu, pour la ville de Capistran, et pour le diocèse de Sulmone. Alexandre VIII le béatifia en 1690, et Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation en 1724. *Bullar.*, *rom.* t. XIII, p. 84.

S. IGNACE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Tiré de sa vie, écrite avec élégance par Nicétas David qui l'avait connu, et qui occupa successivement les siéges de Paphlagonie et de Constantinople; de Zonare, de Cedrène, et du huitième tome des conciles. Voyez le père Alexandre, *Diss.* 4, *in sec.* 9 et 10; la nouvelle édition de Baronius, donnée à Lucques par Mansi; le P. Le Quien, *Or. Chr. in Ignatio et Photio*, t. I, p. 246, etc.

L'AN 878.

L'ORIGINE du schisme des Grecs commencé par Photius, qui persécuta saint Ignace, et qui usurpa son siége, fait de la vie de ce Saint une partie très-intéressante de l'histoire ecclésiastique. Il était d'une naissance illustre; il eut pour mère Procopie, fille de l'Empereur Nicéphore. Michel, père d'Ignace, fut d'abord curopalate ou maître du palais; et à la mort de Nicéphore, qui fut tué par les Bulgares, on l'éleva lui-même sur le trône impérial. Sa douceur et sa piété annonçaient qu'il ferait le bonheur de l'Eglise et de l'Etat; mais le monde ne mérita pas d'être

gouverné par un si bon prince. Léon l'Arménien, général de l'armée, s'étant révolté, il quitta de lui-même, pour éviter les malheurs d'une guerre civile, la pourpre qu'il n'avait portée qu'un an et neuf mois. Il avait trois fils, dont un mourut l'année suivante, et deux filles. Accompagné de l'Impératrice et de ses enfans, il se retira dans les Iles princesses, et tous embrassèrent l'état monastique. Théophilacte, l'aîné de ses fils, prit le nom d'Eustrate, et l'autre, qui se nommait Nicétas, voulut être appelé Ignace. Ce dernier avait alors quatorze ans. C'est celui dont nous écrivons la vie. Michel fut nommé en religion Athanase, et il vécut encore trente-deux ans, c'est-à-dire, jusqu'en 845. Le nouvel Empereur, pour n'avoir rien à craindre, sépara cette vertueuse famille; il assigna une demeure différente à chacun de ceux qui la composaient, et les fit tous garder exactement. Il fit les deux jeunes princes eunuques, pour qu'ils ne pussent laisser de postérité.

Ils furent tous tranquilles sous les règnes de Léon-l'Arménien, de Michel-le-Bègue, et de Théophile, et ils vécurent uniquement occupés des pratiques de la piété et des exercices de la pénitence. Soumis à la divine Providence, qui dispose de tous les événemens pour sa gloire et pour le salut des élus, ils goûtaient dans la solitude des consolations inconnues à la cour des maîtres de la terre. Ils réglaient leurs penchans d'après les maximes de l'Evangile, et ils étaient dédommagés des efforts qu'ils faisaient pour vaincre la concupiscence, par une paix intérieure que rien n'était capable de troubler. Ignace, à la vérité, avait beaucoup à souffrir; il vivait dans un monastère dont l'abbé était iconoclaste et d'un caractère violent. On tendit des piéges à sa foi; mais il sut les éviter, et il continua de se déclarer ouvertement pour la doctrine de l'Eglise. Il fit servir à sa sanctification les épreuves et les mauvais traitemens qu'il eut à soutenir. Il se rappelait sans

cesse que ce n'est point dans le seul éloignement du monde que consiste la perfection d'un moine ; mais dans le zèle avec lequel on s'applique à mourir tous les jours à soi-même.

On avait une si haute idée de la vertu d'Ignace, qu'à la mort de son persécuteur, tous les moines l'élurent unanimement pour leur abbé. La bonté, la prudence et la charité avec lesquelles il gouverna sa communauté, le zèle avec lequel il instruisait ses frères, le firent universellement aimer et respecter. Il fonda trois nouveaux monastères dans trois petites îles, et un quatrième sur le continent, lequel prit le nom de Saint-Michel.

L'Empereur Théophile étant mort en 842, l'Impératrice Théodore fut déclarée régente pour gouverner au nom de son fils Michel III, qui était en bas âge. Elle rétablit les saintes images, chassa Jean, patriarche iconoclaste de Constantinople, et fit mettre en sa place saint Méthode, qui mourut quatre ans après. Lorsqu'il fut question de lui donner un successeur, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Ignace; on le tira de sa solitude, et on l'obligea d'accepter la dignité patriarcale.

Son élection rehaussa l'éclat des vertus qu'il avait acquises dans la retraite, et qui l'avaient rendu digne de l'épiscopat. Mais la généreuse liberté avec laquelle il reprit les pécheurs, et sur-tout les pécheurs publics, lui attira les plus cruelles persécutions. Le César Bardas, frère de l'Impératrice, avait beaucoup de part au gouvernement; et il en eût été digne, si ses belles qualités n'avaient été souillées par la corruption de son cœur. Son talent pour l'éloquence le mettait au-dessus de la plupart des orateurs de son siècle. Il aimait les lettres, et il se déclarait le protecteur de tous ceux qui les cultivaient. Mais il était en même temps faux, rusé, cruel, sans mœurs. Il quitta sa femme, pour vivre publiquement avec sa belle-fille. Une vie si scandaleuse excita le zèle du saint patriarche; mais

il employa inutilement les exhortations les plus touchantes et les plus pathétiques. Bardas se fit gloire de les mépriser. Il osa même, le jour de l'Epiphanie, se présenter à la communion avec les fidèles dans la grande église. Ignace refusa de l'admettre à la Table sainte, et le déclara excommunié. Le César, furieux, menaça le Saint de lui ôter la vie; mais les menaces ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait. Il chercha l'occasion de se venger d'une manière éclatante.

Le jeune Empereur était fort vicieux, et déjà il donnait dans les plus grands désordres. Bardas se mit à flatter ses passions les plus honteuses, afin de gagner sur lui un ascendant qui le mît en état de tout entreprendre. Il s'appliqua d'abord à perdre dans son esprit le patriarche de Constantinople. Il travailla ensuite à écarter l'Impératrice, qui empêchait souvent l'exécution de ses projets ambitieux et criminels, et qui d'ailleurs protégeait Ignace. Il dit à l'Empereur qu'il était temps qu'il régnât par lui-même, et il lui conseilla de faire renfermer sa mère et ses sœurs dans un monastère. Michel goûta cet avis, afin de pouvoir suivre plus librement ses inclinations vicieuses. Il envoya donc chercher le patriarche, auquel il ordonna de couper les cheveux à sa mère et à ses trois sœurs, pour les vouer à la vie monastique. Ignace refusa de se prêter à cet acte de violence, aussi contraire à la justice qu'à la religion. Bardas représenta ce refus sous les couleurs les plus odieuses, et il accusa même le patriarche de souffler le feu de la révolte.

Michel cependant fit raser sa mère et ses sœurs, et ordonna qu'elles fussent renfermées dans un monastère. Ignace lui même, qui gouvernait l'église de Constantinople depuis onze ans, fut chassé de son siège, et banni dans l'île de Térébinthe, où était un des monastères qu'il avait bâtis. On mit en usage tous les moyens possibles pour l'engager

à donner la démission de sa dignité ; mais il la refusa constamment, pour ne pas livrer son troupeau à la fureur de l'ennemi. Bardas, voyant l'inutilité des promesses, des menaces et des mauvais traitemens, déclara patriarche l'eunuque Photius, sans observer aucune des formalités usitées dans l'élection des évêques.

Photius était neveu du patriarche Taraise, et proche parent de l'Empereur et du César Bardas. Il était fort versé dans toutes les parties de la littérature profane ; à la vérité il ignorait les sciences ecclésiastiques ; mais il les étudia après sa promotion, et il s'y rendit très-habile. Il aimait si passionnément les livres, qu'il employait souvent les nuits entières à l'étude. Il avait à la cour deux places considérables, celle de maître de la cavalerie, et celle de premier secrétaire d'état (1). Malheureusement les qualités du cœur ne répondaient point à celles de l'esprit. Photius était fourbe, artificieux, et prêt à tout sacrifier pour satisfaire son ambition. Il était d'ailleurs schismatique et partisan de Grégoire Abestas, évêque de Syracuse, en Sicile, lequel avait formé une faction contre Ignace, lors de sa promotion au patriarcat. Le Saint n'avait rien négligé pour gagner cet évêque ; mais il ne lui fut pas possible de le faire rentrer dans de meilleurs sentimens ; il se vit même obligé de le condamner et de le déposer pour ses crimes dans un concile tenu en 854. Photius continua de protéger Grégoire. Lorsque Bardas l'eut nommé patriarche, il reçut tous les ordres dans six jours : le premier, il fut fait moine ; le second, lecteur ; le troisième, sous-diacre ; le quatrième, diacre ; le cinquième, prêtre ; et le sixième, évêque. Tout ceci se passa en 858.

L'élection de Photius n'ayant été faite que par Bardas, était visiblement contraire aux canons ; aussi ne trouva-t-

(1) *Protospatharius* et *Protosecretis*.

il d'abord aucun évêque qui voulût l'ordonner. Mais il en gagna depuis quelques-uns, en promettant de renoncer au schisme, d'embrasser la communion d'Ignace, de le reconnaître pour patriarche légitime, de l'honorer comme son père, et de ne rien faire sans son consentement. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son ordination, qu'il méprisa la promesse qu'il avait faite; il persécuta même d'une manière indigne les clercs attachés à Ignace, et les fit tourmenter cruellement.

Mais comme il voulait entièrement perdre le Saint, il le représenta à l'Empereur, par le moyen de Bardas, comme un factieux qui avait conspiré contre l'Etat, et il obtint que l'on informerait contre lui. On envoya donc des commissaires dans l'île de Térébinthe. On mit inutilement à la question les domestiques d'Ignace, pour les obliger à charger leur maître. On ne le conduisit pas moins dans l'île d'Hière, où il fut renfermé dans une étable à chèvres. De là il fut transporté à Prométe, près de Constantinople. Ce fut là qu'un capitaine des gardes lui cassa deux dents d'un rude coup qu'il lui déchargea sur le visage. Ensuite on le chargea de chaînes et on le renferma dans une prison obscure. Plusieurs évêques de la province, indignés de ces horribles scandales, s'assemblèrent dans une église de Constantinople, et excommunièrent Photius. Celui-ci, de son côté, assembla ceux qui lui étaient attachés, et prononça contre Ignace une sentence de déposition et d'excommunication. Enfin, au mois d'Août de l'année 859, on fit embarquer le Saint avec plusieurs de ses amis, et on les conduisit à Mitylène, dans l'île de Lesbos. Ils étaient tous chargés de chaînes.

Cependant Photius écrivit au Pape Nicolas I. Sa lettre portait qu'Ignace s'était démis de son siége à cause de son âge et de sa mauvaise santé; qu'il s'était retiré dans un monastère, où il vivait estimé des grands et du peuple;

que les métropolitains l'avaient choisi pour remplacer le patriarche, et que l'Empereur l'avait forcé de se charger d'un fardeau si redoutable. Il finissait par prier le Souverain-Pontife d'envoyer deux légats pour ratifier ce qui s'était fait, et pour condamner les iconoclastes (2). L'Empereur envoya aussi au Pape un patrice et quatre évêques, avec de riches présens pour l'église de Saint-Pierre. Le but de cette ambassade était de confirmer ce que contenait le faux récit de Photius. Pour saint Ignace, il n'eut la liberté d'envoyer ni lettres ni députés à Rome.

Le Pape répondit aux lettres qu'il avait reçues, mais avec beaucoup de circonspection. Il envoya aussi deux légats à Constantinople, savoir, Rodoald et Zacharie, évêques, l'un de Porto, et l'autre d'Anagni. Ils devaient décider les questions concernant les saintes images, conformément à ce qui avait été défini dans le septième concile général. Quant à l'affaire d'Ignace et de Photius, leur pouvoir se bornait à faire des informations qui seraient envoyées à Rome. D'ailleurs, le Pape, dans sa réponse à l'Empereur, se plaignait de ce qu'on avait déposé Ignace sans consulter le Saint-Siége, et de ce qu'on lui avait substitué un laïque contre la disposition des canons. Dans celle qu'il fit à Photius, il le félicitait sur l'orthodoxie de ses sentimens, sans lui dissimuler toutefois les irrégularités qu'il trouvait dans son élection. Ce fut dans le même temps qu'Ignace fut ramené de Mitylène dans l'île de Térébinthe. Ses monastères, ainsi que les îles voisines, furent alors pillés par les Scythes, appelés *Rossi* ou *Russiens*, et il y eut même plusieurs de ses domestiques qui perdirent la vie en cette occasion.

Les légats du Pape étant arrivés à Constantinople, Photius et l'Empereur mirent tout en œuvre pour les gagner,

(2) *Ap. Baron. ad an.* 859.

et ils y réussirent à la fin. Le synode projeté fut convoqué dans la ville, et il s'assembla en 861. Les légats prévariquèrent indignement, et excédèrent le pouvoir qui leur avait été donné. On en vint au point de déposer Ignace, sur l'accusation de soixante-douze faux témoins qui attaquaient la canonicité de son élection (3). Après cet acte d'injustice et de violence, Photius assigna pour prison au Saint le sépulcre de Constantin Copronyme, qui était dans l'église où s'était tenu le synode. Le patriarche y resta quinze jours, exposé aux plus cruels traitemens, dans une position très-gênante, sans pouvoir dormir, et presque entièrement privé de nourriture. Un de ses gardes lui prit la main de force, et lui fit former une croix sur un papier qu'il tenait, afin que l'on pût dire qu'il avait signé sa condamnation. Ce papier fut porté à Photius, qui le fit remplir d'un acte de renonciation faite par Ignace au siége de Constantinople. Sur cette prétendue renonciation, le Saint eut la liberté de se retirer dans une maison de sa mère, à Pose. On l'y laissa un peu respirer, et il profita de ces momens de repos, pour informer le Pape de tout ce qui s'était passé. L'écrit qu'il envoya fut signé par dix métropolitains, quinze évêques, et un grand nombre de prêtres et de moines. Théognoste, abbé d'un monastère à Constantinople, en fut le porteur, et il avait ordre de communiquer de vive voix les éclaircissemens propres à donner une connaissance parfaite de toute l'affaire.

Photius qui ne se croyait point encore en sûreté, conseilla à l'Empereur d'exiger d'Ignace qu'il lût l'acte de sa condamnation dans le jubé de l'église des apôtres, et d'ordonner ensuite qu'on lui coupât la main, et qu'on lui arrachât les yeux. Le jour de la Pentecôte, on vit arriver tout à coup une troupe de soldats qui environnèrent

(3) Conc., t. VIII, p. 1266, 1512.

sa maison. Jugeant qu'il avait tout à craindre, il prit un habit d'esclave, et mit sur ses épaules un bâton avec un panier à chaque bout. A la faveur de ce déguisement, que l'obscurité de la nuit rendait encore plus facile, il s'échappa sans être reconnu. Il fut long-temps obligé de se cacher, tantôt dans une île, tantôt dans une autre. Il fut même contraint de se cacher dans des cavernes et sur des montagnes désertes. Il ne vivait que d'aumônes, et l'on voyait un patriarche, un fils d'Empereur, réduit à la nécessité de mendier. Photius et l'Empereur firent faire les plus exactes recherches; on parcourut, dans l'espérance de le trouver, toutes les îles de l'Archipel et toutes les côtes. Les soldats le rencontrèrent souvent; mais il était tellement méconnaissable, qu'ils ne le reconnurent point. Enfin, le commandant de la flotte, chargé de le chercher, eut ordre de le tuer partout où il le trouverait.

Sur ces entrefaites, un horrible tremblement de terre se fit sentir à Constantinople, pendant quarante jours de suite. La frayeur se saisit des habitans de cette ville, et ils s'écrièrent que c'était l'injuste persécution du patriarche qui attirait sur eux la colère du Ciel. L'Empereur et Bardas, effrayés de leur côté, déclarèrent publiquement qu'Ignace n'avait rien à craindre, et qu'il pouvait retourner dans son monastère, ce qu'il fit effectivement.

Cependant le Pape fut exactement informé de tout ce qui s'était fait. Il blâma hautement la conduite de ses légats, il les traita de prévaricateurs, et déclara qu'il ne leur avait point donné le pouvoir de déposer Ignace, encore moins celui de placer Photius sur son siége (4). On voit par ses réponses à l'Empereur et à Photius, qu'il regardait Ignace comme le seul patriarche légitime; qu'il

---

(4) Nicol. I, *Ep.* 10 *et* 13.

jugeait l'élection de Photius irrégulière, et qu'il ne lui donnait d'autre qualité que celle de laïque. « Nous avons dans » les mains, disait-il à l'Empereur (5), les lettres que vous » avez adressées et à nous et à Léon, notre prédécesseur. » Vous y rendez témoignage à la vertu d'Ignace ; vous regardez son ordination comme canonique ; et maintenant » vous voulez le représenter comme usurpateur du siége » patriarcal, etc. » Il écrivit en même temps une lettre circulaire à tous les fidèles de l'Orient, dans laquelle il condamnait les prévarications de ses légats, qui avaient agi contre ses ordres. S'adressant ensuite aux patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, ainsi qu'aux métropolitains et aux évêques, il leur dit : « Nous vous enjoignons et nous » vous ordonnons, en vertu de l'autorité apostolique, d'avoir les mêmes sentimens que nous par rapport à Ignace » et à Photius, et de publier cette lettre dans vos diocèses respectifs, afin qu'elle puisse être connue de tout le » monde (6). »

Photius, à qui les impostures ne coûtaient rien, supprima la lettre qu'il avait reçue, et y en substitua une autre qu'il avait fabriquée lui-même. Pour en imposer plus facilement, il y mit une date postérieure à celles des lettres dont nous venons de parler. Il faisait parler le Pape, comme s'il eût été dans ses intérêts, et entièrement opposé à Ignace. Cette lettre, disait-il, lui avait été apportée de Rome par un certain Eustrate ; mais celui-ci fut convaincu d'être un imposteur. Bardas lui-même le condamna à être battu de verges, malgré les sollicitations de Photius, qui le dédommagea en lui procurant un emploi également considérable et lucratif. On reconnut depuis que toute cette intrigue avait été l'ouvrage de Photius.

---

(5) *Ep.* 5.
(6) *Ep.* 4.

Au reste, on ne doit pas en être surpris, puisque rien n'était sacré pour lui. Il applaudissait à l'impiété de l'Empereur, qui tournait en ridicule les cérémonies les plus respectables de la religion, et qui osait les contrefaire avec ses compagnons de débauche. Il lui faisait assidûment la cour et mangeait à sa table avec ces bouffons sacriléges. Un d'entre eux, nommé Théophile, jouait le rôle de patriarche, et chacun des autres avait son personnage. Cette indigne manière d'insulter la religion, fut condamnée dans le huitième concile général. L'Empereur raillait souvent Photius sur son défaut de religion : « Théophile, lui disait-il, » est mon patriarche; Photius est le patriarche du César, » et Ignace le patriarche des chrétiens. » Mais tant d'impiétés ne restèrent pas long-temps impunies. Bardas fut mis à mort en 866, pour avoir conspiré contre la vie de l'Empereur.

Photius ayant fait d'inutiles efforts pour gagner le Pape, résolut enfin de se venger. Il inspira les mêmes sentimens à l'Empereur; et, avec sa permission, il assembla un synode à Constantinople, dans la même année 866, et il y prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre le Souverain-Pontife. Ce fut là la première origine du schisme des Grecs. Le synode dont nous parlons ne fut composé que de vingt-un évêques. On en publia de faux actes, pour tâcher de persuader qu'il avait été œcuménique. On y ajouta aussi de fausses souscriptions, pour donner à entendre que les députés des trois patriarches d'Orient et d'environ mille évêques y avaient assisté. Ce qui irrita singulièrement Photius, fut que les légats du Pape Nicolas, envoyés chez les Bulgares nouvellement convertis au christianisme, ne voulurent point recevoir le chrême qu'il avait consacré; ils en consacrèrent eux-mêmes un nouveau, pour confirmer les grands et le peuple de cette nation. Il résolut donc de ne plus garder aucunes mesures. Après

son prétendu concile, il écrivit une lettre circulaire aux patriarches et aux principaux évêques d'Orient, dans laquelle il s'élevait avec violence contre l'Eglise latine (7). Mais

(7) Photius approuva d'abord la doctrine et la discipline de l'Église latine, comme on le voit par sa confession de foi, consignée dans la première lettre synodale qu'il écrivit au Pape Nicolas, sept ans auparavant. Il y disait que chaque église devait suivre ses propres usages. C'est ainsi, ajoutait-il, que chez les Latins on jeûne les Samedis, et que chez les Grecs, les prêtres qui étaient mariés avant leur ordination peuvent garder leurs femmes, ce qui s'est pratiqué depuis le concile *in Trullo*, ou Quinisexte, tenu en 692 ou 707. Ces sortes d'ecclésiastiques ne peuvent cependant être élevés à l'épiscopat, ni se marier après la réception de la prêtrise.

Mais en 866, Photius changea de façon de penser, et il est visible qu'il ne cherchait qu'à faire un schisme. Dans sa lettre circulaire de cette même année, il accusa les Latins, 1° De ne point garder la première semaine de carême; de jeûner les Samedis, ce que les Grecs ne faisaient point, et de permettre ces jours-là l'usage du lait, du beurre et du fromage; 2° De refuser d'admettre à la prêtrise les hommes mariés, qui ne s'étaient point engagés par un consentement mutuel à vivre dans la continence; 3° De rejeter le chrême consacré par les prêtres, et de réserver cette consécration aux évêques; 4° D'errer dans la foi, en enseignant et en professant dans le symbole que le Saint-Esprit procède, non du Père seul, mais du Père et du Fils. Il s'etend beaucoup sur ce dernier article, et il appelle la doctrine des Latins le comble de l'impiété. La plupart des schismatiques grecs, en niant que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ont ajouté l'hérésie au schisme; mais comme leur séparation commença par le schisme, la dénomination de schismatiques leur a été principalement appliquée.

A la mort de saint Ignace, arrivée en 878, Photius, accompagné d'une troupe de gens armés, prit possession de l'église de sainte Sophie, et l'Empereur Basile pria le Pape Jean VIII de consentir à ce rétablissement pour le bien de la paix, et pour terminer toutes les divisions. Le Pape donna son consentement, mais à condition que Photius demanderait dans un synode, pardon des crimes et des scandales dont il s'était rendu coupable. En 879, il se tint à Constantinople un concile nombreux, auquel présidèrent les légats de Jean VIII. On y lut les lettres de Sa Sainteté à l'Empereur et à Photius. Mais ces lettres n'étaient point telles qu'elles avaient été écrites; Photius les avait falsifiées. Il

il perdit peu de temps après son protecteur et la dignité qu'il avait usurpée.

---

avait effacé ce qui regardait Ignace, ainsi que la condition qui lui était imposée de demander pardon, et il avait substitué aux passages effacés, son éloge et celui de l'Empereur, avec la condamnation du concile d'Ignace. On condamna donc ce concile, et Photius fut rétabli sans avoir rempli les conditions requises. Le Pape n'eut pas plus tôt été instruit de ce qui venait de se passer, qu'il désavoua tout ce qu'avaient fait ses légats, puis allant à l'église, il excommunia Photius, déposa ses légats, et envoya Marin en Orient pour réparer le mal, autant qu'il serait possible. Le nouveau légat sut maintenir courageusement ce qui avait été fait contre Photius par le Pape Nicolas et par le huitième concile général. Ayant succédé à Jean VIII, il persista dans les mêmes sentimens : en quoi il fut imité par Adrien III et par Etienne V, qui occupèrent le Saint-Siége après lui. Lorsque les lettres de ce dernier Pape arrivèrent en Orient, c'est-à-dire, en 886, l'Empereur Basile-le-Macédonien était mort ; elles furent remises à Léon-le-Philosophe, son fils et son successeur. Ce prince chassa Photius, et le bannit dans un monastère de l'Arménie, où il mourut après avoir vécu trente ans dans le schisme.

Les Grecs schismatiques ont substitué le faux synode dont il vient d'être question, au huitième concile général. Quelques protestans ont adopté cette idée qu'ils croyaient favorable à leur parti ; le savant Beveridge lui-même l'a suivie dans son édition des canons de l'église grecque. Mais le protestantisme n'y peut rien gagner : il est également condamné par les Grecs de ce siècle et par les Papes. On ne peut rien voir de plus décisif contre les iconoclastes, que les décrets de Photius, et ceux des conciles tenus par les Grecs dans le temps dont il s'agit.

Quant à Photius, on ne peut lui refuser une érudition également étendue et profonde, de la finesse et de la pénétration dans l'esprit, et une certaine délicatesse de style. C'est ce que l'on remarque dans les ouvrages qui nous restent de lui, et dont voici la liste.

1° Ses *Lettres*, au nombre de deux cent quarante-huit. L'évêque Montague les a publiées à Londres, avec une traduction latine, en 1651, in-folio.

2° Ses *Traités théologiques*, qui ont été imprimés dans le premier tome du supplément de Canisius, et dans le dernier supplément du P. Combefis à la Bibliothèque des Pères.

3° Son *Nomocanon*, ouvrage excellent en son genre. C'est la première

L'Empereur, qui avait fait mettre à mort Bardas son oncle, le 29 Avril 866, adopta Basile-le Macédonien. C'était

---

collection méthodique des canons des conciles, des lettres canoniques, et de quelques lois impériales concernant les matières ecclésiastiques.
4° Sa *Bibliothèque*. Cet ouvrage, où l'auteur n'observe aucun ordre, ni pour les matières, ni pour les temps contient l'extrait de deux cent soixante-dix-neuf volumes d'anciens auteurs qui ont écrit sur différens sujets, et dont plusieurs ne sont point parvenus jusqu'à nous. La première partie n'offre guères que des sommaires ou titres raisonnés, accompagnés toutefois de remarques judicieuses sur le caractère et le style des écrivains. Vers la fin, les extraits sont longs; mais l'auteur n'est pas toujours assez exact dans ses réflexions. Photius composa sa Bibliothèque, à la prière de son frère Taraise, lorsqu'il était encore laïque, et qu'il occupait une charge en Assyrie. Il faut cependant avouer, comme l'observe Briet, *Annal. ad an.* 858, et Denina, *de studio Theol.,* l. 2, c. 4, p. 176, que Photius n'était pas aussi versé dans la théologie, que dans la critique et dans les autres parties de la littérature. Son style n'est pas non plus toujours clair, et on y trouve les défauts du siècle où vivait l'auteur. Les Grecs, qui écrivirent après le César Bardas, ramenèrent le bon goût, que les guerres et les révolutions qui en furent la suite avaient altéré; mais ils n'en vinrent point à ce degré d'élégance et de perfection, qui assurent le droit d'être cité pour modèle. Leur style sent la déclamation, il est diffus, recherché, chargé de figures étrangères; c'est comme ces ornemens déplacés qu'on voit dans les édifices gothiques, que le bon goût trouve monstrueux ou ridicules, lorsqu'il les compare avec la belle simplicité de la nature. Cette observation doit s'appliquer aux meilleurs auteurs grecs du siècle dont nous parlons, comme à Léon-le-Philosophe, qui composa des panégyriques sur saint Chrysostôme et saint Nicolas, et des sermons sur les principales fêtes. Quelques-uns de ses ouvrages ont été publiés par Combefis, *Auct. Bibl. Patr.;* Gretser, etc. Les autres, qui n'ont point été imprimés se gardent au Vatican et dans d'autres bibliothèques, avec les préceptes, les énigmes, les constitutions et la tactique de Léon. On retrouve, à quelque chose près, les mêmes défauts dans les écrits de l'Empereur Constantin Porphyrogenète. Mais ces écrits sont très-utiles par la connaissance exacte qu'ils donnent de la géographie et de l'état de l'empire grec, dans le moyen âge. On doit cependant faire une exception en faveur de Nicétas David; son style est fort bon pour son siècle. Les défauts qu'il a évités ne sont pas non plus très-remarquables dans Photius.
On désire une édition complète des ouvrages de Photius, qui sera

un soldat de fortune, qui avait eu beaucoup de part à la mort du César. Comme Michel était incapable d'application, et qu'il n'avait point de capacité pour les affaires, il associa Basile à l'empire, et le fit couronner dans l'église de Sainte-Sophie, le 26 Mai de la même année. Mais peu de temps après il voulut reprendre l'autorité qu'il lui avait donnée, et annuler tout ce qu'il avait fait en sa faveur. Basile, déjà accoutumé à la souveraine puissance, le fit assassiner pendant qu'il était ivre, au mois de Septembre de l'année suivante.

Il ne se vit pas plus tôt maître des affaires, qu'il profita de son pouvoir pour exiler Photius dans l'île de Scépé. En même temps il rétablit saint Ignace. Celui-ci, qui était banni depuis neuf ans, fut conduit en grande pompe à Constantinople, et replacé sur le siége patriarcal, le 3 Novembre 867. Autant il avait paru magnanime dans l'adversité, autant il parut humble au milieu des honneurs et des applaudissemens. Le premier usage qu'il fit de son rétablissement, fut de demander à l'Empereur et au Pape la convocation d'un concile général. Il obtint ce qu'il demandait. Le concile s'assembla dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople; c'est le huitième général. Le Pape Adrien II y présida par ses légats. On y condamna ce qui s'était fait dans le synode de Photius. On y cita ce schismatique lui-même,

---

certainement fort utile. Si l'on redonne la traduction latine que nous avons, il faudra la retoucher; car elle est fort inexacte quoiqu'elle porte le nom du savant André Schott, Jésuite.

Après l'expulsion de Photius, les Grecs et les Latins restèrent en paix pendant 70 ans; les premiers néanmoins laissèrent échapper des traits qui annonçaient de la haine contre les seconds. En 1053, Michel Cérularius renouvela le grand schisme sous les plus frivoles prétextes, et d'après les calomnies les plus visibles. Il disait que si l'on répondait à ses objections, il en imaginerait mille autres : paroles qui ne prouvent que trop quelles étaient ses dispositions.

qui, ayant été entendu plusieurs fois, fut excommunié. On admit à la pénitence ceux de ses partisans qui reconnurent leur faute. Nicétas rapporte que les papiers de Photius ayant été saisis par ordre de l'Empereur, on y trouva deux livres écrits en beaux caractères, revêtus d'une couverture fort riche, et portant des marques destinées à les faire regarder comme anciens par la postérité. Dans l'un étaient les actes d'un prétendu concile contre Ignace, lequel n'avait jamais été tenu; l'autre contenait une lettre synodale contre le Pape Nicolas. Ces deux pièces étaient remplies d'invectives et de calomnies outrageantes. Huit ans après son bannissement, Photius composa une généalogie de l'Empereur, où il le faisait descendre de Tiridate, Roi d'Arménie, et d'anciens héros de la Thrace. La vanité du prince fut flattée de cet ouvrage; il permit à Photius de revenir et de demeurer à Constantinople.

On vit, à la manière dont saint Ignace remplissait les fonctions de l'épiscopat, que les épreuves et les souffrances avaient perfectionné ses vertus. Il mourut le 23 Octobre 878, à l'âge de près quatre-vingts ans. On porta son corps, renfermé dans un cercueil de bois, à l'église de Sainte-Sophie, où l'on fit les prières ordinaires pour le repos de son âme. De là on le transféra dans l'église de Saint-Menne, où deux femmes possédées du démon furent délivrées par son intercession. Enfin on déposa ses reliques dans l'église de Saint-Michel, qu'il avait fait bâtir près de Bosphore, à quelque distance de la ville. Les Latins et les Grecs célèbrent la fête de saint Ignace le 23 d'Octobre.

S. ROMAIN, ÉVÊQUE DE ROUEN.

L'AN 639.

Romain sortait d'une famille française, où la naissance était jointe à la vertu. Ses parens, qui le regardaient comme le fruit de leurs prières et de leurs aumônes, prirent un grand soin de son éducation. Ils le formèrent sur-tout à la piété. Quand il fut en âge de paraître dans le monde, on l'envoya à la cour de Clotaire II, le troisième Roi français qui réunissait toute la monarchie. Il mérita l'estime et la confiance de ce prince, qui l'éleva depuis à la dignité de référendaire ou de chancelier.

Après la mort de Hidulphe, évêque de Rouen, laquelle arriva en 626, on élut Romain pour le remplaeer. Ce choix fut unanimement approuvé. Le Saint voulut inutilement faire des représentations; on n'y eut aucun égard. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale, qu'il employa tous les moyens propres à détruire dans son diocèse les restes de l'idolâtrie. Il abattit quatre temples dédiés à Vénus, à Mercure, à Jupiter et à Apollon. Le premier était dans la ville de Rouen.

Les affaires de son diocèse l'ayant appelé à la cour de Dagobert, il y apprit qu'une inondation de la Seine faisait de grands ravages dans la ville. Il part aussitôt, et vole au secours de son troupeau. A son arrivée, il se met en prières, et tenant un crucifix à la main, il s'avance du côté de la rivière, qui rentre dans son lit (1).

(1) Le nom de saint Romain est célèbre en France, à cause du privilége dont l'église de Rouen est en possession, et qui consiste à délivrer tous les ans un criminel de la prison et de la mort, le jour de

Mais si les miracles du saint évêque excitent notre admiration, ses éminentes vertus doivent encore plus particulièrement fixer notre attention. Il macérait son corps par des austérités continuelles; et après avoir consacré les jours aux fonctions pénibles du ministère, il donnoit les nuits à l'oraison. Il bannit par son zèle le vice et la superstition, et il veillait également au salut de son âme et à la sanc-

---

l'Ascension. Deux mois auparavant, le chapitre prévient les juges de ne condamner aucun criminel jusqu'à ce temps-là : le jour arrivé, il choisit le prisonnier destiné à jouir du privilége. On le condamne à mort, après quoi, on le met en liberté. Il se fait ensuite une procession solennelle, à laquelle il assiste, portant la châsse de saint Romain. Le même jour, il entend deux exhortations, et on lui déclare qu'il a obtenu sa grâce, en l'honneur du saint évêque. Après la procession, on chante une Messe dans la cathédrale, quoiqu'il soit ordinairement cinq à six heures du soir.

Selon la tradition populaire, le privilége dont il s'agit tire son origine de ce que saint Romain tua un horrible serpent, avec l'aide d'un meurtrier qu'il avait envoyé chercher en prison. Mais on ne trouve aucune trace de ce fait dans les différentes vies du Saint; et les écrits qui en font mention ne montent point au-delà de la fin du quatrième siècle. La figure du serpent, nommé *gargouille*, que l'on porte à la procession, parait n'être à Rouen, comme dans quelques autres villes, qu'un symbole représentatif de la victoire de Jésus-Christ sur le démon. La délivrance du prisonnier sera peut-être aussi un emblême de la rédemption du genre humain par Jésus-Christ.

Les ducs de Normandie accordèrent et maintinrent le privilége de la cathédrale de Rouen, lequel fut aussi confirmé par plusieurs Rois de France. On l'appelle le *privilége de la fierte* ou *châsse de saint Romain.*

Sous nos Rois de la première race, plusieurs saints évêques obtinrent quelquefois la permission de mettre les prisonniers en liberté. Il n'est pas hors de vraisemblance que c'est là l'origine du privilége de l'église de Rouen, qu'on fait remonter à saint Romain. Quelques modernes prétendent qu'il fut accordé en reconnaissance de ce que la ville avait été délivrée, par les prières du Saint, de l'inondation dont nous avons parlé. On a beaucoup écrit sur l'origine de ce privilége. Voyez la *Description de la Haute-Normandie,* par D. Duplessis, t. II, 1740, in-4°.

tification de son troupeau. Il y avait treize ans qu'il gouvernait son diocèse, lorsque Dieu lui fit connaître qu'il approchait de sa fin. Comme sa vie avait été une préparation continuelle à la mort, il ne fut point effrayé de cet avertissement; il redoubla de ferveur dans ses prières, et d'austérité dans sa pénitence, afin de se rendre encore plus digne de paraître devant Dieu. Il mourut le 23 Octobre 639, et eut saint Ouen pour successeur. On l'enterra dans l'église de Saint-Godard, l'un de ses prédécesseurs; mais dans le onzième siècle, son corps fut porté dans la cathédrale. En 1179, Rotrou, archevêque de Rouen, fit faire une châsse plus riche que la première, et on y renferma le corps du Saint; c'est celle que l'on connaît sous le nom de *fierté de saint Romain*.

Voyez Le Cointe, *Annal. an.* 626, 635, 638, *le Gallia Chr. nova*, t. XI, p. 12; et la vie du Saint, écrite en vers léonins par un ecclésiastique ou un moine de Rouen, avant le règne de Charlemagne : elle a été publiée par les PP. Martène et Durand, *Thesaur. nov. Anecdoct.* t. 3, p. 1651. Ce poème fut composé d'après une vie du saint évêque, qui était plus ancienne. (Rivet *Hist. litt de la Fr.*, t. IV, *et Cont.*, t. VIII, p. 379.) Gérard, le doyen de Saint-Médard de Soissons, et Fulbert, archidiacre de Rouen, donnèrent aussi la vie de saint Romain, l'un dans le dixième siècle, et l'autre en 1091. C'est l'ouvrage du second que Rigault a publié, avec des dissertations et des notes. On doit y ajouter la préface donnée par Martène.

S. SÉVERIN, VULGAIREMENT S. SURIN, EVÊQUE DE BORDEAUX.

Cinquième siècle.

SAINT SÉVERIN vint à Bordeaux, des pays de l'Orient. Saint Amand, évêque de cette ville, qui avait succédé à saint Delphin, vers l'an 404, fut averti en songe d'aller

au-devant de lui. Les deux Saints s'étant rencontrés, se saluèrent par leurs propres noms, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus. Amand conduisit Séverin à la maison épiscopale. Lorsqu'il eut été plus à portée de connaître ses vertus, il l'obligea de prendre le gouvernement de l'église de Bordeaux à sa place, et il ne se considéra plus que comme son disciple. Séverin mourut quelques années après. On voulut alors qu'Amand reprit son siége, et il ne put résister aux instances qu'on lui fit à cet égard. Les habitans du pays choisirent depuis saint Séverin pour leur patron, et ils réclamaient principalement son intercession dans les calamités publiques.

L'opinion de ceux qui confondent ce Saint, avec un autre saint Séverin, archevêque de Cologne, n'est appuyée sur aucun fondement. Tout ce que nous savons de celui-ci, c'est qu'il connut par révélation la mort de saint Grégoire de Tours, à l'heure même où ce saint évêque entrait en possession de la bienheureuse immortalité.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Mir. Mart.*, t. 1, c. 4; *de Gloriâ Confess.*, c. 45; Baillet; et le *Gallia Chr. nova*, t. II, p. 789.

---

† LE B. BARTHÉLEMI DE BREGANCE, ÉVÊQUE DE VICENCE.

Tiré de la *Légende de son Office* et de la *Vie de Saint-Dominique*, par le P. Touron, 1 vol. in-4°, pag. 508.

L'AN 1270.

BARTHÉLEMI, issu de la noble et antique famille de Bregance, naquit à Vicence au commencement du XIIIe siècle. Ses parens l'envoyèrent dès sa première jeunesse faire ses études à Padoue. Il eut soin de les sanctifier par les exercices de la piété chrétienne. Saint Dominique, qui avait

depuis peu établi son ordre, étant venu dans cette ville, Barthélemi entendit ses discours et fut témoin des exemples de vertu que donnait le saint Fondateur; ses paroles et ses exemples firent sur lui une impression si forte, que, plein de mépris pour les vanités du monde et du désir de consacrer ses talens au service de l'Eglise, il résolut de se donner à Dieu et d'entrer dans le nouvel institut. Ayant reçu l'habit des mains de saint Dominique, dans un âge peu avancé, il s'attacha à suivre ses leçons et à imiter ses vertus. Les progrès qu'il fit dans la perfection religieuse et dans la connaissance des choses divines furent si grands, que ses supérieurs, après qu'il eut reçu le sacerdoce, le jugèrent capable d'enseigner l'Ecriture-Sainte. Barthélemi s'acquitta de cet emploi de manière à s'attirer des applaudissemens universels. Ce ne fut pas le seul bien qu'il opéra. Pénétré de l'obligatiou que les ministres de Jésus-Christ ont d'annoncer la divine parole, il parcourut les villes de la Lombardie et de la Romagne, qui étaient alors infectées d'une foule d'erreurs et de vices, et où les habitans partagés en factions versaient souvent le sang les uns des autres. Par ses prédications apostoliques il ramena plusieurs âmes à la foi catholique, à la vertu et à la concorde.

La réputation de sainteté et de savoir qu'avait acquise Barthélemi s'étendant chaque jour davantage, le Pape Grégoire IX l'appela à Rome vers l'an 1235 et lui donna la charge importante de maître du sacré palais, qui avait été établie par le Pape Honorius III en faveur de saint Dominique. Le fidèle disciple, animé du même esprit que son prédécesseur, remplit avec zèle les fonctions qui lui étaient confiées. Tout le temps qu'elles lui laissaient libre, il l'employait à la composition d'ouvrages de piété ou de science ecclésiastique. Le Pape Innocent IV, qui succéda à Grégoire IX après le court pontificat de Célestin IV, eut en Barthélemi la même confiance. Il l'amena avec lui à Lyon,

lorsqu'il se rendit dans cette ville au mois de Décembre 1244, voulant sans doute l'avoir près de lui pendant le concile que ce pontife y tint l'année suivante. L'on croit que c'est à cette époque que ce pieux religieux, qui était venu à Paris par ordre du Saint-Père, fut connu du Roi saint Louis. Ce monarque apprécia bientôt son mérite et le choisit pour son confesseur. Quelques années après, Innocent IV l'éleva au siége épiscopal de Nimesie, ville de l'île de Chypre, tombée depuis sous la domination des Turcs et maintenant ruinée. Barthélemi quitta alors la France et alla vers le troupeau qui lui était confié, plein d'ardeur pour la sanctification de ses ouailles. Il y travailla sans relâche et avec un grand succès jusqu'au moment où le Pape Alexandre IV, le croyant plus nécessaire en Italie, le nomma évêque de Vicence. Le saint prélat put à peine prendre possession de son nouveau siége, parce que le tyran Ezzelin (1) dominait alors dans cette ville. Ennemi déclaré de la religion et de ses ministres, cet impie ne fut pas long-temps sans persécuter et même sans chercher à faire mourir Barthélemi, qui, cédant à la tempête, quitta Vicence et se retira auprès du Pape Alexandre. Le Souverain-Pontife, qui connaissait sa capacité le chargea d'affaires importantes pour la religion, et l'envoya, en qualité de légat, vers les Rois de France et d'Angleterre. Ayant heureusement terminé sa mission, il revint à Paris, dans la compagnie du monarque anglais ainsi que de la Reine son épouse, et se trouva à l'entrevue qu'eurent dans cette ville les deux monarques. Saint Louis, qui n'avait point oublié son ancien confesseur et qui en avait reçu avec plaisir la visite lorsqu'il était en Syrie, l'accueillit encore avec bonté; et pour lui témoigner son affection, il lui fit

(1) On peut voir dans la vie de saint Antoine de Padoue, au 13 Juin, quel était ce tyran Ezzelin ou Ezzelino.

un présent précieux, dont il lui avait donné la promesse pendant son séjour en Palestine, ce fut un morceau de la vraie croix et une épine de la couronne du Sauveur. Dans l'acte de la donation que saint Louis fit dresser et sceller de son sceau royal pour assurer l'authenticité de la sainte relique, il dit qu'il l'avait accordée aux justes désirs de Barthélemi de Bregance, comme une preuve de la tendre affection qu'il lui portait.

Enrichi de ce trésor que sa foi lui rendait inestimable, le saint évêque reprit le chemin de Vicence. Ezzelin n'y était plus; il alla donc en assurance rejoindre son troupeau, dont la violence du tyran avait pu seule le séparer. Il s'appliqua à réparer les maux qu'avaient faits au peuple l'hérésie et la rébellion; ses efforts furent si heureux, que les Vicentins, charmés de goûter les douceurs de la paix, tandis que les villes voisines souffraient encore les maux de la guerre, le prièrent de se charger du gouvernement civil, et de devenir leur seigneur, comme il était leur évêque. C'était un hommage public qu'ils rendaient au zèle de leur pasteur; mais cet hommage était bien mérité, car il mettait tous ses soins à rétablir dans sa pureté la foi catholique et à réformer les mœurs du clergé et du peuple. Il appaisait les dissensions, soit publiques, soit particulières, convertissait les hérétiques et montrait pour le salut des âmes une ardeur que rien ne pouvait ralentir. Afin d'entretenir la piété des fidèles, il fit bâtir dans sa ville épiscopale une magnifique église, qui fut appelée de la Couronne à cause de la parcelle de la sainte couronne d'épines que Barthélemi avait reçue de saint Louis et qu'il y déposa, ainsi que la portion de la vraie croix qu'il possédait également. A cette église, qu'il enrichit par des présens considérables, il joignit un couvent pour les religieux de son ordre.

C'est ainsi que le bienheureux passa les dix dernières

années de sa vie, tout occupé de la sanctification de son peuple, et l'édifiant autant par ses exemples que par ses discours. En 1267, il eut la consolation d'assister à Bologne à la seconde translation qu'on y fit des reliques de saint Dominique, et de voir rendre à son patriarche et à son maître dans la vie spirituelle les honneurs réservés aux plus illustres des serviteurs de Dieu. On le chargea même d'annoncer la divine parole dans cette circonstance, et de publier les indulgences qui étaient accordées aux fidèles. Barthélemi survécut peu à cette touchante cérémonie. Après avoir écrit son testament, que nous avons encore et qui contient un abrégé fidèle de sa vie, il sentit que sa fin approchait; il reçut les sacremens de l'Eglise avec une ferveur admirable, et mourut à Vicence en 1270. Les pauvres et les malheureux, dont il était le père, ne furent pas les seuls à pleurer son trépas; toutes les classes des citoyens sentirent vivement sa perte. Barthélemi fut, ainsi qu'il l'avait demandé, mis en terre dans un lieu obscur de l'église de la Couronne; mais les Vicentins, remplis de vénération pour leur saint pasteur, commencèrent bientôt à lui rendre un culte public. Ils obtinrent, quatre-vingts ans après sa mort, que l'on fît úne translation solennelle de ses reliques; son corps fut alors trouvé sans aucune marque de corruption. Les miracles attribués à ce saint évêque pendant sa vie et ceux opérés depuis sa mort par son intercession, déterminèrent le Pape Pie VI à l'insérer au catalogue des bienheureux.

Heureux l'homme qui, à l'exemple de Barthélemi de Bregance, emploie les lumières de son esprit et les talens qu'il a reçus du Ciel à procurer le bonheur de ses semblables, en les instruisant de leur devoir et en les portant à la pratique de la vertu! Quelles douces consolations il se prépare sur la terre! mais sur-tout quelle magnifique récompense l'attend dans l'autre vie! « Ceux qui enseignent

» à un grand nombre les voies de la justice, dit l'Esprit-Saint (2), brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité. »

☩ S^te^ ODE, VEUVE.

Vers l'an 711.

D'APRÈS Sigebert de Gemblours, sainte Ode florissait vers l'an 711. Elle était tante maternelle de S. Hubert et épouse de Boggis, duc d'Aquitaine (1). Elle avait, de l'agrément de son époux, fait trois parts de ses biens; la première servit à ériger et à orner des églises et des maisons consacrées au service du Seigneur; la seconde, à secourir les pauvres et les nécessiteux, et la troisième, aux dépenses de sa maison. Après la mort de son pieux époux, elle se rendit en Austrasie, où elle possédait des terres étendues. Les instructions de S. Lambert, évêque de Maestricht, lui firent faire des progrès continuels dans la perfection évangélique. Elle avait une affection particulière pour les ministres du Seigneur, pour qui elle forma plusieurs établissemens. Elle fonda entre autres à Ama ou Aymoi, bourg à trois quarts de lieue au-dessous de Huy, une église sous

---

(2) Daniel, chap. 12.

(1) L'auteur de la vie de S. Hubert dit : *Boggis Aquitanorum ducis Vidua*. Le père Roberti fait à ce sujet la remarque suivante : « Duos eodem tempore vixisse hoc nomine in Aquitania, discimus ex antiquis chartis, ex quibus ita diligens Happart : *Hic est ille gloriosus et christianus Princeps Boggis, qui cum ejusdem nominis satrapa, Principe Pictonum, marito Divæ Odæ, imperatori Heraclio Persas expugnanti suppetias venit, etc.* Sed hic quomodo erat *Aquitaniæ Dux*, vivo Bertrando nostri Divi (*Huberti*) Patre? Arbitror sic *ducem* dici, ut intelligendus sit, esse unus ex Aquitanis ducibus sive principibus. » — Roberti *Hist. S. Huberti*, p. 128.

l'invocation de S. George, qu'elle dota richement, et où elle fut enterrée après sa bienheureuse mort (2). L'église de Saint-Lambert à Liége lui fut aussi redevable de grandes possessions. — Trente-deux ans après sa mort, son corps fut levé de terre par S. Florebert, successeur de S. Hubert.

Voyez *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 231; *Acta SS. Belgii selecta*, t. VI, p. 41, in not. *a*; le *Proprium Leodiense*, p. 61; et l'écrit du P. Jean-Erard Foullon, ayant pour titre : *Modèle très-parfait du saint mariage et viduité, dans la vie de sainte Ode*. Mons, 1641, in-12°; it. Liége 1665, in-16°, et suivie de remarques critiques sur la vie de cette Sainte. — La fête de sainte Ode se célèbre, dans le diocèse de Liége, le 24 Octobre. Il ne faut pas la confondre avec sainte Ode, vierge, dont la fête est marquée au 27 Novembre.

---

† LE B. POMPÉE, PRÊTRE.

Le corps du B. Pompée repose à Ama, dans une chapelle dédiée sous l'invocation de sainte Catherine. Du temps de Molanus, on voyait au-dessus de l'autel de cette chapelle l'image de la Sainte-Vierge, à gauche celle de sainte Catherine et à droite celle du B. Pompée, représenté en habits sacerdotaux et tenant un calice à la main. Le B. Pompée était un saint prêtre, qui vivait avec une extrême austérité; il était l'objet de la confiance et du respect de sainte Ode, dont il était le directeur spirituel (1).

Voyez *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 231.

---

(2) Depuis l'an 934, l'église d'Ama (*Amanium*) devait choisir son prévôt dans la cathédrale de Liége.

(1) Le Propre de Liége contient ces mots, p. 62 : « Veneratione et » fiducia speciali complexa est (S. Oda) Pompejum, eximiæ sanctitatis » sacerdotem, quem a sacris habuit, et in sanctioribus rigidioribusque » vitæ christianæ exercitationibus ducem. »

┬ S. LUGLIUS, ÉVÊQUE, ET SON FRÈRE S. LUGLIEN, MARTYRS.

Vers la fin du septième siècle, ou au commencement du huitième, ces deux saints frères arrosèrent de leur sang le territoire de la petite ville de Lillers, en Artois. Ils étaient originaires d'Irlande et appartenaient à une famille illustre. Nous devons nous borner à croire que Luglius, sans être attaché à un siége fixe, était revêtu de la dignité épiscopale, et que son frère Luglien était possesseur d'une seigneurie, attendu qu'on n'a pas de preuves suffisantes pour donner à l'un le titre d'archevêque et à l'autre celui de Roi.

Ils quittèrent par dévotion leur patrie, et s'embarquèrent dans le dessein de faire un voyage à Jérusalem. Mais une tempête les jeta sur les côtes à Boulogne-sur-mer, d'où ils se rendirent à Térouenne. Sans perdre de vue leur premier projet, ils saisirent l'occasion qui se présentait d'annoncer la parole du Sauveur, tout en poursuivant leur route. Mais dans la vallée de Frefay ils furent attaqués par des brigands, qui les assassinèrent cruellement. Leurs reliques furent conservées à Lillers, qui doit son origine au culte qu'on leur rendit.

Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. VI, p. 1-20.

┬ S. SÉVERIN, ÉVÊQUE DE COLOGNE.

Au quatrième siècle, la funeste hérésie d'Arius s'était répandue dans plusieurs pays; mais à la même époque le Seigneur suscita un grand nombre de pasteurs zélés,

qui s'appliquèrent à conserver et à faire revivre la vraie croyance, dans la divinité de Jésus-Christ. Au nombre de ces fidèles serviteurs de Dieu il faut placer aussi S. Séverin, qui naquit à Bordeaux d'une famille noble, et qui fut élevé sur le siége épiscopal de Cologne, peu d'années après le milieu du quatrième siècle (1). Euphratas, mort probablement vers l'an 350, avait été son prédécesseur (2). Séverin travailla avec un zèle apostolique à répandre la vraie foi dans son diocèse et dans les contrées voisines, et à faire fleurir partout la vertu et la sainteté évangélique.

S. Grégoire de Tours raconte (3) que S. Séverin et son disciple S. Evergisle, alors diacre et depuis son successeur, étant occupés à prier ensemble, entendirent un cantique céleste par lequel la mort bienheureuse de S. Martin leur fut révélée. Ceci arriva en 400, année où, selon l'opinion la plus commune, l'illustre prélat de Tours fut réuni à son Créateur.

Le zélé serviteur de Dieu, après avoir éprouvé, durant le long cours de ses fonctions pastorales, beaucoup de maux de la part des ariens, se vit enfin forcé, probablement par les malheurs dont les temps étaient menacés, de quitter sa ville épiscopale (4), et de se rendre à Bor-

---

(1) Sollier, dans son édition du martyrologe d'Usuard, a tiré, à ce sujet, ce qui suit de l'édition *Lubeco-Coloniensis :* « Civitate Coloniâ ... » transitus sanctissimi patris et protectoris nostri Severini, ejusdem » urbis archiepiscopi et confessoris. Hic ex Aquitania civitate Burdegalâ » honestis parentibus, secundum sæculi felicitatem, ac nobilibus pro- » genitus, liberalibus litteris sufficienter eruditus etc. » *Op. cit.* p. 622.

(2) Voyez nos *Remarques sur le concile de Cologne de* 346 *et sur saint Euphratas*, tom. VII, pag. 22.

(3) *Greg. Turon. Miracul.*, lib. I, cap. 4.

(4) Quelques auteurs avancent que S. Séverin alla à Bordeaux pour voir ses parens, et qu'il y mourut en 403. Mais il nous paraît plus probable qu'il quitta sa ville épiscopale à cause de l'invasion et des ra-

deaux, où l'évêque S. Amand le reçut comme un frère. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la récompense éternelle de ses œuvres, vers l'an 408. Trois années après, son corps fut transféré à Cologne par son successeur. S. Séverin avait bâti à Cologne une église en l'honneur de S. Corneille et de S. Cyprien, qui devint plus tard collégiale et porta son nom.

Tous les martyrologes marquent la fête de S. Séverin au 23 Octobre. Son culte est très-ancien dans le ci-devant comté de Namur; du moins il fut honoré dès le septième siècle à Biesme, grand village entre la Sambre et la Meuse, qui portait autrefois le nom de *Beverna* et depuis celui de Bievène ; c'est ce qui conste des actes de S. Dagobert (*Act. S. Dagoberti*, edit. a Joan. Floncel., p. 16, 18 et 54.) C'est peut-être à cause de ce culte, ou bien parce que le territoire du village de Biesme a appartenu long-temps à l'église de S. Géréon de Cologne, qu'on l'appela le village *de Cologne*.

Voyez *Sollerii edit. martyrologii Usuardi*, p. 621 et 622. *Acta SS. Belgii selecta*, t. I, p. 177, 184; le *Proprium Coloniense*, et Castillion, *Sacra Belgii chronologia*, p. 170

---

vages des Vandales, des Alains et autres peuples barbares qui passèrent le Rhin, le dernier jour de l'an 406. — S. Jérôme dans une lettre écrite en 409, décrit brièvement les dévastations exercées par eux. Voyez tom. I, p. 32, epist. II *ad Ageruchiam*, *aliàs* 92.

24 Octobre.

S. PROCLE, ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Tiré des écrits du Saint; de Libérat, c. 10; de Socrate, l. 7, c. 28, 41, 45, de la *Chronique pascale;* de Marcelin, *in Chron.* Voyez Orsi, t. XIII et XIV.

L'AN 447.

SAINT PROCLE, né à Constantinople, fut fait, étant encore fort jeune, lecteur de l'église de cette ville. Les fonctions de cet ordre ne l'empêchèrent point de suivre ses premières études avec ardeur. Il fut quelque temps disciple de saint Chrysostôme, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Atticus l'éleva successivement au diaconat et à la prêtrise. Après la mort de cet archevêque, on le jugea digne de le remplacer; mais des considérations particulières firent donner la préférence à Sisinnius. Celui-ci ordonna Procle archevêque de Cyzique, métropole de l'Hellespont. Cette ordination fut cependant sans suite. Les habitans de Cyzique, qui ne voulaient point reconnaître la juridiction de l'archevêque de Constantinople, refusèrent de recevoir l'évêque qu'il leur envoyait, et choisirent pour pasteur le moine Dalmace.

Procle resta donc à Constantinople, où il s'acquit une grande réputation par ses prédications. Sisinnius s'étant démis de l'épiscopat en 427, plusieurs jetèrent encore les yeux sur notre Saint, pour remplir cette dignité. Mais d'autres alléguèrent qu'il était déjà évêque, et que les translations d'un siége à un autre étaient défendues par les canons. On élut Nestorius. Le nouvel archevêque, qui avait jusque-là caché ses véritables sentimens sous le voile de l'hypocrisie, parut bientôt tel qu'il était. Ses erreurs, qu'il

développa peu à peu, devinrent le scandale de l'Eglise. Procle défendit courageusement la vérité; et dans un sermon (1) qu'il prêcha en 429, il prouva contre cet hérésiarque, que la Sainte-Vierge doit être appelée mère de Dieu. Nestorius était présent, et il s'éleva publiquement dans l'église contre le prédicateur.

Après sa déposition, arrivée en 431, on lui donna Maximien pour successeur. Ceux qui désiraient Procle s'étaient laissés subjuguer par les raisons que nous avons rapportées ci-dessus. Maximien mourut la troisième année de son épiscopat. Alors tous les suffrages se réunirent en faveur de Procle, et on se fonda sur ce qu'il ne lui avait point été possible de prendre possession du siége de Cyzique. Il traita les nestoriens et les autres hérétiques avec beaucoup de douceur (2) : mais il n'en était pas moins inviolablement attaché à la foi catholique. Il vécut dans une parfaite union avec le Pape, saint Cyrille d'Alexandrie, et Jean d'Antioche.

Les évêques arméniens voulurent avoir son avis sur la doctrine et les écrits de Théodore, évêque de Mopsueste, qui ne vivait plus alors, mais qui jouissait en Arménie d'une grande réputation. Procle leur répondit en 436, et sa réponse, que nous avons encore, est le plus célèbre de ses ouvrages. Il y condamne la doctrine dont il était question, comme favorisant le nestorianisme, et il explique celle de l'Eglise sur l'Incarnation. Il ne nomme cependant point Théodore, qui était mort dans la communion catholique. Il exhorte ensuite les Arméniens à s'attacher à la doctrine de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, dont les noms, aussi bien que les ouvrages, étaient chez

(1) C'est la première de ses homélies imprimées.

(2) Socrate, l. 7, c. 41, 42.

eux dans une vénération singulière. D'autres mirent plus de chaleur dans cette contestation ; quelques-uns même voulaient que la condamnation tombât sur les noms de Théodore, de Théodoret et d'Ibas ; ce qui donna naissance à la dispute des trois chapitres. Dans la même année, Jean d'Antioche adressa à l'archevêque de Constantinople une réfutation de la doctrine de ceux qui confondaient les deux natures en Jésus-Christ, erreur qui fut depuis ouvertement enseignée par Eutychès.

On voit par les ouvrages qui nous restent de saint Procle, que ses lumières égalaient son zèle. Ses lettres ont pour objet principal les disputes qui s'élevèrent de son temps sur l'Incarnation. Quelques-unes de ses homélies (3) sont un éloge de la Sainte-Vierge ; et il y est prouvé qu'on lui donne, à juste titre, la qualité de Mère de Dieu. Les autres traitent en grande partie des mystères de Jésus-Christ, et contiennent des instructions sur les principales fêtes de l'année. Le style de ce Père est concis, sentencieux, rempli de tours vifs et spirituels, plus propres cependant à plaire qu'à émouvoir. On chercherait inutilement dans les écrits de saint Procle, la facilité, le naturel et la gravité de saint Basile, ou la douceur de saint Chrysostôme.

L'année 447 est fameuse dans l'histoire par un tremblement de terre, qui, durant l'espace de six mois, se fit sentir en différentes contrées de l'Orient. Les secousses furent si violentes, que la terreur devint universelle. On ne savait où se refugier pour être en sûreté. Les habitans de Constantinople erraient çà et là dans les champs ; l'Empereur Théodose-le-Jeune et ses courtisans partageaient la

---

(3) Au nombre de vingt. Elles ont été publiés à Rome par Riccardi, en 1630, in-4°, et par Combefis, *Auctar. Bibl. Patr.*

consternation générale. Saint Procle avec son clergé suivit ses diocésains, que la crainte avait dispersés. Il les consolait et les exhortait sans cesse à implorer la miséricorde divine. Le peuple, s'unissant aux prières de l'archevêque, répondait en répétant trois fois : *Seigneur, ayez pitié de nous*. Nous apprenons de Théophane (4), et des autres historiens grecs, qu'on vit un enfant dans les airs, et qu'on entendit les anges chanter le *Trisagion*; ce qui engagea saint Procle à faire chanter à son peuple : *O Dieu saint, ô Dieu saint et fort, ô Dieu saint et immortel, ayez pitié de nous*. Quoiqu'il en soit de cette apparition, on convient du moins que le saint archevêque eut recours à cette prière avec son peuple, et que les tremblemens de terre cessèrent (5). On inséra le *Trisagion* dans l'office divin, et il est encore en usage aujourd'hui chez les Grecs (6). Les hérétiques de l'Orient y firent

(4) Chron. p. 64.

(5) Frédéric von Kerz fait au sujet de cet événement cette judicieuse remarque : « Quoiqu'il en soit de cette tradition, qui a ses racines dans » la plus haute antiquité, toujours est-il, qu'il a fallu un événement » important et extraordinaire, pour faire adopter d'une manière aussi » universelle l'usage de ce saint cantique. Ce n'est pas, sans doute, » sans de puissans motifs que Procle l'a recommandé aux églises d'O» rient, que Théodose en a ordonné l'introduction par un édit impé» rial, et que toutes les églises grecques l'introduisirent aussitôt partout, » et qu'elles le firent répéter tous les jours trois fois, pendant le saint » Sacrifice de la Messe, *en mémoire de ce grand événement*, selon l'ex» pression de quelques anciens auteurs. » *Fortsetzung der Gesch. der Religion Jesu*, *von Stolberg*, t. XVI, § LIV, à la fin de la note.

(*Note de l'édit. allem.*)

(6) Le *Trisagion* ou le *Sanctus* que l'on chante après la préface, est d'une plus grande antiquité. Isaïe, c. 6, entendit les Chérubins qui répétaient trois fois, *Saint, Saint, Saint,* et qui par cette doxologie louaient dans le ciel le Dieu fort et immortel, qui, dans l'essence d'une même nature, subsiste en trois personnes. C'est du ciel que l'Église a emprunté cette hymne que les Anges, selon saint Jean, *Apoc. IV*, 8, chantent et chanteront pendant toute l'éternité.

diverses additions, et en corrompirent le sens par leurs erreurs. Pierre-le-Foulon, patriarche eutychien de l'église d'Antioche, rapportait tout le *Trisagion* à Jésus-Christ, et ajoutait ces mots : *Qui avez souffert pour nous.* Il laissait

---

La Préface et le *Sanctus* se trouvent dans les plus anciennes liturgies. Il en est fait mention dans Tertullien, *l. de Orat.;* dans saint Cyprien, *l. de Or. Dominic.*; dans saint Cyrille de Jérusalem. *Catech. Myst.* 5; dans les constitutions apostoliques, l. 5, c. 16; dans saint Denis, *Hierar. eccles.* c. 3; dans saint Grégoire de Nysse, *Or. de non diff. Bapt.;* dans saint Chrysostôme, *Hom.* 14, *in Ephes.* 19, *in Matt., etc;* dans les sacramentaires de Gélase, de saint Grégoire; dans Anastase le Sinaïte, *ed. Combefiis*, etc. Voyez D. Claude de Vert, *Explicat. des cérémonies de l'Église,* t. I, p. 118, et Le P. le Brun, *Explic. des cérémonies de la Messe*, t. I, p. 384, 400.

Des Grecs modernes prétendent que saint Procle fit quelques changemens dans certaines parties de la liturgie, que saint Chrysostôme avait abrégée ou révisée, selon le rédacteur des Ménées, qui a porté jusqu'ici le nom de ce Père, et qui est certainement l'ancienne liturgie de l'église de Constantinople. Elle devint insensiblement d'un usage universel dans l'église grecque. On s'y sert cependant à certaines fêtes, de celles de saint Basile, dont les collectes sont plus longues. Il y a aussi des jours où l'on se sert à Jérusalem de celle de saint Jacques. Cette liturgie est l'ancienne liturgie de l'église de Jérusalem, et c'est pour cela qu'elle porte le nom de saint Jacques, qui en fut le premier évêque. Elle s'accorde à peu de chose près, avec celle qui fut expliquée par saint Cyrille de Jérusalem, et il est vraisemblable que ces différences n'ont été introduites que depuis ce Père.

Il paraît que le seul changement introduit par saint Procle dans la liturgie de Constantinople, et adopté dans celle de Jérusalem, fut l'addition du *Trisagion*, qu'on ne doit point confondre avec le *Sanctus* qui suit la préface. Le *Trisagion* dont il s'agit, est placé avant la lecture de l'Évangile, et consiste en ces mots : *ἅγιος ὁ Θεὸς, ἅγιος ἰσχυρὸς, ἅγιος ἀθάνατος, ἐλέησον ἡμᾶς*, *Sanctus Deus*, *sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis;* ce que le chœur chante le Vendredi-Saint, après l'*Ecce lignum*, alternativement en grec et en latin. Voyez Le Brun, t. II, p. 352 et 396 etc., Renaudot, Goar, etc.

(*Note augm. d'après l'édit. allem.*)

14*

entendre par-là qu'il n'y avait qu'une personne en Jésus-Christ, et que la Divinité même avait souffert. D'autres hérétiques corrompirent le sens du *Trisagion* d'une autre manière. Plusieurs fidèles l'entendaient tout entier de Jésus-Christ, ce qui n'était point contraire à la foi par l'idée qu'ils y attachaient; mais saint Ambroise observe que l'Eglise l'entend de Dieu subsistant en trois personnes. Au reste, ces trois personnes étant un seul Dieu, les prières que l'on adresse immédiatement à l'une d'elles, sont par-là même adressées à la Trinité. Pour arrêter la hardiesse des hérétiques, il fut défendu par le concile *in Trullo*, tenu en 692, de faire aucune addition au *Trisagion* (7).

Les Orientaux attribuent à saint Procle la dernière révision de la liturgie de saint Chrysostôme ou de l'église de Constantinople, et celle de saint Jacques ou de l'église de Jérusalem. Saint Cyrille dit, en parlant de lui, « que » c'était un homme rempli de piété, parfaitement versé » dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, et » un observateur exact des canons. » Le Pape Sixte III fait de lui le même éloge. Vigile l'appelle *le plus savant des prélats*. Saint Procle mourut le 24 Octobre 447, la même année qu'arriva le tremblement de terre dont nous avons parlé. Il est nommé dans les ménologes des Grecs, et dans le calendrier moscovite (8).

Que d'hommes célèbres et même recommandables par leur sainteté, ont, ainsi que Nestorius, fait naufrage dans la foi, avant la fin de leur course! Qui ne tremblera pas à la vue de pareils exemples! Si nous nous connaissions, si nous nous rendions justice, nous avouerions que personne n'est plus faible, plus fragile que nous. Ne sommes-

(7) Conc. *in Trullo*, c. 3.

(8) Voyez M. Jos. Assémani; *in Cal. univ.* t. VI, p. 317 et 368.

nous pas indignes de la miséricorde divine, nous qui ne payons que d'ingratitude les grâces les plus signalées? Quand donc nous nous rappelons la chute des autres, nous devons tourner les yeux sur nous-mêmes; adorer la bonté de Dieu qui daigne encore nous supporter, et qui est toujours prêt à nous recevoir; sortir de notre engourdissement et pratiquer la vertu avec plus de zèle; entrer dans de vifs sentimens de componction, de crainte et d'humilité. Toute notre force est en celui qui désire notre salut, et qui le procurera, si nous n'empêchons point les effets de son amour. Il peut seul nous faire triompher des obstacles par sa grâce, qui n'est point refusée à une prière humble, et à une vraie douleur du péché. Ne point employer ces moyens que nous offre la miséricorde du Seigneur, c'est s'exposer à une perte infaillible.

S. FÉLIX, ÉVÊQUE EN AFRIQUE, MARTYR.

L'AN 303.

Au commencement de la persécution de Dioclétien, un grand nombre de chrétiens eurent la faiblesse de livrer nos divines Ecritures aux infidèles pour être brûlées. Plusieurs même imaginèrent différens prétextes, afin de diminuer ou d'excuser ce crime, comme s'il pouvait être permis de concourir à une action impie. Félix, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, ne se laissa point entraîner par le nombre des coupables. La chute de ses frères ne fit qu'exciter sa vigilance et ranimer son courage. Magnilien, magistrat de la ville de Thibare, s'étant saisi de sa personne, lui ordonna inutilement de livrer les Ecritures qui appartenaient à son église; il répondit qu'il laisserait plutôt brûler son corps, que de se rendre coupable d'un tel crime. Magnilien le fit

conduire au proconsul qui était à Carthage, lequel le renvoya au préfet du prétoire, qui se trouvait alors en Afrique. Celui-ci, irrité de la généreuse liberté avec laquelle Félix confessait la foi, ordonna qu'on le chargeât de chaînes pesantes, et qu'on le renfermât dans une étroite prison. Neuf jours après, il le fit embarquer pour l'Italie, afin qu'il comparût devant l'Empereur. Le Saint, placé au fond du vaisseau, fut quatre jours sans boire ni manger. Enfin on prit terre à Agrigente en Sicile. Les chrétiens de cette île reçurent Félix d'une manière honorable dans tous les lieux où il passa. Quand on fut à Venouse, dans la Pouille, on lui ôta ses chaînes, pour l'obliger, à force de tourmens, de déclarer s'il avait les Ecritures. Il répondit affirmativement, mais en même temps il protesta qu'il ne les livrerait jamais. Le préfet, désespérant de vaincre sa constance, le condamna à perdre la tête. Etant arrivé au lieu de l'exécution, il rendit grâces à Dieu de la miséricorde qu'il exerçait à son égard, et reçut avec joie le coup qui termina sa vie en 303. Il était âgé de cinquante-six ans. Il déclara en mourant que Dieu lui avait fait la grâce de conserver sa virginité, et de prêcher toujours avec zèle les vérités enseignées par Jésus-Christ.

Voyez ses actes sincères, dans Baronius et Ruinart.

S. MAGLOIRE, ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE, ABBÉ DE DOL.

L'AN 575.

SAINT MAGLOIRE naquit dans la Grande-Bretagne, sur la fin du cinquième siècle. Il était cousin-germain de saint Samson. On les mit l'un et l'autre sous la conduite de l'abbé Iltut, disciple de saint Germain d'Auxerre, lequel prit un soin particulier de les former aux sciences et à la piété. Lorsqu'ils furent en âge de se décider sur le choix d'un état de vie, Samson se retira dans un monastère. Magloire retourna chez ses parens, et continua d'y pratiquer toutes les vertus chrétiennes.

Amon, père de Samson, fut attaqué d'une maladie dangereuse quelque temps après. Il envoya chercher son fils, et s'humilia devant Dieu, dont il implora la miséricorde. La santé lui ayant été rendue, il renonça à ses biens pour se consacrer uniquement au Seigneur avec toute sa famille. Cet exemple eut de grandes suites. Magloire en fut si touché, qu'il vint trouver Samson avec Umbrafel son père, Afrèle sa mère, et ses deux frères. Ils résolurent tous de quitter le monde, et distribuèrent aussitôt leurs biens aux pauvres et aux églises. Magloire et son père s'attachèrent plus particulièrement à Samson et ils obtinrent de lui la permission de prendre l'habit monastique dans la même maison. Umbrafel fut envoyé depuis en Irlande, et chargé du gouvernement des monastères de ce pays.

Lorsque saint Samson eut été sacré évêque régionnaire, il s'associa saint Magloire qui avait été élevé au diaconat. Il l'emmena avec lui dans l'Armorique, espérant qu'il lui serait fort utile, qu'il l'aiderait dans ses travaux apostoliques, et qu'il contribuerait par son zèle à la propagation de l'Evangile. Le Roi Childebert appuya de son autorité

les saints missionnaires, qui furent bientôt en état de fonder quelques monastères. Samson fit sa résidence dans celui de Dol, et donna la conduite de celui de Kerfunt ou Kerfuntée, à saint Magloire qu'il ordonna prêtre, afin qu'il pût lui succéder dans l'exercice des fonctions épiscopales.

Magloire, à l'exemple de son prédécesseur, prêcha l'Evangile aux Bretons qui habitaient sur les côtes. Ces peuples étaient chrétiens, au moins pour la plupart; mais le malheur des guerres, et les fléaux qui en sont la suite avaient affaibli en eux la connaissance de Jésus-Christ, et l'avaient presque entièrement effacée dans plusieurs. Le Saint continua de vivre avec ses moines, comme par le passé. Il ne quittait point le cilice; mais il le couvrait d'un vêtement fait avec une étoffe honnête, pour ne point rebuter les personnes du monde. Il ne se nourrissait que de pain d'orge et de légumes; il mangeait cependant un peu de poisson les Dimanches et les fêtes. Son zèle et sa charité ne lui laissaient presque aucun moment de repos, et il était quelquefois des jours entiers sans pouvoir prendre de nourriture.

Après trois ans d'épiscopat, il forma le projet d'aller vivre dans la solitude. Ce projet lui fut inspiré par les divisions qui régnaient entre les comtes de Bretagne. Il crut aussi que Dieu lui avait fait connaître qu'il exigeait de lui cette entière séparation du monde. Il se fit remplacer par Budoc, dont il connaissait le zèle, les lumières et les vertus, après avoir obtenu le consentement du peuple, mais sans avoir consulté les évêques voisins. On en usait quelquefois de la sorte chez les Bretons; mais les évêques de la France désapprouvaient une telle conduite, et le second concile de Tours défendit aux Bretons, établis dans l'Armorique, de la suivre à l'avenir.

Magloire redoubla ses austérités, et s'interdit l'usage du vin et de la bière. Brûlant du désir d'être uni à Dieu de la manière la plus intime, il évitait, autant qu'il lui était

possible, de converser avec les hommes. Mais la réputation de sainteté dont il jouissait découvrit bientôt le lieu de sa retraite. On s'y rendait de toutes parts pour trouver du soulagement dans les besoins de l'âme et du corps. S'il se trouvait obligé d'accepter quelques petits présens, c'était pour les distribuer aux pauvres. Enfin, ne pouvant plus supporter cette affluence de peuple qui venait le visiter, il résolut de se retirer dans quelque solitude où il pût être entièrement inconnu du monde. Mais Budoc, qu'il consulta, le rassura en lui faisant entendre que les bonnes œuvres qu'il opérait devaient lui faire sacrifier son goût particulier pour la retraite. Il resta donc dans l'état où il était, et ses miracles rendirent de jour en jour son nom plus célèbre.

Le comte Loiescon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre dans l'île de Gersey, il y bâtit une église et y fonda un monastère, où il rassembla plus de soixante religieux. Durant la famine qui suivit la mort du Roi Chilpéric, il pourvut à la subsistance d'une infinité de personnes qui étaient dans le besoin. Quoique les provisions du monastère fussent épuisées, il ne diminua point le nombre de ses religieux, comme on le lui conseillait. Il mit en Dieu sa confiance, et il en recueillit bientôt les fruits. Un vaisseau chargé de vivres arriva dans l'île, et y apporta les secours dont on manquait.

Ce fut la nuit de Pâques de l'année suivante que le Saint fut averti par le Ciel de la proximité du jour de sa mort. Il ne sortit plus de l'église, à moins qu'il n'y fût contraint par la nécessité ou par l'utilité du prochain. Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste : *Je ne demande qu'une chose au Seigneur, c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie.* Il mourut six mois après. On met sa mort au 24 Octobre 575. Il était âgé d'environ quatre-vingts ans. Durant les guerres des Normands, ses

reliques et celles de plusieurs autres Saints furent portées à Paris, et déposées dans l'église de Saint-Barthélemi, puis dans la chapelle de Saint-George, située hors des murs de la ville. On les transféra ensuite dans l'église de Saint-Jacques, dite présentement de Saint-Magloire. Dans le même lieu reposent encore les reliques des saints Samson et Louthiern, évêques, et des saints Guinganthon et Escuiphle, abbés, etc. (1).

Voyez Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 144; Baillet, sous le 24 d'Octobre; et sur-tout le nouveau Bréviaire de Paris.

---

(1) On apporta à Paris en même temps les reliques de dix-neuf Saints, savoir : de saint Samson de Dol; de saint Magloire; de saint Malo; de saint Sinier ou Senier, d'Avranches; de saint Génau, prêtre; de saint Brieuc de saint Corentin; de saint Louthiern, évêque régionnaire; de saint Lévien, évêque; de saint Ciférien, évêque; de saint Méloïr, comte de Cournouaille, massacré dans sa jeunesse, honoré le 2 d'Octobre, avec le titre de martyr, à Quimper, à Vannes, à Léon, et nommé dans les litanies anglaises du septième siècle; de saint Trémore ou Gildas, surnommé *Truchmeur*, prince, massacré dans son enfance par Conomor, comte de Cornouaille, et honoré le 8 de Novembre; de saint Guinganthon, abbé; de saint Escuiphle, abbé de saint Paterne, évêque d'Avranches; de saint Scibilion; de saint Buzeu, natif de la Grande-Bretagne, disciple de saint Gildas, dans l'Armorique, et honoré comme martyr le 24 de Novembre. On fait la fête de ces Saints au séminaire de Saint-Magloire, le 17 d'Octobre, jour où l'on reçut leurs reliques. Ils ont cependant des jours particuliers, excepté saint Louthiern, saint Lévien, saint Escuiphle, et saint Guinganthon.

Hugues Capet, comte de Paris, puis Roi de France, permit aux Bretons de remporter chez eux les reliques de ces Saints, à condition toutefois qu'ils en laisseraient quelques portions à Paris. Celle de saint Magloire se gardent dans un reliquaire d'argent doré, et celles de saint Louthiern, dans un reliquaire de bois doré. On a porté celles de saint Méloïr à Meaux, celles de saint Paterne à Orléans et à Issoudun; une partie de celles de saint Brieuc et de saint Corentin a été donnée à un monastère de religieuses, fondé par Philippe-Auguste dans le diocèse de Chartres, et connu depuis sous le nom de saint Corentin. Les Bretons en retournant dans leur pays, laissèrent une portion de celles de saint

S. SÉNOCH, ABBÉ EN TOURAINE.

L'AN 579.

S. SÉNOCH, né dans le Poitou, se consacra au service de Dieu dès ses premières années. Il embrassa l'état ecclé-

---

Samson à Orléans, et on les déposa dans l'église de Saint-Symphorien, dite aujourd'hui de Saint-Samson. Arrivés chez eux, ils envoyèrent à l'église de Saint-Magloire, à Paris, une portion des reliques de saint Paul de Léon, de saint Mainbeuf et de saint Apothème, évêques d'Angers; de saint Curval, de saint Briach et de saint Golvein. Voyez Chastelain, *Martyr. univ.* p. 802.

L'église de Saint-Barthélémi, où furent déposées les reliques de tant de Saints, n'était primitivement qu'une chapelle desservie par des chanoines. Hugues Capet leur substitua des religieux de saint Benoît, auxquels il fonda un monastère vers l'an 975. L'abbaye prit le nom de Saint-Barthélémi et de Saint-Magloire. En 1138, les religieux se trouvant trop resserrés et trop exposés au tumulte et au bruit, allèrent habiter près de leur chapelle de Saint-George ou de Saint-Magloire, qu'ils avaient fait reconstruire et augmenter. L'église de Saint-Barthélémi devint alors paroissiale. Les religieux ont nommé à la cure jusqu'en 1564, que le titre abbatial fut supprimé à cause de l'union qui fut faite de l'abbaye à l'évêché de Paris, par les bulles de Pie IV, du 1er Septembre 1564, et de Grégoire XIII, du 29 Août 1575, enregistrées le 24 Novembre 1581.

Le nouveau monastère des religieux de Saint-Magloire fut construit à l'endroit où était anciennement leur cimetière. Ils y sont restés jusqu'en 1572, que Catherine de Médicis les fit transférer à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, pour mettre à leur place les *Filles Pénitentes.* On place leur institution à l'an 1492 ou 1493, et on l'attribue au P. Jean Tisserand, cordelier. Louis, duc d'Orléans, les logea d'abord dans une partie de l'hôtel de Soissons; Charles VIII autorisa ensuite cet établissement par ses lettres-patentes du 14 Septembre 1496. Le Pape Alexandre VI, par une bulle du mois d'Octobre de l'année suivante, le confirma sous la règle de saint Augustin. Les Filles Pénitentes ne furent pas plus tôt en possession du monastère de Saint-Magloire, qu'elles en prirent le nom, sous lequel elles ont toujours été connues depuis. Le relâche-

siastique, et se renferma dans un monastère qu'il avait fait bâtir dans le diocèse de Tours. Il rétablit, pour son usage, une ancienne chapelle où l'on prétendait que saint Martin avait été souvent prier. Saint Euphrone, évêque de Tours, en consacra l'autel.

Le Saint eut bientôt des disciples. Il pratiquait avec eux de grandes austérités, sur-tout en carême. Ce qu'il mangeait et buvait chaque jour n'excédait point le poids d'une livre. Il quittait ses frères de temps en temps, pour vaquer plus librement à la prière et à la contemplation. On se rendait de toutes parts auprès de lui, afin de profiter de ses conseils et de ses instructions. Ce qu'on lui offrait était employé au soulagement des malheureux.

---

ment s'étant introduit dans cette maison, on y fit venir, en 1616, huit religieuses de Montmartre, qui y rétablirent l'ordre et la régularité.

Les religieux de Saint-Magloire ayant été transférés à l'hôpital de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, en changèrent le nom pour y substituer le leur. Mais ils tombèrent peu à peu dans le relâchement. On désespéra bientôt de faire revivre parmi eux l'observation de la règle. M. de Gondi, évêque de Paris, demanda la suppression du monastère, et y établit un séminaire dont il confia la direction aux prêtres de l'Oratoire; il les chargea d'instruire et d'entretenir douze ecclésiastiques, à sa nomination et à celle de ses successeurs (*). Ce fut en 1620 que les prêtres de l'Oratoire traitèrent avec les religieux de Saint-Magloire. On assigna une pension à ceux qui voulurent rester dans la maison. Le dernier d'entre eux y mourut en 1699.

Les Hospitaliers de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, dont les religieux de Saint-Magloire prirent la place, paraissent avoir été institués dans le douzième siècle. On ne sait pas bien quelles étaient leurs fonctions. On peut conjecturer que cet ordre était double, comme celui des chevaliers du Temple, parmi lesquels il y avait des clercs pour faire l'office et administrer les sacremens. Voyez M. Jaillot, *Recherches crit. hist. et topogr. sur la ville de Paris*, quartiers 1, 2, 7. Cet ouvrage est sans contredit ce que nous avons de plus exact sur l'histoire de la capitale.

(*) Ce séminaire est maintenant occupé par l'institution des sourds-muets. Voyez Saint-Victor, *Tableau de Paris*, tom. V, p. 23, édit. de Louvain. (*Note de la prés. édit.*)

Saint Grégoire, qui succéda à saint Euphrone en 572, rapporte que, faisant la visite de son diocèse, il fut visité par le serviteur de Dieu; mais que Sénoch, après l'avoir salué, se retira sans vouloir manger. Notre Saint quitta depuis la solitude, pour aller voir ses parens; mais ce voyage lui devint funeste. Il laissa entrer la présomption dans son âme, et il perdit l'esprit d'humilité, de mortification et de recueillement. Les avertissemens de saint Grégoire de Tours le firent rentrer en lui-même. Il expia sa faute par une rude pénitence, que son évêque fut obligé de modérer. Il se renferma plus étroitement que jamais, et résolut de ne plus quitter sa cellule. Il recevait cependant les pauvres et les malades; et comme il était prêtre alors, il les assistait également dans les besoins de l'âme et du corps. Dieu le favorisa du don des miracles. On lit dans saint Grégoire de Tours l'histoire des prodiges qu'il opéra; et cet auteur est d'autant plus digne de foi, qu'il avait été témoin de la plupart des faits qu'il rapporte, et qu'il était à portée de vérifier les autres. Ayant été averti que Sénoch était malade, il accourut pour l'assister dans ses derniers momens; mais il le trouva sans connaissance. Il le vit expirer une heure après son arrivée. Saint Sénoch était âgé de quarante ans. On met sa mort en 579. Quoique son culte soit fort ancien en France, il n'est point nommé dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 15.

S. MARTIN, ABBÉ DE VERTOU, EN BRETAGNE.

Vers l'an 601.

Ce Saint, qu'on appelle aussi *saint Martin le seul*, naquit à Nantes, en Bretagne, vers l'an 527. Quand le cours de ses études fut achevé, il se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Félix, son évêque, l'ordonna diacre, et le chargea de prêcher l'Evangile aux idolâtres d'Herbadille, ville située à deux lieues de la Loire, du côté du Poitou, et dans laquelle Jésus-Christ était encore presque entièrement inconnu. Les travaux de Martin y produisirent peu de fruit, et on ne lui répondit que par des railleries. La ville ayant été depuis abîmée dans les eaux, on regarda ce malheur comme un effet de la vengeance divine, qui punissait l'endurcissement des habitans d'Herbadille.

Le Saint, vivement touché de la perte de tant d'âmes, craignit d'y avoir contribué ; et pour s'en punir, il se bannit volontairement du pays. Il fit divers voyages en Europe, pendant lesquels il eut beaucoup à souffrir. Il visita les tombeaux des martyrs, et observa ce qu'il y avait de plus parfait dans les monastères, où il s'arrêta. De retour en Bretagne, il se construisit un petit hermitage, où plusieurs personnes pieuses vinrent se mettre sous sa conduite. Bientôt après, il bâtit pour loger ses disciples un monastère dans la forêt de Vertave, présentement Vertou, à deux lieues de Nantes, vers le midi. La règle qu'il y établit, était tirée des maximes des anciens Pères. Le sentiment de ceux qui pensent que cette règle était celle du Mont-Cassin, ne paraît point appuyé sur des preuves assez solides. Le monastère de Vertou, qui a été long-temps célèbre par la

régularité qui s'y observait, n'est plus qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes, en Poitou.

Le Saint fit encore bâtir deux autres monastères, l'un pour des hommes, et l'autre pour des femmes. Ils ont été détruits tous les deux, et il n'en reste plus que le prieuré de Saint-George de Montaigu, qui dépend aussi de l'abbaye de Saint-Jouin. Saint Martin mourut le 24 Octobre vers l'an 601, et fut enterré à Vertou. On transporta depuis son corps à Saint-Jouin, où il ne se trouve plus; ce qu'on attribue aux ravages des huguenots. Il ne faut pas confondre ce Saint avec un autre du même nom, qui fut abbé de Saintes, et dont parle Grégoire de Tours dans son livre de la Gloire des confesseurs.

Voyez les deux vies anonymes du Saint, publiées par Mabillon avec des remarques. *Sæc. I, Ben.* p. 372, *et app.* p. 68; Bulteau et Balliet.

+ S. ÉVERGISLE, ÉVÊQUE DE COLOGNE.

Vers l'an 434.

ÉVERGISLE, né à Tongres, et formé à la piété dès sa plus tendre jeunesse, se distingua tellement par son ardeur pour l'étude, par son extérieur agréable et par la pureté de ses mœurs, que S. Séverin l'attacha à sa personne et se chargea de continuer son éducation. Lorsque Evergisle fut avancé en âge et en perfection, son évêque lui conféra la dignité de diacre et lui accorda une grande part dans l'administration des affaires de l'Eglise. Aussi, après la mort de Séverin, personne ne parut plus propre à gouverner l'église de Cologne que son zélé diacre, et, quoique malgré lui, il fut élevé sur le siége épiscopal par les suffrages unanimes du clergé et du peuple.

Versé déjà par une assez longue expérience dans toute l'étendue de ses saintes fonctions, il se voua de toute la puissance de son âme à sa haute vocation. Les temps étaient difficiles, et il eut à combattre bien des adversités, pour pouvoir remplir les devoirs de sa place. Mais rien ne put affaiblir son zèle ni sa confiance en Dieu ; même des maux corporels dont il fut affligé n'abattirent pas son ardeur. Dans sa vieillesse il fut délivré d'une manière miraculeuse d'un violent mal de tête. Le saint évêque ne borna pas son zèle à Cologne et aux environs ; il fit aussi un voyage à Tongres, pour y travailler à la conversion et à la sanctification du peuple. Comme il recourait à Dieu dans toutes ses entreprises, il visitait à Tongres le couvent de la très-sainte Vierge, où il fut tué pendant la nuit par des brigands. Son corps fut transféré dans la suite à Cologne, par les soins de S. Bruno, et enterré dans l'église de Sainte-Cécile. S. Evergisle gouverna son église pendant quinze ans environ, et mourut vers l'an 418 (1).

Les actes de ce Saint sont perdus. — Voyez *Sollerii Auct. ad Usuardi martyrolog.*, p. 625 ; Gelenius, *De coloniæ magnitudine ;* le *Proprium Coloniense ; Molani Nat. SS. Belgii*, p. 232, et les *Acta SS. Belgii,* t. I, p. 441 et 442.

---

(1) Ghesquière et d'autres auteurs placent la mort du Saint vers l'an 434, ce qui explique mieux l'ordre de la succession des evêques de Cologne. Il résulterait, en admettant l'année 418, que S. Evergisle ne gouverna son église qu'une dizaine d'années, puisque son prédécesseur, S. Séverin, ne mourut que vers l'an 408. — L'endroit où il fut assassiné reçut à cause de ce crime le nom de *Grouwel-steegh*.

(*Note de la prés. édit.*)

25 Octobre.

S. CRESPIN ET S. CRESPINIEN, MARTYRS A SOISSONS.

Voyez Tillemont, t. IV, p. 461; Bosquet, *Hist. eccl. gallic.* l. 5, c. 156; le nouveau Bréviaire de Paris; Baillet, et M. le Moine, *Hist. des antiquités de la ville de Soissons*, Paris, 1771, t. I, p. 154.

L'AN 287.

Les noms de saint Crespin et saint Crespinien sont très-célèbres dans l'église de France. Ils vinrent de Rome au milieu du troisième siècle, avec saint Quentin et d'autres hommes apostoliques, pour prêcher la foi dans les Gaules. Arrivés à Soissons, ils y fixèrent leur demeure. Le jour, ils annonçaient Jésus-Christ, et la nuit, ils travaillaient à se procurer de quoi subsister. On dit qu'ils choisirent la profession de cordonnier, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre d'une famille distinguée. On ajoute qu'ils étaient frères. Leurs instructions, fortifiées par la sainteté de leur vie, convertirent un grand nombre d'idolâtres. Il y avait plusieurs années qu'ils vivaient de la sorte, lorsque l'Empereur Maximien-Hercule vint dans la Gaule-Belgique. Ce prince, auprès duquel on les avait accusés, les fit arrêter; voulant s'attirer les bonnes grâces de leurs accusateurs, et satisfaire son penchant naturel à la superstition et à la cruauté, il ordonna qu'ils fussent conduits devant Rictius-Varus, ou Rictio-Vare, le plus implacable ennemi qu'eût alors le christianisme. Rictio-Vare, d'abord gouverneur de cette partie de la Gaule, était parvenu à la dignité de préfet du prétoire. On appliqua les deux Saints à de cruelles tortures qu'ils souffrirent avec une constance admirable. Enfin, ils

furent condamnés à perdre la tête, en 287 (1). Ils sont nommés dans les martyrologes de saint Jérôme, de Bède,

---

(1) Saint Crespin et saint Crespinien sont patrons de la pieuse association des Frères Cordonniers. Elle a été établie par Henri Michel Buch, communément appelé *le bon Henri*. Ses parens étaient de pauvres laboureurs d'Erlon, dans le duché de Luxembourg. Il se distingua, dès son enfance, par sa sagesse et sa piété. Il prit, étant encore fort jeune, la profession de cordonnier, et sut s'y sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes. Il passait à l'église les Dimanches et les jours de fête, et il s'appliquait sans cesse à mortifier ses sens et sa volonté. Il prit pour modèle saint Crespin et saint Crespinien. Pendant son travail, il les avait toujours présens à l'esprit ; il se rappelait comment ils avaient travaillé dans la vue de plaire à Dieu, et les moyens qu'ils avaient employés pour faire connaître Jésus-Christ. Il ressentait une vive douleur toutes les fois qu'il pensait que les personnes de son état et beaucoup d'autres artisans, étaient mal instruits de la religion ; qu'ils vivaient dans l'oubli de Dieu, et qu'ils étaient esclaves de leurs passions. Son zèle lui inspira le dessein de travailler à leur conversion. Il en engagea plusieurs à profiter des instructions publiques, à fuir les compagnies dangereuses, à prier avec ferveur, à fréquenter les sacremens, à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition ; en un mot, à prendre tous les moyens propres à les faire avancer dans la pratique de la vertu.

Son apprentissage fini, il continua d'exercer le même métier en qualité de compagnon. Sa sainteté donnait à ses paroles beaucoup de poids et d'autorité. Il était véritablement le père de sa famille. Il écoutait les plaintes des personnes divisées, et les réconciliait. Il consolait les affligés, et trouvait dans sa pauvreté le secret d'assister les indigens. Souvent il lui arriva de partager ses vêtemens avec ceux qui étaient nus. Il ne vivait que de pain et d'eau, afin d'avoir de quoi faire l'aumône. Plusieurs années se passèrent de la sorte à Luxembourg et à Messen. Enfin, la Providence conduisit à Paris le serviteur de Dieu. Il ne changea rien à son premier genre de vie.

Il avait quarante-cinq ans lorsqu'il fut connu du baron de Renty, que sa piété a rendu célèbre. Celui-ci eut envie de voir le *bon Henri*. Il fut aussi surpris qu'édifié de trouver dans un homme du peuple, tant de vertus et de connaissance des voies de Dieu. Il admira sur-tout son courage à entreprendre et à exécuter de grands projets pour la gloire de la religion. Il apprit qu'il avait le talent de convertir de jeunes

de Florus, d'Adon, d'Usuard, etc. On bâtit à Soissons, dans le sixième siècle, une grande église sous leur invocation, et saint Eloi enrichit leur châsse de divers ornemens.

---

gens de son état, et de les faire rentrer dans les bonnes grâces de leurs parens et de leurs maîtres; et qu'après les avoir ainsi gagnés, il leur prescrivait des règles de conduite, et qu'il allait chaque jour à l'hôpital de Saint-Gervais pour y instruire les pauvres qui s'y retiraient. Mais rien ne lui paraissait plus grand que cet esprit de prière et d'humilité, et tous ces dons surnaturels qu'il remarquait en lui. Pensant donc qu'il était plus propre que personne à faire l'œuvre de Dieu, il lui proposa d'établir une pieuse association, dont le but était de faciliter la pratique de toutes les vertus parmi les ouvriers de la même profession. Il commença par lui procurer le droit de bourgeoisie. Ensuite il le fit recevoir maître, afin qu'il pût prendre chez lui, en qualité d'apprentis ou d'ouvriers, ceux qui désireraient suivre les réglemens que le curé de Saint-Paul fut prié de rédiger. Ces réglemens recommandaient aux personnes qui s'y assujettissaient, la prière fréquente, la participation aux sacremens, la pratique de la présence de Dieu, l'assistance mutuelle dans les maladies, le soin de soulager et de consoler les malheureux.

Le bon Henri eut bientôt un certain nombres d'apprentis ou d'ouvriers. Ce fut avec eux qu'il fonda en 1645 l'établissement connu sous le nom de communauté des *Frères Cordonniers*. Il en fut fait le premier supéreur. L'innocence et la sainteté de ces pieux artisans montraient visiblement que Dieu les avait choisis pour glorifier son nom. Ils faisaient revivre en eux l'esprit des premiers chrétiens. Cette communauté donna naissance à celle des *Frères Tailleurs*, deux ans après. Certains artisans de cette dernière profession, édifiés de la vie sainte que menaient les *Frères Cordonniers*, et de la manière dont ils employaient un temps que plusieurs autres passaient dans le désordre ou dans l'oisiveté, prièrent le bon Henri de leur donner une copie de sa règle. Ils s'adressèrent ensuite au curé de Saint-Paul, et formèrent aussi une association. Ces deux communautés ou associations ont divers établissemens en France et en Italie; elles sont même établies à Rome. Les membres dont elles sont composées se lèvent à cinq heures du matin, font la prière en commun, récitent d'autres prières particulières à des temps marqués, entendent la messe tous les jours, gardent le silence, qu'ils n'interrompent que par le chant des cantiques, font une méditation avant le dîner, assistent à tout l'office fêtes et Dimanches, visitent les pauvres

L'exemple des Saints confond cette multitude de chrétiens, qui cherchent dans les obligations de leur état des

---

dans les prisons, dans les hôpitaux et dans leurs maisons, font chaque année une retraite de quelques jours, etc.

Le bon Henri mourut à Paris le 9 Juin 1666, d'un ulcère au poumon, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Gervais. Il avait été le modèle des plus héroïques vertus. Voyez l'*Artisan chrétien* ou *la Vie du bon Henri*, par le Vachet; et le P. Hélyot, *Hist. des Ord. relig.* t. VIII, p. 175.

La part que le baron de Renty eut à l'établissement des *Frères Cordonniers*, exige que nous donnions un abrégé de sa vie. Elle ne peut manquer d'édifier le lecteur.

Gaston-Jean-Baptiste, baron de Renty, issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611, au château de Beny, au diocèse de Bayeux, en Normandie.

On l'envoya fort jeune au collége de Navare, à Paris; on le mit ensuite chez les Jésuites de Caen, avec un précepteur et un gouverneur. A dix-sept ans, il revint à Paris, pour y faire ses exercices, où il excella bientôt parmi les jeunes gens de son âge. Son commerce avec le monde ne diminua rien de cette tendre piété dont il avait toujours fait profession, et qui s'était entretenue par la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il se proposait d'entrer chez les Chartreux; mais ses parens l'en empêchèrent.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, on lui fit épouser Elisabeth de Balzac, fille du comte de Graville, de la maison d'Entragues. Il en eut quatre enfans, deux garçons et deux filles. Ses talens, sa modestie et sa prudence lui acquirent une grande réputation dans le monde. Il assista aux états de Rouen en qualité de député de la noblesse. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine. Louis XIII l'honora de son estime. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en lui, c'est qu'au milieu des grandeurs humaines, il était aussi détaché du monde que les Paul, les Antoine, et les Arsène dans leurs déserts.

Il eut occasion, à l'âge de vingt-sept ans, d'entendre prêcher un Oratorien qui faisait une mission à quelques lieues de Paris. Il fut extrêmement touché des discours de ce pieux missionnaire, il lui fit une confession générale, et forma, par son avis, la résolution de mener un nouveau genre de vie, de renoncer à tout ce qui le retenait dans le monde, et de ne plus faire de visites inutiles, afin de se consacrer uniquement à Dieu. Il choisit pour directeur le P. de Condren, gé-

prétextes pour se dispenser de tendre à la perfection. Leur corruption et leur lâcheté leur en fournissent malheureuse-

---

néral de l'Oratoire, qui était très-versé dans la connaissance des voies intérieures, comme le prouvent ses ouvrages et l'histoire de sa vie. Il travailla de toutes ses forces à régler son cœur et ses sens ; ses penchans furent assujettis au devoir ; il réforma tout ce qu'il pouvait y avoir de déréglé dans ses inclinations, et se rendit tellement maître de lui-même, qu'on n'apercevoit plus en lui de traces du vieil homme. Tous les jours, il examinait deux fois sa conscience, à midi et le soir. Il communiait trois ou quatre fois la semaine, se levait à minuit, et disait matines, qui étaient suivies d'une heure de méditation. Il avait des momens réglés pour ses exercices personnels et pour ceux qui lui étaient communs avec sa famille. Son abstinence et ses jeûnes étaient rigoureux et continuels, ses vêtemens simples et modestes. La sérénité constante de son visage était une suite de la tranquillité de son âme. Supérieur à tous les événemens, il ne considérait que Dieu dans la prospérité et dans l'adversité. Son amour pour la pauvreté se manifestait par le retranchement de toutes les choses superflues. Il se regardait comme la plus misérable de toutes les créatures, prenait dans la signature de ses lettres le titre de pécheur, et saisissait toutes les occasions de s'humilier. Quand il parlait de Dieu, il s'anéantissait en quelque sorte jusqu'au centre de la terre, et disait qu'une créature aussi vile que lui, devait adorer Dieu en silence et avec tremblement, sans oser prononcer son nom. Il fuyait l'estime et les honneurs, il eût désiré mener une vie entièrement inconnue; et c'eût été pour lui un grand plaisir, que de pouvoir être banni de tous les cœurs et oublié de tous les hommes. Sans cesse il se recommandait aux prières de ses amis, et les conjurait de solliciter pour lui la grâce de ne vivre que pour Jésus-Christ. Souvent il renouvelait la consécration qu'il avait faite à Dieu de son corps, de son âme, de sa femme, de ses enfans, de ses biens et de tout ce qui lui appartenait; tout son désir était de faire tout purement pour Dieu, sans aucun retour sur lui-même, sans éprouver aucun sentiment qui ne se rapportât à cette grande fin. Chaque jour il passait plusieurs heures à genoux devant le Saint-Sacrement, auquel il avait une tendre dévotion. Si quelqu'un lui paraissait surpris de ce qu'il restait si long-temps à genoux, il répondait que c'était ce qui fortifiait et faisait vivre son âme. Il fit rebâtir l'église de Beny, et fournit des calices et des ciboires à un grand nombre de paroisses pauvres. Il serait trop long de rapporter les soins qu'il se donnait pour procurer la sanctification de sa famille, de ses vassaux et sur-tout de

ment un grand nombre. Mais ce qui cause leur perte devenait un moyen de salut pour les Saints. Combien parmi eux ont exercé la même profession que nous, se sont trouvés dans des circonstances semblables, ont eu les mêmes devoirs à remplir? Il ont été des Saints, parce qu'en rapportant à Dieu les fonctions de leur état, ils se sont appliqués à mourir à eux-mêmes; qu'ils ont correspondu fidèlement à la grâce, qu'ils ont eu soin d'entretenir dans

---

ses enfans. Il allait servir les malades dans les cabanes ou dans les hôpitaux. Il fit ressentir les effets de sa libéralité aux galériens de Marseille, aux chrétiens esclaves en Barbarie, aux missionnaires des Indes, à plusieurs catholiques exilés d'Irlande et d'Angleterre, etc.

Après la mort du P. de Condren, il prit pour directeur un religieux de la compagnie de Jésus. Quelque temps avant sa mort, on lui permit de communier tous les jours. Sa vie était une prière continuelle; il conservait l'esprit d'oraison par la pratique non interrompue de la mortification et de l'humilité. La perfection consistant dans une union intime avec Dieu, qui est la vraie vie de l'âme, et qui suppose un entier crucifiement au monde, le baron de Renty était insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés; en sorte que Dieu possédait son cœur sans aucun partage. Il passa ses dernières années, partie à Paris, partie à son château de Citri, au diocèse de Soissons. Sa dernière maladie le prit à Paris. Il souffrit les grandes douleurs qui en furent la suite, sans faire entendre la moindre plainte. Il mourut le 24 Avril 1649, à l'âge de 37 ans, après avoir reçu tous les sacremens de l'Église. On l'enterra à Citri. Son corps fut exhumé par ordre de l'évêque diocésain, le 15 Septembre 1658, pour être placé dans un lieu plus honorable. Il était encore aussi frais et aussi entier que si le serviteur de Dieu ne fût venu que de mourir. (Voyez la vie du baron de Renty par le P. Saint-Jure, savant et pieux Jésuite.)

Nous saisissons cette occasion pour mentionner une autre institution, fondée, il y a quelques années, à Paris par un pieux missionnaire de France, nommé Lowenbrück, dans laquelle on reçoit tous les artisans. Voyez l'ouvrage périodique *Der Katholik* (année 1822, 8e livr., t. V, supplément, p. XXVIII), et particulièrement les années 1822, 23, 24, 25 de l'*Ami du Roi et de la Religion*, où l'on parle très-souvent de cette association, dite *de Jaint-Joseph*.

(*Note augmentée d'après l'édit. allem.*)

leurs âmes l'esprit de ferveur et d'oraison, qu'ils se sont exercés à la pratique de toutes les vertus, que la volonté divine a été la règle de toutes leurs actions. Marchons donc sur leurs traces : comme eux, remplissons nos devoirs dans la vue de plaire à Dieu, ennoblissons, par un motif surnaturel, nos actions les plus communes; aimons la prière, mortifions nos sens et nos inclinations, méditons la loi du Seigneur, et gravons dans nos cœurs de vifs sentimens de piété et de religion.

S. CHRYSANTHE ET Ste DARIE, MARTYRS.

L'AN 237.

Chrysanthe et Darie vinrent à Rome de l'Orient, l'un d'Alexandrie, et l'autre d'Athènes. L'auteur des ménées, de qui nous apprenons cette particularité, ajoute que Chrysanthe avait épousé Darie, et qu'il lui persuada de vivre dans la continence, afin qu'ils pussent tous les deux parvenir à une pureté de cœur plus parfaite, fouler le monde aux pieds avec plus de facilité, et se consacrer à Dieu d'une manière plus entière. Les idolâtres les reconnurent bientôt au zèle avec lequel ils professaient le christianisme. On les arrêta, et après avoir souffert divers tourmens, ils terminèrent leur vie par un glorieux martyre. Ce fut sous le règne de Numérien, suivant le rédacteur de leurs actes (1). Plusieurs infidèles, touchés de leur constance, déclarèrent qu'ils étaient aussi chrétiens, et ils partagèrent leur couronne. On lit dans saint Grégoire de Tours (2), qu'un grand

(1) Baillet pense qu'on doit placer leur martyre sous Valérien, en 237.

(2) *L. de Gl. Mart.* c. 38, 83.

nombre de chrétiens ayant été prier dans la grotte où étaient les tombeaux des martyrs, le préfet de Rome fit fermer l'entrée de cette grotte, et que tous y perdirent la vie.

Saint Chrysanthe et sainte Darie furent enterrés, ainsi que leurs compagnons, sur la voie Salarienne. On retrouva leurs corps sous le règne de Constantin-le-Grand. Cette partie des catacombes a été long-temps connue sous le nom de saint Chrysanthe et de sainte Darie. Le Pape Damase fit décorer le tombeau de nos saints martyrs, et composa une épitaphe en leur honneur (3). En 856, le Pape Etienne VI transféra une partie de leurs reliques dans la basilique de Latran, et l'autre dans l'église des douze apôtres (4); ce qui doit s'entendre des reliques des compagnons de saint Chrysanthe et de sainte Darie. Quant à celles de ces deux Saints, elles avaient été portées en 842, à l'abbaye de Prum, au diocèse de Trèves. Mais deux ans après, on les transféra à l'abbaye de Saint-Avol ou de Saint-Navor, au diocèse de Metz (5).

Les noms de saint Chrysante et de sainte Darie sont célèbres dans les sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire, ainsi que dans les martyrologes d'Orient et d'Occident. Les Grecs honorent ces deux Saints le 19 de Mars et le 17 d'Octobre; mais les Latins en font la fête en ce jour. Voyez M. Josephe Assémani, *in Cal. univ.* t. VI, p. 193; et Falconius, *Comment. ad Tab. Ruthenas Capponianas*, p. 79, *ad* 19 *Martii.* Les actes de nos saints martyrs, donnés par Métaphraste, Lippoman et Surius, sont apocryphes.

---

(3) *Carm.* 36.

(4) Voyez Bosius, Aringhi, *Roma subter.* l. 3, c. 24; et Anastase le Bibliothécaire, dans la relation authentique de cette translation.

(5) Voyez Mabillon, *Sæc.* 4. *Ben.* p. 611.

S. FRONT, PREMIER ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX.

Les actes que nous avons de saint Fronton, vulgairement appelé saint Front, ne méritent point de créance. On n'a aucune connaissance de ses actions. On ignore quelle fut sa patrie, et même dans quel siècle il vint prêcher l'Evangile dans les Gaules. On sait seulement qu'il fonda l'église de Périgueux, et qu'il en fut le premier évêque. Sa fête est marquée en ce jour dans les martyrologes. On fait mémoire de la translation de ses reliques le 14 du même mois, sans qu'on sache précisément dans quel temps se fit cette translation.

Voyez Baillet, le *Gallia Christ. nova*, t. II, p. 1447, etc.

S. GAUDENCE, ÉVÊQUE DE BRESCE, EN ITALIE.

Vers l'an 420.

Il paraît que saint Gaudence fut élevé sous la conduite de saint Philastre, évêque de Bresce; du moins il l'appelle son père. Il jouissait d'une grande réputation, quand il entreprit le voyage de Jérusalem, partie pour éviter les honneurs et les applaudissemens, partie dans l'espérance qu'on l'oublierait peu à peu, et qu'on finirait par ne plus penser à lui dans son pays. Mais il se trompa, comme nous l'allons voir.

Etant à Césarée en Cappadoce, il alla visiter dans leur monastère les sœurs et les nièces de saint Basile. Celles-ci lui donnèrent des reliques des Quarante-Martyrs et de quelques autres Saints. Elles ne doutèrent point qu'il n'honorât

ces gages précieux de leur affection, comme elles les avaient honorés elles-mêmes (1).

Il était en Orient, lorsque saint Philastre mourut. Le clergé et le peuple de Bresce le demandèrent pour évêque. Ils savaient quel fruit avaient produit ses instructions, et ils étaient d'ailleurs persuadés qu'en le choisissant pour pasteur, ils mettaient à leur tête un modèle de toutes les vertus chrétiennes. Mais dans la crainte que son humilité ne traversât leurs desseins, ils s'engagèrent par serment à ne point recevoir d'autre évêque. Les évêques de la province s'assemblèrent avec saint Ambroise leur métropolitain, et confirmèrent l'élection. On écrivit à Gaudence, qui était en Cappadoce, pour le presser de hâter son retour. Il ne céda qu'à la crainte de l'excommunication dont on le menaçait, dans le cas où il refuserait d'obéir. S. Ambroise, assisté des autres évêques de la province, le sacra vers l'an 387.

Gaudence fit un discours à cette occasion, et il y fit connaître les sentimens de l'humilité profonde dont il était pénétré (2). L'église de Bresce connut bientôt tout le prix du trésor qu'elle possédait dans la personne d'un tel pasteur. Il travaillait avec un zèle infatigable à nourrir son troupeau du pain de la parole divine.

Il y avait à Bresce un seigneur rempli de vertu, nommé Bénévole. L'Impératrice Justine l'avait disgrâcié, sur le refus constant qu'il avait fait de rédiger un édit en faveur des ariens. Le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas d'aller entendre son évêque, il le pria de lui donner une copie de ses discours, afin qu'il pût les lire (3). C'est par-là que dix-sept de ces discours sont parvenus jusqu'à

---

(1) S. Gaudent. *Serm.* 17.
(2) Ibid. *Serm.* 16.
(3) Ibid. *Pref.*

nous (4). Le second a pour objet l'instruction des néophytes qui venaient de recevoir le baptême. Le Saint leur explique les mystères dont il n'était point d'usage de parler en présence des catéchumènes, et sur-tout le mystère de l'Eucharistie. « Le Créateur et le Seigneur de la nature, dit-il, » qui a fait produire le pain à la terre, fait du pain son » propre corps, parce qu'il l'a promis, et qu'il peut accomplir sa promesse; et celui qui a changé l'eau en vin, » change le vin en son propre sang (5). »

Saint Gaudence fit bâtir une nouvelle église à Bresce, et il invita plusieurs évêques à la cérémonie de la dédicace de ce temple. Il prononça en leur présence un discours qui est le dix-septième de ceux que nous avons encore. Il y déclare qu'il a déposé dans la nouvelle église les reliques des Quarante-Martyrs, une portion de celles de saint Jean-Baptiste, de saint André, de saint Thomas, de saint Luc, et de plusieurs autres Saints. Il assure qu'il y a autant de vertu dans une portion des reliques d'un martyr, que dans la totalité de ces mêmes reliques. « Ayons donc recours, » dit-il, à la protection de ces Saints; invoquons-les avec » confiance, afin d'obtenir l'effet de nos prières, et bénis- » sons Jésus-Christ notre Seigneur, qui a daigné nous » procurer une telle faveur (6). »

Outre les dix-sept discours de saint Gaudence dont nous venons de parler, il y en a encore trois autres, dont le dernier est un panégyrique de saint Philastre (7). Notre saint évêque y dit que pendant quatorze ans il avait fait régulièrement chaque année un semblable panégyrique, le jour de la fête de son saint prédécesseur.

---

(4) *Bibl. Patr.* t. V, p. 705.
(5) *Ibid.* p. 947.
(6) *Ibid.* p. 970.
(7) *Ap. Surium*, *ad* 18 *Julii.*

Il exhortait sans cesse son peuple à éviter le péché; il voulait qu'on eût soin de fuir les festins accompagnés de danses et de musique. « Les maisons, disait-il, où se pas- » sent de pareils abus, renferment le danger des théâtres. » Que l'on bannisse des maisons des chrétiens tout ce qui » a rapport aux pompes du démon; on doit y pratiquer » l'humilité et l'hospitalité; il faut les sanctifier sans cesse » par le chant des psaumes et des cantiques spirituels; » que la parole de Dieu et le signe de Jésus-Christ (la » croix) soient toujours dans nos cœurs, dans notre bou- » che et dans toutes nos actions; que ces caractères distinc- » tifs du chrétien nous fassent reconnaître à table, au *bain*, » quand nous sortons et quand nous rentrons, dans la » douleur et dans la joie (8). »

L'évêque de Bresce fut un des députés que le concile de Rome, tenu en 405, et l'Empereur Honorius envoyèrent en Orient, pour défendre la cause de saint Chrysostôme devant Arcade. Le saint archevêque de Constantinople lui écrivit à cette occasion, pour le remercier, une lettre que nous avons encore. Mais cette députation n'eut pas le succès qu'on en espérait; ceux qui la composaient ayant été maltraités, furent mis en prison dans la Thrace; on les élargit quelque temps après, et on les fit embarquer sur un vaisseau tout pourri. Ils échappèrent cependant au danger auquel on avait eu dessein d'exposer leur vie, et il n'en périt aucun. Il paraît que saint Gaudence mourut vers l'an 420 (9). Rufin l'appelle la gloire des docteurs du siècle où il vivait. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Ceillier, t. X, p. 517; Cave, *Hist. littér.* t. I, p. 282; et sur-

---

(8) S. Gaudent. *Serm.* 8.

(9) Le P. Labbe recule sa mort de sept ans.

tout les ouvrages du Saint, qui ont été imprimés dans la Bibliothèque des Pères, t. V, et qui depuis ont été publiés séparément, avec quelques autres opuscules, sous ce titre : *S. Gaudentii Sermones, cum opusculis Ramperti et Adelmanni, Brixiæ Episcoporum. Recensuit et notis illustravit Paulus Galeardus.* Patavii, 1720, in-4°.

S. BONIFACE, PAPE.

L'AN 422.

Boniface, qui succéda à Zozime sur le siége de l'église de Rome, le 29 Décembre 418, était un prêtre avancé en âge, d'une vertu éminente, et très-versé dans la connaissance de la discipline ecclésiastique. On voit par la relation de son élection que le clergé de Rome et les évêques voisins envoyèrent à l'Empereur Honorius, qu'on l'avait élu contre sa propre volonté. Son élévation déplut à trois évêques et à quelques particuliers qui leur étaient attachés. Ceux-ci donnèrent leurs suffrages à un nommé Eulalius, homme intrigant et ambitieux. De là l'origine d'un schisme.

Symmaque, préfet de Rome, en instruisit l'Empereur Honorius, qui faisait alors sa résidence à Ravenne. Ce prince fit assembler un synode pour décider la question. Les pères du synode demandèrent qu'on assemblât un plus grand nombre d'évêques; ils portèrent cependant quelques décrets provisoires, auxquels Eulalius refusa de se soumettre. Le concile le condamna juridiquement, et confirma l'élection de Boniface.

Ce Souverain-Pontife se fit principalement remarquer par sa douceur et son amour pour la paix. Mais il n'en montra pas moins de fermeté contre les évêques de Constantinople, qui voulaient étendre leur juridiction jusque dans l'Illyrie et dans certaines provinces, qui, quoique soumises alors à l'empire d'Orient, avaient toujours été dépendantes du

patriarcat d'Occident. Il sut aussi maintenir avec vigueur les droits de Rufus, évêque de Thessalonique, son vicaire dans la Thessalie et la Grèce; et il exigea que les élections d'évêques faites dans ces contrées, fussent toujours confirmées par Rufus et ses successeurs, conformément à l'ancienne discipline. Il soutint encore les priviléges des métropoles de Narbonne et de Vienne, et les affranchit de la juridiction de la primatie d'Arles. Il montra un grand zèle contre les Pélagiens, et témoigna une haute estime pour saint Augustin, qui lui adressa *quatre livres contre Pélage*. Il eut occasion d'écrire plusieurs lettres pour le bien de l'Eglise. Dans la troisième, adressée à Rufus (1), on lit ces paroles : « Le B. Pierre, apôtre, reçut de Notre-» Seigneur le gouvernement de toute l'Eglise, qui était » fondée sur lui (2). »

Saint Boniface mourut sur la fin de l'année 422, et fut enterré dans le cimetière de sainte Félicité, sur la voie Salarienne, lequel il avait décoré de son vivant. Il avait fait aussi de riches présens aux églises de Rome. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 25 d'Octobre.

Voyez ses lettres dans le recueil de D. Coustant (3), et dans les collections générales des conciles, *ap. Labbe*, t. II, p. 1582, et t. IV, p. 1702. Voyez aussi Baronius et le pontifical publié par Anastase le Bibliothécaire, *ap. Muratori Script. Ital.*, t. III, p. 116, avec les dissertations de Ciampini, de Schélestrate, de Bianchini et de Vignolius sur ce pontifical.

---

(1) *Decret. Epist.* t. I, p. 1039, *ed. Coustant.*

(2) Matth. XVI et XVIII.

(3) D. Coustant n'a donné que le premier tome de son recueil des lettres des Papes, lequel parut en 1721, la mort ne lui ayant point permis de pousser plus loin son travail. Dans sa dissertation préliminaire sur l'autorité du Pape, il prouve par des passages de saint Cyprien, d'Optat, de saint Jérôme, etc., ce que saint Boniface affirme; savoir, que l'Église a toujours reconnu que la primatie du siége de Rome vient

26 Octobre.

S. ÉVARISTE, PAPE ET MARTYRE.

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 34, l. 4, c. 1; la première partie du pontifical d'Anastase, attribué à Damase; Tillemont, t. II, p. 231; Berti, *Dissert. chronol.*, t. II, etc.

L'AN 112.

S. ÉVARISTE succéda au Pape saint Anaclet, sous le règne de Trajan, gouverna l'Église neuf ans, et mourut en 112. On ne peut douter de son zèle ni de sa vigilance pastorale, d'après ce que saint Ignace d'Antioche nous apprend de la conduite que tenaient les fidèles de Rome, du temps de ce saint Pape. Ils étaient comme des modèles dignes d'être proposés aux fidèles des autres églises, par la sainteté de leur vie, par la pureté de leur doctrine, par la charité qui les unissait entre eux, par leur éloignement pour le schisme (1). Les pontificaux et la plupart des martyrologes

---

de Jésus-Christ, qui la donna à saint Pierre, et non des Empereurs, comme le prétendait Photius pour établir son schisme. Le même auteur montre qu'on honore d'un culte public tous les Papes qui ont siégé jusqu'au commencement du sixième siècle, à l'exception de Libère. Encore ce dernier se releva-t-il de sa chute avec tant de zèle et de piété, que saint Ambroise ne parle de sa vertu qu'avec admiration.

Anciennement on donnait à tous les évêques le nom de *Pape* ou de Père; mais comme le style change par rapport aux titres, on ne le donne plus qu'à l'évêque de Rome. Saint Gélase, saint Léon, saint Grégoire, Symmaque, Hormisdas, Vigile, etc., se nomment fréquemment vicaires de saint Pierre. Les anciens donnaient quelquefois aux Papes le titre de vicaires de Jésus-Christ, comme on le voit par la quinzième lettre de saint Cyprien à Corneille. La même chose se prouve par le témoignage des évêques et des prêtres, qui ayant absous l'évêque Misène après le Pape Gélase, s'écrièrent d'une voix unanime, qu'ils reconnaissaient en sa personne le vicaire de Jésus-Christ.

(1) S. Ignat. *Ep. ad Rom.*

lui donnent le titre de martyr, on lui attribue l'institution des cardinaux-prêtres, parce qu'il fut le premier qui divisa Rome en *titres* ou paroisses, assignant un prêtre à chacune. Il institua aussi les sept diacres qui devaient accompagner l'évêque. Il donna trois fois les ordres au mois de Décembre, temps où les ordinations se faisaient ordinairement. Amalaire en assigne plusieurs raisons morales et mystiques. D'autres auteurs pensent que les évêques conféraient les ordres en Avent, parce qu'ils étaient alors moins occupés qu'en tout autre temps, sur-tout qu'en carême et à la Pentecôte (2). Les ordinations se faisaient toujours dans les saisons que l'on sanctifiait spécialement par le jeûne et la prière. Saint Evariste fut enterré au Vatican, près du tombeau de saint Pierre.

Les disciples des apôtres, en méditant assidument les vérités célestes, concevaient un tel dégoût pour les biens créés, qu'ils étaient véritablement citoyens du ciel; c'étaient là qu'ils rapportaient toutes leurs pensées et toutes leurs affections, qu'ils dirigeaient toutes leurs actions. Si la plupart des chrétiens sont aujourd'hui si terrestres, s'ils perdent si facilement l'éternité de vue, c'est qu'ils ne sont plus animés du même esprit que les premiers fidèles; c'est qu'ils sont enfans de ce monde, esclaves de ses vanités et de leurs propres passions. Réformons nos cœurs, et pénétrons-nous bien de l'esprit de Jésus-Christ, ou n'espérons point avoir part à ses promesses.

---

(2) Voyez Mabillon, et D. Claude de Vert, *Explic. des Cérém. préf.* p. xxviij.

S. LUCIEN ET S. MARCIEN, MARTYRS.

L'AN 250.

Lucien et Marcien, nés dans les ténèbres de l'idolâtrie, étaient passionnés pour l'étude de la magie. Mais ils se convertirent en voyant l'inutilité de leurs charmes sur une vierge chrétienne, et la défaite des malins esprits par la vertu du signe de la croix. Ils n'eurent pas plus tôt ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile, qu'ils brûlèrent leurs livres de magie, au milieu de la ville de Nicomédie. S'étant purifiés de leurs crimes par le baptême, ils distribuèrent leurs biens aux pauvres, et se retirèrent dans la solitude, afin que par l'exercice de la prière et par la pratique de la mortification, ils pussent soumettre leurs passions, se fortifier dans les résolutions qu'ils avaient prises pour se mettre plus sûrement à l'abri du danger, et fuir plus facilement les tentations auxquelles on est exposé dans le monde, jusqu'à ce que leur vertu fût solidement établie. Lorsqu'ils eurent passé de la sorte un temps considérable, ils se mirent à prêcher Jésus-Christ aux gentils, pour les rendre participans de la grâce qu'ils avaient reçue.

L'édit de Dèce contre les chrétiens ayant été publié en Bithynie, l'an 250, ils furent arrêtés et conduits devant le proconsul Sabin. Comme celui-ci demandait à Lucien de quelle autorité il prêchait Jésus-Christ, le martyr lui répondit que tout homme devait faire ses efforts pour retirer ses frères de l'erreur. Marcien ne fit pas une profession moins généreuse de sa foi. Le juge ordonna qu'ils fussent étendus sur le chevalet. Tandis que nous adorions les idoles, lui dirent les martyrs, nous avons commis plusieurs crimes, nous avons donné publiquement dans les

abominations de la magie, sans qu'on nous fît subir aucun châtiment : mais nous devenons chrétiens, nous remplissons les devoirs de bons citoyens, et l'on nous applique à des tortures barbares. Le proconsul les menaçant de les faire souffrir encore davantage, Marcien reprit : « Nous » sommes prêts à souffrir tout ce qu'il vous plaira : mais » nous ne renoncerons point au vrai Dieu, de peur qu'il » ne nous précipite dans un feu qui ne s'éteindra jamais. » Il eut à peine fini de parler, que Sabin les condamna tous deux à être brûlés vifs. Ils allèrent avec joie au lieu de l'exécution. Ils expirèrent au milieu des flammes, en louant et bénissant le Seigneur. Ils sont nommés dans le martyrologe romain, sous le 26 d'Octobre.

Voyez leurs actes sincères ; *ap. Ruinart*, p. 151, et l'original chaldaïque des mêmes actes, *ap. Steph. Assémani*, *Act. mart. Occid.* t. II, p. 49. Voyez aussi Tillemont, t. III, p. 383.

S. RUSTIQUE, ÉVÊQUE DE NARBONNE.

Vers l'an 462.

Rustique, né dans la Gaule-Narbonnaise, vers la fin du règne de l'Empereur Théodose Ier, était fils d'un saint évêque nommé Bonose, et neveu d'un autre évêque nommé Arator (1). Sa mère, recommandable par sa piété, prit le plus grand soin de son éducation. Elle l'envoya à Rome pour le perfectionner dans les sciences, qu'il avait étudiées sous les plus habiles maîtres des Gaules.

De retour dans sa patrie, Rustique embrassa la vie monastique. Saint Jérôme lui écrivit en 412 ou 413 une lettre, où il lui donnait d'excellentes instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans ce nouvel état, et sur les moyens

(1) On ignore quels étaient les siéges de ces deux évêques.

qu'il devait employer pour en acquérir et en conserver les vertus. Il l'exhortait à suivre les exemples de saint Exupère, évêque de Toulouse, et de plusieurs prélats et prêtres de son pays. Il lui recommandait de profiter des instructions du savant Procule, évêque de Marseille, qu'il avait si souvent occasion de voir et d'entendre. Rustique était alors dans un monastère de cette ville. Procule l'attacha depuis à son église, et l'ordonna prêtre avec Vénérius, religieux du même monastère. Celui-ci devint dans la suite évêque de Marseille.

Saint Rustique fut élevé sur le siége de Narbonne vers l'an 427 ou 430. On ne sait presque rien de l'histoire de son épiscopat. Une inscription gravée de son temps, et qui existe encore, montre qu'il fit bâtir une grande église à Narbonne. Il reçut avec beaucoup de charité les chrétiens d'Afrique et de Mauritanie, que la tyrannie des Vandales avait obligés à se retirer dans les Gaules. Mais il trouva que la plupart d'entre eux étaient fort ignorans; plusieurs ne savaient s'ils avaient été baptisés par des ariens ou par des catholiques; d'autres ne savaient pas même s'ils avaient reçu le baptême. Rustique écrivit au Pape saint Léon, pour le consulter sur cette difficulté, et sur quelques autres points concernant la discipline et les mœurs. Le saint Pontife éclaircit tous ses doutes dans la réponse qu'il lui adressa. Il ranima son courage, que divers scandales avaient affaibli, et le détourna du dessein qu'il avait formé de quitter l'épiscopat. Quelques années après, saint Rustique assista au synode qui reçut avec joie la lettre de saint Léon à Flavien de Constantinople, et qui condamna les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. On met la mort du saint évêque de Narbonne vers l'an 462. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 26 d'Octobre.

Voyez Tillemont, t. XV, p. 401 : Baillet, sous le 26 d'Octobre, et le *Gallia Chr. nova*, t. VI, p. 7.

† LE B. BONAVENTURE DE POTENZA, FRANCISCAIN.

Tiré du *Bref de sa Béatification* et de la *Vie du B. Bonaventure de Potenza*, pretre de l'ordre des Mineurs conventuels, écrite en italien par le P. Joseph-Louis de Rossi, du même ordre, 1 volume in-8°, Rome 1775.

L'AN 1711.

Ce saint personnage reçut au baptême les noms de Charles-Antoine-Gérard. Il naquit le 16 Janvier 1651, à Potenza, dans l'ancienne Lucanie, qui fait maintenant partie du royaume de Naples. Ses parens étaient pauvres, mais recommandables par leur probité et leurs vertus. Bonaventure, dès sa première enfance, se fit remarquer par sa piété, par une gravité au-dessus de son âge, par sa modestie, son éloignement pour tout ce qui pouvait l'exposer au danger de pécher, et par sa grande docilité. Les jeux et les amusemens qui plaisent tant aux autres enfans n'avaient pour lui aucun charme. Toutes ses pensées semblaient avoir la dévotion pour objet. Ces qualités précieuses s'accrurent en lui avec les années. Ayant été à l'âge ordinaire admis à la participation des sacremens, il édifia tout le monde par la manière dont il s'y prépara et par les fruits visibles qu'il en retira. L'opinion qu'on avait de sa sainteté était dès lors telle, que l'historien de sa vie assure que dans la famille de Bonaventure, et dans sa ville natale, on le regardait comme un Saint futur. Une vertu si pure n'était point faite pour le monde ; le pieux jeune homme sentit un puissant attrait pour la vie religieuse et le désir ardent qu'il avait de devenir parfait lui fit former la résolution d'embrasser cet état. Il prit l'habit dans le couvent des Frères-Mineurs de Nocera. Plein d'humilité, il ne voulait être que frère convers, mais ses supérieurs, qui con-

nurent bientôt ses dispositions pour les sciences et ses talens , se déterminèrent à l'élever aux ordres sacrés, et dans ce but ils lui firent commencer ses études. Ayant terminé son noviciat, pendant lequel il montra la plus grande ferveur , Bonaventure fut admis à faire ses vœux , et prit alors le nom de religion sous lequel il est connu. Loin de se relâcher après sa profession, il fut constamment un modèle, par sa tendre piété et par son attention scrupuleuse à pratiquer l'obéissance. On ne peut guère porter plus loin qu'il ne l'a fait la perfection de cette vertu. Sa dévotion envers le Saint-Sacrement était si affectueuse, qu'il semblait n'avoir point de plus pressant désir que de communier dignement et fréquemment; il passait des nuits entières au pied de l'autel, à se préparer pour la communion du lendemain.

Ses études finies, Bonaventure reçut la prêtrise et fut employé successivement dans plusieurs couvens de son ordre ou occupé à l'exercice du saint ministère. Il s'acquitta avec un succès merveilleux et une humilité égale, de la charge importante de maître des novices. Envoyé par ses supérieurs en différentes parties de l'Italie, en qualité de missionnaire, partout où il parut ses travaux apostoliques produisirent les plus heureux fruits; mais ce fut sur-tout Naples qui devint le principal théâtre de son zèle, et ce fut là qu'il se fit remarquer davantage. Pendant une maladie épidémique qui ravagea cette ville, sa charité ne connut point de bornes; ses efforts pour procurer les secours spirituels et temporels à ce peuple affligé excitèrent l'admiration universelle et ont fait pendant long-temps conserver son souvenir dans la mémoire des habitans reconnaissans.

Bonaventure mourut en odeur de sainteté, le 26 Octobre 1711. Il fut béatifié par Pie VI, le 19 Novembre 1775. « Parmi les serviteurs de Dieu les plus distingués, dit le » Saint-Père dans le bref de béatification , il faut placer

» le bienheureux Bonaventure. Dès sa première enfance » il marchait avec sainteté dans le sentier de la loi de Dieu. » Mais désirant arriver à une plus haute perfection, il » embrassa la règle des Frères-Mineurs de Saint-François : » ainsi lié plus étroitement à Notre-Seigneur par cette nou- » velle chaîne, il brilla dans la maison de Dieu comme » un vase d'or massif orné de pierres les plus précieuses. » Il a fait plusieurs miracles pendant sa vie, plusieurs ont » été opérés par son intercession après sa mort. »

---

27 Octobre.

S. FRUMENCE, APÔTRE DE L'ÉTHIOPIE.

Voyez Rufin, *Hist.* l. 1, c. 19; Théodoret, l. 1, c. 22; saint Athanase, *Apol.* 1, p. 696; Socrate, l. 1, c. 19; Sozomène, l. 2, c. 24; Hermant, *Vie de S. Athanase.* t. II, p. 240; Tillemont, t. VII, p. 284; t. VIII, p. 13; Montfaucon, *Vit. S. Athanase*, p. 15, t. I, *Op. S. Athanase.;* Job Ludolfe (si connu par ses voyages et par sa connaissance des langues orientales, mort à Francfort en 1704), *Hist. Ethiop.* l. 3, c. 7, n. 17, *et Comment. in eâdem hist.* p. 240; Le Quien, *Or. Christ.* t. I, p. 643 (1).

Quatrième siècle.

Un philosophe, nommé Métrodore, fit divers voyages pour satisfaire sa curiosité et le désir qu'il avait d'acquérir

---

(1) Job Ludolf, né en 1624 à Erfurt d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues, et y fit de brillans progrès. Il voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différens pays et forma des liaisons avec les savans. Il fut conseiller à Erfurt pendant 18 ans, et se retira ensuite à Francfort-sur-le-Mein avec sa famille. Il parlait les langues les plus répandues en Europe, et savait en outre le grec, l'arabe, l'hébreu, le chaldéen, le samaritain et le syriaque, mais surtout celle des Ethiopiens, à laquelle il s'était appliqué avec un travail infatigable. Il a laissé plusieurs

de nouvelles connaissances. Il pénétra jusque dans la Perse et l'Inde ultérieure, nom sous lequel l'Ethiopie était connue des anciens. A son retour, il présenta à l'Empereur Constantin-le-Grand, qui depuis peu était devenu maître de l'Orient, des diamans, des pierres précieuses et d'autres curiosités, en assurant ce prince que sa collection aurait été beaucoup plus complète, si Sapor, Roi de Perse, n'en eût enlevé une partie.

Mérope, philosophe de Tyr, encouragé par le succès de Métrodore, entreprit le même voyage par un semblable motif. Mais Dieu, qui dirige toutes les démarches des hommes, lors même qu'ils ne pensent point à lui, avait des desseins dont nous verrons bientôt l'exécution. Mérope mena avec lui Frumence et Edèse ses neveux, de l'éducation desquels il s'était chargé. Son voyage achevé, il s'embarqua pour revenir dans sa patrie. Le vaisseau qui le portait avec ses neveux, encore enfans, s'arrêta dans un certain port pour y faire les provisions nécessaires à l'équipage. Les barbares du pays, alors en guerre avec les Romains, pillèrent le vaisseau, et passèrent au fil de l'épée

---

ouvrages remarquables, entre autres une *Historia Æthiopica*, in-fol. Francfort 1681, avec un *Commentaire sur cette histoire*, in-fol. Francf. 1691; enfin un *Appendix* pour le même ouvrage, in-4°, 1693. L'histoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes, etc. sont développées dans ces divers écrits avec beaucoup d'érudition, mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé plusieurs fautes dans son *Histoire des patriarches d'Alexandrie* et dans sa *Collection des liturgies orientales*. Nous avons encore de Ludolf : *Grammatica amharicæ linguæ; Lexicon amharico-latinum; Lexicon æthiopo-latinum; Grammatica linguæ æthiopicæ; Psalterium Davidis æthiop.; Dissertatio de locustis*, Francfort 1698. in-fol.; *Fasta ecclesiæ Alexandrinæ*, ibid. 1691, in-folio. Juncker a publié une vie de ce savant, Leipz. 1710, où l'on peut voir une liste complète de ses œuvres. Mais on ne peut nier que Juncker ne soit un peu exagéré dans les louanges qu'il donne à son héros.

(*Note de l'édit. allem.*)

tous ceux qui le montaient. Edèse et Frumence, assis sous un arbre à quelque distance de là, étudiaient et préparaient leurs leçons. Les barbares les ayant trouvés, se laissèrent toucher par leur innocence, leur candeur et leur beauté. Ils le conduisirent à leur Roi, qui faisait sa résidence à Axuma, lequel n'est plus qu'un village de l'Abyssinie, nommé Axum (2).

Le prince, qui remarqua de l'esprit et d'heureuses dispositions dans les deux enfans, prit un soin particulier de leur éducation. Il fit depuis Edèse son échanson, et Frumence son trésorier et son secrétaire d'état. Il les honora de sa plus intime confiance, tant qu'il vécut. Etant près de mourir il les remercia de leurs services; et pour les en récompenser, il leur donna la liberté. La Reine, qui gouverna en qualité de régente pour son fils aîné, encore en bas âge, les pria de rester à la cour, et de l'aider de leurs conseils. Elle ne tarda pas à ressentir les effets de leur vertu et de leur capacité.

Frumence, qui avait la principale part aux affaires, et qui désirait faire connaître l'Evangile aux Ethiopiens, engagea plusieurs marchands chrétiens qui se trouvaient dans le pays, à s'y établir. Il leur obtint de grands priviléges, et leur facilita tous les moyens de professer leur religion. Sa ferveur et ses exemples contribuèrent beaucoup à rendre le christianisme respectable aux infidèles.

Lorsque le jeune Roi, nommé Aïsan, fut en âge de gouverner par lui-même, les deux frères quittèrent les places qu'ils occupaient, malgré les instances que l'on fit pour les retenir à la cour. Edèse retourna à Tyr, où il

---

(2) On y voit encore des ruines d'édifices et d'obélisques qui paraissent avoir été des monumens funéraires. Il n'a pas été possible de déchiffrer une seule des inscriptions que l'on y trouve. Voyez Ludolfe, *Hist. Æthiop.* Manuel Almeïda, *Hist. de la Haute-Ethiopie*, et Thevenot.

fut ordonné prêtre dans la suite. Mais Frumence, qui avait extrêmement à cœur la conversion de l'Ethiopie, prit la route d'Alexandrie, afin de prier saint Athanase d'envoyer un évêque dans ce pays, pour achever la conversion d'un peuple si bien disposé. Saint Athanase assembla un synode; et tous les évêques qui le composaient décidèrent que personne n'était plus propre que Frumence à consommer la bonne œuvre qu'il avait commencée. Il fut donc sacré évêque des Ethiopiens (3).

Frumence, revêtu du caractère épiscopal, retourna à Axuma. Ses discours et ses miracles opérèrent un très-grand nombre de conversions. Aucune nation peut-être n'embrassa le christianisme avec plus d'ardeur et de courage. Le Roi Aïzan, et Sazan son frère, qu'il avait associé au trône, reçurent le baptême, et contribuèrent beaucoup par leur ferveur à la propagation de l'Evangile parmi leurs sujets.

L'Empereur Constance avait une haine implacable contre saint Frumence, qu'il savait être uni de sentimens avec saint Athanase; et comme il désespérait de l'attirer au parti des ariens qu'il défendait avec une espèce de fureur, il écrivit aux Rois d'Ethiopie une lettre menaçante, pour leur ordonner de livrer leur saint évêque entre les mains de George, patriarche intrus d'Alexandrie. Les princes n'eurent aucun égard à cette lettre; ils la communiquèrent à saint Athanase, qui l'inséra dans son *apologie à Constance*.

Saint Frumence continua d'instruire et d'édifier son

(3) Les Abyssins ou Ethiopiens reçurent les premières semences de la foi, de l'eunuque de leur Reine, qui fut baptisé par le diacre saint Philippe, *Act.* VIII, 7; et qui, suivant Eusèbe, l. 2, c. 1, fit connaître Jésus-Christ à ses compatriotes. (Voyez les Bollandistes, t. I, *Junii*, p. 618; Tillemont, t. II, p. 72 et 531; Job Ludolfe, *Hist. Æthiop.* l. 3, c. 4.) Ces peuples reconnaissent qu'ils sont principalement redevables à saint Frumence de leur conversion au christianisme. Ils tom-

troupeau jusqu'à sa mort, dont on ignore l'année. Les Latins font sa fête le 27 d'Octobre, et les Grecs le 30 de Novembre. Les Abyssins l'honorent comme apôtre du pays des Axumites, qui fait la plus considérable partie de leur empire. Ils mettent aussi au nombre des Saints, les Rois Aïzan et Sazan, qu'ils nomment Abreha et Atzbeha. Ils appellent saint Frumence, saint Frémonat.

Nous voyons dans les annales de l'Eglise, que dans tous les siècles, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, quelques nouvelles nations ont été ajoutées au domaine de Jésus-Christ, et que l'apostasie de celles qui avaient quitté les voies de la vérité, a été réparée par de nouvelles acquisitions. C'est là l'ouvrage du Très-Haut, c'est l'effet de sa grâce toute-puissante. C'est le Seigneur qui fait fructifier dans les cœurs la semence céleste que les ouvriers évangéliques y ont jetée; c'est lui qui anime de son esprit ces zélés successeurs des apôtres, dont il daigne faire les instrumens de sa miséricorde. Nous ne saurions donc trop le remercier du bienfait inestimable de la foi, dont nous sommes redevables à son infinie bonté. A quel châtiment ne doivent pas s'attendre ceux qui ne correspondront point avec fidélité à une si grande grâce?

---

bèrent depuis dans l'hérésie d'Eutychès; et encore aujourd'hui ils ne reconnaissent qu'une nature en Jésus-Christ. Dans le seizième siècle, leur Roi envoya une ambassade au Pape Clément VII. On établit des missions dans leur pays. Grégoire XIII y envoya des Jésuites, mais ils en furent chassés en 1636. Les succès qu'eurent d'autres missionnaires ne furent pas de longue durée, plusieurs d'entre eux furent martyrisés en 1760. De temps en temps, on y en a envoyé d'autres de Rome. Voyez Ludolfe, *loc. cit.*; Renaudot, *Apol. pour les patr. d'Alexandrie*, p. 162; Fabricius, *Salut. lux Evang.* c. 45; Cerri, secrétaire de la Propagande, *Instruzione dello stato della Congreg. di prop. fide*, an. 1670, p. 122. La Crose, dans son Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie, imprimée à la Haye en 1739, est tombé dans des bévues grossières, par rapport aux missions d'Abyssinie.

S. ÉLESBAAN, ROI D'ÉTHIOPIE.

Sixième siècle.

Les Ethiopiens Axumites, dont les possessions s'étendaient depuis la côte occidentale de la mer Rouge, jusque fort avant dans le continent, étaient un peuple très-florissant au sixième siècle. Le Roi qui les gouvernait sous l'Empereur Justin l'ancien, se nommait Elesbaan. Ce prince, dans toutes ses actions et dans toutes ses entreprises, ne se proposait d'autre but que le bonheur de ses sujets et la gloire de Dieu. Quelques auteurs prétendent qu'il avait été converti de l'idolâtrie au christianisme. Quoi qu'il en soit, ses vertus montrèrent combien une nation est fortunée, lorsqu'elle a des maîtres qui ont su s'affranchir de l'esclavage des passions. Si Elesbaan prit les armes, ce ne fut que pour défendre la cause de la justice et de la religion; et il fit servir la victoire au triomphe de l'une et de l'autre.

Les Homérites, parmi lesquels il y avait un grand nombre de Juifs, habitaient sur la côte orientale de la mer Rouge, dans l'Arabie-Heureuse. Ils étaient gouvernés, dans le temps dont nous parlons, par Dunaan ou Danaan (1). C'était un Juif qui avait usurpé le pouvoir suprême. La haine qu'il portait au christianisme, le rendit persécuteur de ceux qui le professaient. Il bannit en 520 saint Grégence, Arabe de naissance, et archevêque de Taphar, métropole du pays. Il fit décapiter saint Arétas, avec quatre autres chrétiens, qui avaient confessé généreusement la foi. Saint Arétas, nommé aussi Harith ou Haritz, était gouverneur de la ville de Nagran, l'ancienne capitale de l'Yémen, ou

(1) Les Syriens et les Arabes l'appellent *Dsunowa*.

de l'Arabie-Heureuse. Non-seulement il refusa de sauver sa vie en apostasiant, mais il exhorta tous les autres chrétiens à rester fidèlement attachés à leur religion. On l'enleva de la ville, et on le conduisit sur le bord d'un ruisseau, où il fut exécuté en 523. Duma (2), sa femme, et ses filles souffrirent également la mort pour la même cause. On les honore comme martyrs, avec 340 autres chrétiens que Dunaan condamna aussi à mort. Ils sont nommés sous le 24 d'Octobre, dans les calendriers d'Occident et d'Orient, ainsi que dans celui des Moscovites (3).

L'Empereur Justin, dont les chrétiens persécutés avaient imploré la protection, engagea saint Elesbaan à porter ses armes dans l'Arabie, et à chasser l'usurpateur. Ce prince zélé déféra aux justes désirs de l'Empereur ; il attaqua et défit le tyran. Mais il usa de la victoire avec beaucoup de modération. Il rétablit le christianisme, rappela saint Grégence, et fit rebâtir l'église de Taphar. Il mit sur le trône Abraamius ou Ariat, chrétien fort zélé, qui se conduisit par les conseils de saint Grégence. Ce saint évêque eut une conférence publique avec les Juifs, où la vraie

---

(2) Ou plutôt *Reuma* ou *Reumi*.

(3) Leurs actes ont été publiés en grec par Lambécius, *Bibl. Vindob.* t. V, p. 130, 133, et t. VIII, p. 254, 260, 262; et en latin, par Baronius, Lippoman et Surius. Baillet en suspecte la sincérité parce qu'ils ont été tirés de Métaphraste. Mais Falconius pense que Métaphraste les avait donnés sans interpolation. M. Jos. Assémani est du même sentiment, *Bibl. Orient.*, t. I, p. 358, 364 et seq. Ce dernier auteur a publié, *ibid.*, t. II, p. 83, l'histoire originale des martyrs homérites, laquelle a été écrite en syriaque par Siméon, évêque de Beth-Arsam, près de Séleucie en Perse. C'est une lettre adressée à Siméon, abbé de Cabula, et à Jean d'Asie, évêque du même siècle. Cette pièce est bien plus sûre que les histoires de Théophane, de Cédrénus, et des autres Grecs.

Après la mort de Dsunowa, l'Arabie-Heureuse passa sous la domination des Abyssins. Elle eut pour premier Roi chrétien, Ariat, qui eut pour successeur Abraha-al-Aschram. Jacsum fut le troisième, et Mascruck, le quatrième. Sous le règne de ce dernier, Saif-Ebn-dsi-Jazan, de la fa-

religion triompha (4). Il écrivit aussi un livre *contre les vices*, que nous avons encore en grec, et qui est dans la bibliothèque impériale de Vienne (5). Il mourut le 19 Décembre 552.

Saint Élesbaan, suivant Baillet, ne fut pas plus tôt de retour dans ses états, qu'il abdiqua la couronne. Mais on lit dans la légation de Nonnus (6), qu'il régnait à Azuma, capitale de l'Ethiopie, plusieurs années après la guerre dont nous venons de parler. Ce bon prince, dégoûté enfin du monde, laissa le gouvernement à son fils, qui fut l'héritier de son zèle et de sa piété. Il envoya son diadême à Jérusalem, puis, s'étant déguisé, il sortit de la ville pendant la nuit, et alla se renfermer dans un monastère situé sur une montagne déserte. Il n'emporta avec lui qu'une coupe pour boire, et une natte pour se coucher. Il ne vécut plus désormais que de pain, auquel il joignait de temps en temps quelques herbes crues. L'eau devint son unique boisson. Il voulut être traité comme les autres frères, et il était toujours le premier aux différens exercices. Il n'eut plus de communication avec les personnes de monde, afin de se livrer tout entier à l'exercice de la prière et de la contemplation. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Théophane, Cédrénus, Orsi, l. 39, n. 3, 4, 5, 6, 7, t. XVII; Pocok, *Specimen Hist. Arab.* p. 41, 79, 80, 86; Ludolfe, *Hist. Æthiop.* l. 3, c. 2; Cocher, *Comment. in Fastos Abyssin.* dans le journal de

---

mille royale des Arabes, remonta sur le trône de l'Yémen, avec le secours des Perses. Mais peu de temps après, les Musulmans s'emparèrent de ce pays.

(4) Les actes que nous en avons ont été interpolés.

(5) Voyez Lambécius, *in Bibl. Vindob. Cod. Theol.* 366, n. 33, p. 171.

(6) *Ap. Phot. Cod.* 3.

Berne, an 1760, t. II, p. 233; M. Jos. Assémani, *Bibl. Orient.* et *Comment. in Calend. Univ.* t. VI, p. 316. C'est dommage que M. Assémani ait moins travaillé le second de ces ouvrages que le premier et qu'il ne l'ait pas porté au degré de perfection dont il était susceptible.

S. ABBAN, ABBÉ EN IRLANDE.

Sixième siècle.

Ce Saint était fils de Cormac, Roi de Leinster. Sa mère, qui se nommait Mella, était sœur d'un saint évêque, appelé Ibar ou Ivor, qu'on prétend avoir été sacré par saint Patrice. Ibar ayant travaillé avec zèle à la conversion des païens, fonda un monastère sur la côte méridionale du Leinster, lequel fut nommé Beckerin ou Beg-Erin, c'est-à-dire, petite Irlande. Ce fut dans cette école qu'Abban fut élevé. Saint Ibar y mourut vers l'an 500, le 23 d'Avril, jour où l'on faisait anciennement sa fête en Irlande, et sur-tout à Beckerin, où l'on gardait ses reliques. Après sa mort, Abban suivit ses traces, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il fonda les monastères de Kill-Abbain et de Magharnaidhe, l'un au nord, et l'autre au midi du Leinster. Il mourut dans le second, le 27 Octobre, sur la fin du sixième siecle.

Voyez les antiquités d'Ussérius, etc.

28 Octobre.

S. SIMON, SURNOMMÉ LE ZÉLÉ, APÔTRE.

Voyez Tillemont, t. I, p. 423; Nicétas, *in Encomio Simonis Zelotæ, Ap.* publié par le P. Combefis, *Auctuar. Noviss. Bibl. Pat.* t. I, p. 408; les Remarques du P. Combefis sur les saints apôtres Simon et Jude, t. VIII; *Bibl. Concionat.* p. 290; M. Jos. Assémani, *in Calend. Univ. ad* 10 *Maii*, t. VI, p. 334.

Premier siècle.

On donne à saint Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre, et de saint Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à saint Jacques le Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ses sermons, que le saint apôtre était né à Cana, en Galilée; et certains Grecs modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de Nephtali. Quant au surnom de Cananéen, il a la même signification en syro-chaldaïque, que le mot *zelotès* en grec. Saint Luc l'a traduit (1), et les autres évangélistes ont retenu le mot original. *Canath*, suivant la remarque de saint Jérôme (2), signifie *zèle* en syro-chaldaïque ou hébreu moderne.

Si l'on en croit Nicéphore-Calixte, ce surnom ne fut donné à saint Simon, qu'après qu'il eut été appelé à l'apostolat, et cela à cause de son zèle et de son attachement pour son divin Maître. D'ailleurs, selon le même

(1) Luc VI, 13; Act. I, 13.
(2) *In Matth.* X, 4, t. IV, p. 25.

auteur, il s'était toujours montré fidèle observateur de la loi, et fort opposé à ceux qui s'en écartaient. Mais cette circonstance ne se trouve dans aucun des évangélistes. Hammond et Grotius pensent qu'on donna le surnom de Zélé au saint apôtre, même avant qu'il se fût attaché à Jésus-Christ, parce qu'il était de la secte de ceux qu'on appelait zélés parmi les Juifs, du zèle particulier avec lequel ils faisaient profession de suivre la loi dans toute sa pureté. Ces zélés jouèrent un rôle fameux dans la guerre des Juifs contre les Romains. Ce fut principalement à leur instigation, que le peuple secoua le joug de la soumission. Pendant le siége de Jérusalem, ils massacrèrent leurs propres compatriotes, remplirent le temple de carnage, et accélérèrent la ruine de leur patrie. Mais rien ne prouve qu'il y ait eu des zélés, dans le sens que nous venons d'expliquer, du temps de Jésus-Christ : car on ne doit par les confondre avec ceux qui soutenaient qu'on ne devait point payer le tribut aux Romains. Enfin, s'il y avait alors des Juifs qui prissent le nom de zélés, ils ne ressemblaient point à ceux dont parle Josephe dans son histoire de la guerre des Juifs contre les Romains.

Saint Simon, après sa conversion, fut fort zélé pour la gloire de son Maître. Il montra une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient par leur conduite la foi qu'ils professaient. Tout ce que l'Evangile dit de lui, c'est que le Sauveur l'admit au nombre de ses apôtres. Il reçut avec eux les dons du Saint-Esprit, et fut toujours très-fidèle à sa vocation.

On lit dans quelques Grecs modernes (3), qu'après avoir

---

(3) Voyez Ussérius, *de primordiis Eccl. Britan.*, les annales d'Alford; Cressy, l. 1; Baronius, etc. Ces auteurs parlent d'après Nicéphore-Calixte, l. 2, c. 40, et d'après les Ménées, sous le 20 d'Avril et le 10 de Mai.

prêché dans le Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, il s'embarqua pour la Bretagne; qu'il y répandit la lumière de l'Evangile, et qu'il y fut crucifié par les infidèles. Mais ce voyage dans la Bretagne n'est appuyé sur aucune preuve; et les auteurs qui le rapportent, tombent dans des contradictions qui détruisent leur autorité.

Si le saint apôtre prêcha en Egypte et dans la Mauritanie, il retourna en Orient; car les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard, mettent son martyre en Perse, dans une ville appelée Suanir, qui était probablement dans le pays de *Suani*, peuple allié pour lors aux Parthes de Perse. Au reste, ceci peut se concilier avec un passage des actes de saint André, qui porte qu'il y avait au bosphore Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçait que saint Simon le Zélé avait été enterré dans ce lieu. Les martyrologes attribuent la mort du saint apôtre à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de sa mort, disent qu'il fut crucifié. On prétend que l'église de Saint-Pierre du Vatican à Rome, et la cathédrale de Toulouse, possèdent la plus grande partie des reliques de saint Simon et de saint Jude (4).

---

(4) Voyez Florentinus, *in Martyr. S. Hieron.* p. 176; Du Saussay, *Martyr. Gallic. ad.* 28 *Octob.*

S. JUDE, APÔTRE.

Voyez Tillemont, t. I; M. Jos Assémani, *in Cal. Univ. ad* 19 *Junii*, t. VI, p. 453; Falconius *ibid.* p. 105; D. Calmet, t. IX.

Premier siècle.

L'Apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote, par le surnom de Thaddée, qui, en syriaque, signifie *louange*, *confession*, et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte grec de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il était frère de saint Jacques-le-Mineur, de saint Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph (1), qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étaient tous fils de Cléophas, et de Marie, sœur de la Sainte-Vierge. Cet apôtre fut cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand, ni comment il devint le disciple de Jésus-Christ. L'Evangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les apôtres. Le Seigneur, après la dernière cène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde : question par laquelle il semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie régnerait sur la terre. Mais Jésus-Christ par sa réponse, lui fit connaître que le monde ne merite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une âme digne du royaume céleste ; qu'il converserait familièrement avec

(1) Matth. XIII. 55.

ceux qui l'aimeraient véritablement, et qu'il les admettrait à la communication intérieure de ses grâces et de ses faveurs (2).

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux autres apôtres, pour arracher l'univers à l'empire du démon : entreprise que la seule prédication de l'Evangile fit réussir. Eusèbe rapporte (3) que saint Thomas envoya à Edesse saint Thaddée, un des disciples du Sauveur, et que le Roi Abgare reçut le baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme et le vénérable Bède pensent que ce Thaddée était le même que l'apôtre saint Jude; mais l'opinion la plus commune, est que ce sont deux personnes distinguées, et que le Thaddée dont il s'agit, était un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les ménées des Grecs, sous le 21 d'Août (4).

Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et sur-tout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin, qu'il planta la foi dans la Lybie (5).

Le saint apôtre retourna à Jérusalem en 62 après le martyre de saint Jacques son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, qui était aussi son frère, pour gouverner l'église de cette ville (6).

Nous avons de lui une épître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Saint Pierre leur avait précédemment adressé deux épîtres, dont la

---

(2) Joan. XIV, 24.

(3) *Hist.* l. 1, c. 13.

(4) Voyez sur le disciple nommé Thaddée, Baillet, sous le 21 d'Août, et dans la vie de saint Thomas, apôtre, sous le 21 de Décembre.

(5) S. Paulin, *carm.* 26.

(6) Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 11.

seconde devait spécialement servir à précautionner les fidèles contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques. Le zèle de saint Jude fut enflammé à la vue des ravages que ces hérésiarques continuaient de faire dans l'Eglise. Il adopte certaines expressions du prince des apôtres (7); et lorsqu'il renvoie aux épîtres de saint Pierre et de saint Paul, il insinue que ces apôtres ne vivaient plus ni l'un ni l'autre (8). Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes, et de similitudes très-expressives.

« Ils calomnient, » dit-il, « ce qu'ils ignorent, et ils » se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement, » comme les bêtes irraisonnables. Malheur sur eux! parce » qu'ils suivent la voie de Caïn; qu'étant trompés comme » Balaam et emportés par le désir du gain, ils s'abandonnent au dérèglement; et qu'imitant la rebellion de Coré, » ils périront comme lui. Ces personnes sont la honte et » le déshonneur des festins de charité, lorsqu'ils y mangent avec vous sans aucune retenue; ils n'ont soin que » de se nourrir eux-mêmes. Ce sont des nuées sans eau, » que le vent emporte çà et là. Ce sont des arbres qui » ne fleurissent qu'en automne, des arbres stériles, doublement morts et déracinés. Ce sont des vagues furieuses » de la mer, d'où sortent, comme une écume sale, leurs » ordures et leurs infamies. Ce sont des étoiles errantes » auxquelles une tempête noire et ténébreuse est réservée » pour l'éternité. C'est d'eux qu'Enoch a prophétisé en » ces termes : *Voilà le Seigneur qui va venir avec une* » *multitude innombrable de ses Saints, pour exercer son*

(7) Voyez saint Jude, 2, 17, et la deuxième épître de saint Pierre, II, 15, etc.

(8) Voyez saint Jude, qui renvoie (17) à la deuxième épître de saint Pierre, III, 2, 3, et la première à Timothée, IV, 1, 2.

» *jugement sur tous les hommes*, *et pour convaincre tous*
» *les impies de toutes les actions d'impiété qu'ils ont com-*
» *mises, et de toutes les paroles injurieuses que ces pécheurs*
» *impies ont proférées contre lui.* Ce sont des murmura-
» teurs qui se plaignent sans cesse, qui suivent leurs pas-
» sions, dont les discours sont pleins de faste et de vanité,
» et qui se rendent admirateurs des personnes, selon qu'il
» est utile pour leurs intérêts. »

Ensuite l'Apôtre enseigne aux fidèles comment ils doivent se conduire envers ces personnes : « Mais pour vous, mes
» bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par
» les apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vous di-
» saient : qu'aux derniers temps il y aurait des impos-
» teurs, qui suivraient leurs passions déréglées et pleines
» d'impiété. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes
» des hommes sensuels, qui n'ont point l'esprit de Dieu.
» Mais vous, mes bien-aimés, vous élevant vous-mêmes
» comme un édifice spirituel sur le fondement de votre
» très-sainte Foi, et priant par le Saint-Esprit, conservez
» vous en l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de
» notre Seigneur Jésus-Christ, pour obtenir la vie éter-
» nelle. Reprenez tous ceux qui vous paraissent endurcis
» et condamnés. Sauvez les uns, en les retirant du feu ;
» ayez compassion des autres, en craignant pour vous-
» mêmes ; et haïssez comme un vêtement souillé tout ce qui
» tient de la corruption de la chair. A celui qui est puis-
» sant pour vous conserver sans péché, et pour vous
» faire comparaître, devant le trône de sa gloire, purs
» et sans tache, et dans un ravissement de joie, à l'a-
» vénement de notre Seigneur Jésus-Christ ; à Dieu seul
» notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus-Christ, gloire
» et magnificence, empire et force, et maintenant, et dans
» tous les siècles (9). »

---

(9) Luther, les centuriateurs de Magdebourg, et Kemnitius, ne re-

De Mésopotamie, saint Jude passa en Perse, suivant Fortunat (10) et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte en Phénicie, le confondent avec Thaddée, un des soixante-douze disciples, qui prêcha la foi à Edesse, et dont il est parlé dans les ménées (11). Nous apprenons de Fortunat et des martyrologistes d'Occident, que saint Jude souffrit le martyre en Perse. Le ménologe de l'Empereur Basile, et quelques auteurs grecs, mettent sa mort à Arat ou Ararat en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes, et qui était regardé conséquemment comme faisant partie de la Perse. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens (12) honorent encore aujourd'hui saint Jude et saint Barthélemi comme leurs premiers apôtres (13).

---

connaissent point l'épître de l'apôtre saint Jude comme canonique, fondés sur ce que plusieurs anciens ont douté de sa canonicité. Grotius va jusqu'à prétendre que cette épitre fut écrite par Jude, quinzième évêque de Jérusalem, lequel vivait sous le règne d'Adrien. Mais la tradition de l'Eglise catholique la donne à saint Jude, apôtre, et la met au nombre des livres inspirés. Edouard Pocok, mort à Oxford en 1691, et dont le nom est si célèbre dans la littérature orientale, a donné sur l'épitre de notre saint apôtre, un fort bon ouvrage, qui fut imprimé à Leyde en 1630. On a encore de ce savant des traductions, des dissertations et des commentaires sur les prophètes Michée, Malachie, Osée et Joël.

(10) L. 8, *carm.* 4.

(11) *Ad* 21 *Aug.*

(12) Voyez Joachim Schroder, *Thes. Linguæ Armen.* p. 14, ed. 1711, et Le Quien, *Or. Chr.* t. I, p. 419.

(13) Saint Jude était marié avant sa vocation à l'apostolat. On lit dans Eusèbe, l. 3, c. 20, que les Juifs, en haine du nom de Jésus-Christ, dénoncèrent deux petits-fils de cet apôtre, qui cultivaient conjointement de leurs propres mains, un champ qui leur appartenait, comme étant des descendans du Roi David, lesquels Domitien avait ordonné de mettre tous à mort, pour ôter à la nation juive tout prétexte de se révolter.

Nous devons rendre à Dieu d'éternelles actions de grâces, de ce que par sa miséricorde il a établi sur la terre une Eglise où l'on trouve les plus puissans moyens de sainteté, où son nom est sans cesse glorifié, et où tant d'âmes ont l'avantage précieux d'être associées, par la pureté de leur amour et la sublimité de leurs fonctions, à la compagnie des esprits célestes. Mais nous devons en même temps lui adresser les prières les plus ferventes, afin que, pour la gloire de son nom, il daigne protéger et conserver son Eglise, conformément à ses promesses, l'étendre de plus en plus, sanctifier les membres qui la composent, remplir les pasteurs qui la gouvernent, de cet esprit qu'il répandit avec tant d'abondance sur les apôtres qu'il avait choisis pour en être les fondateurs. Voulons-nous avoir part à ces grâces? Souvenons-nous qu'elles ne sont que pour ceux qui ont purifié leurs affections; que quiconque ne meurt point à lui-même, appartient à ce monde auquel Dieu ne se manifeste point, et *qui n'a point connu* Jésus-Christ. Il ne suffit pas d'avoir la foi, elle ne sert de rien sans les œuvres qui en sont le fruit. Tant que notre cœur tiendra secrètement au monde, l'anathême lancé contre lui retombera sur nous. Qu'elles sont rares cependant ces âmes parfaitement détachées des choses terrestres!

Ils confessèrent généreusement leur foi. Mais l'Empereur, charmé de leur simplicité, et rassuré par la bassesse de leur condition, les renvoya comme des personnes qui n'étaient nullement à craindre pour l'Etat. On les éleva depuis à la prêtrise, et ils gouvernèrent des églises considérables. Suivant les constitutions apostoliques, l. 1, c. 63, saint Jude s'occupait lui-même aux travaux de la campagne, avant que Jésus-Christ l'eût appelé à l'apostolat.

S. FERRUCE, MARTYR A MAYENCE.

S. Ferruce, qui florissait dans le quatrième ou le cinquième siècle, servit d'abord dans les troupes de l'empire, qui avaient leur quartier d'hiver à Mayence. Mais il quitta depuis le service pour se consacrer plus particulièrement à Jésus-Christ. Celui qui commandait dans Mayence, irrité de cette action, le fit charger de chaînes, et renfermer dans un château situé au-delà du Rhin, et qu'on croit être celui qui se nomme aujourd'hui Cassel. Le Saint y mourut au bout de quelques mois, des mauvais traitemens qu'on lui avait fait souffrir. On ignore si le commandant était chrétien ou idolâtre. Ferruce fut enterré dans le château où il était mort, par le prêtre Eugène, qui écrivit sur son tombeau l'histoire abrégée de son martyre. On dit que sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles. Ses reliques furent transférées depuis dans le monastère de Bleidenstat, qui est à une lieue de Mayence. Saint Lul, Riculfe, Haistulfe et Raban, évêques de Mayence, avaient beaucoup de dévotion pour ce Saint. Le monastère de Bleidenstat paraît avoir porté quelque temps le nom de saint Ferruce. C'est aujourd'hui un chapitre de chanoines, où la foi catholique s'est conservée au milieu des protestans. Notre saint martyr est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez le sermon de Méginhart sur saint Ferruce, *ap. Sur. ad diem 28 Oct.*; Serarius, *Rer. Mogunt.* p. 287, 607, 615, 673, Moguntiæ, 1604, in-4°; Tillemont, t. V, p. 548, ed. de 1702.

S. FARON, ÉVÊQUE DE MEAUX.

L'AN 672.

La ville de Meaux, située sur la Marne, à dix lieues de Paris, faisait anciennement partie du territoire des Parisiens. Elle fut éclairée des premiers rayons de la foi, vers l'an 250 ; elle dut ce bienfait aux prédications de saint Denis. Elle eut pour premier évêque saint Saintin, que quelques auteurs font disciple de l'apôtre de la France ; mais du Plessis (1) pense qu'il est le même que le saint évêque de Verdun de ce nom, qui vivait dans le quatrième siècle, qui mourut à Meaux, et dont les reliques furent transférées à l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun, dans le onzième siècle. Antonin, son successeur, et Rigomer, neuvième évêque de Meaux, sont honorés parmi les Saints. Faron fut le quatorzième évêque de ce siége.

On l'appelait primitivement *Burgundofaro*, et sainte Fare sa sœur *Burgundofara*. Les mots *faro* et *fara* signifient *race*, *lignée*, dans la langue bourguignone ; en sorte que ces mots dénotent que nos deux Saints sortaient d'une famille noble de Bourgogne (2). La même chose se prouve par l'ancienne vie de saint Faron (3), ainsi que par une hymne que l'on chantait en son honneur, au neuvième siècle.

Le père de saint Faron se nommait Agneric. C'était un des principaux officiers de Théodebert II, Roi d'Austrasie.

(1) *Hist. de l'Egl. de Meaux*, t. I, p. 4.

(2) Ruinart, *Not. in Chron. Fredegar.* p. 621 ; Duplessis, *loc. cit. not.* 11, p. 631.

(3) *Ap. Mabil. Act. Ben.* t. II, p. 611.

Meaux et la Brie dépendaient alors de ce royaume, et non de celui de Bourgogne, comme Baillet l'a prétendu (4). Il est bien vrai que Gontran, Roi d'Orléans et de Bourgogne, possédait le comté de Sens; mais les Rois d'Austrasie restèrent toujours maîtres de Meaux, dans le temps dont il s'agit ici.

Agneric épousa Léodegonde, dont il eut quatre enfans, saint Cagnoald, qui se fit religieux à Luxeul sous saint Colomban, saint Faron, sainte Fare et sainte Anestrude. Ils demeuraient ordinairement à *Pipimisium*, dans la forêt de Brie, à deux lieues de Meaux, si l'on s'en rapporte aux vies de saint Eustate et de saint Faron. On pense communément que c'est le village de Champigny en Brie. Ce fut là qu'Agneric reçut saint Colomban, en 612, et que le saint abbé lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à chacun de ses enfans. Colomban avait été accompagné dans ce voyage par Cagnoald, l'aîné des enfans d'Agneric, lequel vivait à Luxeul depuis 594.

Saint Faron passa ses premières années à la cour de Théodebert II; et sa vie y fut plutôt celle d'un reclus, que celle d'un courtisan. Après la mort de ce prince et celle de Thierri son frère et son successeur, le Saint passa en 613 à la cour de Clotaire II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française.

Des ambassadeurs saxons ayant manqué de respect à Clotaire, il les fit mettre en prison, et jura de laver dans leur sang l'injure qu'il avait reçue d'eux. Faron obtint de lui qu'il différât de vingt-quatre heures l'exécution de la sentence. Ce terme expiré, le Roi leur pardonna, et les renvoya même chez eux comblés de présens. Mabillon cite des chartes que le Saint souscrivit en qualité de référendaire ou de chancelier (5).

(4) Vie de saint Faron, sous le 28 d'Octobre.
(5) *Annal. Ben.* t. I, p. 343, *et App.* p. 685.

Du Plessis relève (6) Yepez, qui avance que saint Faron prit l'habit monastique à Rebais (7) : l'abbaye de ce nom n'existait point alors. Trithème s'est également trompé, en disant qu'il se fit moine à Luxeul (8). Il est certain qu'il passa du siècle dans le clergé séculier. Voici de quelle manière s'opéra son entière conversion.

Quoiqu'il fît un saint usage du crédit que ses vertus et ses talens lui donnaient à la cour, qu'il y menât une vie édifiante et parfaitement conforme aux maximes de l'Evangile, il n'en était pas moins effrayé des dangers auxquels on est exposé dans le monde, et il s'affligeait intérieurement de l'impossibilité où il était de servir Dieu sans distraction. Enfin, à la suite d'un entretien qu'il avait eu sur ce sujet avec sainte Fare sa sœur, il résolut de ne plus différer l'exécution du dessein qu'il méditait depuis longtemps, de renoncer au commerce des hommes. Il trouva Blidéchilde sa femme dans les mêmes dispositions, et ils se séparèrent d'un mutuel consentement. Blidéchilde prit le voile, et choisit pour demeure un lieu solitaire dans une de ses terres, qu'on croit être Aupigny. Elle y mourut quelques années après en odeur de sainteté. Saint Faron reçut la tonsure cléricale, et devint l'ornement du clergé de Meaux. On le donna pour successeur à Gondoald, évêque de cette ville, vers l'an 626.

Le saint prélat travailla avec un zèle infatigable au salut des âmes confiées à ses soins. Il portait à la perfection ceux qui professaient déjà le christianisme, et retirait des ténèbres de l'idolâtrie ceux qui y étaient encore plongés. On lit dans sa vie, qu'il rendit la vue à un aveugle, en lui administrant le sacrement de Confirmation, et qu'il

---

(6) *Loc. cit.* l. 1, n. 41, p. 31.
(7) Chron. de saint Benoit, t. II, p. 176.
(8) *De Viris illust. Ord. S. Bened.* l. 4, c. 129.

opéra plusieurs autres miracles. Il assista au concile de Sens, en 650. Il attira dans son diocèse des personnes recommandables par leur sainteté, et fut l'âme de diverses fondations qui avaient pour objet l'avancement dans la vertu et la gloire de la religion. Ses exhortations, soutenues de ses exemples, inspirèrent à ses diocésains les sentimens dont il était pénétré lui-même (9).

---

(9) On compte parmi les plus fidèles imitateurs de ses vertus, un de ses plus proches parens qui vivait à la cour. C'est saint Authaire, vulgairement appelé *saint Oys*. Il faisait sa résidence principale à Ussy-sur-Marne, et il est honoré dans l'église paroissiale de ce village, avec le titre de patron.

Authaire eut deux fils, Adon et Dadon ou saint Ouen, qui furent élevés tous deux à la cour de Dagobert I. Adon fut fait trésorier, et Dadon, référendaire. Ils servirent l'un et l'autre leur prince avec zèle; mais ils s'occupèrent principalement des moyens de parvenir à la possession des véritables biens. Le premier prit la résolution de se consacrer à Dieu dans la retraite, et fonda vers l'an 630, le monastère de Jouarre dans la forêt de ce nom, en Brie, à l'orient et à quatre lieues de Meaux. Il s'y renferma, pour ne plus penser qu'à Dieu et à son salut, et il y mourut de la mort des justes (*). Plusieurs personnes de la première distinction se mirent sous sa conduite, entre autres Agilber qui, ayant passé en Angleterre, fut élu évêque de Dorchester, pour remplacer saint Birin, mort depuis quelque temps. Il revint ensuite en France, et fut placé sur le siége de Paris. Sainte Théléhilde, sa sœur, fut première abbesse de Jouarre, où il y avait un double monastère. Elle mourut vers l'an 660, et on l'honore à Meaux le 10 d'Octobre.

Sainte Bertile, religieuse de Jouarre, où elle avait été long-temps prieure et assistante de sainte Théléhilde, fut appelée à Chelles par sainte Bathilde, en 646, et choisie abbesse de ce monastère, situé dans le diocèse de Paris. Elle le gouverna quarante-six ans, et mourut en 692 (**).

Tandis qu'Adon sanctifiait la forêt de Jouarre par le saint établissement dont nous venons de parler, son frère fonda, vers l'an 634, l'abbaye de Resbac ou Rebais, à trois lieues de Jouarre. Saint Agile ou saint Aile, moine de Luxeul, qui est honoré le 30 Août, fut le premier abbé

(*) Voyez ci-dessus, tom. XII, p. 233.

(**) Voyez sa notice, sous le 5 Novembre.

Il donna une retraite dans son diocèse à saint Fiacre, et dirigea dans les voies du salut un grand nombre d'âmes de l'un et de l'autre sexe. Il eut beaucoup de part aux pieux établissemens qui se firent de son temps. Quelque temps avant sa mort, il fonda dans les faubourgs de Meaux, où il avait une terre, le monastère de Sainte-Croix, qui porte aujourd'hui son nom et qui appartient à la congrégation de Saint-Maur. Il y mit des religieux de Luxeul, qui suivaient l'institut de saint Colomban. On substitua depuis à cette règle celle de saint Benoît. La célèbre abbaye de Prum, fondée par le Roi Pepin, dans les Ardennes, en 765, était une filiation de celle de Sainte-Croix. Saint Faron alla dans le ciel recevoir la récompense de ses vertus, le 28 Octobre 672, à l'âge d'environ 80 ans. Il y en avait quarante-six qu'il gouvernait l'église de Meaux (10).

Voyez les trois vies latines de saint Faron, la première par Hildeger, évêque de Meaux dans le neuvième siècle, *ap. Mabillon, Act. Bened.* t. II, p. 606 : la seconde écrite en vers par Fulcoïus, sous-diacre de Meaux, dans le onzième siècle; la troisième qui est anonyme, a été publiée par Surius, qui en a changé le style. Mais l'original Ms. se trouvait à l'abbaye de Saint-Faron. On doit consulter aussi D. Toussaint Du Plessis, Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, *Hist. de l'église de Meaux*, t. I, l. 1, n. 41, 42, 43, 64, 73, notes 22, 23, 24, 36. Le même auteur a donné aussi la relation du pillage de l'église de Saint-Faron par les hugunots, *ibid.* l. 4, n. 49, 50, p. 358, t. II, p. 664.

---

de cette maison. Saint Philibert, son disciple et son successeur à Rebais, fonda depuis les abbayes de Jumièges, de Noirmoutier, de Pavilly, de Montiviliers, et de Saint-Benoît de Quincy. Saint Regule, disciple de saint Philibert, fut élu évêque de Rheims, et fonda l'abbaye d'Orbais au diocèse de Soissons. Saint Gautier, moine de Rebais, en 669, fut le fondateur et le premier abbé du monastère de Saint-Germain, aujourd'hui Saint-Martin de Pontoise. Il est honoré le 8 d'Avril. On peut voir sur l'histoire et les miracles de ces Saints, Mabillon, *Act. SS. Ord. S. Benedict., etc.* On peut voir aussi la vie de sainte Fare, sur les pieuses fondations qui furent faites à Meaux dans le temps dont il s'agit ici.

(10) Voyez Le Cointe, *Annal. Eccles. Franc.*

S. NÉOT, ANACHORÈTE EN ANGLETERRE.

L'AN 877.

On attribue généralement à saint Néot le projet de la fondation de la première et de la plus célèbre université d'Angleterre, qu'exécuta le Roi Alfred (1). Quelques au-

(1) Les principales écoles que fonda le Roi Alfred, par le conseil de saint Néot, furent celles d'Oxford, suivant Wood, qui cite *les archives* de l'université de cette ville, et suivant Brompton, Guillaume de Malmesbury, Higden, Harsfield, etc. Wood pense que ce prince fonda à Oxford un collége pour toutes les sciences, outre la grammaire. Ayliffe, qui est moins exact, prétend, dans son histoire d'Oxford, qu'Alfred fonda trois colléges dans cette ville. La même chose est affirmée par Jean Rouse ou Ross, historien de Warwick, lequel mourut en 1491. Assérius de Ménévie ne nomme point Oxford, dans sa vie d'Alfred. Son récit peut s'entendre des écoles que le prince établit dans son propre palais.

On ne peut douter que saint Grimbald n'ait enseigné à Oxford, et l'on y voit encore sa chaire dans l'église de Saint-Pierre. Jean-le-Saxon fut un de ses collègues. Quant à saint Néot, il ne quitta point sa solitude. Il restait, au rapport d'Assérius, six mois de l'année à la cour d'Alfred; mais il allait toujours passer les six autres mois dans son monastère de Ménévie ou de Saint-David.

Il y a dans Assérius un passage où il est fait mention d'une dispute qui s'éleva entre les anciens et les nouveaux étudians d'Oxford, sous saint Grimbald. Mais il parait que c'est une interpolation, et ce passage ne se trouve point dans l'édition de Parker. Wise en soutient cependant l'authenticité, dans l'édition qu'il a donnée au même ouvrage, et qui fut imprimée à Oxford en 1722.

Wood, p. 4, et d'autres auteurs, *Annot. in Vit. Alfredi*, p. 136, ont imaginé qu'il y avait des écoles florissantes à Grécelade et à Lechelade, sous les Bretons et les Saxons; qu'elles furent transférées à Oxford, et qu'étant déchues pendant la guerre, Alfred les rétablit dans leur ancienne splendeur. Mais les monumens où il est fait mention de ces faits, n'ont guère de certitude.

Les écoles d'Oxford perdirent leur célébrité après le règne d'Alfred;

teurs le font parent de ce prince. Dans sa jeunesse, il prit l'habit monastique à Glastenbury, et y fit ses études avec une application et un succès qui donnèrent une haute idée de son génie et de ses talens. Mais s'il devint un des plus

---

cette ville ayant été brulée par les Danois, en 979 et en 1009, Robert Poleyn ou Pullus, qui avait fait ses études à Paris, étant revenu en Angleterre, sa patrie, fit revivre les sciences relatives à la religion, en 1133, sous le règne de Henri I, et porta au plus haut degré la gloire de l'université d'Oxford. Devenu cardinal et chancelier de l'Église romaine, il obtint de grands priviléges à cette université, vers l'an 1150. Nous avons de lui un traité du sacrement de pénitence, qui fut imprimé à Paris, en 1654 Il a laissé des sermons et d'autres ouvrages de piété qui sont encore Ms. Voyez Léland et Tanner, *de Script. Brit.* p. 602; l'*Itiner.* de Leland, t. IV, *App.* p. 156, et Wood, *Hist. Univ. Oxon.* t. I, p. 49; t. II, p. 31.

Nicolas Cantelupes ou Cantlow, religieux carme, publia, en 1440, un recueil de priviléges imaginaires, accordés à l'université de Cambridge, par plusieurs Rois bretons et par plusieurs Papes. Il donna à son recueil le titre d'*Histoire de Cambridge.* On a ri de la simplicité et de la crédulité de ce bon moine, qui était d'ailleurs respectable par ses vertus, et que Léland représente comme un homme d'une rare piété.

Cair-Grant était une des vingt-huit cités des Bretons, sous les Romains. Mais elle n'existait plus quand Bède écrivait, *Hist.* l. 4, c. 19. De ses ruines, s'éleva Cambridge, qui fut bâtie à peu de distance de là, au rapport de Henri de Huntingtin, et des écrivains de Croyland et de Ramsey. On y a mis une école ou des écoles que le Roi Sigebert, dit-on, fonda par le conseil de saint Félix, en 636. Mais il est plus probable que ces fondations furent faites près de Dummoc, dans le comté de Suffolk. En un mot, quoi qu'il en soit des écoles de Cambridge sous les Saxons, il est certain qu'il n'en restait plus rien sous les premiers Rois normands. La fondation de l'université de cette ville ne date que du règne de Henri II. Pierre de Blois, auteur contemporain, dit dans sa continuation de l'histoire d'Ingulphe, publiée par Gale, *Script. Hist. Angl.* t. I, p. 114, que Soffrid, abbé de Croyland, envoya quelques savans moines de son monastère, à leur manoir de Cotenham, près de Cambridge; qu'ayant loué une grande maison dans cette ville, ils s'y rendaient tous les jours; qu'ils y enseignaient toutes les sciences à différentes heures, et qu'il y avait à leurs leçons un concours prodigieux. Tels furent les commencemens de l'université de Cambridge, qui par-

savans hommes de son siècle, il se rendit encore plus recommandable par ses vertus, que par l'étendue de ses connaissances. L'évêque diocésain fut si touché de la sainteté de sa vie, que sans avoir égard à sa jeunesse, il l'ordonna diacre, et prêtre peu de temps après.

Néot, qu'on avait forcé à recevoir l'imposition des mains, craignit de sortir de l'obscurité qu'il préférait à tout; il ne voulut point être connu du monde; il ne cherchait qu'à s'occuper sans distraction de la grande affaire de son salut; il redoutait le poison de la vanité qui se glisse dans le cœur, au milieu des applaudissemens des hommes, même sans qu'on s'en aperçoive. Il demanda donc à son supérieur la permission de se retirer dans une solitude de la province de Cornouaille, qui se nommait *Saint-Guérir*, d'un saint breton de ce nom, et qu'on appela depuis *Neotstoke*, du nom de notre Saint. Il y macéra son corps par des jeûnes rigoureux, et y reçut de Dieu des faveurs singulières. Au bout de sept ans, il fit un pélerinage à Rome; mais il revint ensuite dans sa cellule. Ce fut alors que plusieurs personnes distinguées par leur naissance et leurs vertus, commencèrent à le visiter, pour lui demander le secours de ses prières et de ses conseils. Le Roi

---

vint bientôt à un haut degré de splendeur. Peterhouse fut le premier collége régulier qu'on y bâtit. Hugues Balsham, évêque d'Ély, le fonda en 1248.

On prétend que Charlemagne fonda l'université de Paris avant l'an 800; mais Eginhard, secrétaire et historien de ce prince, dit seulement qu'il établit dans son palais des écoles pour toutes les sciences. On peut ajouter à cela qu'Alcuin, qui avait proposé à Charlemagne, pour modèle dans la fondation des colléges, la grande école d'Yorck, d'où il était venu, se retira à Tours, et non à Paris, quand il quitta la cour. Du moins est-il certain que l'université de Paris ne devint célèbre qu'au douzième siècle. Voyez du Boulay, *Hist. Univ. Paris. an.* 1665, et D. Rivet, *Hist. Litt. de la Fr.*, t. V, VI, VII.

Alfred entendit bientôt parler de sa sagesse, et de la connaissance qu'il avait des voies de la vie intérieure (2). De-

(2) Alfred-le-Grand est nommé parmi les Saints, sous le 26 d'Octobre, dans deux calendriers saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction saxonne du nouveau Testament. Il est nommé aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le martyrologe anglais de Wilson, sous le 28 d'Octobre. Il ne paraît cependant pas que l'Église lui ait jamais décerné un culte public.

Ce prince réunissait dans sa personne toutes les qualités qui caractérisent le Saint, le guerrier, l'homme d'état. Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi, *Conc. Brit.* « O Alfred, la merveille et l'étonnement de tous les siècles! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude. » On pourrait douter s'il y a jamais eu sur le trône un Roi aussi accompli; mais un bonheur qui lui fut particulier, c'est que ses belles qualités furent ennoblies et sanctifiées par les plus purs motifs de la religion.

Il eut pour père, Ethelwolph, Roi des West-Saxons, et il fut le second monarque de toute l'Angleterre. Il naquit à Wantage dans le Berkshire, en 849. Dès son enfance, il se fit universellement aimer par ses heureuses inclinations. Il n'avait encore que cinq ans, lorsque son père, qui l'aimait tendrement, l'envoya à Rome pour y recevoir la bénédiction du Pape. Léon IV, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, l'adopta pour son fils; et prévoyant, au rapport de Guillaume de Malmesbury, sa future grandeur, il le sacra Roi. Léland prend l'onction dont il s'agit pour la confirmation. Mais on sait que suivant la discipline qui s'observait en Angleterre, en Espagne, et dans plusieurs autres églises, ce sacrement s'administrait alors aux enfans, le plus tôt qu'il était possible après le baptême. Montfaucon, et les autres historiens français observent que Pepin est le premier Roi chrétien de France qui ait été sacré à son couronnement. Alfred a été aussi le premier Roi d'Angleterre à l'égard duquel on ait observé cette cérémonie. Le Pape voulait-il, en sacrant Alfred, donner une marque d'honneur au fils d'un grand Roi qui faisait concevoir de si grandes espérances, ou voulait-il

puis ce temps là, ce prince lui fit de fréquentes visites, et puisa sans doute dans ses discours de nouveaux motifs

---

s'arroger quelque souveraineté sur l'Angleterre? C'est ce que l'on ignore. Ethelwolph ayant fait un pélerinage à Rome, Alfred son fils, l'y accompagna, et alla pour la seconde fois dans cette ville.

La confusion occasionnée par les guerres des Danois, était telle, que ce prince avait douze ans avant d'avoir pu apprendre à lire. Mais la facilité de sa mémoire et la bonté de son esprit, le dédommagèrent de ce retard. Il montra beaucoup de goût pour la poésie. Il excella plus dans les autres sciences que dans la grammaire, qui, comme l'observe Tanner, d'après une ancienne chronique, était alors bien informe et bien dégoûtante.

Ethelbald, Ethelbert et Ethelred, fils aînés d'Ethelwolph, montèrent successivement sur le trône. Quoique Alfred fût le plus jeune, il parut souvent à la tête des armées, sous ses frères. Il devint Roi par la mort d'Ethelred, arrivée en 871. Il n'était encore que dans la vingt-deuxième année de son âge. Les Danois, semblables à une tempête, tombèrent alors sur l'Angleterre, et l'attaquèrent tout à la fois en différens endroits. Ils avaient martyrisé depuis peu saint Edmond, et avaient réduit sous leur puissance les Est-Angles, les Northumbres et les Merciens. Ils furent bientôt dans le cœur du royaume des West-Saxons, lequel comprenait le reste de l'île. Les Anglais, épuisés par les batailles livrées dans le cours de l'année précédente, se voyaient sans ressources au milieu des ennemis qui les investissaient de toutes parts. Mais le jeune Roi, quoique bien inférieur en forces, osa les attaquer près de Wilton. et les força par son courage à prendre la fuite. Les Danois cependant qui virent que ceux qui les poursuivaient étaient en petit nombre, se rallièrent et se rendirent maîtres du champ de bataille. Deux fois ils furent obligés d'abandonner le West-Sex, avec promesse de n'y plus revenir. Mais de nouvelles armées reparurent presque aussitôt. Les Barbares, au mépris de leurs sermens, rentrèrent dans le West-Sex, au commencement de l'année 878, s'emparèrent du château de Chippenham dans le Wiltshire, et dévastèrent tout le pays. Le Roi, presque sans troupes, fut contraint de se retirer dans la partie du Somersetshire, qui était défendue par des bois et des fondrières, et de se tenir six mois caché entre les rivières de Thone et de Parret, dans l'île d'Athelingnay (aujourd'hui Athelney) où il bâtit un petit château. Là, il s'occupa principalement de la lecture et de la prière. Il rendit aussi de fréquentes visites à saint Néot, qu'il choisit pour son directeur. On le vit souvent à la tête d'une petite troupe de braves qui l'accompagnaient, faire

d'amour pour la religion. Les conseils du Saint lui furent aussi d'une grande utilité pour le gouvernement de son

---

des sorties sur l'ennemi ; et si le grand nombre l'emporta quelquefois, il fut toujours au moins redoutable dans sa retraite. Ses malheurs devinrent pour lui une école de vertus ; il les souffrait avec patience, et les offrait à Dieu dans la vue d'appaiser sa colère.

Se trouvant pendant l'hiver dans le château d'Athelney, il se vit sur le point de périr faute de provisions. La glace rendait la pêche impraticable. Ses compagnons s'écartèrent un peu pour tâcher de trouver des oiseaux ou des poissons. Dans ce moment, il se présenta un pauvre qui demandait l'aumône. Le Roi, qui s'occupait alors à lire, dit de lui donner du pain. Sa mère, qui était seule avec lui, lui représenta qu'il n'y avait qu'un pain dans le château ; ce qui ne suffisait pas pour la nourriture de ceux qui l'habitaient. Le Roi la pria de donner au pauvre la moitié de ce pain, en l'exhortant de mettre sa confiance en Celui qui avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons. Plusieurs historiens anglais ajoutent que sa foi fut récompensée, que saint Cuthbert lui apparut en songe, et qu'il lui assura que Dieu le rétablirait bientôt sur le trône.

Peu de temps après, Hubba, général des Danois et frère de Hinguar, ayant débarqué dans le Dévonshire, fut défait et tué par le brave Odun, comte de Devon, près du château de Kenwith. Le lieu où il fut enterré sous un monceau de pierres, se nomme encore aujourd'hui *Hublestones*. On trouva parmi les dépouilles, l'étendard sacré des Danois, appelé *reasan* ou *raven*, parce qu'il portait la représentation d'un corbeau. Alfred, informé de ce qui s'était passé, quitta sa retraite, assembla une armée dans la forêt de Selwod, attaqua les Danois à Edingdun, et remporta sur ces barbares une victoire si complète, qu'ils furent obligés d'accepter les conditions qu'il leur imposa. La première fut que tous les idolâtres sortiraient de l'île, et que ceux qui embrasseraient le christianisme se retireraient dans le royaume des Est-Angles, dont ils étaient maîtres depuis le martyre de saint Edmond, arrivé en 870, mais qu'ils tiendraient à l'avenir du Roi Alfred. Guthrum, un des Rois vaincus, reçut le baptême avec une grande multitude de peuple, à Aller, palais d'Alfred, dans le Somersetshire. Alfred fut son parrain, et le fit Roi des Est-Angles. Il régna douze ans, et eut pour successeur Eoric. Après la mort de celui-ci, Edouard l'Ancien réunit ce royaume à la monarchie anglaise. Alfred ayant rédigé un corps de lois adaptées aux mœurs des Danois convertis, le donna à Guthrum, et voulut que lui et ses

royaume. Néot lui recommandait sur-tout de favoriser les bonnes études, il le porta à réparer les écoles anglaises

---

sujets l'observassent. On le trouve dans Spelman, dans Wilkins, et dans le neuvième tome des conciles du P. Labbe.

Alfred vainquit aussi, en 883, Hinguar et Haltdène, tous les deux chefs des Danois du Nord. Il repeupla et fit cultiver les provinces dévastées par les barbares. Il établit Guthred Roi des Northumbres. Ce prince, également brave et religieux, sut défendre ses états. C'est de lui que l'église de Saint-Cuthbert tenait le territoire appelé depuis l'évêché de Durham. (Voyez Siméon de Durham, et la chronique de Mailros.) Alfred ne montra pas moins de zèle pour le rétablissement des provinces de Mercie. En 874, les Danois y avaient brûlé Répendune ou Reptone, sur la Trent, dans le Derbyshire (l'ancienne sépulture des Rois de Mercie) et avaient ruiné tout le pays.

Les barbares tentèrent encore depuis de nouvelles descentes; mais ils furent vaincus par Alfred, qu'on dit leur avoir livré cinquante-six batailles. Il ranimait par-tout le courage des Anglais, et leur apprenait à vaincre. Nous n'entrerons point dans le détail de ses exploits; nous nous contenterons de dire, d'après Guillaume de Malmesbury, qu'il était la terreur de ses ennemis, quand même il avait du désavantage; que dans l'action il était présent par-tout; qu'il savait rétablir le combat, lorsque son armée était près d'être dispersée; que son exemple animait ses troupes, et les rendait invincibles.

Vers l'an 890, les Normands, peuple barbare, venus des côtes septentrionales de la mer Baltique, abordèrent en Angleterre. Mais Alfred marcha contre eux, et les força de se rembarquer. Ils firent une descente sur les côtes occidentales de la France, portèrent leurs armes jusque dans le cœur de ce royaume, et assiégèrent trois fois Paris. Pendant l'espace de quatre-vingts ans, nos provinces n'évitaient le pillage qu'en leur donnant des sommes considérables d'argent. Mais on excitait par-là leur avidité, et pour la satisfaire de nouveau, ils recommençaient les hostilités. Enfin le Roi Charles-le-Simple donna sa fille Gisèle en mariage, en 912, à Rollon, chef de ces barbares, avec une partie du Vexin, et cette partie de la Neustrie qu'on appela depuis duché de Normandie. Rollon se fit baptiser, et prit le nom de Robert.

Alfred, pour mettre l'Angleterre en sûreté, voulut avoir une bonne marine. Il fit équiper une flotte, avec laquelle il donna la chasse aux pirates danois. Il inventa lui-même une espèce de vaisseaux qui lui procurèrent de grands avantages sur ses ennemis. Il étendit aussi le commerce de ses sujets, tant pour attirer les richesses étrangères dans ses

qui étaient à Rome, et à en établir d'autres dans ses états; ce que ce prince fit avec beaucoup de magnificence. Les

---

états, que pour perfectionner la navigation. Il fit partir d'habiles marins, pour découvrir au nord-est, et pour connaître les contrées septentrionales. On a la relation manuscrite de ces voyages, et on y trouve au rapport de M. Cambell, une description des côtes de la Norwège et de la Laponie, faite avec tant de jugement et d'exactitude, qu'on est obligé d'avouer que le siècle d'Alfred était un siècle de bon sens, et bien supérieur pour les connaissances à ceux qui lui succédèrent.

Les victoires qu'Alfred remporta sur les Danois lui procurèrent la paix par intervalles. Elle devint enfin durable, et les dernières années de son règne ne furent troublées par aucune espèce de guerre. Passons présentement à la sagesse avec laquelle il gouverna l'intérieur de son royaume.

Lorsqu'il monta sur le trône, les campagnes étaient désertes. Il était conséquemment difficile de subsister, même en temps de paix. Le prince encouragea l'agriculture et tous les arts utiles. Il fit distribuer aux provinces dévastées de quoi ensemencer les terres, et il excita l'industrie par des récompenses. Il aimait à converser avec ceux qui excellaient dans les sciences et dans les arts; et comme il joignait la pénétration du génie à la justesse de l'esprit et à la solidité du jugement, il fit lui-même plusieurs découvertes qui étonnèrent ceux qui avaient été ses maîtres.

Que l'on examine, dit Félibien, en quel état est l'architecture chez un peuple, et l'on jugera sûrement de celui des autres arts, ainsi que du degré de perfection où le goût et l'élégance ont été portés. Cette observation peut s'appliquer au règne d'Alfred, comme elle s'applique aux Grecs et aux Romains. Ce prince orna son royaume d'églises magnifiques et d'autres édifices publics. Il dirigeait lui même les architectes. Au lieu de faire les maisons de bois et de mortier, on les fit de brique et de pierre. Alfred bâtit des châteaux et des forteresses, répara les murailles de Londres, et fonda des monastères. Algive ou Ethelgive, sa fille, fut première abbesse de celui qu'il avait fondé pour des filles à Shaftesbury. Le château d'Athelingay ou d'Athelney, où il avait vécu pendant sa retraite, fut également changé en un monastère.

Mais rien n'a rendu le règne d'Alfred plus célèbre, que les soins qu'il se donna pour faire bien administrer la justice. Pendant les temps de troubles et de confusion, et sur-tout pendant que le Roi fut obligé de se tenir caché à Athelney, les Anglais secouèrent eux-mêmes le joug des lois; ils se révoltèrent en plusieurs endroits, et pillèrent leur pro-

historiens d'Angleterre s'accordent à dire que ce fut le saint anachorète qui forma le plan d'une école où l'on enseigne-

---

pre pays. Alfred rétablit par-tout la paix, en faisant observer rigoureusement les lois. La police était si exacte, qu'au rapport des historiens d'Angleterre, un voyageur qui avait perdu sa bourse sur le grand chemin, était sûr de la retrouver le lendemain, sans qu'on y eût touché. Le Roi rédigea un corps de lois, d'après celles d'Ina, d'Offa, et d'Ethelbert : il y en ajouta de nouvelles, qui toutes avaient pour but de maintenir le bon ordre et la sûreté publique, de faire observer les préceptes de l'Évangile, et de concilier à l'Église et à ses pasteurs le respect qui leur est dû. Les crimes étaient punis par des amendes proportionnées à leur énormité et à la fortune des délinquans. Un Danois qui retenait le denier de saint Pierre, qui achetait, vendait ou travaillait un Dimanche ou un jour de fête, payait douze onces; si c'était un Anglais, il payait trente schellings; un esclave était fouetté. L'amende d'un Danois se nommait *Lash-Lite;* celle d'un Anglais, *Weare-Wite.* On appelait *Were* ou *Weregild,* l'amende imposée pour un crime; elle était double, si le crime avait été commis un Dimanche, un jour de fête, ou en carême.

Il parait par les lois d'Alfred, qu'en Angleterre les esclaves jouissaient du droit de propriété, et qu'on leur laissait ce qu'ils gagnaient en travaillant dans le temps où ils n'étaient point obligés de travailler pour leurs maîtres; en quoi ils différaient des esclaves proprement dits, dont il est parlé dans les lois romaines.

Les lois d'Alfred n'étaient point trop sévères. Il n'y avait guères que le meurtre qui fût puni de mort. Les autres crimes n'étaient punis que par des amendes; si on ne les payait pas, on était condamné à perdre un membre, comme une main ou un pied. Mais la sévérité avec laquelle on faisait observer ces lois, empêchait qu'on ne les violât. Alfred établit le premier la coutume d'être jugé par des jurés, ou par douze hommes d'une égale condition, mais d'une probité reconnue. Ces juges, qui prêtaient serment pour cet effet, entendaient les dépositions des témoins, et ne prononçaient que d'après l'évidence des faits. C'est un privilége dont les Anglais jouissent encore, et dont ils sont très-jaloux.

Pour déraciner le brigandage qui était fort commun, et qui s'était introduit à la faveur de la confusion occasionnée par les dévastations des Danois, Alfred partagea son royaume en shires ou comtés; les shires en cantons, qui furent encore subdivisés; et les habitans de chaque district étaient responsables des vols qui s'y commettaient; il n'y avait

rait toutes les sciences et tous les beaux arts ; et l'on dit que ce fut d'après ce plan qu'Alfred fonda l'université

---

point de vagabonds parce que chacun était obligé de s'enrôler dans un district.

Il était défendu rigoureusement aux juges de recevoir des présens ; on observait exactement leur conduite, et leurs moindres fautes étaient sévèrement punies. Un juge étant accusé, l'affaire était renvoyée à un tribunal où le Roi présidait lui-même. On dit qu'Alfred fit pendre plusieurs magistrats qui avaient prévariqué dans l'exercice de leur charge. Cette sévérité retint les autres dans le devoir. Tel fut l'effet de l'exactitude et de la vigilance du Roi à cet égard, que la justice, dit Milton, paraissait moins fleurir que triompher de son temps.

Ce prince, né pour tout ce qui était grand, fut le protecteur des lettres et des savans. Il pensait avec raison que les arts et les sciences perfectionnent les facultés qui constituent l'excellence de la nature humaine ; qu'elles procurent l'empire de la raison infiniment plus noble, plus agréable et plus utile que celui des richesses ; qu'elles sont une source d'agrémens pour la vie ; qu'elles étendent la réputation d'une nation bien plus loin que ces conquêtes. Mais il considérait sur-tout les grands avantages que la religion retire des sciences. Comme il ne restait presque plus de traces des anciennes écoles publiques, il fonda l'université d'Oxford. On lit dans son histoire manuscrite, par Alfred chanoine de Béverley, qui florissait en 1120, qu'il exhortait les gentilshommes à faire étudier leurs enfans, ou au défaut d'enfans, quelques-uns de leurs serviteurs ou de leurs vassaux, qu'ils affranchiraient ensuite. Toutes les personnes libres étaient obligées d'envoyer leurs enfans à l'école, jusqu'à l'âge de quinze ans. Le Roi disait à ce sujet, qu'un homme libre qui n'est pas lettré, doit être regardé comme une bête ou comme un homme depourvu d'intelligence.

Il regrettait de s'être livré si tard à l'étude, et il y suppléa depuis par son application. Jamais il n'était oisif, et comme il sentait le prix du temps, il en mettait tous les instans à profit. On remarque qu'aussitôt qu'il sut lire dans sa jeunesse, il apprit par cœur le Psautier et les autres prières de l'Église, comme les moines avaient coutume de le faire dans leur noviciat.

Etant Roi, il traduisit de latin en saxon, l'*Histoire ecclésiastique de Bède*. Cet ouvrage, publié pour la première fois, par Wheloc, à Cambridge, en 1644, a été réimprimé en 1722, par les soins de Jean Smith. Il traduisit encore le Pastoral de saint Grégoire, dont il envoya une copie à tous les évêques de son royaume ; l'*Histoire Romaine*, d'Orose,

d'Oxford. Le Roi, toujours par son conseil, fit venir à sa cour Assérius, moine de Ménévie ou de Saint-David,

---

et le livre de Boëce, de la *Consolation de la Philosophie*. Il portait toujours ce dernier ouvrage avec lui. Les traductions dont nous venons de parler, ainsi que celles des fleurs des Soliloques de saint Augustin, des Dialogues de saint Grégoire, et un livre intitulé *Paraboles du Roi Alfred*, se gardent manuscrites dans plusieurs bibliothèques d'Angleterre. Le même prince composa un *Enchiridion* ou Manuel des méditations. Il commença une interprétation des psaumes que la mort l'empêcha d'achever. Cet ouvrage imparfait fut imprimé en 1640, par les soins de Jean Spelman. On publia à Londres, en 1571, la traduction saxonne du nouveau Testament, par Alfred. On en donna une nouvelle édition avec des notes, à Dort, en 1664. Il y a un très-beau Ms. de cet ouvrage dans la bibliothèque Cottonienne. Il avait appartenu à l'archevêque Plegmont. Wilkins a donné une bonne édition des lois d'Alfred, dans ses *Concilia Britanniæ*, t. I, p. 186, 191.

On serait étonné qu'Alfred eût tant écrit, si l'on ne savait par le témoignage d'Assérius et de Guillaume de Malmesbury, qu'il employait tous les momens dont il pouvait disposer, à lire, à écouter les savans, ou à converser avec eux; qu'il avait toujours quelque livre ouvert devant lui dans sa chambre, et qu'il portait des livres avec lui dans ses voyages. Il substitua l'alphabet italien ou français, à celui de l'ancien saxon dont on s'était servi jusqu'alors pour écrire les livres saxons. On l'a représenté dans les notes de l'édition latine de la vie du Roi Alfred, par Spelman, mais d'une manière imparfaite, et avec peu d'exactitude, suivant Tanner, *Brit. Scrip. Britan.* p. 32.

L'amour de la religion était le but principal que se proposait Alfred dans toutes ses démarches. Spelman donne à entendre que si ce prince eût été bien attaché au Saint-Siége, on n'eût pas manqué d'insérer son nom dans le calendrier. Mais cette idée ne peut avoir aucun fondement. On sait que les plus grands Rois saxons se sont distingués par leur attachement à l'Eglise romaine; et Alfred les a surpassés encore à cet égard. Ses lois prouvent qu'il levait avec exactitude le denier de saint Pierre. Assérius, Guillaume de Malmesbury, Matthieu de Westminster, et l'auteur de la Chronique saxonne, rapportent que non-seulement il envoyait à Rome cette taxe, mais qu'il y joignait souvent des sommes considérables; ils donnent les noms de ceux qui étaient chargés de porter les largesses du Roi : ils parlent d'un vœu qu'il fit d'envoyer à Rome une aumône extraordinaire, et de sa fidélité à accomplir ce vœu. Il fit passer aussi des secours aux pauvres chrétiens de Saint-Thomas,

dans le pays de Galles ; Grimbald, moine de Saint-Bertin, et Jean-le-Saxon, qu'il fit abbé du monastère d'Athe-

---

dans les Indes-Orientales, sans qu'on sache quelle route tinrent ses vaisseaux. Il n'est guères probable que le voyage se soit fait entièrement par mer.

Nous apprenons d'Assérius, de Matthieu de Westminster, et de l'auteur de la Chronique saxonne, qu'à la prière d'Alfred, le Pape Marin affranchit de toute taxe l'école anglaise qui était à Rome, et qu'en reconnaissance des libéralités de ce prince envers le Saint-Siége, il lui fit de riches présens, et qu'il lui donna, entre autres choses, une portion considérable de la vraie croix. Cette précieuse relique fut déposée dans l'église de l'abbaye de Glastenbury, selon Jean, historien de ce monastère.

Mais il faut donner au moins une idée des vertus éminentes qu'Alfred pratiqua dans sa vie privée. Nous suivrons Assérius, qui conversait familièrement avec ce prince, et dont la véracité est tellement reconnue, qu'on ne peut, suivant la remarque de Cave, *Hist. Litt.* t. II, p. 66, révoquer en doute rien de ce qu'il raconte. Alfred, dès son enfance, aimait à visiter les lieux saints, et il ne craignait rien tant que d'offenser Dieu par la moindre faute. Il avait coutume de se lever de grand matin, et de se retirer dans quelque église ou chapelle. Là, il priait long-temps prosterné, et aimait à répéter fréquemment la même prière; ce qu'il faisait chaque fois avec un redoublement de ferveur, à l'imitation de Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers. Jamais il n'interrompit cette louable coutume, même au milieu des affaires et des camps. Après avoir conclu la paix avec les Danois, il se fit une règle d'employer huit heures de la journée à lire et à prier. Il donnait huit autres heures aux affaires de son royaume, et le reste du jour était pour le repos et les besoins de la nature. Il assistait exactement à l'office de l'église avec le clergé ou avec des moines.

Anciennement on mesurait le temps avec des cadrans solaires. Ils étaient connus chez les Juifs sous le règne d'Achaz, et leur origine remonte peut-être au commencement du monde. Les sabliers étaient en usage chez les Grecs et les Romains. Il paraît que saint Boniface fit venir une horloge d'Angleterre, vers l'an 730, *ep.* 9, *Serrarius, not. ibid.;* mais elle n'était probablement pas d'une forme à pouvoir être mise dans une chambre ou dans une église. Gerbert, précepteur de Robert, Roi de France, puis archevêque de Rheims, et enfin Pape sous le nom de Sylvestre II, vers l'an 995, inventa les horloges à balancier, lequel a été en usage jusqu'à l'an 1650, que l'on y substitua un

lingay, dans le comté de Sommerset. Quelques auteurs ont mal à propos confondu Jean-le-Saxon, avec Jean Scot

---

pendule. (Voyez D. Rivet, *Hist. litt.* et le président Hénault, *Abr Chron.* p. 126, ed. 1761.) Assérius affirme que l'on ne connaissait point en Angleterre les horloges à mettre dans les appartemens, dans le temps dont nous parlons. Voici ce qu'Alfred imagina pour y suppléer. Il faisait mettre dans son oratoire, devant les reliques des Saints, six cierges de même hauteur et de même grosseur; chaque cierge était divisé en pouces, qui tous étaient marqués. Par ce moyen, il mesurait le temps dans son oratoire, afin d'observer exactement les heures canoniales. Tel était l'esprit de religion qui l'animait dans les circonstances qui paraissent les plus minutieuses. Pour empêcher le vent d'éteindre les cierges ou de les faire brûler trop vite, Alfred les faisait renfermer dans des lanternes faites de corne coupée en plaques très-minces. On assure qu'il fut le premier inventeur de ces sortes de lanternes, du moins pour l'Angleterre; car il en est parlé dans Plaute, *Amph. Act.* 1, v. 185, et dans d'autres auteurs de l'ancienne Rome. Comme les fenêtres étaient alors basses ou fermées généralement par un treillage, l'invention d'Alfred parut fort commode relativement aux lumières que l'on entretenait dans les églises.

La piété de ce prince produisait en lui un grand respect pour les évêques et pour les autres ministres de la religion. Ingulphe rapporte qu'il se prosternait souvent à leurs pieds. Il entendait avec plaisir la parole de Dieu, et il se faisait souvent lire l'Ecriture ou quelque livre de piété. Son humilité et sa charité se manifestaient par l'affabilité avec laquelle il recevait les personnes de tout état. Il était rempli de bonté pour les pauvres, soit anglais, soit étrangers. Lorsqu'il fut en paix, il fit deux parts de son revenu; la première fut subdivisée en quatre portions égales; une pour les pauvres, la seconde pour les monastères qu'il fondait, la troisième pour les écoles, la quatrième pour les aumônes journalières et pour celles qu'il faisait hors de l'Angleterre; car la Gaule, l'Irlande, et divers monastères éloignés éprouvèrent plus d'une fois l'effet de sa pieuse libéralité. Il fit également trois portions de l'autre moitié de ses revenus : la première était destinée à payer les officiers de la cour; la seconde, les ouvriers, et la troisième, l'entretien de sa maison et les frais qu'entraînait l'exercice de l'hospitalité.

Alfred aimait le clergé et la noblesse; il faisait élever de jeunes seigneurs à sa cour, et s'informait lui-même de leurs progrès dans les sciences. Il était toujours environné de savans, parmi lesquels on comptait Assérius de Ménévie, Telmond, qui fut depuis archevêque de Can-

Erigène. Ce dernier vint de lui-même en Angleterre ; il avait été obligé de quitter la France, où il avait avancé des opinions hétérodoxes ; il ouvrit une école particulière à Malmesbury, et fut massacré par ses propres disciples. On a dit, d'après certaines annales de Worchester, que saint Néot avait été le premier professeur de théologie à Oxford ; mais ceci ne s'accorde point avec les monumens

---

torbéry, Athelstan, etc. Il n'y a peut-être jamais eu de Roi qui ait été plus honoré et plus aimé de tous ses sujets. L'envie elle-même a respecté ses talens et ses vertus. Les protestans comme les catholiques ne lui imputent aucuns vices. Il fut purifié par des épreuves de toute espèce, qu'il supporta avec une patience admirable. Ce bon Roi mourut le 25 Octobre 900, à l'âge de cinquante-un ans, après en avoir régné vingt-neuf et six mois. On l'enterra dans la cathédrale de Saint-Swithun, à Winchester, appelé Ealdenminster, ou le vieux monastère. On le porta dans l'église de Newanminster ou du nouveau monastère, quand elle eut été achevée. Ses ossemens furent depuis transférés avec ce monastère dans un faubourg de la ville, nommé Hyde. Ils sont devant le grand autel. On a renfermé dans la même tombe les ossemens d'Edouard l'Ancien, fils et successeur d'Alfred. Saint Grimbald a été aussi enterré dans cette église.

Assérius de Ménévie écrivit la vie du Roi Alfred, et mourut évêque de Shirburn, en 909, suivant les additions à la chronique de saint Néot, et non en 898, comme Godwin l'a faussement avancé. La meilleure édition de cet excellent ouvrage, est celle de Wise, *Oxford,* 1722. On peut voir encore sur le même prince, Guillaume de Malmesbury et les autres historiens d'Angleterre. Sa vie a été aussi écrite en anglais par Jean Spelman, fils de Henri Spelman, savant antiquaire. On la fit réimprimer en latin, à Oxford, en 1678, avec de bonnes notes qu'y ajoutèrent les membres les plus distingués du collége de l'université de cette ville, lequel se glorifie du titre de collége d'Alfred. Dans la bibliothèque de ce collége est une copie de cet ouvrage, avec de longues notes manuscrites à la marge, par Obediah Walker. Nous avons une autre vie d'Alfred par Robert Powell, laquelle fut imprimée à Londres en 1634. Voyez *Vie d'Alfred-le-Grand, Roi d'Angleterre, par le comte de Stolberg, traduite de l'allemand par William Duckett.* Paris 1831, in-12.

Il n'y a que quelques biographes particuliers qui ont donné au Roi Alfred le titre de *Saint.*

les plus authentiques de l'histoire de ce siècle. Il paraît que le Saint mourut vers le temps où l'université de cette ville fut fondée, c'est-à-dire, en 877, selon Tanner. Sa mort arriva le 31 Juillet, jour auquel on célèbre sa principale fête. Il était encore nommé dans les calendriers, sous les jours où les translations de ses reliques s'étaient faites. On l'enterra dans sa propre église, au pays de Cornouaille, où il avait fondé un petit monastère pour ceux de ses disciples auxquels il avait donné l'habit monastique. Sous le règne d'Edgar, le comte Ethelric, et la comtesse Ethelflède, sa femme, firent porter les reliques du Saint, de la province de Cornouaille en celle de Huntington, et les déposèrent à Einulsbury, dit depuis de *Saint-Néot* ou de *Saint-Néed*. Lévive, sœur d'Osketil, neuvième abbé de Croyland, à laquelle appartenait le manoir d'Einulsbury, les transféra au monastère de son frère; mais on les rapporta depuis dans la première église, qui prit alors le nom de Saint-Néot. On gardait autrefois à Glastenbury diverses choses qui avaient été à l'usage de ce Saint. Alfred éprouva les effets de son intercession. Etant tourmenté, dans sa jeunesse, par des tentations d'impureté, il pria Dieu de l'en délivrer, et de lui envoyer plutôt quelque infirmité corporelle. Sa prière fut exaucée sous ces deux rapports. Il paraît, d'après ce que dit Assérius, qu'il fût affligé d'une fistule qui dura toute sa vie. Lorsque ses douleurs étaient très-vives, il allait prier sur le tombeau de saint Néot, et il y trouvait les consolations dont il avait besoin.

On célébrait la fête de notre Saint le 31 de Juillet, à l'abbaye du Bec, en Normandie, laquelle possédait une châsse où est renfermée une relique de ce Saint. Cette relique avait été transférée en 1077 dans une église d'Angleterre, qui fut depuis donnée aux moines du Bec. Ceux-ci l'apportèrent en Normandie, comme on le voit par les leçons de l'office de saint Néot. Ce fait est encore rapporté

dans leur chronique manuscrite, et dans leurs archives, dont ils ont donné communication à l'auteur anglais.

On peut consulter sur saint Néot, Jean de Glastenbury, *Historia de rebus Glastoniensibus,* publiée par Hearne, t. I, p. 110, 111, 112. Cet auteur a copié ce qu'il dit de ce Saint, d'une vie de saint Néot, composée par un auteur contemporain, qui est cité par Assérius lui-même. On trouve un extrait d'une autre vie par un moine, dans Léland, *Itiner.* t. IV, *Append.* p. 126, 135, *ed. Hearne, an.* 1744. Le même savant parle, l. *de Script. Angl.*, de deux autres vies qu'il avait vues à Saint-Néot, l'une desquelles on lisait à l'office du Saint, le jour de sa fête. Il cite encore sur le même sujet, certaines annales, qu'il nomme *Chronique de Saint-Néot,* parce qu'il les avait trouvées dans le monastère de ce nom. Elles ont été publiées par Gale, *inter Hist. Britan. Scrip.* 15, p. 141, qui attribue cet ouvrage à Assérius, et qui l'appelle les *Annales* de cet auteur, *Præf. n.* 10. Voyez Tanner, *Bibl. in Asserio;* Alford, *Annal.* t. III, *an.* 878, 886, 890. La vie de saint Néot, donnée par Capgrave, Mabillon et les Bollandistes, n'est point authentique.

---

† S. DODON, CONFESSEUR.

L'AN 760.

S. Dodon naquit vers l'an 686 (1), et fut porté par ses parens à l'abbaye de Lobes, pour y être baptisé par saint

---

(1) On lit dans les *Acta SS. Ord. S. Benedicti,* tom. III, p. 533, de Mabillon (dit De Marne, *Hist. de Namur*, p. 608), que Dodon naquit dans un endroit situé dans le comté de Lomme : « Dodo ex monacho Laubiensi abbas Waslerensis, in pago *Lomacensi* extitit oriundus, in villa quæ vocitatur *Vallis;* » que dans le comté de Namur et dans ses environs il y a plusieurs endroits du nom de *Vallis,* et qu'il est question ici de *Vaux,* situé entre Chimai et Lompré. — Cependant les éditeurs des *Acta SS. Belgii selecta* (tom. VI, p. 373) pensent qu'il ne faut pas chercher le lieu de naissance de notre Saint dans le comté de Lomme, mais bien dans un endroit nommé *La Vallée,* situé à douze

Ursmar, et en recevoir son éducation dès ses plus tendres années. Ce Saint eut un soin particulier du jeune Dodon, qui grandit, sous ses yeux, en vertu et en ardeur pour l'étude. A un âge plus mûr, il prononça ses vœux monastiques, et offrit sa personne ainsi que ses possessions temporelles au Seigneur. Le jeune religieux ne tarda pas à être nommé à la direction d'un couvent, achevé par S. Ursmar, situé à huit milles de Lobes et nommé Waslers, du nom d'une petite rivière qui coulait à côté (2).

Dodon, pour ne pas être exposé aux inquiétudes du siècle, et pouvoir d'autant mieux marcher dans la présence du Seigneur, se fit bâtir, dans le voisinage du monastère, une petite cellule, où il passa les jours et les nuits en jeûnes et en oraison, n'aspirant qu'à se rendre agréable à Dieu. Ce fut dans cette cellule qu'il termina ses jours en 760, et qu'il fut enterré. Ses saintes reliques y reposèrent plus d'un siècle; mais Dodilon, qui gouverna le diocèse de Cambrai depuis 887 jusqu'en 903, voyant les nombreux miracles qui se faisaient sur son tombeau, les transféra avec la pompe convenable à l'église du couvent de Waslers. Cependant ce monastère étant presque entièrement tombé en ruines par suite des événemens du temps, et n'ayant pas pu être rétabli, les restes de S. Dodon furent transférés à Moustier-en-Faigne, prieuré de Lobes, où ils furent conservés avec respect jusqu'à la fin du dernier siècle.

Voyez les *Acta SS. Belgii selecta*, tom. VI, pag. 370-382.

---

milles de la ville de Laon et à quatre de Waslers. Quoiqu'il en soit, on lit dans les anciens manuscrits : *In pago Laoniacensi.*

(2) Voyez *Acta SS. Belgii sel.*, tom. VI, p. 370.

29 Octobre.

S. NARCISSE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 5, c. 12, 23, 25; l. 6, c. 9, 10, 11, 12; saint Jérôme, *de Viris illustr.* c. 73; Tillemont, t. III.

Second siècle.

NARCISSE vint au monde sur la fin du premier siècle, et il avait près de quatre-vingts ans lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'église de Jérusalem. Il fut le troisième évêque de cette ville. En 195, il présida avec Théophile de Césarée, en Palestine, à un concile tenu relativement à la célébration de la Pâque, et dans lequel il fut décidé que cette fête se célébrerait toujours un Dimanche, et non le jour où il était d'usage de la célébrer chez les Juifs.

Nous lisons dans Eusèbe, que de son temps on conservait encore la mémoire de plusieurs miracles opérés par le saint évêque. Cet historien rapporte le suivant. Une année que l'huile manquait pour les lampes de l'église, la veille de Pâques, Narcisse ordonna à ceux qui avaient le soin de ces lampes, d'aller chercher de l'eau aux puits voisins, et de la lui apporter, ce qui fut fait. Il pria dévotement sur cette eau, et dit ensuite à ceux qui la lui avaient présentée de la mettre dans les lampes. On la vit sur-le-champ se changer en huile, ce qui excita l'admiration des fidèles. On gardait encore, du temps d'Eusèbe, de cette huile miraculeuse.

La vénération que les chrétiens de Jérusalem avaient pour ce saint évêque, ne put le garantir de la malice des méchans. Trois scélérats incorrigibles, que son zèle incommodait, l'accusèrent d'un crime atroce qu'Eusèbe ne nomme

point. Ils confirmèrent leur calomnie par des sermens et des imprécations horribles. L'un dit qu'il voulait périr par le feu, l'autre être couvert de lèpre, et le troisième perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas vrai. Ils ne purent cependant venir à bout de se faire croire. Quelque temps après, ils éprouvèrent l'effet de la vengeance divine. Le feu ayant pris pendant la nuit à la maison du premier, il y fut brûlé avec toute sa famille. Le second fut couvert d'une lèpre universelle. Le troisième, effrayé par ces exemples, avoua le complot et la calomnie; il pleura son péché avec des larmes si continuelles et si abondantes, qu'il en perdit la vue avant sa mort.

Quoique cette calomnie n'eût fait aucune impression, Narcisse en parut cependant fort touché. Elle lui servit au moins de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis long-temps de vivre dans la solitude. Comme il était impossible de découvrir sa retraite, on lui donna Die pour successeur. Le nouvel évêque vécut peu, aussi-bien que Germanion et Gorde, qui le remplacèrent successivement. Après la mort de ce dernier, Narcisse reparut comme s'il fût sorti du tombeau. Les fidèles, transportés de joie à la vue de leur pasteur, dont l'innocence avait été si visiblement vengée, le conjurèrent de reprendre le gouvernement de son diocèse. Il se rendit à leur demande. Mais se sentant depuis accablé par les infirmités de la vieillesse, il fit saint Alexandre son coadjuteur (1). Cet exemple autorise les coadjutoreries. Les canons ne les permettent cependant que dans le cas où un évêque ne serait plus en état de remplir ses fonctions, à raison de son grand âge, d'une maladie incurable, ou de quelque autre empêchement de cette nature (2). Saint Narcisse continua de servir son trou-

(1) Voyez sur S. Alexandre, le 18 de Mars.

(2) Voyez Marianus Victorius, dans ses notes sur saint Jérôme, *de Vir. illustr.* c. 73, t. I, p. 298, *ed. Paris*, 1623.

peau par ses prières, par ses exemples et par de fréquentes exhortations à la paix et à l'unité. C'est ce que nous apprenons de saint Alexandre lui-même, dans sa lettre aux Arsinoïtes. Il y est dit que notre Saint avait alors environ 116 ans. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Les pasteurs de la primitive Eglise, encore tout pénétrés de cet esprit qui avait animé les apôtres, en retraçaient les vertus dans toute leur conduite. C'était le même zèle, la même ferveur, le même détachement, le même amour pour Jésus-Christ. Si nous aimons l'Eglise et conséquemment son divin Epoux, nous prierons sans cesse pour sa gloire et son accroissement. Nous demanderons à Dieu des pasteurs selon son cœur, des ministres semblables à ceux qui parurent à la naissance du christianisme; et pour ne pas empêcher l'effet de leur zèle, nous conformerons nos mœurs aux saintes maximes qu'ils nous enseigneront; nous les écouterons avec docilité, nous les aimerons, nous les respecterons, nous ne prêterons point l'oreille au langage des nouveautés profanes; leur foi sera la règle de la nôtre. Puissent-ils revenir ces temps heureux où les pasteurs et les peuples n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, où il n'y avait point de diversité dans la doctrine, où les fidèles ne disputaient entre eux que de soumission à l'Eglise et de zèle pour leur sanctification.

S. CHEF, ABBÉ A VIENNE, EN DAUPHINÉ.

Vers l'an 575.

S. CHEF (1), issu d'une des meilleures familles de Vienne, en Dauphiné, se sentit intérieurement appelé par l'Esprit-Saint à quitter le monde. Après s'être exercé long-temps à la pratique des observances de la vie religieuse, il retourna dans sa patrie. Ses vertus attirèrent auprès de lui un grand nombre de disciples. Il leur fit construire d'abord des cellules, et il fonda ensuite un monastère auprès de Vienne.

C'était anciennement l'usage dans les monastères les plus réguliers, que le religieux hebdomadier, qui disait la messe aux frères, passât la semaine dans la retraite, uniquement occupé de la prière, de la contemplation et des exercices d'une austère pénitence (2). On voulait par-là le mettre en état de célébrer plus dignement l'auguste Sacrifice, et de s'acquitter plus parfaitement de la fonction de médiateur entre Dieu et les hommes (3). Il y avait une

(1) En latin *Theuderius*.

(2) Le P. Le Brun, *Explic. des cérémon. de la Messe, Tr. prélim. Rub.* 1, p. 33, *et Pratiques pour honorer les sacremens, prat.* 23.

(3) Tout prêtre exerce cette fonction, et il est obligé, de droit divin, d'offrir le sacrifice et de prier tant pour ses péchés que pour ceux du peuple, *Hebr. V,* 1, 3; Chrys. *de Sacerd.* l. 6, p. 424, t. I, *ed. Ben.* Les théologiens et les canonistes s'accordent à dire qu'un curé est tenu de célébrer la messe au moins tous les Dimanches, et même plus souvent, pour les âmes en particulier dont la conduite est confiée à ses soins. *Conc. Trid. Sess.* 23. *de Reform.* c. 1; Gavantus, Domin. Soto, Bonacina, les réponses de la congrég. du concile, citées par Pasqualig. qu. 851; Reiffenstuel, Barbosa, *de offic. Parochi, etc.* Voyez le décret de Clément XIII sur ce sujet, et la constitution de Benoît XIV, *cum semper oblatas*, etc.

coutume particulière à Vienne, dans le sixième siècle. On choisissait un moine qui avait une grande réputation de sainteté, et dont on espérait qu'il voudrait bien mener la vie d'un reclus. Le choix fait, on le renfermait dans une cellule, où, par une prière continuelle et par des jeûnes rigoureux, il implorait la miséricorde divine, et pour lui et pour son pays (4). On jeta les yeux sur saint Chef, qui remplit la fonction dont on l'avait chargé, avec tant de ferveur, qu'il ne mit aucune borne ni à ses larmes ni à ses mortifications. Le don des miracles le rendit dans sa patrie. Il mourut vers l'an 575, et fut enterré dans le monastère de Saint-Laurent. On transféra depuis ses reliques dans une église collégiale dont il est patron, et qui a donné le nom à la petite ville de Saint-Chef, à huit lieues de Vienne. Ce Saint est nommé dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie par Adon, archevêque de Vienne, *ap. Mabil. Sec. I, Ben.* p. 678.

╤ Ste ERMELINDE, VIERGE.

Vers l'an 595.

ERMELINDE, née près de Louvain (1), vers le milieu du sixième siècle, sortait d'une famille qui tenait un rang considérable dans la France septentrionale. Elle montra dès l'enfance un grand amour pour les exercices de piété; et elle n'avait encore que douze ans, lorsqu'elle forma la résolution de faire à Dieu le sacrifice de sa virginité. Ses parens, après avoir tenté inutilement de la retenir dans le

---

(4) Cette pratique aurait été superstitieuse, si les fidèles, comptant sur les prières des autres, avaient négligé la prière et la pénitence.

(1) A Terdonck, hameau et ancienne seigneurie, près du village de Lovenjoul.

monde, lui laissèrent une entière liberté de suivre son goût. Pour s'affranchir de toute espèce de distractions, elle se retira dans un lieu nommé Bevecum. Elle y vécut dans la prière et le jeûne, uniquement occupée du soin de plaire à son divin Epoux. Elle ne quittait sa retraite que pour aller à l'église. Ayant appris que deux jeunes seigneurs tendaient des piéges à sa vertu, elle abandonna Bevecum, et se rendit à Meldrik, appelé depuis Meldaert ou Meldert. Elle s'y fixa pour le reste de ses jours, et y retraça par ses austérités, ses veilles et son oraison, la vie des anciens solitaires. Elle mourut le 29 d'Octobre sur la fin du sixième siècle, et fut enterrée dans le lieu de sa retraite. Son culte a toujours été fort célèbre à Meldaert, dont l'église paroissiale est dédiée sous son invocation.

Voyez sa vie dans Surius; Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 233; Vangestel, *Hist. archiep. Mechl.* (part. I, p. 286); Barth. Fisen, *Flores eccles. Leod.* (p. 469-471), et *Acta SS. Belgii selecta*, t. II, p. 215-222.

+ S. NARCISSE, ÉVÊQUE DE GÉRONE, EN ESPAGNE, ET APÔTRE D'AUGSBOURG.

Vers l'an 306.

Les historiens d'Augsbourg s'efforcent généralement de rattacher l'origine de cette église aux temps mêmes des apôtres (1); mais les preuves sur lesquelles ils s'appuient ne sont que des hypothèses incertaines. Selon la tradition

(1) Sigemond Meisterlin, *in Chron. August. ap. Pistor.*, tom. III, p. 166, *loc. cit.*; Velser, *in Comment. rer. August.*, lib. VI, p. 691; Charles Sprengel, *Comment. rer. August.*, cap. 2, p. 7; Möner, *Annal. August. in Notit. litt. codd. Miss.* vol. V; Stetten, *Geschichte von Augsburg*, ch. 2, p. 20.

constante de l'église d'Augsbourg, ce fut S. Luce qui, au deuxième siècle, y apporta le flambeau de la foi; c'est pourquoi cette église, ainsi que le diocèse de Chur l'honorent comme leur apôtre. Mais on ne sait rien de certain ici sur la personne de ce Luce, ni sur le pays d'où il est venu, ni sur la manière dont il remplit sa carrière : aussi tous les historiens qui ont cherché à éclaircir ce sujet se contredisent (2).

Mais ce que tous s'accordent à regarder comme un fait historique, c'est que S. Luce, au deuxième siècle, annonça l'Evangile à Augsbourg et dans les montagnes rhétiennes, qu'il fit de nombreuses conversions, et qu'il obtint la couronne du martyre.

Vers le même temps, s'il fallait en croire Primus de Châlons et Irénique, un certain évêque Philippe aurait souffert à Augsbourg; mais cette assertion n'a aucun fondement solide.

Quelques auteurs ont pris notre Narcisse pour le même que l'évêque de Jérusalem, dont il est parlé en ce jour; mais leur opinion est tout-à-fait contraire à l'histoire. Le Narcisse d'Augsbourg a toujours été regardé comme évêque de Gérone, en Catalogne. C'est ce que dit formellement l'histoire de la conversion de sainte Afre. En second lieu, l'église de Gérone l'a toujours honoré comme son évêque, ainsi qu'il résulte d'une lettre de l'évêque Bérenger à l'abbé Sigehart et à la communauté de sainte Afre à Augsbourg, écrite en 1087 (3); enfin la chose se trouve confirmée

---

(2) Cf. Resch, *Annal. Sabion.*, t. I, *sæc.* II, p. 32; Velser, *loc. cit.*, lib. VI, p. 303 et 304; Stengel, *loc. cit.*, p. 9; Ambroise Eichhorn, *Hist. Episc. Curiens.*, imprimée à Saint-Blaise, p. 1797, *in dissert.* 2, p. 12; Khun, *Collect. script.*, t. VI, p. 16.

(3) Voyez Velser, *loc. cit.*, n° 103; Stengel, *ibid.* p. 21; Khamm, *Hierarch. August.*, 1re part., p. 195.

par le témoignage de plusieurs historiens espagnols (4) et par le martyrologe romain.

Pendant la persécution suscitée par Dioclétien, tout au commencement du quatrième siècle, S. Narcisse, accompagné de son diacre Félix, passa les Pyrénées, traversa la Gaule et arriva à Augsbourg (5), où il baptisa, dit l'histoire (6), Afre, Hilarie et leurs servantes, conféra les ordres à Denys et retourna en Espagne au bout de neuf mois. Il gouverna encore son église pendant environ trois ans, et reçut avec Félix la palme du martyre (7), vers l'an 306 ou 307.

Voyez les Bollandistes, *die* 18 *Martii*; Braun, *Geschichte der Bischöfe zu Augsburg*, t. I, p. 1-25.

---

(4) Voyez Velser, *loc. cit.*, n° 8, et Stengel *ibid.* p. 14.

(5) Probablement en 303, selon Ruinart (*Act. Sinc. Mart.*), et les Bollandistes, parce que ce fut le 24 Février 303 que l'Empereur Dioclétien publia ses sanglans édits.

(6) Voyez les Actes de la conversion de sainte Afre.

(7) Winter remarque au sujet du martyre de S. Narcisse (dans sa 6e dissertation, § 92), que Constantin ayant déjà régné en 306, notre Saint ne pouvait pas avoir versé son sang pour la foi chrétienne. — Mais Pl. Braun résout complètement cette difficulté, en disant: « Constantin succéda à son père en 306; mais il n'était pas encore chrétien alors; il ne le devint qu'en 312. Quoique Constantin favorisât les chrétiens, il ne put cependant arrêter les cruelles persécutions continuées par ses collègues. Ce ne fut qu'en 312, après avoir vaincu Maxence, qu'il procura la paix à l'Église. » (*Persecutio ope divini Nominis anno tandem decimo prorsus sedata est*, dit Eusèbe, *Hist.* lib. VIII. Or la dixième année de la persécution coïncide avec l'année 312.) « Il n'est donc pas improbable que S. Narcisse ait obtenu la couronne du martyre durant la persécution. »

30 Octobre.

S. MARCEL LE CENTURION, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, publiés par Baronius et par Surius. D. Ruinart en a donné une édition plus correcte, à laquelle il a joint un abrégé des actes de saint Cassien, p. 312. Voyez aussi Tillemont, t. V, p. 575.

L'AN 298.

On célébra, l'an 298, la naissance de l'Empereur Maximien-Hercule, avec une pompe extraordinaire. Les sacrifices aux dieux de l'empire firent une partie considérable de la fête. Marcel, centurion ou capitaine de la légion trajane, alors campée en Espagne, eut horreur de ces superstitions impies; et pour n'y point participer, il quitta son baudrier à la tête de sa compagnie, et déclara à haute voix qu'il était soldat de Jésus-Christ, le Roi éternel. Il quitta aussi ses armes, et le bâton qui était la marque de son grade. On en instruisit Anastase Fortunat, préfet de la légion. Celui-ci ordonna que l'on mît Marcel en prison.

Mais après la fête, il fit paraître Marcel devant lui, pour lui demander l'explication de la conduite qu'il avait tenue. Le martyr lui répondit : « Lorsque vous célébrâtes la fête » de l'Empereur, le douze avant les calendes d'Août (1), » je déclarai que j'étais chrétien, et que je ne servirais » jamais que Jésus-Christ, le fils de Dieu. » Fortunat lui dit qu'il ne pouvait dissimuler une pareille témérité, et qu'il était obligé d'en informer l'Empereur Maximien et le César Constance. L'Espagne était alors soumise au César, qui était favorable aux chrétiens.

(1) C'était le jour où Maximien avait été déclaré César.

On envoya cependant Marcel, sous bonne garde, à Aurélien Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire, lequel était alors à Tanger en Afrique. Agricolaüs lui demanda s'il avait fait ce qui était porté dans la lettre du juge. Marcel ayant tout avoué, il fut condamné à mort, comme coupable de désertion et d'impiété, c'est-à-dire, d'attachement au christianisme. On le décapita le 30 d'Octobre. Ses reliques furent depuis transférées à Léon en Espagne. On les y garde dans la principale église paroissiale de cette ville, dont le Saint est le patron titulaire.

Cassien, greffier de la cour, refusa d'écrire la sentence prononcée contre le martyr; il jeta même par terre ses tablettes. Agricolaüs se levant de son siége avec fureur, lui demanda pourquoi il agissait de la sorte; « c'est, ré-» pondit Cassien, que la sentence que vous avez dictée » est injuste. » On le mit en prison, et il subit un second interrogatoire, environ un mois après. Sa fermeté lui mérita la couronne du martyre. Il fut décapité le 3 de Décembre. Le martyrologe romain nomme saint Marcel et saint Cassien sous leurs jours respectifs.

C'est à juste titre que nous honorons les martyrs, puisque Dieu daigne les honorer lui-même. Le martyre est en effet l'acte de vertu le plus héroïque dont l'homme soit capable, le sacrifice le plus parfait et le plus entier qu'il puisse faire de lui-même au Seigneur. De tous les biens de ce monde, la vie est le plus précieux, et celui auquel nous sommes le plus attachés. Il faut donc bien aimer la loi divine, pour s'exposer avec joie à une mort cruelle, plutôt que de consentir au péché. Il faut donc avoir bien du courage et de la fermeté, pour affronter des tourmens dont l'idée seule fait frémir la nature. Mais aussi Dieu mesure ses récompenses sur nos souffrances et sur notre amour pour lui. Nous chercherions inutilement à nous figurer celles qui sont destinées aux martyrs; aussi se réjouissaient-ils,

quand ils voyaient multiplier leurs tourmens, qu'ils savaient n'avoir aucune proportion avec le bonheur qui en serait la suite. Malheur à nous, si nous nous laissons abattre par les moindres contradictions! Nous prouverions par-là que nous avons bien peu d'idée des récompenses célestes, que notre foi est bien faible, et notre charité bien imparfaite.

S. LUCAIN, MARTYR EN BEAUCE.

Cinquième siècle.

SUIVANT une tradition très-ancienne, saint Lucain fut martyrisé à Logny en Beauce, sur les confins du pays Chartrain et de l'Orléanais. On met son martyre au commencement du cinquième siècle. On porta depuis ses reliques dans la cathédrale de Paris, et elles s'y sont gardées précieusement jusqu'à nos jours. En 1666, on les tira de la châsse de bois où elles étaient, pour les renfermer dans une autre de vermeil. Les Parisiens ont toujours eu beaucoup de dévotion pour saint Lucain; et dans les calamités publiques, il est d'usage de porter sa châsse entre celles de saint Marcel et de sainte Geneviève.

Voyez le nouveau bréviaire de Paris, avec la chronologie et la topographie de ce bréviaire.

S. GERMAIN, ÉVÊQUE DE CAPOUE.

L'AN 540.

S. GERMAIN fut envoyé par le Pape Hormisdas, en qualité de légat, vers l'Empereur Justin, en 519. Le but de cette légation était d'engager les Orientaux à mettre fin au

schisme qui durait depuis quarante ans, et qui avait été fomenté par les Empereurs Zénon et Anastase, l'un et l'autre attachés au parti des hérétiques, ainsi que par Acace et par d'autres patriarches de Constantinople. Les démarches du saint évêque de Capoue eurent le plus heureux succès. On condamna les hérétiques, et le schisme fut éteint. Germain et ceux qui l'avaient accompagné, s'étaient trouvés plus d'une fois exposés à la fureur des hérétiques ; mais ils échappèrent toujours de leurs mains, et ils en furent quittes pour de mauvais traitemens.

Saint Grégoire-le-Grand rapporte (1) que Germain vit en esprit Paschase, diacre de l'Eglise romaine, dans les flammes du purgatoire, pour avoir adhéré au schisme de Laurent contre Symmaque, qui l'en délivra par ses prières(2).

Le même auteur dit encore (3), que saint Benoît, dans une vision qu'il eut au Mont-Cassin, vit l'âme du saint évêque de Capoue, au moment de sa mort, portée par des anges dans le sein de l'éternité bienheureuse. On met la mort de saint Germain vers l'an 540.

Voyez Baronius, *ad. an.* 519, etc. ; saint Grégoire-le-Grand, *Dial.* l. 2 et 4.

---

(1) *Dial.* l. 4, c. 40, t. II, p. 444, *ed. Ben.*

(2) Saint Grégoire dit seulement qu'il avait appris ce fait, étant enfant, de quelques personnes âgées. S'il est authentique, il fallait que Paschase se fût repenti dans ses derniers momens, ou que l'ignorance l'eût excusé devant Dieu d'avoir suivi le parti des schismatiques : car le schisme volontaire est en lui-même un péché mortel.

(3) *Dial.* l. 2, c. 35, p. 270.

S. ASTÈRE, MÉTROPOLITAIN D'AMASÉE DANS LE PONT, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Cinquième siècle.

Nous apprenons de saint Astère lui-même, qu'il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de l'éloquence et du droit, et qu'il plaida quelque temps au barreau. Mais une voix intérieure lui criait continuellement qu'il devait se consacrer au service spirituel du prochain. Il obéit enfin, il quitta sa profession et renonça à tous les avantages du monde, pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Après la mort d'Eulalius, archevêque d'Amasée, on le plaça sur le siége de cette église. Il se montra très-zélé pour la pureté de la foi, et tâcha d'inspirer à son peuple les sentimens de religion dont il était pénétré lui-même. On doit juger, à l'énergie avec laquelle il leur recommandait la charité envers les pauvres, que cette vertu était sa vertu favorite. Il peint les vices avec des couleurs capables d'en inspirer la plus vive horreur. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien-l'Apostat, en homme qui en avait été témoin (1). Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il dit en effet dans son sermon *contre les calendes*, qu'Eutrope était consul l'année précédente, c'est-à-dire, en 399. Ce sermon fut prêché le premier jour de l'année. Le Saint s'y élève avec force contre les abus qui avaient lieu ce jour-là, et qui venaient du paganisme; contre ces courses perpétuelles et tumultueuses; contre la perte d'un temps précieux, que l'on devrait employer à consacrer à Dieu par la prière les

(1) *Orat.* 3.

prémices de l'année. L'Eglise, dit-il, célèbre les fêtes de la Naissance, de l'Epiphanie, de la résurrection du Sauveur, ainsi que celles des martyrs. « Mais quelle fête les chré» tiens peuvent-ils célébrer aux calendes et dans les dé» bauches? » Les anciens donnent à Astère le titre de bienheureux et de docteur divin, qui, comme une étoile brillante, a répandu sa lumière sur tous les cœurs (2).

Les sermons qui nous restent de saint Astère, quoique en petit nombre, sont un monument éternel de son éloquence et de sa piété (3). Les réflexions en son justes et solides, l'expression naturelle, élégante et animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté et à la variété des descriptions; on y découvre une imagination forte et féconde, un génie pénétrant et maître de son sujet, et le talent si rare d'aller au cœur par des mouvemens puisés dans la nature. Son homélie sur Daniël et Susanne est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarquable. Il y enseigne que la juridiction spéciale qu'a reçue le prince des apôtres, s'étend sur tous les fidèles de l'Orient et de l'Occident; que Jésus-Christ l'a établi son vicaire, et qu'il l'a constitué le père, le pasteur et le maître de tous ceux qui devaient croire à l'Evangile (4). Dans le panégyrique de saint Phocas, martyr de Synope, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Eglise catholique, sur l'invocation des Saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leur

---

(2) *Ap. Phot. Cod.* 127.

(3) Ils ont été publiés par le P. Combefis, *Auctuar. Bibl. Part.* Les quatorze premiers sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des derniers est fort douteuse. Ils pourraient être l'ouvrage d'Astérius, évêque de Scythopolis, dont parle saint Jérôme dans son Catalogue des hommes illustres.

(4) P. 142.

vertu, etc. (5). On lit ce qui suit dans le sermon sur les saints martyrs.

« Nous conservons leurs corps honorablement enchâssés, comme des gages précieux, comme des vases de bénédiction, comme les organes des âmes bienheureuses de ces amis de Jésus-Christ, comme les tabernacles de leurs esprits tout célestes. Nous nous mettons sous leur protection. Les martyrs sont à l'Eglise ce que les soldats sont à une cidatelle. Le peuple accourt de toutes parts à leurs tombeaux, et les honore par des fêtes solennelles. Tous ceux qui sont dans l'affliction, ont recours à eux. Nous nous adressons à eux, comme à des intercesseurs, dans nos prières et nos suffrages. L'effet de cette dévotion est d'adoucir la rigueur de la pauvreté, de guérir les maladies, de calmer la colère des princes. Un père et une mère ayant un enfant malade, le prennent dans leurs bras, laissent là les médecins, courent au tombeau de quelque martyr, offrent pour lui leurs prières au Seigneur, et adressent les paroles suivantes à celui qu'ils ont choisi pour médiateur : O vous, qui avez souffert pour Jésus-Christ, intercédez pour un malade. Par le grand pouvoir que vous avez, et par la confiance qu'il vous donne, priez en faveur de ceux qui servent le même Dieu. Quoique vous soyez maintenant éloigné de nous, vous savez ce que les hommes éprouvent dans leurs souffrances et dans leurs maladies. Vous avez prié les martyrs avant que vous fussiez martyr vous-même. Vous obtîntes alors l'effet de votre demande; présentement que vous possédez ce que vous désiriez, assistez-moi à votre tour. Par votre couronne, obtenez-nous ce qui peut contribuer à notre

---

(5) P. 178.

» avancement spirituel. Lorsque quelqu'un est sur le point » de se marier, il commence par solliciter les bénédictions » du Ciel, en recourant à l'intercession des martyrs. Quel » est l'homme qui devant s'embarquer lève l'ancre avant » d'avoir invoqué le Seigneur de la mer par les martyrs? » Le Saint décrit la magnificence et le concours avec lesquels on célébrait les fêtes des martyrs dans tout l'univers. Il fait la réponse suivante aux gentils et aux eunomiens (6), qui condamnaient l'honneur que l'on rend à ces généreux soldats de Jésus-Christ. « Nous n'adorons point les martyrs, mais nous les honorons comme les vrais adorateurs de Dieu. Nous renfermons précieusement leurs » corps; nous érigeons des tabernacles sur leurs tombeaux, » afin de nous animer à suivre leurs traces. La dévotion » que nous avons pour eux n'est point sans récompense, » puisque nous jouissons de leur protection auprès de » Dieu. » Les nouveaux juifs ou les eunomiens n'honorent point les martyrs, selon lui, parce qu'ils blasphèment le Roi des martyrs, en supposant que Jésus-Christ n'est point égal à son Père. Au moins, continue-t-il, ils devraient respecter la voix des démons, qui sont forcés de confesser le pouvoir des martyrs. L'efficacité de l'intercession de ces Saints est prouvée par la délivrance des possédés, des frénétiques, etc. Astère termine son discours par une prière aux martyrs, où sont réunies la dévotion la plus tendre et la confiance la plus vive.

Voyez Photius, *Bibl. Cod.* 271; les quatorze homélies du Saint, *ap. Combefis, Auct. Bibl. Patr.* t. I, avec les extraits de quelques autres, *ap. Phot. loc. cit.*; les sept homélies sur les psaumes, publiées par Cotelier, *Mon. Gr.* t. II, p. 1. Voyez encore Tillemont, t. X; Dupin, t. III, p. 53; Fabricius, *Bibl. Gr.* l. V, c. 28, §. 8, t. VIII, p. 607; Oudin, t. I, p. 892; Ceillier, etc.

---

(6) Il appelle ces hérétiques, *nouveaux juifs*.

† LE B. THOMAS BELLACIO, DIT DE FLORENCE, OU DE RIETI, FRANCISCAIN.

Tiré des leçons de son office et de *l'Abrégé de la Vie des Saints des trois ordres de saint François*, par le P. Férot, Récollet, t. II, p. 355.

L'AN 1457.

On remarque avec édification dans la vie de plusieurs Saints dont le détail des actions nous a été conservé, qu'ils passèrent leur enfance et leur première jeunesse dans l'innocence et la piété. Thomas Bellacio n'eut pas ce précieux avantage. Né à Linaris, près de Florence, de parens qui lui donnèrent une éducation soignée, il ne sut pas se garantir de la séduction du monde; entraîné par les mauvaises compagnies, écueil si funeste pour la plupart des jeunes gens, il fut, au moins pendant quelque temps l'esclave de ses passions. Mais une affaire malheureuse, dans laquelle il se trouva compromis, devint le moyen dont la miséricorde de Dieu se servit pour lui dessiller les yeux et pour le faire entrer dans les sentiers de la vertu. Thomas vit le précipice qui était ouvert sous ses pas, il en fut effrayé, et bientôt, changé en un homme nouveau par une conversion sincère, il commença à travailler avec ardeur à l'ouvrage de sa perfection. Dans ce dessein, il s'agrégea d'abord à une pieuse confrérie de Saint-Jérôme; mais bientôt il voulut se séparer entièrement du monde, en entrant dans l'ordre de Saint-François. C'est dans ce nouvel état qu'il répara, par d'abondans et de dignes fruits de pénitence, les fautes de sa vie passée. Il parvint à un si haut degré de sainteté, qu'il paraissait plutôt la copie vivante que le disciple de son admirable fondateur. Son amour pour la solitude et pour les choses de Dieu lui fa-

cilitait les moyens de se livrer assidûment au saint exercice de la prière et de la contemplation. La pauvreté et l'obéissance étaient ses vertus favorites ; il y joignait la mortification et il la portait si loin que, partageant l'année en sept carêmes, à l'exemple de saint François, il ne vivait que de pain et de quelques légumes qu'il ne prenait pas même la peine de faire cuire. Sa boisson était l'eau pure, ou mêlée d'absinthe. Un genre de vie si austère lui mérita des grâces particulières du Ciel, et lui attira la considération des hommes. Il devint successivement compagnon du vénérable Jean de Stronconio, chargé de la réforme des Frères-Mineurs dans le royaume de Naples, et son vicaire dans une des provinces de l'ordre. Bientôt il eut à remplir une charge plus difficile, celle de convertir les fraticelles (1).

Le Pape Martin V, ayant à son retour du concile de Florence connu, par le prince de Piombino, le rare mérite de Thomas, donna à ce saint religieux la commission de chasser les hérétiques des couvens dont ils s'étaient emparés, et d'essayer de les ramener à l'unité de la foi. Le succès couronna ses efforts. Il rétablit les monastères de son ordre, les remplit de sujets vertueux, et il reçut même plusieurs fraticelles, qui, s'étant convertis, persévérèrent dans la bonne voie avec édification.

La sagesse que Thomas avait montrée dans une affaire si délicate engagea le Pape Eugène IV, à l'adjoindre au P. Albert de Sarzane, que ce Pontife envoyait vers les Orientaux, pour les inviter au concile œcuménique de Florence. Lorsqu'Albert vit que sa négociation prenait une tournure favorable, il députa Thomas avec trois autres re-

(1) *Voyez* ci-dessus tom. X, pag. 158, au 14 Juillet, à la fin de la vie de S. Bonaventure, ce qui y est raconté de l'hérésie des fraticelles, qui, au treizième siècle, désola l'Italie et subsista pendant les deux siècles suivans.

ligieux pour aller faire la même invitation au Roi d'Ethiopie. Thomas, qui ne savait qu'obéir, entreprit cette route longue et périlleuse, mais en chemin il fut, ainsi que ses compagnons, pris par les Maures, enfermé dans une vieille citerne, où pendant vingt jours on les laissa sans leur donner à boire ni à manger. Ils y passèrent trois mois, au bout desquels ils sortirent, épuisés par les besoins de tout genre qu'ils avaient éprouvés. Dans cet état déplorable, Thomas causa de l'admiration aux barbares, par son invincible patience et par son zèle à prêcher les vérités de la foi chrétienne et à combattre les erreurs de Mahomet. Il fut enfin délivré de la captivité par les Turcs, auxquels le Pape Eugène IV fit compter cinq cents écus pour la rançon de Thomas et de ses compagnons. Revenu en Italie, ce saint religieux était inconsolable de n'avoir pu obtenir la palme du martyre, qui était l'objet de tous ses vœux. Dans l'espoir qu'il y réussirait en retournant dans les lieux où déjà il avait tant souffert, il résolut d'aller trouver le Souverain-Pontife pour solliciter d'être envoyé de nouveau en Orient. Mais le moment des récompenses était arrivé pour Thomas; il s'était mis en chemin pour Rome, il fut forcé de s'arrêter au couvent de Rieti, accablé d'une fièvre qui le réduisit à l'extrémité. C'est dans ce lieu qu'il termina sa carrière, le 31 Octobre de l'an 1447. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles, ainsi que le concours des fidèles qui visitaient son tombeau, augmentant chaque jour, les Frères-Mineurs placèrent ses reliques dans un mausolée, et sollicitèrent du Saint-Siége l'approbation du culte que l'on rendait au vénérable Thomas. Clément XIV autorisa ce culte, et permit par un décret solennel que l'on honorât comme bienheureux le serviteur de Dieu.

Thomas Bellacio est une nouvelle preuve de cette vérité dont on a tant d'exemples, qu'il est possible de parvenir

à la perfection, même après avoir vécu dans le désordre. Si quelque âme pécheresse lisait ici l'abrégé des actions de ce saint pénitent, nous lui dirions avec un célèbre orateur (2) : « Vous craignez de ne pouvoir soutenir la » sainte tristesse de la pénitence, et vous avez pu soutenir » jusqu'ici la tristesse secrète du crime; la vertu vous pa» raît d'un ennui difficile à porter, et il y a si long-temps » que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, » et que nul plaisir ne saurait égayer. Ah! puisque vous » avez pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les » amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, » ne craignez plus celles de la vertu; vous avez fait dans » les peines et dans les violences inséparables du crime » l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la » piété, et d'autant plus que la grâce adoucit et rend ai» mables les violences de la piété, et que celles du crime » n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du » crime même. »

✠ LE B. ALPHONSE RODRIGUEZ, PRÊTRE DE LA SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

Tiré de la bulle de sa béatification du 20 Mai 1825.

L'AN 1617.

L'HUMILITÉ et l'obéissance qui consiste à faire abnégation entière de soi-même sont le fondement de toutes les autres vertus chrétiennes. C'est pourquoi notre divin Sauveur, en s'offrant en sacrifice sur la croix, a voulu nous apprendre

---

(2) Massillon, *Sermon pour le Jeudi de la Passion, sur la pécheresse de l'Evangile.*

par un exemple aussi sublime, que l'humilité et l'obéissance sont les devoirs les plus indispensables des chrétiens, s'ils veulent parvenir, en triomphant de l'égoïsme et de l'amour-propre, à se rendre dignes de la grâce de l'assistance divine, sans laquelle nous ne saurions combattre avec succès le péché.

Convaincue de l'importance de cette vérité, la Sainte-Eglise s'est empressée dans tous les temps d'offrir à l'imitation des fidèles l'exemple de ceux qui se sont constamment attachés à marcher dans la voie de la perfection évangélique, et de montrer qu'on ne peut se rendre digne du royaume de Dieu, que par les sentimens d'une vraie humilité, d'une complète abnégation de soi-même. C'est cette sublime vérité, dont le digne serviteur de Dieu, Alphonse Rodriguez était tellement pénétré, qu'il regardait l'exercice d'une parfaite humilité et d'une obéissance sans réserve comme le plus impérieux devoir dans la carrière du salut.

Il naquit à Ségovie, le jour de la fête du saint apôtre Jacques, patron de l'Espagne, en 1530. Ses parens, d'une naissance distinguée, l'élèverent dans une piété si éminemment chrétienne, que, dès sa tendre enfance, il avait la plus fervente dévotion pour la Sainte-Vierge. Implorant avec ardeur sa puissante intercession, son cœur était tellement ému chaque fois qu'il contemplait l'image de Marie, qu'il ne pouvait s'empêcher de la porter à ses lèvres avec une sainte tendresse. Il se maria, et embrassa le commerce. Mais Dieu, pour le rendre plus propre à marcher dans la voie de la perfection, lui enleva sa femme et l'enfant qu'elle lui avait donné, et ces malheurs lui firent si bien apprécier la valeur des choses de la terre, que, considérant mûrement toute leur vanité, il reconnut que la seule chose nécessaire, la seule chose qui dût lui importer c'était la recherche exclusive des biens impérissables du Ciel. Il se rendit donc à Valence, dans le

dessein de se faire recevoir dans une communauté religieuse. Après y avoir consulté son confesseur sur son pieux projet, et avoir reçu dans son sommeil des instructions encore plus claires sur l'ordre qu'il devait choisir, il entra dans celui de la Compagnie de Jésus. Ceci arriva en 1571, dans la quarantième année de son âge. Notre héros donna dans cette maison de si grandes preuves d'humilité et d'obéissance exemplaire, qu'après avoir subi son année d'épreuve, il prononça en 1573 les vœux de l'ordre, avec la plus tendre émotion, et qu'en 1585 il fit les vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Comme Alphonse n'aspirait dans cet ordre qu'à une perfection toujours croissante, la pratique de l'humilité et d'une entière abnégation de soi-même était devenue pour lui un devoir d'une telle importance, que partout il se chargeait de préférence des services et des travaux les plus humbles : il remplit longtemps, et même presque toute sa vie la charge de portier. Sa conduite ne fut pas moins exemplaire quant à l'obéissance. Il ne connaissait que la volonté de ses supérieurs ; sa propre volonté semblait ne plus exister. Aussi il observait avec l'exactitude la plus scrupuleuse les règles de l'ordre. Etranger au monde, à ses charmes et à son empire, son corps était véritablement devenu pour lui un fardeau accablant. Son amour envers Dieu, la contemplation de sa grandeur, de sa sainteté et de sa bonté, l'idée de cet Être adorable et parfait donnaient à ses yeux tant d'importance à la mortification, à l'oraison continuelle, aux méditations, aux veilles, aux souffrances volontaires par le moyen des ceintures d'épines et de la flagellation, ainsi qu'à tout ce qui pouvait servir à dompter et à soumettre la chair, qu'il se refusa d'une manière inflexible toute espèce d'indulgence et de complaisance envers le corps, jusqu'à ce qu'il l'eut réduit en servitude. Au milieu de ce combat continuel contre les penchans de la chair, Alphonse mourut en 1617, dans la

quatre-vingt-septième année de son âge. Son trépas, qui arriva dans la maison de l'île de Majorque, remplit aussitôt toute la contrée du bruit de sa sainteté. Le Pape Clément XIII ordonna en 1760 sur la vie et les vertus de ce saint homme, ainsi que sur les miracles opérés sur son tombeau par son intercession. En 1824, le jour de la fête du saint Fondateur de l'ordre, Léon XII se rendit lui-même à l'église où reposent ses ossemens, et proclama, après avoir fait de ferventes dévotions sur son tombeau, l'authenticité des miracles dont il s'agissait. La bulle de béatification fut rendue le 20 Mai 1825. — Dans une congrégation des Rits, qui se tint le 12 Novembre 1831, le cardinal-préfet proposa de reprendre la cause de la canonisation; et la résolution a été approuvée et confirmée par S. S. Grégoire XVI.

---

31 Octobre.

S. QUENTIN, MARTYR.

Tiré de ses actes, publiés par Surius, et assez bien écrits. L'auteur, qui vivait avant saint Eloi, assure qu'il composa son ouvrage d'après une histoire d'un témoin oculaire de la première translation des reliques du saint martyr, laquelle se fit cinquante-cinq ans après sa mort. Mais il y a ajouté quelques circonstances qui n'ont pas le même degré d'autorité, parce qu'elles ne sont fondées que sur des traditions populaires. On trouve d'autres actes de saint Quentin, qui ne méritent pas, à beaucoup près, autant de créance que les premiers, dans l'histoire de la ville de Saint-Quentin, par Claude Héméré. Voyez Tillemont, t. IV, p. 433, 436, 700.

L'AN 287.

SAINT QUENTIN, Romain de naissance, descendait d'une famille sénatorienne. Son père, suivant l'auteur de ses actes, se nommait Zénon. Rempli de zèle pour la propaga-

tion de l'Evangile, et brûlant d'un désir ardent de faire connaître aux infidèles le nom de Jésus-Christ, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien de Beauvais. Ils prêchèrent d'abord ensemble; mais ils se séparèrent quand ils furent arrivés à Amiens. Lucien fixa sa mission à Beauvais et y reçut la couronne du martyre après avoir converti un nombre considérable de païens.

Saint Quentin choisit Amiens pour y exercer son zèle apostolique. Comme il ne désirait rien tant que de détruire l'empire du démon, il priait sans cesse l'Auteur de tout bien, de faire fructifier la semence divine dans tous les cœurs de ceux qu'il instruisait. Dieu le rendit également puissant en œuvres et en paroles. Divers miracles ajoutèrent un nouveau degré de force à ses discours, que soutenait d'ailleurs une vie sainte et mortifiée. Mais son zèle lui coûta la vie, au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Rictius-Varus avait été fait préfet du prétoire par Maximien. Il n'y avait, du temps d'Auguste, qu'un seul préfet du prétoire, dont la fonction était de juger les causes, et de recevoir les appels de toutes les provinces de l'empire. Mais sous le règne de Dioclétien, chaque Empereur eut le sien; en sorte qu'il s'en trouva quatre, parce que quatre Empereurs régnaient ensemble. Constantin-le-Grand fut le premier qui en fixa le nombre, et qui détermina les districts et la juridiction de ces magistrats suprêmes de l'empire romain.

Il paraît que Rictius-Varus, dont la haine pour le nom chrétien fit tant de martyrs, faisait sa résidence à Trèves, métropole de la Gaule-Belgique. Ayant eu occasion de venir à Soissons, il y apprit les grands progrès que l'Evangile avait faits à Amiens, et il résolut d'anéantir le christianisme par la mort de celui qui le prêchait avec tant de

zèle. Lorsqu'il fut arrivé dans cette dernière ville, il fit arrêter saint Quentin, et ordonna qu'on le conduisît en prison chargé de chaînes. Le lendemain, il voulut qu'on le lui amenât, et il employa successivement les promesses et les menaces pour le gagner. Ces moyens étant inutiles, il le fit battre cruellement; après quoi on le remit en prison, sans permettre aux fidèles de lui procurer ni secours ni consolation. Dans les deux autres interrogatoires qu'il subit, on le tira sur le chevalet avec des poulies, au point qu'il en eut les os tout disloqués; on lui déchira le corps avec des verges de fil de fer; on lui versa sur le dos de la poix et de l'huile fondues, et on lui appliqua des torches ardentes sur les côtés. Le martyr, fortifié par Celui dont il défendait la cause, resta supérieur à tous ces raffinemens de cruauté; et sa tranquillité au milieu des tourmens remplit d'effroi les spectateurs.

Rictius-Varus, en partant d'Amiens, ordonna que l'on conduisît saint Quentin dans le pays des *Veromandui*, par lequel il devait passer. La capitale de ce pays se nommait *Augusta Veromanduorum*. Le préfet y attaqua de nouveau le soldat de Jésus-Christ, par les promesses et les menaces, qui ne lui réussirent pas plus que la première fois. Confus de l'inutilité de ses efforts, il le fit percer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer; il lui fit enfoncer des clous entre les ongles et la chair, et en plusieurs autres parties du corps, même jusque dans la cervelle. Enfin il ordonna qu'on lui coupât la tête; ce qui fut exécuté le 31 Octobre 287.

Les soldats gardèrent le corps du martyr jusqu'à la nuit, et le jetèrent ensuite dans la Somme. Les chrétiens le retrouvèrent au bout de quelques jours, et l'enterrèrent sur une montagne voisine de la ville. On le découvrit cinquante-cinq ans après; et une femme aveugle recouvra la

vue en cette occasion (1). On perdit encore le souvenir du lieu où était le tombeau du Saint, quoiqu'on eût bâti une chapelle à peu de distance. Au commencement de l'année 641, saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, fit chercher les saintes reliques. On les découvrit, ainsi que les clous dont le corps avait été percé. A l'exception de ces clous, des dents et des cheveux, on renferma ce précieux trésor dans une belle châsse, qui fut placée dernière le grand autel. On bâtit une nouvelle église sous l'invocation de saint Quentin, du temps de Louis-le-Débonnaire. On fit aussi une nouvelle translation de ses reliques, le 25 Octobre 825 (2). La crainte des Normands les fit porter à Laon ; mais on les rapporta le 30 Octobre 885, et elles se conservent encore chez les chanoines de Saint-Quentin. La ville porte depuis long-temps le nom du saint martyr (3).

Le martyre, si nous y sommes appelés, est un hommage que nous devons à Dieu, un devoir que la religion nous impose. Heureux celui qui, par une grâce spéciale, est destiné à sceller sa foi par l'effusion de son sang! Quelle gloire, quelle félicité pour un faible mortel, pour un pauvre pécheur, de faire le sacrifice d'une vie misérable, pour Celui qu'un excès d'amour a porté à sacrifier une vie infiniment précieuse pour le salut des hommes! Les mar-

---

(1) *Act. Mart.* et saint Grégoire de Tours, *de Glor. Martyr.* c. 73.

(2) Héméré, *Hist. Aug. Verom.* l. 2, p. 72, 79.

(3) Cluvier et Samson pensent que la ville appelée *Augusta Veromanduorum*, fut détruite par les Barbares dans le cinquième siècle, et qu'elle était dans l'endroit où est l'abbaye de Vermand, de l'ordre de Prémontré, laquelle est située à trois lieues de Noyon, et à quatre de Péronne. Mais l'abbé de Longuerue prouve par les actes de saint Quentin, par saint Grégoire de Tours, et par plusieurs chroniques, que le corps du Saint fut enterré près d'*Augusta Veromanduorum*, et qu'on l'a toujours gardé dans cette ville. Il suit de là que la ville de Saint-Quentin est à la même place qu'*Augusta Veromanduorum*. Ce sentiment se prouve encore par le voisinage de la rivière de Somme.

tyrs, selon l'étomologie de ce mot, sont des témoins, c'est-à-dire, *qu'ils rendent témoignage* à la puissance et à la bonté de Dieu, dans lequel ils mettent leur unique confiance, et à la vérité de l'Evangile, qu'ils confirment par leur sang. Or, de tous les témoignages, c'est le plus authentique, le plus glorieux à l'Être suprême, le plus édifiant pour les fidèles, le plus capable de convaincre ceux qui ne croient point en Jésus-Christ. Aussi la constance des martyrs a-t-elle particulièrement contribué à l'établissement du christianisme; c'est un des moyens que la divine Providence a choisis pour accomplir cette grande œuvre. Rendons-nous témoignage à Dieu et à notre religion, au moins par la pratique des vertus qui nous sont prescrites? ou plutôt ne déshonorons-nous point par nos vices cette sainte Eglise dont nous avons l'honneur d'être les membres, et n'exposons-nous point le Nom adorable de notre Dieu, aux blasphêmes des infidèles.

S. FOILLAN, MARTYR.

L'AN 655.

SAINT FOILLAN était frère de saint Ultan et de saint Fursy. Ils eurent pour père, Fyltan, Roi de Munster, en Irlande. Fursy embrassa l'état monastique dans les Isles. Etant revenu dans sa patrie, il engagea ses deux frères à renoncer au monde. Il passa depuis en Angleterre, et bâtit le monastère de Cnobbersburg, dans le royaume des Est-Angles. Il en donna la conduite à Foillan, qu'il avait fait venir d'Irlande.

Après la mort de saint Fursy, arrivée à Peronne, vers l'an 650, Ultan et Foillan passèrent en France. On lit dans quelques auteurs, que Foillan fit un voyage à Rome,

et qu'il y fut sacré évêque régionnaire. Quoi qu'il en soit de cette ordination, il est au moins certain que le Saint ne tarda pas à rejoindre Ultan, son frère. Ils quittèrent l'un et l'autre Cambrai, pour se rendre à Nivelles, dans le Brabant, où sainte Gertrude était abbesse. Le monastère qu'elle gouvernait avait été fondé par le B. Pepin de Landen, son père, et par la B. Ite, sa mère. Il y avait aussi dans le voisinage un monastère pour des hommes. Les deux frères y restèrent quelque temps. En 652, sainte Gertrude donna à Ultan un terrain pour bâtir un hôpital et un monastère, entre la Meuse et la Sambre, alors dans le diocèse de Maestricht, aujourd'hui dans celui de Namur. C'était l'abbaye de Fosse. Sainte Gertrude retint Foillan à Nivelles, afin qu'il instruisît les religieuses. Le Saint se chargea aussi de l'instruction du peuple, dans les villages voisins. S'étant mis en route avec trois compagnons, en 655, pour aller voir son frère à Fosse, il fut massacré par des voleurs ou des infidèles, dans la forêt de Sonnef, aujourd'hui Charbonnière, en Hainaut. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'église de Fosse, qui, à la fin du dernier siècle, était desservie par des chanoines séculiers.

Saint Ultan, vulgairement saint Outain, mourut le premier Mai 686, après avoir gouverné plusieurs années les monastères de Fosse et du Mont-Saint-Quentin.

Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 19, et l'ancienne vie de saint Foillan, publiée par D. Ménard, *Addit. ad Martyrol. Ben.* p. 900; le P. Le Cointe, *ad an.* 654, 655, 686; Molanus, Lemire et Ussérius, *Antiq. Brit.*

S. WOLFGANG, ÉVÊQUE DE RATISBONNE, EN BAVIÈRE.

L'AN 994.

Wolfgang, selon Radérus, descendait d'une famille fort illustre. Mais nous aimons mieux nous en rapporter à l'ancien auteur de sa vie, qui dit que ses parens étaient d'une condition médiocre. Il eut la Souabe pour patrie. A l'âge de sept ans, on le mit sous la conduite d'un vertueux ecclésiastique du voisinage. Quelque temps après on l'envoya au monastère de Richenaw (1). Cette maison était alors une célèbre école de science et de vertu, et plusieurs églises allaient y chercher des pasteurs. Wolfgang s'y lia d'une étroite amitié avec un jeune seigneur nommé Henri. Celui-ci était frère de Poppon, évêque de Wurtzbourg, qui établit une grande école dans sa ville épiscopale, et qui y attira un savant professeur d'Italie, nommé Etienne.

Notre Saint ne désirait rien tant que de pouvoir se livrer entièrement à la prière et à la contemplation. Mais Henri qui le chérissait pour ses vertus et ses rares talens, ne voulut point se séparer de lui; il exigea même qu'il l'accompagnât à Wurtzbourg. Ils suivirent l'un et l'autre les leçons d'Etienne. Une contestation s'étant un jour élevée sur le sens d'un passage difficile, Wolfgang l'expliqua avec beaucoup de clarté; en sorte que toutes les fois qu'il se rencontrait quelque difficulté, on s'adressait plutôt à lui qu'au maître. Etienne en conçut de la jalousie, et employa pour persécuter le Saint, tous les moyens que sa passion pût lui inspirer. Wolfgang garda le silence, et tâ-

(1) *Augia*, en latin. Ce monastère, fondé par Charles-Martel en 724, fut uni à l'évêché de Constance en 1536.

cha de profiter de cette épreuve pour sa sanctification. Ce qu'il voyait et souffrait, ne faisait que le dégoûter de plus en plus du monde. Il cherchait un monastère où il pût apprendre à mourir à lui-même.

Henri s'aperçut du penchant qu'avait son ami pour la solitude; il l'engagea à rester dans le monde pour servir le prochain. Ayant été élu archevêque de Trèves en 956, il le pressa de venir avec lui. Wolfgang y consentit, mais à condition qu'il n'aurait d'autre emploi que celui de tenir une école pour les enfans. Il se chargea depuis d'une communauté d'ecclésiastiques, avec le titre de doyen. Il remplit ces deux places avec un zèle et une piété qui donnèrent la plus haute idée de sa vertu.

Après la mort de Henri, il passa quelque temps avec Brunon, archevêque de Cologne, sans qu'on pût lui faire accepter aucune dignité ecclésiastique. Enfin il se retira dans le monastère d'Ensilden, gouverné alors par un Anglais, nommé George, qui avait quitté son pays pour servir Dieu dans le silence et la pratique de la mortification. L'abbé, qui trouva que la réputation de Wolfgang était bien au-dessous de son mérite, lui donna la direction de l'école du monastère, qui devint bientôt la plus florissante de tout le pays. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, dans le diocèse duquel était l'abbaye, l'ordonna prêtre, malgré l'opposition qu'y voulut former son humilité. Wolfgang, qui reçut l'Esprit-Saint avec l'imposition des mains, demanda à son abbé la permission de suivre les mouvemens de son zèle, et elle lui fut accordée en 972. Il partit donc avec quelques religieux animés du même esprit, et alla prêcher la foi aux peuples de la Hongrie. Cette mission n'eut pas tout le succès qu'on en avait espéré. Mais l'évêque de Passaw retint le Saint auprès de lui pendant quelque temps. Il le fit recommander secrètement à l'Empereur Othon II, et le lui représenta comme le sujet le plus ca-

pable de remplir le siége de Ratisbonne qui était alors vacant. Pour ne point effaroucher l'humilité de Wolfgang, l'Empereur lui fit dire de se rendre à Ratisbonne, sous prétexte de quelques affaires. Quand il y fut arrivé, l'archevêque de Saltzbourg, et plusieurs autres évêques de la province qui étaient dans cette ville, le virent élire canoniquement par le clergé et le peuple, comme ils s'y attendaient. L'élection faite, ils le remirent entre les mains de personnes sûres qui le conduisirent à Francfort, où était l'Empereur. Ce prince lui donna l'investiture du temporel de son évêché, sans avoir égard aux prières réitérées qu'il lui faisait pour obtenir la permission de retourner dans son monastère. Wolfgang, de retour à Ratisbonne, fut sacré.

Il continua de porter l'habit monastique, et de suivre, autant qu'il lui était possible, les observances de l'état religieux qu'il avait embrassé. Son premier soin fut de faire un réglement pour sa maison, et de réformer les abus qui s'étaient introduits parmi le clergé, tant séculier que régulier. Il prêchait avec un zèle infatigable; et comme il était homme de prières, il possédait souverainement l'art de toucher les cœurs. Il remplissait ses autres devoirs avec la même fidélité. Les pauvres trouvaient en lui un père tendre et compâtissant. Il donnait à la prière une partie des nuits, outre le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations ordinaires. Quelquefois encore il se retirait dans la solitude pour vaquer plus librement à la contemplation.

Une grande partie de la Bohême se trouvait alors dans son diocèse. Il consentit qu'on l'en démembrât, et qu'on en fît un nouvel évêché, dont le gouvernement fut confié à saint Adelbert. Ce sacrifice d'une partie de son revenu ne lui coûta rien, parce qu'il s'agissait de la plus grande gloire de Dieu. Henri, duc de Bavière, avait pour Wolfgang une vénération singulière; il voulut qu'il veillât sur

l'éducation de ses quatre enfans, savoir, Henri, depuis Empereur d'Allemagne; Brunon, qui mourut évêque d'Augsbourg; Gisèle, qui fut Reine de Hongrie, et Brigitte, qui, après avoir renoncé au monde, mourut abbesse d'un monastère à Ratisbonne. Les vertus et les rares qualités de ces princes et de ces princesses donnèrent souvent lieu de dire : « Ayez des saints pour maîtres, et vous aurez de » saints Empereurs. »

Wolfgang ayant entrepris un voyage par un motif de charité, tomba malade en route, et mourut à Pupping, en Autriche, le 31 Octobre 994. Son corps fut rapporté à Ratisbonne et enterré dans l'église de Saint-Emméran. Le Pape Léon IX le mit au nombre des Saints, en 1052, d'après plusieurs miracles opérés par son intercession; il fit aussi renfermer ses reliques dans une châsse (2).

Voyez sa vie, par un de ses disciples, *ap. Mabil. Sec.* 5, *Ben.* p. 812; *Hundius, Hist. eccl. Metrop. Salzburgens.*; Aventin, *Annal. Boior.*; Raderus, *Bavaria Sancta*, t. I, p. 94.

---

(2) Nous avons de saint Wolfgang une paraphrase sur le *Miserere*, que D. Pez a publiée dans son *Thesaurus anecdotorum, Augustæ Vindelicor. an.* 1721, t. II, p. 15, *ad* p. 20. Il y déplore ses péchés de la manière la plus pathétique : chaque mot respire la componction la plus vive.

1er Novembre.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS VULGAIREMENT LA TOUSSAINT.

Cette fête a été instituée pour honorer tous les Saints qui règnent dans le ciel. L'Eglise s'y est proposé, 1° de rendre à Dieu des actions de grâces pour les bienfaits dont il a comblé ses élus. 2° De nous exciter à imiter leurs vertus, en nous mettant sous les yeux cette multitude de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et en nous faisant contempler le bonheur ineffable dont ils jouissent, et auquel nous sommes appelés. 3° De solliciter la bonté céleste en faveur de ses enfans, par les mérites de ces puissans intercesseurs. 4° De les mettre à portée de réparer les fautes qu'ils peuvent avoir commises dans la célébration de chaque fête particulière, et de glorifier le Seigneur dans les Saints qu'ils ne connaissent pas, ou dont la fête n'a point de jour fixe parmi les fidèles. Que de reproches n'avons-nous pas à nous faire sur ce dernier article? Suppléons aujourd'hui par notre ferveur aux manquemens occasionnés par notre lâcheté dans les autres fêtes de l'année, celle-ci les comprend toutes; elle est encore l'image de cette fête éternelle que Dieu lui-même célèbre dans le ciel avec tous les Saints. Unissons nos louanges à celles de ces bienheureux; bénissons le Seigneur avec eux, de ce qu'il leur a fait ressentir avec tant de tendresse l'effet de ses miséricordes, et de ce qu'en particulier il les a enrichis avec tant de magnificence de tous les trésors de la grâce (1).

(1) C'est la dédicace qui se fit à Rome, de l'église du Panthéon ou

Dans cette fête, comme dans toutes celles que nous célébrons en l'honneur des Saints, le culte suprême se

---

de la Rotonde, qui donna occasion à l'établissement de la fête dont il s'agit. Le Panthéon était un temple que Marcus Agrippa, favori d'Auguste, avait fait bâtir, et avait dédié à Jupiter le Vengeur. Il voulait par-là, suivant Pline, faire sa cour à l'Empereur, qui venait de remporter la victoire à Actium sur Antoine et Cléopâtre. On l'appela Panthéon, soit parce qu'on y plaça la statue de Mars avec celles de plusieurs autres divinités, soit, comme le pense Dion, parce que la figure de ce temple représentait les cieux, appelés par les païens la *résidence de tous les dieux*; et c'est la l'étymologie du mot grec *Panthéon*.

Ce chef-d'œuvre d'architecture est un demi-globe, sa hauteur étant presque égale à sa largeur; il a cent cinquante-huit pieds de diamètre. Il n'y a ni piliers ni fenêtres; le jour n'y entre que par une large ouverture de forme ronde, qui est en haut et au milieu. Au-dessous et vis-à-vis est l'orifice d'un égoût avec un couvercle de cuivre concave, et percé de plusieurs trous, pour recevoir la pluie qui tombe par l'ouverture d'en haut. (Voyez le *Théâtre d'Italie*, t. IV, p. 14, *et fig.* 57. 58, 59, *fol.*) Les réparations et les embellissemens que l'on a faits dans l'intérieur de ce fameux temple, y ont apporté de grands changemens; et il n'y a plus, pour ainsi dire, d'antique que l'extérieur.

Théodose-le-Jeune, qui monta sur le trône en 408, démolit tous les temples des idoles en Orient. Mais Honorius, son oncle, se contenta de les fermer en Occident; il voulut qu'on les laissât subsister comme un monument de l'ancienne magnificence de l'empire. L'état de discrédit où l'idolâtrie était tombée, ne donnant plus lieu de craindre d'en voir renouveler les superstitions, ces édifices, en quelques endroits, furent purifiés et changés en églises, et le vrai Dieu triompha des fausses divinités dans leurs propres temples.

Lorsque les Saxons, établis en Angleterre, reçurent la foi, saint Grégoire écrivant au Roi Ethelbert, l. 11, *ep.* 66, *ol.* 60, p. 1165, l'exhorta à détruire les temples des idoles. Mais dans une lettre qu'il adressa depuis à saint Mellit, l. 11, *ep.* 76, *ol.* 71, p. 1176, t. II, *ed. Ben.*, il permit de les changer en églises.

Le Pape Boniface IV fit purifier et ouvrir le Panthéon, et en 607, il le dédia sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de tous les martyrs; ce qui lui a fait donner le nom de *S. Maria ad Martyres*. Il fut aussi appelé Rotonde. On faisait la fête de cette dédicace, le 13 de Mai.

Vers l'an 731, le Pape Grégoire III consacra une chapelle dans l'église de Saint-Pierre en l'honneur de tous les Saints; et depuis ce temps

rapporte à Dieu, et le culte intérieur que nous rendons aux Saints, a pour objet de payer le tribut de l'hommage souverain à Dieu seul, de qui les Saints ont reçu tous les avantages précieux dont ils jouissent; et lorsque nous les prions, nous ne leur demandons autre chose, sinon qu'ils intercèdent pour nous auprès du Seigneur. Les honorer donc, c'est honorer Dieu en eux et par eux; c'est honorer Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, le Sauveur du monde, le Roi des Saints, le principe de leur sainteté et de leur gloire; c'est dans son sang qu'ils *ont lavé leurs vêtemens;* c'est à lui qu'ils sont redevables de leur pureté et de l'éclat de leur innocence. Nous regardons leurs vertus comme des copies de ce divin original, comme les images de ses propres vertus, qu'il a produites en eux par l'effusion de son esprit et de sa grâce. Il n'y en a aucune en effet qui n'ait été retracée par quelque Saint d'une manière particulière. Nous admirons sa vie cachée dans la solitude des anachorètes; sa pureté sans tache dans les vierges; sa patience ou sa charité dans ceux-ci; son zèle dans ceux-là; dans tous enfin, quelque degré de cette plénitude de toute vertu et de toute sainteté qui n'appartient qu'à

---

là, on a toujours célébré à Rome la fête dont nous parlons ici. Le Pape Grégoire IV étant venu en France, l'en 837, sous le règne de Louis-le-Débonnaire, la fête de tous les Saints s'y introduisit, et fut bientôt presque universellement adoptée. Voyez Jean Béleth, théologien anglais, qui florissait à Paris en 1328, *Rationale de divinis Officiis et Festivitatibus*, c. 127; Durand, évêque de Mende, lequel fut légat de Grégoire X au concile de Lyon, *Rationale divin. Officiorum*, l. 7, c. 44; Thomassin, *Traité des Fêtes*; Fronteau, *in Calend.*, p. 145.

Avant la dédicace de la Rotonde, on célébrait le premier de Mai la fête de tous les Apôtres.

Les Grecs célébraient une fête de tous les Saints, le Dimanche après la Pentecôte. Voyez Smith. de *hod. statu Eccl. Gre.* p. 19, et Benoit XIV, *de festis in Diœces. Bonon. Op.* t. XIII.

lui. Non-seulement les vertus des Saints sont des copies de la vie et de l'esprit de Jésus-Christ ; elles sont encore le prix de son sang ; ce sont ses dons, ses grâces. En honorant les Saints, nous honorons celui qui est l'auteur de tout bien ; en sorte qu'on peut dire que toutes les fêtes des Saints ont été instituées pour honorer Dieu et Jésus-Christ.

Quand nous célébrons les fêtes des Saints, et sur-tout celle qui nous occupe présentement, notre dévotion doit principalement consister à louer Dieu, et à le remercier de cette bonté infinie qu'il a fait éclater en faveur de ses élus. L'hommage que Dieu exige d'abord de nous, c'est la louange, le premier acte d'amour et de complaisance dans les adorables perfections de la Divinité. C'est pour cela que dans les psaumes, le plus parfait modèle des prières, il n'y a point de sentimens qui soient répétés plus souvent et avec plus d'ardeur, que ceux de l'adoration et de la louange. Ce sera l'emploi des bienheureux dans le ciel pendant toute l'éternité. En contemplant les perfections divines, ils s'embrassent d'une ardeur toujours renaissante et toujours nouvelle ; aussi ne peuvent-ils cesser de s'unir au souverain bien de toutes les puissances de leur âme.

Combien de Saints de l'un et de l'autre sexe ont renoncé au monde et à ses plaisirs, pour se consacrer entièrement aux exercices de la louange, de l'amour, de la componction ! C'est là que tous les serviteurs de Dieu puisent la force dont ils ont besoin pour avancer dans la vertu ; ils y trouvent encore des délices ineffables. A la vérité ils ne sont point capables ici-bas de louer Dieu continuellement par leur voix ou par les affections actuelles de leurs cœurs ; mais au moins tâchent-ils de le faire par la continuité de leurs désirs, et ils s'efforcent, par le motif qui anime leurs actions, de louer Dieu sans interruption par toute la suite de leur vie.

Nous le louons d'abord pour sa majesté, sa justice, sa sainteté, sa puissance, sa bonté, sa gloire. La joie que nous causent ses perfections sans bornes, nous porte à inviter toutes nos facultés, avec toutes les créatures, à le bénir; nous trouvons notre joie à être, pour ainsi dire, abîmés dans sa grandeur, avec laquelle nos louanges ne pourront jamais avoir aucune proportion, et que notre imagination ne pourra jamais nous représenter. Pour suppléer à notre faiblesse, nous avons recours à l'Agneau sans tache, qui nous a été donné pour être offert en holocauste d'un prix infini, et par l'oblation duquel la Divinité est dignement honorée.

Nous nous réjouissons encore dans la gloire que Dieu possède en lui-même, et qu'il tient de lui seul. Tirant de son propre fonds sa grandeur et son bonheur infini, il n'a pas besoin de nous, sa gloire intérieure est indépendante, et nos hommages ne peuvent l'augmenter : c'est en cela que consiste son souverain bonheur. Mais il y a une gloire extérieure qu'il reçoit de ses créatures ; et quoiqu'il n'en ait pas besoin, elle n'en est pas moins un devoir indispensable; toutes les créatures sont tenues à un hommage extérieur, pour reconnaître sa puissance et sa sainteté. Nous ne le lui devons pas seulement pour sa grandeur et sa gloire : nous le lui devons encore pour sa bonté, sa sagesse, et ses autres attributs, qu'il manifeste dans toutes ses œuvres. Comme nous ne sommes que des composés de ses miséricordes, nous sommes obligés de le remercier sans cesse de ce que, par une bonté toute gratuite, il nous a comblés de tant de bienfaits dans l'ordre de la nature et de la grâce.

Enfin, nous devons le louer et le remercier pour toutes les créatures qu'il a tirées du néant depuis le commencement du monde, et de toutes les merveilles qu'il a opérées en elles ou en leur faveur. De là vient que le Psalmiste

et les prophètes racontent si souvent ses merveilles, et qu'ils invitent tous les êtres à glorifier le nom du Seigneur. Mais c'est sur-tout dans ses Saints que Dieu est admirable (2). C'est pour eux qu'il a formé ce monde, qu'il le conserve et le gouverne. Dans les révolutions des empires, dans la ruine ou la conservation des villes et des peuples, il a toujours en vue le salut de ses élus. Par une dispensation secrète mais admirable de sa providence, *tout contribue au bien de ceux qui l'aime* (3). Il abrégera pour eux *les jours mauvais* à la fin du monde (4). Souvent, pour la sanctification d'une âme choisie, il conduit une multitude innombrable de causes secondes, et les dirige aux fins qu'il s'est proposées. C'est pour ses élus qu'il a envoyé son Fils, que ce Fils qui lui est consubstantiel est né, a sacrifié sa vie sur une croix, a opéré tant de prodiges, accompli tant de mystères, institué tant de sacremens, établi sur la terre une Eglise qu'il ne cesse d'assister. Que d'œuvres admirables pour la justification d'un pécheur, pour la sanctification d'une âme! Aussi n'y a-t-il rien où éclatent davantage la bonté, la miséricorde et la puissance de Dieu. La création de l'univers ne peut être comparée avec le salut d'une âme, opéré par la rédemption de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer avec quelle tendresse le souverain Seigneur de toutes choses veille sur chacun de ses élus? De quels dons ne les orne-t-il pas? Il les élève à la dignité la plus sublime et la plus étonnante; il les associe à la compagnie de ses anges; il les fait cohéritiers de son Fils. Il a su, par son bras tout-puissant et tout miséricordieux, les affranchir de l'esclavage du démon, les arracher aux

---

(2) Ps. LXVII, 36.
(3) Rom. VIII, 28.
(4) Marc. XIII, 20.

flammes de l'enfer ; il les a purifiés de leurs souillures, et par les ornemens de sa grâce, il leur a communiqué une beauté ravissante. De quelle gloire ne les a-t-il pas couronnés ! Et de quels moyens s'est-il servi ? des ignominies, des tourmens, des tentations, des épreuves de toute espèce.

Lazare, qui était ici-bas couvert d'ulcères, et auquel le mauvais riche refusait les miettes qui tombaient de sa table, est présentement assis sur un trône de gloire, et enivré de délices que l'œil n'a jamais vues, et que l'esprit de l'homme n'a jamais comprises. De pauvres pécheurs, qui étaient sur la terre le rebut du monde, sont assis à la droite de Jésus-Christ, pour juger le monde avec lui au dernier jour, et pour rendre témoignage à l'équité de la sentence qu'il prononcera contre les méchans. Telle est la gloire dont ils sont environnés, que nous pouvons bien nous écrier avec le Psalmiste : *O mon Dieu, vous comblez vos amis d'un honneur excessif* (5) !

Ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste sont choisis des douze tribus d'Israël (6), et de toutes les nations, sans aucune distinction de Grec ou de Barbare. Ce sont des personnes de tout âge, parce qu'il n'y en a aucun où l'on ne puisse parvenir au ciel ; il y en a de tout état, de toute condition ; les uns ont vécu sur le trône, les autres dans l'obscurité ; ceux-ci dans la profession des armes, ceux-là dans le commerce ; il y a des magistrats, des ecclésiastiques, des moines, des vierges, des personnes mariées, des veuves, des esclaves, etc. Point de condition, en un mot, qui n'ait ses Saints. Mais comment se sont-ils sanctifiés ? en remplissant chacun les devoirs de leur état ; en se faisant des moyens de salut des circonstances ordinaires de la vie, de l'adversité comme de la pros-

---

(5) Ps. CXXXVIII, 16.
(6) Apoc. VII, 3, 4, etc.

périté, de la santé comme de la maladie, des honneurs comme des mépris, des richesses comme de la pauvreté. Voilà l'effet de cette miséricorde, qui sait diversifier à l'infini ses opérations (7). Le Seigneur a employé tous les moyens; il a mis tout en œuvre, *pour montrer aux siècles à venir l'abondance et les richesses de sa grâce* (8). Aussi les esprits bienheureux ne cessent ils de louer la puissance et la bonté divine, dont ils seront des monumens éternels. Chacun d'eux dira pendant l'éternité : *Je chanterai le Seigneur, parce qu'il a triomphé avec gloire, etc.* (9) ; et jetant leurs couronnes devant son trône, ils lui rapportent tout l'honneur de leurs victoires (10). « Il ne sait, s'écrient-» ils, que couronner ses dons en nous (11). » Nous sommes invités à nous joindre à l'Eglise militante, pour bénir et remercier le Seigneur de ce qu'il a comblé ses élus de tant de grâces. Mais nous devons en même temps le conjurer d'avoir compassion de nous ; de nous tirer par sa miséricorde de cet abîme de misères et de péchés où nous gémissons ; de guérir les maladies de nos âmes, et de nous conduire par les saintes rigueurs de la pénitence à la félicité des Saints.

Mais pour nous exciter à obtenir cette félicité, nous ne devons jamais perdre de vue l'exemple des Saints ; nous devons en augmenter sans cesse le désir en méditant sur la gloire qu'ils possèdent, et qu'ils brûlent de partager avec nous. Leur immortalité nous inspirera du mépris pour les honneurs frivoles de ce monde. La joie ineffable dont

---

(7) I Pet. IV, 4.
(8) Eph. II, 7.
(9) Exod. XV, 1, 2, 11, 13, 18.
(10) Apoc. IV, 11 ; Ps. CXV, 1.
(11) *Nil Deus in nobis præter sua dona coronat.*
S. Prosp. Carm. de Ingratis.

ils jouissent, qui satisfait tous leurs désirs, qui remplit toute la capacité de leur cœur, nous fera dédaigner les faux plaisirs de cette vie, et affronter les persécutions des méchans, et tout ce que l'on peut souffrir sur la terre. Pourrions-nous n'être pas transportés hors de nous-mêmes, lorsque nous pensons que, par la miséricorde divine, nous sommes capables de parvenir à un bonheur immense qui ne finira jamais ? Comment alors ne pas renoncer à tout ce qui serait capable d'empêcher notre félicité, et ne pas saisir tous les moyens de nous en assurer la possession? Comment n'être pas enflammé d'un désir ardent de nous voir admis dans la société des amis de Dieu, pour être couronnés avec eux d'une gloire éternelle?

Un général, qui, de simple soldat, était parvenu aux premiers grades de la milice par sa valeur et sa conduite, aimait à s'entretenir familièrement avec les soldats qu'il commandait. Il leur disait qu'il avait porté le mousquet et fait sentinelle comme eux, qu'il avait mené un genre de vie tout semblable, et qu'il avait supporté les mêmes fatigues. Il leur racontait que dans les siéges il avait creusé des tranchées, porté des fascines ; qu'il avait toujours été le premier à monter à l'assaut, à forcer un poste dangereux. Il entrait dans le détail des divers moyens qui l'avaient fait passer successivement par les grades de sergent, de lieutenant, de capitaine, de colonel et d'officier général. Il est difficile de concevoir combien les soldats étaient animeés par de pareils discours, et quelle impression faisait sur eux l'exemple qu'ils avaient devant les yeux. Ils ne se plaignaient plus des fatigues ni des dangers ; ils en faisoient un sujet de joie et d'ambition ; chacun d'eux les regardait comme un moyen de s'avancer et de parvenir aux mêmes grades que le général. Ils n'ignoraient cependant pas que rien n'était plus incertain que l'objet de leurs espérances ; que la plus petite promotion s'achète par

les plus grands dangers ; et que, quand ils auraient de leur côté les succès les plus heureux, les exploits les plus glorieux, la récompense et la distinction qu'ils avaient en vue était quelque chose de si extraordinaire, qui dépendait de tant de circonstances, et qui était si sujette aux caprices de la fortune, qu'ils ne devaient pas raisonnablement se la promettre. Le cas est tout différent dans l'affaire du salut. Le choix est dans notre propre cœur. Quelque immense que soit la gloire à laquelle nous aspirons, c'est Dieu lui-même qui nous invite à y prétendre, et qui veut bien être notre lumière et notre force. Nous sommes sûrs, avec le secours de sa grâce, laquelle ne nous manque jamais que par notre faute, de parvenir à ce bonheur qui n'aura point de fin, et qui surpasse toutes les pensées de notre esprit. Combien de Saints le possèdent déjà! Ils nous ont tracé par leurs exemples la route que nous devons suivre; ils étaient ce que nous sommes, voyageurs sur la terre; ils avaient la même nature. Elie, dit l'apôtre saint Jacques (12), était sujet aux mêmes infirmités que nous. Ils se sont cependant tous sanctifiés. En vain voudrions-nous alléguer les obstacles que nous avons à surmonter; les Saints se trouvaient dans les mêmes circonstances, et peut-être dans des circonstances plus délicates. Combien eurent à lutter contre les attraits de la volupté, contre les piéges de la grandeur, contre la séduction de la flatterie, contre l'injustice de leurs ennemis, contre les horreurs de la prison, contre la rage des persécuteurs, contre la cruauté des bourreaux? Non-seulement ils triomphèrent de toutes ces difficultés, mais ils en firent encore des moyens de salut; ils en devinrent plus attentifs à veiller sur aux-mêmes, plus fervens dans la prière, plus mortifiés, plus pénitens, plus appliqués à la pratique des bonnes œuvres.

(12) Ch. V, v. 17.

Comment, encore une fois, nous excuserions-nous sur notre fragilité ? Les Saints étaient pétris du même limon que nous; mais connaissant leur faiblesse mieux que nous ne connaissons la nôtre, ils évitaient tout ce qui était capable d'allumer le feu de leurs passions, ils fuyaient les occasions du péché, ils s'établissaient de plus en plus dans la pratique de l'humilité, ils puisaient sans cesse de nouvelles forces dans la fréquentation des sacremens et dans l'exercice de la prière. C'était par la réunion de ces différens moyens qu'ils triomphaient d'eux-mêmes et des ennemis du dehors. Il ne tient qu'à nous de faire usage des mêmes secours. Le sang de Jésus-Christ fut versé pour nous comme pour eux. La grâce du Sauveur ne nous manque pas; c'est nous qui lui manquons. Si les difficultés nous arrêtent, si les tentations nous effrayent, si les ennemis, comme autant de monstres prêts à nous dévorer (13), se présentent sur la route, ne perdons point courage; au contraire, redoublons d'ardeur, en nous écriant avec Josué : *Le Seigneur est avec nous, que pourrions-nous craindre* (14)! Si le monde nous poursuit, souvenons-nous que les Saints l'ont combattu, et sont sortis victorieux de toutes ses attaques. Si nos passions sont violentes, Jésus-Christ nous a fourni des armes pour les soumettre et les tenir sous le joug. Que n'en ont pas souffert un grand nombre de Saints! Combien, avec Jean-Baptiste, ont résisté à leurs assauts par la vigilance, la mortification et la retraite ! Dieu a permis que d'autres en fussent horriblement tourmentés; mais en même temps il soutenait leur ferveur, il leur faisait remporter la victoire sur ces ennemis du salut, et il les en rendait enfin les maîtres. Il y a des Saints dans le ciel qui eurent d'abord le malheur de fortifier

(13) Num. XIII, 34.
(14) Num. XIV, 9.

leurs passions par des habitudes criminelles : de ce nombre fut Augustin ; il vécut plusieurs années dans des désordres honteux ; mais il eut enfin le bonheur de triompher de ses penchans , et de se consacrer à la pratique de la vertu. Il ne serait pas possible de compter ces saints pénitens , qui gémirent sous des chaînes plus pesantes que les nôtres , et qui les brisèrent en se faisant une courageuse violence. Si nous étions moins lâches , nous trouverions que les difficultés que nous alléguons ne sont souvent qu'imaginaires ; nous ne redouterions plus les voies laborieuses de la pénitence ; nous ne balancerions plus de faire ce que firent tant de Saints de l'un et de l'autre sexe, des vierges délicates, de jeunes gens d'une faible complexion et élevés dans la mollesse , des princes , des Rois , et nous nous écrierions souvent avec saint Augustin : « Pourquoi ne ferai-je » pas ce que tels et telles ont eu la générosité de faire (15). »

Ces exemples sont biens propres à nous encourager, et à faire taire tous les prétextes. Ne disons plus que l'exemple du Fils de Dieu est trop élevé au-dessus de nous. Considérons cette multitude innombrable de Saints qui nous invitent à porter le joug de l'Homme-Dieu , et qui nous disent avec saint Paul : *Soyez nos imitateurs* , *comme nous l'avons été de Jésus-Christ* (16). Ce sont des hommes qui nous étaient semblables en tout ; ainsi notre lâcheté n'a plus d'excuse. Ils forment une nuée de témoins qui nous montrent par leur propre expérience , que la pratique de la perfection chrétienne est facile et pleine de douceur. Ils s'élèveront au dernier jour , et condamneront les pécheurs , qui se verront couverts d'une confusion inexprimable (17).

---

(15) *Tu non poteris quod isti et istæ ?* S. Aug. Conf.

(16) 1 Cor. XI , 1.

(17) Dan. XII , 2.

Nous devons donc nous animer par leurs exemples; et en considérant souvent ces vainqueurs du monde, revêtus de robes d'immortalité, disons-nous souvent à nous-mêmes : Les Saints ont été mortels comme nous, faibles et sujets aux passions de cette misérable vie; si nous sommes fidèles à nos engagemens envers Dieu, nous deviendrons bientôt les compagnons de leur gloire et de leur bonheur. Mais il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, c'est-à-dire, que nous portions notre croix, que nous renoncions au monde et à nous-mêmes, que nous menions une vie de travail, de prière, et de pénitence. Nous sommes perdus, si nous marchons par une autre route. Il faut renoncer au monde et à la chair avec les Saints, ou s'attendre à être exclus du ciel avec les méchans.

Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Sauveur, qu'un Evangile, qu'un paradis. Il n'y a qu'une loi, et elle est invariable. C'est une erreur bien dangereuse que de s'imaginer que les chrétiens qui vivent dans le monde, ne soient point tenus de tendre à la perfection, ou qu'ils peuvent se sauver en suivant une autre route que les Saints. On aime à se persuader, d'après l'exemple du grand nombre, qu'il y a une espèce de voie mitoyenne pour aller au ciel. En conséquence de cette fausse persuasion, comme le monde ne pratique point l'Evangile, on tâche d'allier ses maximes avec celles du Sauveur, comme si elles n'étaient pas essentiellement incompatibles. On oublie, ou l'on feint d'oublier, que la règle tracée par Jésus-Christ oblige indistinctement tous ceux qui font profession de croire en lui. Il n'y a point de chrétien qui ne doive travailler à devenir parfait comme notre Père céleste est parfait, qui ne soit tenu de porter son image et de lui ressembler : ce n'est que par cette ressemblance que nous sommes véritablement ses enfans. C'est pour tous une obligation indispensable d'être animés de la vie et de l'esprit de Jésus-

Christ. Il a attaché l'effet de ses promesses à cette condition; il nous l'a enseigné lui-même, et nous l'a fait enseigner par ses apôtres. Il n'y a à cet égard aucune différence entre les ecclésiastiques, les religieux, et les personnes du monde. Encore une fois, la loi est générale; la différence n'est que dans les moyens; tous doivent se sanctifier et mourir au monde. Or, si l'on examine la vie de la plupart des chrétiens, y trouvera-t-on le crucifiement des passions? L'esprit de Jésus-Christ règne-t-il dans leurs cœurs, anime-t-il leurs actions? Ne remarque-t-on pas dans leur conduite les mêmes vices qu'on remarquait dans celle des païens : la médisance, l'envie, la colère, la vengeance, la vanité, l'amour du monde, l'orgueil, l'ambition? Ils voudraient en vain soutenir que ce sont des fautes de surprise; il est évident que ce sont des péchés d'habitude, et que ces passions tiennent le cœur sous leur empire. La moindre occasion les fait connaître tels qu'ils sont. Qu'ils ne se vantent donc plus de mener une vie régulière, de fréquenter les sacremens, de faire des aumônes; tout cela est imparfait : tant que le fondement de la piété leur manque, qu'ils ne sont pas mortifiés dans leurs passions, ils n'ont point ce véritable esprit du christianisme qui a caractérisé tous les Saints.

Le point le plus important pour un disciple de Jésus-Christ, est de bien comprendre qu'il doit d'abord mourir à soi-même. C'est la première condition requise pour être admis à l'école divine du Sauveur. Il faut pour cela se rendre maître de ses sens, par la pratique de la mortification extérieure. On doit y joindre le renoncement à sa volonté, et le crucifiement de ses passions, sur la ruine desquelles on établira dans son cœur l'esprit d'humilité, de douceur, de patience et de charité. Chacun doit, selon le degré de capacité dont il est pourvu, méditer les motifs et les règles de ces vertus, et s'exercer à en pro-

duire des actes, tant extérieurs qu'intérieurs; il doit encore combattre les vices qui y sont opposés, et en réprimer continuellement le principe. En examinant les replis de son cœur, il découvrira ce qu'il y a de vicieux dans ses inclinations, et il se mettra en état de détruire le mal dans sa racine. C'est ainsi que nous parviendrons à mourir à nous-mêmes.

Mais ce n'est point encore assez. Fréquentons les sacremens; prions avec assiduité; lisons et méditons la loi sainte; exerçons-nous à la pratique des aspirations pieuses, afin d'unir nos âmes à Dieu. Cette union, jointe au crucifiement de l'amour-propre, formera en nous l'esprit de Jésus-Christ, le fera croître de jour en jour, et nous rendra les imitateurs des Saints. Il est vrai que l'accomplissement de ce double devoir demande une application soutenue, et que nous interrompions de temps en temps nos affaires temporelles. Mais que ne font pas les hommes pour se procurer les avantages et les satisfactions de cette vie? Ne feront-ils rien pour réformer leurs cœurs, et pour orner leurs âmes de vertus (18)? C'est là cependant leur principale affaire, de laquelle dépend le bon usage des biens dont ils jouissent ici-bas, ainsi que leur bonheur pour cette vie et pour l'autre.

On objecte que l'on n'est point capable de cette application soutenue qu'exige la sanctification du chrétien, et on s'excuse sur la dissipation qu'entraînent nécessairement les affaires de ce monde au milieu duquel on est obligé de vivre. On employerait, dit-on, les moyens indiqués, si l'on était dans un désert ou dans un cloître. Mais les chrétiens qui raisonnent de la sorte, se font illusion : au lieu d'at-

(18) *Vacat esse philosophum, non vacat esse christianum.* S. Eucher. ad Valer.

tribuer leurs désordres à leur lâcheté, ils les rejettent sur l'état où la divine Providence les a placés. Nous conclurons, au contraire, que leur conduite serait encore plus irrégulière dans un cloître, qu'elle ne l'est dans le monde. Tout devient danger pour celui qui est dans de mauvaises dispositions. Hé! sur quel fondement voudrait-on affranchir les personnes du monde de l'obligation de dompter leurs passions, de renoncer au péché, et de tendre à la perfection? Ne sont-elles pas tenues de sauver leurs âmes, et conséquemment d'imiter les Saints? Dieu n'est point contraire à lui-même; en ordonnant de tendre à la perfection, sa volonté était que l'état du plus grand nombre des hommes fût de vivre dans le monde. Il veut que toutes les places soient occupées dans le monde, et que les devoirs de chaque condition soient fidèlement remplis (19). Il n'exige donc point que les hommes quittent l'emploi qu'ils ont dans le monde; il exige seulement qu'ils se sanctifient par le détachement du cœur et par des motifs de religion. Aussi chaque état a-t-il des Saints, en supposant toutefois qu'on puisse l'exercer légitimement.

Dieu ne veut point non plus que l'on abandonne ses affaires temporelles; il ordonne, au contraire, d'en prendre soin. Le marchand doit s'appliquer à son commerce; le laboureur à la culture de la terre; le serviteur à son ouvrage; le maître à la conduite de sa maison et à l'administration de ses biens. Ce sont là des devoirs essentiels; ne les pas remplir, ce serait manquer à Dieu, à la société, à soi-même, à ses enfans, à sa famille. On se damnerait en les négligeant, quelque chose que l'on pût faire d'ailleurs. Mais il faut les sanctifier ces devoirs et se réserver des momens pour vaquer aux exercices de la religion. Nos

---

(19) 1 Cor. VII, 20; Ephes. IV, 1.

actions ne peuvent avoir de valeur que par le motif qui les produit : il en est l'âme, il les détermine, il en forme le caractère, il en fait des vertus ou des vices. Agissons-nous par un principe d'avarice, d'amour-propre, de sensualité? Il est alors facile de décider à quelle classe appartiennent nos actions. Voilà le poison qui gâte les vertus mêmes de ceux qui ne savent pas mortifier leurs passions. C'est pour cela que les anciens philosophes n'en eurent que de fausses. Aussi reçurent-ils dans ce monde leur récompense par les vains applaudissemens des hommes. Le moyen donc de plaire à Dieu, est d'agir toujours avec une intention droite, et de se proposer pour fin, sa gloire et l'accomplissement de sa volonté. On sanctifiera par-là tous ses travaux, toutes ses actions. Veillons sur-tout pour nous préserver du piége des passions; saisissons les occasions presque continuelles qui se présentent de pratiquer la vertu; nourrissons notre ferveur en rentrant de temps en temps en nous-mêmes, en élevant notre cœur à Dieu par de fréquentes aspirations.

Il serait inutile de s'excuser sur la rigueur et la difficulté du précepte. Dépend-il de nous d'élargir la voie que le Sauveur du monde nous a déclaré être étroite? Il y a sans doute des difficultés; mais avec du courage nous le vaincrons. Le ciel qui a tant coûté aux Saints, ne nous coûterait donc rien? Se procure-t-on sans peine les avantages temporels? Et qu'est-ce, après tout, que les biens de ce monde? Mortifions donc nos penchans déréglés, et la doctrine de l'Evangile ne nous paraîtra plus si dure. La liberté et le vrai contentement de l'âme seront le fruit du renoncement à nous-mêmes; il produira en nous le règne de l'amour divin, et cette *paix du Seigneur, qui surpasse toute intelligence* (20), qui remplit la capacité du

(20) Phil. IV, 7.

cœur, et que rien au monde ne peut nous ravir. Ce don précieux soutient les vrais fidèles au milieu des plus rudes épreuves. Il les console, il les anime, il leur fait trouver le centuple de ce qu'ils ont quitté pour Dieu. Ils s'écrient avec le Psalmiste : *Les méchans m'ont entretenu de choses vaines et fabuleuses, mais, ô mon Dieu! que cela est différent de votre loi* (21); *que les cris d'allégresse et de salut se fassent entendre dans les tabernacles des Saints* (22).

Comparons l'état du plus puissant monarque du monde, avec celui de l'humble serviteur de Dieu (23). La puissance, les richesses, les plaisirs constituent le bonheur imaginaire du monarque; les peuples s'empressent à lui obéir; ils préviennent jusqu'à ses désirs; la terre est en silence devant lui; à son ordre les armées marchent, dévastent les provinces, ou sacrifient leurs vies; il punit par un seul de ses regards, et distribue les faveurs à son gré, sans que personne ose lui demander compte de sa conduite; les princes mêmes n'approchent de lui qu'en tremblant; ils s'estiment heureux et honorés s'il daigne recevoir leurs hommages : ils cherchent à lire dans ses yeux, comme des esclaves, quelle espèce de sacrifice il exige d'eux. Voilà donc ce que le monde admire. Il n'y a que le serviteur de Dieu qui jouisse de l'indépendance et de la liberté. Il n'est occupé que de l'accomplissement de ses devoirs. Résigné dans les revers, il s'elève au-dessus de toutes les considérations humaines, parce qu'il est détaché du monde, sans toutefois que la charité l'empêche de prendre part à la prospérité de son prochain. Les injures ou les affronts

---

(21) Ps. CXVIII, 85.

(22) Ps. CXVII, 15.

(23) Voyez le traité de saint Chrysostôme, intitulé : *Comparatio Regis et Monachi*, *ed. Savil.* t. VII, p. 861, *ed. Ben.* t. I, p. 116. On trouve la traduction de ce traité dans les œuvres de Blosius.

ne peuvent le déconcerter ; il les reçoit comme des moyens de s'avancer dans la vertu, et comme des effets de la sagesse, de l'amour, et de la miséricorde de Dieu.

Les inquiétudes et les peines d'un Roi augmentent à proportion de sa puissance ; et cette puissance même rend ordinairement ses passions plus impétueuses. D'ailleurs, ne voyons-nous pas que sa grandeur et son bonheur dépendent des autres hommes, dont la faveur est si capricieuse? S'il veut régner en tyran, il est sûr d'avoir presque autant d'ennemis secrets, qu'il a de sujets ; s'il veut se faire aimer par sa douceur et sa clémence, il trouvera un peuple aveugle et ingrat qui abusera peut-être de ses bienfaits. Jugeons par-là de la fragilité du pouvoir d'un Roi. Mais ses richesses ont-elles plus de solidité, ou plutôt n'est-il pas le plus pauvre des hommes, puisque ses besoins sont plus grands, et ses désirs plus insatiables? Le plus riche est celui qui a le moins de besoins, qui ne demande rien, et qui est content de la situation où il se trouve. Les plaisirs d'un Roi sont moins vifs, parce qu'ils lui coûtent moins qu'aux autres hommes. En effet, les plaisirs du monde consistent principalement dans la poursuite, ou du moins la vivacité de la poursuite en augmente le prix. Qu'un Roi ne soit pas vertueux, son cœur est le misérable jouet des passions qui le tyrannisent successivement ; il est rongé par mille soins cuisans qui empoisonnent les plaisirs qu'il veut goûter. Aman, qui gouvernait l'empire de Perse sous le nom de son maître, coulait des jours remplis d'amertume, parce que le Juif Mardochée refusait de fléchir le genou devant lui, à la porte du palais. C'est ainsi que le plus petit obstacle aux passions des méchans, les rend malheureux. Leurs plaisirs ne sont que vanité ; la fausse joie que leur donne une satisfaction passagère, disparaît bientôt pour faire place aux inquiétudes ; et ces inquiétudes, pour n'être pas connues des autres hommes, n'en

sont pas moins pénibles. Combien qui, placés au faîte des honneurs, sont à eux-mêmes un fardeau insupportable?

Concluons donc avec saint Chrysostôme, qu'on ne doit point chercher le bonheur dans les passions humaines : vérité qui de plus est confirmée par les oracles de la sagesse éternelle. La même autorité nous apprend qu'il n'y a de véritablement heureux que celui qui pratique la vertu : aussi le Sauveur donne-t-il le nom de *béatitudes* aux vertus dans lesquelles consiste le renoncement à nous-mêmes (24). Elles conduisent effectivement au bonheur, et nous procurent sur la terre celui dont nous sommes capables dans un état d'épreuves. Mais la récompense qui nous est réservée dans le ciel est telle, qu'elle n'a nulle proportion avec toutes les souffrances de cette vie. L'exemple des Saints nous montre la voie que nous devons suivre; la gloire dont ils jouissent anime notre espérance, excite notre ferveur.

« Il est de notre intérêt, dit saint Bernard (25), et » non de l'intérêt des Saints, que nous honorions leur mé» moire... Je ne pense jamais à eux, que je ne sente naître » en moi un ardent désir de leur compagnie, de leur bon» heur, de leur intercession. Penser aux Saints, c'est en » quelque sorte les voir; par-là nous nous trouvons trans» portés par la meilleure partie de nous-mêmes, dans la » terre des vivans, pourvu que l'affection accompagne nos » pensées. Là, les Saints sont présens en personne, et nous » ne sommes avec eux que par nos désirs. Ah! quand » serons-nous réunis à nos Pères! quand serons-nous les » concitoyens des esprits bienheureux, des patriarches, » des prophètes, des apôtres, des martyrs, des vierges, » Quand serons-nous associés au chœur des Saints? Le

(24) Matt. V.

(25) *Serm. S. de festo omnium sanct. n.* 5, 6.

» souvenir de chacun d'eux est, pour ainsi dire, un nou-
» vel aiguillon, ou plutôt un flambeau qui augmente le
» feu qui brûle nos âmes, qui nous fait soupirer avec
» plus d'ardeur après le bonheur de les voir et de les
» embrasser, en sorte qu'il nous semble que nous sommes
» déjà au milieu d'eux. Du lieu de notre exil, nous nous
» unissons par nos affections à toute l'assemblée des Saints,
» considérant tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Quelle serait
» notre lâcheté, si nos âmes ne s'élançaient pas au milieu
» de cette troupe bienheureuse; si nos cœurs ne se con-
» sumaient pas par des soupirs continuels? L'Eglise des
» premiers nés nous appelle, et nous ne répondons point?
» Les Saints désirent ardemment nous avoir avec eux, et
» nous les méprisons?...... Prévenons avec toute l'ardeur
» dont nous sommes capables, ceux qui nous attendent;
» hâtons-nous d'aller à ceux qui souhaitent que nous leur
» soyons associés. »

Le saint docteur parle ensuite du désir du bonheur des Saints, et du secours de leur intercession; puis, il ajoute:
« Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins
» qui êtes mes amis. Vous connaissez nos dangers, notre
» fragilité, notre ignorance, et les piéges de nos ennemis.
» Vous savez combien nous sommes faibles, et combien
» nos ennemis sont furieux. Vous avez éprouvé les mêmes
» tentations; vous avez triomphé des mêmes assauts; vous
» avez échappé aux mêmes piéges. Ce que vous avez souf-
» fert vous-mêmes, vous a rendus compatissans.... Nous
» sommes membres du même chef..... Votre gloire ne peut
» être consommée sans nous. »

Saint Bernard insiste enfin sur le secours de l'intercession des Saints, qui est un autre avantage que nous retirerons de la célébration de leur fête. « Celui, dit-il (26), qui

(26) *Serm. in Vigil. SS. Petri et Pauli*, p. 987.

» était puissant sur la terre, l'est encore plus dans le ciel, » où il est devant la face du Seigneur. Si pendant sa vie » mortelle, il était touché de compassion pour les pécheurs, » et priait pour eux, comment ne prierait-il pas présen- » tement pour nous, et avec d'autant plus d'ardeur qu'il » connaît plus parfaitement nos besoins et nos misères ? » Le ciel n'a point changé ses dispositions, il n'a fait » qu'augmenter sa charité. Quoique impassible, il est tou- » jours susceptible de compassion. Placé devant le trône » de la miséricorde, il a pris des entrailles de miséricorde. »

S. CÉSAIRE, MARTYR A TERRACINE.

L'AN 300.

Il y avait à Terracine, en Italie, une coutume aussi barbare qu'impie. Elle consistait en ce que dans certaines occasions solennelles, un jeune homme faisait volontairement le sacrifice de sa vie à Apollon, la divinité tutélaire de la ville. Ses concitoyens, qui le caressaient depuis longtemps, finissaient par l'orner avec la plus grande magnificence; et dans cet état il sacrifiait à Apollon. Cette cérémonie achevée, il se précipitait dans la mer, où il était englouti par les flots. Césaire, qui était un saint diacre nouvellement arrivé d'Afrique, fut une fois témoin de cette horrible scène. Il ne put contenir son zèle, et il condamna hautement une superstition aussi abominable. Le prêtre de l'idole le fit arrêter sur-le-champ, et on le conduisit devant le gouverneur. Celui-ci ordonna qu'on se saisît de Césaire et du prêtre Lucien, qu'on les renfermât tous les deux dans un sac, et qu'on les jetât dans la mer. Cette sentence fut exécutée l'an 300, durant la persécution de Dioclétien.

Nous apprennons de saint Grégoire-le-Grand (1), qu'il y avait à Rome une ancienne église dédiée sous l'invocation de saint Césaire. Elle était depuis long-temps ensevelie sous un tas de ruines, lorsque Clément VIII la fit rebâtir avec magnificence ; il fit en même temps Sylvestre Aldobrandini, son petit neveu, cardinal-diacre de cette église. Saint Césaire est nommé avec honneur dans le sacramentaire de saint Grégoire, dans le martyrologe du septième siècle, publié par le P. Fronteau ; dans ceux de Bède, d'Usuard, etc. Ses actes donnés par Surius sont modernes, et méritent peu de créance.

S. BÉNIGNE, APÔTRE DE BOURGOGNE, MARTYR.

Deuxième siècle.

On croit, sur la foi de presque tous les martyrologes, que saint Bénigne était disciple de saint Polycarpe ; qu'il vint dans les Gaules pour y prêcher la foi, avec saint Andoche et saint Thyrse, qui sont honorés le 24 de Septembre, et qu'ils exercèrent d'abord leur zèle à Autun, où ils baptisèrent la famille de Fauste, père de saint Symphorien. Bénigne passa à Langres, et de là à Dijon. Ses travaux apostoliques y furent suivis du même succès. Mais enfin son amour pour Jésus-Christ lui coûta le sacrifice de sa vie. On assure qu'il fut étendu avec des poulies ; qu'on le déchira avec des nerfs de bœufs ; qu'on lui enfonça des alènes sous les ongles ; qu'on lui scella les pieds avec du plomb fondu, dans une pierre, qu'on voyait encore du temps de saint Grégoire de Tours ; qu'en cet état

---

(1) L. 11, *ep.* 1.

on l'enferma avec des chiens furieux ; qu'on le battit sur le cou avec des barres de fer, et qu'enfin on le perça d'un coup de lance. On l'enterra près du lieu où il avait souffert. Saint Grégoire, évêque de Langres, dans le diocèse duquel Dijon était alors, fit bâtir une église sur son tombeau. C'est l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur, avant qu'elle eût été réunie à l'évêché de Dijon. Notre saint martyr est nommé en ce jour dans les martyrologes. Il y a d'autres jours marqués pour honorer la mémoire de la translation de ses reliques.

Voyez saint Grégoire de Tours, *de Gl. Mart.* c. 55 ; l'*Hist. de l'Egl. gal.* t. I, p. 42.

Ste MARIE, ESCLAVE, MARTYRE.

Troisième ou quatrième siècle.

MARIE était esclave de Tertullus, sénateur romain. Elle professait le christianisme dès sa naissance, et elle était la seule de toute la maison de son maître qui connût Jésus-Christ. Elle priait beaucoup, et jeûnait fréquemment. Les jours qu'elle consacrait spécialement au jeûne, étaient ceux où les païens célébraient leurs fêtes impies. Cette pratique de dévotion lui attira des désagrémens de la part de sa maîtresse ; mais son exactitude et sa fidélité à remplir tous ses devoirs la firent chérir de son maître.

Les édits de Dioclétien contre la religion chrétienne répandaient alors la terreur de toute part. Tertullus employa tous les moyens possibles pour engager Marie à sacrifier aux idoles ; mais rien ne fut capable d'ébranler sa constance. Ce sénateur, craignant de perdre son esclave, si elle était dénoncée au préfet, et touché d'une compassion

barbare, la fit fouetter cruellement, dans l'espérance de lui inspirer d'autres sentimens. Il lui fit ensuite passer trente jours dans un cachot obscur, où elle n'avait d'autre nourriture qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas mourir de faim. Marie trouva sa consolation et sa force dans la prière. Elle se réjouissait de n'avoir plus rien à espérer dans le monde, et de souffrir pour Jésus-Christ. A la fin, le juge fut informé de ce qui se passait. Il fit un crime à Tertullus d'avoir caché une chrétienne dans sa maison, et l'esclave fut remise entre ses mains. Dans l'interrogatoire que Marie subit, elle répondit avec modestie, mais avec fermeté. Lorsque le peuple l'entendit confesser qu'elle était chrétienne, il demanda à grands cris qu'elle fût brûlée vive. La Sainte, pendant ce temps-là, priait Dieu de lui donner du courage. Enfin elle dit au juge : « Le Dieu que je » sers est avec moi. Je ne crains donc point vos tourmens, » qui peuvent tout au plus m'ôter une vie que je désire » sacrifier pour Jésus-Christ. » Le juge la fit tourmenter avec tant de cruauté, que le peuple, qui, un moment auparavant, demandait sa mort, ne put supporter cet horrible spectacle, et voulut qu'on mît fin à ses tortures. Pour prévenir les suites de cette émotion naissante, le juge ordonna aux licteurs de détacher Marie de dessus le chevalet. On la mit sous la garde d'un soldat. La Sainte, alarmée sur-tout du danger que courait sa chasteté, trouva le moyen de s'échapper et d'aller se cacher dans des rochers. Elle termina sa vie par une heureuse mort, mais non point par le glaive. Elle est appelée martyre dans le martyrologe romain et dans d'autres martyrologes, parce qu'on donnait souvent ce titre à ceux qui avaient généreusement souffert pour Jésus-Christ, comme nous l'apprenons de S. Cyprien et de quelques autres écrivains de l'antiquité ecclésiastique.

Voyez les actes sincères de sainte Marie, publiés par Baluze, *Miscel*, t. II, p. 115, et les martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc.

S. AUSTREMOINE, APÔTRE ET PREMIER ÉVÊQUE D'AUVERGNE.

Troisième siècle.

S. AUSTREMOINE (1), est un de ces sept illustres missionnaires qui vinrent dans les Gaules, vers le milieu du troisième siècle. Il fonda l'église d'Auvergne, dont il fut le premier évêque (2). Ce siége fut transféré depuis à Clermont (3). Le détail des actions de saint Austremoine nous est entièrement inconnu. On assure qu'il fut enterré à l'endroit où l'on a bâti l'abbaye d'Issoire, située dans la Basse-Auvergne, et qui appartient aux Bénédictins. On y conserve encore son chef. La plus grande partie de ses reliques se gardent dans l'abbaye de Mauzac, près de Riom, et à Pierre-Encise, autrement Saint-Ivoine, en Aquitaine. Le culte de saint Austremoine était fort célèbre en France, dès le huitième siècle. Ce Saint est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 1, c. 30, et *de Gl. Confessor.* c. 30; Tillemont, t. IV; Baillet, etc. Mabillon a publié l'histoire de la translation des reliques de saint Austremoine à Mauzac, avec des remarques, *Sect.* 3, *Ben. part.* 2.

---

(1) En latin, *Stremonius* ou *Strymonius.*

(2) On donnait alors le nom d'Auvergne à la ville principale et à la province.

(3) Vers le 8e siècle.

S. MARCEL, ÉVÊQUE DE PARIS.

Cinquième siècle.

S. Marcel naquit à Paris, de parens d'une condition médiocre. La pureté, la modestie, la douceur, la charité, la mortification furent les vertus qui le caractérisèrent dès son enfance. Toute sa conduite était si sainte, dit l'auteur de sa vie, qu'il paraissait n'avoir rien de commun avec le monde, et ne pas même connaître les penchans de la chair. La gravité de ses mœurs, et ses progrès dans les saintes lettres le rendirent extrêmement cher à Prudence, évêque de Paris. Aussi ce prélat, sans avoir égard à la jeunesse de Marcel, l'ordonna-t-il lecteur de son église. On dit que depuis ce temps-là, notre Saint prouva en diverses occasions, que Dieu l'avait favorisé du don des miracles. Il fut élevé ensuite à la prêtrise, et, après la mort de Prudence, tous les suffrages se réunirent pour le placer sur le siége de Paris. Comme il n'avait accepté cette dignité qu'en tremblant, il ne cessa de veiller sur lui-même avec la plus grande exactitude, et il s'acquitta de toutes ses fonctions avec un zèle infatigable. On lit dans sa vie, qu'il délivra le pays d'un serpent qui s'était retiré dans le tombeau d'une femme adultère. Mais celui qui a rédigé cette vie, écrivait près de 200 ans après la mort du Saint, ne vivait pas sur les lieux, et paraît fonder uniquement son récit sur une tradition populaire (1).

---

(1) Les auteurs du *Gallia Christ. nova*, t. XI, *q*. 12, observent judicieusement que le dragon de saint Romain de Rouen, ainsi que celui de saint Marcel de Paris, étaient originairement l'emblême du démon que ces Saints avaient vaincu en détruisant l'idolâtrie.

Saint Marcel mourut au commencement du cinquième siècle, le 1 de Novembre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain, quoiqu'on ne célèbre sa fête à Paris que le 3 du même mois. Il fut enterré dans un village qui était à un quart de lieue de la ville, mais qui en fait aujourd'hui partie, sous le nom de faubourg Saint-Marcel ou Saint-Marceau. Du temps de Louis-le-Débonnaire, ou de Charles-le-Chauve, on bâtit une église sous son invocation, laquelle, après diverses réparations, subsiste encore, et est desservie par un chapitre de chanoines. On en tira depuis ses reliques, pour les transporter dans la cathédrale, qui se glorifie de posséder ce précieux trésor.

Voyez dans Surius, la vie de saint Marcel par Fortunat (2); Baillet, le *Gallia Christ, nova, etc.*

---

(2) Cave, *Hist. Lit.* t. I, p. 530, et quelques autres écrivains, attribuent cet ouvrage à Vénance Fortunat, qui, pour éviter la fureur des barbares en Italie, quitta Ravenne, et vint s'établir à Tours par dévotion pour saint Martin. De là il fut appelé à Poitiers par sainte Radegonde, et on l'élut ensuite évêque de cette ville, sur la démission de Platon. Il mourut peu après l'année 600. On l'honore à Poitiers le 4 de Décembre. Il a laissé divers ouvrages qui prouvent qu'il avait du génie et une grande étendue de connaissances. Ces ouvrages sont, 1° Une vie de saint Martin en vers, composée d'après l'élégante vie du même Saint, que Sulpice-Sévère avait écrite en prose. 2° Un recueil de poésies, divisées en onze livres. Parmi ces poèmes, il y en a de fort courts. Ils ont été publiés à Mayence par le P. Brower, Jésuite. 3° Une explication de l'Oraison Dominicale, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur; la communion journalière y est recommandée Cette pièce a été imprimée dans la Bibliothèque des Pères et dans les *Ortodoxographa*, avec l'explication du Symbole des Apôtres par le même auteur. 4° L'explication du Symbole de saint Athanase, que Muratori a donnée dans ses *Anecdota latina*, p. 212. 5° Les vies de saint Germain de Paris, de saint Aubin, évêque d'Angers, de saint Paterne, évêque d'Avranches, de saint Amant, évêque de Rodez, de sainte Radegonde, de saint Remy, évêque de Rheims. Ces vies sont en général peu intéressantes, parce qu'elles sont dénuées de faits et surchargées

S. AMABLE, PATRON DE RIOM, EN AUVERGNE.

Cinquième siècle.

S. Amable naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Les vertus éminentes qu'il pratiqua dès sa jeunesse, lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Il paraît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne, et l'attacha à son église. On pense que l'évêque dont il s'agit ici, était saint Sidoine Appollinaire. Saint Amable mourut sur la fin du cinquième siecle. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avait été témoin oculaire. Vers la fin du dixième siècle,

---

de miracles. Il faut en excepter celle de sainte Radegonde, qui sert de supplément à une autre vie de cette Sainte, composée par une de ses religieuses, nommée Baudonivie. Voyez D. Rivez, t. III, p. 464, et l'*Hist. Lit.* de Cave, de la seconde édition. On n'y retrouve point les fautes qui s'étaient glissées dans la première. Cave cependant n'est point exact dans cet article, puisque des deux Fortunat, il ne fait qu'une seule et même personne.

Il y a un autre Fortunat, qui fut évêque en Lombardie, et qui était originaire de Verceil. Son savoir lui fit donner le surnom de philosophe. Il vint en France un peu avant le premier. Peut-être avait-il été chassé par les Lombards. Il s'établit près de Chelles, et fut fort estimé de saint Germain, évêque de Paris, dans le diocèse duquel il vivait. Il mourut vers l'an 569. On l'honore sous le nom de saint Fortuné, le premier de Mai et le 18 de Juin. Le lieu où il fut enterré porte son nom, et on y conserve ses reliques. Il y a deux églises dédiées sous son invocation. C'est à ce Saint qu'on doit donner la vie de saint Marcel de Paris. Il l'écrivit à la prière de saint Germain, évêque de la même ville. Voyez les Bollandistes, sous le 18 de Juin; Dubois, *Hist. Eccl. Paris*, l. 1, c. 8; D. Rivet, *Hist. Lit. de la France*, t. III, p. 298.

son corps fut transporté de Clermont à Riom, et déposé dans l'église de Saint-Bénigne. Quoique la mort de ce Saint soit arrivée le premier de Novembre, on n'a jamais fait sa fête en ce jour, sans doute à cause de celle de la Toussaint. On la célèbre aujourd'hui le 11 de Juin.

Voyez saint Grégoire de Tours, *de Gloriâ Confess.*, c. 33; Baillet, et le P. Longueval, *Hist. de l'église gallic.*, t. II, p. 190.

S. VIGOR, ÉVÊQUE DE BAYEUX.

Vers l'an 536.

S. Vigor, né dans l'Artois (1), fut un des disciples de saint Waast. Il quitta depuis sa patrie, vint dans la Neustrie, alors soumise aux Français, et s'arrêta dans le territoire de Bayeux. Touché de voir l'idolâtrie régner encore dans ce pays, il travailla avec un zèle infatigable à la détruire; et ce zèle fut suivi des plus heureux succès. Après la mort de l'évêque de Bayeux, qu'on croit être saint Contest, il fut unanimement élu pour lui succéder. On lui attribue la fondation de trois monastères, entre autres celui de Cérisi. Il mourut, selon l'opinion la plus probable, avant le milieu du sixième siècle (2), et fut enterré sur le mont Phanus ou Chrismat (3), où était autrefois un prieuré de son nom. Il eut pour successeur Leucade, qui souscrivit au troisième concile d'Orléans, en 538.

(1) Dans le territoire d'Arras : *in atrebatensi territorio, ex parentibus nobilitate et fide pollentibus ortus est.* Voyez Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. II, p. 93, n. 6.

Note de la prés. édit.

(2) Ghesquière place sa mort vers l'an 536.

(3) Les actes disent *Phænus*. Voyez Ghesquière, *op. cit.* p. 96. Son corps repose actuellement dans l'église de l'ancienne abbaye de saint Riquier. *Note de la prés. édit.*

Saint Vigor est nommé dans le martyrologe, sous le 1 de Novembre, qui fut le jour de sa mort. On fait sa fête à Bayeux, le 3 de ce mois. Il y a à Rouen une église paroissiale dédiée sous son invocation.

Voyez le *Gallia Chr. nova*, t. XI, p. 348; Baillet; le P. Longueval, *Hist. de l'égl. gal.* t. II, p. 408; Trigan, *Hist. eccl. de Normandie*, t. I, p. 87, 100, 102.

---

† S. FLORBERT ou FLORIBERT, ABBÉ A GAND.

Vers l'an 661.

On ne connaît pas avec certitude le lieu ni l'année où S. Florbert naquit. On ne sait même rien de particulier sur sa vie, si ce n'est ce qui est relatif à l'époque où il fut choisi par S. Amand, vers 639, pour diriger les deux monastères que celui-ci avait établis à Gand en l'honneur des saints Apôtres, dont le premier est connu sous le nom de l'abbaye de Saint-Pierre ou du Mont-Blandin, et dont l'autre reçut dans la suite le nom de Saint-Bavon, parce qu'il fut illustré par la pénitence de ce Saint.

Ce fut donc dix ans environ après la fondation de ces couvens, que S. Florbert fut chargé de leur direction. Il s'en acquitta avec le plus grand zèle, suivant pieusement les traces de S. Amand, marchant constamment dans la présence du Seigneur, et ne négligeant rien pour conduire dans la voie de la vertu ses religieux, dont le nombre augmentait de jour en jour. S. Amand lui avait aussi confié la mission d'annoncer la foi dans tout le territoire de Gand, et là aussi Florbert fit éclater un zèle sans bornes. Aussi ce fut lui qui travailla avec grand succès à extirper l'idolâtrie et à fonder le christianisme dans cette contrée.

Après s'être exercé de la sorte pendant vingt ans dans

le service du Seigneur, il fut appelé à jouir de la béatitude éternelle vers l'an 661 (1). Son corps fut enterré au cou-

(1) Le docte et respectable M. J. J. Raepsaet a publié dans *le Messager des sciences et des arts des Pays-Bas*, 1re livr., 1829, une *Notice sur la pierre sépulcrale de S. Florbert, mort à Gand vers le milieu du septième siècle*. C'est M. De Bast, secrétaire de la Société des beaux-arts de Gand, qui a communiqué à l'auteur de la notice ce monument intéressant par lui découvert dans les archives de la cathédrale de S. Bavon, à Gand. Cette pierre est de marbre blanc, et présente des vestiges de mortier ou de chaux, qui font présumer qu'elle a été maçonnée dans un mur ou dans un pavé; mais il est plus probable que c'est dans un mur, puisque l'inscription ne présente aucune trace du frottement des pieds que la pierre aurait subi pendant tant de siècles, si elle avait été scellée dans le pavé. Voici cette inscription :

I'I
c
REQVIESCIT· FLOR
BERTVS· ABBA... :
GANDENSIS. CÆ
NOBII : OBIIT VIII.
ID. OCTOB·

Cette inscription est un document précieux pour notre agiographie nationale. Les savans, long-temps partagés sur l'année de la mort de saint Florbert, s'accordaient encore moins sur le jour. Le savant Bollandiste Périer dans son commentaire sur la vie de S. Bavon, et Mabillon se sont accordés à fixer l'époque de cette mort vers l'année 664, tandis que d'autres la placent vers l'année 639.

Après une longue dissertation, où l'auteur de la notice s'attache à prouver l'originalité de cette pierre sépulcrale, il en conclut qu'il ne reste aucun doute sur la mort du saint abbé qui eut lieu le 8 Octobre, et que pour l'année qui n'est point relatée dans l'inscription, c'est une des plus grandes preuves de son authenticité. En effet cette omission dans une inscription lapidaire du septième siècle est caractéristique. A cette époque on n'énonçait pas encore l'année, pas même dans les actes publics, ni dans les chartes royales. On peut donc se rapporter à l'autorité des Bollandistes qui ont fixé l'année 664, ou plutôt à celle de Ghesquière et de son collaborateur Corneille Smet qui placent cette mort vers l'année 661. La découverte de cette pierre fournit à M. Raepsaet

vent du Mont-Blandin, devant l'autel de S. Pierre, et y reposa environ trois cent quatorze ans, jusqu'à ce que,

---

l'occasion d'entrer dans quelques détails sur un point d'histoire qui se rattache à celle de S. Florbert, l'origine de la ville de Gand, dont l'époque n'est pas encore exactement fixée. Sans parler des fables qui donnent pour berceau à cette ville un *Castrum Ganda*, bâti par Jules César, ou pour fondateur un *Gandarus*, qui existait 300 ans avant l'ère chrétienne, rêveries rejetées par la chronique de St. Bavon, ouvrage du douzième siècle, et adoptées par Sanderus, l'auteur s'attache à prouver la fausseté de l'opinion vulgaire, d'après laquelle la ville de Gand devrait son nom au monastère même de St.-Bavon.

Dans des chartes et des chroniques du neuvième et dixième siècles, on trouve ce monastère désigné sous le nom de *Gant*, ou de *Gand*. De là, tous les écrivains postérieurs ont répété les uns après les autres, que l'abbaye de St.-Bavon avait été bâtie dans le *Castrum Gandavense;* que ce monastère s'appelait *Ganda*, *Gent*, et qu'il a donné son nom à la ville de *Gand*. Tous ces auteurs n'auraient pas adopté et avancé ces erreurs s'ils n'avaient point perdu toute tradition du gouvernement des Francs avant le huitième siècle.

Ces sortes de châteaux (*castra*) n'existaient point dans les Gaules au septième siècle; ils ne datent que de la naissance de la féodalité; du neuvième ou dixième siècle, époque à laquelle les gouverneurs et capitaines de ces châteaux devinrent héréditaires, sous le titre de *chatelains*, et qu'ils obtinrent aussi, à titre héréditaire et foncier, l'administration du territoire ressortissant du château; territoire auquel on donna le nom de *castellania*, et qu'ils avaient régi jusqu'alors, en qualité d'officiers du Roi, comme lieutenans, *Vicarii*, du comte du *Pagus* ou province.

Sous la domination des Francs, et long-temps encore après, ces territoires étaient divisés en *Pagi majores*, *mediocres*, et *minores*, et ceux-ci subdivisés en *vicos*, *hameaux* ou *quartiers*.

Dans deux chartes, citées par le chanoine De Bast, dans son ouvrage sur l'ancienneté de la ville de Gand, Beaudemond, troisième abbé de St.-Bavon, au septième siècle, appelle du nom de *Gandavum*, un *Pagus* situé sur les bords de l'Escaut, et dont les habitans sacrifiaient aux arbres, aux bois, etc. *Gandavum* est encore appelé *Pagus*, et non pas *Castrum* dans la charte de Louis-le-Débonnaire de l'année 816, *in Pago Gandensi*.

Ce n'est donc pas l'enclos seul du monastère de St.-Bavon, qui, dans cette dernière charte, s'appelait *Gandavum*, *Ganda*, *Gent*, mais c'était

lors de la dédicace de la nouvelle église, Adalbéron, archevêque de Reims, le levât de terre vers l'an 975, et le plaçât dans un endroit convenable. Cependant les reliques de saint Florbert ne furent proprement et solennellement levées de terre qu'en 1049, où elles furent exposées à la vénération des fidèles, par Baudouin, évêque de Noyon, en présence du comte Baudouin. Ces reliques furent brûlées, avec les corps de sept autres Saints, au seizième siècle, par les iconoclastes.

Voyez les *Acta SS. Belgii selecta*, tom. III, pag. 339-344.

---

tout le *Pagus*, et le monastère de St.-Bavon ne constituait pas le *Pagus Gandavensis*, mais il était situé dans ce *Pagus*, et n'en formait qu'un *Vicus* ou quartier.

M. Raepsaet pense que, quant au nom de *Gand*, donné par plusieurs chroniques au monastère de St.-Bavon, ce mot n'indique ici que la situation et non pas un nom propre ; c'est ainsi que l'on a conservé l'usage de désigner beaucoup d'abbayes et d'autres établissemens par le nom même du lieu ou ils sont situés.

D'après toutes ces notions, l'auteur croit pouvoir établir contre l'opinion vulgaire, d'abord qu'il n'existe aucune preuve qu'au septième siècle il y avait un *Castrum Gand*, *Gendt* ou *Gandavum ;* et qu'ensuite il est faux que le monastère de St.-Bavon, qu'on croit bâti sur les ruines de ce *Castrum*, ait donné son nom à la ville de Gand, tandis qu'au contraire il est certain que cette ville a reçu son nom du *Pagus Gand* ou *Gent*, dans lequel elle était située.

Quoiqu'il en soit du nom, il reste toujours certain que la ville même doit son accroissement et sa splendeur, voire même son origine, à l'abbaye de St.-Bavon, et M. Raepsaet est loin de le contester.

2 Novembre.

LA COMMÉMORATION DES MORTS, AUTREMENT APPELÉE LA FÊTE DES AMES.

Les catholiques entendent par *purgatoire*, un état mitoyen où les âmes sont purifiées du péché par des peines temporelles (1). Mais où est le purgatoire ? Qu'y souffre-t-on ? Comment y souffre-t-on? Voilà des points sur lesquels l'Eglise n'a rien défini.

Cette doctrine d'un état où quelques péchés sont punis après la mort, par des peines temporelles, est liée avec les articles fondamentaux de la religion chrétienne. Les âmes qui sortent de cette vie, coupables de péché mortel, sont condamnées à des supplices éternels; comme celles qui en sortent dans la grâce de Dieu, ont pour partage une éternité de bonheur. Mais il peut arriver que quelques-unes de ces dernières aient encore des taches légères à expier, et par conséquent qu'elles ne puissent entrer immédiatement dans le royaume céleste. Leur pénitence, pour avoir été sincère, n'a peut-être pas eu toute la perfection nécessaire; elles n'ont peut-être pas entièrement acquitté la dette qu'elles avaient contractée envers la justice divine : l'Ecriture nous en fournit des exemples dans la personne de David (2), des Israélites qui moururent dans le désert (3), de Moïse et d'Aaron (4), du prophète qui fut mis en piè-

(1) Voyez Conc. Trid. *Sess.* 25; la Profess. de Foi de Pie IV; l'Exposition de la Foi, par Bossuet, et le Catéch. de Montpellier.

(2) 2 Reg. XIV, 10 et 13; ibid. XXIV.

(3) Num. XIV.

(4) Num. XX, 24; Deut XXXII, 51.

ces par un lion (5). Il faut que cette dette soit acquittée dans cette vie-ci ou dans l'autre.

Certainement il y a des fautes vénielles qui ne méritent point la mort éternelle ; mais si on ne les efface point dans ce monde par de dignes fruits de pénitence, elles seront punies dans l'autre. L'Ecriture parle souvent de ces fautes vénielles, dont les justes ne sont point ordinairement exempts ; et ils cesseraient d'être justes, si ces péchés légers où il est si facile de tomber par surprise, détruisaient en eux la grâce, ou leur faisaient perdre la charité (6). Ces fautes cependant empêchent une âme d'entrer dans le ciel, tant qu'elles ne sont point effacées. Il faut être parfaitement pur, pour paraître devant un Dieu qui est la sainteté même, et qui ne peut souffrir la moindre iniquité; c'est pour cela qu'il est dit du ciel, *qu'il n'y entrera rien de souillé* (7). Aussi voit-on les Saints ou les personnes pieuses s'examiner sans cesse pour apprécier leurs actions et leurs pensées; sonder les replis de leurs cœurs; s'accuser et se juger continuellement elles-mêmes ; s'efforcer de rectifier leurs penchans par les œuvres de pénitence, par la participation aux sacremens ; gémir tous les jours sur les souillures que leurs affections peuvent contracter. Quel est l'homme cependant qui veille assez sur lui-même, pour éviter toutes ces fautes de surprise qui sont presque imperceptibles ? Quel est celui dont le cœur n'a point d'attachement désordonné, dans les actions duquel il n'entre ni relâchement, ni négligence, ni quelque autre défaut ? Quel est celui dont la ferveur est assez grande, pour qu'il ne lui échappe rien de défectueux dans toute sa vie, ou assez parfait pour que le sang de Jésus-Christ qui nous est ap-

---

(5) 3 Reg. XIII.
(6) Prov. XXIV, 16 ; Jac. III ; 2 Matt. XII, 36, etc.
(7) Apoc. XXI, 27.

pliqué par tant de moyens, l'ait purifié de toute espèce de tache? Où sont ceux dans lesquels l'image de Dieu ne soit en rien défigurée? La Sainte-Vierge, par une grâce extraordinaire, fut préservée des fautes les plus légères pendant tout le cours de sa vie : mais comme elle seule a eu ce glorieux privilége, les plus grands Saints doivent avouer qu'ils pèchent tous les jours; ce qui est un motif pour eux de se relever aussitôt par la pratique de la componction et de la vigilance (8). Nous espérons de la miséricorde divine, que la pénitence efface les péchés véniels de surprise; ceux même que nous ne connaissons point, sont virtuellement réparés par la componction, si elle est assez sincère et assez vive pour les détruire effectivement.

On ne doit pas raisonner de la même manière des péchés véniels de malice, ou qui se commettent de propos délibéré. Ils sont plus griefs, et ont des suites plus funestes, sur-tout quand ils se changent en habitude, et conduisent ordinairement au péché mortel. Il ne suffit pas de les éviter. Si nous ne sommes exacts à veiller sur nous-mêmes, si nous ne travaillons efficacement à soumettre tous nos penchans, nous avons de justes raisons de craindre que quelque affection désordonnée ne gâte le corps de nos actions, sans être suffisamment réparée par la pénitence; et voilà pourquoi les meilleurs chrétiens sont toujours dans la crainte, quand ils pensent au compte redoutable que nous rendrons à Dieu, même d'une parole inutile. Personne ne peut être justifié devant lui, que par un effet tout gratuit de sa miséricorde. Mais se trouve-t-il beaucoup de chrétiens, même parmi les plus fervens, qui remplissent assez parfaitement les conditions auxquelles cette miséricorde est promise, pour oser espérer qu'il ne reste

(8) Prov. XXIV, 16.

plus aucune tache dans leurs âmes? *Seigneur*, s'écriait le Prophète-Roi, *n'entrez point en jugement avec votre serviteur; car aucun homme vivant ne peut être justifié en votre présence* (9).

Toute âme qui sort de ce monde avec quelque souillure, ou chargée de la moindre dette envers la justice divine, ne peut entrer dans le royaume de toute sainteté, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement purifiée. C'est ce qui résulte de ce que nous avons dit précédemment. Mais on ne dira pas qu'un péché véniel qui ne détruit point la grâce sanctifiante, doit être puni par des tourmens éternels. Il faut donc conclure de là qu'il y a des péchés qui s'expient dans le monde à venir, et c'est, suivant la remarque de saint Augustin, ce que donnent à entendre ces paroles de Jésus-Christ : le péché *contre le Saint-Esprit ne sera remis ni en ce siècle, ni en l'autre* (10). Le Sauveur, en nous exhortant à nous accorder avec notre adversaire, fait mention d'un lieu de tourmens, dont les âmes seront délivrées, après toutefois qu'elles auront payé jusqu'à la dernière obole (11). Celui, dit saint Paul (12), dont l'ouvrage soutiendra l'épreuve, sera récompensé; mais celui qui élèvera sur le fondement (qui est Jésus-Christ) un édifice de bois, de foin, de paille, ou dont les œuvres imparfaites et défectueuses ne seront point capables de soutenir l'épreuve du feu, sera sauvé, mais comme en passant par le feu. Il n'est parlé que du ciel et de l'enfer dans la sentence que le souverain Juge prononcera à la fin des siècles, parce qu'il n'y aura plus alors de purgatoire. Il est encore

---

(9) Ps. CXLIII, 2.
(10) Matt. XXII, 32; S. Aug. *de Civ. Dei*, l. 22, c. 13.
(11) Matt. V, 25, 26.
(12) 1 Cor. III, 12, 13, 14. Voyez le Catéch. de Montpellier, t. II, p. 342, *ed. lat.*

vrai de dire de chaque homme mourant, que de quelque côté que l'arbre tombe, il y restera toujours, parce que le sort de chaque âme doit être alors fixé pour une éternité de bonheur ou de malheur. Mais ceci n'exclut point un état de purgation avant le jugement dernier, et par lequel passeront quelques âmes destinées d'ailleurs à la vie éternelle. Cette doctrine du purgatoire sera prouvée avec plus d'évidence par la pratique générale où l'Eglise catholique a toujours été de prier pour les âmes des fidèles défunts.

Les membres dont l'Eglise de Jésus-Christ est composée, ou triomphent dans le ciel, ou combattent sur la terre, ou souffrent en purgatoire : de là les dénominations d'Eglise *triomphante*, d'Eglise *militante*, d'Eglise *souffrante*. La charité nous lie à tout le corps mystique de Jésus-Christ, et elle nous fait partager les misères et les afflictions, ainsi que le bonheur et les consolations de tous ceux qui y sont compris. La communion des Saints, que nous professons en récitant le Symbole, renferme une communication de biens, et un commerce mutuel entre tous les membres de Jésus-Christ. Nous l'avons ce commerce avec les Saints du ciel, lorsque nous remercions Dieu pour leurs triomphes et leurs couronnes, que nous implorons leur intercession, et que nous en ressentons les effets; nous l'avons avec les âmes du purgatoire, lorsque nous sollicitons la miséricorde divine en leur faveur.

La prière pour les morts est un acte de piété, un acte de charité. On en trouve la preuve dans l'ancien Testament, et dans la pratique de la synagogue judaïque. Les purifications usitées par rapport aux morts, démontrent la persuasion où étaient les Juifs, que la dévotion des vivans procurait aux morts des secours spirituels (13). Judas Ma-

(13) 1 Cor. XV, 29; Eccles. VII, 37.

chabée envoya au temple douze mille drachmes d'argent, *afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ceux qui étaient morts, ayant de bons et religieux sentimens touchant la résurrection.... C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés*. Ce passage est du second livre des Machabées (14), qui est regardé comme canonique par le compilateur des canons apostoliques, par Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, et par le troisième concile de Carthage. Il est vrai que quelques anciens l'appellent apocryphe; mais ils ne veulent dire autre chose, sinon qu'il n'était point dans le canon des Hébreux compilé par Esdras; ce qui ne doit point surprendre, puisqu'il fut écrit après ce temps. Au reste, Origène et saint Jérôme, qui lui donnent l'épithète d'*apocryphe*, le citent comme ayant une autorité divine. L'Eglise catholique le met au nombre des livres *deutéro-canoniques*; c'est-à-dire, qui furent compilés après le temps d'Esdras, et dont les auteurs furent inspirés de la même manière que ceux des autres livres de l'Ecriture (15).

---

(14) XII, 43, 46.

(15) Quelques anciens n'ont douté de la canonicité des livres dont il s'agit, que parce que la tradition sur ce point n'avait point encore été éclaircie. Ce doute est également tombé sur quelques livres du nouveau Testament, que les protestans ne laissent pas d'admettre. Du moins ceux d'entre les protestans qui conviennent que l'auteur du second livre des Machabées est un historien très-digne de foi, doivent-ils reconnaître dans son récit la créance du grand-prêtre, recommandable par son zèle et sa vertu, celle des prêtres et des docteurs attachés au service du temple de Jérusalem, celle de la nation juive. Ils doivent avouer de plus que Jésus-Christ ne les a jamais repris sur ce point de leur créance. Frappé sans doute de ces réflexions, Jérémie Taylor, savant protestant, s'exprime ainsi, *Lib. Off. Proph.* l. 1, *sect.* 20, *n.* 11, p. 345 :. « Nous trouvons dans l'histoire des Machabées, que « les Juifs priaient et offraient des sacrifices pour les morts; ce qui se

Les écrits des premiers Pères prouvent que dès l'origine du christianisme, on a toujours cru dans l'Eglise qu'il y avait un purgatoire. Dans toutes les anciennes liturgies, il est fait mention de la prière et du sacrifice pour les morts. Saint Cyrille de Jérusalem, expliquant aux catéchumènes plusieurs endroits de la liturgie, leur dit (16), qu'on y prie pour l'Empereur et pour tous les vivans; qu'on y nomme les martyrs et les Saints, afin de réclamer leur intercession; qu'on y fait enfin mention des fidèles défunts, afin de solliciter la miséricorde divine en leur faveur. « Nous nous souvenons, dit-il, de ceux qui sont » morts, premièrement des patriarches, des apôtres et des » martyrs, afin que Dieu reçoive nos supplications par » leurs prières et leur intercession. Ensuite nous prierons » pour nos pères et pour les évêques, et en général pour » tous ceux d'entre nous qui sont sortis de cette vie, dans » la ferme espérance qu'ils reçoivent un très-grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans le saint » et redoutable sacrifice (17). » Saint Cyrille éclaircit ce qu'il vient de dire par la comparaison suivante : « Si un » Roi avait envoyé en exil des personnes qui l'auraient

---

» prouve de plus par d'autres passages, ainsi que par la forme des » prières usitées pendant la captivité, et que nous avons encore. Ce » qui mérite une attention particulière, c'est que le Sauveur qui réprouvait toutes les mauvaises doctrines, qui condamnait les traditions des Scribes et des Pharisiens, qui combattait leurs erreurs sur » les morts et la résurrection, n'a pas dit un mot contre la pratique » publique dont nous parlons, et l'a laissée telle qu'elle était. Celui » qui venait nous déclarer la volonté de son Père, n'aurait point agi » de la sorte, si cette pratique n'eût été innocente, pieuse et pleine » de charité; elle a été toujours universelle. On le prouve par des témoignages formels de Tertullien, de saint Cyprien, etc. »

(16) *Catech.* 19, *n.* 9, p. 328, *ed. Ben.*

(17) Ces paroles sont citées par Eustrate, qui florissait dans le sixième siècle, et par le moine Nicon. Voyez les notes des Bénédictins, *ibid.*

» offensé, et que leurs amis ou leurs proches lui offrissent » quelque présent de grand prix, telle que serait une cou» ronne, pour appaiser sa colère, ne pensez-vous pas que » ce prince ferait grâce aux coupables, ou du moins qu'il » adoucirait leurs peines? C'est ainsi que nous adressons » à Dieu nos prières pour ceux qui sont morts, quoiqu'ils » soient pécheurs, non pas en lui présentant une couronne, » mais en lui offrant Jésus-Christ même qui a été immolé » pour nos péchés, afin que celui qui est si bon et si » miséricordieux, leur devienne favorable ainsi qu'à nous.» Toutes les anciennes liturgies s'accordent en ce point, sans en excepter même celles des sectes des chrétiens *orientaux*, quoique séparés de la communion de l'Eglise catholique depuis le cinquième ou sixième siècle (18).

---

(18) Arnobe, parlant, l. 4, *adv. Gent.* de nos liturgies publiques, dit *qu'on y demande à Dieu la paix et le pardon pour les Rois, les magistrats, les amis et les ennemis, tant vivans que défunts.* Il y a dans les Constitutions Apostoliques un fragment de liturgie fort ancienne, de laquelle Grabe, Hicks et Deacon ont emprunté plusieurs choses pour leurs nouveaux modèles de liturgies primitives, et que Whiston a prétendu qu'on devait mettre au nombre des écritures canoniques. On y lit ce qui suit : « Prions pour tous ceux qui sont morts » en paix. » *Const. Apost.* l. 8, c. 13. Voyez Le Brun, *Liturg.*

Holden, théologien catholique anglais, dont le jugement est assez imposant, s'exprime en ces termes (*Analys. fidei,* lib. 2, cap. 6) : « On » conviendra sans peine, que des hommes méchans et vicieux, qui ont » vécu et persévéré pendant plusieurs années consécutives dans toute » sorte d'impiété, mais qui, à l'heure dernière, ont obtenu la grâce » de la pénitence, et trouvé merci devant le Père des miséricordes, » ont besoin d'une certaine purification, pour extirper en eux-mêmes les » restes du péché, et les mauvaises habitudes qui ont pris racine au » fond de leur âme, et qu'un temps aussi court n'a pas permis d'arra» cher entièrement et de déraciner jusqu'au fond. » (Feller, *Catéchisme philosophique*, tom. III, pag. 130.)

Il est vrai que Luther nomme quelque part le purgatoire une *invention des prêtres*, et un *feu de mensonge;* mais ailleurs il soutient, qu'*on est obligé d'y croire fermement, et de venir au secours des âmes trépas-*

Qu'on parcoure les anciens Pères, et on verra qu'ils sont tous formels sur ce point. Nous allons en citer quelques-

---

sées par la prière, le jeûne et l'aumône. C'est ainsi qu'il assure, contradictoirement à d'autres allégations, *que Dieu fait encore aujourd'hui des miracles près des tombeaux et des corps des Saints; que chaque homme, chaque ville, chaque peuple a son patron particulier.* Voyez *Opp. Luth. Wittenb.*, t. V, fol. 161, t. VII, fol. 7; *Opp. Jenens.*, t. I, fol. 86, a; t. VIII. *in Conc. de cons. S. Pauli*, et t. I, fol. 165, a.

Parmi les Anglais, Montagu et Gummig se sont déclarés pour le purgatoire. Farbes, évêque d'Edimbourg, en a fait autant : il dit que c'est un usage très-ancien, et transmis par les apôtres mêmes, de prier pour les trépassés, que le rituel anglais de 1549 contient à ce sujet un très-beau modèle de prière. Scheldon, Blancford, Barrow, et, comme nous avons vu plus haut, Thorndick défendent aussi de leur côté les prières pour les morts. (*Tabaraud., loc. cit.*, p. 358, 420 et 421.)

Parmi les modernes, un théologien protestant, le docteur Less, a défendu cette doctrine dans sa *Christliche Religionstheorie.* Jung, dans sa *Theorie der Geisterkunde,* se prononce aussi en faveur du purgatoire, ainsi que du Limbe et de l'intercession des Saints. Aussi on chercha à le faire passer pour fanatique.

Le savant docteur Scheid, historien de la maison de Brunswick et bibliothécaire à Hanovre, écrit ce qui suit à Büsching : « Mille fois j'ai » réfléchi sur la question de savoir s'il n'y aurait pas dans l'autre monde » une école préparatoire. Une foule d'hommes sortent de cette vie, avant » d'avoir commencé à aimer Jésus-Christ, contre qui ils n'ont du reste » pas de haine. Or ils n'ont pas été en état de parvenir à cette sancti- » fication, sans laquelle il n'est donné à personne de voir le Seigneur. » N'y aurait-il pas dans l'éternité, qui conduisît tant d'hommes à ce » point? etc. » (Büsching's *Beiträge von denkwürdigen personen,* III, 313.)

Les Juifs et les Mahométans adoptent encore aujourd'hui un tel état de purification, et ils croient que par la prière, que les premiers appellent *Kadisch*, et par la commémoration des morts, que les autres nomment *El-Kathme,* on peut venir au secours des trépassés.

S. Clément d'Alexandrie rapporte (*Stromat.* V, 549), que les philosophes stoïciens soutenaient qu'après cette vie on passait par un état de purification, qu'ils appelaient ἐμπύρωσιν. La même idée servait de base à la doctrine pythagoricienne de la migration des âmes, d'après laquelle l'âme humaine, avant d'atteindre la béatitude parfaite dans l'autre vie, devait être purifiée. Si l'on en croit Eusèbe (*Præparatio evangelica*), il faudrait aussi rapporter à cette même croyance ce que Zo-

uns. Saint Clément d'Alexandrie, qui florissait l'an 200 de Jésus-Christ, assure que les hommes doivent expier les fautes légères par des peines qu'ils souffriront après la mort avant de pouvoir entrer dans le ciel (19). Tertullien dit en parlant de certaines traditions apostoliques, qu'on offrait de son temps des sacrifices pour les morts, et aux fêtes des martyrs (20). « Une veuve, dit-il ailleurs (21), prie » pour l'âme de son mari défunt; elle demande pour lui » le repos, avec l'avantage de lui être réunie, et elle of- » fre des sacrifices les jours anniversaires de sa mort. Si » elle omet ces choses, elle fait divorce avec son mari au- » tant qu'il est en elle. Selon saint Chrysostôme (22), c'est » une obligation pour un prêtre d'intercéder auprès de Dieu » pour les péchés des vivans et des morts. Ce n'est pas » inutilement, dit ailleurs ce saint docteur (23), que nous » nous souvenons des morts dans la célébration des di- » vins Mystères, et que nous prions pour eux l'Agneau » qui a effacé les péchés du monde, afin qu'ils puissent

---

roastre enseignait relativement à la migration des âmes par les douze signes du zodiaque, avant de participer à la félicité du ciel. Platon aussi disait que les âmes restaient enfoncées dans la boue et les ténèbres, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement pures. Dans le sixième livre de l'Énéide, où l'on raconte la descente d'Enée aux enfers, on expose également, avec beaucoup de détails, la doctrine d'un état de purification à subir dans l'autre vie. Les Indiens partagent aussi cette croyance, ainsi que celle, qu'il faut venir au secours des trépassés par des sacrifices et des prières, et que par-là ils peuvent rentrer en grâce. (*Voyages* de Hafner, t. II, p. 29, dans la *Bibliothèque* de Sprengel, t. XXXIX.)

(*Note considérablement augmentée d'après l'édit. allem.*)

(19) *Strom.* l. 7, p. 794, 865.

(20) *L. de Coron.* c. 3.

(21) *L. de Monog.* c. 10.

(22) *De Sacerd*, l. 6, p. 424, *ed. Ben.*

(23) *Hom.* 51, *in* 1 *Cor.* t. X, p. 393.

» en recevoir du soulagement. Celui qui est à l'autel ne » crie point en vain : Prions pour ceux qui se sont en- » dormis dans le Seigneur. Ne manquons point de secourir » les défunts ; le sacrifice est offert pour la commune » expiation du monde (24). »

Saint Augustin s'exprime ainsi dans son *Enchiridion* (25) : « On ne peut nier que les âmes des morts ne soient sou- » lagées par la piété de leurs amis vivans, quand on offre » le sacrifice du médiateur, ou qu'on fait dans l'église des » aumônes à leur intention. Mais ces choses ne sont utiles » qu'à ceux qui, pendant leur vie, ont mérité qu'elles » leur fussent profitables....... Il y a une vie si sainte, » qu'elle n'en a pas besoin; et une vie si coupable, qu'elle » n'en retire aucun fruit. Le sacrifice s'offre pour les Saints » en actions de grâces ; il est propitiatoire pour ceux qui » ont encore des taches à expier. » Selon ce Père (26), la pompe funéraire n'est que pour la consolation des vivans ; il n'y a que les prières, les sacrifices et les aumônes qui soient utiles aux morts. Il distingue les martyrs pour

---

(24) Les protestans, qui ont traduit Dupin en Angleterre, observent que saint Chrysostôme dit dans sa trente-huitième homélie sur l'épître aux Philippiens, qu'il fût ordonné par les apôtres de prier pour les fidèles défunts, dans les redoutables mystères. On lit dans M. Thorndike, théologien protestant, *Just. Weights and measures*, c. 16, que « la pratique de l'Eglise d'intercéder pour les morts dans la célébration » de l'Eucharistie, est si générale et si ancienne, qu'elle ne peut avoir » l'imposture pour fondement, ou que cette imposture doit avoir la » même origine que le christianisme. »

Beausobre a prétendu dans son histoire du manichéisme, l. 9, c. 3, *not.*, que saint Cyrille de Jérusalem avait changé la liturgie sur le point dont il s'agit; mais il a été solidement réfuté par le savant P. Henri *a Porta*, Dominicain, professeur à Pavie, *Append. ad Tractat. de Purgatorio*. Mediolani, 1758.

(25) C. 110.

(26) *Serm.* 182 (*ol.* 32), *de verb. Ap.* t. V, p. 827, *et Bib. de curâ pro mortuis*, c. 1 et 18.

le repos desquels on ne prie point, mais aux prières desquels on doit se recommander (27).

Si nous remontons aux premiers siècles du christianisme, nous y verrons les fidèles demander avec ardeur qu'on prie pour eux, pour leurs parens ou leurs amis, lorsqu'ils auront quitté cette vie. On pourrait citer sainte Monique, qui étant près d'aller paraître devant Dieu, demandait pour son âme les suffrages de l'Eglise; on sait avec quel empressement saint Augustin sollicitait les prières des autres en faveur de ses parens défunts (28). Saint Ephrem, dans son testament (29), conjure ses amis de ne point l'oublier après sa mort, et de lui donner au contraire des preuves de leur charité, en offrant pour le repos de son âme des aumônes, des prières et des sacrifices, sur-tout le trentième jour. Nous apprenons de saint Athanase (30), qu'il avait prié avec ferveur pour l'âme de l'Empereur Constant. Constantin-le-Grand voulut être enterré dans le porche de l'église des Apôtres (31), « afin d'avoir part aux saintes » prières, au sacrifice mystique, et aux divines cérémo- » nies. » Après la mort de ce prince, une multitude innombrable de peuple offrit à Dieu pour son âme des prières

(27) *Serm.* 159, *ol.* 17, *de verb. Ap* n. 1, t. V, p. 765, *ed. Ben.* *Serm.* 284, p. 1183. La même doctrine sur la prière pour les morts, se trouve en plusieurs autres endroits des ouvrages de saint Augustin, *Serm.* 280, p. 1134 *in Ps.* 37, n. 3, p. 295 *de Civ. Dei*, l. 21, c. 24. Il nous apprend, l. *de Hær.* c. 33, ainsi que saint Epiphane, *Hær.* 75, n. 3, qu'Aërius, prêtre arien, l'ayant attaquée, son hérésie fut condamnée par l'Eglise universelle. On peut voir encore sur le même sujet, la vision rapportée dans les actes de sainte Perpétue, avec la Dissertation sur ces actes, par Orsi; Origène, l. 5, *contrà Cels.* p. 242, *Hom.* 28, *in Num. Hom.* 6 et 8, *in Exod.* etc.; Lactance, l. 7, *Instit* c. 21.

(28) *Conf.* l. 9, c. 13, n. 36, etc.

(29) T. II, *ed. Vatic.* p. 230, 236.

(30) *Apol. ad Constant.* t. I, p. 300.

(31) Euseb. *de Vitâ Constant.* l. 4, c. 60, p. 556, et c. 70, p. 562.

accompagnées de soupirs et de larmes (32). Saint Paulin ayant perdu son frère, le recommanda à la piété de ses amis, afin que par leurs prières ils procurassent à son âme de la consolation et du soulagement (33). Saint Ambroise écrivait à Faustin, qu'il s'affligeait excessivement de la perte de sa sœur : « Votre sœur ne vous demande point » des larmes, mais des prières..... des sacrifices (34). » Dans son oraison funèbre de Théodose-le-Grand, il fait à Dieu cette prière : « Accordez à Théodose votre serviteur » un parfait repos, ce repos que vous avez préparé à vos » Saints (35)..... J'aimai ce prince, et c'est pour cela que » je le suis jusque dans la terre des vivans. Je ne mettrai » fin à mes larmes et à mes prières, que quand il sera » sur la montagne du Seigneur, où ses bonnes œuvres » l'appellent (36). » Les prières et les sacrifices pour les morts s'offraient quelquefois pendant trente, et même quarante jours (37).

---

(32) Euseb. *ibid.* c. 71, 562.

(33) *Ep.* 35, *ad Delfin.* p. 223; *ep.* 36, *ad Amand.* p. 224, *etc.*

(34) *Ep.* 39, *ad Faustin.*, t. II, p. 944, *ed Ben.*

(35) *Da requiem perfectam servo tuo Theodosio, rèquiem illam quam preparásti sanctis tuis*, n. 56, t. II, p. 1207, *ed. Ben.*

(36) *Dilexi, et ideò prosequor illum usque ad regionem vivorum, nec deseram donec fletu et precibus inducam virum quò sua merita vocant, in montem Domini sanctum.* Ibid. n. 37, p. 1208. On peut voir aussi l'oraison funèbre de Valentinien, par le même Père, t. II, p. 1193.

(37) Voyez saint Ambroise, *de obitu Theodosii*, n. 3, p. 1197, t. II. Le 3e, le 7e et le 30e jour étaient les plus solennels. Voyez Gavantus, *comm. in Missal. part.* 4, *tit.* 18, p. 275; les Constitutions Apostoliques, l. 8, c. 42; Pallade, *Lausiac.* c. 26, etc.; Cotelier, *not. in Const. Apost. loc. cit.* De Ménard, *in Concord. Regul. et in Sacram. S. Gregor.* On lit dans saint Grégoire qu'il ordonna de chanter trente messes pour un moine, nommé Juste; que le trentième jour après la dernière messe, ce moine apparut à Copiosus, son prévôt, et lui dit : « J'étais dans les peines, et me voilà délivré. » *Dial.* l. 4, c. 55, t. II, p. 466.

L'histoire du vénérable Bède, la relation de sa mort, les lettres de saint Boniface, de saint Lul, etc. prouvent qu'anciennement les Anglais avaient un soin extrême de prier pour leurs frères défunts, pour ceux mêmes qui étaient morts dans les pays éloignés (38). On fit le réglement suivant dans un concile des évêques soumis au siége de Cantorbéry, lequel fut tenu en 816, en présence de Kénulf, Roi de Mercie, et des princes et grands officiers de sa cour (39). « Nous ordonnons qu'immédiatement après la » mort d'un évêque, on fasse pour lui des prières et des » aumônes. Aussitôt que le signal aura été donné dans » l'église de chaque paroisse (40), que les fidèles s'assem- » blent dans la basilique, et qu'ils y chantent trente psau- » mes pour l'âme du défunt. Qu'ensuite chaque prélat et » chaque abbé chante six cents psaumes ; qu'il fasse cé- » lébrer cent vingt messes ; qu'il mette trois esclaves en » liberté et donne à chacun d'eux trois schellings ; que » tous les serviteurs de Dieu jeûnent un jour. » Le concile veut encore que pendant trente jours, on récite après les heures canoniales, un certain nombre de fois, l'*Orai-*

---

(38) Voyez les vies de ces Saints. Les fondations des églises, des monastères, des colléges, les donations, les monumens funéraires, les testamens, etc. prouvent que depuis Constantin, et sur-tout depuis le sixième et le septième siècle, la pratique de prier pour les morts est universelle dans l'Eglise. Voyez Fontanini, *de Vindiciis vet., codicum;* Le Mire *Donat. Belg.*, etc.

(39) C. 10, *ap. Spelm. Conc. Brit.* vol. I, p. 327 ; Johnson, *English. Eccl. Lawsand Canons,* vol. I, *ad an.* 816; *Con. Labbe*, t. VII. p. 1489. Ce concile se tint à Cealchythe ou Celchythe.

(40) Anciennement le signal se donnait dans les églises avec une planche ou plaque de fer trouée, sur laquelle on frappait avec un marteau; cela s'observe encore chez les Grecs et chez les Latins, les derniers jours de la semaine-sainte. Les cloches étaient connues en Angleterre avant ce temps-là, comme nous l'apprenons de Bède, *Hist.* l. 4, c. 23, *ad an.* 680 ; mais l'usage n'en était point universel.

son dominicale pour le défunt (41), et qu'on renouvelle l'obit le 30e jour; c'est-à-dire, que l'on chante la messe avec une grande solennité. Il ordonne aux fidèles de remplir ces devoirs de religion avec autant de fidélité, que s'il était question de quelqu'un de leur famille, afin que par la ferveur d'une intercession générale, ils puissent mériter le royaume éternel qui est commun à tous les Saints. Ce qui est ordonné ici pour les évêques, chaque famille le pratiquait pour ses parens; on faisait célébrer des messes pendant trente jours; on distribuait des aumônes pour le repos de l'âme des défunts, et ceux qui les recevaient allaient prier au tombeau des personnes mortes (42).

Depuis, il y eut un jour spécialement consacré à la prière pour les morts. En 998, saint Odilon, abbé de Cluny, institua dans tous les monastères de sa congrégation, la fête de la Commémoration de tous les fidèles défunts, et la fixa au premier de Novembre. Elle fut peu de temps après adoptée par toute l'Église d'Occident. Le concile d'Oxford, tenu en 1222, la déclara fête de seconde classe, où l'on permettait seulement certains travaux nécessaires et importans. Dans quelques diocèses elle était de précepte jusqu'à midi. On la chômait tout le jour dans ceux de Vienne et de Tours, et dans l'ordre de Cluny. En d'autres lieux, ce n'était qu'une fête de dévotion (43). Les

---

(41) *VII Beltidum Pater noster*. Le *Beltis* était une espèce de rosaire ou de chapelet. Voyez la nouvelle édition du Glossaire de Henri Spelman, *verb.* BELTIS.

(42) On en trouve la preuve sur plusieurs anciennes tombes, et dans les vieux titres de quelques églises, qui ont échappé à l'injure des temps.

(43) Bzovius, *ad. an.* 1294, attribue le *Dies iræ* au cardinal Ursini ou Frangipani; d'autres l'attribuent à Humbert, premier général des Dominicains, etc. Il est probable que cette prose a pour auteur quelque contemplatif qui n'a point voulu se faire connaître. Crashaw en a donné une bonne traduction en vers anglais, et le lord Roscommon en

Grecs ont fait long-temps la mémoire générale des morts, le Samedi avant le carême, et le Samedi qui précède la Pentecôte ; mais ils offraient le sacrifice, pour le repos des défunts, tous les Samedis (44).

C'est donc, comme nous l'avons déjà observé, *une sainte et salutaire pensée, que de prier pour les morts* (45). Elle est sainte, parce qu'elle est très-agréable à Dieu. Parmi tous les sacrifices, il n'y en a point qui lui plaisent et qui l'honorent plus que ceux de la miséricorde et de la charité, sur-tout lorsqu'ils ont les âmes pour objet, et qu'ils sont offerts pour ceux que le Seigneur chérit. Or, les âmes qui souffrent en purgatoire sont destinées à être les héritières du ciel ; la possession leur en est assurée ; leurs noms sont écrits dans le livre de vie. Dieu qui les a comblées de ses dons les aime tendrement ; il les regarde comme ses épouses ; il désire les inonder d'un torrent de délices, et leur déployer toutes les richesses de sa gloire. Mais sa justice s'y oppose encore, et l'oblige à les laisser dans un lieu de bannissement et de douleur, jusqu'à ce que toutes leurs dettes soient acquittées. Tant qu'elles seront souillées de la moindre tache, sa sainteté les exclura de la bienheureuse patrie. Cependant, par une suite de son infinie miséricorde, il veut bien accepter les satisfactions que nous lui offrons pour elles ; il nous invite à les soulager par nos prières, et à les soustraire aux coups de sa justice. Si la charité que nous exerçons sur la terre envers les malheureux, même envers les plus criminels, appartient si essentiellement à l'esprit du christianisme ; si les aumônes les

---

a beaucoup profité dans son admirable poëme du jugement dernier. (Voyez l'Essai sur Pope, par Warthon, p. 87.)

(44) Leo Allat. *de Dom.* p. 1462 ; Thomassin, *des Fêtes ;* Benoît XIV, *de Festis SS. in diœces. Bonon.*

(45) 2 Mach. XII, 60.

plus légères sont si magnifiquement récompensées, que ne fera pas pour nous Jésus-Christ, quand nous viendrons au secours de ses amis, de ses enfans qui souffrent des peines extrêmes? Les œuvres de miséricorde méritent à ceux qui les exercent, les grâces les plus abondantes; et le souverain Juge, au dernier jour, leur décernera des couronnes immortelles. Mais, si l'on en excepte le salut qu'on procure au prochain par l'instruction et la prière, que peut-on comparer à la miséricorde qui nous fait secourir les âmes du purgatoire!

Au reste, la pratique de prier pour les morts n'est pas seulement utile à eux et à nous; elle est encore pieuse en elle-même, et elle honore le Seigneur. Examinons qui sont ceux qui souffrent; cette seule considération suffira pour exciter notre ferveur. Ils appartiennent à Jésus-Christ comme nous; nous leur sommes unis par les liens de la charité et par la communion des Saints. Chacun d'eux est ce frère que nous devons aimer comme nous-mêmes. Nous sommes tous membres du même corps. Nous devons donc nous assister mutuellement. Qu'un membre souffre, dit saint Paul, les autres souffrent aussi. Quelle impiété, quelle cruauté ne serait-ce pas, que de voir son frère dans les flammes, sans lui tendre la main, et sans lui procurer quelque soulagement lorsqu'on le peut faire!

La dignité des âmes qui souffrent en purgatoire leur donne de nouveaux droits à notre compassion, et doit en même temps exciter notre vénération. Quoiqu'elles soient présentement éloignées de Dieu et renfermées dans des cachots brûlans, elles n'en sont pas moins du nombre des élus. Elles sont unies au Seigneur par la grâce; elles l'aiment par-dessus toutes choses; et au milieu des tourmens qu'elles endurent, elles ne cessent de le bénir, de le louer, et d'adorer avec une parfaite résignation la sévérité de sa justice. Ce sont les âmes de ces vrais serviteurs qui

ont vaincu le monde et l'enfer ; ce sont des esprits bienheureux chargés de mérites et de grâces; ce sont les enfans de Dieu, les héritiers de sa gloire ; ce sont des Saints. Mais ils sont maintenant dans un état de souffrance, et notre imagination ne se peut rien figurer qui approche de leurs peines. Ils souffrent la privation de Dieu, laquelle, selon le concile de Florence, est le plus insupportable de tous les tourmens. Jamais nous ne comprendrons quel supplice c'est pour une âme séparée de son corps, de s'élancer continuellement vers Dieu, qui est son centre, et de se sentir repoussée avec violence. C'est la plus rigoureuse de toutes les agonies.

Le feu du purgatoire, selon les Pères de l'Église, ne diffère point de celui de l'enfer. Il a été créé pour servir d'instrument à la vengeance divine ; il a été allumé par le souffle de la colère de Dieu. Il a la vertu de tourmenter les esprits qui ne sont point revêtus de corps. A la vérité, il n'est pas de foi que le feu dont il s'agit ici soit un feu réel et matériel ; mais c'est le sentiment le plus probable et le plus conforme à la tradition. « Le feu, dit saint » Thomas (46), tourmente même les damnés en enfer, et les » justes en purgatoire ; la moindre peine du purgatoire, » ajoute-t-il (47), surpasse la plus grande peine qu'on puisse » souffrir en cette vie. Saint Augustin s'exprime sur ce point » de la manière suivante : « Il est dit : *Il sera sauvé comme* » *par le feu*. Parce qu'il est dit : *Il sera sauvé*, on méprise ce » feu. Il sera cependant plus insupportable que tout ce qu'on » peut souffrir en cette vie. Vous savez combien les méchans » ont souffert et peuvent souffrir sur la terre ; les hommes » vertueux sont exposés au même sort. Quels tourmens les

(46) *Suppl. qu.* 100, *a* 2.
(47) *Ibid. a.* 3.

» malfaiteurs ont-ils endurés, que les martyrs n'aient pas » souffert pour Jésus-Christ? et quelle comparaison à faire » entre ces tourmens et ceux dont nous parlons! Vous » voyez cependant que les hommes font tout au monde » pour les éviter. A combien plus forte raison doivent-ils » pratiquer ce que Dieu leur commande, pour échapper » à ceux du purgatoire (48)? Le feu du purgatoire, sui- » vant le vénérable Bède, sera infiniment plus intoléra- » ble, que tous les tourmens de cette vie.» Ces paroles ne sont que la répétition de celles de saint Césaire d'Arles. « Quelqu'un dira peut-être : Je me soucie peu du » temps que je passerai en purgatoire, pourvu que je par- » vienne à la vie éternelle. Mais à Dieu ne plaise que l'on » raisonne de la sorte. Tous les tourmens de cette vie ne » peuvent être comparés avec le feu du purgatoire. Et qui » sait, d'ailleurs, combien il y restera de jours, de mois, » d'années? On craindrait de mettre son doigt dans le feu : » comment ne craindrait-on pas d'être enseveli un temps » considérable dans les flammes dévorantes (49)?» Ne croyons pas qu'il y ait dans la nature des peines suffisantes pour satisfaire la justice divine. Elle crée de nouveaux instrumens qui font souffrir des tourmens qu'il ne nous est pas possible de concevoir (50). Une âme, pour un péché véniel, souffrira plus que ne peut faire souffrir la complication des maladies les plus douloureuses; les tourmens qu'elle endurera surpasseront les plus cruels supplices auxquels les malfaiteurs sont condamnés, toutes les tortures des martyrs prises ensemble. Voilà l'idée que les Pères de l'Église nous donnent du purgatoire.

---

(48) S. Aug. *in Ps.* 37, t. IV, p. 295.

(49) S. Cæsar. *Hom.* 1, p. 5, *vel in app. Op. S. Aug.*. t. V.

(50) Voyez Bourdaloue, de la Rue, etc.

Mais combien de temps les âmes resteront-elles en purgatoire? C'est ce que nous ignorons. De là vient que l'Eglise approuve les anniversaires perpétuels pour les morts. Il y a des âmes qui seront peut-être en purgatoire jusqu'à la fin du monde. A la vérité, il n'y aura plus d'état mitoyen entre le paradis et l'enfer, après le jugement universel; mais Dieu pourra à la fin du monde communiquer un tel degré aux tourmens des âmes, qu'elles acquitteront toutes leurs dettes en un moment. Car sa justice ne peut se relâcher de ses droits; et il faudra que nous payions jusqu'à la dernière obole. Il fut inexorable dans la punition de Moïse, son fidèle serviteur, dont la faute nous paraît si légère (51). Il le fut à l'égard de David, dont la pénitence avait été si sincère (52). Nous savons enfin comment il a traité son propre Fils, qui s'était fait notre caution (53); et cependant c'était le temps de la miséricorde. Mais après la mort, il ne laissera plus agir que sa justice, et il la déploiera dans toute sa rigueur.

Une circonstance qui doit particulièrement exciter notre compassion envers les âmes souffrantes en purgatoire, c'est qu'elles ne peuvent plus mériter, et qu'elles sont hors d'état de se procurer elles-mêmes le moindre soulagement. Les malades, les pauvres ont l'usage de la parole pour demander du secours; ils sont sûrs d'intéresser par la vue seule de leurs peines. Ils peuvent au moins implorer le Ciel, qui ne sera point sourd à leurs prières. Mais les âmes du purgatoire n'ont d'autre ressource que celle de la patience, de la résignation et de l'espérance. Elles ont beau faire entendre leurs gémissemens; Dieu ne leur répond autre chose, sinon que sa justice doit être satisfaite, et que cette

(51) Deut. III, 24, 25.
(52) 2 Reg. XXIV, 15.
(53) Matt. XXVI, 36.

nuit où personne ne peut plus travailler, est arrivée pour elles (54). C'est donc à nous qu'elles ont recours ; comme elles n'ont point de voix pour se faire entendre, elles empruntent celle de l'Eglise et de ses ministres, qui sont les interprètes de leur douleur, et qui, pour nous attendrir en leur faveur, nous adressent de leur part ces paroles de Job : *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis ; car la main de Dieu m'a frappé* (55). Le pieux et savant Gerson les fait parler de la sorte (56) : « Priez pour nous, parce que nous sommes dans l'impos-» sibilité de nous secourir nous-mêmes. Ce secours, il nous » est permis de l'attendre de vous ; ne nous le refusez pas. » Vous, qui nous avez connus sur la terre, qui nous avez » aimés, pourriez-vous nous oublier présentement ? On dit » communément que c'est au jour de l'affliction que l'on » connaît un ami. Quelle affliction est comparable à la » nôtre ! Laissez-vous donc toucher de compassion. *Un » cœur dur sera accablé de maux au dernier jour* (57). » Soyez sensibles à vos propres intérêts, etc. »

Si les horribles cachots où sont détenues les âmes du purgatoire s'ouvraient sous nos pieds ; si nous pouvions voir les tourmens qu'elles endurent, quelle impression ce spectacle ne ferait-il pas sur nous ? Que de larmes nous verserions, quel saisissement nous éprouverions à la vue de cette multitude innombrable de serviteurs de Dieu, qui sont nos frères en Jésus-Christ, qui souffrent des peines incompréhensibles ? Il y a peut-être parmi eux quelques-uns de nos proches, de nos amis ; car qui peut se flatter de sortir

(54) Joan. IX, 4.
(55) Job. XIX, 21.
(56) *Querela defunctorum in purgatorio detentorum*, t. III, p. 703, *ed.* Dupin.
(57) Eccles. III, 27.

assez pur de cette vie, pour n'avoir plus besoin d'aucune expiation? Les jugemens de Dieu sont impénétrables, et par cela même ils doivent nous faire trembler. Le Seigneur *jugera les justices*, et malheur à la vie de l'homme la plus exemplaire, s'il l'examine à la rigueur! Nous apprenons de saint Pierre que le juste sera à peine sauvé. A la bonne heure, que nous nous réjouissions en voyant des amis ou des parens vertueux mourir dans la grâce et la justice, et que nous espérions de la bonté divine qu'ils ont passé à la bienheureuse immortalité. Mais sommes-nous sûrs qu'ils sont parfaitement purifiés de toute tâche? Ne devons-nous pas, dans cette incertitude, les recommander avec ferveur à la bonté divine? Pourquoi ne dirions-nous pas avec saint Ambroise, dans son oraison funèbre de Valentinien le Jeune (58) : « Que l'on offre les saints mystères pour celui » que nous regrettons. Prions avec ardeur pour le repos » de son âme...... Peuple, levez les mains avec moi, afin » qu'au moins par ce devoir, nous puissions donner quel- » que marque de notre reconnaissance pour les bienfaits » que nous avons reçus (59). » Puis, joignant à ce prince, Gratien, son frère, qui était mort quelque temps auparavant (60), il dit : « Vous serez bienheureux l'un et l'au- » tre, si mes prières peuvent quelque chose; je ne passerai » aucun jour sans penser à vous; je ne prierai jamais sans » me ressouvenir de vous; toutes les nuits vous serez l'ob- » jet de mes supplications; vous aurez part à tous mes » sacrifices : si je vous oublie, puissé-je oublier ma main » droite (61)! » Le saint docteur priait et offrait le sacri-

---

(58) Ce prince fut massacré en 392, à l'âge de vingt ans, n'étant encore que catéchumène.

(59) *De obitu Valent.* n. 56, t. II, p. 1189, *ed. Bened.*

(60) En 383.

(61) *Ibid. n.* 87, p. 1194.

fice avec la même ferveur pour l'âme de son frère Satyre (62). Pensons, pour nous pénétrer des mêmes sentimens, que peut-être quelques-uns de nos parens et de nos amis sont en purgatoire à cause de nous; que peut-être ils sont punis pour un excès de tendresse envers nous, ou pour des péchés dont nous avons été l'occasion. Ce ne serait plus alors la charité seule, mais la justice qui nous ferait prier pour ces âmes.

Si les motifs que nous venons de rapporter ne suffisent point encore, soyons du moins touchés de notre propre intérêt. Quelle consolation ne sera-ce pas pour nous pendant l'éternité, d'avoir accéléré le bonheur des âmes du purgatoire! Quelle gloire pour nous d'avoir été capables de servir les amis de Dieu! De quelle reconnaissance ne seront-ils pas pénétrés après leur délivrance! Ils nous la témoigneront en priant pour nous, et en nous obtenant les secours qui nous sont nécessaires dans cette terre d'exil et de combats. Quand Joseph annonça à l'échanson de Pharaon qu'il recouvrerait sa dignité, il lui demanda sa protection, et le conjura de le faire sortir de la prison où ils avaient été enfermés ensemble. Mais l'échanson après son rétablissement ne se souvint plus de Joseph (63). Il n'en est pas ainsi des âmes du purgatoire, dit saint Bernard (64); il n'y a que celles qui sont corrompues et vicieuses, où l'ingratitude puisse entrer. Ce vice ne se rencontre point dans les Saints, dont la bonté et la charité forment le caractère. Une fois entrés dans le ciel par nos prières, ils solliciteront pour nous les plus précieux dons de la grâce. Notre charité même nous rendra le Seigneur

---

(62) *De excessu fratris Satyri, n.* 80, p. 1133.

(63) Gen. XL, 14.

(64) *Serm.* 5, *in Festo Omn. Sanct. n.* 11.

propice. *Ceux qui sont miséricordieux obtiendront miséricorde* (65). Nous retrouverons nous-mêmes après la mort, ce que nous aurons fait pour les âmes du purgatoire. Dieu permettra que nous ayons une part plus abondante aux suffrages que l'Eglise offre continuellement pour ceux qui se sont endormis dans le Seigneur.

Nous avons indiqué les principaux moyens de contribuer à la délivrance des âmes du purgatoire : ce sont le sacrifice, la prière et l'aumône. De tout temps on a offert le sacrifice non sanglant pour les morts comme pour les vivans (66). « Ce n'est pas en vain, dit saint Chrysos-
» tôme (67), que les Apôtres ont ordonné la commémo-
» ration des morts dans les saints et redoutables mystères.
» Ils savaient quels avantages résultaient de cette pratique.
» Quand l'assemblée étend les mains avec les prêtres, en
» présence de la Victime sainte, quelle force n'ont pas nos
» prières pour appaiser le Seigneur ! Mais ceci n'est que pour
» ceux qui sont morts dans la foi. »

(65) Matt. V, 7.

(66) Voyez le Card. Bona, *Liturg.* l. 2, c. 14; Le Brun, sur les *Liturgies des quatre premiers siècles*, t. II, p. 40, 41, 330, 408, etc.

(67) *Hom.* 3, *in Phil.* t. XI, p. 217, *ed. Ben.*

S. VICTORIN, ÉVÊQUE ET MARTYR.

L'AN 304.

Saint Jérôme, en parlant de saint Victorin, dit qu'il fut une des colonnes de l'Eglise; qu'il composa des ouvrages fort utiles en latin; qu'on y trouve un grand sens, mais que le style en est bas et rampant; ce qui venait de ce que l'auteur, étant Grec de naissance, ne savait que médiocrement la langue latine. Victorin enseigna d'abord la rhétorique; et il est probable que ce fut dans quelque ville de la Grèce. Considérant ensuite que toutes les choses du monde ne sont que vanité, il consacra ses talens et ses travaux à la gloire de la religion. On le fit évêque de Pettaw dans la Haute-Pannonie, présentement le duché de Styrie.

Ce Père écrivit contre la plupart des hérésies de son temps; il composa aussi des commentaires sur une grande partie de l'Ecriture. Il ne nous reste plus de ses ouvrages, qu'un petit traité *de la Création du monde* (1), et un autre traité sur l'Apocalypse, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères (2). Ce dernier ouvrage n'est point entier, et il y a des savans qui le croient interpolé. Saint Victorin florissait en 290. Il termina sa vie par le martyre; il paraît qu'il souffrit en 304.

Voyez saint Jérôme, *Cat. Vir. illust.* c. 74, *et Prœf. in Isai. Ep. ad Magn.* Cassiodore, *de div. Lect.* c. 5, 7, 9; Tillemont, t. V; Fabricius, *Bibl. eccl. in S. Hier. Cat.* c. 74, *et Bibl. lat.* l. 4, c. 2, §. 23; Cave, *Hist. litt.* t. I, p. 148; Lelong, *Bibl. Sacr.* p. 1003.

---

(1) Cave a publié ce traité d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Lambeth, *Hist. litt.* t. I.

(2) T. III, *Bibl. Patr.*

S. MARCIEN, ANACHORÈTE EN SYRIE.

Vers l'an 387.

MARCIEN, né dans la ville de Cyr, en Syrie, sortait d'une famille patricienne, et son père occupa les premières places de l'empire. Il fut élevé lui-même à la cour. Mais il connut de bonne heure la vanité du monde, et il résolut d'y renoncer. Il quitta sa patrie et ses amis, et prit les mesures qui lui parurent les plus efficaces pour vivre entièrement inconnu aux hommes. Il se retira dans le désert de Calchis, en Syrie, sur les confins de l'Arabie, et se renferma dans une cellule si étroite et si basse, qu'il était obligé d'être toujours dans une posture gênante. Jamais il n'en sortait, et il n'avait de communication qu'avec le Ciel. Il partageait son temps entre le chant des psaumes, la lecture, la prière et le travail des mains. Il ne se nourrissait que de pain; encore en prenait-il en si petite quantité, qu'il n'assouvissait jamais sa faim. Cependant il n'était jamais plus d'un jour sans manger, afin d'avoir plus de force pour faire ce que Dieu demandait de lui. Il reçut le don de contemplation dans un degré si sublime, que des jours entiers passés dans cet exercice lui paraissaient des instans. La lumière surnaturelle qui fut la suite de ses communications intimes avec Dieu, lui donna une connaissance expérimentale des grandes vérités et des mystères de la foi. Son cœur n'étant rempli que de Dieu, était souvent inondé d'un torrent de délices et de consolations.

Malgré les précautions qu'il avait prises pour être inconnu aux hommes, sa sainteté le fit découvrir. Il consentit enfin à recevoir deux disciples, Eusèbe et Agapet. Ils logèrent

dans des cellules peu éloignées de celle de leur maître. Ils chantaient le jour des psaumes avec lui, et le consultaient souvent sur les moyens de parvenir à la perfection. Peu à peu il se forma un monastère nombreux près de l'hermitage du Saint. Eusèbe en eut la conduite. Marcien traça lui-même le plan de l'institut, et se chargea de donner des instructions aux moines qui venaient fréquemment le visiter.

Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr, Eusèbe de Calcis, Théodore d'Hiéraple, les plus célèbres évêques de Syrie, vinrent un jour le voir ensemble, avec les principaux officiers et magistrats du pays. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de sa cellule, ils le prièrent de vouloir bien leur donner quelques instructions, comme il avait coutume de faire en pareil cas. Une compagnie aussi respectable alarma son humilité, et il garda quelque temps le silence. Comme on le pressait de parler, il dit en soupirant : « Hélas! Dieu nous parle tous les jours par ses » créatures, et par le spectacle de cet univers que nous » voyons ; il nous parle par son Evangile, et nous instruit » de nos devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain. » Il nous effraie et nous encourage tout à la fois. Cependant nous ne profitons point de toutes les leçons qu'il » nous donne. Que pourrait dire Marcien, lui qui, au » milieu de tant d'instructions touchantes fait si peu de » progrès dans la vertu! » Les évêques avaient le dessein de l'ordonner prêtre; mais ils ne l'exécutèrent point, pour ne pas faire violence à son humilité.

Divers miracles augmentèrent encore la vénération qu'on avait pour le serviteur de Dieu. On bâtit des chapelles en plusieurs endroits, dans l'espérance qu'après sa mort on l'enterrerait dans quelqu'une. Marcien en ressentit une vive douleur, et il fit promettre à ses deux disciples d'enterrer secrètement son corps dans un lieu inconnu. On

met sa mort vers l'an 387. Ses disciples tinrent la promesse qu'ils lui avaient faite. Quelques années après, on découvrit son corps, et on le renferma dans un cercueil de pierre. Son tombeau devint un lieu de grande dévotion, et il s'y opéra des miracles.

Voyez Théodoret, *Philot.* c. 2, et le martyrologe romain, sous ce jour.

✝ S. WILGAIN, PATRON DE LENS, EN ARTOIS.

Vers l'an 700.

S. WILGAIN (1), Anglais ou Breton de naissance, et fils de parens illustres et pieux, paraît avoir été du nombre de ces personnes célèbres, qui, au septième siècle, passèrent d'Irlande dans les Pays-Bas, et qui, soit dans leurs voyages, soit dans les endroits où ils se fixèrent, annoncèrent aux Belges la doctrine du salut, et leur enseignèrent la morale chrétienne. Wilgain prêcha la foi pendant quelque temps dans les environs de Térouenne et d'Arras, et dans les environs de cette dernière ville, il demanda à l'abbé de Saint-Vaast la permission de pouvoir demeurer dans une cellule près de ce couvent. Sa prière lui fut accordée, et il y resta jusque vers la fin du septième siècle, où il se réunit pour jamais à son Créateur. La sainteté de Wilgain ne tarda pas à être manifestée et confirmée par des miracles, au point que l'on commença à lui rendre un culte public, et que les habitans de la ville de Lens,

(1) En latin *Vulganius*. Le solitaire anglais, nommé *Vulgan*, dont il est fait mention dans la notice de S. Mauguille, sous le 30 Mai (t. VII, p. 448), ne serait-il pas le même personnage que le patron de Lens?

en Artois (2), firent la demande de ses saintes reliques, et les ayant obtenues, les placèrent avec respect dans leur église paroissiale et ci-devant collégiale, dédiée sous l'invocation de la très-sainte Vierge et de S. Wilgain (3). Cette translation se fit sans doute long-temps avant l'année 1050, attendu que Baudri (4) parle de cette translation et du culte de S. Wilgain, comme d'une chose existant depuis un temps immémorial.

Quelques auteurs pensent, sans cependant alléguer des preuves suffisantes, que S. Wilgain fut revêtu de la dignité épiscopale. Dans un ancien manuscrit de sa vie, que l'on conservait autrefois dans l'abbaye du Bec, à neuf milles de Rouen, on lisait un récit de divers miracles opérés sur son tombeau. A cause de la commémoration des morts on ne célèbre sa fête à Lens que le 3 Novembre, et cet usage s'observait aussi dans la plupart des anciennes abbayes de Bénédictins en Normandie, qui possédaient plusieurs portions des reliques de notre Saint.

Voyez le bréviaire de Saint-Ouen, du Bec etc.; Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 237, et les *Acta SS. Belgii selecta*, t. V, p. 250-257.

---

(2) *Lenense Castrum*, *Lendium* ou *Lensium* passe pour une des plus anciennes villes de l'ancien comté d'Artois. Elle est située à quatre milles de Douai et d'Arras.

(3) Cette translation se célèbre à Lens le 21 Mai.

(4) *In Chronico Cameracensi.*

3 Novembre

S. MALACHIE, ARCHEVÊQUE D'ARMAGH.

Tiré de la vie de saint Bernard, l. 4, c. 4; de la vie de saint Malachie, écrite par saint Bernard lui-même, d'après ce qu'il savait personnellement, et d'après les relations que abbé Congan lui envoya d'Irlande, t. II, p. 663, *ad.* p. 698, *ed. Mabil.;* des lettres de saint Bernard, *ad Malachiam Hiberniæ archiepisc. sedis apostolicæ legatum, ad fratres de Hibernia de transitu Malachiæ* (*ep.* 341, *an.* 1140; *ep.* 356, *an.* 1141; *ep.* 374, *an.* 1148); des deux discours de saint Bernard, intitulés : *De S. Malachia,* et prononcés, l'un aux funérailles, et l'autre le jour de l'anniversaire du Saint. Voyez aussi la bulle de la canonisation de saint Malachie, publiée par D. Mabillon, *Op. S. Bernard.* t. III, p. 1052. Les discours de saint Bernard sur saint Malachie occupent une place distinguée parmi ce que ce Père a composé de plus méthodique et de plus élégant. Il semble se surpasser lui-même quand il parle du saint archevêque d'Armagh. Le P. Maffei, Jésuite, qui était bon juge en cette matière, et qui a publié en italien soixante-quinze vies de confesseurs, écrites avec élégance, assigne le premier rang à la traduction de la vie de saint Malachie par saint Bernard.

L'AN 1148.

La décadence des mœurs, et la confusion occasionnée par des guerres continuelles, avaient presque entièrement éteint en Irlande l'esprit de religion et de piété. On y était retombé dans la barbarie et dans les vices grossiers qui ont coutume d'en être la suite. Ce fut alors que Dieu fit naître Malachie, qu'il destinait à rétablir, en quelque sorte, cette église dans son ancienne splendeur. Quelques auteurs irlandais lui donnent le surnom d'*O-Morgair*. Il eut Armagh pour patrie. Ses parens étaient d'une naissance illustre, et en même temps fort vertueux. Sa mère sur-tout prit un soin extrême de l'élever dans la crainte du Seigneur.

Lorsqu'il fut capable d'instruction, on le mit sous la conduite de maîtres recommandables par leur piété. Il étudia la grammaire à Armagh. Sa mère, qui ne le perdait point de vue, ne cessait de lui inspirer les plus vifs sentimens de religion ; et ces sentimens se gravèrent dès-lors si profondément dans l'âme du jeune Malachie, qu'ils ne s'effacèrent plus dans la suite. Il était doux, humble, docile, modeste, fidèle à ses devoirs, porté à servir tous ceux avec lesquels il avait à vivre. On admirait sa tempérance, son amour pour la mortification, son éloignement pour tout ce qui faisait l'amusement de l'enfance; en sorte que, comme il surpassait ses condisciples par ses progrès, il l'emportait en vertu sur ses maîtres mêmes.

Pendant le cours de ses études, il évitait tout ce qui aurait pu se ressentir de l'affectation; ses pratiques extraordinaires de pénitence n'étaient connues que de Dieu; par-là il évitait encore le danger de la vaine gloire. Il ne restait point à l'église aussi long-temps qu'il l'aurait désiré; il se retirait dans des lieux écartés pour prier ; et s'il lui arrivait de se livrer en priant à l'impétuosité de son zèle, il prenait garde qu'on ne l'aperçût. Dans les promenades qu'il faisait avec les jeunes gens de son âge, il se laissait un peu devancer par eux, afin d'avoir la liberté de s'unir à Dieu par des aspirations vives et enflammées.

Mais résolu d'apprendre le grand art de mourir à lui-même, et de se consacrer entièrement au service de Dieu, il se mit sous la conduite d'Imar, ou Imarius, qui menait la vie d'un reclus dans une cellule voisine de l'église d'Armagh, et qui avait une grande réputation de sainteté. Cette démarche de la part d'un jeune homme de qualité, étonna toute la ville; plusieurs en firent le sujet de leurs railleries; d'autres l'attribuèrent à la mélancolie, ou du moins à la légèreté. Les amis du Saint en ressentirent une vive douleur, et lui en firent des reproches amers. Ils ne

pouvaient s'imaginer qu'avec une constitution si délicate, et des espérances si bien fondées de réussir dans le monde, il prit le parti d'embrasser un genre de vie, dont la pensée seule les effrayait, et qui d'ailleurs leur paraissait vil et méprisable. Malachie ne fut point ému de tout ce que dirent les censeurs de sa conduite. Il dut à sa douceur et à son humilité la victoire qu'il remporta sur le monde et sur lui-même. Pour se rendre digne d'aimer Dieu parfaitement, il se condamna, selon la remarque de saint Bernard, à vivre, pour ainsi dire, dans un tombeau ; il se soumit à la règle d'un homme, bien différent de ceux qui veulent enseigner ce qu'ils n'ont jamais appris, et qui cherchent à se faire des disciples avant d'avoir eu des maîtres.

La docilité de Malachie, son amour pour le silence, sa ferveur dans la prière, son zèle pour les pratiques de la mortification, annoncèrent ses progrès dans la perfection. Il devint infiniment cher à son maître, et il édifia tous ceux qui avaient d'abord condamné sa conduite ; les railleries se changèrent bientôt en admiration. Plusieurs même, touchés de ses exemples, embrassèrent le genre de vie qu'il avait choisi. Imar consentit à recevoir les plus fervens d'entre eux, et peu à peu il se forma une communauté. Malachie était le modèle de tous, quoiqu'il s'en regardât comme le dernier, et qu'il se jugeât indigne d'habiter parmi ces serviteurs de Dieu. Avec de pareilles dispositions, il ne pouvait manquer de parvenir à un degré sublime de perfection.

Imar, son supérieur, et Celse ou Ceillach, archevêque d'Armagh, crurent que la gloire de Dieu exigeait qu'il reçût les saints ordres. Ainsi, sans avoir égard à sa résistance, Celse l'ordonna diacre, et prêtre peu de temps après. Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsqu'on lui conféra la prêtrise, quoiqu'il fallût alors en avoir trente, suivant les canons : mais on trouva dans son mérite extraordi-

naire une juste cause de le dispenser de la règle générale. L'archevêque l'établit en même temps son vicaire pour prêcher la parole de Dieu au peuple, et il le chargea de travailler à déraciner les abus invétérés qui avaient horriblement défiguré la face de l'église d'Irlande. Malachie remplit la commission dont il était chargé, avec autant de zèle que de succès; les vices furent corrigés, les coutumes barbares détruites, les superstitions bannies, et l'on vit revivre par-tout la pratique des vraies maximes de l'Evangile. C'était comme une flamme au milieu des forêts, qui cause un incendie auquel rien ne résiste. Il fit plusieurs réglemens pour l'observation de la discipline ecclésiastique; il rétablit dans toutes les églises du diocèse l'office canonial, qui avait été interrompu, même dans les villes, depuis les invasions des Danois; et il y réussit d'autant plus facilement, qu'il avoit bien appris dès sa jeunesse le chant ecclésiastique. Mais ce qui était encore d'une plus grande importance, il rétablit l'usage des sacremens, et sur-tout celui de la pénitence et de la confirmation, qui depuis long-temps étaient fort négligés. Il prit aussi des mesures pour qu'à l'avenir les mariages fussent célébrés selon les règles de l'Eglise.

Le serviteur de Dieu craignit cependant de n'être point assez versé dans la connaissance des saints canons, pour exécuter le projet de réforme qu'il avait formé relativement à la discipline; et cette crainte lui donnait souvent des inquiétudes. Il obtint donc de son évêque la permission d'aller passer quelque temps auprès de Malchi, évêque de Lismore. Ce prélat, Anglais de naissance, avait été moine de Winchester; il était également renommé pour son savoir et sa sainteté, et on le regardait comme l'oracle de toute l'Irlande. Il reçut Malachie avec bonté, et l'instruisit de tout ce qui concernait le service divin et la conduite des âmes. Il le pria en même temps de ne pas priver l'é-

glise de Lismore des avantages qu'elle recevait de son ministère.

L'Irlande était alors divisée en plusieurs petits royaumes. Cormac, Roi de Munster, fut détrôné par son frère pendant le séjour de notre Saint à Lismore. Dans son malheur, il eut recours à Malchi, non dans l'intention de recouvrer la couronne, mais pour apprendre de lui les moyens de sauver son âme. La nouvelle de son arrivée à Lismore s'étant répandue, l'évêque se prépara à le recevoir avec les honneurs dus à la Majesté royale ; mais le prince ne voulut point y consentir; il déclara qu'il renonçait pour toujours aux pompes mondaines; qu'il demandait à vivre parmi les chanoines, et à s'assurer par la pénitence, la possession d'un royaume éternel. Malchi, après l'avoir instruit des conditions qu'exigeait le sacrifice qu'il avait projeté, lui assigna une demeure, et lui donna Malachie pour maître ; du pain et de l'eau devaient faire sa nourriture. Cormac, animé par les exhortations de notre Saint, goûta les douceurs qu'on trouve dans le service de Dieu; la componction dont son cœur était brisé, lui fournissait une source de larmes par lesquelles il purifiait continuellement son âme; il répétait sans cesse comme David, et avec de vifs sentimens de douleur et de confiance : *Voyez, Seigneur, ma bassesse et ma misère, et pardonnez-moi toutes mes offenses*. Ses prières furent exaucées au-delà de ce qu'il demandait. Il reçut les avantages temporels avec les dons de la grâce. En effet, un Roi voisin, indigné qu'on eût outragé dans sa personne la Majesté royale, entreprit de le remettre sur le trône. Il vint le chercher dans sa cellule; mais il ne put l'engager à entrer dans ses vues. Voyant qu'il ne pouvait le toucher par son propre intérêt, il fit valoir les motifs tirés de la religion et de la justice qu'un Roi doit à ses sujets. Ses efforts furent encore inutiles. Malchi et Malachie se joignirent à lui, et représentèrent

fortement à Cormac, que la volonté de Dieu était qu'il ne résistât pas plus long-temps. Il se rendit donc, et remonta sur le trône dont il avait été dépouillé. Il conserva pour Malachie une affection qui ne se démentit jamais, et il l'honora toujours comme son père.

Peu de temps après, Celse et Imar rappelèrent Malachie à Armagh. L'abbaye de Bangor (1), située dans le comté de Down, était alors dans un état déplorable; les revenus en étaient possédés par un oncle du Saint, jusqu'à ce qu'il fût possible de la rétablir. L'oncle, après l'avoir résignée à son neveu, afin qu'il pût y faire revivre l'observation de la règle, s'y retira lui-même, et voulut se mettre sous la conduite de Malachie. Bangor prit bientôt une nouvelle forme. Cette maison, quoique moins nombreuse qu'elle ne l'avait été autrefois, devint une école célèbre de savoir et de piété. Le serviteur de Dieu la gouverna quelque temps, et pour nous servir des termes de saint Bernard, il y fut, par sa conduite, une règle vivante, un miroir qui réfléchissait toutes les vertus, un livre ouvert où tous pouvaient apprendre les vraies maximes de la perfection monastique. Les austérités de la communauté ne suffisaient point à sa ferveur; il en pratiquait de

(1) L'abbaye de Banchor, appelée depuis Bangor, fut fondée par saint Comgall, vers l'an 555. On dit qu'il s'y trouva jusqu'à trois milles moines à la fois. Il en sortit au moins de nombreuses colonies qui fondèrent plusieurs monastères en Ecosse et en Irlande. Saint Colomban, religieux de cette maison, en porta la règle en France et en Italie. Les pirates danois en détruisirent les bâtimens, et massacrèrent 900 moines en un jour. Depuis ce temps-là, elle fut ruinée jusqu'au rétablissement qu'en fit saint Malachie. On voit encore une petite partie des bâtimens construits par ce Saint, et les traces des anciennes fondations prouvent qu'ils avaient beaucoup d'étendue. Voyez la nouvelle *Hist. du comté de Down*, imprimée en 1744, p. 64; et Jacques Ware, *in Monasteriologiâ Hibernicâ*, p. 210.

particulières, dont il dérobait la connaissance, autant qu'il lui était possible. Plusieurs guérisons miraculeuses ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont il jouissait. Mais sa vie, dit saint Bernard, fut le plus grand de ses miracles. Nous rapporterons le fait suivant, d'après le même Père (2).

Malachie avait une sœur qui mourut après avoir mené une vie mondaine. Pendant long-temps il recommanda son âme à Dieu dans la célébration du saint Sacrifice. Ayant cessé de le faire l'espace de trente jours, il fut averti en songe que sa sœur attendait dans le cimetière avec douleur, et qu'elle avait été trente jours sans nourriture *spirituelle*. Il reprit l'usage de prier pour sa sœur, et dit, ou fit dire tous les jours la messe à son intention. Quelque temps après, il lui sembla la voir à la porte de l'église, puis dans l'église même. Enfin, au bout de quelques jours, lorsqu'il était à l'autel, elle lui apparut dans la joie, au milieu d'une troupe d'esprits bienheureux; ce qui lui donna une grande consolation.

A peine eut-il atteint sa trentième année, qu'on l'élut évêque de Connor, aujourd'hui dans le comté d'Antrim. Il refusa d'acquiescer à son élection; mais Celse et Imar lui ordonnèrent de ne point écouter ses répugnances, et de se soumettre; ce qu'il fit par obéissance. Les peuples confiés à son zèle étaient de vrais barbares, souillés de vices grossiers, et qui n'étaient chrétiens que de nom. Il les instruisit, et leur parla avec une douceur mêlée de sévérité. Quand ils ne venaient point à l'église, il allait les chercher, et les exhortait avec une bonté paternelle, et souvent avec larmes, à rentrer en eux-mêmes. Il offrait à Dieu pour eux le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; quelquefois il passait les nuits en prières pour obtenir leur con-

---

(2) *Vita S. Malachiæ*, c. 5.

version. Il visitait les lieux les plus écartés de son diocèse, voyageant toujours à pied, et il supportait avec une patience admirable les affronts et les maux qu'il avait à endurer. Insensiblement les cœurs les plus endurcis se laissèrent toucher. Le saint et le fréquent usage des sacremens fut rétabli; des pasteurs zélés que le Saint s'associa, bannirent l'ignorance et la superstition. On vit refleurir la piété de toute part. On regarda comme miraculeuse la conversion d'une femme tellement sujette à la colère, qu'elle était insupportable à tous ceux qui l'approchaient. Malachie, au rapport de saint Bernard, en fit la plus douce et la plus patiente de toutes les personnes de son sexe, en lui ordonnant, au nom de Jésus-Christ, de ne plus s'abandonner au même vice, et en lui imposant une pénitence proportionnée aux fautes qu'elle lui avait déclarées en confession. Depuis ce temps-là, rien ne fut capable de troubler la tranquillité de son âme.

Quelques années après, la ville de Connor fut prise et saccagée par le Roi d'Ulster. Malachie, accompagné de cent vingt de ses disciples, se retira dans celle de Munster. Il y bâtit le monastère d'Ibrac, que les uns mettent auprès de Corck, et les autres dans l'ile de Beg-erin, où Imar fit d'abord sa résidence. Tandis qu'il gouvernait sa communauté en paix, et qu'il en était l'édification par sa ferveur et son humilité, Celse, archevêque d'Armagh, fut attaqué de la maladie dont il mourut. Il désigna Malachie pour son successeur, et conjura tous ceux qui étaient auprès de lui, au nom de saint Patrice, fondateur du siége d'Armagh, de concourir efficacement à cette promotion, et d'écarter tout intrus. Il ne se contenta point d'une simple déclaration verbale, il écrivit encore à ce sujet aux personnes les plus puissantes du pays, notamment aux Rois du haut et du bas Munster. Par-là il voulait abolir un abus scandaleux qui avait été une source de désordres dans les

églises d'Irlande. En effet, la famille de Celse, une des plus distinguées du diocèse, était en possession, depuis deux cents ans, de s'emparer de l'archevêché d'Armagh, qu'elle regardait comme son héritage. Cet abus était allé si loin, qu'au défaut d'ecclésiastiques, on en confiait l'administration à des laïques, quelquefois à des personnes mariées de la même famille. Ces intrus jouissaient des revenus du siége, et traitaient en vrais tyrans les autres évêques de l'île.

Après la mort de Celse, on suivit ses intentions, qu'il avait si visiblement manifestées; Malachie fut élu canoniquement pour lui succéder. Maurice, qui était de la famille de Celse, n'eut aucun égard à cette élection, et prit possession de l'archevêché. Notre Saint ne voulut point faire valoir la légitimité de son droit, alléguant pour raison qu'il craignait les suites d'une démarche qui ne manquerait pas d'exciter des troubles, et de faire peut-être répandre du sang. Trois ans se passèrent de la sorte. Enfin Malchi, évêque de Lismore, et Gilbert, évêque de Limerick, lequel était légat du Pape en Irlande, assemblèrent les prélats et les grands de l'île, pour remédier au scandale. On pressa Malachie de venir au secours du siége dont le gouvernement lui avait été confié, et on le menaça de l'excommunier s'il refusait plus long-temps de se rendre. Il se soumit donc, en disant toutefois à ceux qui composaient l'assemblée : « Vous voulez ma mort, j'obéis dans l'espérance du mar- » tyre; mais c'est à condition que si les choses tournent » comme vous le désirez, j'aurai la permission, lorsque » l'ordre sera rétabli, de retourner à ma première épouse, » et à ma pauvreté bien-aimée. » La condition ayant été acceptée, il commença d'exercer les fonctions d'archevêque dans toute la province. Il ne les exerça cependant pas dans la ville d'Armagh, où il ne voulut point entrer tant que vécut Maurice, de peur d'exciter une sédition. Celui-ci

mourut deux ans après, sans se reconnaître, puisqu'il nomma Nigel son parent pour lui succéder. Mais le Roi Cormac et les évêques de la province installèrent Malachie, qui fut reconnu pour le seul métropolitain légitime d'Irlande, en 1133, à la trente-huitième année de son âge. Nigel fut obligé de sortir d'Armagh. Sa fuite cependant ne rétablit pas la paix ; il emporta deux reliques pour lesquelles les Irlandais avaient une grande vénération, et le petit peuple s'imaginait que celui qui les avait en possession était le véritable archevêque. Ces reliques étaient un livre des évangiles qui avait appartenu à saint Patrice, et une crosse appelée le bâton de Jésus, qui était couverte d'or et ornée de pierreries. Nigel eut encore par ce moyen plusieurs partisans, et sa famille suscita diverses persécutions à Malachie. Un de ses principaux parens invita le Saint à venir dans sa maison, sous prétexte d'avoir une conférence avec lui; mais son dessein était de lui ôter la vie. L'archevêque, malgré tout ce que ses amis purent lui dire, se trouva au rendez-vous, dans la résolution d'affronter la mort pour le bien de la paix. Il n'avait avec lui que trois de ses disciples, qui étaient dans les mêmes dispositions. Mais il ne fut pas plus tôt au milieu de ses ennemis, qu'ils se sentirent désarmés par son courage et sa douceur toute céleste. Celui qui avait résolu de le massacrer lui rendit l'honneur qui lui était dû, et la paix fut conclue de part et d'autre. Quelque temps après, Nigel remit à Malachie le livre des évangiles et la crosse qu'il avait enlevés. Quant aux différens ennemis du Saint, plusieurs périrent misérablement par un juste jugement de Dieu.

La peste ravageant le diocèse d'Armagh, Malachie arrêta ce fléau par ses prières. Lorsqu'il eut retiré son église de l'oppression, il y rétablit le bon ordre et la discipline. Il ne pensa plus alors qu'à se démettre, comme on en était convenu; et il sacra pour le remplacer un vertueux

ecclésiastique, nommé Gélase. Il retourna ensuite à son premier siége, qui était uni depuis long-temps à celui de Down. Il crut qu'il était de la gloire de Dieu de les diviser. Il sacra un évêque pour gouverner l'église de Connor, et réserva pour lui le diocèse de Down, qui était le plus petit et le plus pauvre. Il établit une communauté de chanoines réguliers, auxquels il se réunissait pour vaquer à la prière et à la méditation, autant que ses autres devoirs pouvaient le lui permettre. Il fit encore d'autres réglemens très-utiles.

Le désir de les faire confirmer par le Souverain-Pontife, l'engagea à entreprendre le voyage de Rome. Il se proposait encore d'obtenir le *pallium* pour le siége d'Armagh, et pour un autre siége métropolitain dont Celse avait formé le projet, mais dont l'exécution n'avait point eu l'approbation du Pape. Le premier était depuis long-temps privé de cet honneur, par la négligence et les abus qu'y avaient introduits ceux qui s'en étaient emparés contre les règles (3). Ce fut en 1139 que Malachie quitta l'Irlande. Il passa quelque temps à Yorck, avec un saint prêtre nommé Sycar. Etant en France, il visita l'abbaye de Clairvaux, où il fit connaissance avec saint Bernard, qui conçut pour lui autant de respect que d'affection. Il fut si édifié des grands exemples de vertu qu'il y vit, que s'il en avait eu la liberté, il y aurait passé le reste de ses jours. Il continua malgré

(3) Le siége métropolitain d'Armagh fut érigé par saint Patrice, en 444, selon les annales d'Ulster, citées par Jacques Ware. La grande église fut bâtie en 1262, par l'archevêque Patrice O-Scanlain, qui avait été religieux Dominicain, et qui fit de grands biens à son siége. Elle était desservie par des chanoines réguliers de saint Augustin, qu'on dit avoir été fondés par Imar O-Hedagain, maître de saint Malachie O-Morgair. Le siége métropolitain, érigé par Celse, et dont saint Bernard ne dit point le nom, était peut-être celui de Tuam, qui obtint pour la première fois, en 1152, l'honneur du *pallium*.

lui sa route pour aller en Italie. Lorsqu'il fut à Yvrée, en Piémont, il rendit la santé à un enfant qui était près de mourir. Arrivé à Rome, il se présenta au Pape Innocent II, qui le reçut d'une manière honorable, mais qui lui refusa constamment la permission qu'il demandait de se consacrer aux exercices de la pénitence dans l'abbaye de Clairvaux. Le Souverain-Pontife confirma tout ce qu'il avait fait en Irlande, le fit son légat dans cette île, et lui promit le *pallium*. En revenant d'Italie, le Saint passa par Clairvaux, et donna, dit saint Bernard, une seconde fois sa bénédiction aux religieux de cette abbaye. Et comme il ne pouvait rester avec eux, il leur laissa son cœur, et quatre de ses compagnons, qui, après avoir fait profession, retournèrent en Irlande, et fondèrent le monastère de Mellifont, qui donna depuis naissance à plusieurs autres du même ordre. Il se rendit à la prière que lui faisait le Roi David, de prendre sa route par l'Ecosse, afin de rendre la santé à son fils Henri, qui était dangereusement malade. Il dit au jeune prince d'avoir bon courage, et l'assura qu'il ne mourrait point cette fois; il jeta ensuite sur lui de l'eau bénite, et le lendemain Henri se trouva parfaitement guéri.

Malachie, en arrivant en Irlande, y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il s'acquitta avec autant de zèle que de fruit, de la commission dont le Pape l'avait chargé. Il tint divers synodes, et fit d'excellens réglemens pour corriger les abus. Dieu continua de le favoriser du don des miracles. Saint Charles Borromée avait coutume d'en rappeler un à ses prêtres, lorsqu'il les exhortait à veiller pour que le sacrement de l'Extrême-Onction fût administré à temps aux malades. Voici de quelle manière saint Bernard le raconte (4). Une femme, qui demeurait auprès de Bangor, étant à l'article de la mort, on envoya cher-

(4) *In Vit. S. Malachiæ*, c. 2 (*ol.* 20), p. 686, *ed. Mabill. fol.*

cher Malachie. Il vint, fit les exhortations convenables en pareil cas, et se mit en devoir de donner l'Extrême-Onction à la malade. Mais ses amis représentèrent qu'il valait mieux lui différer l'administration de ce sacrement jusqu'au lendemain matin, et qu'elle serait plus en état de le recevoir avec fruit. Le saint évêque se rendit à leurs représentations, quoique avec beaucoup de répugnance. Il fit le signe de la croix sur la malade, et se retira dans sa chambre. Mais au commencement de la nuit toute la maison est dans le trouble, ce ne sont que pleurs et gémissemens. Les domestiques annoncent par leurs cris qu'ils ont perdu leur maîtresse. L'évêque court à la chambre de la malade, qu'il trouve morte effectivement. Il lève les mains au ciel, en disant avec douleur que lui seul est coupable d'un délai si funeste. Il se met en prières, et exhorte les assistans à se joindre à lui. Toute la nuit se passa de la sorte. Enfin, au point du jour, la malade donne des signes de vie, ouvre les yeux et reconnaît Malachie. Ceux qui étaient présens furent saisis d'étonnement, et leur douleur se changea en joie. Le Saint lui administra l'Extrême-Onction sans délai, croyant avec l'Eglise, que ce sacrement avait *été* institué pour la rémission des péchés, et même pour le soulagement du corps du malade, selon qu'il lui est plus avantageux pour le salut. Cette femme recouvra la santé, passa le reste de ses jours dans la pénitence, et mourut depuis de la mort des justes.

Le saint évêque, pour exciter la piété, donna ses soins à augmenter la magnificence du culte extérieur. Il fit bâtir à Bangor une église de pierre, semblable à celles qu'il avait vues dans ses différens voyages. Il répara aussi la cathédrale de Down, célèbre par le tombeau de S. Patrice, et dans laquelle on transporta depuis les corps de S. Colomb et de sainte Brigitte (5).

---

(5) Le siége de Down fut uni de nouveau à celui de Connor, par

Toujours animé du désir de rétablir l'Eglise d'Irlande dans sa première splendeur, il résolut de repasser en France, pour voir le Pape Eugène III, qui était venu dans ce royaume. Innocent II était mort sans avoir envoyé les deux *pallium* qu'il avait promis. Célestin II et Luce II étaient morts aussi en moins de dix-huit mois. Malachie, qui voulait terminer une affaire différée depuis si long-temps, assembla les évêques d'Irlande pour conférer avec eux. Ils le choisirent pour leur député auprès du Saint-Siége. Malachie prit sa route par l'Angleterre. Etant chez les chanoines de Gisburn, il guérit avec de l'eau bénite une femme affligée d'un horrible cancer. Avant son arrivée en France, le Pape retourna à Rome : Malachie ne voulut point partir pour l'Italie, sans avoir visité l'abbaye de Clairvaux. Ce fut au mois d'Octobre 1148 qu'il y arriva. Saint Bernard et ses religieux le revirent avec la plus grande joie ; mais cette joie ne fut pas de longue durée.

Malachie ayant célébré la messe le jour de saint Luc, fut saisi d'une fièvre violente qui l'obligea de se mettre au lit. Les religieux s'empressèrent de lui procurer tous les secours dont il avait besoin : mais il les assura, en les remerciant de leur charité, que leurs soins n'auraient pas l'effet qu'ils en espéraient, et qu'il ne guérirait point. Il connaissait, selon saint Bernard, le jour où Dieu devait l'appeler à lui. Malgré son extrême faiblesse, il voulut aller à l'église, où il reçut les derniers sacremens, couché sur la cendre. Il conjura les assistans de lui continuer le secours de leurs prières après sa mort, leur promettant à

Eugène IV, en 1441. Le mot *dun* signifie *montagne*, dans la langue des Irlandais, des Bretons, des Saxons et des Gaulois. De là Dun-keran, Dun-gannon, Dun-garvan, etc. Dunelmum, Camalodunum, Sorbiodunum, Lugdunum, Juliodunum, etc. Voyez Ware, *Antiq. Hibern.* c. 26, p. 296.

son tour de se souvenir d'eux quand il serait avec le Seigneur. Il leur recommanda aussi toutes les âmes qui avaient été confiées à ses soins. Il expira tranquillement le 2 de Novembre 1148, à la cinquante-quatrième année de son âge. On l'enterra dans la chapelle de la Vierge, et ce furent des abbés qui le portèrent au tombeau. Parmi ceux qui assistèrent à ses funérailles, était un jeune homme qui avait un bras paralysé, en sorte qu'il n'en pouvait faire aucun usage. Saint Bernard le fit approcher, et appliqua son bras malade sur la main du saint évêque. Le jeune homme fut guéri sur-le-champ (6). Le même saint docteur, dans son discours sur saint Malachie, dit à ses moines (7). « Prions-le de nous protéger par ses mérites, lui qui nous » a instruits par ses exemples et confirmés par ses mira- » cles. » Ayant chanté à ses funérailles une messe de *Requiem* pour le repos de son âme, saint Bernard ajouta une collecte pour implorer le Seigneur par son intercession; il avait appris par révélation, à l'autel, qu'il était dans la gloire, comme Geoffroi son disciple le rapporte dans le quatrième livre de la vie qu'il a donnée de son bienheureux maître. Saint Malachie fut canonisé par une bulle de Clément III ou Clément IV, la troisième année de son pontificat. Cette bulle est adressée au chapitre général des Cisterciens (8).

Deux choses, dit saint Bernard (9), firent un saint de Malachie : une douceur parfaite, et une foi vive. Par la première de ces vertus, il était mort à lui-même; par la seconde, son âme était intimement unie à Dieu. Il est donc

---

(6) S. Bern. *in Vit. S. Malach.* c. *ult.* p. 698.

(7) P. 1052.

(8) Mabil. *ibid.* p. 698.

(9) *Serm. de S. Malach.*

vrai de dire qu'il *se sanctifia par la foi et par la douceur* (10). Nous ne pouvons nous sanctifier nous-mêmes, qu'en faisant usage des mêmes moyens. Que saint Malachie fût parfaitement mort à lui-même, c'est ce que prouve la conduite qu'il tint par rapport au siége métropolitain d'Armagh : il ne le garda qu'autant qu'il y eut des dangers et des contradictions à essuyer ; et il n'y eut pas plus tôt rétabli la paix qu'il le quitta. Il était également mort au monde. N'en avons-nous pas la preuve dans son amour pour les souffrances et la pauvreté, dans ce dévouement volontaire où il vivait au milieu de la prospérité : toujours pauvre pour lui-même, il n'était riche que pour les pauvres, dit saint Bernard. Ce père trace en lui le caractère d'un véritable pasteur, en nous apprenant que l'amour-propre et le monde étaient crucifiés dans son cœur, et qu'il savait allier la solitude intérieure avec l'application aux fonctions du ministère. « Il paraissait vivre uniquement pour lui-» même, et il était si dévoué au service du prochain, » qu'on eût dit qu'il ne vivait que pour les autres (11). » L'accomplissement des différens devoirs était en lui si » admirable, que la charité ne prenait rien sur ce qu'il » devait au salut de sa propre âme, et que le soin de sa » propre sanctification ne l'empêchait point de se livrer » au service de ses frères. En le voyant occupé des fonc-» tions pastorales, vous auriez cru qu'il était né pour les » autres, et non pour lui-même. D'un autre côté, en con-» sidérant son amour pour la retraite et la continuité de » son recueillement, vous l'eussiez pris pour un homme » qui ne vivait que pour Dieu et pour lui-même. »

---

(10) Eccli. XI, 5.

(11) *Totus suus, et totus omnium erat*, etc. S. Bern. Serm. 2, de S. Malach. p. 1053.

S. HUBERT, ÉVÊQUE DE LIÉGE.

L'AN 727.

DIEU, toujours admirable dans ses miséricordes, employa des voies extraordinaires pour faire passer saint Hubert, d'une vie toute mondaine, à une vie entièrement consacrée à son service. Mais on a débité tant de fables sur ses premières années, qu'il n'est pas possible de découvrir la vérité. On ne sait rien de certain sur ce qui le concerne, jusqu'au temps où il se mit sous la conduite de saint Lambert, évêque de Maestricht. On dit qu'il sortait d'une famille noble de l'Aquitaine; qu'il passa sa jeunesse à la cour de Thierri III, et que, selon toutes les apparences, il fut quelque temps au service de Pepin de Héristal, qui devint maire du palais d'Austrasie, en 681. On dit aussi qu'il aimait la chasse avec passion, et qu'il se livrait aveuglément aux vanités mondaines, quand, touché par la grâce, il prit la résolution de ne plus vivre que pour Jésus-Christ.

Il choisit pour maître, dans les voies du salut, saint Lambert, qui avait une grande réputation de vertu. Sa ferveur, ses progrès dans la perfection et dans les sciences ecclésiastiques, lui méritèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Bientôt après, le saint évêque l'associa au gouvernement de son diocèse.

Saint Lambert ayant été indignement massacré, Hubert fut unanimement élu pour lui succéder, en 708 ou 709. Notre Saint portait envie à son bienheureux maître, et il eût désiré terminer sa vie de la même manière. Les injures les plus atroces ne faisaient qu'enflammer son zèle pour le salut des pécheurs; il leur rendait le bien pour le mal, mais sans s'écarter jamais de la règle du devoir. Semblable

à David, il gémissait sans cesse de ce qu'il était banni de la face du Seigneur, et des larmes abondantes coulaient perpétuellement de ses yeux. Rempli de charité pour les pauvres, il leur distribuait tous ses revenus; tout son temps était employé à l'exercice des fonctions épiscopales. Il travaillait avec une ardeur infatigable à détruire le vice et à extirper les restes de l'idolâtrie. Il prêchait l'Evangile avec tant de force et d'onction, que la parole de Dieu dans sa bouche était véritablement un glaive à deux tranchans. Le peuple accourait à ses sermons des lieux les plus éloignés. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour, et se manifestait par la continuité de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières.

Il conserva toute sa vie une singulière vénération pour saint Lambert. En 720, il transféra son corps de Maestricht à Liége, sur le bord de la Meuse. Ce n'était alors qu'un village, mais il s'y est formé par la suite une ville considérable. Saint Hubert plaça les reliques du saint évêque de Maestricht dans une belle église qu'il fit bâtir à l'endroit même où il avait répandu son sang, et qui devint cathédrale lors de la translation du siége épiscopal de Maestricht à Liége, c'est-à-dire, en 721 (1). Depuis ce temps, la ville de Liége, qui regarde saint Hubert comme son fondateur et son premier évêque, honore saint Lambert comme son principal patron.

La forêt d'Ardennes, si connue dans l'histoire, servait encore de retraite aux païens en plusieurs endroits (2).

---

(1) Saint Servais (Servatius) avait transféré ce siége de Tongres à Maestricht, en 382. — Voir ci-dessus, tom. VII, p. 20.

(2) Il y a sur les bords de la Meuse un petit district qui porte encore le nom du pays d'Ardennes.

L'ancienne forêt d'Ardennes était renfermée entre le Rhin et la Meuse. Selon quelques auteurs, elle s'étendait d'un côté jusqu'à la Champagne, et de l'autre jusqu'à l'Escaut. Du moins il paraît que ceux qui portent

Saint Hubert, animé d'un zèle ardent, pénétra jusque dans les lieux les plus éloignés et les plus sauvages, et détruisit le culte des idoles. Comme il exerçait la fonction des apôtres, Dieu lui communiqua le don des miracles. L'auteur de sa vie rapporte le suivant, dont il avait été témoin oculaire. Le saint évêque faisait la procession des rogations avec son clergé; on y portait la croix avec les reliques des Saints, et on y chantait les litanies, selon l'usage de l'Eglise. Cette pieuse cérémonie fut troublée par une femme possédée du démon : mais Hubert lui imposa silence, et lui rendit la santé en formant sur elle le signe de notre rédemption. Dans un temps de sécheresse, il obtint encore de la pluie par ses prières.

Il fut instruit de sa mort par révélation, un an avant qu'elle arrivât. Il mit tout en ordre dans sa maison, et redoubla de ferveur. Il visitait plus souvent les églises et les reliques des Saints; il allait sur-tout prier fréquemment au tombeau de saint Lambert et à l'autel de saint Aubin, afin de recommander son âme à Dieu par l'intercession de ces Saints. Ayant été consacrer une nouvelle église à *Fur*, qu'on croît être Terture, en Brabant, et qui est à douze lieues de Liége (3), il fit ses adieux à son peuple dans

---

son étendue jusqu'à l'Artois, prennent le nom d'*Ardennes* pour quelque grande forêt. C'est ainsi que les Romains entendaient le mot *hercynie*. Ils donnaient ce nom à la forêt qui, traversant toute la Germanie, s'étendait depuis le Rhin jusqu'au Danube. Faute d'entendre le mot *hartz*, bois, dont *hartzen* est le pluriel, ils firent un nom appellatif de leur hercynie. La forêt Hartz ou d'Hercynie des modernes, a trente milles anglais de large, sur environ soixante milles de long. Elle est située dans le Brunswick-Lunenbourg, la Thuringe, la principauté d'Anhalt, et le pays de Hildesheim. Voyez l'Histoire naturelle de la forêt Hartz, par Behrens.

(3) Le lieu où S. Hubert mourut, ne se nomme pas *Terture*, mais bien Tervuren (*Jura ducis*), près de Bruxelles. Voyez Van Gestel, *Hist. arch. Mechlin.*, tom. II, p. 64. (*Note de la prés. édit.*)

un discours qu'il prononça à l'occasion de cette cérémonie. Immédiatement après, il fut pris de la fièvre, et se mit au lit. Il mourut le sixième jour de sa maladie, le 30 Mai 727. Son corps fut porté à Liége, et déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre (4). En 825, on le transféra, avec la permission de l'évêque et de l'Empereur Louis-le-Débonnaire, à l'abbaye d'Andain, dans les Ardennes, laquelle est sur les frontières de duché du Luxembourg, et porte le nom du Saint (5). L'abbé de cette maison était seigneur d'un territoire qui comprend seize villages. Un grand nombre de pélerins vont visiter la châsse de saint Hubert, qu'on invoque sur-tout contre la rage, et par l'intercession duquel il s'est opéré plusieurs cures miraculeu-

---

(4) L'ordre militaire des chevaliers de saint Hubert fut institué par Gérard V, duc de Clèves et de Gueldres, en mémoire de la victoire que ce prince remporta en 1444, le propre jour de saint Hubert, sur la maison d'Egmont, qui lui disputait ses états. Les chevaliers portaient un collier d'or, orné des attributs des chasseurs, et auquel était attachée une médaille représentant saint Hubert, laquelle tombait sur leur poitrine.

En 1685, le duché de Clèves passa par héritage au duc de Neubourg, qui fut fait électeur palatin du Rhin. Depuis ce temps-là, l'électeur palatin confère la dignité de chevalier de saint Hubert à des gentilshommes attachés à sa cour. Les chevaliers portent aujourd'hui un collier d'or avec une croix et une image de saint Hubert. Voyez *Statuta ordinis militaris sancti Huberti à Ser. Principe Joan. Guil. comite palatino Rheni S. R. J. elect. renovati, an.* 1708. Voyez aussi Bonanni, Schoonebeck, Bern. Guistiniani, et le P. Honoré de Sainte-Marie, dans leurs histoires des ordres militaires de chevalerie.

(5) Les chanoines de Saint-Pierre à Liége prétendaient avoir le corps de S. Hubert, aussi bien que les religieux de l'abbaye de Saint-Hubert; mais on ne détermine le lieu de la sépulture ni dans la collégiale ni dans l'église. Toutefois il paraît incontestable qu'il a été transporté à l'abbaye : mais le monastère et l'église ayant été réduits en cendres le 15 Octobre 1568 par une armée de 7000 huguenots, conduite par le S[r] de Senlis, il y apparence que ce saint corps a été consumé avec le reste. (*Note de la prés. édit.*)

ses (6). On célèbre la principale fête de ce Saint, le **3** Novembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques.

Voyez la vie de saint Hubert, depuis le temps de sa conversion, laquelle a été écrite par un auteur qui l'avait connu particulièrement; l'histoire de la translation de ses reliques à Andain, par Jonas, qu'on croit être l'évêque d'Orléans de ce nom; et l'histoire anonyme de ses miracles, composée dans le onzième siècle. Toutes ces pièces ont été publiées par Mabillon, *Sec. Ben.* 4, p. 293, etc. On peut voir aussi Le Cointe, *An-*

---

(6) On doit implorer le secours du Ciel contre la rage avec d'autant plus d'ardeur, qu'on doit avoir peu de confiance dans les bains de mer et dans les autres remèdes ordinaires. Le nouveau secret qu'on a trouvé contre ce mal redoutable a réussi quelquefois; mais ce n'est rien moins qu'un remède infaillible. Cependant comme la superstition se glisse facilement dans les pratiques les plus respectables par leur objet, il est du zèle des pasteurs de veiller avec le plus grand soin sur les pélerinages à saint Hubert, et sur les autres dévotions semblables, pour qu'il ne se passe rien qui soit contraire à l'esprit du christianisme. Voyez Thiers, *Traité des superstitions*, l. 6, c. 4; le P. le Brun. *Hist. crit. des pratiques superstitieuses*, l. 4, c. 4; Théophile Raynaud, *Op.* t. VIII, *tit. Cultus Sanctorum specialis*, p. 116; Benoît XIV, *de Canoniz.* t. IV, *ed. in fol. Tr. de miraculis*, l. 4, part. 1, c. 15, p. 172 (*).

(*) La perpétuité de l'étôle de S. Hubert, dit un auteur judicieux, est un prodige qui approche du miracle proprement dit, s'il n'en est un. Cependant il est incroyable combien on peut ôter de petites particules presque imperceptibles, sans qu'une chose paraisse diminuer, sur-tout si elle a une certaine longueur; et dès-lors la conservation de l'étôle de S. Hubert, exige d'autres preuves pour être regardée comme un vrai miracle. — Le P. Roberti dans ses *Questiones Hubertinæ*, a satisfait à tout ce que le P. Le Brun a écrit contre les observances de ceux qui sont mordus par des bêtes enragées. Les Pères Martène et Durand (dans leur *Voyage litt.*, liv. 3, p. 146) justifient aussi ces pratiques; mais il y a quelques explications peu naturelles, qui montrent l'embarras des explicateurs. En 1773, les moines de Saint-Hubert arrêtèrent de nouvelles lois plus simples et plus aisées à interpréter. Paquot, dans ses *Mémoires*, tom. V, p. 355, donne une notice très-curieuse de ces cérémonies et observances. (*Note de la prés. édit.*)

nal. Fr.; Le Mire, *Annal. Belg.*; Placentius, *Hist. Episc. Leod.* p. 272; Buxhorn, *Antiq. Leod.* p. 7; Foulon, *Hist. Leod.* p. 124, et le *Gall. Christ nova*, t. III, p. 828 (1).

Ste WÉNÉFRIDE, VIERGE ET MARTYRE.

Septième siècle.

SAINTE WÉNÉFRIDE ou WINÉFRIDE (1) eut pour père Thevith, qui était fort riche, et l'un des principaux seigneurs du Nord-Wales (2). Ses parens désirèrent sur-tout qu'elle

(1) En 1621, le P. Roberti publia en latin une intéressante collection sur la vie de S. Hubert, 1 vol in-4°.

(*Note de la prés. édit.*)

(1) Ce nom en anglo-saxon signifie *donneur, entremetteur de paix;* et en breton, *beau visage* (*Camd. remains*, p. 104). Il paraît que les Anglo-Saxons l'empruntèrent des Bretons, leurs voisins; car saint Winfrid changea depuis le sien en celui de *Boniface*, qui est latin, et qui a la même signification. Il ne se proposa dans ce changement que de substituer à un nom rude et difficile à prononcer, un autre nom familier aux étrangers parmi lesquels il vivait. Les autres changemens semblables, qui ne sont appuyés sur aucune raison, ne font que jeter de l'obscurité dans l'histoire. Ils n'ont souvent eu pour principe que la vanité, la petitesse d'esprit ou la singularité. De là, Mélancton pour Ertswert ou Blackland, Néander pour Newman, Torrentius pour Broocke, Paludanus pour Fenne, Sylvius pour du Bois, Capnion pour Reucklin ou Smoke, etc.

On ne peut guères douter de l'étymologie que nous donnons au nom de sainte Wénéfride, 1° parce qu'elle était Brétonne d'extraction; 2° parce qu'elle est appelée Wénéfride, Guenfride ou Guenwrea, dans les meilleurs Mss. et par les plus habiles antiquaires; 3° parce que l'auteur de sa vie, laquelle est dans la Bibliothèque cottonienne, la nomme la belle Wénéfride, *candida Wenefreda*.

(2) Thevith était fils d'Eluith, premier magistrat du North-Wales, et la première personne de ce pays, après le Roi. L'éditeur anglais (J. F.) de la vie de notre Sainte par le prieur Robert, dit, par une mauvaise

fût élevée dans la crainte de Dieu, afin que dans la suite la pureté de son âme n'eût rien à craindre de la corruption du monde.

Vers le même temps, saint Beunon, autrement appelé saint Bennon, ou Benow, qui avait fondé plusieurs maisons religieuses en différens endroits, vint s'établir dans le voisinage. C'était un moine d'une rare vertu, qui avait été élevé au sacerdoce. On dit qu'il était oncle de Wénéfride, du côté de sa mère. Thevith ressentit beaucoup de joie de son arrivée. Il lui donna un terrain exempt de toutes charges, pour bâtir une église, et le pria de former sa fille à la piété chrétienne (3). Quand Beunon instruisait le peuple, Wénéfride se mettait à ses pieds, pour écouter la parole de Dieu qu'il annonçait, et elle en était singulièrement touchée. L'amour du souverain bien croissant tous les jours dans son cœur, elle prit la résolution de consacrer à Dieu sa virginité. Ses parens y consentirent, et remercièrent le Seigneur de ce qu'il l'appelait à la perfection d'une manière si particulière. Elle fit d'abord vœu de virginité entre les mains de Beunon, qui lui donna le voile quelque temps après. Elle alla vivre avec quelques vierges, dans un petit monastère que son père avait fait bâtir à peu de distance de Holy-Well (4).

---

construction du texte, qu'Eluith second était alors Roi, au lieu de dire comme l'auteur, qu'Eluith était la seconde personne après le Roi. *Thevith qui fuit filius summi senatoris et à rege secundi, Eluith.*

(3) *Vit. Wenefr. in App. ad Let. Itin.* t. IV, p. 128, *ed. nov.*

(4) Nous allons examiner les objections que font quelques protestans sur cette histoire, et les réfuter par des observations sur le nom de notre Sainte et sur diverses circonstances qui sont dans sa vie. Nos adversaires allèguent le silence de Bède, de Nennius, du Dooms-day-book, et de Giraldus Cambrensis. Mais, 1° Bède n'écrivit à la prière du Roi, que l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*. S'il parle de ce qui concerne les Bretons, ce n'est qu'en passant, et comme par forme d'introduction. Il ne

Saint Beunon retourna ensuite dans le premier monastère qu'il avait bâti à Clunnock, ou Clynog-Vaur, lequel

---

fait nulle mention de saint David, de saint Kentigern, ni de plusieurs autres saints bretons qui sont fort célèbres. 2° Selon Cave et Tanner, Nennius écrivit son *Histoire des Bretons* vers l'an 620; mais Usségrius, p. 217, *et ed. Galæi*, p. 93, qui avait vu les meilleurs Mss. de cet ouvrage, ne les met qu'en 858. Au reste, Nennius, qui est un historien fort peu exact, ne dit rien de cette partie du pays de Galles où vivait sainte Wénéfride. S'il est certain que Bède vivait avant la Sainte, il est du moins probable que Nennius n'a point conduit son histoire assez loin pour parler d'elle. 3° Le Dooms-day-book n'est qu'une simple description destinée à faire connaître l'état des familles et des terres. Un puits, une fontaine, ou un prodige, ne pouvaient être l'objet de cette description. D'ailleurs plusieurs lieux y sont omis, parce qu'ils étaient compris sous les fiefs voisins. 4° Giraldus Cambrensis, évêque de Saint-David, dans le South-Wales, écrivit son *Itinéraire de Galles* en 1188, et mourut en 1210. Il y avait avant ce temps-là des monumens certains sur sainte Wénéfride et sur Holi-Well. Des circonstances qu'on ne connaît point, ont donné lieu à des omissions beaucoup plus importantes que celles dont il s'agit ici. Quant à Giraldus, il est fort superficiel, et n'est guère exact que dans le Brecknockshire, dont il était archidiacre. Il avait conçu, pendant son séjour à Paris, une haine implacable contre les moines de son siècle, quoiqu'il loue cependant leur institut et leurs fondateurs Cette haine se décèle dans tous ses ouvrages, sur-tout dans son *Speculum ecclesiæ*, ou livre *de Monasticis Ordinibus*, qui se garde en Ms. dans la Bibliothèque cottonienne. Elle s'augmenta encore depuis, lorsqu'on lui eut fait perdre son évêché à Rome. Il y a toute apparence qu'il n'avait jamais visité la fontaine de sainte Wénéfride, ni le monastère voisin; peut-être aussi n'en parle-t-il point; parce que le prieur Robert et d'autres écrivains en avaient donné depuis peu la description. Que d'omissions ne trouve-t-on pas dans Léland lui-même sur ce point!

A la vérité, sainte Wénéfride n'est point nommée dans l'ancien calendrier de Saint-David; mais cela vient de ce que cette église, qui était dans le South-Wales, avait ses fêtes particulières. Cette omission n'est point dans les calendriers du North-Wales.

Il y a dans la Bibliothèque cottonienne une vie manuscrite de sainte Wénéfride, laquelle fut écrite peu de temps après la conquête de l'Angleterre par les Normands, qui y sont appelés Français, conséquemment vers l'an 1000. Il y est dit que le corps de sainte Wénéfride était alors à Guthurin.

Robert, prieur de Shrewsbury, donna une seconde vie de la Saint

était éloigné environ de quarante milles. Il y mourut peu de temps après. Son tombeau était célèbre dans le trei-

---

en 1140. On y lit l'histoire de la translation des reliques de sainte Wénéfride à ce monastère, qui se fit en 1138. Robert, qui paraît fort sincère, ne rapporte que ce qu'il avait trouvé dans les mémoires tirés des monastères du North-Wales, et ce qui était fondé sur les traditions des anciens.

Ces deux vies furent écrites avant Giraldus Cambrensis. Robert n'avait point eu connaissance de la première, comme on le remarque aux différences essentielles qui sont entre l'une et l'autre dans *quelques* endroits.

La vie de sainte Wénéfride, qui est venue de l'abbaye de Ramsey, et qui était entre les mains de Ware, et quelques autres vies manuscrites, ont été en partie copiées de l'ouvrage de Robert. Mais les différences qu'on y trouve montrent assez qu'il devait y avoir alors encore d'autres mémoires.

La vie de la Sainte, qu'on lit dans Jean de Tinmouth, a été copiée par Capgrave. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Robert.

Il paraît qu'Alford et Cressy n'ont vu d'autre vie de sainte Wénéfride, que celle qui est dans Capgrave.

Fleetwood, évêque de Saint-Asaph, puis d'Ely, fait mention de toutes ces pièces dans sa *Dissertation* ou ses *Remarques contre la vie de sainte Wénéfride.* Ce docte antiquaire n'a point connu un sermon manuscrit sur cette Sainte, lequel parait avoir été prêché à Derby, lorsqu'on célébrait sa fête le 22 de Juin, immédiatement après qu'il eut été réglé qu'elle serait chômée. On y trouve l'histoire abrégée de la vie et du martyre de notre Sainte, avec celle de divers miracles qui s'opérèrent à Shrewsbury, par son intercession. Le discours dont nous parlons fait partie d'un manuscrit intitulé *Festivale,* et qui est un recueil de sermons sur les fêtes. Il est dans la belle bibliothèque de M. Martin de Palgrave, dans le comté de Suffolk.

On doit ajouter à ces autorités celle du témoignage et des monumens de toutes les églises du North-Wales, vers l'an 1000, lesquels fournissent une preuve certaine de la sainteté et du martyre de Wénéfride. Il y avait d'ailleurs dans ce temps-là des mémoires que nous n'avons plus. Gutryn Owen, cité par Percy Enderbie, p. 274, observe que même dans le douzième siècle, on gardait les successions et les actes des princes de Galles dans l'abbaye de Conwey au North-Wales (dans le Cahernarvonshire) et

zième siècle. On lit son nom dans le martyrologe anglais. Nous apprenons de Léland (5), que saint Beunon fonda un monastère de moines blancs à Clunnock-Vaur, dans un lieu qui lui fut donné par Guithin, oncle d'un des princes du North-Wales.

Après la mort de saint Beunon, sainte Wénéfride quitta Holy-Well, et passa quelque temps sous la conduite de saint Deifer. Elle se retira ensuite parmi les religieuses de Gutherin, dans le Deubigshire, où elle eut pour directeur le saint abbé Elérius, qui avait en ce lieu le gouvernement d'un monastère double. L'abbesse Théonie étant morte, elle fut choisie pour lui succéder. Voici ce que dit Léland (6) de saint Elérius. « Elérius était anciennement, et » est encore aujourd'hui en vénération chez les Gallois. » Je conjecture qu'il étudia sur les bords d'Elvi, où est » présentement Saint-Asaph. Il se retira depuis dans les » déserts. Il est certain qu'il bâtit un monastère double » dans la vallée de Cluide, et qu'il y eut un grand nom» bre de personnes de l'un et de l'autre sexe. Dans le » monastère des femmes, était la très-noble vierge Guen» vrède, qui avait été élevée par Beunon, et à laquelle » Caradoc furieux fit couper la tête (7). » Léland ne dit

---

dans celle de Stratflur au South-Wales (dans le Cardiganshire). Cette abbaye était de l'ordre de Cluny; il ne reste cependant plus aucune trace de ces monumens.

(5) *Itin.* t. V, p. 14, *ed. Hearnianæ.*

(6) *Ibid.*

(7) Saint Elérius fut enterré dans l'église de Gutherin, qui depuis porta son nom; son tombeau y était en vénération lorsque Robert, prieur de Shrewsbury, écrivait. Il est nommé dans le martyrologe anglais sous le 14 de Juin. Il survécut à sainte Wénéfride. Quelques écrivains le regardent comme l'auteur original de la vie de la Sainte. (Voyez Tanner, *in Léland de Script.* p. 258; Vossius, *de Hist. Latinis*, p. 267; Pits, p. 109. Bâle, etc.) Mais l'évêque Fleetwood observe que Léland ne parle pas affirmativement de ce point.

rien de plusieurs miracles opérés en cette occasion, lesquels sont rapportés par Robert de Salop et par d'autres écrivains (8). Cependant on lit dans l'abrégé de la vie de sainte Wénéfride, inséré dans l'appendice au quatrième volume de la dernière édition de l'*Itinéraire* de cet auteur, qu'elle avait été ressuscitée par les prières de S. Beunon (9).

Sainte Wénéfride a le titre de martyre dans tous les calendriers. Les divers monumens que nous avons sur ce qui la concerne s'accordent sur le genre de sa mort. On y lit que Caradoc ou Cradoc, fils d'Alain, prince du pays, conçut pour elle une violente passion, et que ne pouvant la satisfaire, il coupa la tête à la Sainte, qui, pour conserver sa pureté, courait se réfugier dans l'église

---

(8) Dieu a souvent opéré de plus grands miracles que ceux dont il s'agit ici. Il y a un milieu à garder par rapport aux faits extraordinaires; il ne faut point les admettre légèrement, comme il faut les recevoir avec vénération lorsqu'ils sont bien attestés. Quant à Robert de Salop, il avait sans doute de bons mémoires, mais il parle aussi quelquefois d'après des bruits populaires. Nous ne connaissons point ses garans, dans le récit des miracles opérés à l'occasion de la mort de sainte Wénéfride; ainsi chacun se décidera d'après le degré de créance qu'il croira devoir donner à cet auteur. Peut-être que quelqu'un, dans la persuasion que la Sainte n'avait point été à Gutherin avant son martyre, aura imaginé que la vie lui avait été rendue ensuite. On sait que des auteurs modernes ont avancé que saint Denis de Paris et d'autres martyrs étaient ressuscités, ou avaient survécu à leur propre mort, et qu'ils avaient porté leurs têtes dans leurs mains à certains lieux. Muratori, *Præf. in Spicil. Ravennatis, hist.* t. I, part. 2, p. 527, fait à ce sujet une observation judicieuse. Les peintres, pour exprimer le genre de mort des martyrs, les représentaient avec des cercles rouges autour du cou, ou tenant leurs têtes dans leurs mains, comme pour les offrir à Dieu; le peuple aura pris à la lettre l'imagination des peintres; il aura inventé des histoires, et des écrivains crédules les auront adoptées sans examen. Encore une fois, ces miracles ne sont point impossibles à la toute-puissance divine; mais on ne doit les recevoir que quand il y a des motifs de crédibilité capables de frapper un esprit qui sait réfléchir.

(9) Voyez l'Itin. de Léland, ed. Hearn. *an.* 1744, p. 128.

que saint Beunon avait fait bâtir à Holy-Well. Robert de Shrewsbury, et d'autres auteurs ajoutent que la terre engloutit Cradoc à l'endroit même où il commit son crime ; qu'il sortit du lieu où la tête de Wénéfride était tombée, une fontaine miraculeuse que l'on y voit encore, fontaine dont le fond est rempli de pierres et de morceaux de rocher parsemés de veines rouges, et sur les bords de laquelle croît une mousse qui répand une odeur très-agréable (10). Ils disent encore que Wénéfride ayant été ressuscitée

(10) Quelques protestans ont attribué l'origine de Holy-Well aux moines de Basingwerk, qui étaient dans le voisinage. Mais ce monastère ne fut fondé qu'en 1131, par Randle, comte de Chester. En 1150, Henri II y fit des augmentations si considérables, et le dota avec tant de libéralité, qu'il en est regardé comme le principal fondateur. Holy-Well était certainement un lieu célèbre de dévotion, et portait ce nom beaucoup avant cette époque.

Richard, deuxième comte palatin de Chester (qui fut noyé en 1120, lorsqu'il allait en Normandie) fit un pélerinage à Holy-Well, et fut miraculeusement délivré du danger auquel il était exposé de la part d'une armée de Gallois. Ce fait est rapporté dans la vie de sainte Wéréburge, d'après Bradshaw.

Ranulhe ou Randle, neveu et successeur du comte Richard, dans sa charte de fondation de Basingwerk, de l'an 1131, donne à ce monastère *Holy-Well, Fulbrook,* et d'autres lieux. On lit *Holi-Well* dans la charte par laquelle Henri II confirma cette fondation, ainsi que dans une autre charte, donnée par Léwenille, prince de Galles, et par David, son fils, en 1240.

Ranulfe Higden, moine de Chester, en 1360, a inséré dans son *Polychronicon,* des rimes ou vers sur Holy-Well. On y trouve la description de la fontaine, des pierres teintes de rouge, des guérisons miraculeuses des malades, etc.

La fontaine de sainte Wénéfride est beaucoup plus remarquable que celle de Vaucluse, qui est à cinq lieues d'Avignon, et qui a été si célébrée. Cette dernière n'est autre chose qu'une rivière souterraine qui sort du pied d'une montagne. A Holy-Well, l'eau est si abondante et sort si régulièrement, que chaque minute en donne plus de cent tonneaux : car si on la laisse sortir, le bassin qui en contient au moins deux cent quarante tonneaux, se trouve rempli en moins de deux mi-

par les prières de saint Beunon, eut toujours depuis au cou un cercle rouge, qui était la marque du martyre qu'elle

---

nutes. Elle est si claire, que quoique le bassin ait plus de quatre pieds de profondeur, on voit facilement au fond les plus petits objets.

Le docteur Linden, habile médecin, qui a demeuré long-temps sur les lieux, parle de cette fontaine dans son livre, *On chalybeat Waters, on natural hot Baths*, imprimé à Londres en 1748, c. 4, p. 126. Il y dit que la mousse de couleur verte est d'une odeur agréable; qu'elle s'applique avec succès sur les plaies ulcérées, et qu'elle les guérit. Cette vertu, selon lui, vient de l'esprit végétatif que l'eau communique à la mousse. Le même médecin recommande Holy-Well comme un bain froid des plus utiles. Il s'appuie sur l'expérience de plusieurs siècles, et sur une multitude de guérisons de maladies dangereuses et opiniâtres, comme la *lèpre*, la *faiblesse des nerfs*, etc.

Personne n'ignore les effets salutaires des bains d'eau froide, ni la vertu des eaux minérales dans certaines maladies; et ces propriétés bienfaisantes se rencontrent dans plusieurs de celles qu'on appelle *Holy-Wells*. (Voyez la Transact. philos. n. 57, vol. V, p. 1160.) On doit néanmoins, dans l'usage des remèdes naturels, avoir toujours recours à Dieu, qui est le Médecin tout-puissant, (2 *Paralip. XVI*, 12), et qui a communiqué aux créatures la vertu de guérir. Au surplus, on ne peut douter que le Seigneur ne se plaise quelquefois à déployer sa puissance d'une manière miraculeuse dans certains lieux de dévotion, et dans lesquels les reliques des Saints ou quelques autres objets de piété nous le rendent plus propice. Telle fut la piscine Probatique dont il est parlé dans saint Jean, c. 5.

Voici ce que disait saint Augustin, (*ep.* 78, *ol.* 137, t. II, p. 184, *ed. Ben.*), après avoir ordonné au clergé d'Hippone d'envoyer un prêtre, nommé Boniface, prier dans une église que de saintes reliques avaient rendue célèbre : « Dieu, qui a créé toutes choses, est en tous » lieux, et il doit être adoré par-tout en esprit et en vérité...... Mais » qui pourrait expliquer l'ordre de la Providence dans la dispensation » de ses dons, et dire pourquoi il s'opère des miracles dans un lieu, » plutôt que dans un autre ? Il n'y a personne qui ne connaisse la sain- » teté du lieu où est enterré le corps du bienheureux Félix de Nole, » et nous-mêmes, nous avons connu la même chose à Milan. Tous les » Saints n'ont pas le don de guérir, ni le discernement des esprits, » 1. *Cor. XII,* 30. Aussi Dieu, qui distribue ses dons comme il le veut, » a-t-il réglé que telles choses ne se feraient pas dans toutes les mé-

avait souffert. Il est vrai que ces faits ne sont point rapportés par des auteurs contemporains : mais de ce qu'ils ont pu manquer de critique en quelques circonstances, on ne peut rien conclure contre la sainteté de Wénéfride, ni contre le culte qu'on lui a toujours rendu à Holy-Well. Elle mourut le 22 de Juin, suivant l'ancien panégyrique cité dans les notes, et qui fut prêché le jour de sa fête La plus ancienne vie de la Sainte met sa mort, ou plutôt ses funérailles, à Guthurin, le 24 de Juin. Voici ce qu'on y lit : « Le lieu où elle vivait avec de saintes vierges, » était appelé Guthurin; elle y fut enterrée le 8 avant les » calendes de Juillet, et elle y repose dans le Seigneur. » Sa fête fut renvoyée au 3 de Novembre, probablement à cause de quelque translation de ses reliques. En 1391, Thomas Arundel, archevêque de Cantorbéry, ayant fait assembler son clergé, ordonna de la célébrer en ce jour dans toute la province, avec un office à neuf leçons (11), qui fut inséré dans le *bréviaire de Sarum*.

Le temps où sainte Wénéfride vivait, n'est marqué dans aucune de ses vies. Mais la plupart des auteurs qui ont

---

» moires ou chapelles des Saints. » Voyez le *Catéchisme de Montpellier, ed. lat.* t. I, p. 687, et t. II, p. 933.

Il n'y a peut-être point eu dans le nord, du moins pendant quelques siècles, de pélerinage plus célèbre que celui de Holy-Well. On s'empressait d'y aller implorer la miséricorde divine, par l'intercession de celle qui s'était sanctifiée en ce lieu, et qui avait glorifié le nom de Jésus-Christ. Diverses circonstances prouvent que plusieurs des guérisons qui s'y opérèrent, furent véritablement miraculeuses ; et c'est ce que confirment les réponses mêmes de l'évêque Fleetwood, et des autres adversaires des catholiques. Quelques-unes de ces guérisons, rapportées dans la vie de la Sainte, furent opérées par la dévotion de personnes qui n'étaient point sur les lieux. Ne serait-ce pas insulter le bon sens, que de dire avec Fleetwood, qu'elles furent l'effet de l'imagination ?

(11) Lindewoode, *fol.* 76 ; Jonhson'sCanons, t. II, *ad an.* 1398.

parlé d'elle, pensent avec Alford et Cressy, qu'elle florissait sur la fin du septième siècle.

En 1138, on transféra ses reliques, de Guthurin à Shrewsbury, et on les déposa dans l'église de l'abbaye des Bénédictins, qui avait été bâtie hors des murs de la ville, en 1083, par Roger, comte de Montgoméry. L'abbé Herbert obtint de l'évêque de Bangor (12), que cette translation se fît avec une grande solennité; c'est ce que nous apprenons de Robert, prieur du même monastère (13), lequel rapporte quelques guérisons miraculeuses qui furent opérées en cette occasion, et dont il fut témoin oculaire. La châsse de sainte Wénéfride fut pillée, lorsqu'on détruisit les monastères en Angleterre.

Nous allons rapporter quelques miracles opérés par son intercession, dans ces derniers temps. Roger Bodenham, chevalier de Bath, affligé d'une lèpre horrible, était abandonné des médecins, qui regardaient sa maladie comme incurable. Il se baigna dans la fontaine de sainte Wénéfride, en 1606, et il recouvra la santé. Il se fit catholique par reconnaissance, et donna un ample certificat de sa guérison, que plusieurs autres personnes signèrent. Jeanne Wakeman de Sussex, avait le sein rongé d'un ulcère, et n'attendait plus que la mort; elle guérit en se baignant trois fois en une nuit dans la même fontaine. Ce fait, arrivé en 1630, fut attesté par elle et par son mari. Une pauvre veuve de Kidderninster, dans le comté de Worcester, était estropiée et retenue au lit depuis long-temps. Elle envoya une légère somme d'argent à Holy-Well, pour être donnée au premier pauvre qui s'y rencontrerait. Dans

---

(12) L'évêché de S. Asaph, où Guthurin était situé, ne fut rétabli qu'en 1143.

(13) Il paraît que c'est le même qui fut fait évêque de Bangor en 1210.

le moment où son aumône se distribuait à Holy-Well, elle se trouva pleine de santé à Kidderminster. Ce fait fut examiné et juridiquement attesté en 1631, par Jacque Bridges, qui fut depuis sherif de Worchester. Marie Newman, qu'on aurait prise pour un squelette, était réduite à un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait marcher depuis huit ans. Elle eut inutilement recours à tous les remèdes qui lui furent indiqués en Angleterre, en France et en Portugal. Elle fut guérie la première fois qu'elle se baigna dans la fontaine de sainte Wénéfride. Roger Whetstone, quaker, près de Bromsgrove, fut guéri d'une paralysie de la même manière, ce qui le convertit à la foi catholique. Enfin, le cardinal Baronius marque (14) son étonnement sur les guérisons miraculeuses que lui raconta le pieux évêque de Saint-Asaph, vice-gérant du Pape pour les fonctions épiscopales à Rome, et dont il avait été témoin oculaire.

Voyez la vie de sainte Wénéfride, par Robert, prieur de Shrewsbury, traduite en anglais, abrégée en plusieurs endroits, et augmentée en d'autres, d'après divers auteurs. Cet ouvrage, où l'on désirerait plus d'exactitude, fut imprimé à Londres, en 1635. Il est de deux Jésuites, qui y travaillèrent successivement. Le premier est Alfrod, dont le vrai nom était Griffith. La même vie reparut en 1712, avec quelques changemens, et l'histoire des miracles opérés en ces derniers temps, par le P. Metcalfe, aussi Jésuite. Lluyd, dans son catalogue des manuscrits gallois, parle de deux vies de sainte Wénéfride en cette langue, dont une appartenait à Humfroy, alors évêque d'Héréfort, et l'autre au collége de Jésus, à Oxford.

---

(14) *Not. in Martyr. Rom. hâc die.*

S. PAPOUL, PRÊTRE, MARTYR.

Troisième siècle.

Il est parlé de saint Papoul (1) dans les actes de saint Saturnin de Toulouse. Il y est dit qu'il partagea les travaux apostoliques de ce saint évêque, et qu'il prêcha la foi avec lui aux peuples qui habitaient le midi de la France dans le troisième siècle. La couronne du martyre fut la récompense de son zèle. Il souffrit vers le commencement du règne de Dioclétien, dans le Lauragais, petit territoire du Languedoc, qui est à neuf lieues de Toulouse. On y bâtit depuis une église avec une abbaye, qui ressentirent l'effet des libéralités de Charlemagne. Cette abbaye fut sécularisée et érigée en évêché par Jean XXII, en 1317. Le lieu où elle était située, est devenu une ville assez considérable, connue sous le nom du Saint. Les reliques de saint Papoul, renfermées dans une châsse précieuse, se gardent à Saint-Sernin de Toulouse.

Voyez Bosquet, *hist. eccl. gallic.* l. 3, c. 29; Tillemont, t. III, p. 302.

(1) En latin *Papulus*.

S. FLOUR, PREMIER ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Vers l'an 389.

Quoiqu'on connaisse peu la vie de saint Flour (1), on ne doute point qu'il n'ait été le premier évêque de Lodève, et l'apôtre de cette partie du Languedoc. Il ne se contenta pas de prêcher dans la Gaule-Narbonnaise ; il pénétra jusqu'aux Cévènes et jusque dans l'Auvergne. On met sa mort vers l'an 389. On bâtit une église à l'endroit où il avait été enterré. Saint Odilon y fonda une abbaye, dont Jean XXII fit un évêché. Les reliques de saint Flour sont dans la cathédrale de la ville de son nom, qui est dans la Haute-Auvergne, et dont il est patron. On célèbre sa fête en ce jour, et encore le 1er de Juin, qui fut sans doute le jour de sa translation.

Voyez du Saussay, et l'histoire de Lodève, par M. de Plantevit de la Pause, évêque de cette ville.

S. GUENAU, SECOND ABBÉ DE LANDEVENEC, EN BRETAGNE.

Vers l'an 570.

Saint Guenau, fils de Romale et de Lectice, l'un et l'autre distingués par leur noblesse, fut élevé dans le monastère de Landevenec, sous la conduite de saint Guignolé, qui en était le premier abbé. Il y prit l'habit dans la suite, et devint par sa ferveur le modèle de tous les

(1) En latin *Florus*.

frères. L'abbé étant près de mourir, le désigna pour son successeur, et sa volonté fut suivie. Mais Guenau ne consentit à son élection, que sur la promesse qu'on lui fit de lui rendre sa liberté au bout de sept ans.

Ce terme expiré, il passa en Angleterre avec douze religieux, dans l'espérance d'y vivre entièrement inconnu aux hommes. Mais l'éclat de ses vertus et de ses miracles le fit bientôt découvrir. Il prêcha l'Evangile sur les côtes de l'Angleterre, et passa jusqu'en Irlande pour y faire connaître Jésus-Christ. Il retira un grand nombre d'âmes des ténèbres de l'idolâtrie, et arracha au vice une infinité de mauvais chrétiens. Il rétablit aussi la régularité dans plusieurs monastères qui avaient dégénéré de l'esprit de leur premier institut.

Il revint depuis en Bretagne, dans la crainte que la haute réputation de sainteté dont il jouissait, ne lui inspirât des sentimens de vanité. Un seigneur du diocèse de Quimper, dans lequel était située l'abbaye de Landevenec, lui donna un emplacement pour bâtir un monastère. Il en fonda encore un autre dans l'île de Groie. Le désir d'une entière solitude le fit passer dans le pays de Cornouaille. Mais il fut encore découvert, et obligé de recevoir des disciples, auxquels il bâtit un nouveau monastère. Il y mourut le 3 Novembre, vers l'an 570, et fut enterré dans l'oratoire du monastère, qui n'était, à proprement parler, qu'un hermitage. Divers miracles rendirent son tombeau célèbre. Son corps fut levé de terre trois cents ans après, et déposé dans la nouvelle église du monastère. En 966, les moines craignant les insultes des Danois, qui étaient venus au secours du duc de Normandie, l'emportèrent, et se joignirent à ceux qui venaient à Paris avec les corps de saint Magloire, de saint Samson, etc. On les déposa tous dans l'église de Saint-Barthélemi. Peu de temps après, le prévôt de Paris, nommé Teugdon ou Thiou, obtint celui de

saint Guenau, qu'il porta en sa maison de campagne, située sur la paroisse de Courcouronne, au diocèse de Paris. On y bâtit une chapelle sous l'invocation du saint abbé. Mais comme ses reliques ne paraissaient point encore en sûreté, elles furent portées à Corbeil, et placées dans une chapelle du faubourg Saint-Jacques. En 1007, on les transféra dans une église de la même ville, que le comte Bouchard avait fait bâtir sous l'invocation du Saint. Quatre chanoines furent chargés de desservir cette église dont Louis-le-Gros fit, en 1134, un prieuré de chanoines réguliers, dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Paris.

Saint Guenau est honoré à Vannes sous le nom de saint Guenaël, et la cathédrale de cette ville se glorifie de posséder une partie de ses reliques.

Voyez sa vie anonyme dans les observations de D. Ménard sur le martyrologe bénédictin; Baillet, sous ce jour; D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 80.

☩ Ste ODRADE, VIERGE.

Huitième siècle.

SAINTE ODRADE fit au Seigneur le sacrifice de sa virginité, vécut dans une pureté angélique et fut enterrée au village d'Alem, qui appartenait autrefois au diocèse de Liége, mais qui fait partie aujourd'hui de celui de Bois-le-Duc : ce village est situé à deux lieues nord-est de cette ville. Notre bienheureuse vierge est honorée avec une dévotion particulière dans ladite paroisse, et sa mémoire est en vénération dans tout le diocèse. Elle naquit au huitième siècle (1) à Baelen, village appartenant actuellement au

(1) Et non au douzième siècle.

doyenné de Gheel, sous l'archevêché de Malines. Ses reliques furent gardées et particulièrement honorées au couvent des Chartreux, qui demeuraient à Vugt, près de Bois-le-Duc, et qui, à cause des troubles du seizième siècle, se retirèrent près d'Anvers. Les mêmes reliques passèrent par la suite dans l'église de son lieu natal Baelen, où l'on célèbre sa mémoire comme aussi à Mierde et à Milligen, villages situés entre Gheel et Mol.

Voyez Molani *Nat. SS. Belgii*, p. 240, et *Katholiek Meyerysch Memorieboek*, p. 216. Molanus assure que l'ancienne biographie de sainte Odrade a été perdue, et que celle qui existe n'a été rédigée qu'en 1304 d'après des traditions populaires et quelques anciens tableaux *ou peintures*. C'est sans doute cette vie qui a fait l'objet des recherches de Wichmans.

✠ S. PIRMIN, ABBÉ ET CHORÉVÊQUE.

Guillaume Eysengrein, *Catal. testium veritatis*, et Molanus, dans ses additions au martyrologe d'Usuard, font mention de deux biographies de S. Pirmin, l'une de Warmann, comte de Dillingen, moine de Reichenau puis évêque de Constance, lequel mourut en 1034; l'autre de Henri, comte de Calw (1). Christophe Brower, dans ses *Viris illustribus sanctorum Germanorum*, cite une autre vie de S. Pirmin, qu'il attribue au moine Othlon; mais Mabillon, *Acta SS. Ordinis S. Bened. sæc. III, part. II*, p. 136, refute cette opinion et soutient que c'est la même que celle de Warmann. Voyez le savant Bénédictin, *loc. cit.* p. 136-153, ainsi que Grandidier, *Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, tom. I, p. 251 sqq.; p. 266 sqq., p. 298 sqq. C'est ce savant historien, dont nous avons généralement suivi le récit.

Vers l'an 758.

Ce que l'on sait de S. Pirmin Pirinus ou Pyrminius (2) qui s'est rendu célèbre dans les contrées du Haut-Rhin,

---

(1) Henri fut abbé de Reichenau depuis 1210 jusqu'en 1237.

(2) Autrement *Priminius*.

n'est en grande partie pas très-authentique, parce que nous ne possédons pas d'histoire contemporaine, et que les récits existans sont incohérens et incomplets. Le moine Warmann, qui écrivit sa vie vers l'an 1025, se plaint beaucoup de ce qu'on n'a point transmis ce qui concerne le temps et le lieu de sa naissance, ainsi que ses premières actions. Rhaban Maur (3) et Walafride Strabon (4), qui dans leurs vers ont chanté ses louanges, gardent un profond silence sur sa patrie. Tout ce qu'ils nous apprennent c'est qu'il abandonna ses parens, pour se livrer entièrement à la

(3) Voici les vers de Rhaban :

Versus juxta corpus Permenii scribendi,

Permenius præsul, Christi confessor, et ipse
Hanc ædem inhabitat, consecrat atque locum,
Qui propter Christum præsentia gaudia mundi
Spernens, pauperiem elegit atque sibi,
Deseruit patriam gentem, simul atque propinquos;
Ac peregrina petens, æthera promeruit.
Gentem hic Francorum quæsivit dogmate claro,
Plurima construxit et loca sancta Deo.
Hic quoque nunc pausat deponens corporis artus,
Atque anima sursum regna beata tenet.
Adjuvat et quosque qui digne cœlestia quærunt,
Riteque conservat ipse suos famulos.

(4) Son éloge est aussi en forme d'épitaphe; nous le donnons d'après Canisius, *Antiq. lect.* t. VI :

Rhenus ab Ausoniis quo ducitur Alpibus, æquor
Miscet, in occiduis diffusus partibus; ingens
Illius in medio suspenditur insula fluctu,
Augia nomen habens; jacet hanc Germania circa.
Hæc solet egregias monachorum gignere turbas,
Primus in hac sanctus construxit mœnia præsul
Priminius, ternisque gregem protexerat annis.
Hujus quisque velit sanctam cognocere vitam,
Ipsa sepulchra petat, satis ipse probabit in Hornbach.

prédication de l'Evangile et au salut des âmes. Il n'est pas improbable cependant qu'il soit né dans les Gaules. L'Austrasie et l'Alsace furent le théâtre de ses travaux apostoliques.

Ce fut S. Pirmin qui établit la réforme dans la plupart des couvens de ces deux contrées. Il les parcourut en qualité d'évêque régionnaire, et y laissa des traces nombreuses de son zèle. Dans un diplôme de 727, le Roi Thierri IV lui donne le titre d'évêque, et Hermannus Contractus celui de chorévêque. Son biographe met le siége de son évêché dans un endroit appelé Meltis (5) ; d'où quelques-uns, trompés par la ressemblance des noms, prétendent qu'il était évêque de Metz, d'autres de Meaux (6). Mais on ne trouve pas son nom dans les catalogues des évêques de ces deux villes, dont les siéges étaient alors rempli par des prélats dont les noms sont connus. D'ailleurs Warmann ne donne à Meltis que le titre de *castellum* (château), terme qui ne peut s'appliquer ni à Metz ni à Meaux. Grandidier pense que ce Meltis était le bourg que nous nommons aujourd'hui Metlesheim, situé dans le pays de Deux-Ponts, diocèse de Spire : car ce fut à deux petites lieues de là que Pirmin fonda, vers l'an 740, l'abbaye de *Gemünd* ou Hornbach, l'une de ses communautés les plus nombreuses et les plus florissantes.

Ce fut de Meltis que le Saint entreprit ses voyages apostoliques. Vers l'an 723, un riche seigneur allemand nommé Syntlaz l'invita à prêcher l'Evangile dans les contrées du Haut-Rhin. Pirmin alla aussitôt à Rome prendre la mission du Pape, qui le recommanda au Roi Thierri. Le nouveau missionnaire eut partout de grands succès : Syntlaz ayant offert de lui fonder un monastère, Pirmin choisit

---

(5) Pirminius obtinuit sedem episcopalem in Castello Meltis.

(6) Voyez Raderus, *Bavar. Sanct.* t. I, p. 96.

pour cet établissement une île du Rhin près du lac de Constance, et fonda, par la libéralité de Syntlaz et de plusieurs autres seigneurs, la célèbre abbaye qui fut ensuite nommée Reichenau, à cause des grandes richesses qu'elle possédait (7).

La réputation du Saint se répandit au loin en peu de temps, et Charles-Martel lui-même rechercha son amitié, et seconda le serviteur de Dieu dans ses nobles efforts. Mais ces relations excitèrent la jalousie et la méfiance des ducs de l'Allemannie, et sous le prétexte qu'il était trop dévoué à Charles-Martel, Théodebald, fils du duc Godefroi, qui commandait en Allemannie conjointement avec Landfried, lui signifia en 727 de sortir de ses états et de se retirer en Alsace. Mais avant de quitter son monastère de Reichenau, Pirmin pensa à se donner un successeur, et il choisit le moine Heddon, homme d'un mérite éminent, qui gouverna avec gloire le couvent pendant sept ans (8).

---

(7) L'abbaye de Reichenau fut unie vers le milieu du seizième siècle à l'évêché de Constance. Voyez Neugart et *Gallia christiana*, tom. V, p. 981. On conservait à Saverne, dans les archives de l'évêché de Strasbourg, immédiatement avant la révolution française, encore l'original d'un privilége de Louis-le-Débonnaire, du 15 Décembre 816, pour le monastère de Syntlazau ou Reichenau. Grandidier en a donné une copie exacte dans son *Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, t. II, p. CLXI, nº 89. La pièce porte cette suscription : *Diploma Ludovici Pii imperatoris concessum Heitoni episcopo Basiliensi pro monasterio Sintleozesaviæ, sive Reichenau.* Heiton ou Heddon était aussi abbé de Reichenau.

(8) « Sanctus Pirminius ob odium Karoli a Theobaldo, Gotifridi ducis filio, ex Augia pulsus, Etonem pro se constituit abbatem, et ipse Alsatiam alia instructurus cœnobia petiit. » Hermanni Contracti *Chronicon ad ann.* 727. Walafridus Strabo, *in Carmine ad Grimaldum Capellanum*, dit :

Postea septenis presedit curribus Eto :
Tum sequitur binis laudandus Geba sacerdos.

Pirmin ne laissa pas d'être toujours en relation avec l'abbaye de Reichenau, et Heddon n'eut rien plus à cœur que de mettre en pratique les règles et l'exemple du Saint. La réputation d'Heddon s'étendit dans toute l'Allemagne, et son crédit fut si grand, qu'il fut appelé de toutes parts pour rétablir la discipline dans les monastères. Heddon se rendit avec plaisir à des sollicitations, qui faisaient honneur à son zèle et à sa sagesse. Il trouva dans son abbaye assez de sujets, pour en former des colonies dans différentes parties de l'Allemagne; il en envoya à Mourbach en Alsace, à Pfeffers en Suisse et à Niederaltaich en Bavière (9). Mais sa réputation qui le fit connaître au loin, ainsi que l'estime et l'affection que lui accorda Charles-Martel lui attirèrent les mêmes désagrémens qu'à S. Pirmin, en éveillant les soupçons des ducs allemands. Lantfried l'aurait également chassé de son monastère, si Charles-Martel n'était entré alors en Souabe avec une armée et n'eût défait ce duc (10). Toutefois Théobald, qui succéda à Lantfried, relégua en 732 le pieux abbé au fond des Alpes dans le canton d'Uri, où il eut à souffrir pendant un an des maux inexprimables (11). Heddon fut élevé dans la suite sur le siége épiscopal de Strasbourg (12).

Voyez Du Chesne, *Hist. Franc.*, t. II, p. 649, et Mabillon, *Acta Sanctorum ord. S. Benedicti, sæc. IV*, part. I, p. 137.

(9) Hermannus Contractus, *ad ann.* 731. Voyez aussi Brusch, *De Monasteriis Germaniæ*, p. 9, et Jean Egon, *De viris illustribus Augiæ ditis*, *part.* 3, *cap.* 2, *ap.* Pez, *Thesaur. Anecdotorum*, t. I, part. 3, p. 719.

(10) Voyez dom Bouquet, t. II, p. 641 et 642.

(11) Hermannus Contractus *ad ann.* 732, où il est dit : « Eto, Augiæ abbas, a Theobaldo ob odium Karoli in Uraniam relegatus, sed » eodem anno, pulso Theobaldo, a Karolo restitutus est. »

(12) On date la promotion de Heddon de l'an 734. Après son élection, il remit à Géba le gouvernement de l'abbaye de Reichenau, et à Agoald celui de Münster, dont il avait dû aussi se charger dans ces temps

Pirmin continua à jouir de l'affection et de l'estime de Charles-Martel, qui l'aida toujours dans ses pieuses en-

---

difficiles. Disciple fidèle de S. Pirmin, il suivit les traces de son maître, et remplit scrupuleusement les instructions qu'il en avait reçues. Heddon était un des premiers prélats de son temps, il se distingua particulièrement en profitant avec prudence de la faveur des grands, par une libéralité sans bornes, et par un zèle vraiment apostolique. Il parvint par son activité infatigable, à faire observer les réglemens utiles que les conciles de Germanie et de Lestines (dans le Cambresis) avaient prescrits aux églises et aux monastères, et engagea les abbayes de sa dépendance à se soumettre à la règle de S. Benoît.

L'abbaye de Schwarzach, qui était alors encore située en Alsace, sur une île du Rhin entre Drusenheim et Fort-Louis, près de l'endroit appelé aujourd'hui Kotzenhausen, et que l'on nommait *Arnulfoauga*, comme qui dirait l'île d'Arnoul, fut une des premières du diocèse de Strasbourg, qui embrassèrent la règle de S. Benoît. Son fondateur fut le comte Ruthard, à qui ce pays appartenait. Il y mit pour premier abbé Saroard, un des disciples de S. Pirmin, qui y envoya lui-même plusieurs de ses religieux irlandais pour contribuer à cette fondation. L'évêque Heddon donna à Ruthard tous les secours et tous les conseils que méritait le zèle du fondateur. Il voulut même autoriser ce nouvel établissement par un acte solennel et authentique, daté de Strasbourg du 27 Septembre 748, la septième année du règne de Childeric. Grandidier l'a fait imprimer dans son *Hist. de l'Eglise de Strasbourg*, tom. I, *Pièces justificatives*, nº 42, d'après l'original, qui se trouvait alors dans les archives de l'évêché à Saverne. Les priviléges que Heddon y accorde à l'abbaye de Scharzach sont les mêmes que ceux accordés vingt ans auparavant à celle de Mourbach par l'évêque Widegern. La seule différence qui s'y trouve, c'est que celui-ci défend à l'évêque d'accepter aucun présent des moines de Mourbach, lorsqu'il sera invité à y conférer les ordres, ou à consacrer un autel, ou à faire la bénédiction d'un nouvel abbé; au lieu que Heddon soumet l'abbé de Schwarzach à donner à l'évêque, pour marque de sa dépendance, une crosse et des sandales.

Neuf évêques et trois abbés souscrivirent cet acte; plusieurs y prennent par humilité le nom de pécheurs; aucun n'ajouta le nom de son siége. Après Heddon, on lit les signatures de Baldobert, évêque de Bâle; de Deban, chorévêque et abbé de Honau; de Chrodegand, évêque de Metz; de Hiddon, évêque d'Autun; de Lul de Mayence, de Mégingaud de Wurtzbourg, de Godefroi de Cambray, de Remi de Rouen, de Wilfram de Meaux, de Gairon, abbé de Flavigny; d'Hipolyte, abbé

treprises. On lui attribue l'établissemeut des monastères de Schuttern, Gengenbach, Schwarzbach, Maurusmünster et

---

de Saint-Oyan; de Jacob, abbé de Hornbach, et de Nithon, qui avait écrit cette charte. Il ne paraît pas que tous signèrent l'année même où elle fut rédigée, car Lul n'était pas encore évêque en 748. Il est probable aussi que ces évêques ne s'étaient pas assemblés pour cette signature, parce que leurs noms ne se suivent pas selon l'ordre et la dignité de leurs siéges. Du reste, la coutume des évêques, depuis le cinquième jusqu'au treizième siècle, de souscrire aux actes, quoique absens, est prouvée incontestablement par les auteurs du *Nouveau Traité de diplomatique*, t. V, p. 1 sqq. On avait coutume encore, dans ces temps-là, pour donner plus de poids aux priviléges, de les envoyer aux évêques et aux abbés voisins pour les faire souscrire.

La libéralité du comte Ruthard ne s'étendit pas seulement à l'abbaye de Schwarzach. Comme il n'avait point d'enfans, il accorda, de concert avec son épouse Hirmengarde, que d'autres nomment Hyrmensinde, à l'église de Notre-Dame de Strasbourg tous les biens qu'il possédait dans la marche d'Ettenheim, Ettenheimwiller, Ringsheim, Kappeln sur le Rhin et Grafenhausen.

Trompés par la ressemblance des noms, les historiens du onzième siècle crurent que la marche d'Ettenheim tirait son nom de notre Heddon ou Eton : c'est de là que Wimpfeling (*Catal. episcop. Argentin.*, p. 18), Merian (*Topographia Alsatiæ*, p. 18 et 60), Crusius (*Annal. Suevic.*, p. 295) et plusieurs autres attribuent au même Heddon la fondation du couvent d'Ettenheimsmünster, quoiqu'il soit avéré que cette abbaye portait déjà ce nom du temps de Widegern, et selon toute probabilité elle le devait au duc Etichon. Quant à la libéralité de Heddon en vers le couvent d'Ettenheim, nous en avons suffisamment parlé dans la vie de S. Landelin, sous le 21 Septembre.

Heddon jouit de beaucoup de crédit auprès de Pepin, de Carloman et de Charlemagne. Malgré son grand âge, il suivit Charlemagne à Rome. Il lui fut redevable de beaucoup de donations faites à l'église de Strasbourg, et il répondit à cette générosité par un zèle et un attachement constant pour la famille royale. Il mourut le 8 Mars 776, après avoir été évêque pendant l'espace de quarante-deux ans, et emporta au tombeau les regrets sincères de son église. Jacques Manlius, Crusius et Kleinlauel placent sa mort à 773; la *Gallia christiana antiqua* à 779; Königshoven (*in editione Schilteri*, cap. 4, p. 240), Wimpheling (*de episcop. Argent.*, p. 20). Brusch (*de episcopat. German.* p. 59, et *de Monast. German.* p. 36), Bucelin (*Germania Sacra,* part. I). Ruyr, etc.

Neuweiler. On lit, il est vrai, dans Warmann, qu'il fonda ces couvens; mais il ne peut être question que de leur réforme, puisque toutes ces abbayes existaient long-temps avant S. Pirmin (13). Le comte Eberhard, fils d'Adelbert duc d'Alsace, qui faisait son séjour ordinaire dans le château d'Egesheim près de Colmar, qu'il avait fait bâtir, témoigna à notre Saint toute l'affection et la considération imaginables. Non-seulement il lui permit de fonder un couvent dans ses terres; il voulut encore concourir avec lui pour obtenir du Roi Thierri la permission de s'y établir. Cette grâce lui fut accordée par un diplôme royal, daté de Gondreville, du 12 Juillet 727 (14).

---

la placent à l'année 780, et ne lui donnent que sept ans de siége. Cratepolius le fait assister même au concile d'Aix-la-Chapelle de 821. Mais Grandidier (*loc. cit.*, *pièces justificatives*, nº 68 et 73) prouve d'une manière irréfragable qu'il était encore évêque en Décembre 775, et que Remi l'était déjà depuis quelque temps en 778. Jean Egon le fait mourir le 8 Mars, et lui donne le titre de *bienheureux*. Voyez *De viris illustribus Augiæ divitis*, part. I, cap. 9, *ap.* Pez, *Thesaur.*, *Anecdot.*, t. I, part. 3, p. 635. — Le nécrologe de Schwarzach le nomme au 3 Juillet. Erchambaud dit de lui :

Præfuit hinc populo meritis vivacibus Heddo.

Il fut enterré dans le chœur de l'église de l'abbaye d'Ettenheimsmünster, où il avait choisi sa sépulture. Wimpheling (*De episcopis argentin.* p. 20) assure qu'il a vu peint sur une des fenêtres de l'église le portrait de Heddon, présentant l'abbaye à la Sainte-Vierge, avec ces mots : *Heddo præsul Argentinensis ecclesiæ renovator hujus loci;* ce que Guilliman (*Habsburgiæ,* lib. 3, p. 84, *edit. Mediolan.*, et 113 *edit. Ratisbonensis*, et *de Episcopis Argentin.* pag. 113) nomme mal à propos son épitaphe. Voyez Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, tom. I, pag. 278 à 297, d'où nous avons tiré cette note.

(13) *Fundare* est souvent pris dans les diplômes et les chroniques pour *restaurer* ou *augmenter considérablement* un monastère.

(14) Ce diplôme royal se trouve dans Grandidier, *loc. cit. Pièces justificatives*, nº 37.

Pirmin choisit un désert riant, et se fixa près de Meerbach ou Mourbach, au-dessus de Colmar, au pied de la montagne. Au bout d'un an il quitta ce monastère, y laissant S. Romain pour abbé, et alla visiter d'autres abbayes, pour y rétablir la discipline. L'absence de Pirmin refroidit l'affection qu'Eberhard avait pour lui; mais il lui rendit bientôt son estime; et étant devenu aveugle, et se voyant sans postérité, il donna à ses biens une destination pieuse, et dôta richement l'abbaye de Mourbach. Il fit entrer aussi dans son pieux dessein Luitfried, duc d'Alsace, et Emeltrude sa femme. L'acte en fut passé en 728 au monastère de Remiremont (15). L'évêque de Strasbourg Widegern, qui avait beaucoup contribué à cette transaction, avait déjà consacré l'église de Mourbach en 727 (16). Le 13 Mai de l'année suivante, il confirma cette fondation dans un synode solennel tenu à Strasbourg (17). Dans l'acte, Widegern ordonna aux *moines pèlerins* (18), conformément à ce qui

---

(15) Il se trouve dans Grandidier, *loc. cit. Pièces justif.* nº 38.

(16) Bernardus de Pfirdt, *in chronologia abbatum Murbacensium, apud Lunig*, t. V, *Spicilegii ecclesiastici*, p. 240.

(17) L'acte se trouve dans Mabillon, *Annal. Bened.* t. II, *append.*, p. 702; Eccard, *Orig. Habsburg.*, p. 116; La Guille, *Hist. d'Alsace* (*preuves*), p. 9; Lünig, *Spicil. eccles.*, t. IV, p. 174, et t. V, p. 953; Schöpflin, *Alsatia diplomatica*, t. I, p. 10. — *Sed omnes corruptè*, dit Grandidier, qui en donne une copie exacte et correcte dans ses *Preuves justificatives*, nº 39. Ce diplôme est écrit en très-mauvais latin, comme tous les actes de cette époque. « Quo magis ruditatem, » dit à cet égard Schannat, *in Vindiciis archiv. Fuldensis*, p. 103, « illius sæculi et nota» riorum imperitiam sapiunt chartæ, hoc majoris sunt fidei et auctoritatis. » Quant au style barbare de ce temps-là, voyez Mabillon, *De re diplomatica*, lib. 2, cap. 1, pag. 54 sqq. et *supplementa*, cap. 3, pag. 10 sqq. Charlemagne rendit à ce sujet un édit sévère, par lequel il fut ordonné aux notaires d'écrire correctement. Voyez Baluze, t. I, *col.* 421 et 725.

(18) On les appelait ainsi pour désigner leur première vocation, qui était d'aller en divers lieux pour y annoncer l'Evangile. C'est pourquoi on lit dans le diplôme de Thierri IV : *Venerabilis vir Perminius, gra-*

s'observait dans les monastères d'Agaune, de Lerins et de Luxeu, de vivre suivant les règles de saint Benoît et de saint Colomban. Il les exempte de toute obligation envers lui et ses successeurs, sans que qui que ce soit pût jamais exiger d'eux des présens ni en recevoir. Entre autres priviléges, il leur permit d'élire eux-mêmes leur abbé parmi eux, ou dans d'autres monastères établis ou réformés par S. Pirmin (19).

---

tia Dei episcopus nostris temporibus cum monachis suis, Deo inspirante, pro evangelio Christi peregrinatione suscepta, etc. C'est pourquoi aussi le lieu de leur séjour s'appela dans le principe *Vivarius peregrinorum*.

(19) Les moines de Mourbach n'abusèrent point des exemptions que Widegern leur avait accordées; mais ils surent aussi les défendre contre les attaques dont elles furent l'objet. Cette abbaye ayant été incorporée par la suite au diocèse de Bâle, l'évêque de cette ville voulut, au quinzième siècle, porter atteinte à ses droits; il obtint même en 1447 un décret du concile de Bâle, qui la soumettait à la juridiction épiscopale. La cause fut portée à Rome : enfin l'évêque et l'abbé ayant nommé en 1450 pour arbitres Rodolphe de Ramstein et Arnold de Rosberg, ceux-ci se prononcèrent en faveur du couvent de Mourbach, et décidèrent qu'il conserverait ses droits primitifs, prérogative dont le prince-abbé a joui jusqu'à la suppression des couvens par suite de la révolution française. Mourbach a toujours compté parmi ses abbés les plus hautes et les plus grandes familles de l'Allemagne. Baldobert et Gerhoh furent élevés, au huitième siècle, l'un sur le siége de Bâle, l'autre sur celui d'Eichstadt. S. Simpert, évêque d'Augsbourg, était abbé de Mourbach. (Voyez ci-dessus sous le 13 Septembre.) Charlemagne gouverna lui-même cette abbaye après Simpert, et il en est nommé abbé dans deux chartes de 792 et 794. (V. Schöpflin, *Alsat. diplom.* t. I, p. 57. Dans chacune il est dit : *Ubi Dominus rex Karolus pastor noster preesse videtur.*) Mourbach ne tarda pas de devenir une abbaye opulente; son abbé obtint le titre de prince d'Empire, et fut avec ceux de Fulde, de Kempten et Weissenbourg un des quatre qui avaient voix et séance particulière au-dessus de tous les abbés d'Allemagne. Cette abbaye a été souvent accordée à des cardinaux et à des évêques; elle compte parmi ses abbés quatre évêques de Strasbourg, des princes d'Autriche, de Rohan, de Fürstenberg et de Löwenstein. La noblesse d'Alsace y compte aussi des abbés; tels que des Andlau, des Schauenburg, des Haffner et des Rathsam-

Nous avons vu que S. Pirmin fonda en 740 l'abbaye de Hornbach ; ce fut un riche gentilhomme franc, nommé Wernher qui y fit les donations nécessaires. Le Saint, par ses soins, maintint la communauté dans un état florissant, et forma de zélés ouvriers pour la vigne du Seigneur, jusqu'à ce qu'il reçût, le 3 Novembre 754, le prix de ses travaux et de ses vertus. Il ne tarda pas à être honoré comme Saint. On lit son nom dans l'ancien martyrologe alsacien du neuvième siècle, publié par Lamey (20). Il est également qualifié du titre de Saint dans une charte de donation pour l'abbaye de Hornbach faite en 827 par Adelbert. Il fut enterré dans son monastère, où l'on a conservé ses reliques jusqu'aux dernières guerres de religion, où elles furent transportées à Insbrück (21).

On prétend que S. Pirmin fonda à Hornbach une école qui existe encore aujourd'hui dans le collége de Deux-Ponts. Cette abbaye se maintint avec gloire jusqu'en 1540, où tous les moines ainsi que l'abbé adoptèrent les nouvelles idées religieuses, à l'exception du frère sommelier, qui resta fidèle à l'ancienne foi (22). On croit que la petite ville de Pirmasenz, située entre Landau et Deux-Ponts,

---

hausen. (Grandidier, *loc. cit.* p. 259, notes *i* et *l.*) On y observa la règle de S. Benoît jusqu'au milieu du siècle dernier, époque où l'abbaye fut sécularisée et changée en un chapitre de chanoines nobles, par une bulle du Pape Clément XIII, du 11 Août 1764 (cette bulle se trouve imprimée dans Schöpflin, *Alsat. diplom.* t. II, p. 518), et tranférée à Gebweiler, petite ville qui n'en est pas éloignée.

Bernard de Ferrette, religieux capitulaire, puis prévôt de Mourbach, composa en 1705 le catalogue des abbés : mais il est fort inexact. Il est imprimé dans Lünig, *Spicilegium ecclesiasticum*, t. V, p. 940.

(20) *Hist. et Commentar. academ. Electoralis Palatinæ*, t. I, p. 295.

(21) Voyez Sudanus, *Basilea sacra*, p. 94.

(22) Voyez *Le collége de Deux-Ponts d'après sa fondation jusqu'à nos jours.* Deux-Ponts 1813.

dans la Bavière rhénane fut la première résidence de saint Pirmin, avant la fondation de l'abbaye de Hornbach, et que c'est de lui qu'elle tire son nom.

Nous possédons, sous le nom de S. Pirmin, un abrégé de toute la morale chrétienne (23). Le Saint commence par exposer la marche suivie par Dieu dans le gouvernement du monde, depuis la création jusqu'à la rédemption, d'après les Livres saints; il arrive ainsi à Jésus-Christ, le Sauveur du monde, dont il raconte la vie et les actions, d'après les évangélistes. Il passe ensuite aux apôtres et à l'accomplissement de leur mission, avant laquelle, inspirés par l'Esprit-Saint, ils auraient composé le symbole qui porte leur nom, et fondé la constitution canonique de l'Eglise dans les évêques, les diâcres et les prêtres et les autres ministres. Les hommes sont admis dans cette communion par le baptême, dans lequel ils renoncent pour jamais à Satan et à ses œuvres. Le symbole des apôtres est récité par le nouveau baptisé, ou bien par son parrain et sa marraine, chargés de le faire observer. Les nouveaux baptisés sont revêtus d'un habit blanc, en signe de la grâce de Jésus-Christ dont leur âme est ornée, et le chrême les oint pour la vie éternelle. En même temps le baptême les dispose à toutes les vertus et fait disparaître les germes des vices. Après avoir parlé contre le vice, il cite le canon des apôtres, qui défend de manger du sang et des viandes

(23) Mabillon tenait ce traité de l'abbaye de Notre-Dame-des-Hermites, et il ne doute point qu'il n'appartienne à S. Pirmin. Le manuscrit, qui porte le nom du Saint, remonte à une haute antiquité; le lieu où il fut conservé, situé dans un pays que le Saint illustra de ses prédications et d'autres caractères, qui appartiennent au huitième siècle, confirment la signature. A part quelques fautes de grammaire, le traité n'est pas indigne de Pirmin. Il est sur-tout intéressant par rapport à divers points de dogme et de discipline. Voyez Mabillon *Vetera Analecta*, p. 65 sqq. edit. in-fol.

étouffées (24), d'où l'on voit qu'alors on observait encore ce canon. Il exhorte tous les fidèles à faire les oblations usitées, qui, outre les prémices des fruits et les dîmes, consistaient alors en cire, en huile et en fruits. Il s'élève avec force contre les superstitions de l'idolâtrie, anciens restes de la religion des Celtes, et entre autres contre le culte que l'on rendait à des pierres, à des arbres, à des fontaines (25). Il condamne aussi les sortilèges, les aruspices, les récits et les chansons déshonnêtes (26), les danses et autres restes du paganisme, qu'il met indistinctement au nombre des œuvres de Satan.

Le Saint avertit les pécheurs qui depuis leur baptême sont tombés dans une faute mortelle, d'en faire une confession sincère au prêtre, et une véritable pénitence; de présenter ensuite leur oblation au prêtre dans le temps qu'il leur aura marqué, puis de recevoir la communion du corps et du sang de Jésus-Christ (27). Il exhorte tous ceux qui sont en état de péché mortel, de ne pas recevoir cette communion avant de s'être confessés et d'avoir fait pénitence. Il ne veut pas non plus qu'on s'abstienne trop long-temps de la Sainte-Table (28). « Que celui qui a péché contre

(24) Nolite manducare morticinium, neque sanguinem, neque animalia, vel aves quas bestiæ, vel sanes, vel accipiter consumaverunt, si mortua inveniuntur.

(25) Noli adorare idola, non ad petras, neque ad arbores, neque ad angulos, neque ad fontes; ad trivios nolite adorare, nec vota reddere.

(26) Dans l'énumération des plaisirs défendus se trouve aussi le mot *ballationes*, qui s'est conservé dans celui de *ballades*.

(27) Ideo admoneo vos, ut quicunque Christianus post baptismum criminalem culpam fecit, puram confessionem ad sacerdotem donet, et veram pœnitentiam agat, et post actam pœnitentiam, tempore quo eis sacerdos constituerit, ablationem suam ad sacerdotem offerat, et corpus et sanguinem Christi communicare faciat.

(28) Nemo, cum capitalia peccata admiserit, antequam confessionem suam donet, et veram pœnitentiam agat per consilium sacerdotis secun-

» Dieu, » dit-il, « se corrige sur-le-champ par une confession et une pénitence sincère, accompagnées de bonnes œuvres et d'aumônes, avant qu'une mort subite ne » l'enlève (29). » Mais il ne suffisait pas de détourner l'homme du vice et des œuvres de ténèbres, il fallait encore lui enseigner la pratique des vertus chrétiennes, C'est ce que fit notre Saint. « Que l'homme injuste, » dit-il, « soit juste ; que l'impur devienne pur, que le superbe » apprenne l'humilité, etc. Celui qui suit fidèlement les » préceptes de Dieu et y a foi, celui qui les observe par » de bonnes œuvres, celui-là obtiendra le ciel par la puis- » sance et la miséricorde divine ; les méchans seront jetés » dans le feu éternel. » Il ajoute à cela des instructions particulières, appropriées aux diverses conditions, afin qu'elles puissent secouer le fardeau des péchés et se rendre dignes des récompenses éternelles.

---

dum ordinem ecclesiasticum, corpus et sanguinem domini communicare non præsumat... Nullus Christianus a corpore et sanguine Christi se abstrahere vel prolongare patiatur.

(29) Quicunque contra præceptum Dei fecit, cito per puram confessionem et veram pœnitentiam cum operibus bonis et eleemosynis justis se emendet, antequam mors illum subito rapiat.

+ Ste ITHE, COMTESSE DE TOGGENBOURG, RELIGIEUSE ET RECLUSE.

Canisius a donné l'histoire de sa vie. C'est d'après lui que Weitzenegger a composé son petit livre intitulé *Itha von Toggenburg*. Il serait à désirer que son récit fût plus authentique.

Treizième siècle.

Sainte Ithe, Yde ou Judithe, nommée aussi *Gutta*, vit le jour, vers le milieu du douzième siècle, au château de Kirchberg, situé sur l'Iller et appartenant au comte Hartmann de Kirchberg. Tout ce que l'on sait relativement à ses parens, c'est qu'ils étaient animés de sentimens pieux et chrétiens, et qu'ils n'eurent rien tant à cœur, que de donner une éducation chrétienne à leurs enfans.

Le comte Hartmann avait encore un frère, nommé Othon, qui ne lui était pas inférieur en piété. Comme l'un et l'autre prirent part aux expéditions pieuses que l'on faisait alors en Palestine, ils voulurent, avant leur départ, fonder une bonne œuvre à la gloire de Dieu, ils bâtirent à leurs frais et dans leurs propres terres le couvent de Bénédictins de Wiblingen, ainsi qu'une église, qui fut solennellement dédiée en 1099 par l'évêque Guebhard III de Constance. Le monastère fut peuplé par des religieux du couvent de Saint-Blaise. Un moine de cette dernière maison, nommé Werner, fut nommé abbé de la nouvelle communauté de Wiblingen. Les deux comtes l'avaient richement dotée, et avaient désigné dans l'église du couvent le tombeau de leur famille.

Cependant sainte Ithe était devenue une jeune personne aussi distinguée par sa beauté, que par sa modestie et sa piété. La nature lui avait donné la bonté, la douceur, l'humilité et l'innocence. Le jeune comte Henri de Toggenbourg la vit pour la première fois, en 1197, au tournoi

de Cologne, auquel, selon les mœurs du temps, elle assistait avec son père. Lorsque cet exercice de chevalerie, arrangé par le comte de Hanau, fut terminé, le comte Henri, en retournant à Toggenbourg, s'arrêta au château de Kirchberg, et sollicita la main de sainte Ithe. Quoiqu'elle eût préféré consacrer, comme vierge, sa vie au Seigneur, dans la solitude, elle avait trop appris à estimer la vertu de l'obéissance envers ses parens, pour qu'elle voulût s'opposer à rien de ce qui ne lui paraissait pas être absolument un péché. La pénétration avec laquelle elle avait jugé le caractère du comte de Toggenbourg, lui avait aussi inspiré des craintes vagues pour l'avenir; mais elle connaissait trop bien le sens de la maxime qui dit, que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. D'ailleurs son cœur n'ignorait pas le devoir de la confiance dans la miséricorde de Dieu. Elle était convaincue, que, soumise à la volonté paternelle de Dieu, elle ne pouvait rien éprouver dans la vie, qui ne fût pour son plus grand bien; pourvu qu'elle eût toujours présens à l'esprit les saints commandemens du Seigneur et qu'elle s'efforçât sans relâche à marcher dans ses voies, comme d'avoir toujours la conscience pure de péchés. Occupée de ces pensées, elle trouvait sa plus grande consolation dans la prière. Quel bonheur pour elle, d'avoir été élevée de bonne heure dans la crainte de Dieu, et dans la pratique de la résignation, du triomphe sur soi-même, d'une modestie qui s'ignore et de l'humilité. Elle épancha en silence son cœur navré devant l'image du Dieu crucifié et de sa sainte Mère, et implora la force et le courage nécessaire pour porter avec patience la croix que l'on pourrait lui imposer. Ses parens, à qui le riche et jeune comte de Toggenbourg plaisait extraordinairement, ne parurent pas s'apercevoir de la tristesse secrète de leur fille, d'autant plus qu'elle la leur cachait autant que possible, pour ne pas

les affliger. Cependant les nôces furent encore célébrées la même année 1197 au château de Kirchberg. Le comte Henri fit présent à son épouse d'une bague nuptiale de haut prix, en signe de leur fidélité et de leur attachement conjugal. Lorsque les jours de fête furent passés, les jeunes époux se rendirent au château de Toggenbourg, dans la Suisse. Nous ne dirons pas combien le moment de la séparation fut douloureux pour Ithe. Elle semblait inconsolable, et demeurait suspendue en sanglottant au cou de sa mère, qui faisait tous ses efforts pour calmer sa fille chérie. Son père, presque courroucé de ces marques violentes de douleur avec laquelle sa fille se séparait de ses parens, l'exhorta sérieusement à se maîtriser et à modérer l'expression de ses sentimens. Ithe recueillit alors toutes ses forces, se recommanda aux prières de ses parens et de toute la maison paternelle, et partit, avec le comte son époux, pour le château de Toggenbourg, où ils arrivèrent au bout de quelques jours, au milieu des cris d'allégresse de ses habitans. Les jours d'épreuve ne vinrent que trop tôt pour la pieuse épouse. Presque chaque jour elle avait occasion de se convaincre, combien peu son époux *savait* se maîtriser, et combien étaient violentes les explosions de sa colère. Sa douceur, sa prudente indulgence, le soin avec lequel elle évitait tout ce qui pouvait provoquer les fougueuses passions de son époux, étaient aussi exemplaires que sa patience, qui trouvait ici assez d'occasions de s'exercer. Cependant elle passait des jours heureux avec son époux qui, de même que toutes les personnes d'une humeur vive et fougueuse, était du reste d'un naturel bon et sensible. Elle connaissait parfaitement l'art de lui céder, et par sa douceur, son caractère aimant et soumis se concilier son affection et son estime. Chaque jour elle implorait la Providence, de guider ses pas de manière que la paix et la concorde ne soient pas troublées dans sa nouvelle condi-

tion, et que son époux puisse se garder de tout acte d'injustice, auquel l'emportement nous entraîne si facilement. Aussi souvent que ses occupations domestiques ou que le temps le lui permettaient, elle descendait du château, pour assister au service divin dans l'église du monastère de Fischingen. De là elle se rendait aussi quelquefois à l'église de Notre-Dame-*in-der-Au*, ou dans une autre église du voisinage, pour y faire ses dévotions. C'est ainsi qu'elle fortifiait de plus en plus son cœur contre toutes les peines, déjà assez nombreuses dans son nouvel état.

Attentive à toutes les circonstances par lesquelles la volonté de Dieu semblait se manifester à son égard, elle regarda comme un effet de la miséricorde divine, de n'avoir pas d'enfans dans son mariage. « Dieu t'en aurait sans » doute accordé, » disait-elle souvent en méditant sur sa situation, « si la chose avait été salutaire à ton époux, à » toi ainsi qu'à tes enfans eux-mêmes. » Son imagination lui présentait alors diverses positions où elle pourrait se trouver avec ses enfans, à côté d'un homme aussi enclin à l'emportement. Combien n'y a-t-il pas de cas possibles, où sa passion aurait éclaté, et où ses enfans en seraient devenus les sanglantes victimes.

Quelle aurait été alors la terrible position du père et de la mère? Et quand même quelques-uns de ces enfans auraient échappé aux nombreux dangers de ces accès colériques, n'auraient-ils pas pu contracter, à un plus haut degré encore, ce travers de leur père, et devenir moins capables d'y résister. Ne seraient-ils pas devenus les êtres les plus malheureux? Et y a-t-il une peine du cœur comparable à ce qu'elle aurait eu à souffrir comme mère de tels enfans?

La pieuse Ithe s'abandonnait souvent à ces pensées, et elle finissait toujours par rendre grâces à la bonté paternelle de Dieu, qui n'avait pas voulu l'exposer à des épreu-

ves aussi douloureuses. Sa piété lui montrait en même temps dans cette privation du titre de mère le devoir de tourner sa tendre bienfaisance vers tous ceux qui auraient besoin de ses secours. Comme elle ne pouvait voir la misère sans en être touchée, et que sa main charitable s'ouvrait pour tous les malheureux, elle se voua entièrement, avec la charité la plus active, au soulagement de *tous* les malheureux. Elle partageait ses heures entre la dévotion du cœur, la bienfaisance et la pratique de toutes les vertus qui sont l'ornement d'une femme sage et modeste.

Mais, elle n'était pas seulement la tendre consolatrice de tous ceux qui souffraient autour d'elle, elle soignait aussi avec amour les intérêts de la religion et de la piété. Aussi tous ceux à qui elle commandait, ou qui appartenaient aux personnes qui composaient sa maison, excités par son exemple autant que par ses pressantes exhortations, observaient strictement les commandemens de Dieu et de l'Eglise, et s'acquittaient des pratiques de dévotion qui leur étaient prescrites. Elle exigeait et savait distinguer partout la modestie, la probité, la fidélité, la bonne foi, l'esprit de concorde et la piété. Mais quelque fût l'ordre *qui régnait* dans toute sa maison, quelque édifiant que fût tout ce qui l'entourait, il se trouva cependant parmi ses domestiques un monstre, Italien de naissance, qui était le favori et le confident du comte. Il s'appelait Dominiko, et jouissait auprès de son maître, à cause de son habileté dans certaines choses, d'un crédit qui égalait sa duplicité et sa flatterie. Ithe, qui ne connaissait pas le scélérat, croyant devoir, à l'exemple de son époux, le traiter avec une certaine distinction, il finit par croire que la pieuse Ithe éprouvait à son égard des sentimens qui étaient plus qu'une bienveillance ordinaire. Elle ne tarda pas, de son côté, de s'apercevoir, avec le tact propre à son sexe, des infâmes desseins de cet homme. Dès-lors elle usa envers lui

de tant de prudence, d'une si imposante réserve, que lui, ne s'attendant pas à ce traitement, conçut une haine profonde contre sa maîtresse, sans pouvoir cependant dompter sa funeste passion. Sa hardiesse s'accrut, et il finit par songer à l'exécution des plans qu'il avait formés contre la vertu de la pieuse comtesse, et qu'il avait jusqu'alors renfermés dans son sein. Il les exécuta, après en avoir longtemps épié l'occasion, un jour, qu'Ithe allait à l'église de la vallée. Au milieu du bois qu'il fallait traverser pour se rendre du château à l'église, l'infâme l'épia, et comme elle marchait en prières et sans aucune suite, il l'assaillit et voulut s'emparer de sa personne. La Sainte lutta contre lui, implora à haute voix le secours du Ciel, et Dieu entendit son cri de détresse. Il lui envoya un protecteur dans la personne de l'écuyer Cuno, qui chassait dans le même bois, et qui accourut au secours de sa maîtresse. Il la délivra des griffes du scélérat italien, après avoir porté à celui-ci quelques coups vigoureux. A peine la tremblante Ithe se vit-elle en liberté, qu'elle se jeta à genoux et rendit grâces à Dieu et à la Sainte-Vierge de sa miraculeuse délivrance. Mais elle pria en même temps Cuno, qui menaçait le scélérat des châtimens les plus terribles, mérités par un semblable crime, de garder le silence sur tout ce qui s'était passé, et de pardonner à Dominiko, comme elle lui pardonnait elle-même. Elle exhorta ce dernier à renoncer à sa conduite criminelle et à implorer le pardon de Dieu pour le crime qu'il venait de commettre.

Cependant la Sainte fit en sorte que son époux ne remarquât pas de différence sensible dans sa manière d'agir à l'égard de l'Italien. D'un autre côté, elle témoigna à Cuno, qui avait été son sauveur, de l'estime et de la reconnaissance. Ces attentions n'échappèrent pas au scélérat. Il profita de la faveur dont il jouissait auprès de Henri, pour lui inspirer des soupçons contre la fidélité de son

épouse, et lui faire remarquer sa conduite à l'égard de Cuno. Le faible et crédule Henri, enveloppé comme dans un filet par les mensonges et les flatteries de l'Italien, ajouta foi à ces insinuations perfides, et, tourmenté par une épouvantable jalousie, il devint le tyran de son épouse innocente. Elle se tut avec résignation, supporta avec patience les duretés et les accès de colère de son époux, et se contenta à en gémir en secret devant le Seigneur. Elle ne pouvait se rendre compte du changement subit qui s'était opéré dans le caractère du comte, parce qu'elle ne pouvait croire, que celui qui l'avait poursuivie de ses coupables projets et de voies de fait, fût l'auteur de cette nouvelle calamité. Comment son âme innocente aurait-elle pu soupçonner une si profonde perversité ?

Elle continua à faire tous ses efforts pour ne pas donner à son époux la plus légère occasion de mécontentement. Elle traita de même son confident Dominiko avec sa bonté et son indulgence accoutumée. Mais cette conduite ne ramena ni l'un ni l'autre à de meilleurs sentimens ; au contraire, la rudesse et l'aversion de Henri envers sa femme *s'accrurent* encore, de même que la méchanceté et la rancune de Dominiko.

La pieuse Ithe se renfermait de plus en plus dans la solitude avec sa douleur, et elle passait son temps en exercices de piété et travaillant à des ouvrages de femme. Par un beau jour de printemps il lui prit fantaisie de sortir de son armoire ses joyaux, et de suspendre ses habillemens à la fenêtre pour leur donner de l'air. Elle étala ses bijoux sur une table placée auprès de la fenêtre, regarda en soupirant sa bague nuptiale et la posa sur la table la plus rapprochée de la fenêtre, qui était ouverte. Elle alla ensuite à d'autres affaires, et ce ne fut que le soir qu'elle rassembla ses robes et ses joyaux pour les serrer de nouveau. Quelle fut sa frayeur quand elle s'aperçut que sa

bague de nôces avait disparu de la table. Toutes les recherches qu'elle fit dans la chambre furent inutiles. Un corbeau du bois voisin, appelé Rabenstein, ou bien un choucas avait remarqué, en passant devant la fenêtre, le brillant anneau, était entré dans l'appartement vide et l'avait emporté avec son bec.

Ithe, dans son embarras, ne crut pouvoir mieux faire que de s'en remettre à Dieu et de lui confier les suites de cet événement. Elle ne parla à personne de ce qui s'était passé. Quelques jours ou quelques semaines après, le même Cuno chassait de nouveau dans la forêt. Mais ne trouvant pas de gibier ce jour-là, et ne voulant pas rentrer les mains vides, il monta sur un sapin élevé, où il avait remarqué un nid de jeunes corbeaux. En s'emparant des jeunes, qui avaient déjà presque toutes leurs plumes, il vit au fond du nid quelque chose de très-brillant. Quel fut son étonnement de découvrir une bague d'or montée en pierres précieuses. Ce qui le surprit encore plus, ce fut de trouver un tel objet dans un nid. Il réfléchit cependant que les oiseaux de cette espèce aiment à détourner et à cacher particulièrement les choses qui ont quelque éclat; mais il ne pouvait soupçonner la personne à qui cette belle bague appartenait. Il la mit au doigt, et à son retour au château, il la montra avec la plus grande candeur à ses connaissances, qui pensèrent, de même que lui, qu'il n'était pas nécessaire de parler de cette trouvaille à leurs maîtres.

Cuno continua donc à porter cette bague au doigt, jusqu'à ce qu'elle fût aperçue par l'Italien. Celui-ci l'examina attentivement et se fit raconter de quelle manière l'ecuyer en était devenu possesseur. Il ne l'eut pas plus tôt reconnue pour ce qu'elle était, qu'il alla trouver, plein d'une joie maligne, le comte Henri, à qui il annonça, d'un air d'affection et de terreur, qu'il avait quelque chose à lui révéler. Le comte alarmé le pressa de s'expliquer, et demeura

comme pétrifié, lorsqu'il apprit de la bouche du scélérat que Cuno portait au doigt la bague nuptiale d'Ithe. Enfin il s'écria, en poussant un profond soupir : « Cela n'est » pas vrai. Ithe est incapable d'une telle action ; je crois » mieux la connaître. » Dominiko s'offrit aussitôt de fournir la preuve de ce qu'il disait en amenant Cuno, afin qu'il pût voir de ses propres yeux la bague en question. Pendant qu'il allait chercher Cuno, Henri se rappela les avis qu'il avait reçus antérieurement de l'Italien sur la fidélité suspecte d'Ithe, et sur sa condescendance envers ce Cuno. En proie à la jalousie et à la colère, son tourment était si horrible, qu'à peine eut-il aperçu la bague, qu'il se précipita plein de courroux sur l'innocent, qui, voyant l'emportement de son maître, voulut prouver son innocence en racontant avec sincérité de quelle manière cette bague était tombée entre ses mains. Mais cette justification ne fit qu'exaspérer davantage le comte, qui ordonna, dans sa fureur, d'éloigner le malheureux de ses yeux, et de le faire descendre le rocher du château, attaché à la queue d'un cheval. Cet horrible supplice termina les jours de Cuno.

Après cela, Henri, toujours furieux, se *précipita dans* l'appartement de sa femme, qui se leva dès qu'elle l'aperçut et alla au-devant de lui. Ecumant de colère il la repoussa, et l'accabla tellement de reproches d'infidélité et d'abjection, que dans le principe la frayeur priva Ithe de l'usage de la parole. Le comte regarda ce silence comme une sorte d'aveu de sa faute, et sa fureur s'en accrut. Cependant Ithe, s'étant un peu remise, se jeta à ses pieds, et le supplia avec instance, de vouloir au moins l'écouter, et de ne pas la condamner sans l'entendre. Lorsque le comte la somma avec colère de déclarer ce qu'elle avait fait de sa bague de nôces, et qu'elle lui répondit qu'elle ne savait pas comment elle s'était égarée, mais qu'elle était innocente et pure de toute faute, il se jeta sur elle, la

saisit par le milieu du corps, et la précipita par la fenêtre du château dans l'affreux précipice que l'édifice dominait. C'est ainsi qu'il croyait sauver son honneur et infliger le châtiment le plus convenable au crime supposé.

Dès ce moment la terreur et la confusion, la tristesse et la crainte remplirent le château, dont les habitans croyaient toujours entendre les plaintes déchirantes de Cuno, si cruellement assassiné, et les cris de détresse de la malheureuse comtesse, si chère à tout le monde. La nouvelle de cet événement terrible sema l'épouvante et la douleur dans tous les cœurs, et cependant personne n'osait témoigner l'intérêt qu'il y prenait, à cause du redoutable courroux du comte. Dominiko fut le seul de tous les gens du château qui ne montra ni tristesse ni consternation. Il jouissait, avec une joie infernale, de la vengeance qu'il avait tirée de ses ennemis. C'est pourquoi il persuada au comte, d'annoncer publiquement que Cuno et Ithe avaient mérité la mort qu'ils avaient subie, et qu'en conséquence personne n'eût à les déclarer innocens, sous peine de partager le même sort.

En effet, tout ce qui venait de se passer était encore trop frais, et l'orage qui agitait l'esprit du comte encore trop violent, pour qu'il lui fût possible de réfléchir avec calme à la cruauté qu'il venait de commettre envers sa femme et Cuno. Du reste, quand même sa conscience aurait été allarmée par la pensée de son crime, l'infâme calomniateur qui l'y avait poussé ne le quittait pas, et veillant sur lui avec plus de zèle que jamais, ne négligeait rien pour le fortifier dans la croyance qu'il avait agi avec justice, et qu'il n'avait fait que châtier des coupables.

Tandis que toutes les personnes du château croyaient la comtesse morte, la protection du Ciel lui avait cependant conservé la vie. Lorsqu'elle se fut un peu remise de sa chute et de son étourdissement, qu'elle se vit entourée de brous-

sailles épaisses et qu'elle aperçut sur la pointe du rocher, à une élévation considérable, le château de Toggenburg, elle se convainquit qu'elle était encore habitante de ce monde. Elle tomba à genoux, les mains levées au ciel, et adora l'inépuisable bonté divine, qui l'avait si miraculeusement conservée. Ensuite elle rendit grâces à Dieu de ne pas l'avoir fait comparaître devant son tribunal sans lui donner le temps de s'y préparer et d'obtenir le pardon de ses fautes. Elle résolut de lui consacrer entièrement le temps qui lui restait encore à vivre, en le passant dans quelque retraite cachée, dans les pratiques de la piété. Comme sa chute n'avait eu d'autre suite que l'évanouissement momentané qu'elle avait éprouvé, elle regarda sa conservation comme un avertissement positif de consacrer le reste de sa vie à rendre grâces à Dieu du bienfait signalé qu'elle en avait reçu. Animée du pieux dessein elle se mit en route, et pénétra toujours plus avant dans l'immense forêt qui s'étendait autour d'elle. Pleine de confiance dans la protection de Dieu, et ne cessant de rendre intérieurement hommage à sa bonté, elle oublia les lieux sauvages où elle se trouvait, et où elle était privée de toutes les commodités auxquelles elle était accoutumée. Lorsque la nuit vint, les horreurs croissantes du silence et de la solitude où elle était plongée ne la privèrent pas de son courage. Cherchant une couche commode, elle continua à marcher dans la forêt, et quand elle en eut trouvé une, elle s'agenouilla, remercia le Ciel, par une prière fervente, de sa conservation miraculeuse, se recommanda à la sainte garde de son Père céleste, et étendit ses membres fatigués sur quelques branches de sapin qu'elle avait arrachées. Le lendemain matin, elle sentit en s'éveillant de nouvelles forces et un nouveau courage pour continuer sa marche. Après avoir récité ses prières du matin et s'être de nouveau recommandée à Dieu, elle continua, quoique tourmentée

maintenant par la faim, à avancer dans la forêt. Elle arriva enfin à un endroit, où une source limpide, se précipitant d'un rocher, allait en murmurant répandre ses ondes entre l'herbe épaisse d'un ravin. Cet endroit lui plut. Non loin de la source, un gros sapin touchait presque la terre de ses branches, et ce fut là qu'elle résolut de se construire une hutte, aussi bien qu'elle le pourrait. Elle recueillit tout ce qu'elle put trouver dans les environs en branches d'arbres, rameaux, écorces et broussailles, et entreprit de se faire un abri contre les injures de l'air. Quelle fut sa joie de trouver dans le même endroit une quantité considérable de fraises et de mirtilles. Pleine de reconnaissance, elle en cueillit autant qu'elle put, et en fit servir une partie à appaiser sa faim. Au milieu de ces travaux se passa la seconde journée. Elle était aussi parvenue à se faire une couche plus commode de feuillage et de rameaux tendres, et de donner à son lieu de retraite la forme d'une hutte, au moyen de branches plus solides et de perches que lui avaient fournies des arbres pourris. Quand la hutte fut achevée, elle forma une croix avec deux morceaux de bois. C'était-là son autel. Afin d'avoir des provisions pour l'hiver, elle fit sécher au soleil une quantité de mirtilles, de prunelles et d'autres fruits sauvages. Elle découvrit en même temps plusieurs autres racines et herbes mangeables. Les premières, elle les tirait de la terre avec un morceau de bois dur et pointu et les faisait sécher au soleil ainsi que les herbes. Elle essaya en outre de faire des nattes et des couvertes avec du jonc et l'écorce des arbres. Elle ramassa aussi une quantité considérable de mousse tendre pour s'en faire une couche, apprit à faire des paniers, et à ajouter sans cesse à la solidité et à la bonté de sa cabane. Quelque pénible que lui parût d'abord le long et rigoureux hiver, parce qu'elle ne pouvait sortir de sa hutte, et que, souffrant beaucoup du froid, elle était obligée

d'en boucher toutes les ouvertures, la privation la plus sensible pour elle était cependant celle des consolations de l'Eglise et de la nourriture spirituelle de la sainte Table. Elle n'avait ni feu ni lumière, mais sa piété lui fit encore supporter ce mal avec patience. Entièrement consacrée à Dieu, s'abandonnant pleinement à sa protection, notre Sainte ne trouva plus de privation si insupportable, d'épreuve si rude, que sa patience et sa résignation ne fussent prêtes à les endurer. Elle avait si complètement oublié les hommes et leurs services, que ce fut précisément à cause de cela qu'elle reconnut son état actuel comme le plus convenable pour celui qui veut vivre en Dieu et avec Dieu. C'est pourquoi elle fit vœu de servir Dieu dans la solitude et la retraite jusqu'à la mort. En effet, elle passa près de dix-sept ans dans cette hutte, servant Dieu de cœur et se vouant sans réserve à toute espèce de mortifications et de privations.

Durant cette période, il se passa peu de chose au château de Toggenbourg, mais le cœur du comte était loin de jouir de quelque calme. Sa conscience ajoutait sans cesse aux reproches qu'elle lui adressait sur les cruautés exercées contre son épouse Ithe et Cuno. Il en vint au point que tous les faux-fuyans et les excuses dont il avait fait usage jusqu'alors, ainsi que les représentations que lui faisait son favori Dominiko pour justifier ses actes de violence, cessèrent de faire leur effet. La voix de la conscience s'éleva de plus en plus, et finit par imposer silence à tous les argumens spécieux avec lesquels la passion et la vengeance cherchaient à égarer sa raison. Henri fut à la fin tellement poursuivi et tourmenté par son crime, que le seul moyen de retrouver la tranquillité et la paix intérieure lui parut être de fuir formellement son château ainsi que le pays. Il exécuta ce dessein, après avoir envoyé son infâme conseiller Dominiko à Kirchberg, annoncer à la famille d'Ithe, que celle-ci avait entretenu un commerce illicite

avec un valet, et que ce crime ayant été prouvé, l'un et l'autre avait dû l'expier par la mort. Quelqu'incroyables que dussent paraître ces accusations aux parens de notre Sainte, l'assassin de l'innocence était trop puissant, pour qu'il leur fût possible de lui demander raison de l'injustice qu'il avait commise. Ils furent donc forcés de supporter avec patience l'affront fait à toute la famille, et remettre à Dieu le soin de justifier leur fille.

Henri, après avoir quitté le château de Toggenbourg, qui sêmblait brûler sous ses pieds, se jeta dans les plus bruyans plaisirs du monde, afin de s'étourdir, et sa conscience le pourchassait comme un second Caïn de pays en pays, de jouissance en jouissance, et nulle part il ne put trouver le repos. Son angoisse intérieure finit par le faire rentrer dans son château, et le suivit jusques dans son appartement. Il évitait particulièrement la chambre qu'Ithe avait habitée, et où s'était passée la scène horrible qui faisait son tourment. Dominiko ne l'évitait pas moins; mais il ne trouvait le repos nulle part, ni dans le château, ni au dehors. C'est ainsi que la miséricorde divine disposait des événemens, pour amener, de degré en degré, l'esprit recalcitrant de Henri et de Dominiko à reconnaître le crime dont ils s'étaient rendus coupables. Nous allons voir comment ils répondirent l'un et l'autre aux vues miséricordieuses de la Providence.

Pendant que le comte Henri parcourait l'Allemagne, dans le dessein de se distraire, Dominiko avait confié à un autre serviteur du château les fonctions de garde-forestier, exercées précédemment par le malheureux Cuno. Un jour que ce garde, selon son habitude, rôdait dans le bois de Rabenstein, à la quête du gibier, ses chiens pénétrèrent de plus en plus dans le taillis, et en les suivant il découvrit des traces de pas humains. Il fut très-étonné de trouver de pareils vestiges dans un lieu si sauvage et au

milieu d'un si épais taillis. Il appela à lui ses lévriers, qui suivirent la piste, et tout-à-coup l'appelèrent devant une misérable hutte adossée à un sapin. Le chasseur, qui était encore à une certaine distance, la prit pour un rocher. Quand il eut distingué ce que c'était, il crut qu'il y trouverait un hermite ou un anachorète. Il regarda à travers l'ouverture, et aperçut un être humain, couvert d'une manière étrange de lambeaux qui semblaient avoir appartenu à des habillemens réguliers. Ce vêtement, qui laissait à nu les bras et les jambes, était cousu avec des filamens d'écorce d'arbre. C'était Ithe effrayée, qui implorait au fond de sa hutte la protection du Ciel. Le chasseur la considéra avec attention, et comme sa figure, malgré les progrès de l'âge, s'était encore assez bien conservée, il lui sembla avoir déjà vu ces traits quelque part. Il la salua, mais elle ne lui répondit que par un mouvement de la tête. En examinant de plus près les débris de ses vêtemens, il lui sembla encore, qu'ils devaient avoir appartenu jadis à une personne de haut rang. Enfin, après avoir pendant quelques momens encore contemplé en silence cette figure, il s'écria tout-à-coup : « Oui c'est vous, c'est notre *bonne* » comtesse Ithe ! Que Dieu vous ait sauvée d'une mort » cruelle, et vous ait si miraculeusement conservée jusqu'à » présent, c'est ce que l'on peut regarder comme incroyable, mais c'est vous ! Oui vous êtes l'innocente épouse » de notre comte ! » Son émotion et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Ithe sortit de sa hutte en se courbant, car la porte en était très-basse, et avoua avec non moins d'émotion qu'elle était celle pour laquelle il la prenait. Le domestique lui ayant dépeint la déplorable situation d'esprit où se trouvait le comte, elle ne craignit plus de le faire informer qu'elle était encore en vie, quoiqu'elle ne le fît pas sans hésiter, et l'autre se hâta de retourner au château pour s'acquitter

de sa mission. Il se dit en chemin, que si la conservation miraculeuse de son épouse ne guérissait pas le comte de ses soupçons injurieux, il n'était donné à personne de le convaincre. Il entra hors d'haleine dans l'appartement du comte, et s'écria en sons inarticulés plutôt que distincts : « Ithe est retrouvée ! Elle est encore en vie, je l'ai trouvée » aujourd'hui dans le bois de Rabenstein ! »

Dans les premiers momens le comte regarda son domestique comme insensé, et son rapport comme un rêve. Il était si peu vraisemblable que sa femme vécût encore, et que pendant tant d'années elle eût conservé ses jours sans le secours des hommes, qu'il ne cessa de demander itérativement au domestique, si réellement il avait trouvé dans ladite forêt une personne vivant en solitaire, si c'était Ithe, s'il l'avait bien reconnue. L'autre protesta que c'était bien réellement la comtesse qu'il avait trouvée dans une si misérable hutte, et couverte de haillons. Le comte, au comble de la surprise, et flottant entre la honte, le repentir, le soupçon et autres sentimens de ce genre, commanda le plus strict silence à son domestique et lui ordonna de le conduire sur-le-champ à cette hutte.

La pieuse comtesse, après s'être recommandée à Dieu par une fervente prière, sortit de sa retraite pour aller au devant du comte, dont elle attendait la visite. A peine l'eut-il aperçue, qu'il se jeta à ses pieds dans la plus vive agitation. Ce fut en versant un torrent de larmes qu'il la pria de lui pardonner son crime. Il se disait le plus grand des criminels, s'appelait assassin, et homme pervers, qui s'était abandonné au plus absurde soupçon et aux calomnies d'un scélérat. Ithe mêla ses larmes aux siennes, et chercha, autant que sa propre émotion le lui permit, à le consoler et à le fortifier. Elle lui réitéra l'assurance sincère, que jamais elle n'avait éprouvé de ressentiment contre lui, mais que Dieu l'avait voulu ainsi pour leur

bien à tous deux. Quant à Dominiko, elle supplia le comte de ne pas se venger sur lui, mais de tout lui pardonner, afin d'obtenir lui-même le pardon de ses fautes. Quelque répugnance qu'éprouva le comte à y consentir, il finit par céder, et abandonna le vil criminel au bras vengeur de Dieu. Mais cela n'épargna pas à l'infâme le châtiment qu'il avait mérité. Dès qu'il apprit que la comtesse était retrouvée, ses noirs forfaits se présentèrent comme des vagues écumantes devant sa conscience épouvantée. Le désespoir s'empara de lui, il succomba à ses attaques, et termina par un suicide sa carrière souillée de crimes.

Le comte pressa son épouse de quitter aussitôt sa misérable retraite, et de retourner avec lui au château. Mais Ithe lui fit part du vœu qu'elle avait fait depuis long-temps, de servir Dieu dans la retraite, pour le remercier de l'avoir si miraculeusement conservée. Le comte, soutenu par son chapelain, renouvela ses instances le lendemain, mais elle lui déclara, après avoir consulté Dieu par la prière, qu'elle désirerait obtenir une pauvre demeure dans l'endroit appelé *in-der-Au*, près de la chapelle de la Sainte-Vierge *am Hörnlein*, dans le voisinage du couvent de Fischingen. Le comte fut obligé de se rendre à ses vœux, et alors elle pria le prêtre d'écouter sa confession, et de lui faire goûter la nourriture de l'âme après laquelle elle soupirait depuis si long-temps. Cette sainte action terminée, le comte et le chapelain la prièrent de leur raconter l'histoire de la bague. Elle le fit à regret, parce qu'elle ne voulait pas parler du crime de ce monstre de Dominiko. Le comte et le chapelain furent étonnés de la méchanceté de ce misérable, et leur vénération pour Ithe ne fit que s'en accroître.

Quand l'habitation qu'elle avait demandée fut achevée, elle y fut solennellement conduite, avec tous les ustensiles et meubles dont elle s'était servie jusqu'alors. Ses parens de Kirchberg, à qui Henri avait fait annoncer qu'elle était

retrouvée, s'empressèrent de la venir voir. Ils pardonnèrent en vrais chrétiens au comte sa conduite injuste envers Ithe et sa famille.

Notre Sainte habita dès-lors sa nouvelle demeure, près de laquelle on avait formé un jardin qui lui fit beaucoup de plaisir. Elle y passa bien des heures à planter et à arroser les plantes potagères qu'elle cultivait pour son usage. Mais la plus grande partie de son temps continua à être consacrée aux exercices de piété, et à soulager les malheureux, à qui elle distribuait presque tout ce qu'on lui envoyait du château. Son genre de vie était encore entièrement le même; elle jeûnait, elle se mortifiait et passait la majeure partie de la nuit à prier. Elle assistait souvent au chœur dans l'église de Fischingen, où, si on en croit la tradition, elle se fit souvent conduire par un cerf portant une lumière entre son bois.

Après avoir passé plusieurs années dans sa cabane *in-der-Au*, et se voyant fréquemment troublée dans sa pieuse solitude par l'affluence des habitans des environs, qui venaient implorer son intercession, Ithe témoigna aux religieuses de Fischingen, où, selon l'usage du temps, avait été élevé un couvent de femmes à côté de celui des hommes, le désir d'être reçues parmi elles. On lui donna un appartement particulier, où elle servit Dieu dans l'humilité, la mortification et toutes les autres pratiques de piété, comme si elle avait réellement prononcé des vœux. Elle servit de modèle, par sa conduite exemplaire, à toutes les religieuses. Quels que fussent ses efforts, pour se conformer en toutes choses à la sainte volonté de Dieu, pour expier la plus légère faute par une pénitence sévère et dans les larmes, et pour approcher de plus en plus de la perfection; quelles que fussent déjà les mortifications de la chair et les austérités qu'elle pratiquait, tout cela, à la fin, ne lui suffit plus. Elle se fit construire une cellule très-petite et

étroite, et s'y renferma. Elle vécut encore quelques années comme recluse, et mourut en odeur de sainteté. Ses ossemens furent enterrés dans une belle tombe de pierre. A cause du grand nombre de malheureux soulagés et consolés par son intercession, elle fut honorée comme Sainte, et la confrérie érigée en son honneur et sous son nom fut solennellement confirmée.

+ LE B. SIMON BALLACHI, FRÈRE-LAI DE L'ORDRE DE S. DOMINIQUE.

L'AN 1319.

Le B. Simon, fils de Rodolphe, comte de Saint-Archangelo, ville près de Rimini, en Italie, naquit vers le milieu du treizième siècle. L'Italie était alors déchirée par des factions politiques, qui se persécutaient avec une fureur sans bornes. Ces sentimens peu chrétiens furent enseignés de bonne heure à Simon lui-même, dont la naissance était si élevée, et il les nourrit dans son cœur jusqu'au *moment* où il fut éclairé de l'Esprit-Saint, et où il résolut de les fuir. Ce fut dans ce pieux dessein qu'à l'âge de 27 ans il se consacra au service de Dieu dans l'ordre de S. Dominique. Le couvent de Rimini conservait encore les impressions profondes qu'y avait laissées la vertu de S. Thomas d'Aquin et du saint martyr Pierre, qui y avaient demeuré l'un et l'autre. Ce fut cet esprit de sainteté qui arrêta son choix sur cette maison, où il se fit recevoir comme frère-lai. Quoique issu d'une famille illustre, et neveu de l'évêque de Rimini, il ne voulut jamais consentir à accepter de l'avancement, et préféra une vie retirée en Dieu à toutes les distinctions auxquelles les hommes attachent du prix. Il remplit avec ardeur et humilité tous les devoirs de son état.

Son attention, son zèle et sa soumission avaient quelque chose d'étonnant. Il avait porté au plus haut degré les vertus de l'abstinence et de la mortification. Son zèle pour le salut du prochain allait si loin, que souvent il parcourait la ville la croix à la main, instruisait les enfans dans les principes de la religion, et exhortait sévèrement, et presque toujours avec succès, les pécheurs à quitter le sentier du vice. Sa mort arriva en 1319, et sa réputation de sainteté était si générale, qu'on fut obligé de différer son enterrement au-delà du terme ordinaire, tant l'affluence du peuple était grande. Ses restes mortels furent transférés plusieurs fois depuis ce temps, jusqu'à ce que les habitans de Saint-Archangelo en fissent en 1817 la translation solennelle dans la cathédrale. Le Pape Pie VII permit en 1821, sur le rapport de la congrégation des Rites, à l'ordre des Dominicains et au clergé du diocèse de Rimini de célébrer à l'avenir la fête du B. Simon. On honore sa mémoire le 3 Novembre.

Voyez *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, par le Père Touron.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE SEIZIÈME VOLUME.

Nota. On trouvera dans la Table des matières les Saints dont il est parlé par occasion, ou dans les notes.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

s. Félix, évêque en Afrique, martyr, 24 *octobre.*
s. Ferruce, martyr à Mayence, 28 *octobre.*
La Fête de tous les Saints, vulgairement la Toussaint, 1 *nov.*
s. Fintan, surnommé Munnu, abbé en Irlande, 21 *oct.*
† s. Florbert ou Floribert, abbé à Gand, 1 *novembre.*
s. Flour, premier évêque de Lodève, 3 *novembre.*
s. Foillan, martyr, 31 *octobre.*
ste. Fridiswide ou Fréwisse, vierge, patronne d'Oxford, 19 *oct.*
s. Front, premier évêque de Périgueux, 25 *octobre.*
s. Frumence, apôtre de l'Ethiopie, 27 *octobre.*

G.

s. Gal, abbé en Suisse, 16 *octobre.*
s. Gaudence, évêque de Bresce, en Italie, 25 *octobre.*
s. Germain, évêque de Capoue, 30 *octobre.*
† s. Gordain, hermite, 16 *octobre.*
s. Guenau, second abbé de Landevenec, en Bretagne, 3 *novembre.*
† s. Gurdinel, confesseur, 16 *octobre.*

H.

ste. Hedwige, ou ste. Havoie, duchesse de Pologne, 17 *oct.*
s. Hilarion, abbé, 21 *octobre.*
s. Hubert, évêque de Liége, 3 *novembre.*

J.

s. Ignace, patriarche de Constantinople, 23 *octobre.*
+ ste. Ithe, comtesse de Toggenbourg, religieuse et recluse, 3 *novembre.*

J.

s. Jean de Capistran, religieux de l'ordre de saint François, 23 *octobre.*

L.

M.

N.

s. Narcisse[1], évêque de Jérusalem, 29 *octobre.*

+ s. Narcisse, évêque de Géron, en Espagne, et apôtre d'Augsbourg, 29 *octobre.*

s. Néot, anachorète en Angleterre, 28 *octobre.*

ste. Nunillon et ste. Alodie, vierges et martyres en Espagne, 22 *octobre.*

O.

⊤ ste. Ode, veuve, 23 *octobre.*

⊤ ste Odrade, vierge, 3 *novembre.*

⊤ s. Oelbert, martyr à Oosterhout, 22 *octobre.*

⊤ s. Ouflay, diacre et solitaire dans le duché de Luxembourg, 21 *octobre.*

P.

s. Papoul, prêtre, martyr, 3 *novembre.*

† Le vénérable Paul de la Croix, fondateur des clercs déchaussés de la sainte Croix et de la passion de Jésus-Christ, 18 *octobre.*

s. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs, 22 *octobre.*

s. Pierre d'Alcantara, religieux de l'ordre de S. François, 19 *octobre.*

+ s. Pirmin, abbé et chorévêque, 3 *novembre.*

⊤ Le B. Pompée, prêtre, 23 *octobre.*

s. Procle, archevêque de Constantinople, 24 *octobre.*

s. Ptolomée, s. Luce et un troisième compagnon, martyrs à Rome, 19 *octobre.*

Q.

s. Quentin, martyr, 31 *octobre.*

R.

S.

T.

U.

V.

W.

ste. Wénéfride, vierge et martyre, 3 *novembre*.
† s. Wilgain, patron de Lens, en Artois, 2 *novembre*.
s. Wolfgang, évêque de Ratisbonne en Bavière, 31 *octobre*.

Z.

s. Zénobe, évêque de Florence, 20 *octobre*.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

On ne trouvera point dans cette table les Saints et les Fêtes qui ont un jour fixe; on les a mis dans la table précédente, qui renvoie au jour où chaque Saint est honoré, et où chaque fête est célébrée; mais on indique dans la table des matières la page où l'on trouve les Saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.

Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres not. *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

TABLE DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

E.

F.

G.

H.

T.

L.

M.

N.

P.

R.

S.

T.

U.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





